



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

**THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS**

LIBRARY
922
C69g
v.17

GRANDE
VIE DES SAINTS

PARIS. — IMPRIMERIE PIERRE LAROUSSE

49, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

GRANDE VIE DES SAINTS

COMPRENANT

LA VIE ET LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE
DES SAINTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
DES BIENHEUREUX ET DES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU
LES PLUS RÉCENTS
ET DES PLUS ILLUSTRES CONFESSEURS DE LA FOI

PAR

M. J. COLLIN DE PLANCY ,

AVEC LE CONCOURS

De M. l'abbé E. DARAS

TOME DIX-SEPTIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

1874.

922
C69g
v. 17.

GRANDE VIE DES SAINTS

PREMIER JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Loup ou saint Leu, archevêque de Sens. — Saint Gilles, abbé. — Saint Josué, chef des Israélites. — Saint Gédéon, juge des Israélites. — Saint Sixte et saint Sinice, premiers évêques de Reims et de Soissons. — Saint Firmin le Confès, troisième évêque d'Amiens. — Sainte Vèrene, vierge. — Les quarante Vierges d'Héraclée, martyres. — Saint Victeur ou Victur, évêque du Mans. — Saint Secondin et saint Prisque, évêques. — Saint Prisque, premier évêque de Capoue, martyr. — Saint Nivard, évêque de Reims. — La Bienheureuse Julienne abbesse. — La Bienheureuse Jeanne Soderini, vierge du Tiers-Ordre des Servites. — Le Vénérable François Idiaquez de la Compagnie de Jésus. — Le Vénérable Crétenet, fondateur des missionnaires de Saint-Joseph. — Caleb. — La Prophétesse Débora, juge des Israélites. — Barach, juge des Israélites, — Sainte Anne la Prophétesse. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT LOUP OU SAINT LEU,

ARCHEVÊQUE DE SENS.

Saint Leu naquit aux environs d'Orléans, d'un prince qui tirait son origine des anciens palatins et d'une princesse nommée Austregelde ou Agie. Elle était du sang des premiers rois de France.

Cette princesse étant mariée fut avertie, de la part de Dieu, que l'enfant qui naîtrait d'elle serait un jour une grande lumière dans son Église. Cette révélation l'obligea de le nourrir elle-même, contre la coutume des personnes de son rang, afin de lui faire sucer la piété avec le lait. Elle avait deux frères évêques, l'un d'Orléans, appelé Austrène, et l'autre d'Auxerre, nommé Aunaire, tous deux excellents Serviteurs de Jésus-Christ. Ils prirent un soin particulier de l'éducation de leur neveu, sachant que la divine Providence le destinait à quelque chose de grand. Il fit un tel progrès dans les sciences humaines, qu'il passa bientôt pour un des plus sages et des plus éloquents personnages de son temps. Il montra de bonne heure beaucoup d'inclination pour le service des autels ; sa voix, dans les chants de l'Église, était douce et agréable comme celle d'un Ange. On lui permit de prendre la tonsure cléricale, de vendre ses biens, de se dépouiller de tout et de se retirer dans l'île de Lérins. Il y passa quelque temps dans les jeûnes et les autres austérités de la Règle. Il fut arraché à cette chère solitude pour occuper le siège de Sens, après la mort de l'Archevêque Arthème. Il sut ajouter aussitôt les vertus épiscopales aux vertus religieuses. Sa vigilance pour les âmes qui lui étaient commises était digne de son état. Le luxe des riches fut bientôt retranché par ses soins, et la misère des pauvres se trouva aussitôt soulagée par sa charité. Son palais était ouvert à tous les fidèles, parce que la maison d'un Évêque, disait-il, doit être comme une hôtellerie publique, où les pauvres soient reçus par miséricorde et les riches par courtoisie.

On remarque qu'il prenait un singulier plaisir à faire du bien à ses ennemis. C'était ceux-là mêmes qui l'avaient noirci et déchiré par leurs calomnies qui étaient les principaux objets de sa bienveillance.

La France était alors le théâtre de la guerre, et la diversité des souverains, que les peuples étaient obligés de reconnaître, en allumait toujours le feu dans quelque endroit. Après la mort de Thierry, roi de Bourgogne, Clotaire, roi de France,

jeta les yeux sur ce pays pour s'en emparer. Il envoya Blidebaud, général d'armée, avec des troupes et des machines de guerre pour se saisir de la ville de Sens, qui s'opposait la première à son passage. Saint Loup, craignant de voir l'Église de Sens, son Épouse, exposée à la fureur des ennemis, se met en prière dans la chapelle du Prince des Martyrs, saint Étienne ; puis, inspiré du Ciel, il sonne la cloche de l'église dont le son suffit pour mettre les assiégeants en déroute. A cause de cette merveille, Clotaire fit transporter cette cloche à Paris ; mais là elle perdit sa voix harmonieuse, de sorte qu'il fut obligé de la rendre à la ville de Sens. Cependant, Clotaire devint maître de la Bourgogne ; il envoya pour gouverner la ville de Sens un certain Farulphe, qui, ne trouvant pas l'âme de saint Loup assez basse pour le flatter aussi servilement qu'il l'eût désiré, le fit exiler et mit à sa place un Abbé du faubourg de Sens, qui ne craignit pas d'usurper le siège de son Pasteur légitime.

Dans la Neustrie (depuis Normandie), où il fut banni, le Saint se conduisit comme un Apôtre : il instruisit les peuples qu'il trouva dans les erreurs de l'idolâtrie, il les attira au bercail de Jésus-Christ ; il arracha, par la force de ses prédications et par la vertu de ses miracles, tout le reste du paganisme qu'il y trouva. Le prince Boson, gouverneur de cette contrée, fut lui-même tellement convaincu de ses raisons, qu'après l'avoir vu rendre la vue à un aveugle en sa présence, il se fit baptiser de sa main, avec la plus grande partie de son armée.

Cependant, le peuple de Sens, animé d'un zèle extraordinaire, mit en pièces l'Abbé persécuteur de saint Leu. Après cette mort tragique, Raguegésile, archidiacre de Sens, appréhendant les suites funestes d'un emportement populaire, implora l'assistance du saint Abbé Winebaud, qui florissait à Troyes en ce temps-là, pour obtenir le retour de son Prélat. Winebaud se chargea de cette difficile mission ; il obtint du roi tout ce qu'il désirait, et il fut même chargé d'aller chercher lui-même l'illustre exilé. Il le ramena donc à la cour et le roi se jeta aux pieds de saint Leu pour lui demander pardon. Les

habitants du village où le Saint avait été en exil ne perdirent pas tout, en perdant sa présence : Dieu leur accordait depuis ce qu'ils lui demandaient au nom de son Serviteur. Il s'éleva depuis à cet endroit une ville qui porta le nom de Saint-Leu. En passant par Melun, il éteignit un incendie qui dévorait la ville. Son retour à Sens se fit parmi les acclamations, les hymnes, les cantiques et les larmes de joie. Il continua de gouverner son Église avec les mêmes vertus, et je dirai avec les mêmes miracles. Sa coutume était de visiter, chaque nuit, les églises de la ville, et, lorsqu'il arrivait à la cathédrale, il sonnait le premier la cloche pour appeler les fidèles et spécialement les ecclésiastiques au Service divin. Ce son eut, une nuit, la force de convertir deux prêtres qui se plongeaient dans le crime. Une autre nuit, comme il allait à l'église de Saint-Aignan pour y faire ses prières, les portes, qui étaient fermées, lui furent ouvertes par les Anges : ce qui étonna merveilleusement ceux qui l'accompagnaient.

Les Esprits bienheureux le favorisaient souvent de leurs visites et le réjouissaient même de leur mélodie. Son pouvoir sur les démons était souverain et absolu. Il avait aussi le don de prophétie, et il le fit paraître un jour en sortant soudainement d'une assemblée pour aller au-devant de saint Vinebaud dont l'arrivée ne lui avait pu être découverte que par le Saint Esprit.

Une sainte mort termina cette sainte vie en 623, le 1^{er} septembre, dans le village de Brisson. Il fallut, selon le vœu de sa humilité, ensevelir saint Leu sous la *gouttière* de l'église Sainte-Colombe. Son corps, après sa mort, exhala une agréable odeur, et il se fit de grands miracles à son tombeau. Il est invoqué principalement pour la guérison du mal caduc et pour le soulagement des douleurs d'entrailles que souffrent les enfants. Henri IV fit faire une neuvaine solennelle à l'église de Saint-Leu, dans la rue Saint-Denis, à Paris, pour le dauphin Louis XIII, qui en fit autant pour Louis XIV. Il y a peu de droits où ce Saint ne soit honoré : il l'est surtout à Sens, Orléans, à Paris, à Saint-Leu en Normandie.

L'église de Sainte-Colombe ainsi que le tombeau et la chapelle de Saint-Loup ont été détruits en 93. L'abbaye de Sainte-Colombe est occupée par les Religieuses de la Sainte-Enfance, destinées aux salles d'asile, et communément appelées *Dames de Sainte-Colombe*. Le Chef de Saint-Loup fait partie du trésor de la cathédrale. On l'expose, chaque année, le 1^{er} septembre, et de nombreux fidèles viennent le baiser et faire dire un Évangile.

SAINT GILLES,

ABBÉ.

Saint Gilles (en latin *Égidius*) était né à Athènes et sortait d'une famille noble dont on dit que les ancêtres avaient été rois. Il fut élevé avec soin, et répondit si parfaitement à l'éducation qu'on lui donna, qu'il passait pour le plus bel esprit d'Athènes. Il avait encore plus de vertu, et surtout une charité si tendre pour les pauvres, qu'ils se dépouillait de ses habits afin de les vêtir.

Ayant perdu fort jeune son père et sa mère, qui lui laissaient des biens considérables, il vendit tout ce qu'il possédait et il en fit des aumônes. Son humilité égalait ses autres vertus. Il déroba à tous les regards le bien qu'il faisait et ne craignait rien tant que d'être loué. Mais Dieu voulut faire connaître sa sainteté en l'honorant du don des miracles.

Un jour de fête qu'il priait dans l'église, un possédé ayant jeté de grands cris, le Serviteur de Jésus-Christ fut ému de sa détresse; il commanda au démon de sortir de cet homme, qui sur-le-champ fut délivré. Un autre jour, un homme piqué d'un serpent allait expirer; on eut recours au Saint, qui, ayant fait sa prière, le guérit subitement. Le bruit de ces merveilles attirant au Saint le respect et les honneurs, il prit la fuite. Il s'embarqua sur un navire qui partait pour les Gaules et qui aborda sur les côtes de Provence, aux premières années du vi^e siècle.

Saint Gilles avait entendu parler de saint Césaire, évêque

d'Arles; il se retira auprès de lui et passa là deux ans dans la pratique des plus saintes vertus. Mais les grâces dont il était favorisé trahissant toujours son humilité, il se résolut à vivre solitaire et partit pour chercher dans les forêts une retraite où il pût ne se trouver qu'avec Dieu. Ayant rencontré, dans une forêt aux bords du Gard, une caverne et une petite source, il espérait demeurer là inconnu au reste des hommes, il s'y fixa et il y mena la vie des Solitaires de la Thébàïde.

Une biche s'attacha à lui et lui donna son lait. Cette bête, chassée un jour par les chiens de Childebert, roi des Francs, fit découvrir le Solitaire, auprès duquel elle vint se réfugier. Le prince l'ayant interrogé et reconnaissant sa sainteté, lui offrit de grands présents. Il les refusa; il consentit seulement à l'offre qu'on lui fit de bâtir un monastère dans sa solitude. Les miracles qu'il y opéra attirèrent tant de monde autour de lui, qu'il s'est formé en ce lieu une ville qui prit bientôt le nom de Saint-Gilles.

Un grand nombre de Solitaires se joignirent au Saint. Leur vie, à l'exemple de la sienne, était toute angélique. Dieu l'appela à lui vers le milieu du vi^e siècle; et les merveilles qui l'avaient fait admirer de son vivant se sont continuées à son tombeau. Son corps y a demeuré jusqu'au temps des Albigeois; on le transféra alors à Toulouse, dans l'église de Saint-Saturnin, où il fut placé dans une châsse magnifique.

SAINT JOSUÉ,

CHEF DES ISRAÉLITES.

Osée à qui Moïse donna le nom de Josué, était fils de Noun, autrement Navé, de la tribu d'Éphraïm. L'Écriture témoigne qu'il était encore jeune quand Dieu fit sortir son peuple de l'Égypte, quoiqu'il n'eût pas moins de 43 ans : mais sa jeunesse n'empêcha point Moïse de le choisir pour son principal ministre dans les guerres qu'il fallut soutenir après le passage de la mer Rouge. Il l'aima tendrement à cause des excellent

qualités de son esprit et de son cœur. Il l'éleva auprès de lui comme son fils, l'instruisit pour la religion, le forma pour le gouvernement, et en fit un fidèle Serviteur de Dieu comme lui. Il n'y avait que six semaines que les Israélites étaient sortis d'Égypte et entrés dans les déserts de l'Arabie, lorsqu'ils furent attaqués par les Amalécites. Moïse ne craignit point de donner le commandement de l'armée du peuple de Dieu à Josué. Il l'envoya combattre l'ennemi dans la vallée pendant qu'il alla sur le haut de la colline lever les mains au Ciel pour lui obtenir la victoire par ses prières. Josué la remporta après un long combat qui dura jusqu'au coucher du soleil. Peu de jours après les Israélites allèrent camper au pied du mont Sinai. Moïse allant au haut de la montagne où Dieu l'appelait pour lui donner les Tables de la loi, mena Josué qui le servait comme son ministre, nonobstant la défense qui avait été faite à tout autre qu'à lui d'approcher de la montagne sous peine de mort. La même grâce avait été accordée à Aaron, à deux de ses enfants et aux soixante-dix anciens d'Israël. Moïse les ayant ensuite laissés ou renvoyés du milieu de la montagne d'où ils avaient vu et adoré Dieu, il fit monter avec lui Josué plus haut, dans un lieu où l'un et l'autre se trouvèrent enveloppés d'une nuée pendant six jours, et où Josué attendit Moïse qui alla de là au sommet recevoir les Tables de la loi écrites de la main du Seigneur. Il descendit avec lui, et croyant entendre les cris militaires d'une armée qui est aux mains, lorsqu'il fut proche du camp il eut l'affliction d'apprendre de Moïse même que c'étaient les clameurs des idolâtres qui s'étaient fait une idole d'un veau d'or, qui buvaient, chantaient et dansaient autour.

Moïse ayant dressé le tabernacle loin du camp y allait souvent, soit pour sacrifier, soit pour rendre la justice. Josué l'y accompagnait toujours comme son ministre : et lorsque son maître retournait au camp, il demeurait dans le tabernacle, à moins qu'il n'eût besoin de son service ailleurs. Rien n'était égal à la fidélité et à l'excellence de son ministre. L'affection qu'il avait pour son maître le rendait extrêmement délicat sur

tout ce qui intéressait sa gloire et son autorité. Un jour que l'on vint dire à Moïse dans le tabernacle qu'il y avait dans le camp deux hommes qui prophétisaient, il lui dit : « Moïse, « mon Seigneur, empêchez-les. » Moïse lui répondit : « Pour-
« quoi êtes-vous jaloux des autres par l'affection que vous me
« portez? Plût à Dieu que tout le monde prophétisât, et que le
« Seigneur répandit son Esprit sur tous.

Moïse ayant choisi un homme d'entre les principaux de chaque tribu pour aller observer la terre promise et en faire leur rapport pendant que l'on était campé à Gadesbarné dans le désert de Pharan, Josué fut nommé pour la tribu d'Éphraïm : et ce fut alors que Moïse lui changea le nom d'Osée en celui de Josué. Dix de ces envoyés effrayèrent le peuple à leur retour¹ par le récit affreux qu'ils firent de ce qu'ils avaient vu. Mais Josué et Caleb fils de Jephoné de la tribu de Juda y opposèrent une relation avantageuse du pays et assurèrent que la conquête en serait facile avec le secours du Seigneur. Josué et Caleb ne purent néanmoins apaiser les murmures du peuple qui pensa les lapider. Ils méritèrent l'un et l'autre par cette bonne action d'être exceptés de la sentence par laquelle Dieu condamna tous ceux qui avaient vingt ans et au-dessus à mourir dans le désert, sans pouvoir entrer dans la terre promise.

Caleb s'attira en cette occasion un éloge particulier de la bouche même du Seigneur qui en parla à Moïse en ces termes :
« Pour ce qui est de Caleb mon serviteur qui a été rempli
« d'un esprit bien différent des autres, et qui m'a suivi (fidè-
« ment) je le ferai entrer dans cette terre dont il a fait le tour,
« et sa race la possèdera. »

Ceci arriva vers la fin de la seconde année d'après la sortie de l'Égypte. Josué continua toujours de rendre ses services à Moïse et au peuple de Dieu avec le même zèle et la même fidélité. En la quarantième année se fit la conquête des pays des Amorrhéens, de Galaad et des Moabites, qui furent distri-

¹ Au bout de quarante jours.

bués aux tribus de Ruben, de Gad et de Manassé en partie au-delà du Jourdain. Dieu ayant voulu ensuite prescrire lui-même les limites que devait avoir la terre promise entre le Jourdain, la mer Méditerranée, la Syrie et l'Idumée, commanda à Moïse de choisir pour en faire le partage Éléazar le grand-prêtre, qui avait succédé à Aaron mort depuis quelques mois, et Josué avec un prince de chaque tribu. Ce fut Caleb que l'on prit de celle de Juda.

Moïse avant que de monter sur la montagne d'où le Seigneur devait lui découvrir la terre promise, et où il devait mourir, eut ordre de Dieu de choisir Josué pour son successeur dans le gouvernement et la conduite du peuple. « Prenez, lui dit-il, Josué fils de Nun, cet homme en qui l'Esprit réside. Imposez-lui la main. Présentez-le devant le grand-prêtre Éléazar et devant tout le peuple. Faites-lui entendre mes commandements, fortifiez-le, donnez-lui des préceptes à la vue de tous et une partie de votre gloire, afin que tous les enfants d'Israël le respectent, l'écoutent et lui obéissent. » Moïse prit donc Josué, le présenta devant le grand-prêtre et devant toute l'assemblée, lui imposa les mains sur la tête et lui déclara tout ce que le Seigneur avait ordonné et tout ce qu'il demandait de lui. Josué chanta avec lui son dernier cantique et ne le quitta plus jusqu'au moment qu'il monta sur la montagne où il mourut. Après un deuil du trente jours, Josué prit le gouvernement du peuple de Dieu à sa place. Il était rempli de l'esprit de sagesse, parce que Moïse lui avait imposé les mains, et les enfants d'Israël lui rendirent obéissance, en faisant ce que le Seigneur avait commandé à Moïse.

Josué fortifié par le Seigneur qui l'assura d'une assistance pareille à celle qu'il avait donné à Moïse, commanda au peuple de se préparer au passage du Jourdain pour entrer dans la terre promise au bout de trois jours. Il envoya aussitôt deux espions en secret pour aller reconnaître la ville de Jéricho qui n'était qu'à cinq lieues de la rivière et à six du camp de Sethim où l'on avait avancé après le deuil de Moïse. Les espions entrant dans la ville allèrent loger chez une femme nommée

Rahab qui tenait hôtellerie. Elle était reconnue publiquement pour une femme de mauvaise vie : mais Dieu avait réservé sa conversion et son salut à cette occasion, en lui inspirant pour ces étrangers l'hospitalité qui la porta à les recevoir avec une foi qui a mérité les éloges des Apôtres saint Jacques et saint Paul. Le roi de Jéricho eut avis qu'il était entré de nuit chez Rahab deux hommes venus du camp des Israélites. Ces deux circonstances ne manquèrent pas de les lui rendre suspects ; et il envoya ordre sur-le-champ à Rahab de les faire sortir. Elle n'en fut pas plutôt avertie qu'elle les cacha¹ : elle dit aux envoyés du roi qu'à la vérité elle les avait reçus chez elle, ne sachant pas d'où ils étaient ; mais qu'ils étaient sortis durant la nuit dans le temps que l'on fermait la porte, et qu'elle ne savait où ils étaient allés ; qu'on pourrait les atteindre si l'on courait promptement après eux. Les envoyés se mirent en devoir de les poursuivre par le chemin qui menait au gué du Jourdain, et l'on ferma les portes de la ville sur eux. Rahab monta aussitôt sur la terrasse de sa maison où elle avait caché ses hôtes sous des bottes de lin, et les avertit de tout ce qui se passait à leur égard. « Je sais, leur dit-elle, que le Seigneur « vous a livré tout ce pays, et personne ici ne doute qu'il ne « vous en rende les maîtres, après tout ce qu'il a fait pour « vous contre les Égyptiens, les Amorrhéens et vos autres « ennemis. Jurez-moi donc par le Seigneur que vous me con- « serverez avec toute ma famille : et je vous sauve. » Ils lui dirent, que leur vie répondrait de la sienne, pourvu qu'elle leur gardât la fidélité jusqu'à la fin. Sur cette parole elle les fit descendre secrètement avec une corde qu'elle attachait à sa fenêtre, car sa maison était sur le rempart et tenait aux murs de la ville : et non contente de leur procurer cette évasion, elle leur donna encore des avis nécessaires pour éviter la rencontre de ceux qui les poursuivaient. La reconnaissance de ces bons offices leur fit confirmer le serment qu'ils avaient fait de la conserver avec sa famille dans la ruine de la ville si elle

¹ Il ne faut pas confondre ce mensonge avec une bonne action.

leur gardait le secret : et pour signal ils lui dirent de mettre à sa fenêtre ce cordon d'écarlate avec lequel elle les avait fait descendre, et de rassembler alors dans sa maison tous ceux de sa parenté qu'elle voudrait sauver avec elle.

Ayant heureusement repassé le Jourdain, ils rendirent compte à Josué de l'état de la ville de Jéricho, et lui dirent :

« Le Seigneur a livré tout ce pays-là entre nos mains, et tous ses habitants sont consternés par la terreur que nous leur avons donnée. » Josué fit aussitôt avancer son armée et le reste du peuple au bord du Jourdain. Trois jours après, il com-

manda à tout le monde de se sanctifier pour mériter de voir les merveilles qui devaient commencer le lendemain, et de

suivre l'arche d'alliance du Seigneur. Ce jour qui était le dixième du premier mois étant venu, il fit marcher les prêtres

qui portaient l'arche à la tête de tout le peuple, escortés de douze hommes choisis de chaque tribu pour passer la rivière.

Ils n'y eurent pas plutôt mis le pied, que les eaux qui venaient d'en haut s'arrêtèrent comme si elles eussent été retenues par

une digue, s'élevant comme une montagne à mesure qu'elles s'amassaient venant de leur source ; mais les eaux d'en bas

s'écoulèrent dans la Mer Morte : de sorte que tout le peuple traversa à pied le canal qui était à sec, pendant que l'arche

demeurait au milieu. Ce qui augmentait encore la grandeur du prodige, était le temps de la moisson¹, auquel le Jourdain

regorgeait par dessus ses bords. Lorsque tout le monde fut passé avec les bestiaux et le bagage, Josué fit emporter du

fond du lit de la rivière douze pierres des plus dures par les douze hommes choisis de chaque tribu pour en ériger un mo-

nument au lieu² où l'on devait dresser les tentes cette nuit. Il

en fit faire un autre d'autant de pierres dans le fond même de la rivière à l'endroit où s'était arrêtée l'arche du Seigneur

que les eaux avaient respectée, pour servir de témoignage à la postérité, et conserver la mémoire du passage miraculeux du Jourdain.

¹ Le printemps. — ² A Galgala.

Pendant que le bruit d'un si grand miracle répandait la terreur parmi les rois et les peuples du pays de Chanaan, Josué par ordre du Seigneur fit circoncire tous les enfants d'Israël. Car depuis la sortie d'Égypte jusqu'au passage du Jourdain, aucun n'avait été circoncis pendant l'espace de quarante années de marche dans les déserts d'Arabie, où étaient morts ceux qui avaient été circoncis en Égypte, et qui étaient au-dessus de vingt-ans lorsqu'ils en étaient sortis. Il n'y avait eu aucune négligence de la part de Moïse : mais le Seigneur l'avait permis, parce qu'il fallait être toujours en mouvement dans ces déserts. Le lieu fut appelé Galgala : l'on y fit la Pâque le 14 du mois sur le soir dans la plaine de Jéricho. Le lendemain les Israélites commencèrent à manger des fruits de la terre, des pains sans levain et de la farine d'orge : et depuis ce jour on vit cesser la manne dont le Seigneur les avait nourris pendant quarante ans dans le désert.

Josué s'étant avancé sur le territoire de Jéricho, vit devant lui un homme debout tenant une épée nue à la main. Il alla droit à lui et lui dit : « Êtes-vous des nôtres, ou des ennemis ? Non, répondit l'inconnu ; je suis le Prince de l'Armée du Seigneur, et je viens à votre secours. Josué se jeta le visage contre terre et dit en l'adorant¹ : Que dit mon Seigneur à son serviteur ? — Otez vos souliers, lui dit l'Ange, parce que le lieu où vous êtes est saint. » Josué obéit : et le Seigneur (par le ministère de cet Ange, que plusieurs ont dit être saint Michel) lui dit qu'il lui avait livré la ville de Jéricho et lui marqua ce qu'il avait à faire. Suivant ces ordres, Josué fit prendre l'arche d'alliance par les prêtres, commanda à sept autres prêtres de marcher devant avec les sept trompettes dont on se servait dans l'année du Jubilé, et fit faire à son armée qui suivait le tour de la ville durant six jours de suite, une fois le jour, pendant que l'on sonnait des sept trompettes. On n'entendit aucune voix d'homme durant six jours, parce qu'il avait défendu d'ouvrir la bouche même pendant qu'on faisait le tour de la

¹ En adorant le Seigneur.

ville. Le septième jour on fit sept fois le tour de la ville avec l'arche, comme il avait été ordonné. Josué dit à tout le peuple de jeter un grand cri en même temps que l'on sonnait des sept trompettes. A ce bruit les murailles de Jéricho tombèrent de toutes parts : chacun entra par l'endroit où il se trouvait, et la ville fut prise tout à la fois. Tout fut passé au fil de l'épée, tant hommes que bestiaux. Il n'y eut que la courtisane Rahab d'épargnée avec tous ceux qui se trouvèrent dans sa maison, qui fut reconnue au cordon d'écarlate, selon que les deux espions qu'elle avait sauvés en étaient convenus avec elle. On mit le feu à la ville et tout y fut consumé, à la réserve de l'or, de l'argent et des vases de cuivre et de fer qui furent consacrés et mis au trésor du Seigneur. Josué finit toute cette expédition par la malédiction qu'il jeta contre celui qui rebâtirait Jéricho, ayant soumis la ville à un anathème général, c'est-à-dire à une destruction totale. La malédiction qui portait que celui qui la rebâtirait perdit son aîné en jetant les fondements, et le dernier de ses enfants lorsqu'il en mettrait les portes, eut son effet environ cinq cent cinquante ans après, lorsqu'Hiel ayant entrepris de le faire du temps d'Achab roi d'Israël, vit mourir son aîné dès qu'il jeta les fondements de la nouvelle Jéricho, et le dernier de ses fils lorsqu'il en posa les portes.

Josué envoya ensuite trois mille hommes contre la ville de Hai : mais ils furent battus et mis en fuite par les habitants qui en tuèrent trente-six. Dieu lui fit connaître que la cause de ce malheur était le péché de quelque particulier qui contre sa défense avait pris quelque chose de l'anathème de Jéricho, et avait caché son larcin parmi le bagage : mais qu'on ne pourrait vaincre l'ennemi, que le coupable ne fût exterminé. Josué ayant découvert par le sort que c'était Achan de la tribu de Juda, qui dans le saccagement de Jéricho, avait pris un manteau d'écarlate, deux cents sicles d'argent, et une règle d'or pesant cinquante sicles, et les avait enfouis dans sa tente, le condamna à être lapidé puis brûlé avec ses enfants, toute sa famille, tous ses bestiaux, ce qu'il avait volé, sa tente même,

et généralement tout ce qui était à lui, dans le lieu appelé depuis la vallée d'Achor, où l'on dressa un monument de pierres sur leur bûcher pour servir d'exemple à la postérité. La colère du Seigneur ainsi apaisée, Josué prit la ville de Haï, qui fut traitée comme Jéricho, si ce n'est que les Israélites après avoir pendu le roi, et tué tous les hommes, sans épargner ni femmes ni enfants, partagèrent entre eux les bestiaux et le butin, suivant l'ordre que Josué en avait reçu du Seigneur. Toute la ville ayant été réduite en cendres, on fit un monceau de pierres au milieu de la place pour servir de monument. Josué dressa en même temps un autel au Seigneur sur le mont Hebal : il le fit de pierres non polies où le fer n'avait point touché, selon que Dieu l'avait prescrit à Moïse, en lui recommandant d'exterminer entièrement les nations infidèles, sans jamais faire alliance avec elles. Il y offrit des holocaustes au Seigneur, y immola des victimes pacifiques. Il écrivit ensuite sur des pierres le Deutéronome de la loi de Moïse, et en fit l'exposition à tout le peuple.

Cependant toutes les nations d'entre le Jourdain et la grande mer prirent l'épouvante à la nouvelle du traitement fait aux villes et aux peuples de Jéricho et de Haï par les Israélites. Leurs rois alarmés joignirent leurs forces pour combattre l'ennemi commun. Il n'y eut que les Gabaonites qui crurent devoir rechercher l'alliance des Israélites. Ils députèrent à Josué les principaux de leur ville, à qui ils firent prendre un équipage tout usé, pour lui faire croire qu'ils venaient de fort loin, parce qu'ils se doutaient qu'ils ne seraient point reçus si l'on savait qu'ils fussent du pays de Chanaan, qui était réservé pour le partage des enfants d'Israël. L'adresse leur réussit : Josué et les princes des tribus persuadés sur leur parole qu'ils étaient venus d'un pays fort éloigné rechercher leur alliance, la leur accordèrent avec serment. Trois jours après, les Israélites ayant décampé s'avancèrent dans les terres du pays des Gabaonites. On reconnut alors la surprise qui leur avait été faite. Mais pour ne pas violer le serment qu'on leur avait fait, on leur accorda la vie et l'alliance qu'on leur avait promise en les asso-

cient au peuple d'Israël : et l'on se contenta pour punir leur mensonge de les condamner à couper le bois, et à porter l'eau nécessaires dans la maison du Seigneur.

Cette alliance des Gabaonites avec ceux que l'on regardait comme les ennemis et les usurpateurs du pays, ne fit qu'augmenter encore la terreur des armes des Israélites. Adonisedec roi de Jérusalem, assisté de quatre autres rois ses voisins, vint avec une puissante armée assiéger Gabaon. Les habitants envoyèrent aussitôt à Galgala avertir Josué que tous les rois des Amorrhéens s'étaient ligués contre eux, et le prier de leur apporter un prompt secours. Il partit sur l'heure avec son armée, sur l'assurance que lui donna le Seigneur de lui livrer tous ces ennemis. Ayant marché de nuit il les surprit, les mit en désordre, les poursuivit et les tailla en pièces avec le secours du Ciel, qui fit pleuvoir une grêle prodigieuse de pierres qui en tuèrent beaucoup plus que l'épée des vainqueurs. Le jour entier ne suffit pas à une si grande expédition, et Josué craignant que la nuit ne lui dérobât le resté de la victoire, et ne sauvât à la faveur de ses ténèbres ceux dont le Seigneur avait arrêté la perte, s'adressa à Dieu même, et dit en présence des enfants d'Israël : *Soleil, arrête-toi sur Gabaon : Lune, n'avance point sur la vallée d'Aïalon.* Le soleil et la lune s'arrêtèrent ; c'est-à-dire, que Dieu prolongea la lumière de cette journée jusqu'à ce que le peuple fût entièrement vengé de ses ennemis. Jamais il n'y avait eu de jour si long jusque-là ; jamais il n'y en eut depuis. Un autre prodige fut de voir le Seigneur obéir à la voix d'un homme et combattre pour Israël.

Comme Josué retournait victorieux au camp de Galgala, on vint lui donner avis que les cinq rois qui s'étaient sauvés par la suite, s'étaient cachés dans une caverne. Il envoya aussitôt en boucher l'entrée, jusqu'à ce qu'ayant poursuivi et passé par le fil de l'épée un reste de fuyards qui avait échappé, il fit tirer les cinq rois de la caverne, donna ordre qu'on les tuât et que l'on pendit leurs corps à des potences jusqu'au coucher du soleil. Il les fit renfermer ensuite dans la même caverne qui devint ainsi leur sépulcre. La suite du temps ne fut plus pour

Josué qu'un enchaînement continuél de victoires et de conquêtes. Il prit autant de villes qu'il en attaqua, et il en extermina les peuples et les rois, sans faire grâce de la vie à personne, suivant le commandement qu'il en avait reçu du Seigneur. Car c'était le Seigneur qui les lui livrait entre les mains, comme nous l'apprend l'Ecriture, qui fait remarquer que pas une ville (hors Gabaon et les trois ou quatre autres qui appartenaient aux Gabaonites) ne se rendit à Josué volontairement. Il fut obligé de les prendre toutes de force : c'est ce qui les porta à les brûler entièrement, hors celles qui étaient situées sur des collines, en quoi il suivait ponctuellement toutes les instructions que Moïse son maître lui avait laissées. L'Ecriture compte jusqu'à trente et un rois qui furent défaits et tués, et leurs états conquis ou ravagés en moins de cinq ou six années, depuis le Liban ou la Syrie jusqu'à l'Idumée.

Ce fut alors que le Seigneur voyant Josué dans un âge bien avancé, lui ordonna de faire les partages de la terre promise, tant de ce qui était conquis, que du peu qui restait encore à conquérir entre les neuf tribus et la moitié de celle de Manassés. L'autre moitié et les deux tribus de Ruben et de Gad avaient déjà été pourvues par Moïse au delà du Jourdain : et celle de Lévi étant destinée particulièrement au ministère de la religion devait être distribuée par toutes les douze sans avoir de portion à part, parce que le Seigneur Dieu d'Israël avait déclaré qu'il voulait être lui-même son partage. Josué prit avec lui pour faire cette grande distribution le grand-prêtre Eléazar fils et successeur d'Aaron, avec les princes des familles de chaque tribu : et tous les partages se firent au sort, selon que le Seigneur l'avait ordonné à Moïse.

Caleb l'un des principaux de la tribu de Juda fit souvenir alors Josué de la promesse que Moïse lui avait faite avec serment de lui donner pour héritage la terre d'Ebron, lorsqu'il l'avait envoyé quarante-cinq ans auparavant avec lui et les dix autres espions pour reconnaître la terre de Chanaan. « Vous savez » lui dit-il, ce que le Seigneur dit de moi et de vous à Moïse.

» l'homme de Dieu, lorsque nous étions à Cadesbarné. J'avais
 » quarante ans lorsqu'il m'envoya pour reconnaître la terre, et
 » je lui fis mon rapport tel que je le croyais véritable. Les
 » autres jetèrent l'épouvante dans le cœur du peuple, mais je
 » ne laissai pas de suivre le Seigneur mon Dieu. Moïse me jura
 » alors que la terre où j'avais mis le pied serait mon héritage
 » et celui de mes enfants pour jamais, parce que j'avais fidè-
 » lement suivi le Seigneur mon Dieu. Le Seigneur m'a donc
 » conservé la vie jusqu'aujourd'hui, comme il le promit il y a
 » quarante-cinq ans ; et j'en ai quatre-vingt cinq. Cependant
 » je suis aussi sain aussi robuste à cet âge que j'étais lorsque
 » je fus envoyé pour reconnaître le pays. Donnez-moi donc
 » cette montagne que le Seigneur m'a promise, comme vous
 » l'avez entendu vous-même. Les villes en sont fortes et
 » grandes, et il y a des géans, mais le Seigneur m'assistera
 » pour les exterminer. » Josué fit avec plaisir ce qu'il souhai-
 » tait : c'est ainsi que Caleb eut pour son héritage la ville d'E-
 » bron¹ avec toutes ses dépendances, qu'il retint lorsque la ville
 » fut donnée aux Lévites de la race d'Aaron. Il y extermina donc
 » les géans, dont les principaux étaient les Enacides ou les trois
 » enfants d'Enac : il donna sa fille Axa à son cousin Othoniel
 » pour récompense d'avoir pris et détruit Cariat-Sepher² ou
 » Dabir.

Josué ayant fini les partages des tribus avec le grand-prêtre
 Eléazar, et reçu pour son héritage particulier la ville de Tham-
 nat-Saara sur la montagne d'Ephraïm, marqua les villes de
 refuge au nombre de six qui devaient servir d'asile à ceux qui
 auraient blessé ou tué quelqu'un par un accident où il y aurait
 eu plus de malheur que de crime, et où ils devaient demeurer
 jusqu'à la mort du grand-prêtre. Il assigna ensuite quarante-
 huit villes de toutes les tribus aux Lévites pour leur habitation :
 et voyant tous les enfants d'Israël dans la possession paisible
 de la terre que le Seigneur leur avait promise, il congédia les
 troupes des deux tribus de Ruben et de Gad et de la moitié de

¹ Anparavant Arbé ou Cariath-Arbé. *ch. xv. et Judic. ch. 1.*

² Ville des lettres.

Manassès qui avaient reçu de Moïse leurs partages au-delà du Jourdain avant le passage, mais qui étaient venus aider les autres à conquérir le pays d'au-deçà. Ces enfants de Ruben, de Gad et de Manassès partirent avec sa bénédiction chargés de butin : et lorsqu'ils furent arrivés au bord du Jourdain, ils dressèrent un grand autel, non pour y sacrifier à part et faire schisme comme les autres tribus l'avaient appréhendé d'abord, mais pour être seulement un témoignage de l'union des frères que le Jourdain semblait séparer.

Josué employa le peu de temps qui lui restait à vivre, pour affermir le peuple de Dieu dans le repos qu'il lui avait procuré. Se voyant approcher de sa fin, il fit assembler les anciens, les princes du peuple, les chefs des familles et les magistrats pour leur recommander la fidélité et l'exactitude à garder les commandements de Dieu et à éviter toute société avec les peuples infidèles qui étaient demeurés au milieu d'eux, mais que le Seigneur devait exterminer dans la suite. Peu de jours après, il convoqua une dernière assemblée de toutes les tribus à Sichem, où il parla fortement au peuple devant les princes, les anciens et les magistrats, sur les obligations envers le Seigneur le Dieu d'Israël, qui avait retiré leur père Abraham de son pays et de son idolâtrie, et qui avait amené, puis établi sa postérité dans le pays de Chanaan par une protection continuelle accompagnée de prodiges. Il renouvela solennellement l'alliance entre le peuple et le Seigneur, dont il lui représenta les ordonnances qu'il écrivit ensuite dans le livre de la loi de Dieu.

Peu de jours après avoir renvoyé le peuple, il mourut âgé de cent-dix ans, vingt-sept ans environ depuis qu'il avait introduit le peuple de Dieu dans la terre promise. Il fut enseveli dans la terre qui était à lui à Thamnathfaré, qui était situé sur la montagne d'Ephraïm au septentrion du mont Gaas. Ce furent les principaux de la tribu de Juda (dont était Caleb) qui lui succédèrent dans le gouvernement, par l'ordre exprès du Seigneur.

La mémoire de Josué a toujours été en bénédiction parmi le peuple de Dieu. L'Écriture dans l'éloge qu'elle en fait près

treize cents ans après sa mort, déclare qu'il avait succédé à Moïse, non pas seulement dans la puissance, mais principalement dans l'esprit de prophétie ; qu'il avait été destiné pour sauver les élus de Dieu, pour renverser les ennemis qui s'élevaient contre lui, et pour acquérir à Israël l'héritage que le Seigneur lui avait préparé. Ce sont-là les principaux caractères qui l'ont rendu le type et la figure de Jésus-Christ dont il portait le nom. Les Juifs l'ont toujours honoré depuis comme un Sauveur ou un Libérateur qui les avait délivrés de leurs ennemis et mis en possession de la terre promise : et les Chrétiens comme une Image du divin Sauveur de nos âmes, qui est venu nous délivrer de nos péchés et nous introduire dans l'héritage éternel de la Terre des vivants. Les Juifs célébraient la mort de Josué par un jeûne public établi au vingt-sixième jour de nisan, qui était le premier mois de leur année ecclésiastique, depuis que Moïse l'avait fait commencer au printemps, et que quelques-uns semblent avoir voulu fixer au premier jour de mai. Les Chrétiens honorent sa mémoire le premier jour de septembre, que les Grecs ont choisi comme étant un commencement d'année, non pas chez les Juifs dont l'année civile ne commençait jamais sitôt, quoique tisri qui en était le premier mois se rapportât le plus souvent à une partie de notre septembre, mais à Constantinople où l'on faisait commencer l'indiction impériale et par conséquent l'année grecque avec le mois de septembre. Le nom de Josué est marqué dans leurs ménologes et leurs typiques ou leurs livres d'église, au premier jour de ce mois. Ce que les Latins ont observé aussi dans les martyrologes du neuvième siècle, dans le vieux romain, dans ceux de Wandalbert, d'Adon et d'Usuard, suivis par le martyrologe romain, où l'on s'est contenté de retrancher la qualité de prophète que l'on avait donnée dans les autres à Josué et à Gédéon qui lui est associé. Josué se trouve marqué au trentième jour d'avril dans un calendrier Julien.

C'est une chose tout à fait digne de remarque que le tombeau de Josué subsistât encore à la fin du quatrième siècle de l'église, depuis près de dix-neuf cents ans. Saint Jérôme nous

apprend que sainte Paule l'alla visiter par dévotion sur le mont d'Ephraïm, et celui du grand-prêtre Eléazar fils aîné d'Aaron, qui n'étaient pas éloignés l'un de l'autre. L'on montre encore aujourd'hui ce sépulcre de Josué, mais il ne consiste qu'en un monument de pierre, dans une petite grotte que renferme une mosquée des Turcs qui sont curieux de le conserver. Le lieu n'est habité que par des Mahométans et un fort petit nombre de Juifs. (BAILLET)

SAINT GÉDÉON,

JUGE DES ISRAÉLITES.

Après la mort de Débora, les enfants d'Israël n'ayant personne qui fut capable de les retenir dans le devoir, retombèrent dans l'idolâtrie : et Dieu pour les châtier les livra aux Madianites, aux Amalécites et aux autres peuples de l'Orient qui les tinrent pendant sept années dans l'oppression, sans qu'ils pussent jouir des fruits de leurs terres ni de leurs bestiaux. Pressés de leurs maux ils crièrent au Seigneur, et réclamèrent son assistance contre les Madianites les plus fâcheux de leurs tyrans. Le Seigneur leur envoya d'abord un Prophète, pour leur reprocher leur ingratitude et leur faire connaître qu'ils étaient seuls la cause de tout ce qu'ils souffraient.

Un Ange du Seigneur vint s'asseoir alors sous un chêne près d'Ephraïm, dans la tribu de Manassé, où Gédéon fils de Joachab à qui appartenait le chêne, était occupé à battre du blé dans un pressoir, pour se sauver ensuite avec son grain des incursions des Madianites. Il lui apparut et le salua, en disant : « Le Seigneur est avec vous, ô le plus vaillant des humains ! Pourquoi donc, répondit Gédéon, tous ces maux sont-ils tombés sur nous, s'il est vrai que le Seigneur soit avec nous ? Ce sont ces merveilles que le Seigneur a faites, selon le rapport de nos Pères ? Comment nous a-t-il abandonnés ? comment nous a-t-il livrés aux Madianites après avoir tiré nos Pères de l'Égypte ? » Le Seigneur lui dit : « Marchez avec cette fo

dont vous êtes rempli ; et vous délivrerez Israël de la puissance des Madianites. Sachez que c'est moi qui vous envoie. » Hélas, reprit Gédéon, comment délivrerai-je Israël ? Ma famille est la dernière de Manassé, et je suis le dernier dans la maison de mon père. Le Seigneur lui dit : « Je serai avec vous, et vous battrez les Madianites comme si vous n'aviez affaire qu'à un seul homme. » Gédéon repartit : « Si j'ai trouvé grâce devant vous, Seigneur, faites-moi connaître par un signe que c'est vous qui parlez à moi. Ne vous retirez point d'ici jusqu'à ce que je sois revenu, et que j'aie apporté un sacrifice pour vous l'offrir. » L'Ange lui ayant promis d'attendre, il alla aussitôt faire cuire un chevreau et des pains sans levain : puis il apporta le tout sous le chêne et l'offrit à l'Ange, qui lui fit mettre la chair et les pains sur la pierre, et verser le jus de la chair par dessus. Gédéon l'ayant fait, l'Ange toucha la chair et les pains du bout du bâton qu'il tenait. Aussitôt il sortit un feu de la pierre qui consuma la chair et les pains : en même temps l'Ange du Seigneur disparut de devant ses yeux. Gédéon le reconnut alors, car auparavant il avait cru que c'était un homme : et il s'écria tout effrayé qu'il avait vu l'Ange du Seigneur face à face. Le Seigneur lui rendit le calme, et l'assura qu'il n'en mourrait pas. Aussitôt Gédéon dressa sur la place même un autel, qu'il appela la paix du Seigneur.

La nuit suivante, le Seigneur lui dit de renverser l'autel de l'idole de Baal qui était à son père, et de couper par le pied le bois qui était autour ; de dresser au Seigneur un autel sur le haut de la pierre où il lui avait offert son sacrifice, et d'y immoler un taureau de sept ans en holocauste avec le bois qu'il venait de couper. Gédéon exécuta ces ordres avec dix de ses serviteurs pendant la nuit, parce qu'il craignait ceux de la maison de son père qui étaient tous idolâtres. Les habitants de la ville d'Ephra, irrités de voir l'autel de Baal détruit, le bois coupé, et le taureau immolé sur un autre autel, allèrent en fureur demander à Joas son fils Gédéon pour le faire mourir, et venger leur divinité outragée. Joas refusant de livrer son fils leur dit : « Est-ce à vous à venger Baal, et à combattre

pour lui? Que son ennemi meure aujourd'hui plutôt que demain. Si Baal est Dieu, qu'il se venge de celui qui a détruit son autel. » Ce discours de Joas fit donner à Gédéon le nom de Jérobaal, c'est-à-dire ennemi de Baal.

Cependant les Madianites, les Amalécites et leurs voisins du côté du levant, joignirent leurs armes pour aller ravager de nouveau le pays des Israélites, et ils vinrent camper dans la vallée de Jezraël sur les limites des tribus d'Issachar et de Manassé. Gédéon à la nouvelle qu'il en eut se trouvant rempli de l'Esprit du Seigneur, fit sonner de la trompette pour assembler des troupes des tribus de Manassé, d'Aser, de Zabulon et de Nephthali. Il demanda ensuite quelques signes à Dieu, pour être plus assuré qu'il voulait se servir de lui pour délivrer son peuple. Le Seigneur voulut bien condescendre à ses désirs. Il fit, comme il l'avait demandé, qu'une toison qu'il avait mise dans l'aire de sa grange se trouvât toute trempée de rosée, tandis que la terre était demeurée sèche tout autour. Gédéon ayant vu cette merveille à son lever, pressa la toison, et remplit une grande coupe de la rosée qui en sortit. Il sollicita du Seigneur un autre prodige tout opposé à celui-ci, pour se confirmer dans la commission qu'il en avait reçue. Il en eut la satisfaction la nuit suivante. La terre de son aire fut toute trempée de rosée, et la toison seule demeura sèche dans le milieu, selon qu'il l'avait demandé au Seigneur.

Il partit aussitôt après avec une multitude de monde, qu'il avait rassemblé pour marcher contre les Madianites. Mais le Seigneur lui fit connaître qu'il ne voulait point livrer Madian entre les mains de tant de gens, de peur qu'Israël ne s'en attribuât la gloire au lieu de la rapporter au Seigneur, et ne crût s'être délivré par ses propres forces. Il lui ordonna de renvoyer ceux, qui lui paraîtraient timides et sans cœur. Gédéon sur cet ordre donna congé à vingt-deux mille hommes qui s'en retournèrent, et il n'en demeura que dix mille. Le Seigneur lui dit : que c'était encore trop. « Menez-les à l'eau. » ajouta-t-il ; là je les éprouverai. Je vous marquerai celui que je veux qui aille avec vous ; et celui que j'empêcherai, s'en

« retournera. » Lorsque Gédéon eut fait avancer ses dix mille hommes sur le bord du ruisseau, le Seigneur lui dit de mettre d'un côté ceux qui auraient pris de l'eau avec la langue comme les chiens ont coutume de faire, et de faire passer de l'autre ceux qui auraient mis les genoux en terre pour boire. Il s'en trouva trois cents, qui prenant l'eau avec la main la portèrent à la bouche en la recevant avec la langue : mais tous les autres au nombre de neuf mille sept cents mirent les genoux en terre pour boire. Le Seigneur avertit Gédéon que c'était par ces trois cents hommes, qui avaient pris l'eau avec la langue qu'il devait délivrer son peuple ; et qu'il pouvait renvoyer tous les autres.

Gédéon ayant fait retirer ceux-ci, prit des vivres avec des trompettes pour ceux qui restaient, et marcha contre les ennemis avec ses trois cents hommes. Lorsqu'il fut arrivé près de la vallée où étaient les ennemis, il alla lui-même suivi d'un seul valet à la faveur des ténèbres de la nuit, dans le camp des Madianites observer ce qui s'y passait, assuré de Dieu qu'il y entendrait quelque chose qui lui relèverait encore le courage. En effet, il entendit un soldat raconter à ses camarades un songe qui lui promettait la victoire. Étant retourné promptement vers les siens, il les divisa en trois bandes chacune de cent hommes, leur donna à tous des cors ou des trompettes à la main, et des bouteilles de terre qui étaient vides, mais qui renfermaient des lampes allumées, avec ordre de faire tout ce qu'ils lui verraient faire, de sonner de la trompette tout autour du camp lorsqu'ils le verraient sonner de la sienne, et de crier tous ensemble : « Vive le Seigneur ; vive Gédéon. »

Ayant fait avancer tout son monde sans bruit, il entra dans le camp des ennemis par un endroit qu'il avait observé, lorsqu'on posait les sentinelles vers les minuit. Puis ayant réveillé les gardes, il donna le signal à ses trois cents hommes qui, s'étaient partagés autour du camp, et s'étaient saisis de toutes les avenues. Tous les cors et les trompettes sonnèrent ensemble ; ils brisèrent en même temps toutes leurs bouteilles : et tout ce fracas joint à la lumière des lampes, qui avaient

été renfermées dans ces bouteilles et qui leur restaient à la main, mirent l'effroi et le trouble par tout le camp des Madianites. Ils se levèrent tout en désordre, et jetant de grands cris, ils cherchèrent à s'enfuir par où ils purent. Les trois cents Israélites continuèrent de sonner sans s'arrêter que pour crier, *l'Épée du Seigneur et de Gédéon*, n'en ayant point d'autre que leurs trompettes à la droite et leurs flambeaux à la gauche. Mais le Seigneur fit tourner les épées des ennemis les uns contre les autres, de sorte qu'ils s'entretuèrent la plupart avant que de pouvoir se reconnaître. Ceux qui échappèrent de ce premier carnage, furent poursuivis dans leur fuite par ceux des tribus d'Aser, de Nephthali, de Manassé et d'Ephraïm, que Gédéon avait fait avertir pour leur couper les chemins : les derniers des Madianites furent pris et égorvés aux passages du Jourdain, et l'on rapporta les têtes des deux chefs Oreb et Zeb à Gédéon. Il ne restait plus que quinze mille hommes à poursuivre de toute cette grande armée, dont il y en avait déjà cent vingt mille de tués. C'étaient de ces troupes du levant, qui étaient venues avec les Madianites et les Amalécites sous la conduite de Zébée et de Salmana. Il les joignit après avoir passé le Jourdain avec ses trois cents hommes, que l'extrême lassitude n'empêcha pas d'être encore victorieux. Ils les firent tous passer au fil de l'épée, et Gédéon tua de sa propre main Zébée et Salmana.

A son retour il châtia d'une manière exemplaire ceux de Soccoth et de Phanuël, qui avaient refusé avec insolence et insulte les rafraichissements nécessaires à ses gens : il apaisa ceux de la tribu d'Ephraïm, qui se plaignaient et voulaient se venger même de ce qu'il ne les avait pas appelés au combat. Les Israélites touchés de reconnaissance, offrirent à Gédéon la principauté souveraine sur tout le pays, et promirent de l'assurer même à ses descendants. C'est ce qu'il refusa avec beaucoup de fermeté et de modestie : se contentant de prendre les pendants d'oreilles et d'autres bijoux d'or, qui s'étaient trouvés dans l'armée ennemie en très-grande quantité. Il en fit faire un éphod très-riche pour l'usage du grand-prêtre. Ma

ce fut dans la suite un nouveau sujet d'idolâtrie pour ce peuple si souvent rebelle à Dieu. Gédéon empêcha ce malheur tant qu'il fut au monde, et il maintint tout le peuple en paix pendant tout le temps de son gouvernement. Il mourut dans une heureuse vieillesse, et il fut enseveli dans le sépulcre de Joas son père, dans la ville d'Ephra qui appartenait presque toute entière à sa famille, dans la tribu de Manassé en deçà du Jourdain sur les frontières de celle d'Ephraïm. Il laissa soixante-dix fils de diverses femmes. Abimélech qu'il avait eu d'une concubine fit mourir les soixante-neuf autres, après sa mort pour se faire seul reconnaître prince ou souverain dans le pays : et le peuple retomba dès-lors dans son idolâtrie et dans ses anciennes calamités.

Saint Paul a nommé Gédéon parmi les Saints qui ont agi par la foi dans leurs entreprises et dans la conduite de leur vie. L'Eglise grecque ne paraît pas lui avoir assigné de jour particulier pour son culte : mais les Latins lui ont donné le premier de septembre dans leurs Martyrologes, où ils le joignirent à Josué. Son nom se trouve marqué au 28 mars dans un calendrier Julien.

(BAILLET.)

SAINT SIXTE ET SAINT SINICE,

PREMIERS ÉVÊQUES DE REIMS ET DE SOISSONS.

Sixte et Sinice furent envoyés dans les Gaules par le Prince des Apôtres, vers l'an 46 de Jésus-Christ. Sixte, nommé évêque de Reims, arriva dans son diocèse quelque temps après et y convertit beaucoup de payens. Sinice, qui l'accompagnait, le seconda dans le gouvernement des églises de Reims et de Soissons, qui ne faisaient pas d'abord deux Sièges séparés. On sait peu de choses de leurs vie, sinon qu'elles furent saintes. Mais quoiqu'ils vécussent en des jours où la persécution s'étendait partout, on rapporte qu'elle ne les atteignit pas.

Sixte mourut le premier, et Sinice lui succéda. Ces deux saints Évêques sont fêtés le 1^{er} septembre.

SAINT FIRMIN LE CONFÈS,

TROISIÈME ÉVÊQUE D'AMIENS.

Faustinien, l'un des premiers magistrats des Gaules, résidait à Amiens. Or le Saint Siège envoyant des Évêques dans les Gaules, un de ces pieux missionnaires qui s'appelait Firmin, et qui était de Pampelune, après avoir annoncé la foi dans plusieurs villes vint à Amiens, dont il fut le premier Évêque. Il eut le bonheur d'amener à Jésus-Christ Faustinien, à qui peu après Dieu donna un fils. Faustinien voulut qu'à son Baptême il reçût le nom de celui qui l'avait régénéré. Il s'appela donc Firmin.

Saint Firmin de Pampelune ayant quitté son Siège par le martyre, eut pour successeur Euloges, après qui on élut Évêque le fils de Faustinien, vers le milieu du n^e siècle : ce troisième Évêque fut Firmin II, dit le Confès ou le Confesseur. C'est lui qui fit bâtir l'église de Saint-Acheul. On croit qu'il siégea quarante ans.

Il mourut à la fin du n^e siècle, et sa tombe ayant été honorée de miracles, ses reliques ont toujours été très-vénérées des fidèles.

SAINTE VÉRÈNE,

VIERGE.

On connaît peu l'histoire de cette pieuse vierge ; il paraît assez constant, néanmoins, qu'elle était parente de saint Victor, un des Martyrs de la légion thébéenne ; qu'elle passa de la Thébàide, où elle était née, dans les montagnes de la Suisse, sous la protection de saint Victor qui était son tuteur et lui servait de père ; et qu'elle y vécut au milieu des bois, retirée dans une profonde caverne, sans aucun commerce avec les

hommes. Cette caverne, qui se trouve à une petite demi-lieue de Soleure, et sur laquelle on a élevé une chapelle, est l'objet d'une grande dévotion dans ce pays. Les étrangers qui arrivent dans cette ville ne manquent jamais de faire ce pieux pèlerinage. C'est en même temps un acte religieux et le but d'une promenade délicieuse. La ville de Soleure en entretient les abords avec beaucoup de soins. Une espèce de solitaire, le gardien de ces lieux vénérés, est chargé de recevoir les voyageurs.

On croit que sainte Véréne passa les dernières années de sa vie à Gurzach, où un pieux prince la reçut et lui fit construire une cellule. C'est là que, selon la tradition, elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur, vers l'an 300.

Le nom de sainte Véréne, dont le Martyrologe Romain fait mention sous le titre de vierge, est célèbre dans toute la Suisse, où il est en grande vénération. Un grand nombre de paroisses l'ont choisie pour leur Patronne. Ses reliques furent données l'an 1308, à Rodolphe, archiduc d'Autriche, qui les fit déposer dans la magnifique basilique de Saint-Étienne, où elles existent encore aujourd'hui¹.

LES QUARANTE VIERGES D'HÉRACLÉE,

MARTYRES.

Sous la tyrannie de Licinius, on arrêta dans Héraclée le saint Diacre Ammon, avec quarante vierges chrétiennes qu'il instruisait dans la Foi de Jésus-Christ et qu'il guidait dans les voies du saint éternel. Les persécuteurs, toujours furieux contre les adorateurs du vrai Dieu, employèrent les séductions et la menace pour détourner ces fidèles Épouses de Jésus-Christ du culte qu'elles rendaient au Sauveur du monde. Mais tous les pièges, tous les efforts de l'enfer échouèrent contre les forces de la grâce ; le saint Diacre et les quarantes vierges qui l'accompagnaient ne démentirent point le glorieux titre

¹ Emprunté au supplément à Godescard par Mgr Doucy.

d'Épouses de Jésus-Christ. Leur martyre eut lieu le 1^{er} septembre, jour où l'Église célèbre leur mémoire.

SAINT VICTEUR OU VICTUR,

ÉVÊQUE DU MANS.

Après que saint Martin eut sacré saint Victor évêque du Mans, il baptisa le fils du nouveau Pontife, âgé d'environ dix ans, et nommé Victeur. Il l'emmena avec lui à Tours, et par ses exemples le forma aux plus excellentes vertus. A la mort de son père, saint Victeur fut sacré évêque du Mans, vers le milieu du v^e siècle. Il commença son pontificat par des miracles : il obtint de Dieu, par ses prières, la délivrance des prisonniers qui, à son entrée dans la ville, virent leurs chaînes se briser ; et par ses aumônes, il pourvut à leurs besoins.

Remplissant tous les devoirs d'un bon Pasteur, saint Victeur ne cessa par ses prédications et par ses travaux de pourvoir aux besoins spirituels des fidèles. Dieu daigna autoriser, par l'éclat des miracles, le zèle ardent et la foi inébranlable de son Serviteur. Entre tous, ce miracle est surtout célèbre : un vaste incendie dévorait la ville, et des parcelles enflammées étaient portées de tous côtés par un vent violent ; saint Victeur ne craignit pas de se poser en face du fléau : élevant la main et formant le signe de la Croix, il arrêta sur-le-champ l'incendie.

Intrépide défenseur des règles de la discipline ecclésiastique, et vigilant gardien de la Foi, saint Victeur donna tous ses soins, dans plusieurs Conciles, soit à prévenir, soit à déraciner des abus ou des erreurs. Il assista au concile de Tours, tenu par l'Évêque saint Perpétue, et il souscrivit à la lettre écrite par tous les Pères du Concile au sujet d'une loi de l'empereur, touchant les affaires ecclésiastiques.

Saint Victeur se livra tout entier au soin de régler l'Office divin dans sa cathédrale et d'instruire le peuple fidèle ; enfin, à l'âge de quarante-neuf ans, plein de mérites, il mourut aux calendes de septembre, de l'an 490. Saint Grégoire de Tours

rapporte que des malades recouvrèrent la santé auprès du tombeau du saint Évêque qu'on conserva longtemps dans la basilique des Saints-Apôtres.

SAINT SECONDIN ET SAINT PRISQUE,

ÉVÊQUES.

Secondin était évêque en Afrique pendant le règne d'Hunéric, roi des Vandales, et cruel persécuteur. Il fut arrêté vers l'an 480 et soumis à de cruelles tortures, puis exilé avec saint Prisque, évêque aussi. On les reprit une seconde fois ; on les transporta avec d'autres saints prêtres sur un vaisseau pourri, avec l'odieux espoir que la mer les engloutirait. Mais la Providence les fit aborder en Campanie, où ils se livrèrent à la propagation de l'Évangile, et firent de nombreuses conversions. Prisque devint évêque de Capoue, et Secondin mena la vie des saints Missionnaires. Ils furent appelés à Dieu vers la fin du v^e siècle ; et on les fête l'un et l'autre le 1^{er} septembre.

SAINT PRISQUE,

PREMIER ÉVÊQUE DE CAPOUE, MARTYR.

Celui-là était un des Disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ. On croit que c'est chez lui que les Apôtres préparèrent la Pâque. Il vint en Italie avec saint Pierre, et prêcha l'Évangile, dans la Campanie. Il s'arrêta à Capoue, dont il fut le premier Évêque. Mais alors cette ville n'était peuplée que de païens dissolus. Il devait donc s'attendre au martyre ; il le reçut presque en même temps que les deux grands Apôtres ; et il le reçut avec joie, car il allait retrouver son divin Maître.

On le fête aussi le 1^{er} septembre.

SAINT NIVARD,

ÉVÊQUE DE REIMS.

Nivard, autrement appelé *Nivon*, était frère de Bilihilde, d'Austrasie, femme de Childéric II. Il se rendit encore tout au-

trement recommandable par sa vertu et sa piété, que par la grandeur de sa naissance. Après avoir appris les lettres humaines, et les éléments de la religion Chrétienne dans un monastère que l'on croit être celui de Luxeuil en Franche-Comté, il alla à la cour d'Austrasie, qui se tenait à Metz. Il y vécut d'une manière irréprochable, et il y pratiquait la vertu avec d'autant plus de facilité, que le roi Sigebert III, qui y régnait, en donnait lui-même l'exemple par la sainteté de sa vie. L'opinion que l'on eut de son mérite, alla si loin, qu'on le jugea capable de gouverner l'Église de Reims après la mort de l'Évêque Landon qui arriva vers l'an 649. Il ne fut pas plutôt élevé sur ce siège, qu'on y vit paraître avec lui toutes les vertus qui forment le véritable Chrétien, et celles qui font le bon Évêque. Il était humble et mortifié, comme le Religieux le plus austère ; et en même temps charitable, vigilant et appliqué à tous les devoirs d'un Pasteur toujours prêt à tout sacrifier pour le salut de son troupeau. L'Église de Reims changea entièrement de face sous son gouvernement par les soins qu'il prit d'en bannir le vice et l'erreur, d'y rétablir la bonne discipline, d'y faire fleurir la piété et la science, et d'augmenter même sa dignité et ses richesses temporelles. Il aimait particulièrement les pauvres et ceux qui faisaient profession de la vie religieuse ; et il contribuait de toutes ses facultés au soulagement des uns et à l'avancement des autres dans la perfection de leur état. Il en donna dès son entrée à l'épiscopat de grandes marques à sainte Beuve qui était Abbessse d'une communauté de filles de la ville de Reims. Il rebâtit de fond en comble, et dota tout de nouveau le monastère de Hautvilliers, où il mit pour premier Abbé saint Bercaire qu'il avait tiré de Luxeuil. Il répara aussi celui de saint Basle, celui de Montier en Der, vulgairement Montirendé ; et il fit beaucoup de bien à toutes les maisons Religieuses de son diocèse, soit en leur donnant de ses propres fonds, soit en leur obtenant des privilèges de la Cour. Après avoir rempli les fonctions de son ministère pendant plus de vingt ans avec beaucoup d'exactitude, de zèle et de fidélité, il mourut de la mort des justes, laissant

une grande opinion de sa sainteté par toute la France.

Quelques-uns mettent sa mort en 669, d'autres prétendent qu'elle n'arriva point avant 673 ; mais on convient mieux du jour, que de l'année. Wandalbert l'a marqué au 1^{er} septembre dans son Martyrologe ; ce qui nous fait connaître que son culte était publiquement établi dès le milieu du ix^e siècle. Il n'en est point parlé dans celui d'Usuard, ni dans le Martyrologe romain. Il fut enterré avec une pompe magnifique dans l'église de saint Remi par l'Abbé saint Bercaire, assisté de plusieurs Evêques voisins.

LA BIENHEUREUSE JULIENNE,

ABBESSE.

Julienne était Abbessé du monastère de Saint-Blaise à Cateldo en Italie. Elle florissait au xiii^e siècle, et on voit dans les Bollandistes qu'elle avait le plus ardent amour pour l'Enfant Jésus ; qu'elle demandait toujours à la Reine des Vierges le bonheur de le voir ; qu'elle vit un jour descendre un Ange dans sa cellule ; que cet Ange lui mit dans les bras l'enfant Jésus. Elle en fut comblée de joie, ne soupira plus qu'après le Ciel, et mourut glorifiée le 1^{er} septembre 1262.

Des miracles illustrèrent ses Reliques, qui sont à Venise, intactes et honorées.

LA BIENHEUREUSE JEANNE SODERINI,

VIERGE, DU TIERS-ORDRE DES SERVITES.

Cette sainte fille dut le jour à de nobles et pieux habitants de Florence où elle vint au monde en l'année 1301. Dès que sa raison commença à se développer, elle mettait tout son plaisir à entendre parler des mystères de la Religion et à entretenir elle-même les autres. Une tendre piété embrasait son cœur. La sainte Vierge était l'objet particulier de sa dévotion ; elle l'honora dès ses plus jeunes années ; chaque jour elle célébrait ses louanges et lui adressait de ferventes prières. Jeanne

ayant connu d'une manière surnaturelle que sa gouvernante, nommée Félicie Tonia, devait bientôt mourir, elle en avertit cette fille qui, se soumettant sans peine à la volonté de Dieu, s'occupa de chercher quelque personne prudente qui pût la remplacer auprès de son élève. A cet effet, elle indiqua l'illustre sainte Julienne Falconieri, qui était alors Supérieure d'une communauté de vierges du Tiers-Ordre des Servites, connues en Italie sous le nom de *Mantelattes*. Les parents de Jeanne avaient beaucoup de répugnance à la laisser entrer dans une maison Religieuse, parce qu'ils n'avaient qu'elle d'enfant et qu'ils songeaient déjà à la donner en mariage à un jeune Florentin, qui était d'un rang aussi élevé que le leur. Mais ayant appris de leur fille qu'elle avait déjà choisi Jésus-Christ pour époux, ils n'osèrent s'opposer au désir qu'elle manifestait. La jeune servante de Dieu, âgée seulement de douze ans, alla donc se ranger sous la discipline de sainte Julienne et se revêtit avec joie de l'habit religieux.

Jeanne, sous la direction d'une si habile maîtresse, ne tarda pas à faire de grands progrès dans les voies de la perfection. Non contente d'avoir renoncé au monde et à tous les avantages temporels qu'elle pouvait y trouver, elle voulut s'attacher à Dieu par des liens indissolubles et devant l'autel de Notre-Dame de l'Annonciation, elle s'engagea par vœu à la chasteté perpétuelle. Mais persuadée que cette vertu angélique ne se conserve intacte dans l'âme que par la mortification et la prière, elle affligea pendant toute sa vie son corps par le jeûne, les veilles, le cilice, la discipline et plusieurs autres austérités. L'Oraison et la contemplation l'occupaient tout le temps dont elle pouvait disposer. Son humilité était si grande qu'elle trouvait son plaisir à se livrer aux travaux les plus vils de la maison et à rendre à ses sœurs les services les plus abjects. Sa douceur, sa bonté, la gaieté simple et franche qui accompagnait ses actes de charité lui méritèrent et lui acquirent l'affection de toutes ses compagnes.

Le démon jaloux d'une vertu si pure fit tous ses efforts pour triompher de la servante de Dieu ; mais pleine de confiance

dans le secours du Ciel, elle résista constamment aux tentations les plus pénibles, supporta patiemment les épreuves les plus crucifiantes et sortit enfin victorieuse de la lutte qu'elle avait eu à soutenir contre l'ennemi. Le Seigneur, sans doute pour récompenser sa vertu, la favorisa du don de prophétie. Jeanne fit plusieurs prédictions dont les événements prouvèrent la vérité.

Le temps où sa bienheureuse maîtresse sainte Julienne Falconieri allait quitter la terre pour se réunir à son céleste Époux, étant arrivé, Jeanne lui prodigua les soins les plus assidus et les plus charitables : elle reçut en 1340 son dernier soupir et fut la première à apercevoir l'image du Sauveur miraculeusement imprimée comme un sceau sur la poitrine de cette illustre vierge. Elle fit part de cette merveille à ses sœurs, qui purent elles-mêmes l'admirer tout à l'aise. Quant à elle, cette faveur céleste la toucha tellement, qu'elle redoubla de ferveur et s'appliqua pendant les vingt-six ans qu'elle vécut encore à imiter toutes les vertus dont sainte Julienne lui avait donné de si beaux exemples. Enfin, riche en mérites et usée par les pénitences les plus rigoureuses, elle rendit paisiblement son âme à son Créateur le 1^{er} septembre 1367. Son corps fut porté à l'église de l'Annonciation de Florence, que desservent les Servites, et y devint bientôt l'objet de la vénération du peuple. Le Pape Léon XII a approuvé, le 1^{er} octobre 1827, le culte immémorial de la Bienheureuse Jeanne, à l'instance prière du comte Sodérini, chambellan du roi de Bavière, et qui est de la même famille que cette sainte fille¹.

LE VÉNÉRABLE FRANÇOIS IDIAQUES,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

François Idiaques, décédé à Bologne, le 1^{er} septembre 1790, en odeur de sainteté, âgé de soixante-dix-neuf ans, était le fils

¹ Emprunté aux additions de Godescard par Mgr Doney.

ainé de l'illustre maison des ducs de Grenade-d'Éga, dont il abandonna de bonne heure et les honneurs et les richesses, pour entrer dans la Compagnie de Jésus. Il fut recteur du noviciat, du séminaire et du collège Villagarcia, ensuite de celui de Salamanque, puis provincial de la province de Castille.

Malgré les instances de sa famille, il ne voulut jamais abandonner ses frères, dont il fut toujours le vrai père, et qu'il suivit partout dans leur disgrâce et dans leur exil, vivant dans un parfait mépris du monde et dans l'exercice de toutes les vertus.

LE VÉNÉRABLE CRÉTENET,

FONDATEUR DES MISSIONNAIRES DE SAINT-JOSEPH.

Il n'est pas extraordinaire que Dieu, qui dit dans ses Saintes Écritures qu'il perdra la sagesse des sages et qu'il réprouvera la prudence des prudents, se serve quelquefois de ce qu'il y a de plus faible pour enseigner ses voies à ceux qui se croient les plus spirituels et les plus éclairés. Mais que sa divine Majesté confie à des laïques le soin de conduire dans le chemin de la perfection les ministres de ses autels, c'est ce qui serait sans exemple si elle ne s'était servie dans le dernier siècle de M. Crétenet, laïque et chirurgien de profession, pour établir une Congrégation de Missionnaires et diriger des prêtres dans tout ce que la vie spirituelle a de plus saint et de plus relevé. Ce serviteur de Dieu naquit au bourg de Chamlite, dans le comté de Bourgogne, l'an 1603, et reçut le nom de Jacques sur les fonts du Baptême. Ses parents étaient d'une condition médiocre, mais recommandables par leur vertu. Ils eurent de leurs mariages six garçons et trois filles. Jacques, de qui nous parlons, était le sixième et le dernier de ces garçons. Ils négligèrent assez son éducation dans le commencement, mais l'ayant reconnu dans la suite d'un bon naturel et porté à la vertu, ils prirent le dessein de le faire étudier, dans la pensée que Dieu le destinait au Sacerdoce. Il apprit d'un de ses oncles les rudiments de la grammaire en très-peu de temps et avec

une facilité qui fit bien voir qu'il n'aurait pas été moins éminent par sa doctrine qu'il l'a été par sa piété, si ses parents ne l'avaient empêché de poursuivre ses études pour substituer un de ses frères à sa place : ce qui ne réussit pas néanmoins comme ils s'en étaient flattés, Dieu voulant par là donner à connaître le tort qu'ils avaient de changer les dispositions de sa Divine Providence, qui réservait l'auguste dignité du Sacerdoce à celui pour qui elle leur en avait inspiré la première pensée, et qu'elle retira pour cet effet comme un autre Abraham du sein de ses parents et du lieu de sa naissance pour le conduire peu à peu à l'exécution de ses desseins. Il sortit donc de son pays à l'âge de quinze ans, sans argent et sans savoir où il irait s'établir, mais avec l'espérance que Dieu ne l'abandonnerait pas. Il s'arrêta à Langres, où il apprit la chirurgie, et s'y comporta toujours avec tant de sagesse et de piété, que la très-sainte Vierge, pour laquelle il avait une singulière dévotion, le préserva de plusieurs dangers où il se trouva engagé, et pour l'âme et pour le corps, tant dans le temps de son apprentissage que pendant la course qu'il fit après, selon la coutume de ceux qui veulent se rendre parfaits dans cette profession. Ayant achevé ses courses, et étant arrivé à Lyon, il se trouva sans argent et sans emploi ; mais Dieu, qui veillait sur lui, ne l'abandonna pas ; car, s'étant mis en chemin pour aller de Lyon à Grenoble, il rencontra le baron de la Roche, qui, d'abord qu'il le vit, se sentit touché de tant d'affection pour lui, qu'ayant su dans la conversation qu'ils eurent ensemble qu'il était chirurgien, il lui offrit sa maison et de l'emploi sur ses terres. M. Crétenet admira la bonté de Dieu sur lui, et, après l'en avoir remercié intérieurement, il accepta les offres de ce seigneur, qui dans la suite fut si satisfait de ses services, qu'il le mena peu de temps après au château d'Amnistie, qui est entre Nîmes et Uzès, où il était envoyé par le roi pour réprimer les huguenots révoltés. Ce fut là que la douceur et les autres bonnes qualités de M. Crétenet le firent aimer de tous ceux qui le connaissaient, et qu'il acheva de gagner le cœur de son maître, qui le fit manger à sa table,

sans que cela donnât la moindre jalousie à ses compagnons, parce qu'ils l'aimaient tous tendrement, et qu'ils admiraient l'humilité et la charité qu'il avait pour supporter les faiblesses de son prochain. Pendant quelques années qu'il fut dans ce château, il traitait les malades du voisinage ; et, comme il avait pour le moins autant de soin et d'empressement de la santé de leurs âmes, il ne les quittait jamais sans leur avoir parlé de Dieu et tâché de leur insinuer quelques maximes de piété.

Ce zèle si rare dans les jeunes gens de sa profession, non seulement lui acquit l'estime de tous ceux qui avaient quelque disposition à la vertu, mais même le fit aimer d'une jeune fille de la meilleure famille d'Amnistie. Il ne fut pas absolument insensible aux amitiés qu'elle lui témoigna. Il y répondit, et ils s'aimèrent tous deux, mais d'une amitié si réglée qu'il ne se passa rien ni dans leurs entretiens ni dans leur fréquentation qui ne fût de la dernière retenue, et d'une modestie toute chrétienne, quoiqu'ils s'aimassent dans le dessein de se marier ensemble. Mais comme il n'entreprenait rien sans avoir auparavant recours à Dieu, il fit dire plusieurs Messes afin qu'il lui fit la grâce de lui déclarer sa sainte volonté. Ce qui ne fut pas sans effet ; car, priant un jour avec ferveur pour ce sujet, il entendit intérieurement une voix qui lui dit : Ce n'est pas ici le lieu où je te veux, je te montrerai où tu iras pour ma gloire.

C'en fut assez pour obliger ce serviteur de Dieu à suspendre la poursuite de ce mariage, quelque avantage qu'il y trouvât, et à renoncer à l'inclination qu'il avait pour cette personne, dont il estimait encore plus la vertu que la beauté et les autres qualités naturelles dont elle était douée. Néanmoins comme ses amis, qui ne savaient encore rien de ce qui se passait dans son cœur, avaient pris jour avec les parents de la fille pour passer le contrat et convenir du jour du mariage, il se rendit au château d'Amnistie à l'heure assignée ; mais à peine y fut-il entré, que, se sentant plus pressé que jamais de suivre la voix de Dieu qui l'appelait ailleurs, il remercia

compagnie de l'honneur qu'on voulait lui faire, sous prétexte qu'il avait un frère à Paris, et qu'il serait bien aise de le consulter sur cette affaire avant que de la conclure. Il demanda ensuite son congé au baron de la Roche, qui n'oublia rien pour le retenir et ne consentit qu'à regret à son éloignement.

Il arriva à Lyon l'an 1628, dans le temps que Dieu y faisait sentir la pesanteur de son bras par la peste, qui y causait des ravages si funestes, que cette grande ville, autant célèbre par son commerce que par le grand nombre de ses habitants, se vit en peu de jours changée en un désert, tant par la fuite de ceux qui l'abandonnèrent que par la mort d'un grand nombre de personnes. Il ne fut pas plutôt arrivé dans cette ville, qu'il se mit chez un maître chirurgien, où le démon tendit des pièges à sa pureté par le moyen d'un de ses compagnons, qui lui découvrit que leur maître entretenait une fille dont il pourrait aussi abuser quand il voudrait, lui conseillant de profiter de l'occasion. Mais le saint jeune homme, s'étant aperçu de la malice de l'esprit tentateur, sortit de cette maison pour s'exposer au service des pestiférés, ce qui lui procura un établissement de la manière suivante.

La peste était si enflammée à Lyon, que presque tous les garçons chirurgiens qui pensaient les pestiférés étaient morts, et la plupart des maîtres s'étaient retirés à la campagne pour se mettre à couvert de ce fléau terrible. Les magistrats, pour obliger les garçons chirurgiens qui étaient encore dans la ville à s'exposer au danger, firent publier partout que ceux qui serviraient les pestiférés gagneraient leur maîtrise. M. Crétenet, qui avait quitté son maître pour éviter le péché, embrassa le parti que Dieu lui présentait, et se donna de bon cœur au service des pauvres malades abandonnés. Ce fut au mois d'avril de l'année 1629 qu'il commença cet exercice charitable. La première personne qu'il traita de la peste fut une jeune veuve, qu'il servit avec tant d'honnêteté et d'affection, que sa mère la lui promit en mariage s'il pouvait la guérir et se faire recevoir maître chirurgien. Dieu, qui lui avait destiné

cette veuve, bénit tellement le soin qu'il prit d'elle, qu'ayant été guérie en peu de temps, on ne pensait plus qu'à l'exécution de la promesse qu'on lui avait faite. Lorsque la peste cessa, les maîtres chirurgiens revinrent à la campagne, et s'opposèrent à l'entérinement des lettres que leurs garçons avaient obtenues des magistrats : ce qui étant un obstacle au projet du mariage de M. Crétenet, lui fut un nouveau sujet d'adorer les dispositions de Dieu sur lui et de redoubler ses prières pour obtenir la grâce de connaître sa volonté et de s'y conformer en toutes choses, mais principalement dans ce mariage, qu'il ne souhaitait qu'autant qu'il serait agréable à sa divine Majesté et utile au salut de son âme : ce qu'il demanda avec une si parfaite soumission aux ordres du Ciel, que, nonobstant cet obstacle, qui paraissait invincible, il en obtint la conclusion de son mariage, et reçut la bénédiction nuptiale le 20 novembre.

Ayant obtenu des lettres de maîtrise quelque temps après, il régla tellement sa maison, que l'on y vivait comme dans un monastère le plus régulier, prenant lui-même le soin de conduire ses domestiques dans le chemin du salut et de les former à la vie chrétienne par les saintes maximes de l'Évangile, qu'il leur enseignait. Souvent il leur faisait des entretiens particuliers pour leur inspirer l'horreur du péché et l'amour de la vertu. La prière se faisait en commun le soir et le matin, et il voulait qu'ils y assistassent, qu'ils allassent tous les jours à la Messe, qu'ils fissent des lectures spirituelles et qu'ils fréquentassent souvent les Sacrements. Non content de bannir de sa maison toutes sortes de jeux, de débauches, de juréments et de paroles libres, il fit de sages règlements, et les y fit observer indispensablement.

Pour ce qui est de ses enfants, il n'épargna ni son bien ni ses peines pour les élever dans la piété. Outre les instructions qu'il leur donnait lui-même, il leur choisit des maîtres pour veiller de plus près à leur conduite : ce qui leur réussit si heureusement, que les deux enfants qui lui restèrent, dont l'un était garçon et l'autre fille, se consacrèrent au service de Dieu.

le garçon entra dans la Congrégation des Missionnaires dont son père fut dans la suite l'instituteur, et la fille se fit Religieuse du Tiers Ordre de Saint-François de la plus étroite observance dans le monastère de Roanne, où elle vécut avec tant de sainteté, qu'elle fut choisie pour faire l'établissement du troisième monastère de cet Ordre à Lyon.

Une conduite si sainte et si utile au prochain ne pouvait être que fort agréable à Dieu, qui, prévenant son serviteur de ses bénédictions, lui donna un si ardent désir d'arriver à la perfection, qu'il rechercha avec empressement la conversation des personnes capables de lui en enseigner les voies. Il demanda à la Divine Majesté par de ferventes et continuelles prières qu'elle voulût bien lui procurer cette grâce par le moyen de quelques-unes de ces âmes choisies qui, quoique dans un corps mortel, vivaient dans le monde comme si elles n'y étaient pas, et dont toute la conversation était dans le Ciel.

La Mère Madeleine de Saint-François, première Supérieure du premier monastère du Troisième Ordre de Saint-François dans la ville de Lyon, à laquelle plusieurs s'adressaient pour apprendre à faire l'Oraison et à pratiquer les autres exercices de la vie spirituelle, fut celle dont Dieu se servit pour l'accomplissement du désir de M. Crétenet, qui, par les soins de cette sainte fille, fit un si grand progrès dans la pratique de toutes les vertus qui conduisent à la perfection évangélique, que, se trouvant en état de marcher seul dans les voies les plus étroites du salut, il se résolut d'y servir de guide au prochain en enseignant aux ignorants les obligations de la vie chrétienne et en conduisant ceux qui en étaient instruits à une vie plus parfaite, selon les règles qu'il en avait reçues de cette charitable maîtresse, que Dieu récompensa enfin, la faisant passer de cette vie à une meilleure le 23 juin 1642.

Après la mort de cette sainte fille, dix ou douze de ses disciples dans la vie spirituelle, se joignant à M. Crétenet, se mirent sous la conduite du Révérend Père dom Arnaud, pour lors Prieur des Feuillants de Lyon, dont Dieu se servit pour faire

connaître le mérite de son serviteur. Car ce zélé Directeur, étant fort occupé, soit dans son couvent et dans les autres de son Ordre, dont il était toujours ou Prieur ou Provincial, soit à prêcher des Avents ou des Carêmes dans la ville de Lyon et ailleurs, renvoyait à M. Crétenet les personnes qui venaient à lui pour le consulter dans leurs besoins spirituels, comme à celui qu'il connaissait le plus capable de les soulager dans leurs peines : ce qui établit si bien sa réputation, que tous ceux qui lui étaient ainsi envoyés, non contents de la consolation qu'ils trouvaient dans ses discours et ses entretiens particuliers, ne manquaient pas dans la suite aux conférences spirituelles qu'il faisait une fois la semaine dans sa maison ou dans quelque autre, afin d'allumer dans le cœur de ses auditeurs le feu de l'amour Divin et un ardent désir d'arriver à la perfection. Mais dans le temps qu'il ne songeait qu'à continuer ces saints exercices d'une charité véritablement chrétienne, Dieu les interrompit en lui fournissant de nouvelles occasions d'exercer son zèle et son amour pour le prochain : car la ville de Lyon ayant été affligée une seconde fois de la peste en 1643, sa Divine Majesté lui donna de si fortes inspirations de ne point abandonner les pauvres malheureux qui étaient attaqués de ce mal, qu'il se renferma avec eux pour leur administrer les remèdes nécessaires. Il les consolait par des paroles de piété et d'édification, les encourageant à souffrir patiemment pour l'amour de Jésus-Christ ; et, parce que cette maladie est presque toujours suivie de la mort, il les disposait par des instructions chrétiennes à recevoir les Sacrements, et n'oubliait rien de tout ce qui pouvait les préparer à bien mourir. Lorsqu'ils approchaient de ce dernier moment, il redoublait son zèle pour leur salut, les exhortant à se confier en la miséricorde de Dieu et à faire un sacrifice de leur vie à sa justice. Il leur enseignait à faire des actes de contrition, d'amour de Dieu et de résignation à sa volonté. Il faisait des prières en particulier et en public pour eux, et engageait ceux qui étaient présents à leur donner le même secours.

En s'appliquant de la sorte au salut des moribonds, il ne

négligeait pas le soin des autres malades, qu'il catéchisait tous les jours, leur enseignant à se bien confesser et à manger dignement le pain des Anges : ce qui produisit un tel effet dans le cœur des malheureux qui étaient renfermés dans ce lieu de misère, que, changeant de vie, ils retournaient à Dieu par une véritable et sincère pénitence.

Le Père dom Arnaud, qui, comme nous l'avons dit, dirigeait M. Crétenet et ceux des Disciples de la Mère Madeleine de Saint-François qui avaient fait avec lui une sainte Société, ayant été choisi dans un Chapitre de son Ordre tenu à Paris pour aller faire un établissement à Marseille, les en avertit, afin qu'ils fissent choix d'un autre Directeur ou Supérieur qui continuât à les conduire dans la voie de la perfection. M. Crétenet, qui était le plus zélé de cette petite troupe, pria ce Père de recommander cette affaire à Dieu et de dire à cette intention la Messe pendant neuf jours, afin que Sa Majesté Divine leur fit connaître sa sainte volonté, qui leur fut enfin manifestée par la bouche de ce même Religieux, qui, après avoir fini cette neuvaine, leur conseilla de rester unis ensemble et de choisir entre eux quelqu'un capable de les gouverner. Ils reçurent cette réponse comme venant de Dieu même, et, ayant augmenté leurs prières, leurs jeûnes et leurs mortifications, ils se sentirent inspirés de choisir M. Crétenet, qui dès lors fut regardé comme leur Maître et leur Supérieur.

Ce choix d'un laïque et même engagé dans le mariage pour conduire cette nouvelle Compagnie de serviteurs de Dieu, dans laquelle il y avait trois ecclésiastiques, parut si extraordinaire que l'on traita d'illusion, d'ambition et de témérité l'acceptation que M. Crétenet fit de cet emploi. Mais, nonobstant toutes ces contradictions, le nombre de ses disciples augmenta par un grand nombre d'écoliers, qui, s'étant mis sous sa conduite, devinrent la bonne odeur de Jésus-Christ et portèrent partout les fruits de sainteté et de grâces que ce saint Maître avait semés dans leur cœur par ses instructions et ses bons exemples.

Le zèle qu'il avait pour la gloire de Dieu et le salut des

âmes était trop vaste pour être borné au seul avancement spirituel de ceux dont il avait la conduite. Comme il portait tout le monde dans son cœur, et que sa charité s'étendait sur tous les hommes, non-seulement il priait avec ferveur pour la conversion des infidèles, hérétiques et mauvais Chrétiens ; mais, dans l'impossibilité où il était, à raison de son état, d'aller lui-même chercher ces brebis égarées, il tâchait d'engager ceux qui avaient choisi Jésus-Christ pour leur partage d'entreprendre un si saint exercice : ce qui lui réussit enfin selon ses désirs. Car, un jour qu'il donnait à manger à quelques-uns de ses disciples, la conversation tomba insensiblement sur l'ignorance des peuples de la campagne, et particulièrement du grand besoin d'instruction qu'avait le village de Martignat dans le Bugey dont un prêtre de la compagnie qui avait dit sa première Messe le même jour était natif. Ce saint homme profita de cette occasion pour leur découvrir le dessein qu'il avait depuis plusieurs années de les engager à se dévouer au service du prochain, et les y exhorta d'une manière si efficace, que, ne pouvant résister à la force de ses discours, ils prirent la résolution d'aller instruire les pauvres gens de ce lieu sitôt que les vacances seraient arrivées, la plupart étudiant pour lors en théologie. Ce temps étant arrivé, ils allèrent recevoir leur mission du grand vicaire du Cardinal de Richelieu, archevêque de Lyon, qui, louant leur zèle et les encourageant à souffrir généreusement toutes les peines et les fatigues qu'ils auraient à soutenir, leur donna tout le pouvoir qui leur était nécessaire. M. Crétenet fournit aux frais de leur voyage et de la mission, à laquelle ils se disposèrent par le pèlerinage de Saint-Claude, qu'ils entreprirent à pied, jeûnant au pain et à l'eau, afin d'obtenir par l'intercession de ce saint Archevêque les lumières et les grâces dont ils avaient besoin dans leur ministère apostolique. Ils l'exercèrent enfin dans le village de Martignat avec tant de satisfaction par rapport aux grands fruits qu'ils y firent, qu'ils résolurent de consacrer à la mission tout le temps des vacances qu'ils auraient à la fin de chaque année de théologie, et de s'y employer entièrement lorsqu'ils auraient achevé leurs études.

M. Crétenet, ayant connu par les fruits des premières missions que ses disciples avaient faites combien il était important pour le salut des âmes de les continuer, s'appliqua avec beaucoup de soin à former les ecclésiastiques qu'il croyait être appelés de Dieu à cet emploi ; dont le nombre s'augmentant tous les jours, il leur conseilla d'entreprendre toutes les missions qui se présenteraient et d'aller dans tous les lieux où on les demanderait. Le Bugey, la Bresse et le Dauphiné, furent les premiers champs qui eurent le bonheur d'être défrichés par ces bons missionnaires, qui, dans une mission qu'ils firent à Verjon, au mois d'octobre 1648, touchèrent si vivement par leurs prédications le marquis de Coligni et sa femme, qu'ils résolurent dès lors de se donner entièrement à Dieu par un généreux renoncement à toutes les choses de la terre. Depuis ce temps-là, ce seigneur s'étant mis sous la conduite de ces missionnaires et ayant réglé sa maison par leurs avis, il commença de mener une vie si chrétienne, qu'après avoir fait l'admiration de tout le monde, il mourut très-saintement en 1664. Ce qui ne fut pas le premier ni le seul fruit de leurs travaux évangéliques : car, sans parler d'une infinité de personnes de tous âges, sexes et conditions qui leur étaient redevables de leur conversion, ils avaient eu le bonheur, dès l'an 1647, de gagner à Jésus-Christ le baron d'Attignat, qui mourut en 1650 dans sa quarante-deuxième année, après avoir donné des preuves d'une véritable conversion et d'une singulière piété.

De si heureux progrès semblaient devoir mettre ces zélés missionnaires à couvert de la persécution ; mais Dieu, qui veut éprouver les justes, permit qu'il s'élevât contre eux trois bourrasques en trois différentes années, non-seulement par la malice des méchants, dont ils combattaient les vices, mais même par la trop grande facilité de quelques personnes de piété, qui, mal informées de leur conduite et prévenues contre M. Crétenet, sur qui, comme sur leur chef, tombait le plus gros de la tempête, crurent qu'ils feraient un grand service à Dieu et à l'Église, s'ils pouvaient contribuer à détruire cette

société naissante avant qu'elle augmentât. Dans l'une de ces persécutions, l'Archevêque de Lyon publia un mandement par lequel il déclarait excommunié un certain chirurgien qui se mêlait de gouverner des prêtres, et défendait à ces mêmes prêtres de se conduire à l'avenir par les conseils de ce laïque, leur ordonnant de comparaître au plus tôt devant lui pour être interrogés sur ce fait. Mais ce Prélat, après les informations qu'il fit, ayant été désabusé des mauvaises impressions qu'on lui avait données, révoqua tout ce qu'il avait fait contre les missionnaires, leur permit de consulter M. Crétenet comme auparavant, et leur donna même des pouvoirs beaucoup plus amples que ceux qu'ils avaient reçus de son grand vicaire, afin qu'ils pussent sans aucun obstacle continuer leurs missions dans son diocèse.

Dans une autre persécution qui s'éleva contre eux au même diocèse et dans celui du Puy en Velay, on prêcha publiquement contre leur doctrine ; on les traita de cabalistes et de sectaires, qu'il fallait éviter comme hérétiques. L'on distribua partout des libelles diffamatoires ; l'on fit même graver à Lyon une estampe qui représentait les hérétiques vaudois, qui avaient eu pour chef un marchand de cette ville, et au-dessous de l'estampe on avait mis des discours injurieux contre M. Crétenet et contre ses missionnaires pour les rendre odieux : ce qui fit qu'on les insultait partout et qu'on les chargeait d'injures principalement M. Crétenet, contre lequel on fit des vers satiriques, qui furent imprimés et affichés au coin des rues, et qu'on venait insulter jusque dans sa maison. Mais enfin ce orage cessa l'an 1656 : la vérité prévalut sur le mensonge, et la malice des ennemis de M. Crétenet et des missionnaires fut confondue par le témoignage authentique qu'une infinité de gens de bien rendirent en leur faveur : en sorte que l'on commença à honorer ceux qu'on avait méprisés ; et Dieu, pour récompenser la patience de ses serviteurs, leur procura d'illustres protecteurs et de puissants amis. Monsieur le prince de Conti fut de ce nombre, et les employa aux missions qu'il faisait dans son gouvernement de Languedoc.

Quelques années après, l'Archevêque de Lyon, persuadé du bien qu'ils faisaient dans son diocèse pour l'instruction des peuples, consentit qu'ils fissent un établissement à Lyon. Pour cet effet, M. le prince de Conti leur obtint des lettres patentes du roi qui leur permettaient de s'établir dans cette ville, à l'Île-Adam dans le diocèse de Beauvais, et à Bagnols en Languedoc; et le marquis de Coligni, dont nous avons parlé, et sa femme, fournirent aux frais de la fondation de Lyon avec tant de générosité et d'humilité, qu'ils ne voulurent pas même prendre le nom ni la qualité de fondateurs, quoiqu'ils en fissent toutes les dépenses. Un si heureux succès donna bien de la joie à M. Crétenet, il en remercia Dieu et le pria de protéger cette communauté naissante, de bénir les sujets qui la devaient composer et de verser abondamment ses grâces sur tous leurs travaux. Cette nouvelle maison étant achevée, ce zélé fondateur proposa aux missionnaires de faire une retraite spirituelle avant que d'y aller demeurer, ce qu'ils acceptèrent avec joie, et voulurent même la faire l'un après l'autre dans sa maison. Lorsqu'elle fut finie, ils allèrent dans leur maison, où ils commencèrent leur établissement et continuèrent à suivre les règlements qu'ils avaient observés depuis si longtemps par les conseils de M. Crétenet, qu'ils ont toujours reconnu comme leur Père et le véritable instituteur de leur Congrégation, à laquelle ils donnèrent le nom de Saint-Joseph, quoique dans quelques lieux on les appelât les *Crétenistes*.

Quelques temps après, ces missionnaires prièrent leur instituteur de prendre un appartement dans leur maison, mais il ne se prévalut point de cet avantage, et voulut payer le loyer des chambres qu'il occupait, comme s'il eût été un étranger; et son humilité fut si grande, qu'il ne discontinua point l'exercice de sa profession, quelque instance et quelque sollicitation qu'on lui en fit, afin qu'il eût plus de facilité et de temps pour continuer à conduire ces missionnaires et toutes les personnes qui allaient à lui, dont le concours fut plus grand qu'il n'avait encore été.

Sa femme, avec laquelle il y avait plus de vingt ans qu'il

vivait en continence, étant morte l'an 1665, il se sentit inspiré de se consacrer à Dieu dans l'état du Sacerdoce. Il redoubla ses prières, ses jeûnes et ses mortifications, il fit dire plusieurs Messes pour connaître la volonté de Dieu, et consulta ce qu'il y avait de plus habiles gens dans Lyon, qui tous lui conseillèrent de se faire prêtre, l'assurant que Dieu l'appelait infailliblement à cet état. Il commença d'espérer que Dieu lui ferait la grâce d'y arriver, et cela avec tant d'assurance que toutes les contrariétés du monde ne furent pas capables de lui faire changer de sentiment. Un jour, étant en prières dans l'église de Saint-Romain, où le Saint Sacrement était exposé pour la fête de ce Saint, qu'on y solennisait le 18 novembre 1665, il fut si fortement pressé par des mouvements intérieurs de se faire prêtre, qu'il ne put s'empêcher d'en faire le vœu, à condition que l'Archevêque de Lyon le trouverait bon. Ce Prélat, qui connaissait la sainteté de ce serviteur de Dieu, y consentit, nonobstant son peu d'étude ; il le dispensa même du séminaire, et lui accorda un démissoire pour aller prendre les Ordres où il voudrait, ne pouvant les lui donner lui-même, parce qu'il était pour lors à Paris. M. Crétenet, pourvu de ce démissoire et d'une permission de Rome pour recevoir tous les Ordres hors les temps prescrits par les saints Canons, partit pour les aller recevoir à Belley, où il arriva le 6 août 1666. L'Évêque, qui connaissait aussi sa vertu, lui donna la tonsure et les quatre mineurs dès le lendemain, qui était un samedi ; le dimanche il lui donna le sous-diaconat ; le mardi, fête de saint Laurent, le diaconat ; et le jour de l'Assomption de Notre-Dame, la prêtrise. M. Crétenet la reçut avec de si saintes et de si humbles dispositions, que, quoiqu'il fût venu à l'église dès cinq heures du matin, il y resta jusqu'à une heure après midi pour remercier Dieu de la faveur qu'il lui avait faite. Etant sorti de Belley, il prit la route de Lyon pour y retourner, mais, en passant à Montluet, où il arriva le 19 du même mois, il tomba le lendemain en défaillance après avoir entendu la Messe, à laquelle il communia ; et cette défaillance fut suivie d'une grosse fièvre, qui, augmentant tous les jours, l'enleva.

de ce monde, le premier jour de septembre de la même année. Son corps fut inhumé dans une chapelle de l'église collégiale de Montluet, dont une partie des Chanoines avaient été ses disciples. Son cœur, une partie de son foie et ses poumons furent embaumés et portés au troisième monastère des Religieuses du Tiers Ordre de Saint-François à Lyon, où il avait mis sa fille; et dix ans après, l'an 1677, les Chanoines de Montluet accordèrent encore une partie de ses ossements à ces Religieuses.

Ce saint homme avait prédit sa mort six ans auparavant, et il semble que c'était pour cela qu'il souhaitait de recevoir si promptement les Ordres, n'ignorant pas que pour peu qu'il eût différé, il serait mort sans cette consolation, après laquelle il soupirait comme étant la consommation de toutes les grâces qu'il avait reçues de Dieu dans cette vie.

(HÉLYOT.)

CALEB.

Caleb, de la tribu de Juda, né l'an 1530 avant Jésus-Christ, fut envoyé dans la terre promise avec d'autres députés, pour reconnaître le pays. Il rassura le peuple d'Israël, épouvanté par le récit de ses compagnons de voyage. Josué et lui furent les seuls de ceux qui étaient sortis d'Égypte, qui entrèrent dans la terre de promission. Caleb eut pour son partage les montagnes et la ville d'Hébron, dont il chassa trois géants. Othoniel, son neveu, s'étant rendu maître de la ville de Débir, que l'oncle n'avait pu prendre, Caleb lui fit épouser sa fille.

Ce digne Israélite mourut à l'âge de cent quatorze ans, vers l'an 1416 avant Jésus-Christ. Caleb et Josué sont, dans les ouvrages ascétiques, le symbole du petit nombre de Chrétiens qui soutiennent avec courage, confiance et persévérance, les souffrances et les combats de cette vie, et qui arrivent après un pénible et laborieux voyage au lieu du repos.

Caleb est nommé au 1^{er} septembre par Pierre Natal, comme Débora et Barach.

LA PROPHÉTESSE DÉBORA,

JUGE DES ISRAÉLITES.

Après la mort de Josué, les Israélites avaient été sous la conduite de quelques anciens de la tribu de Juda. Ayant depuis oublié ce qu'ils devaient à Dieu, ils étaient tombés en servitude sous le roi de Mésopotamie. Othoniel, gendre de Caleb, suscité de Dieu pour les en retirer, fut établi leur gouverneur sous la qualité de juge. Après sa mort, les Israélites retournèrent à leur idolâtrie, et retombèrent dans une nouvelle servitude, sous Eglon, roi des Moabites. Dieu les en délivra encore; mais s'étant laissé aller de nouveau à l'idolâtrie, le Seigneur, pour les en punir, les livra entre les mains de Jabin, roi des Chananéens. Ils demeurèrent dans l'oppression de cette servitude pendant l'espace de vingt ans, jusqu'à ce que le mal les obligea de recourir à Dieu, pour en être délivrés.

Il y avait alors une Prophétesse célèbre dans Israël, elle se nommait Débora. Sa réputation était si grande, qu'elle avait été choisie pour juger et gouverner le peuple. Elle avait son tribunal sous un palmier qui fut appelé de son nom, entre Rama et Bethel, sur la montagne d'Éphraïm; et les Israélites venaient à elle de toutes les tribus, pour faire juger tous leurs différends. Il ne manquait à son gouvernement, que de commander l'armée, pour défendre le peuple de ses ennemis. Elle y suppléa en confiant le commandement des troupes à Barac, de la tribu de Nephtali, à qui elle donna ordre, de la part du Seigneur, de marcher contre le roi des Chananéens, de prendre dix mille hommes des tribus de Nephtalie et de Zabulon, et de les aller camper sur la montagne de Thabor. Elle l'assura en même temps, que lorsqu'il serait arrivé au torrent de Cison, le Seigneur lui amènerait Sisara, général de l'armée de Jabin avec toutes ses troupes et ses bagages, et qu'il le lui livrerait entre les mains.

Barac lui déclara qu'il ne marcherait pas, si elle n'allait avec lui, pour l'assister de ses conseils, et animer les troupes pa

sa présence. Débora lui dit qu'elle voulait bien aller avec lui ; mais qu'on ne lui attribuerait point l'honneur de la victoire, parce que le général Sisara devait être livré entre les mains d'une femme. Elle partit donc pour l'accompagner, à la tête des dix mille hommes. Sisara, étant avertie que Barac s'était avancé jusqu'à la montagne de Thabor, joignit neuf cents chariots armés de faux, et fit marcher toute son armée vers le torrent de Cison. Débora dit alors à Barac de prendre courage, sans s'effrayer du grand nombre, et de descendre de la montagne avec ses troupes, parce que c'était là le jour auquel le Seigneur devait livrer Sisara entre ses mains. Il obéit, et en même temps le Seigneur jeta la terreur sur Sisara et toute son armée. Le Ciel combattit pour Israël d'une manière miraculeuse ; les chariots furent brisés avec leurs faux, et les ennemis passés au fil de l'épée. Sisara, sautant de son chariot, s'enfuit à pied. Barac poursuivit les restes de cette armée si vivement, qu'il ne se put sauver un seul des ennemis.

Sisara, cherchant à se cacher, vint à la tente de Jahel, femme de Haber, Cinéen, qui était fils ou petit-fils de Hobab, beau-frère de Moïse. Elle le fit entrer dans le fond de sa tente, le couvrit d'un manteau, et, le voyant fort altéré, elle lui apporta du lait à boire, au lieu d'un peu d'eau qu'il lui demandait. S'étant remis sous le manteau qu'elle lui avait donné pour reposer, il la pria de se tenir à l'entrée de sa tente, et de dire qu'il n'y avait personne chez elle, si quelqu'un y venait faire des recherches. Jahel, le voyant endormi, prit un des grands clous de sa tente, avec un marteau, s'approcha sans bruit, lui mit le clou sur la tempe, et le lui enfonça dans la tête, qui demeura clouée contre terre. Sisara expira un moment après. Barac étant survenu presque en même temps avec ses troupes, pour le poursuivre, Jahel sortit au-devant de lui, pour lui apprendre ce qu'elle venait de faire, et lui dire qu'elle voulait lui montrer l'homme qu'il cherchait. Il entra donc chez elle, et vit Sisara étendu mort. Débora et Barac étant retournés dans le lieu de leur résidence, chantèrent solennellement un cantique au Seigneur, en actions de grâces pour la victoire

remportée sur les Chananéens ; et, depuis ce temps, le pays demeura en paix pendant quarante ans qu'il fut sous la conduite de Débora.

BARACH,

JUGE DES ISRAÉLITES.

Barach, quatrième juge des israélites, fut choisi de Dieu pour délivrer son peuple de l'oppression de Jabin, roi de Chanaan. Encouragé par Débora la prophétesse, femme de Lapidoth, il leva une armée de dix mille combattants, attaqua Sisara, qui commandait les troupes de Jabin, les dispersa, mit Sisara en fuite et remporta une victoire qui fut glorieusement chantée par Débora.

Sisara, en fuite entra éperdue dans la tente de Jahel, qui tua cet odieux ennemi en lui enfonçant un grand clou dans la tête.

SAINTE ANNE,

LA PROPHÉTESSE.

On honore à Jérusalem, le 1^{er} septembre, la Bienheureuse Anne la Prophétesse, fille de Phanuel, de la tribu d'Azar, qui après sept ans de mariage, s'était retirée dans le temple, où elle se sanctifiait par la prière et le jeûne. Elle était âgée de quatre-vingt-quatre ans lorsque la très-sainte Vierge, quarante jours après la naissance de l'Enfant Jésus, vint, selon la loi, accomplir ce que la loi exigeait, se purifier, quoiqu'elle fût la plus pure et la plus sainte de toutes les créatures, et présenter son divin Fils.

Admirant cette Mère immaculée et son Fils adorable, Anne publia les merveilles du Seigneur et annonça toutes les grandes choses que devait faire l'Enfant Dieu qu'elle voyait dans les bras du saint vieillard Siméon ; et sans doute qu'elle fut émue lorsque Siméon annonça à Marie le glaive qui devait lui traverser le cœur. On ne sait rien de sa mort.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

En 891 les Normands prirent la ville de Louvain, brûlèrent toutes les églises et ravagèrent toute la Flandre. Le roi Charles le Gros envoya une armée contre eux. On combattit avec Charles, mais peu de temps ; car Dieu par sa grâce, donna la victoire aux Chrétiens. Les Normands, dans leur fuite, se noyèrent en grand nombre dans la rivière du Dile, et beaucoup d'autres furent taillés en pièces. Leurs rois Sigefroi et Godefroi furent tués, et seize de leurs drapeaux enlevés. Plus de cent mille Normands périrent dans ce combat. En mémoire de cette victoire signalée, tous les ans, le premier dimanche de septembre, la ville et l'université de Louvain faisaient une procession très-solennelle. On célébrait le même jour la Récollektion de toutes les fêtes de la très-sainte Vierge dans l'église collégiale de Saint-Pierre, où l'on honore une Image de la très-sainte Mère de Dieu, illustrée par des miracles depuis l'an 1442.

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

Dans le bas Languedoc, saint Gilles, abbé et confesseur.
A Bénévent, douze saints martyrs, frères.

KALENDIS SEPTEMBRIS.

In Provincia Narbonensi, sancti Ægidii Abbatis et Confessoris. — Beneventi, sanctorum Martyrum duodecim Fratrum. — In Palæstina, sanctorum Josue et Gedeonis. — Hierosolymis, beatæ Annæ Prophetissæ, cujus sanctitatem sermo Evangelicus prodit. — Capuæ via Aquaria, sancti Prisci Martyris, qui fuit unus de antiquis Christi Discipulis. — Rhemis in Gallia, sancti Xysti Discipuli beati Petri Apostoli, qui ab eo primus ejusdem civitatis Episcopus consecratus, sub Nerone martyrii coronam accepit. — Tuderti in Umbria, sancti Terentiani Episcopi et Martyris, qui sub Hadriano Imperatore, Lætiani Proconsulis jussu equuleo et scorpionibus cruciatus, demum abscissa lingua, capitis damnatus, martyrium complevit. — Heracleæ, sancti Ammonis Diaconi, et sanctorum quadraginta Virginum, quas ille erudit in fide, et sub Licinio Tyranno ad martyrii gloriam secum perduxit. — In Hispania, sanctorum Martyrum Vincentii et Læti. — Populonii in Tuscia, sancti Reguli Martyris, qui ex Africa veniens, ibi sub Totila martyrium consummavit. — Apud Senonas, beati Lupi Episcopi et Confessoris, de quo refertur, quod quadam die, dum præsent

En Palestine, saint Josué et saint Gédéon.

A Jérusalem, sainte Anne la prophétesse, dont la sainteté est démontrée par les paroles de l'Evangile.

A Capoue, sur le chemin de l'eau, saint Prisque, martyr, l'un des anciens disciples de Jésus-Christ.

A Reims en France, saint Sixte disciple de l'apôtre saint Pierre et qui, ayant été consacré par lui premier évêque de la même ville, reçut la couronne du martyre sous Néron.

A Todi en Ombrie, saint Téréntien, évêque et martyr, qui, sous l'empereur Adrien, et par l'ordre du proconsul Létien, fut livré aux tourments du chevalet et des scorpions, eut la langue coupée, puis termina son martyre étant condamné à avoir tête tranchée.

A Héraclée, saint Ammon, diacre, et quarante saintes vierges qu'il instruisit dans la foi, et qu'il conduisit avec lui à la gloire du martyre sous le tyran Licinius.

En Espagne, saint Vincent et saint Liéde, martyrs.

A Populonia en Toscane, saint Réol, martyr, qui, venant d'Afrique, consumma son martyre dans cette ville.

A Sens, saint Leu, confesseur, dont on rapporte qu'un jour étant à l'autel en présence de son clergé, une pierre précieuse tomba du ciel dans son saint calice.

A Capoue, un autre saint Prisque, évêque, qui fut l'un de ces prêtres qui, dans la persécution des Vandales, tourmentés de diverses manières pour la foi catholique, et embarqués sur un vieux navire, arrivèrent d'Afrique aux côtes de la Campanie. S'étant dispersés dans ces lieux, et ayant eu le gouvernemen-

Clero sacris altaribus adstaret, lapsa est cœlitus gemma in ejus calicem summum. — Capuæ Sancti Prisci Episcopi, qui unus fuit ex illis sacerdotibus, in persecutione Wandalorum ob fidem Catholicam varie afflicti, et veni navi impositi, ex Africa ad Campaniæ littora pervenerunt, et Christianam religionem, in iis locis dispersi, diversisque Ecclesiis præfecti, mirifice propagaverunt. Fuerunt autem ejus socii Castrensis, Tammarus, Rosius, Heraclius Secundinus, Adjutor, Marcus, Augustus, Elpidius, Canion, et Vindonius. Apud Aquinum, sancti Constantii Episcopi, prophetiæ dono multis que videntur tibi clari. — Apud Cenomanos, sancti Victorii Episcopi. — In territorio stantiensi ad Aquas duras, sanctæ Verenæ Virginis.

de diverses Églises, ils propagèrent merveilleusement la Religion catholique. Il eut pour compagnon saint Castrense, saint Tammare, saint Rosius, saint Héraclius, saint Secondin, saint adjuteur, saint Marc, saint Auguste, saint Elpide, saint Conion, et saint Vindonius.

A Aquin, saint Constance, évêque célèbre par le don de prophétie et par plusieurs vertus.

Au Mans, saint Victeur, évêque.

Au territoire de Constance, à Bade, sainte Véréne, vierge.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Vital, saint Septimin et saint Donat, qui étaient fils de saint Boniface et de sainte Thècle, martyrisés le 30 août, et saint Reposit l'un des douze frères, martyrs comme eux.

Saint Héracle, prêtre d'Afrique, avec ses compagnons saint Vindone et saint Rosius.

Saint Vincent, premier évêque de Dax.

Saint Flacque, martyr à Todi en Ombrie, sous Adrien.

Saint Albert, abbé de Pontède, de l'Ordre de Cluny, mort en 1095 à Bergame.

Saint Godin, honoré à Castelet, dans le département du Var.

Saint Justin, évêque de Poitiers au quatrième siècle, on ne connaît guère que son nom.

Saint Maximilien, diacre, martyr à Pédéna en Istrie.

Saint Arcan, ermite en Toscane, au septième siècle.

Saint Bossien, confesseur, honoré dans le diocèse de Laon.

Saint Murédach, évêque d'Allada en Irlande, au septième siècle.

Saint Ambrosignan, honoré à Dijon, et à Fontaines au diocèse de Langres.

Saint Conion ou Canion, saint Auguste prêtre, saint Castrense, prêtre, saint Marc, évêque, tous martyrs.

Saint Longin et saint Aphrodise, martyrs à Césarée de Cappadoce.

Saint Plaisis, confesseur, honoré dans le Berry.

Saint Valens, martyr à Tunis avec plusieurs autres.

Le Bienheureux Gille, Frère Prêcher honoré à Saint-Omer.

Martyrologe de la dernière persécution.

Daniel Armand, prêtre et religieux de l'Ordre de saint Bruno en Béarn, arrêté pour refus de serment schismatique, jeté dans le fort de l'île du pâté de Blaye, mort dans son cachot, le 1^{er} septembre 1794.

Guillaume Cherny, prêtre et religieux Bénédictin, condamné à mort comme prêtre refractaire dans le département du Doubs, guillotiné le 1^{er} septembre 1794.

Louis Riguïdel, prêtre du diocèse de Vannes, arrêté, conduit à Rochefort mort dans le vaisseau qui devait le déporter, le 1^{er} septembre 1794.

Louis Martin Guérault, arrêté et emprisonné à Rouen où il exerçait le saint ministère, condamné à la déportation et mort à Rochefort le 1^{er} septembre 1794.

Antoine Gignoux, prêtre au diocèse de Périgueux, condamné à la déportation, mort à Rochefort à l'âge de 36 ans, le 1^{er} septembre 1794.

DEUXIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Etienne, premier roi de Hongrie. — Saint Antonin, martyr. — Saint Just, évêque de Lyon. — Saint Nonnose, abbé. — Saint Landelin, solitaire. — Saint Agricola, évêque d'Avignon. — Saint Guillaume, évêque de Roschild en Zélande. — Saint Maws. — Saint Pierre de Chavanon, chanoine régulier. — La Bienheureuse Marguerite de Louvain, vierge et martyr. — Rachel et Lia, femmes de Jacob. — Le Vénérable Père Guérin du Rocher, Confesseur de la Foi. — Le Vénérable curé Vincent Abraam, Confesseur de la Foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ÉTIENNE.

PREMIER ROI DE HONGRIE.

Il était fils de Geisa, quatrième duc des Hongrois depuis leur entrée en Pannonie : prince sévère envers les siens jusqu'à la cruauté, mais humain et libéral à l'égard des autres, particulièrement des Chrétiens. Il leur permit même, par un édit public, d'entrer dans ses états, ordonnant d'exercer envers eux l'hospitalité ; il trouvait bon que les Clercs et les Moines vinssent devant lui et les écoutait volontiers. Enfin, il se convertit lui-même avec sa famille : il reçut le Baptême et promit de faire embrasser le christianisme à tous ses sujets. C'étaient ces terribles Huns ou Hongrois qui, pendant tout un siècle, avait mis l'Europe à feu et à sang.

Comme leur duc était en peine de ce qu'il devait faire pour abolir le paganisme et affermir la vraie Religion par de nouveaux évêchés, il vit la nuit, en songe, un homme d'une beauté merveilleuse qui lui dit : Ce que tu penses ne s'exécutera point par toi : tes mains sont souillées de sang humain ; mais tu auras un fils qui accomplira ton dessein ; il sera au nombre des élus de Dieu, et, après avoir régné sur la terre, il régnera éternellement. Cependant, reçois avec honneur un

homme qui viendra exercer près de toi une ambassade spirituelle, et profite de ses instructions. Cet ambassadeur céleste fut saint Adalbert de Prague, qui vint en Hongrie peu de temps après, et, par son conseil, le duc Geisa rassembla partout ses sujets : le saint Évêque les prêcha, un grand nombre furent baptisés, on bâtit des églises en plusieurs lieux.

La duchesse eut aussi une vision ; car étant devenue enceinte et près d'accoucher, elle vit saint Étienne, le premier Martyr, qui lui dit qu'elle aurait un fils qui serait le premier roi de sa nation, et lui ordonna de le nommer comme lui. L'enfant étant né, saint Adalbert le baptisa et le nomma Étienne. Il naquit à Strigonie, y apprit la grammaire et fut élevé avec soin. Quand il fut hors de l'enfance, le duc son père rassembla les grands et les autres ordres de son royaume, et, de leur consentement, le déclara son successeur et lui fit prêter serment. Geisa, déjà avancé en âge, mourut ensuite l'an 997.

Le jeune duc Étienne, songeant aux moyens d'achever la conversion de son peuple, commença par établir la paix avec tous ses voisins ; mais ses sujets païens, avec les seigneurs à leur tête, se révoltèrent, pillaient ses villes et ses terres, tuaient ses officiers et lui insultaient à lui-même. Le duc rassembla ses troupes, et, portant à ses enseignes saint Martin et saint Georges, il marcha contre les rebelles qui assiégeaient Vesprim. Les ayant vaincus, il consacra à Dieu leurs terres, et en fonda un monastère en l'honneur de saint Martin de Tours, que la Pannonie, où il naquit, a toujours honoré. Le duc fonda ce monastère en un lieu nommé le Mont-Sacré, où l'on tenait que saint Martin, étant dans le pays, allait faire ses prières¹.

Après cette victoire, le duc Étienne ne songeait qu'à la propagation de l'Évangile, et pour attirer le secours de Dieu, il faisait de grandes aumônes et priait souvent avec larmes, prosterné sur le pavé de l'église. Il envoyait de tous côtés pour appeler des ouvriers évangéliques ; ce qui attira des

¹ *Vit. Steph., 2 sept. Acta SS.*

prêtres et des Clercs zélés, des Abbés et des Moines, qui renoncèrent volontiers à leur pays pour une si bonne œuvre. Le plus célèbre fut Astric, autrement nommé Anastase. C'était un des six Moines que saint Adalbert de Prague amena du monastère de Saint-Boniface de Rome, quand il revint la dernière fois en Bohême, et il le fit Abbé du monastère de Breunore, que fonda le duc Boleslas le Pieux. Mais la révolte des Bohêmes ayant obligé saint Adalbert à quitter le pays, Astric passa en Hongrie avec ses Moines, et le duc Étienne, les ayant très-bien reçus, leur bâtit un monastère en l'honneur de saint Benoît, et prenait plaisir à s'entretenir souvent avec eux. Ils lui furent d'un grand secours pour la conversion de ses sujets, et il fit si bien, tant par persuasion que par crainte, qu'il bannit entièrement l'idolâtrie de ses états. Il vint aussi de Pologne deux saints personnages, l'un nommé Suiard et surnommé André, l'autre nommé Benoît, qui embrassèrent la vie érémitique. Benoît, ayant été tué par des voleurs, fut tenu pour martyr ; André fit plusieurs miracles.

Cependant le duc Étienne, voyant bien que cette Église naissante ne pouvait subsister sans Pasteur, divisa tout le pays en dix évêchés, dont il voulut que Strigonie fût la métropole, et il mit pour archevêque Sébastien, moine de grande vertu du monastère de Saint-Martin. Quant à l'Abbé Astric, il le fit élire évêque de Colocza, et lui donna le nom d'Anastase. Puis la quatrième année après la mort de son père, c'est-à-dire l'an mille, il le renvoya à Rome, pour demander au Pape la confirmation de ces évêchés et la couronne royale pour le duc, afin que cette dignité lui donnât une autorité plus grande pour l'exécution de ses bons desseins. Anastase étant arrivé à Rome, raconta au Pape tout ce que le duc Étienne avait fait dans ses états pour la Religion, et le Pape lui accorda très-volontiers la couronne, y ajoutant une croix pour porter devant le nouveau roi, comme un signe de son apostolat. Car, dit-il, je suis l'Apostolique, mais lui mérite le nom d'Apôtre, puisqu'il a acquis un si grand peuple à Jésus-Christ. Depuis

plusieurs siècles l'on donnait au Pape le titre d'Apostolique¹.

Le Pape disait dans sa lettre au saint roi : « Les envoyés de votre noblesse, principalement notre bien-aimé Frère Astric, évêque de Colocza, ont d'autant plus réjoui notre cœur, ils ont d'autant plus facilement rempli leur commission, que nous-mêmes, avertis de Dieu, nous attendions ardemment leur arriyée d'auprès d'une nation qui nous était inconnue. Heureuse ambassade, qui prévenue par un message céleste et négociée par le ministère des Anges, a été conclue de Dieu, avant qu'elle eût été entendue de nous. Vraiment, ceci n'est ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde, et qui comme le dit Daniel, change les temps et les âges, transfère les royaumes et les établit, révèle les choses profondes et cachées dans les ténèbres, parce qu'avec lui est la lumière, cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Nous rendons avant tout grâces à Dieu le Père et à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, en nos jours, a trouvé un David, le fils de Geisa, un homme selon son cœur, et, l'ayant éclairé de la lumière céleste, l'a suscité pour paître son peuple d'Israël, la nation choisie des Hongrois. Ensuite nous louons votre piété envers Dieu et votre respect envers la Chaire apostolique, à laquelle, par la miséricorde divine, nous présidons sans aucun mérite de notre part. Enfin, nous donnons les éloges qu'elle mérite, à la grande libéralité avec laquelle, par les mêmes ambassadeurs et lettres, vous avez offert au Bienheureux Pierre, Prince des Apôtres, le royaume et la nation dont vous êtes le chef, ainsi que tout ce qui est à vous et à votre personne même. Action merveilleuse, qui vous montre déjà ce que vous demandez que nous vous déclarions. Nous n'en disons pas davantage ; car il ne nous est pas nécessaire de louer celui qui loue les faits et Dieu même.

« C'est pourquoi, glorieux fils, tout ce que vous nous avez

¹ *Vit. S. Steph., 2 sept. Acta SS.*

demandé, à nous et au Siège apostolique, le diadème, le nom de roi, la métropole de Strigonie et les autres évêchés, de l'autorité de Dieu tout-puissant, ainsi que les bienheureux Apôtres Pierre et Paul, Dieu nous en ayant averti et nous l'ayant ordonné, nous vous l'accordons de grand cœur avec la bénédiction des Apôtres et la nôtre. Le royaume que votre munificence a offert à saint Pierre, votre personne, la nation des Hongrois, présente et à venir, nous le recevons en la protection de la sainte Église romaine, et le donnons à tenir, à gouverner et à posséder à votre prudence et à vos légitimes successeurs. Ceux-ci, quand ils auront été légitimement élus par les magnats, seront tenus de même de nous rendre, à nous et à nos successeurs, par eux-mêmes ou par leurs ambassadeurs, l'obéissance et le respect qui sont dus ; de se montrer soumis à la sainte Église romaine, qui regarde ses sujets, non comme des serviteurs, mais comme ses enfants ; de persévérer fermement dans la foi catholique et dans la religion chrétienne, et de travailler à la promouvoir. » Silvestre II ajoute que, pour récompenser le zèle apostolique du prince et sa vénération, il lui accordait, à lui et à ses successeurs légitimement élus et approuvés par le Saint-Siège, quand ils auront été ceints de la couronne qu'il leur envoyait, le privilège de faire porter la croix devant eux et de régler les affaires ecclésiastiques du royaume comme vicaires du Pape. Cette lettre était accompagnée d'autres, adressées aux grands et à tout le peuple¹.

L'Évêque Anastase ayant apporté en Hongrie les lettres du Pape, avec la couronne et la croix, les Prélats, les seigneurs, le Clergé et le peuple s'assemblèrent, et le duc Étienne fut reconnu roi, sacré et couronné solennellement. La couronne envoyée par le Pape Silvestre sert encore aujourd'hui à couronner les rois de Hongrie. Ensuite le nouveau roi fit un édit, pour empêcher les violences et les oppressions, et pour établir la paix et les bonnes mœurs dans son royaume. Il fit aussi

¹ Acta SS., 2 sept. Vit. S. Steph. Dissert. præv., n. 185, 186, 187.

couronner reine Gisèle, son épouse, sœur de l'empereur saint Henri, princesse très-pieuse, qui, de son côté, fit de grands biens aux églises et aux monastères, entre autres à l'église de Vesprim, qu'elle bâtit de fond en comble et enrichit d'ornements et de vases sacrés. Le roi donna de grands revenus à la métropole et aux cathédrales qu'il avait établies, leur assignant de grands diocèses et leur donnant de dignes Prélats. Il donna aussi aux abbayes des terres et des familles de serfs, avec une magnificence royale, augmentant ses libéralités pendant toute sa vie, afin qu'aucun besoin temporel ne détournât les Moines du service de Dieu. Cependant il s'informait avec soin, tantôt par lui-même, tantôt par d'autres, de leur vie et de leur conduite, reprenant les négligents et donnant aux plus fervents des marques d'amitié. Quant aux Chanoines, il les recommandait à la conduite des Évêques. C'est sans doute une chose merveilleuse de voir un successeur, peut-être un descendant du terrible Attila, demander la couronne et la dignité royale au successeur de saint Pierre, et en recevoir de plus le nom si glorieux et si dignement mérité d'Apôtre.

Sébastien, archevêque de Strigonie, étant devenu aveugle, le roi, du consentement du Pape, lui donna pour successeur Anastase de Colocza ; mais au bout de trois ans, Sébastien recouvra la vue, et Anastase, lui cédant la place, retourna à son église, gardant toutefois le pallium, avec l'approbation du Pape. Le roi Étienne, par un vœu particulier, mit sa personne et son royaume sous la protection spéciale de la sainte Vierge. Il appela la Pannonie, la famille de sainte Marie. Les Hongrois, en parlant de la Mère de Dieu, ne lui donnaient point le nom de Marie ni aucun autre ; ils disaient seulement : La Dame ou Notre-Dame. A ce nom seul ils inclinaient la tête et fléchissaient le genou. Le saint roi fit bâtir, en l'honneur de sa glorieuse Patronne, une église magnifique à Albe royale. Les murailles du chœur étaient ornées de sculptures, le pavé était de marbre ; il y avait plusieurs tables d'autel d'or pur, enrichies de pierreries, et sur l'autel un Tabernacle pour l'Eucharistie, d'un ouvrage merveilleux. Le trésor était plein

de vases d'or et d'argent, de cristal et d'onyx, et de riches parurements. Le roi voulut que cette Église ne dépendît que de lui seul, sans être soumise à aucun Évêque. Aux jours auxquels il faudrait y donner l'absolution aux pénitents ou y faire le Saint-Chrême, le roi devait choisir un Évêque pour y faire ces fonctions, aussi bien que pour y célébrer la Messe en sa présence. En l'absence du roi, aucun Évêque ne pouvait y exercer aucune fonction sans la permission du Prévôt et des Moines, qui prenaient aussi les dîmes sur le peuple dépendant de cette église, sans qu'aucun Évêque pût y prétendre.

Le zèle du saint roi ne se renfermait pas dans son royaume. A Jérusalem il fonda un monastère, et lui donna des revenus suffisants en terres et en vignes ; à Rome, il fonda une collégiale de douze Chanoines, et des maisons d'hospitalité pour les Hongrois qui allaient en pèlerinage à Saint-Pierre ; enfin il bâtit une très-belle église à Constantinople. La réputation de sa piété fit que la plupart des pèlerins d'Italie et de Gaule, qui allaient à Jérusalem, quittèrent le chemin ordinaire, qui était par mer, et passèrent par la Hongrie. Le roi Étienne les recevait comme ses frères, et leur faisait de grands présents, ce qui attira une grande multitude, tant de nobles que de peuple, à faire ce pèlerinage.

A la piété et au zèle d'un Apôtre, saint Étienne de Hongrie joignait la valeur d'un guerrier et d'un héros. Lui-même, dans les instructions à son fils Éméric, lui rappelle qu'il passa presque toute sa vie dans les guerres, à repousser les incursions des nations étrangères. En 1002, son oncle Giulia, duc de Transylvanie, ayant attaqué la Hongrie plusieurs fois, Étienne marcha contre lui, le fit prisonnier avec sa famille, et joignit ses états à la monarchie hongroise. Il vainquit de même et tua de sa main, Kean, duc des Bulgares. Il repoussa avec le même succès les Besses, peuple voisin de la Bulgarie. Mais sa justice égalait sa valeur. Attirés par sa renommée, soixante Besses d'entre les nobles quittèrent leur pays, emmenant avec eux toute leur famille et toutes leurs richesses, pour venir demander au saint roi de s'établir dans son royaume. Mais

les domestiques d'un commandant de la frontière, poussés par l'appât du butin, les attaquèrent à l'improviste, en tuèrent quelques-uns, en blessèrent un plus grand nombre et leur enlevèrent tous leurs trésors. Instruit par les victimes de cette violence, le saint roi ne fit semblant de rien ; mais il manda secrètement à la cour le commandant et sa troupe. Les ayant convaincus, il leur reprocha leur inhumanité, et leur annonça que, comme ils avaient fait aux autres, ainsi il leur serait fait. Et sur-le-champ il les fit pendre deux à deux sur toutes les avenues du royaume, pour apprendre à tout le monde que la Pannonie était ouverte aux étrangers, et qu'ils y trouveraient hospitalité et protection¹.

Apôtre de sa nation, saint Étienne en fut encore le législateur. La législation principale, c'est la religion même. Il y ajouta un code de lois civiles et pénales, en cinquante-cinq articles. Les principales dispositions de ce code ont pour but de maintenir le respect des églises et des choses sacrées, de soutenir l'autorité des Évêques dans le gouvernement ecclésiastique, particulièrement dans la défense des veuves et des orphelins. Si un prêtre, un comte, ou une autre personne fidèle trouve quelqu'un à travailler les dimanches, il l'en empêchera ; s'il travaille avec des bœufs, on lui en prendra un, que l'on donnera à manger aux habitants ; si c'est avec des chevaux, il en rachètera un par un bœuf, qui sera donné à manger, comme il a été dit. Les prêtres et les comtes recommanderont à tous les paysans de venir à l'église le dimanche, jeunes et vieux, hommes et femmes, excepté ceux qui gardent les feux. Si quelqu'un resté obstinément chez soi, il sera battu et tondu. Ceux qui causent dans l'église de manière à troubler les autres, si ce sont des personnes considérables, on les réprimandera et on les chassera honteusement ; si ce sont des jeunes gens ou des gens du peuple, on les fustigera devant tout le monde. Si quelqu'un mange de la chair le vendredi ou les quatre-temps, il sera enfermé et jeûnera une semaine. Si

¹ Vit. S. Steph. Acta SS., 2 sept.

quelqu'un refuse obstinément de confesser ses péchés au prêtre, on ne fera pour lui ni prières ni aumônes à sa mort, non plus que pour un infidèle. Si quelqu'un meurt sans confession, parce que ses parents ou ses voisins ont négligé d'appeler un prêtre, on fera pour lui des prières et des aumônes ; mais les parents expieront cette négligence par des jeûnes, au jugement des prêtres. Ceux qui meurent subitement seront enterrés avec tous les honneurs de l'Église ; car les secrets jugements de Dieu nous sont inconnus.

Chacun aura la faculté de disposer de ses biens, de donner à sa femme, à ses fils, à ses filles, à ses parents ou à l'Église, et, après sa mort, personne ne pourra détruire ses dispositions. Si quelqu'un, touché de compassion, donne la liberté à ses esclaves avec un témoignage, nul n'entreprendra, après sa mort, de les réduire en servitude. S'il leur a promis la liberté, et que la mort l'ait empêché de leur en donner un témoignage, il sera au pouvoir de sa veuve et de ses fils de leur en donner un pour la rédemption de son âme. Quant à la punition du vol, l'esclave qui vole pour la première fois rendra la chose volée et rachètera son nez par cinq bouvillons ; s'il ne le peut, on le lui coupera. S'il vole une seconde fois, il rachètera de même les oreilles, ou bien on les lui coupera. S'il vole encore après cela, il sera puni de mort. Un homme libre, qui commet un vol, où il se rachètera, ou il sera vendu ; s'il retombe après avoir été vendu, il suivra la loi des esclaves. Qui-conque tue un homme avec un glaive, sera tué avec ce même glaive. Si quelqu'un, tirant l'épée, mutile un autre, on lui fera souffrir la peine du talion. Si le blessé guérit sans qu'il lui reste d'infirmité, celui qui l'a blessé paiera la composition ou l'amende de l'homicide. Celui qui n'a fait que tirer l'épée dans la colère, mais sans blesser personne, en paiera pour cela seul la moitié ¹. On voit par ces extraits combien cette législation tendait à civiliser cette nation farouche, habituée depuis des siècles au sang et au carnage ; mais la législation la plus

¹ Vit. S. Steph. Acta SS., 2 sept. Dissert., §. 34.

efficace sur ce peu plesétait sans doute la vie du saint roi.

Outre ce code pour son peuple, nous avons de saint Étienne une instruction en dix articles sur la manière de bien gouverner, adressée à son fils saint Emeric, mais qui mourut avant son père. Ces dix articles sont, dans l'esprit du saint roi, comme dix fleurons qui doivent orner la couronne royale. Voici comme il s'exprime : Nul ne devant aspirer à la royauté, s'il n'est fidèle catholique, nous donnons la première place dans nos instructions à la sainte foi. Je vous recommande donc avant tout, très-cher fils, si vous voulez illustrer la couronne royale, de conserver si bien la foi catholique, que vous serviez de modèle à tous vos sujets et que tous les enfants et ministres de l'Église vous reconnaissent pour un vrai Chrétien ; car ceux qui ont une fausse croyance, ou qui, ayant la vraie, ne la suivent pas dans leurs œuvres, ceux-là ni ne règneront ici avec gloire, ni ne participeront au royaume éternel ; mais si vous retenez le bouclier de la foi, vous aurez aussi le casque du salut. Avec ces armes vous pourrez combattre légitimement contre les ennemis visibles et invisibles, car l'Apôtre dit : Il n'y aura de couronné que celui qui aura légitimement combattu. Or, la foi dont je parle est celle-ci. » Sur quoi il rappelle le symbole de saint Athanase, touchant la sainte Trinité. « Si donc, conclut-il, quelqu'un se rencontre sous votre domination, qui cherche à diviser, à diminuer ou à augmenter cette Trinité sainte, sachez que c'est un suppôt de l'hérésie, et non un enfant de la sainte Église. Gardez-vous, soit de le nourrir, soit de le défendre, de peur que vous n'en paraissiez l'ami et le fauteur ; car les gens de cette espèce infectent les enfants de la sainte foi ; mais surtout ils perdraient et dissiperaient misérablement ce nouveau peuple de la sainte Eglise. Veillez donc principalement pour que cela n'arrive point.

Après la foi, ce qui tient la seconde place, c'est l'Église, commencée par Jésus-Christ, propagée par les Apôtres et répandue par tout l'univers. Quoiqu'elle enfante sans cesse de nouveaux enfants, il y a cependant des lieux où elle passe pour ancienne. Mais, très-cher fils, notre monarchie y est encore

jeune et nouvelle ; c'est pourquoi elle a besoin de gardiens plus attentifs, de peur que le bien de la divine miséricorde nous a fait, sans que nous l'ayons mérité, ne se dissipe et ne s'anéantisse par votre négligence ; car celui qui diminue ou défigure la dignité de la sainte Église, cherche à mutiler le corps du Christ.

Ce qui fait l'ornement du trône, c'est l'Ordre des Pontifes : aussi, dans ce qui rehausse ta dignité royale, les Pontifes tiennent la troisième place. Très-cher fils, ménagez les seigneurs de cet Ordre comme la prunelle de vos yeux. Si vous avez leur bienveillance, vous ne craindrez aucun adversaire. S'ils vous gardent, vous serez assuré en toutes choses, et ils vous recommanderont au Dieu tout-puissant ; car Dieu les a établis les gardiens du genre humain, les sentinelles des âmes, les dispensateurs de toute la dignité ecclésiastique et des divins Mystères. Sans eux, on ne constitue ni rois ni princes. C'est par leur intervention que sont remis les péchés des hommes. Si vous les aimez parfaitement, vous vous guérirez certainement vous-même, et vous gouvernerez votre royaume d'une manière honorable ; car en leurs mains est déposée la puissance de nous lier dans nos péchés, et de nous en délier. Dieu a établi avec eux une alliance éternelle, il les a séparés des autres hommes, les a rendus participants de son nom et de sa sainteté, et il a défendu aux hommes de les reprendre, en disant par David : Ne touchez point à mes chrétiens. Or, celui-là touche aux chrétiens de Dieu, qui, contre la loi de Dieu et les saints Canons, flétrit les hommes de cet Ordre sacré par de faux crimes, et les traîne devant le public. C'est ce que je vous défends absolument de faire, mon fils, si vous voulez vivre heureux et illustrer votre règne ; car c'est en ces choses surtout que Dieu est offensé. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous voyez dans quelqu'un d'entre eux quelque chose de répréhensible, reprenez-le trois ou quatre fois entre vous et lui seul, suivant le précepte de l'Évangile. Si alors il refuse d'écouter vos avertissements secrets, il faut en employer de publics, selon cette parole : S'il n'écoute pas, dites-le à l'Église.

En suivant cet ordre, vous rendez votre couronne tout à fait glorieuse.

« Le quatrième lustre du gouvernement, c'est la fidélité, la valeur, la promptitude, la politesse, la confiance des princes, des barons, des comtes, des hommes de guerre, des nobles : car ce sont eux le boulevard du royaume, les défenseurs des faibles, les vainqueurs de l'ennemi et les augmentateurs des monarchies. Qu'ils vous soient, mon fils, comme des pères et des frères. N'en réduisez jamais aucun en servitude, n'en appelez jamais aucun esclaves : ils seront vos soldats, non vos serviteurs ; commandez-leur à tous sans colère, sans orgueil, sans envie, pacifiquement, humblement, doucement, vous souvenant toujours que tous les hommes sont d'une même condition, et que rien n'élève, sinon l'humilité, et que rien n'abaisse, sinon l'orgueil et l'envie. Si vous êtes pacifique, alors vous serez appelé roi et fils de roi, alors vous serez aimé de tous les guerriers. Si vous êtes colère, superbe, envieux, intraitable, et vous élevez avec auteur au-dessus des comtes et des princes, la valeur même des guerriers sera la faiblesse de la royauté, et ils livreront votre royaume à des étrangers. Craignant cela, dirigez la vie des comtes d'après la règle de la vertu, afin que, retenus par l'affection qu'ils vous portent, ils demeurent toujours attachés à la royauté et que votre règne soit paisible.

« Un cinquième ornement de la couronne royale, c'est la patience et la justice. David disait : Dieu, donnez votre jugement au roi ! Et encore : l'honneur du roi aime le jugement. Saint Paul dit de la patience : Soyez patients envers tout le monde ; et le Seigneur, dans l'Évangile : C'est par la patience que vous posséderez vos âmes. Si donc vous voulez avoir l'honneur de la royauté, aimez le jugement ; si vous voulez posséder votre âme, soyez patient. Toutes les fois donc qu'on vous présentera, soit une cause digne d'être jugée, soit un accusé de crime capital, n'en montrez point d'impatience, n'assurez point avec serment que vous le punirez ; ce qui est nécessairement inconstant et variable, car de sottes promesses

doivent être rompues. Ne veuillez pas non plus juger par vous-même, pour ne point avilir la royauté par l'usurpation des affaires subalternes ; mais renvoyez-les plutôt aux juges compétents pour qu'ils les jugent selon leur loi. Craignez d'être juge, aimez beaucoup mieux d'être roi et d'en porter le nom. Les rois patients règnent, les impatients tyrannisent. Quand il vous arrivera une affaire qu'il convient à votre dignité de juger, jugez-là avec patience et miséricorde, afin que la couronne en soit louée et embellie.

« Dans les hôtes et les immigrants, il y a une si grande utilité, qu'on peut la regarder comme le sixième fleuron de la dignité royale. Par où principalement l'empire romain s'est-il agrandi et les souverains de Rome sont-ils devenus si élevés et si illustres, sinon parce qu'une foule d'hommes nobles et sages y affluaient de toutes parts ? Rome serait encore esclave, si les descendants d'Enée ne l'avaient rendue libre. Car les immigrants, venant de diverses provinces, apportent, avec diverses langues et coutumes, diverses industries, diverses armes, toutes choses qui embellissent et relèvent une cour, et rabattent l'arrogance des nations étrangères. Un royaume d'une langue et d'un caractère est faible et fragile. C'est pourquoi je vous ordonne, mon fils, d'accueillir les étrangers avec bienveillance et de les traiter avec honneur, afin qu'ils aiment mieux habiter avec vous que partout ailleurs ; car si vous alliez détruire ce que j'ai édifié, dissiper ce que j'ai réuni, votre royaume en souffrirait indubitablement le plus grand préjudice. Pour que cela n'arrive, augmentez votre royaume chaque jour, afin que tout le monde regarde votre couronne comme vraiment auguste.

« Le conseil tient la septième place près du trône. C'est par le conseil qu'on établit les rois, que l'on gouverne les royaumes, que l'on défend la patrie, qu'on dispose les batailles, qu'on remporte la victoire, qu'on repousse l'ennemi, qu'on se fait des amis, qu'on bâtit des villes, qu'on ruine les forteresses des adversaires. Tout cela se fait, dis-je, quand les conseils sont utiles ; car des conseillers insensés, arrogants et médiocres

ne sauraient former des hommes : il faut pour cela les vieillards les plus illustres et les meilleurs, les plus sages et les plus honorables. C'est pourquoi, mon fils, ne prenez point conseil des jeunes gens et des moins sages, mais des vieillards, que l'âge et l'expérience rendent propres à cela ; car les conseils des rois doivent être enfermés dans le cœur des sages, et non point livrés au volage babil des insensés. Que chacun s'exerce donc en ce qui convient à son âge, les jeunes gens aux armes, les anciens aux conseils. Cependant il ne faut pas tout à fait repousser les conseils des jeunes gens. Mais lors même qu'en les consultant vous recevriez un conseil utile, il faut toujours le communiquer aux anciens, afin que toutes vos actions soient mesurées d'après la règle de la sagesse.

« Dans la dignité royale, l'imitation des ancêtres tient le huitième rang. Sachez qu'un très-grand ornement de la royauté, c'est de suivre les rois qui ont précédé et d'imiter d'honorables parents ; car qui méprise les décrets de ses pères et ne fait point observer les lois divines, celui-là périra. Les pères le sont pour nourrir les enfants, les enfants le sont pour obéir aux pères. Qui résiste à son père est ennemi de Dieu. L'esprit de désobéissance disperse les fleurs de la couronne. La désobéissance est la perte de tout le royaume. C'est pour quoi, très-cher fils, ayez toujours à la mémoire les avis de votre père, afin que vous usiez de votre prospérité en raison. Suivez, sans aucune perplexité, mes mœurs, que vous voyez convenir à la dignité royale. Il vous serait difficile de tenir un royaume de cette contrée, si vous n'imitiez les coutumes des rois précédents. Quel Grec gouvernait les Latins d'après les mœurs grecques ? ou quel Latin gouvernait les Grecs d'après les mœurs latines ? Aucun. C'est pourquoi suivez mes coutumes, afin que vous vous distinguiez parmi les vôtres et que vous soyez renommé parmi les étrangers.

« La prière est un très-grand moyen de salut pour un roi. Elle tiendra la neuvième place. La prière continuelle est la rémission des péchés. Chaque fois que vous allez au temple du Seigneur pour adorer Dieu, dites avec Salomon : Envoyez

Seigneur, la sagesse du trône de votre gloire, afin qu'elle soit avec moi et qu'elle travaille avec moi, pour que je sache en tout temps ce qui vous est agréable. C'est ainsi que priaient les anciens rois : priez de même, afin que Dieu écarte de vous tous les vices, et que tout le monde reconnaisse en vous un roi invincible. Priez aussi qu'il éloigne de vous la paresse et l'hébétément, qu'il vous supplée toutes les vertus, pour vaincre tous les ennemis visibles et invisibles, afin que vous puissiez, vous et vos sujets, achever votre vie en paix et sécurité.

« Ce qui orne la couronne des rois, c'est l'accord des vertus, et ce sera mon dixième précepte ; car le Seigneur des vertus est le Roi des rois. Comme l'ensemble de l'armée céleste se compose de dix chœurs (il compte sans doute les hommes pour le dixième), ainsi l'ensemble de votre vie se composera de dix commandements. Il faut qu'un roi soit pieux, miséricordieux et orné des autres vertus. Un roi impie et cruel s'arroge vainement le nom de roi ; c'est tyran qu'il faut l'appeler. C'est pourquoi, bien-aimé fils, délice de mon cœur, espoir de ma future postérité, je vous prie et vous ordonne d'être si pieux en tout et partout, que vous soyez débonnaire, non-seulement avec les parents, les proches, les princes, les ducs, les riches, les voisins et les indigènes, mais aussi envers les étrangers et tous ceux qui viendront à vous ; car l'œuvre de la piété vous conduira à la souveraine béatitude. Soyez miséricordieux envers tous ceux qui souffrent violence, ayant toujours dans le cœur cet exemple du Seigneur : Je veux la miséricorde et non le sacrifice. Soyez patient envers tout le monde, non-seulement envers les puissants, mais encore envers les faibles. Soyez fort, de peur que la prospérité ne vous élève trop ou que l'adversité ne vous abatte ; soyez humble, afin que Dieu vous exalte en ce monde et en l'autre ; soyez modéré, afin de ne punir ou de ne condamner personne outre mesure ; soyez doux, afin de ne jamais résister à la justice ; soyez honnête, afin de ne jamais faire spontanément injure à personne ; soyez pudique, afin d'éviter toutes les saletés de la convoitise, comme l'aiguillon de la mort. C'est là cet ensemble qui compose la

couronne royale, sans lequel nul ne saurait ni régner ici-bas ni parvenir au royaume éternel¹. »

Telles sont les instructions que saint Étienne, l'apôtre, le héros, le législateur, le premier roi de Hongrie, donnait à son fils saint Émeric sur l'art de bien gouverner. On y voit quelle idée, au commencement du xi^e siècle, on se formait de la royauté et de la politique. Nous ne nous souvenons pas d'avoir jamais rien lu de si chrétien, de si sensé, de si simple, de si noble, de si parfait. Ce qui est plus merveilleux, c'est que le xi^e siècle, non-seulement avait dans l'esprit cet idéal, mais il en voyait plus d'un exemple réel; le pieux Robert de France, le saint Henri d'Allemagne, le saint Étienne de Hongrie. Que dis-je? la froide Scandinavie elle-même eut son saint roi Olaph ou Olaüs.

Le roi saint Étienne, après avoir converti et édifié son peuple par une sainte vie, l'édifia par une sainte mort en 1038. Dieu l'éprouva par de grandes afflictions. Il perdit plusieurs enfants en bas âge; mais il s'en consolait par les grandes espérances que lui donnait le seul qui lui restait, nommé Émeric. Il le fit élever avec grand soin, et composa pour son instruction le *Traité de politique et de législation chrétiennes* que nous avons déjà vu. Le jeune prince profita si bien de la bonne éducation qu'il avait reçue, qu'il parvint à une haute piété, et, étant une nuit en prière, il promit à Dieu de garder la virginité; mais il tint cette résolution très-secrète. Aussi le roi, son père, voulant assurer la succession du royaume, lui proposa un mariage convenable avec une belle princesse. Émeric s'en défendit d'abord, puis il céda à la volonté de son père et se maria, mais sans préjudice de son vœu, et il ne toucha point à son épouse, comme elle en rendit témoignage après la mort du prince, qui suivit de près son mariage. Il fut enterré à Albo-Royale, et il se fit plusieurs miracles à son tombeau: aussi l'Eglise l'honore-t-elle entre les Saints le quatrième jour de novembre.

¹ Dissert., §. 33.

Le roi, son père, eut besoin de toute sa vertu pour se consoler de cette perte, et afin d'attirer sur lui la miséricorde de Dieu, il augmenta ses aumônes, déjà très-grandes, surtout envers les étangers. Il avait une confiance particulière en un saint ermite nommé Gonthier, retiré en Bohême ; et quand ce saint homme venait le voir, il le laissait maître de son trésor. Enfin le saint roi Étienne ayant été longtemps malade et sentant approcher sa fin, appela les Évêques et les seigneurs de sa cour, qui étaient chrétiens, et leur recommanda l'élection du nouveau roi, mais surtout de conserver la religion nouvellement établie en Hongrie. Après quoi, levant les mains et les yeux, s'écria : « Reine du Ciel, réparatrice du monde, c'est à votre patronage que je confie la sainte Église avec les Évêques et le Clergé, le royaume avec les grands et le peuple ; leur disant le dernier adieu, je remets mon âme entre vos mains. » Ayant ensuite reçu en leur présence l'Extrême-Onction et le saint Viatique, il expira le quinzième d'août, jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge, comme il l'avait toujours désiré et demandé avec larmes. Il fut enterré dans l'église qu'il avait fait bâtir à cette sainte patronne à Albe-Royale. Sa sainteté fut attestée par plusieurs miracles. Son corps fut levé de terre quarante-cinq ans après sa mort. Benoît IX le canonisa, et Innocent XI fixa sa fête au 2 septembre.

(ROHRBACHER.)

SAINT ANTONIN,

MARTYR.

Vers le milieu du n^e siècle nous trouvons dans notre histoire ecclésiastique la trace du passage et des prédications de saint Antonin dans la partie occidentale du Rouergue. L'existence même de ce Saint a été le sujet de plusieurs controverses qui n'ont rien éclairci. On honore, le 4 septembre, un saint Antonin à Apamée, en Syrie, et le même jour un autre à Pamiers, dans l'ancien comté de Foix.

Ces deux Saints sont-ils distincts, ou bien n'en forment-ils

qu'un seul? Les Bollandistes prétendent qu'il n'y en a eu qu'un, et qu'il a été martyrisé à Apamée, en Syrie; ses reliques seules auraient été transférées, en partie dans le Rouergue, en partie à Pamiers. Mais ces savants auteurs sont forcés de convenir eux-mêmes que les documents leur ont manqué pour établir une certitude à ce sujet, et, qu'on nous pardonne cette témérité, les raisons dont ils appuient leur opinion ne nous paraissent pas suffisamment concluantes.

Il nous semble difficile de renverser les autorités qui établissent le martyre d'un saint Antonin à Pamiers. S'il n'a existé qu'un Saint de ce nom, les Gaules peuvent le revendiquer avec autant de titres que la Syrie. On peut sans invraisemblance en admettre deux, l'un pour la Syrie, l'autre pour les Gaules. Les historiens de l'Aquitaine, le *Gallia Christiana*, Baronius et d'autres auteurs placent un saint Antonin à Pamiers; quelques manuscrits du *Miroir historial* de Vincent de Beauvais désignent dans les Actes du Saint la rivière d'Ariège ou Aregia, l'Ariège; d'autres Actes font mention de l'Ariège et quelques-uns y ajoutent le Tarn et l'Aveyron. Le Propre du diocèse de Rodez place saint Antonin à Pamiers; dans les Gaules.

Les Actes de saint Antonin sont respectables pour la plupart, mais ils ne sont pas tous d'une authenticité reconnue. Les principaux sont tirés du *Miroir historial* de Vincent de Beauvais, de la bibliothèque de Labbe et de divers manuscrits antiques cités par les Bollandistes. Nous donnons un résumé de ce qui nous a paru mieux établi.

Saint Antonin aurait vécu, d'après les uns, sous Antonin Pieux, vers le milieu du *n^e* siècle; d'après quelques autres sous Constance, au milieu du *iv^e*. Il naquit à Pamiers, dans le comté de Foix, d'une famille illustre par sa noblesse. Il eut le bonheur de recevoir une éducation chrétienne au milieu d'une population idolâtre; il fut initié de bonne heure à la science des saintes Écritures et il la cultiva avec beaucoup de succès; mais surtout il fit éclater, dès son enfance, les vertus qui plus tard, devaient rendre sa sainteté si célèbre.

Ne pouvant supporter la société des païens qui l'entouraient, il se rendit dans un bourg peuplé de Chrétiens, afin de s'y former plus aisément à de plus hautes vertus. Le long séjour qu'il y fit attira l'attention sur son mérite, et il fut élevé à la dignité du Sacerdoce. Mais Antonin, sentant son zèle s'enflammer à la vue de ces pays peuplés encore de tant de païens, entreprit de les gagner à Jésus-Christ. Le nouveau prêtre se livra donc à la prédication de l'Évangile ; il parcourut toute cette région, annonçant la parole de Dieu, convertissant les peuples et opérant des miracles.

Un jour, qu'il était fatigué de ses courses apostoliques, et qu'il ne trouvait pas d'eau pour apaiser l'ardeur de sa soif, il pria Dieu de subvenir lui-même à son besoin pressant. Plein de confiance, il frappa de sa verge la terre desséchée, et l'eau jaillit aussitôt et donna naissance à une fontaine où les malades trouvaient leur guérison miraculeuse.

Dans le cours de ses prédications, il arriva jusque dans le Rouergue, et opéra beaucoup de conversions dans ce pays, peuplé encore de nombreux païens. Il parvint ainsi sur les bords de l'Aveyron, dans une vallée appelée Nobleval, qui depuis porte son nom, Saint-Antonin. Là il convertit le seigneur de ce lieu, nommé Festus, et lui prédit qu'il établirait un jour sa demeure chez lui.

Il retourna enfin dans sa patrie, à Pamiers, où il ne cessa d'exhorter ses concitoyens idolâtres à abjurer leurs superstitions ; il en convertit ainsi plusieurs qui formèrent un petit troupeau de fidèles. Les païens ne tardèrent pas à s'alarmer des progrès de la foi parmi eux ; ils conçurent contre le Saint une haine féroce et cherchèrent l'occasion de le faire périr.

Un jour de fête, les fidèles, conduits par Antonin, étaient sortis de la ville pour vénérer les reliques des Saints dans quelques oratoires voisins : le pasteur se détacha de son troupeau pour vaquer à la prière dans un endroit solitaire ; mais, avant de s'éloigner, inspiré par l'Esprit-Saint, il prédit que l'heure de son martyre avait sonné. Les païens, connaissant bien les habitudes du Saint, s'étaient embusqués dans cette

solitude ; il allaient fondre sur lui pour le saisir, mais Antonin les prévint et se livra à eux de son propre mouvement. Ces idolâtres furieux le traînèrent jusqu'aux bords de l'Ariège qui coule au pied de Pamiers ; là, ils lui coupèrent la tête ; puis, afin qu'il fût impossible aux chrétiens de vénérer son corps, ils s'acharnèrent avec rage sur ce tronc inanimé, le coupèrent en menus morceaux et le jetèrent avec la tête dans la rivière.

Mais le Ciel déjoua la précaution sacrilège de ces barbares : les flots respectèrent les restes vénérables du Saint ; tous les lambeaux de son corps se réunirent en une seule masse, et le sang lui-même se coagula miraculeusement tout autour de cette relique. Deux femmes chrétiennes, ayant aperçu ce corps qui surnageait, l'attirèrent vers elles et le portèrent à un prêtre, pour qu'il l'ensevelît honorablement. Cette sépulture fut accompagnée d'un grand nombre de miracles ; les démons sortirent du corps de plusieurs possédés, et beaucoup de malades furent subitement guéris.

La tête du Saint n'avait pas été retrouvée ni ensevelie avec le reste du corps. Elle fut recueillie par la main des Anges et placée sur une nacelle remorquée, dit-on, par deux cygnes d'une blancheur éclatante. Cet esquif navigua ainsi de l'Ariège dans la Garonne, de la Garonne dans le Tarn, et du Tarn il remonta le cours de l'Aveyron jusqu'à Nobleval, où le Saint avait apporté la lumière de l'Évangile.

Un des serviteurs de Festus, ayant aperçu cette nacelle contenant la tête du Saint, courut en donner avis à son maître et à ses compagnons. Festus, arrivé sur le bord de la rivière, fut saisi d'étonnement ; il reconnut la tête du saint Apôtre et s'écria : Admirez les grandes merveilles de Dieu ; pendant sa vie le Saint m'avait demandé une demeure ; et aujourd'hui du haut du Ciel il vient en prendre possession.

Alors il transporta avec respect et actions de grâces le chef vénérable de saint Antonin dans sa propre maison, qu'il disposa en une église dédiée au glorieux Martyr.

Pépin le Bref, l'an 763, fonda un monastère, près de cette

église; et, en 767, il lui fit une donation considérable, pour reconnaître la protection que lui avait accordée saint Antonin, dans la guerre contre Waïfre, duc d'Aquitaine. Un Évêque, nommé Justin, accompagnait Pépin dans sa visite au monastère : cet Évêque, attaqué d'une maladie très-dangereuse, en fut subitement délivré, après avoir prié devant la relique du Saint. Charlemagne et Louis-le-Débonnaire enrichirent ce monastère de plusieurs autres donations. Le bourg de Saint-Antonin appartient aujourd'hui au diocèse de Montauban.

Le culte de saint Antonin s'étendit jusqu'en Espagne : il fleurit surtout à Palencia. Voici à ce sujet un récit de Ximénès, archevêque de Tolède :

Sanche le Grand, roi de Navarre dans le xi^e siècle, se trouvant un jour à la chasse et s'étant jeté à la poursuite d'un sanglier, fut entraîné, par son ardeur, jusque dans l'antique cité de Palencia, alors ruinée et presque déserte. Il entra à la suite du sanglier dans une crypte où il trouva un autel dédié à saint Antonin. Il leva son bras armé d'un glaive pour abattre la bête sauvage ; mais tout à coup ce bras retomba inerte et sans vie, et le sanglier put s'échapper.

Le roi se prosterna au pied de l'autel de saint Antonin, pour implorer la guérison de son mal subit, et il l'obtint non moins miraculeusement. Alors il fit bâtir une église sur la crypte, rendit sa splendeur à la cité et y établit un Évêque.

(L. SERVIÈRES.)

SAINT JUST,

ÉVÊQUE DE LYON,

Saint Just est un des plus illustres Évêques qu'ait eus l'Église de Lyon. Après avoir renoncé aux avantages qu'il pouvait espérer du siècle, pour se consacrer au service de Dieu, il avait été fait Diacre de l'Église de Vienne, et il pratiquait dans les fonctions de ce ministère toutes les vertus qu'il avait apprises à la pieuse école où l'on avait formé sa jeunesse. La réputation de sa sainteté s'étant accrue de jour en jour, l'É-

glise de Lyon, vers l'an 350, le demanda pour Évêque, après la mort de Vérisime, qui avait été son douzième Pasteur.

Saint Just gouverna son troupeau avec beaucoup de patience et de zèle. Il fut lié d'amitié avec saint Ambroise. On a encore deux lettres de l'illustre Prélat de Milan au saint Évêque de Lyon. Il témoigne dans l'une que saint Just lui avait demandé qu'ils laissassent de côté les formules ordinaires dont on remplit les lettres, pour n'employer le temps qu'à s'entretenir des choses de Dieu.

Il y avait plusieurs années que ce Pasteur vigilant gouvernait le troupeau de Jésus-Christ, lorsqu'il crut devoir renoncer à la conduite des autres pour ne travailler qu'à sa propre sanctification. Voici quelle en fut l'occasion.

Un homme furieux, attaqué d'une frénésie subite, sortit de chez lui, l'épée à la main, et en perça plusieurs passants qui se trouvèrent à sa rencontre. Cette action fit grand bruit; le peuple courut en foule pour arrêter l'énergumène. Il se défendit avec son arme et blessa encore d'autres personnes; s'étant fait jour ensuite au travers de ceux qui voulaient l'arrêter, il se sauva dans une église dont il ferma les portes sur lui. Le respect dû au saint lieu garantit durant quelque temps ce homme de la colère du peuple; mais l'attroupement augmentant, on menaça de mettre le feu à l'église.

Saint Just, sachant ce qu'il y avait à craindre d'une multitude mutinée, crut l'apaiser en remettant le réfugié entre les mains de l'un des magistrats de la ville, après lui avoir fait promettre, par serment, qu'on ne ferait aucun mal à ce homme, et que l'on se contenterait de le retenir en prison jusqu'à ce que ses esprits calmés permissent de le juger. Cependant, à peine le saint Prélat se fut-il retiré, que la populace en fureur se jeta sur ce malheureux, lui mit une corne au pied et le traîna par la ville jusqu'à ce qu'il eut rendu son dernier soupir.

Le pieux Évêque fut très affligé de cet événement; il pleura le crime du peuple comme s'il en eût été lui-même coupable.

Sa douleur fut si vive et son regret si amer, qu'il résolut de se retirer en quelques pays étranger et d'y faire pénitence. Il s'embarqua secrètement pour l'Égypte avec Viator, son lecteur. Il se cacha dans un monastère.

On le chercha longtemps, et un de ses diocésains, qui était allé par dévotion visiter les solitaires de l'Égypte, le découvrit un jour. Dès qu'on sut à Lyon le lieu de sa retraite, Antioque, prêtre de cette Église, fit exprès le voyage d'Égypte pour le voir ; ils s'étaient toujours aimés tendrement et s'étaient mutuellement portés à servir Dieu avec ferveur. Cette entrevue se passa dans les mêmes sentiments. Chaque entretien qu'ils avaient ensemble roulait sur la nécessité de ne vivre que pour le Ciel, et sur le désir de cette bienheureuse patrie où l'on voit la vérité sans voile, où l'on aime sans partage. Mais Antioque ne put ramener son évêque ; il ne jouit pas même longuement de sa vue, car Just mourut dans ses bras en lui recommandant l'Église de Lyon, pour laquelle il n'avait cessé de prier depuis son départ.

Antioque sortit d'Égypte et vint apporter à Lyon la nouvelle de la mort de saint Just. L'un des principaux devoirs que les Lyonnais se crurent obligés de rendre à sa mémoire, fut d'envoyer quelques années après en Égypte chercher son corps, qu'ils rapportèrent dans leur ville avec celui de saint Viator.

SAINT NONNOSE,

ABBÉ.

Saint Nonnose brilla au vi^e siècle par le don des miracles. Il était Abbé du Mont-Saint-Oreste, en Italie, et saint Grégoire-le-Grand, qui parle de lui avec éloges, atteste qu'il avait cette foi qui transporta les montagnes. Un jour, entre autres miracles, il enleva par sa prière une grosse roche qu'il déplaça. Ce saint Abbé est honoré le 2 septembre.

SAINT LANDELIN,

SOLITAIRE.

Saint Landelin, écossais ou irlandais, mais enfant de bonne famille, vécut au ^{vii}^e siècle : dominé par l'amour de Dieu et l'ardent désir de faire son salut, il résolut de se retirer dans la solitude, il s'embarqua, passa en France où il visita les pèlerinages renommés et s'arrêta quelques temps en Alsace. Mais trouvant le pays un peu agité, il alla se fixer de l'autre côté du Rhin, dans une région qu'on appelait l'Ortenau, et qui faisait partie alors du diocèse de Strasbourg, il choisit un lieu sauvage, où il se construisit une cellule, pendant assez longtemps, il ne fut connu que de Dieu et ne s'occupa que de sauver son âme. La sainteté de sa vie lui attira quelques visiteurs qui se recommandaient à ses prières, mais un jour il fut tué par un chasseur. Des Chrétiens de la contrée ensevelirent son corps ; et sa sainteté fut signalée par des miracles. Sa fête fut fixée au 2 septembre qui était le jour de sa mort. Le Martyrologe d'Usuard en fait mention.

SAINT AGRICOL,

ÉVÊQUE ET PATRON D'AVIGNON.

Nous avons dit dans la vie de saint Magne (19 août) quelle fut l'illustre famille qui donna naissance à saint Agricol. La famille Albina, une des plus considérables du Patriciat romain s'était transportée en Provence, probablement à la suite des révolutions qui bouleversèrent l'Italie dans le courant du ^v^e siècle. Nous la voyons au siècle suivant, occuper en Provence, une place importante, soit par l'influence qu'elle exerça, soit par les grandes charges dont plusieurs de ses membres furent revêtus. Agricol, un des plus nobles rejetons qu'elle devait produire une souche déjà si illustre, eut pour père, comme nous avons dit ailleurs, saint Magne, qui, par la suite, devint

Evêque d'Avignon, et pour mère Guaudaltrude nommée aussi Augustadiala.

Le chroniqueur qui a rédigé sa vie sur la fin du xvi^e siècle, mais qui évidemment s'est inspiré de documents antérieurs sans les contrôler toujours d'une manière assez sévère, fait naître Agricol l'an 630, sous le pontificat d'Honorius I et le règne de Clotaire II. Il n'y a à cela qu'une petite difficulté, c'est que Clotaire II était mort en 628. Les historiens¹ qui aiment généralement à faire parade de critique, ont cherché à concilier tout cela : remarquant que le chroniqueur anonyme a eu le soin prudent de mettre un petit *circiter* à côté de presque toutes les dates qu'il donne, embarrassés d'ailleurs par d'autres difficultés chronologiques que présente la date de 630, ils ont avancé de deux ou trois ans la naissance de notre Saint : ils le font donc naître en 627, époque à laquelle vivaient incontestablement Honorius et Clotaire. Sous vouloir être plus sage que les sages, adoptons cette date de 627, en avertissant nos lecteurs que des difficultés de cette sorte se rencontreront plus d'une fois sous notre plume, mais que nous ne perdrons pas trop notre temps à ces chicanes de dates au bout desquelles la question est, la plupart du temps, un peu moins claire qu'auparavant. Du reste personne ne conteste que notre Saint soit né à Avignon.

Formé de bonne heure par ses saints parents à la pratique de la vertu et au mépris du monde, le jeune Agricol ne tarda pas à entendre au fond de son cœur cette voix intérieure qui appelle les grandes âmes à la solitude dans tous les temps, mais plus particulièrement à ces époques troublées où la chute des empires vient prêcher plus éloquemment la fragilité des choses humaines.

Or, en ces jours, le monastère de Lerins conservait encore, après plus de deux siècles, la plus grande partie du prestige incomparable que lui avait valu son saint fondateur Honorat et les premiers Pères qui l'avaient habité. C'était toujours

¹ Lecoq, Eusèbe Didier, l'abbé Clément.

l'île bienheureuse, comme on la nommait, la Thébàide de l'Occident, l'asile où se retiraient de préférence les âmes qui voulaient pratiquer la vie religieuse dans toute sa perfection et son austérité. C'était la pépinière toujours florissante à laquelle, depuis plus de deux siècles, un grand nombre d'Églises, surtout du midi de la France, allaient demander leurs Évêques. De là étaient sortis déjà saint Honorat, saint Hilaire et saint Césaire d'Arles, saint Maxime de Riez, saint Eucher de Lyon, saint Jacques de Tarentaise, saint Valérien de Cimiez, saint Loup de Troyes et tant d'autres ¹. Là, peu auparavant, les Églises de Vénasque et de Vaison avaient trouvé les plus illustres et les plus saints de leurs Prélats, saint Siffrein et saint Quenin. Aucune école ne pouvait présenter au jeune Agricol plus de garanties pour la sanctification de son âme, la formation de son cœur et de son intelligence. Faisant donc taire la voix de la chair et du sang, il s'arracha bien jeune encore à l'affection de sa famille et demanda à être admis au nombre des moines de Lérins : il avait pour lors quatorze ans.

Dans cet asile béni et sous la direction du saint Abbé Maxime ² Agricole ne tarda pas, dit son historien, à exhaler le parfum de toutes les vertus religieuses et à se concilier l'estime et l'affection de tous. On voyait briller en lui, une pureté évangélique, une charité compatissante pour tous, une modestie singulière, un souverain mépris des biens de la terre et surtout un grand amour de Dieu qui lui inspirait de jour en jour une soif plus grande pour la perfection chrétienne.

Seize années se passèrent ainsi, au bout desquelles ayant été appelé à Avignon pour aider dans l'administration de son Église le saint Évêque Magne, son père, par l'ordre de celui-ci, et sur les signes les moins équivoques d'une vocation vraiment divine, Agricole fut élevé aux saints Ordres et chargé de remplir les fonctions importantes d'Archidiacre, fonctions dont il s'acquitta avec un tel zèle qu'il semblait être moine

¹ Les Moines d'Occident, par Montalembert. Tom. I. pages 231-245.

² Baralis, Lecoq, le *Gallia christiana*. Saussay et autres : Mabillon se nomme saint Amand, sentiment insoutenable, dit Eusèbe Didier.

l'œil de l'Évêque que l'Évêque lui-même. Un-peu plus tard encore, Magne accablé de vieillesse songea à se faire donner un successeur, ou plus vraisemblablement un coadjuteur, et d'une voix unanime l'assemblée du clergé et du peuple désigna Agricol.

L'auteur de la vie du saint Évêque rapportée par Baralis, Sarius et les Bollandistes assigne l'élection de saint Agricol à l'année 650 : il a été suivi en cela par quelques historiens plus modernes. Malgré toute l'érudition et tout l'esprit que déploie le Père Eusèbe Didier qui n'aime pas à trouver son chroniqueur en fante, il est impossible d'adopter ce sentiment. Le chroniqueur lui-même avoue que le Saint est né vers l'an 630, c'est-à-dire, comme nous l'avons expliqué plus haut en 627 ou 628, qu'il est entré à Lérins à l'âge de quatorze ans et qu'il y a séjourné seize ans : ceci nous conduit en 657 ou 658 époque à laquelle il fut rappelé à Avignon, élevé aux saints Ordres et nommé Archidiacre ; il remplit ces fonctions environ un an ou deux et par conséquent il fut appelé à l'épiscopat vers 659 ou 660. Toute la chronologie de l'auteur, dans ce que nous pouvons en débrouiller nous amène à ce résultat : c'est ainsi que plus tard il nous apprend qu'étant âgé de 62 ans il en avait passé *environ* 32 dans l'épiscopat. Quant à dire avec Eusèbe Didier qu'il a pu être désigné pour l'épiscopat en 650 n'étant encore âgé que de 22 ou 23 ans, à peu près inconnu à Avignon et après cette élection demeura à Lérins quelques années encore pour revenir plus tard à Avignon exercer des fonctions secondaires tout désigné qu'il était déjà pour l'épiscopat, c'est accumuler les invraisemblances pour défendre un chroniqueur qui a le tort d'avoir écrit près de mille ans après les événements qu'il raconte, et qui, exact, sans doute, dans la trame générale de son ouvrage, ne peut avoir grande valeur pour les détails secondaires de chronologie ¹. Malheureusement les

¹ Tel est par exemple le passage dans lequel le chroniqueur veut que le roi Dagobert ait confirmé cette élection faite d'après lui en 638 et vraisemblablement huit ou neuf ans plus tard. Or Dagobert mourut en 638 ou en 644 pour le plus tard.

auteurs plus modernes qui se sont contentés de copier ou de traduire le chroniqueur ne paraissent pas s'être donné la peine de lire les savantes notes dans lesquelles les Bollandistes relèvent les méprises historiques et chronologiques du naïf légendaire. Cette observation faite, revenons-en au récit de la vie et des vertus de notre Saint.

Ainsi que nous l'avons dit dans la vie de saint Magne, ce bienheureux père, rassuré désormais sur le sort de son épouse mystique l'Église d'Avignon, par l'élection de son fils Agricol, ne tarda pas à aller recevoir au Ciel la récompense de ses vertus. Il mourut le 19 août probablement de l'an 660, et fut enseveli par les soins de son fils dans l'église cathédrale de la bienheureuse Vierge, ou Notre-Dame des Doms.

Le Clergé pastoral pesait donc de tout son poids sur Agricol. Aussitôt, comme un véritable agriculteur¹, on le vit employer tous ses soins et tous ses travaux à arracher du champ du Seigneur les ronces des vices et les broussailles des erreurs; on le vit veillant sans cesse pour que l'homme ennemi ne vînt pas semer l'ivraie au milieu du bon grain.

Bientôt, le nombre des fidèles s'augmenta de telle sorte qu'une seule église ne parut plus suffisante pour contenir tout le troupeau du pieux Pasteur. Le saint Évêque fit donc construire une nouvelle église paroissiale dans l'enceinte de la ville, comme une tour fortifiée au milieu de sa vigne. Après la mort du saint Évêque cette église porte le nom de son fondateur et aujourd'hui encore, elle est la première église paroissiale de la cité. Agricol, en la construisant, préparait sans s'en douter, un temple en son honneur : on croit que cette église fut élevée sur l'emplacement de sa propre maison paternelle.

Pour desservir sa nouvelle église, Agricol appela quelques Moines des plus vertueux de ce monastère de Lérins, où il avait jeté lui-même les fondements de sa propre perfection.

Le *Gallia christiana* assure qu'à l'église fut joint un monas-

¹ *Agricolus agricola*, jeu de mots qui perd une partie de sa force dans le français.

rière régulier pour les Moines qui devaient la desservir : les Bollandistes doutent de l'existence de ce monastère, dont on ne voit, disent-ils aucune autre trace dans l'histoire : ils ajoutent qu'à la fin du VII^e siècle, on n'avait pas commencé encore, à unir les monastères à des paroisses. Mais le Père Eusèbe Didier répond assez bien à ces deux objections pour laisser subsister ce point de la légende dans toute son intégrité¹.

Rien ne délectait Agricol comme ce qui respirait les parfums de la vie régulière : il mit donc un Abbé à la tête de cette colonie de Moines, assigna, pour leur entretien, des terres et une partie des revenus de l'Église, afin que les soins temporels ne détournassent pas les serviteurs de Dieu de l'accomplissement de leurs saintes fonctions. Cette fondation eut lieu sous le roi Thierry III et le Pape Sergius I, environ l'an 690 de Jésus-Christ.

Cette fondation d'église et de monastère est à peu près la seule chose que nous sachions du long épiscopat de saint Agricol. En ce siècle, dit un ancien auteur, l'histoire dit si peu de chose, que ces vieux Gaulois semblent avoir cherché plutôt à faire de grandes actions qu'à les écrire².

On suppose, avec assez de fondement, qu'Agricol est cet Évêque désigné sous le nom d'*Agliacus* ou *Aglicus* qui, en 684, assista avec six autres Évêques à la fondation du monastère du Groseau près Malancène, faite par Pétroin, évêque de Vaison.

Cependant Agricol avait passé environ trente ans dans l'épiscopat³ et il était pour lors âgé de soixante-deux ans. Pour ces rudes ouvriers du champ du Seigneur, pour ces Évêques des âges héroïques du Christianisme qui, à cette époque, *faisaient la France, comme les abeilles font leur ruche*, selon une expression désormais classique, c'était là une longue journée. A

¹ Panégyrique de saint Agricol pag 39 et 40-notes.

² Tam mute, hoc tempore, Francorum historia, ut veteres Gallos credas qui satagerent præclara facere magis quam scribere (Joan. de Bussièrès. *Hist. Francia*. lib. V).

³ Le légendaire dit qu'Agricol avait pour lors trente deux ans d'épiscopat environ. Nous croyons la date de trente ans plus près de la vérité.

l'exemple de son bienheureux père, le saint Pasteur commença à prévoir sa fin prochaine et à tout disposer pour le suprême passage. Il commença par prier l'Abbé du monastère qu'il avait fondé, (sans doute, un de ses anciens frères d'armes de Lérins qui, tout naturellement était devenu son meilleur ami, et le guide de sa conscience,) de ne point négliger à l'heure de sa mort, de le faire participer aux prières de l'Eglise et au Sacrifice eucharistique qui s'offre à Dieu chaque jour. Il assigna de plus des revenus annuels pour que tous les jours, dans son église cathédrale, on chantât solennellement l'auguste Sacrifice de la Messe pour le repos de son âme. Il établit ensuite des sages règlements concernant l'Office canonial qu'il voulait faire célébrer dans sa cathédrale avec la même régularité et la même pompe qu'on le célébrait dans les monastères¹.

Dix années environ s'écoulèrent encore pendant lesquelles le saint Evêque ne cessa de se préparer à cette heure dans laquelle bienheureux seront les serviteurs que le Maître aura trouvés veillant. Il ne craignait point la mort parce qu'il savait qu'il était bon pour lui, de posséder le Seigneur, et il ne souhaitait pas la vie, car, de tout son cœur, il désirait être réuni à Jésus-Christ.

Enfin, sentant que son dernier jour approchait, le bon Pasteur réunit son Clergé, appela son peuple et parla à tous avec force de sa prochaine délivrance de la prison de son corps, des dangers de la vie, de la vanité du monde et du bonheur des Saints. Puis, venant à leur parler de son successeur, il exprima le désir qu'on mît en sa place Vérédème qui, retiré dans un ermitage non loin de la ville, y menait une vie angélique et illustrée déjà par de nombreux miracles².

¹ Nous n'osons pas affirmer avec l'auteur de la légende que saint Agricole le premier, introduit en France, l'usage de chanter l'Office à deux chœurs : cette assertion est sérieusement contestée par les Bollandistes.

² Le clergé et le peuple d'Avignon se conformèrent docilement au désir de leur saint Pasteur. Vérédème lui succéda, occupa saintement le Siège d'Avignon pendant près de vingt-deux ans, et après sa mort fut élevé aux honneurs des autels. Ainsi trois Saints occupèrent successivement le siège de cette illustre Eglise. On fait la fête de saint Vérédème le 17 Juin.

Enfin, par son testament, Agricol fit héritière de tous ses biens la Bienheureuse Vierge, c'est-à-dire son église cathédrale élevée sous ce titre. Il eut soin, de plus, de faire mettre en liberté tous les serfs qui étaient à son usage personnel et surtout l'intendant de la mense épiscopale.

Peu de temps après, le saint Prélat comprit que le Seigneur approchait, et se remettant entièrement entre ses mains, dans la plus grande paix de corps et d'esprit, il sembla s'endormir d'un paisible sommeil et rendit son âme à son Créateur. C'est le quatre des Nones de septembre (2 septembre) de l'an du Seigneur 700, la soixante-treizième année de son âge suivant le calcul le plus vraisemblable, et le quarantième de son épiscopat, Childebert II étant roi de France¹ et Lucius Souverain-Pontife.

Le corps du saint Prélat fut enseveli dans son église cathédrale dans la chapelle qui pour lors était dédiée à saint Pierre. Bientôt les nombreux miracles qui s'opérèrent à son tombeau attirèrent l'attention d'abord et ensuite le culte des Avignonnais. Il serait difficile d'assigner à quelle époque commença le culte public de saint Agricol. Il y a tout lieu de supposer que ce fut fort peu de temps après sa mort, car vers l'an 730 les Avignonnais délivrés par l'épée de Charles-Martel de l'invasion des Sarrasins qui s'étaient emparés de leur ville, attribuaient cette victoire à la protection miraculeuse de saint Agricole².

Dans la célèbre bibliothèque de M. le marquis de Cambisvelleron se trouvait le précieux autographe d'un ouvrage d'Arnoul ou Arnulphe, écolâtre de l'abbaye de Saint-André d'Avignon. Mabillon³ qui a connu cet ouvrage parle d'Arnoul comme d'un des hommes les plus savants de son siècle : cet ouvrage avait été écrit l'an 1026. Or, dans cet ouvrage, recueil de pièces ou dissertations en différents sujets se trouvait un martyrologe dans lequel au deuxième jour de septembre, il était fait mention de saint Agricol évêque d'Avignon⁴.

¹ Quelques auteurs le nomment Childebert III.

² L'abbé Clément. *Vie de saint Agricol*, pag. 51.

³ *Annales Benedict.* anno 1026 n° xcvi.

⁴ *Actione sancti Agricoli episcopi* Voici dans le *Catalogue raisonné de la bi-*

Diverses églises ou chapelles furent élevées en l'honneur de saint Agricol. Une des plus célèbres est celle qui fut construite près de la ville de Roquemaure sur la rive droite du Rhône. Cette chapelle qui appartenait aux Moines Bénédictins de Saint-André, était desservie par un prêtre qui y exerçait certaines fonctions paroissiales. Il est fait mention de cette église dans une Bulle du Pape Gélase II donnée à Orange en 1119. Le Pape Urbain II dans une Bulle datée d'Avignon en 1096 fait également mention d'une chapelle de saint Agricole à Loubières.

Nous avons vu dans la vie de saint Magne que en 1321 le Pape Jean XXII ayant fait faire des réparations considérables à l'église fondée autrefois par notre saint et qui avait pris son nom par la suite, y fit transférer son corps avec celui de saint Magne. En échange l'église cathédrale reçut les corps des saints Donat, Maxime et Vérédème qui reposaient auparavant dans l'église de saint Agricol. En 1458 les corps des deux saints furent inhumés sous le maître-autel de l'église aussi le père et le fils unis pendant leur vie ne furent pas séparés non plus par la tombe. On en a fait dans la suite d'autres translations sur lesquelles il est inutile d'insister.

La vie de saint Agricol a été publiée d'abord par Vincen Barralis dans la chronologie des Saints de l'abbaye de Lérins et ensuite par Surius. Cette vie fut insérée dans l'Office du même Saint édité à Avignon l'an 1671, et les Bollandistes l'ont reproduite dans leur grande collection avec des notes critiques. Mais il est évident que cette vie, telle que nous l'avons actuellement est de rédaction récente, puisqu'elle fait mention du titre de Rosaire donné à une chapelle de l'église de Notre-Dame de Doms, laquelle n'a reçu ce nom qu'en 1574. Les auteurs s'accordent néanmoins à reconnaître que le rédacteur de cette vie a écrit sur des témoignages antérieurs. Nous avons dû relever de temps à autre quelques inexactitudes de chronologie qui peuvent venir soit du premier rédacteur, soit du compilateur lequel écrivait à une époque où la critique historique était

bibliothèque de M. le marquis de Cambis Velleron, une description très-détaillée de ce fameux manuscrit. pag. 570 à 636,

peirte à l'état d'enfance. C'est d'après ce premier document que d'autres auteurs ont traité la vie de saint Agricol soit dans des ouvrages *ex professo* soit dans l'histoire des Évêques d'Avignon¹.

Par délibération du conseil municipal d'Avignon en date du 10 décembre 1647 saint Agricol fut choisi comme principal patron et protecteur de la ville. La solennité de sa fête actuellement renvoyée au dimanche qui suit le 2 septembre, se célèbre toujours avec beaucoup d'éclat. On l'invoque particulièrement pendant les temps de sécheresse pour obtenir la pluie par son intercession, comme en fait foi l'hymne de son Office².

Saint Agricol est constamment représenté dans ses images tantôt avec *une cigogne éployée d'argent au champ d'azur*, tantôt avec une cigogne non éployée tenant un serpent dans son bec, tandis que cinq autres serpents fuient en sens opposé; tantôt enfin avec *trois cigognes volant dans un alignement direct*. Ce symbole caractéristique est destiné à rappeler le souvenir d'un des miracles les plus populaires de notre Saint dont la protection dit la légende rapportée dans l'hymne de sa fête³ délivra le territoire d'Avignon d'une invasion prodigieuse de cigognes et de serpents. Un jeu singulier qui a été en usage jusqu'en 1738 rappelait aussi le même événement.

C'est ainsi que la mémoire du peuple garde le souvenir de

¹ Parmi les premiers contentons-nous de citer le P. Eusèbe Didier, Recollet, dont le panégyrique du Saint imprimé en 1735 donna lieu à une longue polémique; c'est d'ailleurs un ouvrage très-curieux plein d'esprit et de science. L'Abbé Clément fit paraître à Avignon en 1771 une vie de saint Agricol : M. l'Abbé Moutonnet a parlé incidemment de la vie de saint Agricol dans sa notice sur l'Eglise qui porte le nom de ce Saint. Parmi les derniers qu'il nous suffise de mentionner outre les auteurs déjà nommés Nougier, Pornery, Pantoni et M. l'Abbé Granget.

² Urbis tu columen rebus in arduis
Imbres sponte fluunt arbitrio tui :
Messes terra parit, vinea germinat
Cum tu nubibus imperas.

³ Vastant innumeræ rura ciconiæ,
Urbem pestiferis anguibus inquinant,
Has jussu removes; munere quo Patris
Jam nunc novimus alites.

ces Saints préférés avec plus de fidélité et d'amour que maintes poudreuses archives.

(L'ABBÉ PAUL TERRIS.)

SAINT GUILLAUME,

ÉVÊQUE DE ROSCHILD EN ZÉLANDE.

Saint Guillaume, prêtre anglais, d'une éminente sainteté, était chapelain du roi Canut. Ayant accompagné ce prince dans un des voyages qu'il fit d'Angleterre en Danemarck, il fut extrêmement touché de compassion à la vue de l'ignorance dans laquelle les Danois encore idolâtres étaient plongés. Il voulut rester dans le pays pour y annoncer l'Évangile¹. Il gagna un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ, et fut placé sur le Siégé épiscopal de Roschild en Zélande.

Peu de temps après, Sewin, roi de Danemarck, contracta un mariage incestueux avec la fille du roi de Suède. Les remontrances du Saint ne produisirent aucun effet, mais la terreur des censures de l'Eglise inspira au coupable de vifs sentiments de pénitence. Le même prince ayant une autre fois condamné plusieurs personnes sans observer les formalités ordinaires de la justice, Guillaume alla l'attendre à la porte de l'église et lui en ferma l'entrée. Quelques officiers mettant l'épée à la main, il leur présenta sa tête, en leur disant qu'il était prêt à mourir pour la défense de la cause de Dieu, si indignement outragée dans les victimes d'une sentence inique prononcée par celui que la Providence avait institué le protecteur de ses sujets. Mais le roi, qui avait conçu une vénération profonde pour ce saint Évêque, rentra en lui-même, détesta son péché et en fit pénitence. Guillaume le conduisit ensuite lui-même dans l'église. Si l'on admira en cette occasion le zèle du pasteur, on fut également édifié de la docilité avec laquelle le prince se soumit à la correction².

¹ Les Danois furent convertis à la Foi par les prédications de saint Ansgar, d'Ebbon, de Withmar, de Rembert, etc. Eric I^{er}, roi de Dannemarck fut baptisé en 826, sous le règne de l'empereur Louis le Débonnaire. P. 2 et *Luce Evangelii orbi terrarum exoriente*, p. 425.

² Le roi Swein ou Suénon II apostasia ; mais son successeur Knut ou Cnut

Depuis ce temps-là, ils employèrent conjointement leurs efforts pour procurer la gloire de Dieu. Après la mort du roi, on porta son corps à Roschild, où les rois de Danemarck faisaient ordinairement leur résidence, et où était leur sépulture. On dit que saint Guillaume pria Dieu de ne le point séparer du prince son ami, et qu'étant mort en même temps, on l'enterra dans le même lieu en 1067. Il était en Danemarck depuis quarante ans. Baronius et quelques auteurs l'ont confondu, par méprise, avec Guillaume, Chanoine régulier à Paris, qui le siècle suivant, fut Abbé d'Eskil dans le diocèse de Roschild.

SAINT MAWS.

Saint Maws, était un Moine irlandais d'une ferveur extraordinaire. Ayant passé dans la province de Cornouaille, il y mena une vie extrêmement austère dans un lieu où l'on bâtit depuis une chapelle sous son invocation, et où il s'est formé un bourg parlementaire de son nom. On y voyait autrefois dans le cimetière sa chaire qui était de pierre, et un peu plus loin le puits qui avait servi à son usage. On le représente ordinairement avec l'habillement et les attributs d'un maître d'école. La tradition du pays porte qu'il fut fait Evêque dans la Bretagne, ce que semble indiquer cette chaire dont nous venons de parler.

SAINT PIERRE DE CHAVANON,

CHANOINE RÉGULIER.

Saint Pierre de Chavanon, né à Langeac en l'an 1003, enfant d'une famille noble, eut le honneur de recevoir une éducation

et II, surnommé le Grand, porta ou envoya de l'Angleterre, dont il était roi, plusieurs missionnaires zélés en Danemarck, lesquels y rétablirent le Christianisme. Ce prince étant mort à Shaftsbury en 1040, la couronne de Danemarck passa à Magnus. Celui-ci, qui mourut trois ans après, eut pour successeur Swein III, surnommé Estrithius, mort en 1067.

pieuse, tout jeune il s'imposa des austérités qui le préparèrent à la vie ecclésiastique il fut élevé à la prêtrise et devint assez tôt archiprêtre de Langeac. Dès lors on le vit prêcher avec zèle et mener la vie des vrais Ministres du Seigneur. Mais son mérite et ses talents remarquables dans la chaire l'exposèrent à des dangers. On accourait à ses sermons ; et un jour une femme de mauvaise conduite essaya de l'entraîner au mal. Il prit aussitôt la résolution d'aller vivre dans la solitude. L'Évêque de Clermont lui donna pour retraite la vallée de Pébrac où il fonda un monastère de Chanoines réguliers de saint Augustin. Il avait alors cinquante cinq ans. Cette abbaye devint célèbre et des Religieux s'y retirèrent en grand nombre. Ils nommèrent Pierre de Chavanon leur Prieur, dignité qu'il conserva toujours jusqu'à sa mort toute sainte, qui eut lieu en l'an 1080. Le Saint avait soixante-dix-sept ans. On le fête le 2 et le 8 septembre.

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE DE LOUVAIN,

VIERGE ET MARTYRE.

Cette pieuse fille naquit à Louvain, de parents vertueux, mais pauvres, au commencement du treizième siècle. Son père la mit en service chez un de ses alliés qui se nommait Amand, qui tenait une auberge, et qui, pieux aussi, se faisait un devoir de donner l'hospitalité aux pèlerins pauvres. Elle se trouvait là bien heureuse d'exercer la charité en secourant les malheureux pour l'amour de Jésus-Christ. Elle avait fait vœu de vivre vierge.

Amand et sa femme avaient, depuis quelque temps, résolu d'embrasser la vie monastique. Dans cette vue, ils vendirent tout ce qu'ils possédaient. Informée de ce projet, Marguerite résolut de prendre le voile dans le couvent de Saint-Bernard. Quelques scélérats, sachant que l'argent produit par cette vente se trouvait dans la maison, prirent le costume de pèlerins et vinrent le soir demander l'hospitalité pour la nuit. Amand, quoi-

qu'il dût partir le lendemain pour l'abbaye de Villiers voulut faire encore cette œuvre de charité, et pour mieux traiter les pèlerins, il envoya Marguerite acheter du vin, dans une cruche que l'on conserve encore à Louvain; mais à peine eut-elle quitté la maison, que ces misérables assassinèrent Amand, et sa femme. Marguerite, à son retour, fut bâillonnée et traînée hors de la ville. Là ils se consultèrent pour savoir ce qu'ils feraient d'elle. L'un des bandits lui donna un coup de poignard, et, la croyant à demi morte, il jeta son corps dans la Dyle, le 2 septembre 1225.

« Dès ce moment Dieu voulut faire connaître combien la vie de cette pieuse vierge lui avait été agréable : son corps n'alla pas au fond, mais flotta sur la surface de l'eau et remonta la rivière jusque dans la ville; en même temps, une lumière céleste l'entourait, et on entendait des chants harmonieux.

« Plusieurs personnes furent témoins de cet événement, entre autres Henri 1^{er}, duc de Brabant, qui se trouvait alors à son château de Burgt. Bientôt le bruit s'en répandit à Louvain; le Chapitre de Saint-Pierre, accompagné du duc et de sa femme, des nobles et du corps des magistrats, alla relever ce gage précieux que l'on porta avec beaucoup de solennité dans l'église collégiale de Saint-Pierre. Le corps fut mis dans une châsse que l'on plaça dans une chapelle extérieure, derrière le chœur. Mais, vers la fin du dix-septième siècle, la vénération des fidèles pour cette bienheureuse vierge s'accrut extraordinairement; on trouva bon alors de satisfaire aux vœux du peuple : la châsse fut dorée, et l'entrée de la chapelle, qui était hors de l'église, fut maçonnée en 1732 et réunie à la chapelle intérieure. En 1764, on y plaça un autel en marbre blanc et noir. Le tableau, peint par Verhaegen d'Alost, représente le martyr de Marguerite.

« Les fidèles y implorent constamment le secours de son intercession auprès du Tout-Puissant. Il serait trop long de rapporter tous les miracles qui y furent obtenus et qui ont prouvé que l'intercession de cette Bienheureuse Vierge est

agréable au Tout-Puissant. Néanmoins, aucun acte solennel n'a jusqu'ici autorisé le culte qu'on lui rend¹ .»

RACHEL ET LIA,

FEMMES DE JACOB.

Jacob, à l'âge de soixante-dix-sept ans, fut envoyé par Isaac son père et Rebecca sa mère, en Mésopotamie, pour éviter les effets de la colère de son frère Esaü, et pour prendre une femme dans leur parenté. Étant arrivé auprès de Haran, il s'arrêta dans un champ près d'un puits où l'on faisait boire les troupeaux, et demanda à trois bergers qu'il y trouva, des nouvelles de Laban, son oncle maternel, qui demeurait en cette ville. Ils lui montrèrent sa fille Rachel, qui venait au puits avec son troupeau qu'elle avait coutume de mener paître elle-même. Jacob lui déclara qu'il était son cousin germain, fils de Rebecca, qui était la sœur de Laban son père ; et, après avoir fait boire son troupeau, il la baisa en répandant des larmes qui marquaient sa joie et sa tendresse. Rachel courut aussitôt le dire à Laban, qui vint au-devant de son neveu, et le conduisit en sa maison. Un mois après, il lui demanda quelle récompense il désirait, disant qu'il n'était pas raisonnable qu'il le servit gratuitement. Il avait une autre fille, qui était l'aînée, et qui s'appelait Lia. Elle avait les yeux chassieux, au lieu que Rachel, sa cadette, était belle et très-agréable. Jacob, qui avait conçu de l'affection pour celle-ci, dit à Laban : « Je vous servirai sept ans pour Rachel, votre seconde fille. » Laban y acquiesça, disant qu'il valait mieux la lui donner qu'à un autre. Jacob le servit donc sept ans pour Rachel : et ce temps ne lui paraissait que peu de jours, tant l'affection qu'il avait pour elle était grande ; c'était un effet de la maturité de son âge et de la chasteté de son amour, vu que le temps le plus court paraît long, pour l'ordinaire en pareille occasion, à ceux qui aiment. Il est aisé de juger de là, qu'i

¹ Mgr. Doney, évêque de Montauban, dans ses additions à Godescard.

se proposait principalement la sagesse et la vertu de Rachel, pour récompense de son travail.

Lorsque les sept ans furent passés, Jacob dit à Laban : « Donnez-moi ma femme, puisque le temps de l'épouser est accompli. » Laban fit donc les noces, ayant invité au festin ses amis, qui étaient en grand nombre. Le soir étant venu, il fit entrer Lia, son aînée, dans la chambre de Jacob, et lui donna pour la servir, une fille qui s'appelait Zelpha. Jacob l'ayant prise pour sa femme, reconnut le matin que c'était Lia. Il se plaignit à son beau-père de la tromperie qu'il lui avait faite, disant que c'était Rachel qu'il avait épousée, et que c'était pour elle qu'il l'avait servi. Laban répondit que ce n'était pas la coutume du pays où il vivait, de marier les cadettes avant les aînées. Il dit à Jacob de passer la semaine avec celle-ci, suivant la coutume que l'on avait alors d'employer sept jours à la célébration des noces ; et il promit de lui donner l'autre, pour le temps de sept années qu'il le servirait de nouveau.

Jacob consentit à ce qu'il voulait, et ratifia son mariage avec Lia. Au bout de sept jours, il épousa Rachel, à qui son père avait donné une servante nommée Bala. Se voyant dans la possession de ses désirs, il préféra la seconde à l'aînée, dans l'affection qu'il lui portait, et servit encore Laban pour elle pendant sept autres années.

Mais il ne parut pas que le Seigneur favorisât d'abord ses inclinations. Car, voyant qu'il avait du mépris pour Lia, il voulut la récompenser d'ailleurs, et il la rendit féconde, pendant que sa sœur demeurait stérile. Lia conçut donc peu de temps après son mariage, et eut plusieurs enfants à qui elle donna des noms qui marquaient que Dieu avait eu égard à son humiliation, et qu'elle avait de la reconnaissance pour les grâces qu'il lui avait faites. Elle donna quatre fils de suite à son mari. c'étaient Ruben, Siméon, Lévi et Juda. Rachel, voyant qu'elle était stérile, porta envie à sa sœur, et dit à son mari : « Donnez-moi des enfants, autrement je mourrai. » Jacob lui répondit en colère : « Croyez-vous donc que je sois

comme Dieu ; et n'est-ce point lui qui empêche que votre sein ne porte son fruit ? » Rachel répartit qu'elle avait sa servante Bala, et qu'il pouvait aller à elle, afin qu'elle pût avoir au moins des enfants d'elle. Elle lui donna donc Bala pour seconde femme, et Jacob en eut deux fils, que Rachel nomma Dan et Nephtali, les regardant comme s'ils eussent été à elle. Lia, de son côté, s'apercevant qu'elle avait cessé d'avoir des enfants, donna Zelpha sa servante à son mari, qui en eut aussi deux fils, et elle les fit appeler Gad et Aser, voulant marquer qu'elle avait plus de bonheur que sa sœur. Elle eut encore un cinquième fils qui fut Issachar, et un sixième ensuite, nommé Zabulon, qui fut suivi d'une fille qu'elle appela Dina.

A la fin, le Seigneur se souvint aussi de Rachel, et il exauça ses vœux, en faisant cesser sa stérilité. Elle accoucha d'un fils qui fut nommé Joseph, sept ans environ après son mariage. Jacob, content d'avoir eu un fils d'elle, voulut s'en retourner au pays de Chanaan, auprès de son père Isaac, avec ses femmes et ses enfants ; mais Laban le pria de rester encore quelques années, ce que fit Jacob, jusqu'à ce qu'au bout de six ans, ne pouvant plus souffrir les tromperies et les autres mauvais traitements de son beau-père, ni résister à Dieu qui lui commandait de s'en retourner vers Isaac, il fit venir Rachel et Lia dans le champ où il faisait paître ses troupeaux, pour leur communiquer son dessein, et sonder son esprit sur cette résolution. Il leur représenta tous les sujets qu'il avait de n'être pas content de leur père, et leur fit voir diverses injustices qu'il lui avait faites. Il les trouva toutes disposées à le suivre.

Jacob, sans perdre de temps, fit monter ses femmes et ses enfants sur des chameaux, emmena ses troupeaux et tout ce qu'il possédait, en Mésopotamie, il prit le chemin du pays de Chanaan, pour aller retrouver son père Isaac. Laban était allé pour lors faire tondre ses brebis ; et Rachel avait pris l'occasion de cette absence, pour dérober les idoles de son père. Plusieurs ont cru que Rachel n'avait voulu que lui ôter les objets de son idolâtrie : mais son action a toujours passé pour

un larcin, parce qu'elle n'avait pas le droit de dérober à son père ce qui lui appartenait.

Laban, qui n'avait rien su de cette entreprise, que trois jours après leur départ, poursuivit Jacob, dans le dessein de se venger. Dieu arrêta la volonté qu'il avait de lui nuire : il se plaignit seulement de ce que Jacob avait emmené ses filles comme des prisonnières de guerre, et qu'il lui avait dérobé ses dieux.

Jacob, qui ne savait pas ce qu'avait fait Rachel, permit à Laban de visiter ses tentes et tout son bagage, ajoutant qu'il consentait qu'on punit de mort celui qui serait trouvé avoir pris ses dieux. Laban n'ayant pas trouvé ce qu'il cherchait dans la tente de Jacob, dans celle de Lia, dans celle des deux servantes, entra ensuite dans celle de Rachel. Mais ayant caché promptement les idoles sous la litière d'un chameau, elle lui dit : « Que mon seigneur ne se fâche pas, si je ne me puis lever maintenant devant lui, parce qu'un grand mal vient de me prendre. » Elle éluda ainsi la recherche et l'inquiétude de son père.

Jacob s'étant établi avec toute sa famille, à Luza ou Bethel, vint au printemps sur le chemin qui menait à Ephrata, avec sa femme Rachel, qui y demeura en travail. Elle eut grande peine à accoucher, et elle se trouva en péril de sa vie. La sage-femme lui dit : « Ne craignez point, car vous aurez encore ce fils. » Mais Rachel, qui sentait que la violence de la douleur la faisait mourir, étant près d'expirer, nomma son fils Benoni, c'est-à-dire, le fils de ma douleur. Néanmoins le père le nomma depuis Benjamin, c'est-à-dire, le fils de la droite, ou le fils très-fort et très-cher. Rachel mourut incontinent après, et elle fut ensevelie dans le chemin qui conduisait à la ville d'Ephrata, appelée depuis Bethléem.

On ne sait combien d'années Lia survécut à Rachel, mais on est assuré qu'elle était morte lorsque, vingt-quatre ans après, son mari Jacob alla demeurer en Égypte. Elle avait été ensevelie près d'Isaac et de Rebecca, dans l'autre qu'Abraham avait acheté, pour la sépulture des siens, près de la ville d'Hébron.

LE VÉNÉRABLE PÈRE GUÉRIN DU ROCHER,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Pierre Guérin du Rocher, né en 1731 dans un village voisin de Falaise, passa plusieurs années chez les Jésuites et resta dans la Société jusqu'à la suppression de leur Ordre. Il continua ensuite à se livrer à son goût pour les lettres et pour les recherches d'érudition. Il possédait une connaissance profonde des langues orientales et des histoires de la plus haute antiquité. En 1777, il fit paraître l'Histoire véritable des temps fabuleux. On joint ordinairement à cet ouvrage l'Histoire véritable des temps fabuleux, confirmée par la critique qu'en a faite, deux ans après l'Abbé Chapelle. Guérin montre dans son Histoire que l'Écriture-Sainte a fourni la matière de ses anciennes histoires et des mythologies, et que l'histoire d'Égypte en particulier n'est qu'un travestissement de faits rapportés dans la Bible, ou pour mieux dire, Guérin avait cru apercevoir dans tout ce que disent les historiens anciens de ces époques reculées, une image figurée des faits qu'on lit dans l'Écriture-Sainte. Il lui semblait qu'il était impossible de ne pas voir une grande ressemblance entre l'histoire des Égyptiens, telle qu'on la trouve dans Manéthon etc, et celle des Hébreux ; d'où il concluait que les prêtres égyptiens avaient une connaissance des livres des Hébreux, et que c'est sur ce qu'il nevas qu'ils ont fabriqué l'histoire de leurs nombreuses dynasties.

Il est bien à regretter que ce livre qui devait être porté douze volumes, n'ait pas été continué, le goût de l'auteur pour la piété et l'exercice des saintes œuvres l'ayant invinciblement borné vers d'autres objets. Il était entièrement occupé à des œuvres de charité, aux travaux de la direction et de l'instruction, lorsqu'il fut immolé à Paris avec les autres victimes du sacerdoce, le 2 septembre 1792.

François Guérin du Rocher, son père, jésuite aussi, fut martyrisé avec lui.

LE VÉNÉRABLE CURÉ VINCENT ABRAAM,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Abraam, curé du diocèse de Reims, et né en 1740, fut une des victimes de la révolution. Ayant refusé d'adhérer à la constitution civile du Clergé, il se vit obliger d'abandonner sa cure et se rendit à Paris espérant y remplir ses devoirs avec plus de sûreté; mais il fut arrêté après la terrible journée du 10 août, et renfermé avec plusieurs autres prêtres dans l'église des Carmes convertie subitement en un lieu de détention, où il fut massacré le 2 septembre.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Saint Étienne avait mis son royaume de Hongrie sous la protection de la très-sainte Vierge, en l'honneur de laquelle il construisit une magnifique église à Albe la Royale. Il fonda aussi des églises à Rome et à Constantinople, et fit bâtir un couvent à Jérusalem, auquel il assura des revenus suffisants. Il n'était pas moins libéral envers les pauvres, qu'il aimait comme les représentants du Seigneur. Un jour qu'il parcourait les rues d'Albe, sans nulle marque de sa dignité, pour distribuer des aumônes, les pauvres ne le reconnaissant point, se jetèrent sur lui pour avoir tout son argent; ils lui arrachèrent les cheveux et la barbe, et finirent enfin pas lui prendre sa bourse. Le saint roi se réjouit en son cœur d'endurer ces mauvais traitements pour Jésus-Christ, et il dit à la très-sainte Vierge : « Vous voyez, Reine du Ciel et de la terre, comme vos soldats m'ont traité; si c'était des ennemis qui l'eussent fait, je les punirais; mais puisque ce sont vos enfants, je les en remercie, et j'espère que, pour cet affront, vous me donnerez la couronne de la vie éternelle. » Et il prit la résolution de ne jamais refuser l'aumône à aucun pauvre.

L'empereur Conrad ayant voulu s'emparer de ses états,

saint Étienne implora le secours de la très-sainte Vierge, il lui dit : « Voulez-vous, ô glorieuse Reine, que cette partie de votre héritage périsse ! Donnez-moi la force et la prudence dont j'ai besoin ; et si nous sommes coupables, ne punissez que moi. » Il se mit aussitôt à la tête de ses troupes, mais il n'eut pas besoin de combattre ; car la puissante armée de Conrad se retira d'elle-même, sur un ordre que ce prince n'avait pas donné, et que ses généraux reçurent sans qu'on pût savoir dans la suite d'où il était venu. Ce qui fit penser avec raison que c'était un effet de la protection de la très-sainte Vierge envers la Hongrie et son saint roi.

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

A Albe-Royale, saint Etienne roi de Hongrie, qui, orné de vertus vraiment divines, convertit le premier les Hongrois à

1

QUARTO NONAS SEPTEMBRIS.

Albæ in Pannonia sancti Stephani Hungarorum Regis, qui divinis virtutibus exornatus, primus Hungaros ad fidem Christi convertit, et a Deipara Virgine ipso die Assumptionis suæ in cælum receptus fuit : ejus tamen festum ex constitutione Innocentii Papæ undecimi hac die potissimum recolitur, quæ Budæ munitissima arx sancti Regis ope ab exercitu Christiano strenue recuperata fuit. — Romæ sanctæ Maximæ Martyris, quæ una cum sancto Ansano Christum confessa, in persecutione Diocletiani, dum fustibus cæditur, reddidit spiritum. — Pamiæ in Gallia sancti Antonini Martyris, cujus reliquiæ in Ecclesia Palentina magna veneratione asservantur. — Item sanctorum Martyrum Diomedis, Juliani, Philippi, Eutyhiani, Hesychii, Leonidis, Philadelphi, Menalippi et Pantagapæ : quorum alii igne, alii aqua, ense alii, et cruce martyrium compleverunt, — Nicomediæ sanctorum Martyrum Zenonis, Concordii et Theodori filiorum ejus. — Eodem die passio sanctorum Evodii, Hermogenis, et Callistæ germanorum. — Lugduni in Gallia natalis sancti Justi Episcopi et Confessoris, miræ sanctitatis et prophetici spiritus viri. Hic Episcopatu cecidit, et in eremum Ægypti una cum Viatore ejus lectore secedens, cum aliquot annis proximam Angelis vitam egisset, et dignus suorum laborum finis advenisset, coronam justitiæ percepturus migravit ad Dominum pridie Idus Octobris : cujus sanctum corpus una cum ossibus beati Viatoris ejus ministri Lugdunum postea hac ipsa die delatum fuit. — Ibidem sancti Elpidii Episcopi et Confessoris. — In Piceno item sancti Elpidii Abbatis, cujus nomine oppidum appellatum, sacrum ejus corpus se possidere congaudet. — In monte Soracte sancti Nonnosi Abbatis, qui oratione sua ingentis molis saxum transtulit, aliisque miraculis coruscavit.

la foi de Jésus-Christ, et fut reçu dans le Ciel par la Vierge Mère de Dieu, le jour même de son Assomption. Sa fête, néanmoins fut, par l'ordre d'Innocent, fixée à ce jour, auquel les Chrétiens reprirent sur les infidèles la forteresse de Bude par le secours du saint roi.

A Rome, saint Maxime, martyr, qui, ayant confessé Jésus-Christ avec saint Ausan, dans la persécution de Dioclétien, rendit l'esprit sous les coups de bâton dont on l'accablait.

A Pamiers, saint Antonin, martyr, dont les reliques sont conservées avec beaucoup de vénération dans l'église de Palence.

Au même lieu, saint Diomède, saint Julien, saint Philippe, saint Entychien, saint Hésyque, saint Léonides, saint Philadelphie, saint Ménalippe et saint Pantagape, martyrs, qui méritèrent leur couronne, les uns par le feu, les autres par l'eau, d'autres par l'épée ou la croix.

A Nicomédie, saint Zénon et ses fils, saint Concorde et saint Théodore martyrs.

Le même jour, martyr de saint Evode, saint Hermogènes et sainte Calliste, frères et sœur.

A Lyon en France, fête de saint Just, évêque et confesseur, homme doué d'une sainteté admirable et de l'esprit de prophétie. Ce Saint, abdiquant son évêché et se retirant dans un ermitage d'Egypte avec Viateur son lecteur, y vécut quelques années d'une manière presque angélique ; et la digne fin de ses travaux arrivant, il alla recevoir du Seigneur la couronne de justice, la veille des ides d'octobre. Dans la suite, son saint corps et les os de saint Viateur, son ministre, furent rapportés à Lyon, ce propre jour.

Au même lieu, saint Elpide, évêque et confesseur.

En la Marche d'Ancône, saint Lupède (Elpède), abbé, où la ville qui porte son nom se glorifie de posséder son corps.

Au mont Saint-Oreste, saint Nonnose, abbé, qui, par le pouvoir de sa prière, transporta une pierre fort grosse, et brilla par d'autres miracles.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Antoine de Lyaler, martyr.

Saint Côme de Crète, solitaire dans l'île de Candie au VII^e siècle.

Saint Juste ou Justin, évêque de Strasbourg.

Saint Théodore d'Alexandrie, martyr dans cette ville.

Sainte Maxime, martyre à Rome avec saint Ancon.

Saint Eutychien, martyr à Byzance avec plusieurs autres.

Saint Facondin, martyr à Rimini avec ses deux frères et sa sœur.

Saint Eutyque, surnommé l'Estaumène, honoré chez les Grecs.

Saint Brocard, prieur du Mont-Carmel, mort en 1231.

Les Bienheureux Jacques et Philippe de Bevagna, Frères Mineurs, martyrs.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-Baptiste-Claude Aubert, curé de Pontoise, pour refus du serment schismatique, condamné à mort à Paris le 2 septembre 1792.

Auzuret (prénoms inconnus) curé au diocèse de Saintes, retiré à Paris, massacré au couvent des Carmes devenu une prison, ce même jour.

Balmain (prénoms inconnus) prêtre de la Congrégation des Eudistes, massacré aux Carmes, ce même jour.

Banque (prénoms inconnus) prêtre de Saint Jacques de l'hôpital, massacré aux Carmes.

Don Barreau, Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur, massacré aux Carmes.

Barret, prêtre de l'Église de Saint Roch à Paris, massacré aux Carmes, ce même jour.

Nicolas Baulieu, prêtre de la Congrégation des Eudistes, massacré aux Carmes.

Joseph Bécavin, prêtre de Mantes, arrêté à Paris et massacré aux Carmes.

Benoît l'aîné et Benoît cadet, prêtres à Paris, massacrés aux Carmes.

Bérault-Duperron, prêtre-Eudiste à Paris, massacré aux Carmes, ce même jour.

Bessin (prénoms inconnus), curé au diocèse d'Évreux, expulsé de la paroisse pour refus de serments, massacré à coups de baïonnette, coupé en morceaux et ces morceaux trainés dans les rues le 2 septembre 1792.

Vincent Abraham, curé au diocèse de Reims, venu à Paris, massacré aux Carmes ce même jour.

Thomas de Boisgelin, vicaire-général de l'Archevêque d'Aix, pour refus de serment emprisonné à l'abbaye, massacré là le 2 septembre 1792.

Jacques-Jules Bonnaud, jésuite né en Amérique, massacré ce même jour aux Carmes.

Jean François Bousquet, prêtre de Paris, mis à mort aux Carmes ce même jour.

Broussin (prénoms inconnus), prêtre arrêté à Paris et massacré aux Carmes.

Jean-François Burté, prêtre et docteur de Sorbonne massacré aux Carmes, ce jour.

Jean-Charles Charlon de Millou, massacré aux Carmes.

Chaudet (prénoms inconnus) prêtre de la paroisse de Saint Nicolas des champs, massacré aux Carmes, ce même jour.

Dom Antoine Chevreux, général des Bénédictins de Saint Maur massacré là ce même jour.

Cleret (prénoms inconnus), aumônier d'un hôpital de Paris, massacré le 2 septembre aux Carmes.

Collin (prénoms inconnus) curé du diocèse de Langres, massacré là le même jour.

Jean Croiset, prêtre, massacré au même lieu, le même jour.

Cussac (prénoms inconnus) massacré là quoique prêtre de Saint-Sulpice, ce même jour.

Pierre Dardan, prêtre Eudiste, massacré là, ce jour.

Delaunay (prénoms inconnus) massacré ce même jour dans la maison des Carmes.

Jacques-Joseph Delandes, curé au diocèse de Coutances, massacré à Paris le 2 septembre 1792

Delfaut (prénoms inconnus) jésuite, curé au diocèse de Sarlat, massacré ce même jour.

Deruelle (prénoms inconnus) prêtre de l'église de Saint Gervais à Paris, massacré ce même jour.

Gabriel Després, prêtre, vicaire-général de Paris, massacré ce même jour.

Despoimeray, prêtre de Paris (prénoms inconnus) massacré le 2 septembre.

Thomas René du Buisson, curé de Barville au diocèse de Sens, massacré aux Carmes.

Bernard Dufour, prêtre de Mâcon, assassiné aux Carmes, ce même jour.

Jean-Marie Dulau, archevêque d'Arles, massacré d'une manière atroce dans l'église des Carmes le 2 septembre 1792.

Dumas (prénoms inconnus) prêtre d'Issy, massacré aux Carmes.

François Dumas-Rameau, prêtre, massacré ce même jour.

Jacques Durvé, prêtre Eudiste, assassiné là.

Ernès (prénoms inconnus) docteur de Sorbonne, mis à mort là, ce même jour.

Joseph Estard, curé à Charonne, assassiné aux Carmes, le 2 septembre 1792.

Fontaine (prénoms inconnus) égorgé aux Carmes avec deux autres prêtres.

Armand de Foucaut, vicaire-général d'Arles, massacré avec son Archevêque.

Claude-François Gagudères des Granges, jésuite recommandable par sa piété et son savoir, massacré aux Carmes, le 2 septembre 1792 à l'âge de 60 ans.

Gallet (prénoms inconnus) prêtre de la Congrégation de Saint-Sulpice, tué là ce même jour.

Gaubert (prénoms inconnus) prêtre de l'abbaye de Saint-Germain-des-prés, tué là le 2 septembre.

Louis-Laurent Gauthier, prêtre massacré ce même jour aux Carmes.

Louis Gellier, prêtre massacré au même lieu ce même jour.

Séverin Giraud, prêtre de Sainte-Élisabeth à Paris, égorgé là ce même jour.

Goguin (prénoms inconnus) prêtre Sulpicien, grand savant, tué là ce même jour.

André Grasset de Saint-Sauveur, prêtre Eudiste, massacré ce jour aux Carmes.

Guérin (prénoms inconnus) prêtre massacré aux Carmes, le 2 septembre 1792.

Guillaumot (prénoms inconnus) prêtre massacré là, ce même jour.

Jean-Antoine Guillemet, prêtre de Saint-Roch à Paris, tué ce même jour.

François-Louis Hébert, prêtre Eudiste, confesseur de Louis XVI, massacré aux Carmes, ce jour.

Hourrier (prénoms inconnus) prêtre de Saint-Sulpice, massacré là ce même jour.

Saintin Huré prêtre de Paris, massacré à l'abbaye, ce même jour.

Jean-Baptiste Jannin, prêtre massacré aux Carmes, ce même jour.

Jean Lacan, prêtre chapelain de l'hôpital des enfants trouvés à Paris, tué aux Carmes, ce même jour 2 septembre 1792.

Pierre Landry, jeune prêtre de Paris, massacré aux Carmes à l'âge de 30 ans.

Pierre-Alexandre de Langlade, vicaire général de Rouen, tué aux Carmes le 2 septembre 1792.

Laporte (prénoms inconnus) prêtre de Brest, massacré aux Carmes, même jour.

Langier prénoms inconnus) prêtre massacré aux Carmes ce même jour

Laurent (prénoms inconnus) prêtre occupé des sourds-muets, tué ce jour, aux Carmes.

Robert Lebis, prêtre Eudiste, massacré aux Carmes, ce même jour.

Louis Ange Lebreton, prêtre Capucin, tué ce même jour aux Carmes.

Olivier Lefèbvre, prêtre de Paris à l'hôpital de la Miséricorde, massacré là ce même jour.

Urbain Lefèbvre, prêtre des missions étrangères, assassiné aux Carmes ce même jour.

François Lefranc, grand vicaire de Coutances, massacré aux Carmes, ce jour.

Charles-François Legacé, prêtre et grand prédicateur, assommé là, ce jour.

Michel-Joseph Lemercier, prêtre de Saint-Eustache à Paris, massacré aux Carmes.

Lemeunier (prénoms inconnus) prêtre d'Alençon, assassiné là le même jour.

Londiveau, prêtre massacré ce jour aux Carmes, pour refus de serment schismatique.

Longuet (prénoms inconnus) prêtre de Saint-Martin de Tours, tué aux Carmes, ce jour.

Lorette (prénoms inconnus) curé de Ham, déporté et mort à Rochefort le 2 septembre 1794, à l'âge de 75 ans.

N. de Lubersac, prêtre, aumônier de madame Victoire de France, tante de Louis XVI, massacré dans l'Église des Carmes le 2 septembre 1792.

Luzeau (prénoms inconnus) jeune prêtre de Nantes, massacré aux Carmes, ce même jour.

Gaspard-Claude Maignien, curé du diocèse de Rouen, massacré aux Carmes, ce même jour.

Jean-Philippe Marchand, prêtre de Niort, massacré aux Carmes le 2 septembre 1792

Martin (prénoms inconnus) prêtre de l'église de Saint Jacques de la Boucherie à Paris, conduit aux Carmes ave

deux confrères et massacrés tous trois en descendant de voiture.

Réné Massey, religieux Bénédictin, massacré aux Carmes, ce même jour.

Marin (prénoms inconnus) prêtre de Saint-Sulpice, assassiné là, ce même jour.

Mauduit (prénoms inconnus) curé au diocèse de Sens, massacré ce jour aux Carmes.

François de Mallet de Fargues, prêtre du diocèse de Saint-Flour, massacré là à l'âge de 28 ans.

Louis Menuret, curé de Montélimart, massacré aux Carmes ce même jour.

Jean-Alexandre Monge, prêtre du diocèse d'Autun, tué aux Carmes, ce même jour.

Jean-Jacques Morel des Prés, capucin suisse, arrêté à Paris, et massacré aux Carmes.

Jean-Baptiste Nativel, prêtre à Argenteuil, massacré aux Carmes.

Réné Nativel, frère du précédent massacré avec lui, ce même jour.

Nezel (prénoms inconnus) prêtre, comme les autres pour refus de serment schismatique massacré aux Carmes le 2 septembre 1792.

Antoine-Augustin Nogier, sacristain de l'église des Ursulines à Paris, massacré aux Carmes, ce même jour.

Ploquin (prénoms inconnus) prêtre du diocèse de Tours, massacré là, ce même jour.

Pierre-François de Pazéry, vicaire général de l'Archevêque d'Arles, et ses deux neveux, Jules honoré Cyprien de Pazéry et Joseph-Thomas de Pazéry, prêtres et docteurs de Sorbonne, massacrés ensemble ce même jour dans l'église des Carmes.

Pey (prénoms inconnus) vicaire de saint Landry à Paris, massacré à la prison de l'abbaye.

Jean-Michel Pontus, prêtre massacré aux Carmes, le 2 septembre 1792.

Réné-Nicolas Poret, curé au diocèse de Sens, massacré aux Carmes, le même jour.

Augustin Porlier, prêtre du diocèse de Sens, massacré là, le même jour.

Quesnau (prénoms inconnus) prêtre de l'Anjou, massacré là, le même jour.

Antoine-François Ravinel, ecclésiastique du séminaire de Saint-Sulpice, massacré au même lieu, ce même jour.

Pierre Rigaut, prêtre de Rouen, pour refus de serment, déporté, mort à Rochefort à l'âge de 61 ans le 2 septembre 1794.

Joseph-Pierre Robert, prêtre du diocèse de Vannes, pour refus aussi du serment schismatique, déporté et mort ce même jour à Rochefort, âgé de 48 ans. 1794.

Robert (prénoms inconnus) prêtre du diocèse de Luçon, arrêté à Paris, emprisonné aux Carmes et massacré là ce même jour de l'année 1792.

Louis-François Rosé, curé dans le pays de Caux, arrêté à Paris et emprisonné à la maison des Carmes, massacré là le 2 septembre 1792.

Jean Césaire de Rostaing, jeune diacre de Lyon, réfugié à Issy près Paris, arrêté, emprisonné aux Carmes et massacré le même jour 2 septembre 1792.

Rousseau (prénoms inconnus) prêtre de la Communauté de Saint-Sulpice, envoyé aux Carmes et massacré là, le 2 septembre 1792.

Un autre Rousseau, cité pareillement sans prénoms, jésuite, emprisonné aux Carmes et massacré ce même jour le 2 septembre 1792.

Marc-Louis Royer, curé de Saint-Jean en Grève à Paris, emprisonné à l'abbaye, massacré le 2 septembre même année.

Saint Remy et saint Sauveur, deux prêtres dont les prénoms sont inconnus, massacrés aux Carmes, ce même jour.

François-Urbain Salins, prêtre de Couserans, massacré là ce même jour.



Samson (prénoms inconnus) vicaire de la paroisse de Saint-Lou à Paris, massacré dans la maison des Carmes le 2 septembre 1792.

J. François de Savine, jeune prêtre de la Communauté de Saint-Sulpice, massacré aux Carmes, ce même jour.

Séguin (prénoms inconnus) vicaire de la paroisse de Saint-André des arts à Paris, massacré aux Carmes, le même jour.

Simon, prêtre de Paris, emprisonné aux Carmes, massacré le 2 septembre 1792.

Joseph Martial Texier, vicaire de Saint-Sulpice à Paris, massacré là ce même jour.

Joseph Thierry, élève du séminaire de Saint-Sulpice, massacré aussi là, ce même jour.

Thomas (prénoms inconnus) prêtre directeur spirituel des Ursulines à Paris, arrêté, emprisonné aux Carmes et massacré ce même jour.

Trubert (prénoms inconnus) prêtre retiré à Paris, emprisonné aux Carmes le 1^{er} septembre 1792, assassiné le lendemain.

Vareille-Duteil (prénoms inconnus) vénérable prêtre retiré à Asy, emmené aux Carmes, massacré dans leur église le 2 septembre 1792.

Bertrand Véchambre, prêtre du diocèse de Périgueux, déporté et mort à Rochefort dans l'entrepont du navire, le 2 septembre 1792.

Verrier (prénoms inconnus) prêtre massacré ce même jour, dans l'église des Carmes.

Mathieu-Nicolas Villecrochin, vieux jésuite vénérable, enfermé aux Carmes et massacré dans leur église ce même jour.

Volondat (prénoms inconnus) prêtre du diocèse de Limoges, conduit à la maison des Carmes, massacré là, le 2 septembre 1792.

Et d'autres encore dont Dieu sait les noms.

TROISIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Sainte Sérapie, vierge, et sainte Sabine, martyres. — Sainte Phébé, diaconesse. — Saint Mansuy ou Mansu, premier évêque de Toul. — Sainte Basilisse, jeune martyre. — Saint Ambroise, évêque de Sens. — Saint Théodiste, abbé en Palestine. — Saint Godegrand, évêque de Séz. — Saint Siméon Stylite le Jeune. — Saint Hadouin, évêque du Mans. — Saint Rémacle, évêque de Maestricht. — Saint Ayoul, abbé de Lérins, martyr. — Les Bienheureux Jean de Pérouse et Pierre de Sasso-Ferrato, Frères Mineurs martyrs. — Le Bienheureux André Dotti, servite. — Le Vénérable Père Charles Lenfant, Confesseur de la Foi. — Le Vénérable Chanoine Pierre de Bets, Confesseur de la Foi. — Le Vénérable Chanoine Alexandre Gérard, Confesseur de la Foi. — Les six Martyrs du Japon. — Mémoire de la très sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINTE SÉRAPIE ET SAINTE SABINE,

VIERGE ET MARTYRE.

Sérapie était née en Syrie ; elle vint à Rome sous le règne de l'empereur Vespasien. Elle était chrétienne et servait Dieu avec une ferveur qui augmentait chaque jour. Comme elle n'avait plus de fortune, elle se vit obligée d'aller en condition chez une dame nommée Sabine, veuve d'un homme distingué par ses richesses.

Sérapie s'acquit l'estime et la confiance de sa maîtresse par son exactitude au travail et sa bonne conduite. Sabine était païenne ; elle ne fut pas longtemps à s'apercevoir que sa domestique professait le christianisme. Cependant elle n'osait la questionner à cet égard, dans la crainte de lui faire de la peine ; mais plus elle suivait sa conduite, et plus elle apprenait à l'estimer.

Un jour que Sérapie venait de terminer un ouvrage de sa main, Sabine fut très-contente, cette dame lui demanda si elle n'était pas chrétienne. La domestique avoua franchement qu'elle avait

le bonheur d'appartenir au Christianisme, et que c'était là sa seule consolation sur la terre. Loin de la blâmer, sa maîtresse l'engagea à bien suivre les préceptes de l'Évangile, sachant qu'elle y trouverait elle-même de grands avantages par la fidélité avec laquelle Sérapie remplirait tous ses devoirs.

Sabine manifesta même le désir de connaître quelques-unes des maximes du Christianisme ; alors Sérapie, profitant de ces heureuses dispositions, lui exposa la doctrine de Jésus-Christ, espérant enflammer son ardeur à en apprendre toujours davantage. Dieu bénit ses pieux efforts, et la maîtresse, convertie par sa fidèle domestique, fut présentée aux Ministres de Jésus-Christ, qui achevèrent son instruction et lui conférèrent le baptême.

Depuis ce moment, ces deux Chrétiennes ne formèrent plus qu'un cœur et qu'un esprit ; elles assistaient, tantôt ensemble, tantôt séparément, aux Offices de l'église, selon que les circonstances et les soins du ménage le leur permettaient. On les aurait prises pour les deux sœurs tant était grande leur union.

Sabine renonça alors aux divertissements et aux assemblées du monde, et fit le plus noble usage de l'immense fortune que son époux lui avait laissée. Elle devint la mère des pauvres, la consolatrice des affligés, la protectrice et le soutien des veuves et des orphelins. Sérapie l'aidait puissamment dans ces bonnes œuvres et allait à la recherche des malheureux. Bientôt les autres domestiques et gens attachés à Sabine se convertirent au Christianisme, et cette circonstance ne contribua pas peu à leur obtenir la palme du martyre à ces deux ferventes Chrétiennes.

L'empereur Adrien, prince très-versé dans les sciences humaines, gouvernait alors le vaste empire romain. Quoiqu'il n'eût pas publié d'édit pour persécuter les disciples de l'Évangile, on se permettait impunément de sévir contre eux, parce que les gouverneurs des provinces, conformément aux ordonnances de son prédécesseur Trajan, se rendaient souvent au désir du peuple qui demandait la mort des Chrétiens. On ne pouvait compter sur les intentions d'Adrien ; ce prince avait

fait construire un temple à l'impudique Vénus, au Calvaire, où le Fils de Dieu avait terminé sa vie ici-bas sur la Croix. Un autre temple, consacré à Jupiter, fut bâti à l'emplacement où était situé le tombeau de Jésus-Christ, lieu illustré par la résurrection du divin Sauveur. La grotte de Bethléem, où naquit le roi de gloire, n'échappa pas plus à la haine de l'empereur ; car il y fit élever un temple en l'honneur de l'infâme Adonis.

Les Chrétiens virent avec horreur des lieux si augustes souillés par la présence des mystères païens. Constantin le Grand fit plus tard démolir ces édifices odieux, à la place desquels sa sainte mère l'impératrice Hélène fit construire des églises chrétiennes.

Sabine et sa domestique Sérapie furent accusées d'être chrétiennes par un esclave. Bérylle, gouverneur de la province, fit aussitôt citer devant son tribunal Sérapie, comme étant l'auteur de la conversion de sa maîtresse. Elle se présenta sans délai devant le magistrat, prête à rendre un glorieux témoignage à sa foi.

Dès que Sabine fut instruite du sort qui menaçait sa domestique, elle déclara qu'elle ne consentirait pas à ce que cette fidèle servante partît seule ; mais qu'elle allait l'accompagner pour être témoin de son interrogatoire.

Arrivées devant le gouverneur, les deux femmes lui demandent ce qu'il désirait savoir d'elles. Bérylle fut très-embarrassé de la présence de Sabine, qu'il n'avait pas mandée, et il n'osa trop se prononcer contre cette dame, qui jouissait alors d'une grande considération à Rome, d'autant plus qu'il n'avait aucun ordre positif de l'empereur de sévir contre les femmes chrétiennes qui persévéraient dans leur religion. Après avoir balbutié quelques mots, il exhorta Sabine à se mettre en garde contre la secrète magie employée par Sérapie pour lui fasciner les yeux et l'attacher à son culte.

Sabine, que ces propos de magie blessaient vivement, ne put s'empêcher de lui répondre avec fermeté que les Chrétiens n'étaient pas des magiciens ; qu'elles adoraient le Seigneur

avec plus de droiture que les païens, dont les pratiques étaient sévèrement défendues par la Religion de Jésus-Christ.

Bérylle se contenta de cette réponse et renvoya les deux femmes, en recommandant toutefois à ses satellites de veiller sur la conduite de Sérapie, et, s'ils pouvaient parvenir à s'emparer d'elle sans que Sabine le sût, de la lui amener sur-le-champ.

Dès le troisième jour ils l'arrêtèrent et la conduisirent aussitôt à Bérylle. Ce misérable s'efforça d'abord, par des promesses et par des marques d'un intérêt hypocrite, à la faire apostasier ; mais ce fut en vain. Puis peu à peu il formula des menaces ; il lui intima l'ordre de reconnaître les dieux de l'empire et d'offrir de l'encens à ces prétendus protecteurs de la patrie. Sérapie lui déclara sans détours qu'étant chrétienne, elle ne pourrait jamais consentir à adorer comme des dieux de viles statues, et à offrir de l'encens à des êtres chimériques, qui n'avaient jamais existé que dans l'imagination des poètes. « Je ne connais, ajouta-t-elle avec force, qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre ; lui seul aura mon hommage et mon cœur. »

Bérylle adressa à l'humble servante une foule de questions, les unes plus captieuses que les autres, auxquelles Sérapie répondit avec beaucoup d'ingénuité et de franchise ; ensuite elle la condamna à recevoir des coups de bâton. On lui arracha ses habits avec brutalité, on l'attache à une colonne, on lui administre la correction qui devait, selon le dire du gouverneur, la faire changer de sentiments. Mais la sainte fille demeura ferme et endura ce traitement sans proférer une seule plainte.

Lorsque les bourreaux se furent acquittés de leur barbare commission, Bérylle demanda à la Martyre si elle était prête à sacrifier aux dieux.

« Non, répondit la Sainte.

— Eh bien, puisque vous ne voulez pas m'obéir, je vais essayer de vous faire repentir de votre obstination. Vous autres disciples du Galiléen, vous vous piquez de pudeur. On va vous

conduire dans une maison de prostitution, et deux jeunes gens, qui seront commis à cet effet, sauront vous réduire à vos devoirs. »

Aussitôt on l'entraîne dans une maison, et deux jeunes Égyptiens vont la tourmenter pour faire violence à sa vertu. La pieuse servante de Dieu élève alors son cœur vers Celui qui est le protecteur de l'innocence, et le conjure de ne pas l'abandonner. Les deux libertins s'approchent et se mettent en mesure d'outrager sa chasteté ; mais ils tombent sans connaissance à ses pieds.

Les soldats apostés entrèrent dans l'appartement en entendant ce bruit, et ne furent pas peu surpris de trouver les Égyptiens dans l'état le plus déplorable. Ils préviennent le gouverneur de cet accident. Furieux de voir ses horribles desseins échouer par la punition des deux libertins, Bérylle se fait ramener Sérapie et lui demande si ce châtiment est arrivé avant ou après le déshonneur qu'elle a subi. La vierge de Jésus-Christ déclare qu'à peine entrés dans l'appartement les jeunes gens furent frappés soudain par la puissance de Dieu, qui n'avait pas voulu permettre qu'on outrageât une chrétienne.

Cette réponse est accueillie par les huées et les blasphèmes de la multitude, qui attribue la défaite des deux libertins à la magie. Sérapie a beau protester contre cette interprétation on ne l'écoute pas. » Eh bien ! s'écrie-t-elle, avec force, puisque vous ne voulez pas ajouter foi à mes paroles, interrogez les victimes elles-mêmes. »

On essaye donc de les rappeler à eux-mêmes, et on y parvient. Les jeunes gens déclarent sans hésiter qu'ils ont été comme foudroyés à leur entrée dans l'appartement, et sans que Sérapie les eût seulement touchés. On se moque d'eux ; mais ils persistent à soutenir leur déposition, et finissent en disant, ou que Sérapie est une magicienne, ou que le Dieu qu'elle sert est un grand Dieu.

Bérylle fut confirmé dans son opinion que la jeune vierge était une puissante magicienne. Il la condamna de nouveau à être battue à coups de bâton. Puis interrogée de nouveau sur

les moyens qu'elle avait employés pour parvenir à ses fins et se garantir des insultes des jeunes gens, elle répondit :

« Comme chrétienne, je ne saurais être magicienne, puisque le Christianisme abhorre la magie. Le seul vrai Dieu, que j'ai invoqué avec ferveur, m'a protégée dans cette occasion comme il me protégera encore toutes les fois que je réclamerai son secours dans un besoin si pressant. »

Le gouverneur la fit alors tourmenter de nouveau ; mais il n'obtint rien. Après avoir ainsi tout essayé, il prononça contre elle la sentence suivante :

« Sérapie, pour avoir méprisé les ordonnances de l'empereur et avoir été convaincue de magie, est condamnée à avoir la tête tranchée. »

A l'instant on l'entraîne au lieu fixé par le gouverneur pour l'exécution. Calme et heureuse, elle bénit Dieu et se rendit avec joie à son triomphe. Sa tête tomba au milieu des applaudissements d'une multitude forcenée et ivre de sang.

Sabine était restée enfermée chez elle pendant le temps que durait l'interrogatoire et l'exécution de sa sainte servante. Elle eut la consolation de se procurer, à force d'argent, le corps sacré de Sérapie ; elle l'ensevelit elle-même dans une de ses terres.

La constance et la fermeté de Sérapie l'enflammèrent alors d'un saint zèle et provoquèrent en elle le désir de marcher sur ses traces.

Sérapie souffrit le martyre le 29 août, mais on solennise sa mémoire le 3 septembre, avec celle de sa bienheureuse maîtresse, qui fut exécutée l'année suivante, le même jour.

Sabine, qui prévoyait bien que tôt ou tard on sévirait aussi contre elle, profita de ce temps pour avancer encore en vertu et en sainteté. Elle vendit en secret une partie de ses biens, dont le produit fut distribué aux pauvres, et ne se réserva que ce qu'il lui fallait pour son entretien. Une extrême vigilance sur toutes ses démarches semblait d'abord la mettre à l'abri de toute poursuite ; sa vie innocente et retirée ne put cependant rester cachée longtemps. Les mêmes hommes qui avaient sur-

veillé avec tant de malice la conduite de Sérapie furent apostés pour veiller la sienne ; il ne leur était pas difficile de se convaincre qu'elle était chrétienne. Les immenses largesses qu'elle répandait dans le sein des pauvres la trahissaient ; car il n'était pas possible de n'être pas offusqué par la charité des Chrétiens, si opposée à la froide barbarie des païens. Ce qui aurait dû lui concilier l'estime et le respect des vils détracteurs du nom chrétien devint un titre de proscription et un crime irrémissible.

La cupidité a presque toujours marché l'égale de la fureur atroce que les gouverneurs des provinces manifestaient en toute occasion contre les disciples de Jésus-Christ. Pour arrêter l'effusion de ces largesses et grossir une fortune périssable, le juge Elpidius fit saisir Sabine. Elle fut condamnée à avoir la tête tranchée, et ses biens furent réunies aux domaines du prince.

Les Chrétiens enterrèrent Sabine à côté de sa bienheureuse domestique, et construisirent plus tard une belle église sur leurs tombeaux.

SAINTE PHÉBÉ,

DIACONESSE.

Saint Paul étant à Corinthe pour répandre l'Évangile, et voulant faire de cette ville le centre de sa mission dans l'Achaïe, logeait tantôt chez Aquila, tantôt chez Juste, tantôt chez Caïus, et quelquefois chez Phébé, dans le temps qu'elle était déjà diaconesse de l'Eglise naissante de Cenchres, bourg de l'Achaïe qui servait de port à la ville de Corinthe, pour l'Asie et tous les voyages du Levant.

On croit que saint Paul se servit d'elle pour faire tenir aux Romains la lettre qu'il leur écrivit de Corinthe en l'année 58 à l'occasion d'un voyage qu'elle fit à Rome.

Adon et Usuard font mention de sainte Phébé au troisième jour de septembre, en quoi ils ont été suivis dans le Martyrologe romain.

• SAINT MANSUY OU MANSU,

PREMIER ÉVÊQUE DE TOUL.

L'Église de Toul en Lorraine, comme la plupart de celles des Gaules, se glorifie d'avoir reçu la lumière de l'Évangile par le ministère de l'un des disciples de saint Pierre. L'homme apostolique à qui elle se tient redevable des premières semences de la foi, s'appelait Mansuet, que le peuple nomme saint Mansuy, et en quelques endroits *saint Mansu*; et elle le reconnaît pour le premier de ses Évêques.

C'est sans aucune apparence qu'on le fait Écossais, c'est-à-dire Irlandais, sur ce que plusieurs siècles après lui l'on a trouvé une personne de ce pays qui a pris le même nom.

Adon a fait mention de lui en ce troisième jour de septembre, auquel il se trouve aussi marqué dans le Martyrologe romain.

SAINTE BASILISSE,

JEUNE MARTYRE.

Pendant la persécution de Dioclétien, on arrêta à Nicomédie une jeune fille de neuf ans qui professait avec ardeur la foi catholique. On la présenta aux juges qui voulurent l'empêcher de confesser Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais elle se montra si affermie que les juges en furent troublés, leurs raisonnements impies n'ayant pas plus touché son cœur que leurs promesses, ils s'irritèrent et la firent fouetter cruellement. Elle subit ce supplice avec joie. Alors le président qui se nommait Alexandre la fit jeter dans les flammes, qui s'éteignirent, enfin on la livra aux bêtes qu'elle excita et qui lui ouvrirent le chemin des Cieux.

Cette jeune Sainte est fêtée le 3 septembre.

SAINT AMBROISE,

ÉVÊQUE DE SENS.

La sainteté de la vie de cet Évêque l'a rendu fort recommandable dans son diocèse où sa fête se célèbre le 3 septembre. On le dit contemporain de saint Germain d'Auxerre et de saint Loup de Troyes. Il siégea vers l'an 420 et on place en 455 la fin de son épiscopat. De nombreux miracles illustrèrent son tombeau dans le monastère de Saint-Germain.

Ansegise transféra son corps, en 876 à Saint-Pierre le vif.

SAINT THÉOCTISTE,

ABBÉ EN PALESTINE.

Théoctiste, après avoir mené assez longtemps la vie d'anachorète en Palestine, alla se mettre sous la direction de saint Euthyme, qui était le modèle des solitaires. Euthyme le reçut contre son premier dessein ; et ils s'en allèrent tous deux habiter une caverne, à quatre lieues de Jérusalem ; ils s'y enfermèrent et vécurent là dans la prière et la contemplation, se nourrissant de ce que leur fournissait la terre. Lorsqu'on eut découvert leur retraite, on vint de toutes parts les consulter et se recommander à leurs prières. Euthyme, qui jusqu'alors avait refusé des disciples, voulut bien les accueillir et il lui en vint un grand nombre. Il leur fit une laure, c'est-à-dire un monastère composé de beaucoup de cellules. Théoctiste fut chargé de la gouverner.

Après avoir dirigé cette grande Congrégation pendant plus de cinquante ans dans les voies de la perfection, Théoctiste s'en alla à Dieu en l'an 466.

Ce bienheureux Abbé est vénéré le 3 septembre.

¹ Emprunté à la France pontificale de M. H. Fisquet.

SAINT GODEGRAND,

ÉVÊQUE DE SÉEZ.

Godegrand, frère de sainte Opportune, abbesse de Montreuil, administrait avec une rare sagesse et une piété édifiante le diocèse de Séez, lorsqu'il prit la résolution d'aller visiter les tombeaux des saints Apôtres à Rome. Trompé par le zèle apparent dont se parait un nommé Chrodobert, il lui confia le gouvernement de ses ouailles pendant son absence : c'était introduire le loup dans la bergerie ; car Chrodobert ne pensa plus qu'à s'enrichir, pillà les églises et fit un tort considérable à la religion. La conscience de sa conduite criminelle lui fit bientôt craindre qu'à son retour Godegrand ne lui demandât compte de sa gestion, et ne lui infligeât le châtement dû à ses violences et aux spoliations qu'il avait commises. En conséquence il suborna un assassin, le filleul même du Saint, qui alla l'attendre sur le chemin d'Almenèches à Séez ou l'Évêque devait passer. Le Prélat arriva en effet et fut reçu par le brigand qui lui déchargea trois coups d'épée sur la tête ; il en mourut sur-le-champ, le troisième jour de septembre, auquel il est honoré comme Martyr. Son nom se trouve dans plusieurs Martyrologes. On croit qu'il souffrit vers l'an 571.

SAINT SIMÉON STYLITE LE JEUNE.

Ce saint Siméon est surnommé le Jeune pour le distinguer du premier Siméon, si célèbre par la longue pénitence qu'il fit sur une colonne.

Sa naissance parut un fruit de la grâce plutôt que de la nature. Marthe, sa pieuse mère, qui s'était proposé, étant elle, de garder la virginité toute sa vie, ne s'était engagé ensuite dans le mariage que par respect pour les ordres de ses parents, qui avaient voulu qu'elle épousât un jeune homme nommé Jean, originaire d'Édesse et établi depuis quelque temps dans Antioche, elle ne s'y était pourtant déterminée

qu'après avoir beaucoup prié dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, qui était au faubourg, et après avoir connu la volonté de Dieu par une faveur particulière de ce saint Précurseur. C'est ce qui fit qu'après son engagement elle eut recours au même Saint pour obtenir par son intercession la bénédiction de son mariage, la naissance d'un enfant qu'elle pût offrir à Dieu comme un autre Samuel, et elle accompagna pour cela ses prières de jeûnes et de longues veilles. Le Saint se rendit favorable à ses vœux, et l'assura dans une seconde vision qu'elle aurait un garçon qui commencerait dès le berceau à pratiquer la mortification, et qu'elle devait lui donner le nom de saint Siméon Stylite, dont il devait être un jour l'imitateur. Tout s'accomplit comme le Saint le lui avait révélé. Marthe accoucha, même sans douleur, s'il faut en croire Nicéphore Urane, de cet enfant de bénédiction, l'an 521, et au bout de deux ans on le baptisa dans la même église de Saint-Jean-Baptiste. On remarqua deux choses bien admirables tout le temps que sa mère le nourrit ; l'une fut qu'il ne prenait jamais que la mamelle droite ; l'autre qu'il ne le faisait point les jours que sa mère avait mangé de la viande. Ce qui fit que l'on conseilla à cette femme de s'en abstenir tout à fait jusqu'à ce qu'elle l'eût sevré. Il n'en mangea point non plus lui-même depuis ce temps-là, mais seulement du pain avec un peu de miel et de l'eau pure. Il continua de même jusqu'à l'âge de cinq ans, auquel temps il perdit son père, qui fut écrasé sous les ruines de sa maison dans un terrible tremblement de terre qui bouleversa en 526 la ville d'Antioche.

Sa mère avait échappé à ce malheur, s'étant trouvée dans ce temps-là en prière dans un oratoire, et il eut le même bonheur, parce qu'il était alors dans l'église de Saint-Étienne. Mais en étant sorti et voyant tant de maisons renversées de toutes parts, dans la frayeur que lui causa un si tragique événement, il alla de côté et d'autre sans tenir de route certaine, jusqu'à ce qu'une femme qui connaissait beaucoup ses parents, le prit avec elle et le mena en sûreté à la montagne voisine de la ville. Sa mère le chercha pendant sept jours, et ne douta

plus qu'il n'eût péri comme son père. Mais saint Jean-Baptiste, qu'elle invoqua dans son affliction, lui fit connaître dans une autre vision, qu'il était retiré à la montagne. Elle l'y trouva en effet, et la femme qui l'avait emmené lui dit avec admiration, que durant les sept jours qu'il avait passés auprès d'elle il n'avait vécu que de pain et d'eau, ce qui n'était pas nouveau pour sa mère. Elle le ramena donc à la ville, comblée de joie de l'avoir retrouvé tandis qu'elle le croyait mort, et alla rendre grâces au Seigneur dans l'église du saint Précurseur, par lequel elle avait reçu jusqu'alors tant de marques de la protection divine.

Le Saint demeura encore environ deux ans auprès d'elle, et la grâce dont Dieu l'avait prévenu d'une manière si miraculeuse, agissant toujours plus dans son cœur, pour le disposer aux grandes choses auxquelles il était destiné, il se rencontra un jour dans l'endroit de la ville qu'on appelait les Chérubins, où étant ravi hors de lui-même, Notre-Seigneur se fit voir à lui, assis sur un trône de gloire, environné d'une multitude de Saints, et il lui montra le Ciel d'un côté, et de l'autre le lieu des supplices destinés à ceux qui ont vécu dans le péché, en lui disant : « Considère bien ce qui est préparé d'une part à la vertu, et de l'autre au crime, et choisis la vertu pour ton partage.

Cette vision lui ouvrit merveilleusement l'esprit, et lui communiqua des connaissances au-dessus de son âge touchant la vie spirituelle ; de sorte qu'il ne différa pas de quitter tout à fait la ville pour se retirer au pied d'une montagne qui en était éloignée de deux ou trois lieues du côté de Séleucie. Après qu'il y eut demeuré quelque temps, n'ayant d'autre compagnie que celle des bêtes sauvages, mais étant grandement consolé par les grâces sensibles dont Dieu le favorisait, il monta au sommet et y trouva un petit monastère gouverné par un Supérieur nommé Jean, qui demeurait sur une colonne. Dieu avait déjà révélé la prochaine arrivée du Saint à Jean qui en avait averti ses Disciples ; aussi le reconnut-il aisément quand il se présenta, et lui en témoigna sa joie

encore plus par ses larmes que par les paroles qu'il lui dit.

Tout le prévint en sa faveur ; car, outre qu'il avait l'air d'un Ange, il parlait si à propos et avec tant de discrétion, qu'on ne pouvait pas n'en être point surpris. Mais ce qui le fit admirer davantage, c'est qu'il embrassa d'abord avec tant d'ardeur la pratique des austérités de son état, que les portant beaucoup au-delà des forces de son âge encore si tendre, il jeûnait non-seulement les trois et les sept jours de suite, mais encore jusqu'à dix jours ; et après une si longue abstinence, il ne réparait ses forces qu'en mangeant un peu de légume et en ne buvant que de l'eau.

Le désir de se rendre toujours plus agréable à Dieu le porta à demander à son Supérieur la permission de monter sur sa colonne et de l'imiter dans ce genre de pénitence. Il était trop jeune pour que Jean le lui accordât à sa première demande ; mais deux cas rapportés, l'un par Évagre et l'autre par Nicéphore-Urane, le déterminèrent à y consentir. Le premier dit que Siméon étant à une montagne voisine, il rencontra un léopard qu'il lia au cou avec sa ceinture et amena au monastère, sans que ce cruel animal fit aucune résistance. Le second dit que le démon, jaloux de sa ferveur, mit dans l'esprit d'un berger le noir dessein de le tuer, et que comme il voulait l'exécuter, sa main devint sur-le-champ paralytique, sans qu'il en pût être guéri qu'après avoir été avouer son crime à Jean, qui ordonna au Saint de prier pour sa guérison, et qu'il l'obtint aussitôt.

Ces deux événements extraordinaires confirmèrent donc toujours plus l'Abbé Jean dans l'idée qu'il avait que Dieu avait destiné cet enfant à une sainteté, non-seulement éminente, mais encore éclatante par les plus grands prodiges. Ainsi il ne consulta plus pour le lui permettre que ce qu'il comprit des desseins de Dieu sur lui ; et Siméon, animé d'un ferveur extraordinaire, monta avec joie sur une petite colonne résolu d'y vivre comme son père spirituel. Il s'y livra même si fort à son zèle et à son attrait, que tandis que Jean récitait dans la nuit trente psaumes, il en récitait cinquante et que

quelquefois quatre-vingts, et même d'autres fois tout le psautier. Il ne cessait presque point aussi d'en chanter durant le jour ; de sorte que Jean, craignant qu'il n'épuisât ses forces par une si longue psalmodie, voulut y apporter de la modération, et lui dit que c'était assez pour son âge qu'il suivît la règle ordinaire des autres Frères ; mais ce saint enfant le pria de ne point avoir égard à son corps, et qu'il lui laissât suivre pour l'amour du Seigneur le désir de le louer et de s'immoler à lui, qu'il sentait allumé dans son cœur.

On sera moins étonné de ces généreux sentiments sur ce que son historien rapporte, qu'étant monté sur la colonne, Notre-Seigneur s'était fait voir à lui sous la figure d'un enfant d'une beauté céleste, et lui avait dit qu'il devait vivre sur la Croix comme lui-même y était mort pour son salut et le salut de tous les hommes ; ce qui lui avait inspiré une si grande ardeur pour la pénitence, que quoiqu'il pût souffrir, il ne pouvait satisfaire entièrement le zèle de souffrir davantage, dont il se sentait pressé.

Le démon, témoin d'un amour si extraordinaire pour les souffrances, surtout dans un si jeune Religieux, l'attaqua dans sa fureur en différentes manières, tantôt en lui représentant les faux charmes des grandeurs et des plaisirs du monde, tantôt en lui apparaissant sous des figures horribles, et tantôt en excitant des tempêtes si violentes, qu'on eût dit que sa colonne et le monastère allaient être renversés. L'orage fut même une fois si terrible, que les Religieux ne s'entendaient plus les uns les autres, et qu'ils crurent que le Saint avait péri. L'Abbé Jean n'en fut pas moins effrayé qu'eux, et il l'appela par diverses fois, tous les Religieux étant rassemblés autour de la colonne et ayant peine d'entendre sa voix. Enfin saint Siméon fit entendre la sienne et lui répondit : « Ne vous troublez point, mon Père, et ne soyez point en peine, le Seigneur a pris soin de moi, et m'a préservé de la fureur des malignes esprits. Je suis toujours sur ma colonne, qui n'a pas même été ébranlée. »

Les Religieux qui le croyaient mort, admirèrent la protec-

tion dont Dieu l'avait favorisé, et conçurent une plus grande vénération de sa vertu qu'ils n'avaient eu auparavant; le malheur dont il avait été menacé leur ayant fait craindre dans ce moment qu'il ne se fût exposé trop témérairement sur sa colonne. L'orage ayant donc cessé, il se montra avec un air riant, qui montrait la tranquillité dont son âme avait joui au milieu de cette terrible tempête.

Cependant Ephrem, évêque d'Antioche, ne fut pas longtemps sans apprendre la vie toute merveilleuse de Siméon, et voulut s'en assurer par lui-même. Il se rendit pour cela au monastère, et voyant en lui, dit son historien, un pénitent crucifié avec Jésus-Christ dans une si grande jeunesse, il en fut dans un si grand étonnement, qu'il ne pouvait se lasser d'en rendre grâces à Dieu en répandant beaucoup de larmes, et il en parlait à tout le monde à son retour à Antioche, comme d'un miracle de la Providence divine.

Mais Siméon ne croyait pas avoir assez fait pour Jésus-Christ, s'il n'ajoutait à l'austérité de sa vie quelque nouveau genre de macération. Pour cela il se serra si fortement les reins avec une corde, qu'elle entra dans sa chair encore tendre, lui causa plusieurs plaies et beaucoup de pourriture, qu'on reconnut par la mauvaise odeur qui en exhalait, et on ne put lui arracher cette corde sans lui causer des douleurs très-vives, qu'il souffrit avec une constance héroïque. Il fut aussi un an entier sans s'asseoir autrement que sur ses pieds, ce qui rétrécit les nerfs de ses jambes et lui fit répandre aussi beaucoup de sang par les plaies qui s'y formèrent. L'Abbé Jean l'ayant su fit appeler un médecin pour tâcher de le guérir; mais Siméon n'employa que la prière, et elle fut si efficace, qu'il reprit l'usage de ses jambes comme s'il n'avait point eu de mal, au grand étonnement de son Abbé et de tous les frères.

Dieu fit éclater encore dans une autre rencontre la magnificence de ses dons sur son serviteur. Le jour de la Pentecôte il dit à l'abbé Jean et aux autres Frères : « Que nous serions heureux si Dieu nous accordait la grâce de faire descendre sur nous son Saint-Esprit en langues de feu comme il fit à se

apôtres et aux autres Disciples. » — « Mais, lui dit l'abbé Jean, il n'est pas nécessaire qu'il fasse le même miracle. » — « Il est si bon, répliqua Siméon, qu'il daigne même faire la volonté de ceux qui le craignent, et de se rendre favorable à leurs vœux. » Ayant dit ceci, il leva les yeux au Ciel et dit à Jésus-Christ : « Dieu tout-puissant, qui par votre Esprit-Saint avez formé les Cieux et renouvelé la terre ; Seigneur, qui avez depuis fait descendre ce divin Esprit sur les Apôtres et leur avez communiqué avec lui le don des langues, envoyez-le à ce pécheur ; et puisque j'ai le bonheur d'être votre serviteur, éclairez-moi de ses vives lumières, afin que j'apprenne toujours plus vos divines volontés, vous qui êtes assez puissant pour mettre dans la bouche des enfants des paroles propres à glorifier son saint nom. » Mais qui pourrait assez louer la bonté infinie de Dieu ? s'écrie ici son historien. A peine Siméon eut fait cette prière, qu'on vit descendre sur lui une lumière blasse, et il se trouva en même temps le cœur si rempli de l'Esprit de Dieu, qu'il parlait depuis des plus grandes vérités de la Religion avec une éloquence plus qu'humaine, et qu'il développait avec une clarté admirable les passages les plus difficiles des Saintes-Écritures ; ce qui ne saisit pas seulement l'Abbé d'étonnement, mais inspira aussi à ses Religieux une très-grande crainte de la puissance du Seigneur, qui éclata si merveilleusement dans son serviteur.

Mais à mesure que Dieu versait ses grâces avec tant d'abondance sur son âme, il le préparait par là à des actes toujours plus héroïques, afin qu'il ne fit pas moins exalter son saint nom par ses vertus, qu'il le s'élevait de son côté aux yeux des hommes par ses dons célestes. Il le fit connaître à quelques Religieux durant la nuit, où il leur sembla voir trois degrés, chacun desquels était un siège qu'on leur dit être destiné pour Siméon. Ce qui ne signifiait pas seulement les progrès qu'il faisait dans la vertu, mais encore les trois colonnes plus hautes les unes que les autres sur lesquelles il monta successivement. En effet, quelque temps après, l'Esprit de Dieu le porta à prier qu'on lui dressât une colonne, haute au moins

de quarante pieds, sur laquelle l'Archevêque d'Antioche avec l'Évêque de Séleucie, l'installèrent après l'avoir ordonné Diacre.

Il fut pendant huit ans sur cette seconde colonne, comme nous le dirons ensuite ; et son père spirituel l'abbé Jean, qui trouvait tant de consolation dans son entretien, soit pour la tendre affection qu'il avait pour lui, soit à cause des grâces dont Dieu le favorisait, ne pouvant plus voir son visage sur lequel éclatait la sainteté ; l'abbé Jean, dis-je, ne put sentir cette privation sans en être affligé, et il le témoignait souvent par ses sanglots et par ses larmes. Mais Siméon de son côté en qu'étant élevé sur une plus haute colonne, il devait aussi bien s'élever davantage en vertu. On admira toujours plus en lui sa douceur et sa modestie. Son humilité prit des accroissements par ceux de la componction de son cœur, et son âme embrasée de tant de ferveur dans une prière continuelle, qui eût dit qu'il voulait égaler les Esprits célestes dans les louanges amoureuses qu'ils ne cessent de donner à Dieu. C'est la réflexion de son historien.

Mais si Dieu le favorisait de tant de grâces, il ne le dispensa pas de passer par la tentation. Il n'est point d'état de vertu si éminent qui nous mette à couvert des combats de la chair contre l'esprit, et les âmes les plus saintes ne sauraient se flatter, tant qu'elles sont sur la terre, d'être exemptes de tentation, Dieu ayant déclaré dans les Livres saints que la vie de l'homme est comme un champ de bataille, et qu'il faut être toujours sur ses gardes et prêt à soutenir le combat.

Le Saint stylite en fit l'expérience sur sa nouvelle colonne. Le tentateur l'attaqua d'une manière très-vive et opiniâtre ; mais il ne le surprit point ; il trouva en lui, quoique jeune encore, un soldat de Jésus Christ exercé dans la sainte milice et fortement armé contre lui. Ses armes furent l'humiliation du cœur, les gémissements, la prière accompagnée de larmes, l'entière confiance dans le secours du Seigneur. Aussi l'éprouva-t-il ce secours, et par la force avec laquelle il résista jus-

fin aux assauts de l'esprit de ténèbres, et par les nouvelles faveurs dont Dieu, après cette victoire, voulut le consoler ; car il vit devant lui un vieillard respectable revêtu d'habits sacerdotaux, tenant dans sa main un calice, qui embauma le lieu d'une odeur céleste, et il lui sembla qu'il le communiait. Le vieillard lui dit après cela : « Ayez bon courage, mon fils, et mettez tout votre appui et votre confiance en la grâce du Seigneur, et vous ne craindrez point vos ennemis. » Ces paroles firent tant d'impression sur son cœur, que pendant plusieurs jours il ne parlait avec personne jusqu'à l'heure de None, passant tout ce temps humilié devant Dieu dans un redoublement de componction.

Dieu lui fit connaître après ce temps-là que la fin de l'abbé Jean était proche. Ce vénérable vieillard jouissait alors d'une santé parfaite, continuant sur sa colonne ses exercices laborieux avec la même vigueur que si le poids des années n'avait point diminué ses forces ; et pourtant il était arrivé à la fin de sa course sans qu'on pût le présumer par aucun symptôme de maladie. Saint Siméon, ainsi éclairé d'en haut, ne manqua point de l'en avertir, et il ne fut pas nécessaire d'user de détour pour le disposer à cette nouvelle, ce saint homme étant préparé de loin à la recevoir : aussi la reçut-il avec action de grâce, et souhaita, en reconnaissance à son cher Disciple, toutes les bénédictions du Ciel dont il avait besoin pour se soutenir dans la pénitence qu'il avait entreprise. Siméon, de son côté, pria aussi de le bénir comme s'il prenait congé de lui pour le reste de la vie. Les Religieux qui entendirent ces derniers adieux en furent extrêmement étonnés, et prièrent l'abbé Jean de leur expliquer ce que Siméon voulait lui dire par là. Mais il leur répondit seulement, qu'il leur souhaitait à tous le zèle et le désir ardent d'imiter les vertus de ce cher enfant, et de participer à ses prières, parce qu'il était véritablement un vase d'élection. Après quoi, ayant prié pour recommander son âme à Dieu, il s'endormit doucement et durant son sommeil son âme s'alla reposer pour toujours dans le sein de Dieu.

On eût dit que saint Siméon voulût donner, après la mort

de l'abbé Jean, un nouvel essor à son ardeur pour la pénitence. La fin de ce Bienheureux Abbé, dit son historien, fut pour lui comme le commencement d'un nouveau genre de vie encore plus austère. Il se renferma plus étroitement. Il vaqua à la prière et au chant des psaumes jusqu'à l'heure de Non qu'il faisait l'encensement ; et l'on a vu souvent que, n'ayant point mis de feu dans l'encensoir, la fumée de l'encens qui était ne laissait pas que de s'élever vers le ciel, comme s'il avait eu des charbons ardents. Après cela il reprenait son oraison, qui était suivie de la lecture des Livres saints et de profondes réflexions qu'il y puisait. Il poursuivait cet exercice toute la nuit, jusqu'à ce que le soleil parût, et alors il donnait un peu de temps au sommeil, et s'éveillait de nouveau pour reprendre les louanges de Dieu. Il a même passé quelquefois trente jours sans fermer la paupière. Il demanda une fois à Dieu de le délivrer de cet assujettissement, mais il lui fut répondu qu'il devait donner ce petit repos à son corps.

Les démons s'efforcèrent encore de l'effrayer en se présentant à lui sous des fantômes horribles, ou en faisant autour de lui des bruits et des vacarmes épouvantables ; mais il les mettait en fuite par la prière et le signe de la croix. Et enfin dans une vision dont Dieu le favorisa, il obtint un si grand empire sur eux, qu'il leur inspirait plus de terreur qu'ils n'avaient voulu lui en causer par leurs prestiges. Il fit aussi en même temps un grand nombre d'autres miracles, entre lesquels on remarque la résurrection d'un mort. Le Seigneur, qui voulait affliger la ville d'Antioche par une suite de fléaux dont nous allons bientôt parler, permit qu'il se répandit dans son territoire un nombre prodigieux de bêtes sauvages de différentes espèces ; de sorte qu'on ne pouvait plus aller par les chemins ni même cultiver les champs, sans se mettre plusieurs ensemble pour être en état de s'en défendre : elles entraient même quelquefois dans les maisons et y enlevaient les enfants. On députa au Saint pour en être délivré ; et après avoir remontré à ceux qui vinrent l'en prier, que c'était en punition des crimes qui se commettaient dans la ville que Dieu leur av

envoyé ces cruels animaux, il adressa ses vœux à Dieu et on n'en vit plus depuis. Cette faveur insigne jointe aux autres miracles qu'il faisait, attira toujours plus de monde à sa colonne. On y venait en foule en attachant des cierges allumés à de longs roseaux, qu'ils le priaient d'accepter, étant persuadés que s'il les offrait à Dieu pour eux, il leur attirerait ses bénédictions célestes ; mais le Sénat ne voulut point les recevoir, disant que Dieu aurait égard à leur bonne volonté. Son refus contrista ces pauvres gens, qui craignirent d'être privés par là du fruit de ses prières ; et ses disciples, moins détachés que lui, tinrent secrètement conseil entre eux, et résolurent de retirer eux-mêmes ces cierges ; mais Dieu lui révéla leur dessein, et les ayant appelés il leur fit une sévère réprimande, leur représentant par l'exemple d'Achan, de Giezi et de Judas, combien Dieu détestait l'avarice ; de sorte qu'effrayés de voir comment il avait connu leur faute, ils se prosternèrent à terre, lui demandèrent pardon et firent pénitence.

Le Saint avait prédit à plusieurs personnes les ravages des bêtes féroces dont nous avons parlé ; mais Dieu lui fit connaître aussi dans une autre vision les terribles maux qu'il préparait à Antioche, dont les habitants avaient irrité sa juste colère par l'excès des crimes dans lesquels ils s'étaient plongés. Il vit donc un Ange qui avait le glaive levé sur cette malheureuse ville, et ne doutant point qu'elle ne fût menacée de quelque grand fléau, il se mit à prier avec une grande ferveur pour tâcher de fléchir la justice divine ; mais il lui fut fait que l'iniquité de ses habitants était montée à son comble, et en même temps il la vit investie de tous les côtés, et livrée aux flammes et au fer des barbares. Il vit aussi que plusieurs s'efforçant de s'enfuir, se précipitaient du haut des remparts ; que d'autres sortaient en foule des portes du Septentrion et du Midi ; et en particulier il vit deux de ses Religieux, qui, mis de crainte, avaient quitté le monastère, et étaient tombés entre les mains des ennemis, qui coupèrent la tête à l'un et firent l'autre captif. Il discerna toutes ces choses dans cette vision, comme si réellement tout se passait sous ses yeux, et il

ne manqua pas de le dire à quelques habitants qui pratiquaient la piété et qui le vinrent voir, Dieu ne voulant point que les bons subissent le sort des méchants.

L'événement suivit de près sa prédiction. Bientôt Chosroës, l'aïeul de celui qui assiégea dans la suite Jérusalem et enleva la sainte Croix, entra dans la Syrie avec une puissante armée. et ayant pris Antioche la réduisit en cendres et fit un carnage horrible de ses habitants, sans compter ceux qui furent faits esclaves. Mais en même temps que le Seigneur avait fait connaître d'avance ces malheurs à son serviteur, il lui avait promis sa protection tant pour sa personne que pour son monastère, et pour tous ceux qui se réfugiaient auprès de lui. Et en effet, les Perses s'étant répandus dans la campagne, comme ils voulurent empêchés par une main invisible ; et d'autres ayant aussi osé le tenter, le Saint leur opposa encore par ses prières un brouillard si épais, qu'ils ne purent plus apercevoir le lieu de sa demeure ; en sorte qu'à l'exception de deux de ses Religieux, qui, au premier bruit de l'irruption des Perses avaient pris la fuite, nul autre ne tomba entre leurs mains, non plus que ceux qui étaient venus chercher un asile auprès de lui.

Une protection de Dieu si marquée aurait dû rassurer entièrement ses Religieux ; mais le démon, qui ne pouvait réussir à ébranler sa constance, leur inspira une telle peur du voisinage des barbares, qu'ils le prièrent de leur permettre de se retirer en quelque endroit où ils se croiraient plus en sûreté. Le Saint n'y consentit qu'après leur avoir reproché doucement leur pusillanimité ; mais il leur dit que, quoiqu'ils se séparassent de lui, eux qui étaient ses amis et ses frères, il le suivrait pourtant d'esprit partout où ils iraient. Dieu ne le laissa pas quoique ses disciples l'eussent quitté ; et pour lui donner encore une preuve plus marquée de son assistance, il permit que les Perses vinssent alors jusqu'à son monastère. A peine y furent-ils arrivés, que le Saint s'étant recommandé à Dieu, prirent tous la fuite. Enfin les barbares étant retournés dans leur pays, les disciples du Saint revinrent au monastère,

trouvèrent le Saint avec un air de tranquillité et de joie comme s'il n'avait rien eu à craindre ; de quoi ils rendirent avec lui de grandes actions de grâces à Dieu. Par un surcroît de merveilles, le Religieux qui s'était enfui avant les autres et avait été fait captif, recouvra la liberté de cette manière. On l'avait enfermé et lié de chaînes dans une prison, avec un soldat aux gardes qui avait aussi subi le même sort que lui. Le Religieux lui parla des miracles de saint Siméon, et dans le cours du récit qu'il lui en fit, il se sentit pressé dans son cœur d'implorer son secours auprès de Dieu pour obtenir sa délivrance. Il le fit, et sur-le-champ ses chaînes se brisèrent, et il passa à travers le camp des barbares sans qu'aucun d'eux l'arrêtât. Le soldat, témoin de ce prodige, fit la même prière que lui et obtint la même grâce. Il fut ainsi rendu à lui-même et à sa patrie, et y publia partout la faveur du Ciel que le Saint lui avait obtenue.

Mais saint Siméon voyant qu'on ne cessait de recourir à lui, et qui l'empêchait de goûter la douceur de sa retraite autant qu'il l'aurait désiré, et se souvenant que saint Paul avait craint de se perdre tandis qu'il travaillait pour les autres, il forma le dessein de se retirer ou au mont Carmel, ou au mont des Oliviers. La Providence, à laquelle il abandonnait toujours ses pensées et ses projets, en disposa autrement. Il y avait huit ans qu'il était sur sa colonne : il se détermina donc d'aller sur une haute montagne, située à neuf milles, ou trois lieues d'Antioche, qui n'était fréquentée de personne parce qu'il n'y avait point d'eau et qui servait de repaire aux serpents et aux bêtes sauvages. Il y fut confirmé par une vision, dans laquelle Jésus-Christ lui fit voir en esprit cette montagne, où, du haut d'une butte qui était au sommet, il l'invitait à y venir, l'assurant qu'il avait sanctifié ce lieu, et qu'on l'appellerait désormais la *Montagne admirable*, à cause des merveilles qui s'y opéreraient pour la gloire de son saint nom.

Siméon, ainsi instruit d'en haut, fit assembler ses disciples, leur déclara ce que Jésus-Christ lui avait révélé, leur nomma pour supérieur un ancien, dont ils connaissaient la douceur et

la prudence, et partit pour le lieu qui lui avait été montré. En allant il guérit miraculeusement un homme perclus de ses membres ; et étant arrivé au pied de la montagne, il fit sa prière, plaça ensuite une croix de pierre, et cherchant des yeux la butte sur laquelle dans sa vision il avait vu Notre-Seigneur, il la reconnut sans peine et y monta avec une joie extraordinaire.

Son historien dit qu'il avait alors vingt ans, et par là nous apprenons l'âge qu'il avait la première fois qu'il monta sur la petite colonne, ou plutôt la base que l'Abbé Jean lui fit dresser au commencement auprès de la sienne. Car il fut six ans, ensuite huit ans sur la seconde colonne ; de sorte que n'ayant que vingt ans quand il se retira sur la montagne admirable, il faut conclure qu'il n'en avait que six lorsqu'il fit son premier essai de la vie des Stylites, ce qui tient sans doute du prodige ; aussi voyons-nous que sa vie ne fut qu'une suite de miracles, par lesquels Dieu voulut faire éclater en lui les forces de sa grâce et les merveilles de sa puissance.

Son nouveau séjour fut un plus grand théâtre, où Dieu se plut à la manifester. Siméon s'y était retiré pour fuir les créatures, soit par humilité et par crainte de la vaine gloire soit pour vaquer avec plus de liberté à la prière et à la contemplation ; mais le Seigneur l'y plaça comme un flambeau pour servir de lumière au monde, et pour la consolation d'une infinité de personnes, qui n'eurent pas plutôt appris son nouveau séjour, qu'ils s'y rendirent de toute part. Il ne put voir parmi cette foule de gens des malades et des estropiés, qui imploraient son secours en faisant des lamentations accompagnées de larmes, sans que son cœur en fût attendri : il leur imposa les mains et les renvoya guéris.

Dans ce même temps un lion des plus grands et des plus terribles qu'on eût vus dans ces quartiers, se jeta sur un homme qui le venait voir. Il ne crut pas se pouvoir mieux défendre qu'en invoquant le Saint, et aussitôt ce cruel animal le laissa ; mais ayant rapporté ce fait au Saint, celui-ci dit à un de ses Disciples nommé Anastase, de suivre le lion jusqu'à

la caverne où il se retirait, et de lui commander de quitter tout à fait le pays ; à quoi l'animal obéit. Les visions, les prédictions et les miracles recommencèrent, et nous ne finirions point si nous voulions suivre son historien dans le détail qu'il nous en a laissé. Nous dirons seulement qu'il ne fut point de genre de maladie qu'il ne guérît par sa parole, ou en touchant les malades, ou même en leur faisant toucher son bâton et quelque autre chose qui lui avait servi. Mais nous ne saurions omettre la révélation qu'il eut de la mort d'Ephrem, patriarche d'Antioche, et qui arriva à la même heure qu'il l'avait dit à ses Disciples, comme ils le vérifièrent ensuite. Ce Prélat, qui avait été ordonné en 527 selon les continuateurs de Bollandus, et avait gouverné son église dix-huit ans, mourut en 545. Il s'était surtout rendu recommandable par sa charité envers les pauvres. Mais celui qui lui succéda, au lieu de suivre ses traces, débuta tout en arrivant par un acte de dureté indigne de son caractère. Il vit en passant par le faubourg beaucoup de pauvres estropiés auprès de l'église de Job, et ordonna qu'on les en chassât, donnant pour raison qu'il était indécent de souffrir ces malheureux aux portes d'une ville aussi magnifique que l'était Antioche. Ces misérables crurent que leur meilleure ressource était d'avoir recours à Siméon ; les uns se traînèrent jusqu'à son monastère, et les autres y furent portés sur les bras d'autrui. Ils représentèrent au Saint en pleurant beaucoup, qu'en perdant l'Évêque Ephrem ils avaient perdu leur père nourricier, et que le nouveau Prélat, bien loin d'user de la même compassion pour eux, ne voulait pas même les souffrir aux portes de la ville. Siméon tâcha de les consoler, et dit que cet Évêque apprendrait bientôt à être plus humain envers les affligés. En effet, il fit sa prière, et aussitôt ce Prélat se sentit frappé aux mains et aux pieds avec de très-vives douleurs, et il ne put agir ni marcher que par le secours des autres.

Il était bien éloigné lui-même de la dureté de celui que Dieu venait de punir de la sorte ; car un pauvre s'étant venu présenter à lui, il se dépouilla de sa robe pour la lui donner,

et ne resta couvert que de son scapulaire, quoique ce fût au mois de novembre et que le froid fût très-piquant; et il le souffrit avec joie, jusqu'à ce que son Disciple Eugène lui portât un manteau dont il se couvrit.

La ville d'Antioche fut affligée de nouveau d'un tremblement de terre accompagné de pluies extraordinaires. Les secousses, qui furent violentes et qui se succédèrent presque coup sur coup, alarmèrent tous les habitants depuis les plus grands jusqu'aux plus petits; et les païens, qui ne savaient attribuer ces terribles événements qu'aux influences des astres, furent des premiers à prendre la fuite. Dieu les avait fait connaître au Saint, et il en avait averti le peuple dès la veille. En effet, le tremblement commença dans la nuit; mais saint Siméon pria si efficacement le Seigneur, qu'il apaisa sa colère; et si la frayeur fut grande et générale, la joie succéda par la cessation du mal. Le samedi au matin le Saint parut avec un air de joie devant le peuple, qui était venu en foule à sa colonne pour lui demander le secours de ses prières, et lui dit : « Rassurez-vous et reconnaissez l'imposture de ceux qui veulent attribuer aux astres ce qui a été l'effet de la justice de Dieu. Sa colère est apaisée, et il m'a fait connaître qu'il avait agréé votre pénitence. » Il prédit aussi cet autre tremblement de terre, qui ayant commencé par la Syrie, la Mésopotamie, la Palestine, la Phénicie, l'Arabie en 554 ou 555, fit périr tant de monde à Constantinople, à Nicomédie et aux villes voisines, qu'il ruina en partie, et dont les historiens ont beaucoup parlé.

Dieu lui avait fait connaître auparavant, que sa volonté était qu'il bâtît un monastère, et lui avait fait voir un grand nombre de gens qui viendraient du côté de la Perse, et dont plusieurs devaient se ranger sous sa conduite. Nous parlerons après ce chapitre de ce monastère et de ses Disciples; mais quand il fut entièrement bâti, il cessa de demeurer sur la butte, où il avait persévéré pendant dix ans exposé à toutes les injures de l'air, et monta, étant âgé de trente-un ans, sur une colonne qu'il avait fait dresser et sur laquelle il fut en

core quarante-cinq ans, qui terminèrent le cours de sa bienheureuse vie. Il continua de faire, du haut de cette nouvelle colonne, une quantité prodigieuse de miracles, et de puissantes exhortations à ceux qui le venaient voir, soit pour les porter à la pénitence, soit pour les animer à la perfection. Là, tous les possédés étaient délivrés; des malades presque sans nombre furent guéris; il ressuscita des morts, il multiplia par sa prière le peu de froment qui se trouvait dans le monastère en un temps de disette sans qu'il diminuât, quoiqu'on en pût prendre pour l'entretien de ses Religieux et pour les pauvres. Ce fut, pour le dire en peu de mots, véritablement la montagne admirable par les miracles de toutes les espèces que ce grand Thaumaturge y opéra.

Cela fit désirer à ceux en faveur desquels il les faisait, de recevoir de sa main les sacrés Mystères, et ses Disciples ne le souhaitaient pas avec moins d'ardeur. On le pressa donc souvent de se laisser ordonner prêtre, et on l'en sollicita jusqu'à vouloir presque lui faire violence. Mais cet homme, que Dieu avait élevé avec tant d'éclat aux yeux du monde, était si abject à ses propres yeux, que ne pouvant se résoudre à descendre à leurs désirs, il leur disait dans les sentiments de son humilité : Hélas ! mes Frères, si le Séraphin qui purifia les lèvres du Prophète ne prit pour cela le feu sacré qui brûlait devant le trône de Dieu qu'avec des pincettes, lui qui était un pur Esprit et tout embrasé de l'amour de Dieu, comment moi qui ne suis qu'un homme aussi faible que le foin qui se sèche d'abord, oserais-je jamais toucher le Saint des saints ? » Mais si son humilité lui faisait si fort redouter le sacré caractère, Dieu lui signifiâ dans une extase que c'était sa volonté qu'il s'y soumit, en lui faisant voir en esprit, Denis, évêque de Séleucie, qui s'étant rendu à sa colonne lui imposait les mains.

En effet, le lendemain l'Évêque Denis, accompagné de deux de ses Ecclésiastiques, vint au monastère, poussé par un mouvement de l'Esprit de Dieu, monta sur la colonne, et ayant embrassé le Saint en versant des larmes de tendresse, l'en fit

descendre et lui conféra la prêtrise, quelque raison que sa modestie pût alléguer pour s'excuser de la recevoir. Le Prélat après l'ordination se félicita d'avoir eu le bonheur de consacrer par ses mains ce vase d'élection, et retourna à son église le cœur comblé de joie. Mais il n'en fut pas de même de Siméon : autant qu'il avait redouté le sacerdoce, autant craignait-il d'en exercer les fonctions, dans l'appréhension de ne pas le faire avec autant de ferveur et d'amour qu'il le désirait, et il ne fallut pas moins pour l'y déterminer, qu'un ordre de Dieu qu'il en reçut dans une vision. Ainsi après cette assurance, il s'offrit lui-même d'esprit et de cœur à Dieu avec un redoublement de ferveur en offrant le Saint Sacrifice. Grand exemple, qui montre aux prêtres avec quel respect et quelle dévotion ils doivent traiter les sacrés Mystères. Son historien dit qu'il avait trente-trois ans quand il fut élevé au sacerdoce, c'est-à-dire, deux ans après qu'il fut monté sur sa colonne.

Si les prodiges fréquents que le Saint faisait lui conciliaient la vénération des Évêques et des peuples, et si sa vie pénitente et les vertus qui éclataient en lui étaient comme un prodige continu qui le rendait respectable, cela n'empêcha pas que des impies et des furieux, poussés par le démon de la superstition ou de la jalousie, n'exhalassent de temps en temps contre lui le venin dont leur cœur était rempli, et ne s'efforçassent de le décrier comme un imposteur, ou de détourner les autres de la confiance qu'ils avaient en sa sainteté. Son historien en cite quelques exemples, dont nous nous contenterons de rapporter deux seulement pour abrégé.

Il restait encore des païens dans Antioche, ainsi que des athées, des astrologues et d'autres impies, tels qu'on en a vu dans tous les temps, et qu'on en trouve encore aujourd'hui. Quelques-uns donc de ces prétendus philosophes qui tenaient la métempsycose, et croyaient que tout arrivait par un aveugle destin qu'ils ne savaient pas même définir, vinrent trouver le Saint dans l'intention de le surprendre par leurs sophismes et de le confondre ; mais il les confondit eux-mêmes pa

l'éloquence qu'il tenait de Dieu, et par la force de ses miracles. Au lieu de se rendre à l'évidence qui les frappait, elle ne fit que les irriter davantage contre lui, et ils le firent voir dès qu'ils crurent en avoir trouvé une occasion favorable. Mais ce ne fut que pour se préparer un châtiment, qui vengea le Saint d'une manière éclatante. Un artisan d'Antioche étant tombé malade sans qu'aucun remède lui réussit, se détermina à recourir au Saint, qui pria pour lui et le rétablit en parfaite santé. De retour à la ville il voulut signaler sa reconnaissance, en faisant mettre l'image du Saint sur sa porte avec un tapis et des lampes. Quelques-uns de ces impies s'en étant aperçus, en rassemblèrent d'autres aussi méchants qu'eux, et vinrent à la maison de cet homme en tumulte, criant comme des fureux, qu'on mit en pièces cette image et celui qui l'avait placée. Celui-ci était absent, sans quoi, dit l'historien, il aurait été exposé à leurs insultes.

Ils dirent donc à un soldat, également impie, de prendre une échelle et d'arracher l'image ; mais quand il fut sur le point d'y porter la main, il fut renversé. On en fit monter un second qui tomba de même. Enfin un troisième, qu'ils s'obstinèrent de faire monter, fit une chute encore plus forte et demeura étendu à terre ; ce qui les rendit la risée des Chrétiens qui étaient accourus au bruit. Les impies, pleins de confusion, couvrirent de honte leur visage avec leurs mains et se retirèrent plutôt confondus que changés ; tandis que les gens de bien qui en furent témoins, firent éclater leur joie par les louanges qu'ils donnèrent à Dieu et la vénération qu'ils témoignèrent pour le Saint.

Siméon en fut averti, et nullement touché de l'injure qui le regardait personnellement, il ne pensa qu'à celle que ces impies faisaient à Dieu par leur obstination dans l'erreur et par leurs blasphèmes. Il eut recours à la prière à son ordinaire, et eut une extase durant laquelle il lui sembla qu'il était au palais de l'empereur à Constantinople, et qu'un des plus grands personnages de l'empire étant envoyé en Orient, entra dans Antioche où il trouva une bête féroce qui y faisait de

grands ravages, et était suivie de beaucoup d'hommes, que ce personnage fit punir de mort à l'exception d'un qu'il épargna.

Etant revenu à soi après cette vision, il la raconta à ses Disciples, et leur apprit ce qu'elle signifiait. Ils purent la comprendre encore plus clairement par l'événement; car, quatre mois après l'empereur envoya un préfet nommé Amance. homme de lettres; mais aussi sévère qu'il était équitable, surtout quand il s'agissait de punir le crime et l'irréligion. Il parcourut d'abord les différents quartiers de son gouvernement, et fit partout des exemples de sévérité qui alarmèrent extrêmement les prétendus philosophes d'Antioche, dont plusieurs tenaient des rangs distingués dans la ville. Et ce n'était pas sans sujet; car le nouveau préfet n'avait égard qu'à l'exécution des lois, qu'il savait être pour les grands comme pour le peuple, et ils l'éprouvèrent à son arrivée.

Il les fit tous arrêter et mettre en prison de quelque condition qu'ils fussent. Il fit enlever tous les livres qui traitaient de la divination, ou contenaient des impiétés contre la Religion, et les fit brûler au milieu de la place. Il fit aussi ramasser toutes les idoles et les fit suspendre dans les carrefours et les places publiques, pour montrer aux païens le mépris qu'il faisait de leurs dieux, et l'impuissance où ils étaient de se défendre. Enfin ayant fait dresser son tribunal, il ordonna qu'on lui amenât les prisonniers et les punit chacun selon la gravité de leurs crimes et dans la rigueur des lois. Il restait à vérifier ce que le Saint avait vu dans son extase d'un de ceux-là à qui le préfet avait pardonné. L'histoire mérite d'être rapportée comme édifiante.

Il y avait un homme parmi ceux que le préfet avait fait arrêter, qui se trouvait beaucoup plus chargé que nombre d'autres, et avait eu plus de part à la sédition dont nous avons parlé. Il ne devait pas se flatter d'être épargné, les accusations contre lui étant plus fortes. Mais tandis qu'il s'attendait à mourir dans les tourments, un Moine vint trouver saint Siméon et lui en parla pour le recommander à ses prières.

lui donna pour raison que bien qu'il se fût rendu très-coupable, il méritait pourtant qu'il s'intéressât pour lui : « Car, dit-il, se trouvant à l'église auprès de moi, et ayant entendu que je priais le Seigneur qu'il m'accordât le moyen d'avoir une robe, celle que je portais ne pouvant plus me servir, il m'acheta celle que vous voyez que je porte ; et je vis aussi qu'ayant rencontré un pauvre, il lui donna une aumône considérable : enfin j'ai su qu'une femme qui ne pouvait pas nourrir son enfant l'avait abandonné, et que lui, l'ayant trouvé, en avait été touché de compassion, avait pris beaucoup de soin pour trouver une nourrice, à laquelle il l'avait confié et lui avait donné deux pièces d'or, avec promesse de lui payer toute la dépense nécessaire pour l'élever. »

Le Saint touché de ce récit, pria pour le criminel, et sa prière fut exaucée. Le préfet avait déterminé de le faire brûler vif sur un bâtiment au milieu de la mer, et ce malheureux n'attendait plus que le jour de son supplice, quand un de ses fermiers vint trouver le Saint pour le prier de lui dire ce qu'il pensait qu'il en arriverait. « Ne craignez point pour lui, dit saint Siméon, il ne perdra pas même un cheveu de sa tête. » Il courut aussitôt à la prison pour lui annoncer cette bonne nouvelle ; et le lendemain le préfet l'ayant fait comparaître devant lui, tandis qu'on croyait qu'il allait prononcer l'arrêt de sa mort, et que lui-même était entre la crainte et l'espérance, il fut renvoyé absous au grand étonnement de tous ceux qui étaient présents. Le premier usage qu'il fit de sa liberté fut de courir au Saint, à qui il reconnaissait qu'il en était redevable, et il le publia aussi partout, pour faire connaître à tout le monde la grandeur de sa sainteté et la force de ses prières.

Nous venons de voir que Dieu châtie par la justice des hommes, ceux qui avaient osé insulter le Saint dans son image ; il en punit d'autres qui avaient parlé insolemment de lui, en les livrant au démon. Nicéphore Urane en rapporte plusieurs exemples, et remarque en même temps que toute leur ressource pour en être délivrés, était d'aller trouver le Saint, de lui demander pardon, et aussitôt ils étaient guéris

par ses prières. Mais Dieu voulut venger le Saint dans une occasion d'une manière terrible, afin de faire éclater davantage sa protection sur lui, et réprimer la témérité de ceux qui osaient mépriser sa sainteté et faire passer ses miracles pour des prestiges. Un avocat d'Antioche nommé Anastase, se déchaîna avec fureur contre lui dans toutes les rencontres, et dès qu'il entendait raconter quelqu'un de ses miracles, bien loin d'y reconnaître le don de Dieu, il ne l'attribuait qu'à l'art magique. Le Saint l'ayant appris dit à un de ses Disciples d'aller à la ville, et de lui représenter de sa part combien il devait craindre le jugement de Dieu et les supplices qui sont préparés aux pécheurs après cette vie. Il avait pourtant prévu que son avertissement charitable ne le changerait point et qu'il mourrait sans pénitence. Le Disciple obéit, et trouva Anastase dans un endroit des plus fréquentés de la ville avec beaucoup d'autres personnes ; il s'approcha de lui, et lui dit qu'il avait à lui parler de la part de Siméon. Anastase voulant sans doute montrer plus de mépris qu'à son ordinaire du Saint et de la commission dont il l'avait chargé, lui dit qu'il pouvait lui parler tout haut et devant tout le monde. Le Religieux le fit, et dès qu'il eut cessé de parler, un furieux démon se saisit d'Anastase, le jeta par terre, le tourmenta cruellement et lui ôta la vie.

Outre le don de prophétie dont Dieu l'avait favorisé, il lui faisait connaître aussi quelquefois le mauvais état de la conscience de ceux qui le venaient voir, surtout quand ils usaient de dissimulation, et qu'ils voulaient paraître bons, tandis qu'ils étaient par leur hypocrisie doublement odieux aux yeux de Dieu. Un des principaux habitants de la ville d'Épiphanie¹ en Syrie, lui apporta d'un bois aromatique de l'Inde dont l'odeur était très-suave, et le pria de le faire servir pour l'encensement. Le Saint ne le voulait point accepter, et lui dit de le brûler plutôt dans sa maison ; mais cet homme continuant de le presser, il dit : « Donnez-moi l'encensoir afin que la puis-

¹ Aujourd'hui *Hamah*.

sance de Dieu soit manifestée. Il mit ce parfum sur des charbons ardents, et contre la nature du bois, il en sortit une fumée d'une odeur si horrible, que non-seulement le monastère, mais encore tous les chemins bien au loin, par où les étrangers y venaient en furent infectés. » Alors le Saint dit à cet homme : « Confessez ici vos mauvaises œuvres, et faites un aveu sincère de vos péchés, de peur que le démon ne se saisisse de vous, et que vous ne deveniez un objet de mépris et d'exécration. » Ce malheureux épouvanté du prodige et de la menace du Saint, déclara tous les péchés dont il était coupable, et reçut du Saint des avis salutaires pour se bien conduire dans la suite.

Le trésorier de l'église d'Apamée vint aussi accompagné de plusieurs de ses parents pour le voir; et celui de ses Disciples qui était chargé de lui présenter les étrangers, s'empressa extrêmement pour celui-ci, et soit, dit l'historien du Saint, que ce fût par politesse, ou par amitié, ou par ignorance, il affectait beaucoup de lui en dire du bien. Ne vous épuisez pas en éloge, lui dit le Saint; vous dites ce que vous ne savez pas; et bien loin d'accueillir ce trésorier comme son Disciple s'y attendait, il le prit par les cheveux, et dit d'un ton d'autorité : « Esprit impur qui habite dans cet homme, déclare ici devant tous les crimes auxquels tu l'as porté, afin qu'il reconnaisse qu'il y a un Dieu qui a créé le ciel et la terre, et qui sait faire éclater du haut des Cieux sa redoutable justice sur la terre. » Il parut bientôt que le Saint n'avait parlé que par un mouvement divin; car tout à coup le démon s'expliquant par la bouche de ce trésorier, dit d'une voix terrible : « Il mérite bien ce châtiment à cause de son idolâtrie, de ses sortilèges, de ses impostures et de son impiété. C'est lui qui m'a amené ici, et je souffre cruellement que les crimes auxquels je l'ai engagé soient mis à présent en évidence. » Le malin esprit continuait à parler de la sorte, et tous les assistants effrayés de l'entendre, répandaient des torrents de larmes. Les parents du trésorier encore plus épouvantés, se jetèrent la face contre terre, poussant des cris et des lamentations, et témoignant la

plus vive douleur. Saint Siméon en fut touché, et commanda au démon de cesser de parler. Alors le trésorier, dont l'esprit malin avait aliéné l'esprit, revint à soi, et se sentant vivement pressé par les remords de sa conscience, déclara publiquement et en détail tous les crimes secrets dont il s'était rendu coupable, et qui étaient si horribles, que Nicéphore assurément qu'il n'osait les mettre par écrit; et par cette humiliante accusation qu'il fit de lui-même, il mérita d'être réconcilié avec Dieu.

On peut juger de l'éminence de la piété de Siméon et de toutes ses autres vertus par ce que nous en avons dit jusqu'à présent. Sa foi parut par ses prodiges, qui montrèrent également la ferveur de ses prières, et combien son oraison était sublime, puisqu'il était si souvent ravi en extase, et que Dieu lui communiquait ses lumières avec tant d'abondance, tant sur les choses éloignées et sur l'avenir, que sur ce qui se passait dans le fond des consciences. Sa charité le rendit comme le père et la ressource de tous les affligés, et aucun ne s'adressa à lui qu'il en obtint ce qu'il désirait, tant pour le soulagement de ses maux, que pour le salut de son âme. Il ne s'élevait avec un zèle ardent que contre les hypocrites, les hérétiques obstinés, et les ennemis déclarés de la Religion pour l'intérêt qu'il prenait à la gloire de Dieu et au salut des âmes. C'était principalement à ce salut des âmes qu'il donnait plus d'attention dans les services qu'il rendait au prochain, étant aussi pénétré qu'il l'était des terribles supplices qui sont destinés aux pécheurs dans l'autre vie, quand ils ont abusé jusqu'à la mort des miséricordes de Dieu, et n'étant pas moins touché de leur perte éternelle.

Quelle fut aussi la rigueur de sa pénitence? Il s'y dévoua depuis son enfance, et en croissant en âge il en augmenta les pratiques. A peine donnait-il quelques moments au sommeil, encore n'était-ce qu'à regret, puisque, comme nous l'avons dit, il demanda à Dieu d'en être délivré, et qu'il aurait voulu pouvoir même se passer de prendre aucune nourriture, regardant comme un temps perdu celui qu'il donnait au soulagement

ment du corps, et ne vivant d'abord que de pain et d'eau avec un peu de miel, et se contentant dans la suite comme l'assure l'historien Évagre, de branches de quelques abrisseaux, qui croissaient sur sa montagne, et qui lui servaient aussi de breuvage.

Mais ce qu'on doit admirer davantage, c'est sa profonde humilité. Quel Saint fut plus favorisé des dons du Ciel, et plus respecté des peuples sur la terre? Car, dit Évagre, on venait de voir de tous les pays; non-seulement les Romains, mais même les nations les plus barbares accouraient à lui, et rendaient hommage à sa sainteté en se recommandant à ses prières, ce qui n'était jamais sans effet. Cependant il n'était à ses propres yeux qu'un néant, il ne se regardait que comme un grand pécheur; et bien loin d'attribuer à ses mérites les grâces célestes qu'il avait reçues, et d'avoir aucun sentiment de reconnaissance pour les louanges qu'on lui donnait, il s'occupait entièrement lui-même, et n'était occupé que de louer Dieu, et de le faire glorifier par les autres.

Il ne sut faire autre chose durant le cours de sa vie, et on ne peut comprendre par là combien sa mort fut précieuse devant Dieu. Nous avons dit qu'il était resté chez ses parents jusqu'à l'âge de cinq ans; qu'il monta sept ans sur la petite base au-dessus de l'Abbé Jean, qu'on peut regarder comme sa première colonne où il fut six ans. Il demeura huit ans sur la seconde colonne haute de quarante pieds; dix ans sur la butte de la montagne admirable; et enfin quarante-cinq ans sur la dernière et plus haute colonne à la même montagne, ce qui fait en tout soixante-seize ans qu'il a vécu. Lors donc qu'il fut arrivé à cette dernière année, son saint Ange lui apparut et l'avertit que sa fin était proche.

Nous venons de dire, après Évagre, qu'il vécut pendant un certain temps de branches d'abrisseaux; mais après cela ses Disciples s'aperçurent qu'il ne leur demandait plus rien pour manger, et ils ne concevaient point de quoi ni comment il pouvait vivre. Lors donc que l'esprit bienheureux lui eut annoncé sa mort comme prochaine, il rassembla ses Disciples et leur

en donna la nouvelle. Ils ne purent l'apprendre sans être pénétrés de la plus vive douleur, et il leur fit une longue exhortation sur l'observance des commandements de Dieu, sur l'amour qu'ils devaient avoir les uns pour les autres, sur la charité envers le prochain, sur la fidélité à combattre les tentations, et sur d'autres sujets semblables.

Ensuite sachant qu'ils avaient un extrême désir de savoir comment il avait pu vivre depuis quelque temps sans prendre aucun aliment, il leur parla ainsi : « Je ne saurais rien vous cacher, ô mes enfants et mes frères, de ce que vous désirez savoir de moi, quoique vous ne m'ayez pas témoigné ce désir et que vous l'avez gardé dans votre cœur. Vous savez combien de grâces le Seigneur m'a faites depuis mon enfance. Il m'avait longtemps que je conjurais sa bonté de me délivrer de la nécessité de manger. Hélas ! ô Seigneur Jésus ! pourrai-je assez exalter la miséricorde dont vous avez usé envers votre serviteur ? Un jour donc il me sembla voir descendre dans les airs un personnage vénérable revêtu d'habits sacerdotaux environné d'une nuée lumineuse et tenant un vase sacré dans ses mains. Quand il fut devant moi il ouvrit ce vase : je ne sais ce qu'il contenait ; mais en ayant mis par trois fois dans ma bouche, je sentis quelque chose de si céleste que je ne saurais vous l'exprimer, et en même temps cela était si nourrissant que je pus passer sans rien prendre jusqu'au dimanche suivant. Depuis ce temps-là le même personnage m'est apparu de même tous les dimanches après la célébration des saints Mystères, et m'a favorisé du même aliment céleste. Je vous l'avais caché jusqu'à cette heure ; mais j'ai cru qu'à présent que je vais vous quitter, je devais vous dévoiler ce secret que vous souhaitiez tant de savoir, vous que je regarde comme d'autres moi-même, et que je porte dans mes entrailles par la tendresse de mon cœur. D'ailleurs, vous avez été témoins de toute ma conduite, puisque vous avez partagé avec moi les combats que j'ai soutenus, et que nous avons marché ensemble dans la voie des ordonnances du Seigneur.

« Maintenant donc si je dois attendre de votre part un jus

retour pour le soin que j'ai eu de vous conduire ; je ne vous en demande point d'autre que la fidélité à garder les règles que je vous ai prescrites. Continuez de vous comporter après ma mort comme vous avez fait pendant ma vie. Agissez, parlez de la même manière que si j'étais au milieu de vous ; et pour ne pas vous faire une plus longue recommandation, souvenez-vous qu'il viendra un jour auquel nous comparaitrons tous devant le souverain Juge, qui manifestera toutes nos œuvres, et que chacun y recueillera les fruits de celles qu'il aura faites. »

Il leur fit encore plusieurs autres recommandations, comme avant les dernières instructions qu'ils devaient recevoir de lui. Et enfin dix jours après la révélation de sa mort qu'il avait eue de l'Ange, et le 24 mai, après avoir chanté l'Office du soir avec les Frères, et fait avec eux les autres prières selon la règle ordinaire, il rendit amoureusement son âme à Dieu, comme étant invité par son infinie bonté d'aller jouir de sa gloire, après laquelle il avait longtemps soupiré, et pour le contempler, non plus à travers les voiles de cette vie, mais à découvert et face à face.

Évagre dit qu'ayant su que le Saint devait bientôt mourir, il alla donner avis au patriarche d'Antioche, qui était alors évêque, et que celui-ci s'étant hâté de se rendre auprès de lui pour lui donner le dernier baiser de paix, il n'y fut pas à temps. Les continuateurs de Bollandus mettent sa mort en 596, comme il avait alors 73 ans, il s'ensuit qu'il était né en 520. Il vécut sous cinq empereurs, qui furent Justin l'Ancien, Justinien, Justin le Jeune, Tibère II, et Maurice. Bulteau veut qu'il soit mort vers 592 ; mais Baillet, qui le cite, ne l'a point vu en ce point. Nicéphore Urane dit que les reliques du Saint furent une source de prodiges, non-seulement pour guérir les maladies du corps, mais aussi pour celles de l'âme. Les Grecs font sa fête solennellement le 24 de mai. Baronius le marque dans le *Martyrologe romain* au 3 de septembre.

(MARIN.)

SAINT HADOUIN,

ÉVÊQUE DU MANS.

Saint Hadouin, appartenant par sa naissance à une famille illustre, plus connu encore par l'éclat de sa science et de ses vertus, fut choisi à la mort de saint Bertran pour lui succéder. Marchant sur la trace des saints Evêques ses prédécesseurs, il donna tous ses soins à faire fleurir partout la Religion et la piété, et à restaurer les monastères ou à en fonder de nouveaux. Dans une de ces retraites, située dans le lieu dit la Boisselière, près de Mamers, il établit pour Abbé saint Longis qui était venu de l'Auvergne, attiré par la réputation de saint Hadouin, et que recommandaient sa piété insigne, son zèle pour le salut des âmes et les fréquents miracles qu'il opérait.

Saint Hadouin fonda un autre monastère à Évron. Voici à propos de cette fondation ce que racontent des auteurs dignes de foi : Un pèlerin était arrivé dans un lieu nommé Évron et dépendant de la terre du Rocher ; et là, ayant suspendu à une épine les reliques de la très-sainte Vierge qu'il portait, il se reposa et s'endormit. En se levant pour continuer sa route, il lui fut impossible d'enlever les reliques de l'épine où elles étaient placées. Il comprit que la volonté de Dieu se manifestait par là. Saint Hadouin en ayant été averti s'empressa de se rendre sur les lieux ; et après avoir tout examiné avec le plus grand soin, et par une inspiration divine, il bâtit un monastère dans cet endroit, en l'honneur de la très-sainte Vierge et il y construisit une église, où les reliques furent déposées avec honneur, et dont l'autel de la très-sainte Vierge recevait le tronc même de l'épine.

Saint Hadouin s'occupa de rétablir la discipline ecclésiastique, soit par lui-même dans le concile de Reims, soit par un représentant dans le concile de Cavaillon. Il voulut, en mourant, continuer et perpétuer les libéralités qu'il avait répandues avec abondance sur les églises et sur les pauvres : il établit

Pour son héritière l'église cathédrale du Mans. Succombant sous le poids de la vieillesse et des travaux, après une vie toute entière consacrée au service de Dieu, saint Hadouin s'endormit dans le Seigneur vers l'an 654, en laissant une mémoire bénie de tous les fidèles. Il fut enseveli suivant son désir auprès de saint Victeur; au temps de saint Aldric son corps fut élevé de terre et transporté à la cathédrale.

SAINT RÉMACLE,

ÉVÊQUE DE MAESTRICHT.

Saint Rémacle, né dans l'Aquitaine, fut disciple de saint Éloi, qui l'établit premier Abbé du monastère de Solignac, à deux lieues de Limoges. Il se vit depuis obligé de prendre le gouvernement de l'abbaye de Cougnon. Mais bientôt après il fut appelé à la cour par le roi Sigebert. Ce prince avait succédé, en 638, à son père, Dagobert I^{er}, dans le royaume d'Austrasie; il avait abandonné le reste des domaines des Francs à son jeune frère Clovis II. Ces deux rois se montrèrent l'un et l'autre fort religieux, et la paix fut rarement troublée dans leurs états pendant qu'ils régnèrent.

Ce fut par l'avis de saint Rémacle que saint Sigebert fonda l'abbaye de Stavélo, dans la forêt des Ardennes, au diocèse de Maëstricht, et ensuite l'abbaye de Malmédy, dans la même forêt. Rémacle gouverna ces deux maisons jusqu'en l'an 650, qu'on l'éleva sur le siège épiscopal de Maëstricht, après la retraite de saint Amand. L'humilité avec laquelle il remplit les devoirs de sa dignité, donna un nouveau lustre à ses vertus. Son amour pour les pauvres égalait son zèle pour l'instruction de son troupeau. Mais la crainte de s'oublier lui-même, au milieu des fonctions extérieures du ministère, lui fit bientôt désirer aussi la solitude. Il résigna donc son siège à saint Théodard, du consentement de son Clergé et du roi Childéric II; et il alla se renfermer à Stavélo en 662.

Sur le bruit de sa sainteté, qui se répandait de toutes parts, plusieurs seigneurs, touchés de la grâce, demandèrent à vivre

sous sa conduite. Il les animait à le suivre dans les voies de la perfection, par tous les moyens que la charité pouvait lui suggérer. Son grand âge ne lui faisait rien diminuer de ses austérités ; il redoublait même de ferveur à mesure qu'il approchait de la mort. Dans ses derniers moments, il exhortait fortement ses Frères à vivre dans la paix et dans la pratique de toutes les vertus de leur état.

Il mourut vers l'an 664, et fut enterré à Stavélo.

SAINT AYOUL, ABBÉ DE LÉRINS,

MARTYR.

Aigulfe, que l'on appelle plus communément saint Ayoul, était né à Blois d'une famille peu favorisée de la fortune. Mais il eut le bonheur d'être élevé, dès l'enfance, parmi des ecclésiastiques, et Dieu lui inspira un grand amour pour la piété, que, lorsqu'il se vit en âge de prendre un parti, il renonça au monde et résolut de servir Dieu dans un monastère. Il choisit celui de Fleury, depuis nommé Saint-Benoît-sur-Loire, et fut reçu au nombre des Religieux par le pieux Abbé Mommol.

Ayoul était devenu le modèle et l'exemple de sa communauté, lorsque Dieu le fit passer dans une autre maison, où son zèle pour la régularité fut consommé, comme on le verra par la gloire du martyre.

Après la mort de Vincent, abbé de Lérins, le relâchement s'introduisit dans ce monastère par la négligence de son successeur. Le désordre y produisit la division et la méfiance : en peu de temps on ne reconnaissait plus cette maison, d'où étaient sortis tant de Saints. Quelques Religieux, qui cet esprit de piété ne s'était pas encore éteint, portèrent leurs plaintes au roi Clotaire III et lui demandèrent un nouvel Abbé. Le roi fit choix d'Ayoul, et le chargea de réformer le monastère. Arcade et Colombe, Religieux de Lérins, ennemis de la paix et de la piété, complotèrent aussitôt de traverser l'Abbé. Le désir de grossir leur parti leur fit dissimuler qu'

que temps leur pernicieuse intention. Quand ils crurent leur cabale assez forte, ils firent éclater leur mauvaise volonté, en tentant d'assassiner Ayoul et les plus pieux d'entre les Frères. Dieu permit néanmoins que ceux-ci échappassent à leur fureur pour cette fois. Ils se réfugièrent dans l'église de Saint-Jean, où ils furent obligés de se retrancher.

Le saint Abbé alla trouver les deux principaux rebelles, et leur dit : — Si je suis la cause de cet orage, prenez-moi seul, et, comme un autre Jonas, jetez-moi dans la mer. — Ce discours les adoucit ; ils parurent touchés de leur faute ; ils en demandèrent pardon et demeurèrent en repos pendant un an. Mais alors ayant appris que le bruit de leur révolte s'était répandu dans le royaume, et craignant que le roi ne les punit, ils cherchèrent les moyens de se soustraire aux châtimens qu'ils méritaient. Arcade sortit du monastère pour se procurer plus facilement la faveur des personnes puissantes du pays. Comme il resta dans la maison, et ranima son parti. Après avoir été quelque temps hors du cloître, Arcade voulut y rentrer ; mais le saint Abbé, assuré de sa perfidie, ne consentit plus à le recevoir. Le misérable se vanta d'obtenir par la force ce qu'on lui refusait. Secondé d'un seigneur du pays, qui était à la fois dur et cruel, et à qui il avait persuadé qu'il trouverait à l'abbaye de grandes sommes d'argent, il dressa ses batteries. Ce seigneur, avide de gain, vint au monastère, où il fut bien reçu par saint Ayoul, dont il était connu, mais qui ne soupçonnait par ses mauvais desseins. Quand tout fut disposé pour faire éclater la sédition, Arcade prit le temps où le vénérable Abbé était à table, entra dans la salle suivi de son parti, se mit du Saint, le fit battre à coups de bâton, et l'enferma dans la prison avec les Religieux fidèles.

Le lendemain, on leur apporta à manger. Comme c'était jour de jeûne, les saints Religieux voulurent ajouter l'abstinence aux douleurs qu'ils souffraient, et ils ne prirent aucune nourriture qu'à trois heures du soir. Le seigneur avare s'était retiré du monastère, pour faire croire qu'il n'avait aucune part à ces violences. Il y revint trois jours après et demanda à

chaque Religieux où était leur argent. Tous lui répondirent — Nous n'en avons point ; notre Règle nous défend de rien posséder en propre, pas même notre volonté. N'ayant pu tirer d'eux d'autre réponse, le complice d'Arcade prit et emporta tout ce qu'il put des biens communs du monastère.

Saint Ayoul et ses Disciples furent dix jours en prison ; après quoi Arcade et Colombe leur firent couper la langue et crever les yeux ; en cet état ils les mirent sur un vaisseau qui les transporta dans une petite île de la Sardaigne, où l'on acheva leur martyre en leur ôtant la vie.

On place leur mort vers l'an 675. Leurs persécuteurs périrent misérablement.

LES BIENHEUREUX JEAN DE PÉROUSE ET PIERRE DE SASSO-FERRATO,

FRÈRES MINEURS, MARTYRS.

Saint François d'Assise envoya, au commencement du XIII^e siècle, plusieurs des Religieux qu'il avait formés, dans différentes régions de l'Europe pour y prêcher les vérités du salut. De ce nombre étaient Jean de Pérouse, prêtre vertueux, et Pierre Sasso-Ferrato, Frère lai, qui partirent pour l'Espagne. Ils s'arrêtèrent à Teruel, ville du royaume d'Aragon, et y établirent un monastère de leur Ordre. Ils se mirent ensuite à parcourir le pays, annonçant avec zèle la parole de Dieu. Arrivés à Valence, capitale du royaume des Maures, où régnait alors le roi Agoze, un des hommes les plus déchainés contre le Christianisme, ils furent arrêtés par ses ordres et jetés dans une étroite prison. Ce monarque, croyant ébranler leur attachement à la foi de Jésus-Christ, leur fit faire les plus belles promesses ; mais se voyant trompé dans ses espérances, les fit décapiter vers l'an 1230. On mit leurs corps dans une tombe commune, qui devint célèbre par plusieurs miracles.

Le roi Agoze était alors en guerre avec Jacques, surnommé le Pieux, roi d'Aragon ; et ce dernier remporta bientôt de grands avantages signalés contre l'ennemi des Chrétiens. Agoze

sut d'abord à quoi attribuer les défaites continuelles qu'il éprouvait ; mais se rappelant bientôt la mort des deux Religieux, il crut y trouver la cause de ses malheurs, et il prit aussitôt des mesures pour réparer ses torts. Étant entré en négociations avec le roi Jacques, il demanda à être instruit dans les maximes de la religion de Jésus-Christ, reçut le Baptême, céda sa couronne ainsi que sa capitale au monarque chrétien le 28 septembre 1238, ne se réservant que ce qui était nécessaire pour son entretien. Mais tout cela ne fut pas encore à sa piété ; il fit appeler des Religieux de l'Ordre de Saint-François, et leur abandonna le palais royal pour y établir un monastère, en leur disant que c'était en expiation du crime qu'il avait commis sur la personne de leurs Frères. Le roi Jacques consentit à cette donation, et c'est ainsi que les enfants de saint François s'établirent à Valence, ville déjà célèbre par le sang de saint Vincent qui avait coulé neuf siècles auparavant.

Le Pape Clément XI a autorisé le culte qu'on rendait depuis sa mort aux deux Martyrs. Benoît XIV approuva l'Office qu'on récite en leur honneur dans les diocèses de Teruel et de Valence. Leurs reliques reposent dans l'église de Teruel. Le VI les a déclarés Bienheureux le 2 avril 1783.

LE BIENHEUREUX ANDRÉ DOTTI,

SERVITE.

André issu de la noble famille de Dotti, naquit à Borgo di San Sepolero, ville de Toscane, vers l'an 1236. Saint Philippe Benizzi prêchant dans cette ville en 1274, prit pour texte d'un de ses sermons, ces paroles de l'Évangile : « Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon Disciple. » Son discours fut si entraînant, qu'André qui se trouvait au nombre des auditeurs et qui était alors dans sa première jeunesse, en fut vivement touché, et forma aussitôt la résolution d'embrasser l'état religieux. Abandonnant donc courageusement sa famille, et renonçant au riche patrimoine qu'il

possédait, il va se jeter humblement aux pieds du saint Prédicateur et se fait admettre dans l'Ordre des Servites. André parvenu au Sacerdoce, travailla avec un zèle infatigable à procurer le salut des âmes. Mais ayant appris que l'Évêque de Citta di Castello avait donné au couvent de Borgo di san Sepolcro des maisons qui étaient habitées par des solitaires, et qui se trouvaient près des Apennins, il sollicita avec instance de ses Supérieurs la permission de se retirer dans cette solitude; il y passa plusieurs années, comblé de faveurs et de consolations célestes, et paraissant par sa sainteté plutôt un Ange qu'un homme. Aussi se vit-il bientôt forcé de se charger du gouvernement de cet ermitage; il y avait trouvé des solitaires qui n'appartenaient à aucun Institut. Ses exhortations et ses manières pleines de douceur les déterminèrent en 1294 à s'attacher à l'Ordre des Servites. Il ne resta pas longtemps parmi eux; les ordres de son général l'obligèrent à quitter sa paisible retraite, pour aller annoncer la parole de Dieu. On avait avec raison jugé qu'une lumière si vive et si pure, ne devait pas davantage être laissée sous le boisseau. Ses discours, enflammés par la charité, excitèrent dans un grand nombre d'âmes l'amour des biens éternels. La réputation de sainteté qui le précédait donnait une nouvelle force à ses paroles. L'estime qu'on avait pour sa personne en inspira une plus grande pour l'Ordre religieux dont il était membre, et fut la cause de la fondation de plusieurs monastères de Religieux Servites.

Le Serviteur de Dieu continua pendant plusieurs années le cours de ses travaux apostoliques.

Lorsque ses forces épuisées ne lui permirent plus de s'occuper du salut du prochain et de l'accroissement de son Ordre, retourna avec empressement dans son ermitage, et s'y livra tout entier à la prière, à la contemplation et à la pratique de la pénitence. Il avait annoncé sa mort comme prochaine, et se préparait avec soin. Sachant donc qu'il touchait à sa dernière heure, il sort un matin en bonne santé, monte sur un rocher et là il rend son âme à Dieu, le 31 août 1315.

Au bout de quelque temps, les solitaires, qui avaient coutume de se réunir dans ce lieu, pour y écouter les conférences qu'André leur faisait habituellement, s'étant approchés de lui, et l'ayant trouvé agenouillé, les yeux élevés au Ciel, les mains jointes devant la poitrine, le visage animé et resplendissant, crurent qu'il avait un ravissement, et ne s'aperçurent pas d'abord qu'il était mort. Le bruit de son bienheureux trépas s'étant répandu dans le pays, le peuple accourut en foule à l'ermitage pour rendre à ce saint homme les derniers devoirs. Ses Frères portèrent son corps dans l'église de Borgo, où il fut honorablement inhumé, et où il n'a cessé de recevoir des marques de la dévotion des fidèles, à cause des miracles qui y sont opérés. Le Pape Pie VII, informé du culte du Bienheureux André, y donna son approbation,

LE VÉNÉRABLE PÈRE CHARLES LENFANT,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Alexandre-Charles-Anne-Lenfant, célèbre Prédicateur Jésuite, né à Lyon le 6 septembre 1726, d'une famille noble du Maine, fit ses premières études dans cette ville, chez les Pères de cette Compagnie, et fut admis en 1744 au noviciat d'Avignon. Chargé de l'enseignement de la rhétorique à Marseille, il se livra à la même temps à la prédication ; et obtint dans la chaire tant de succès que ses Supérieurs le fixèrent dans cette carrière. Il prêcha, jusqu'à la suppression de cet Ordre en 1773, dans plusieurs villes de France, et partout son éloquence excitait l'admiration. Elle opéra même d'éclatantes conversions, particulièrement à Malines, celle d'un anglais protestant qui était l'ami d'Yong, auteur des *Nuits*.

Lorsque la Société de Jésus fut abolie en France, le Père Lenfant avait quarante-sept ans : il continua ses travaux apostoliques et fit entendre la parole de Dieu, notamment à Vienne devant Joseph II. Parmi ses auditeurs on remarqua plus d'une fois des hommes qui faisaient profession d'incrédulité ; Diderot et d'Alembert assistèrent à ses sermons pendant tout un carême.

On raconte qu'après avoir entendu un de ses discours sur la foi, Diderot dit à son ami : « Après un sermon semblable, il devient difficile d'être incrédule. »

Le Père Lenfant se faisait remarquer par la force de sa composition plus que par les charmes de son style. Sans avoir un débit pompeux, il avait de l'harmonie dans la voix, et surtout un fonds de conviction profonde.

En 1791, il prêchait un carême à la cour de Louis XVI, lorsque le refus qu'il fit de prêter le serment à la constitution, le força d'interrompre la station. Conduit à la prison de l'abbaye, le 30 août 1792, il prévint que sa fin n'était pas éloignée. Le lendemain il donna à un huissier tout l'argent qu'il avait sur lui et se prépara à la mort. « Le Père Lenfant et l'Abbé de Rastignac, dit un contemporain, parurent dans la tribune de la chapelle qui nous servait de prison ; ils annoncèrent que notre heure arrivait, et nous invitèrent à nous recueillir pour recevoir leur bénédiction. Un mouvement électrique qu'on ne peut définir nous précipita tous à leurs genoux, et les mains jointes nous la reçûmes. » Le témoin auquel nous devons ce récit échappa par hasard au massacre qui eut lieu le même jour sur les prêtres, sur le comte de Montmorin et sur les Suisses.

L'arrestation de ce digne Religieux excita un vif intérêt chez les personnes sensibles. Maillard lui-même consulta les administrateurs de police et de surveillance sur le sort de l'Abbé Lenfant. Ceux-ci lui répondirent de la Mairie : « Nous déclarons au peuple qu'il importe beaucoup à l'intérêt public que l'Abbé Lenfant soit conservé, mais qu'il ne soit pas mis en liberté, au contraire, très-étroitement gardé. » Ces bonnes intentions n'eurent pas se réaliser, et les cannibales de cette époque ne voulurent pas laisser échapper cette innocente victime. Quand le peuple vit arriver l'Abbé Lenfant devant le tribunal révolutionnaire, il demanda à grands cris qu'il fût épargné. Les bourreaux qui devaient l'immoler l'ayant relâché, on entendit de toutes parts lui dire : Sauvez-vous !... Il avait traversé la foule qui lui ouvrait un passage, et était déjà dans la rue de Bussy lorsque quelques femmes s'écrièrent innocemment peut-être

mais bien indiscrètement : « C'est le confesseur du roi ! » et par ces mots le désignèrent aux satellites du tribunal sanguinaire, qui le saisirent et l'amènèrent de nouveau à l'abbaye. Arrivé devant la cour, il lève les mains au Ciel, et montrant une résignation chrétienne, il dit ces dernières paroles : « Mon Dieu ! je vous remercie de pouvoir vous offrir ma vie, comme vous avez offert la vôtre pour moi. » Il se met à genoux, et tombe expirant sous les coups de ses bourreaux. C'était le 3 septembre 1792.

Le VÉNÉRABLE CHANOINE PIERRE DE BETS,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Pierre de Bets, Chanoine de la Cathédrale de Lombez, pour refus de serments schismatiques déporté de la Dordogne à l'âge de trente et un ans. On l'embarqua pour l'exil. Il se fit remarquer par sa douceur, son honnêteté et l'affabilité de son caractère. Attaqué d'une maladie pernicieuse sur le vaisseau, il tomba dans des convulsions que l'on eut peine à calmer. Mais bientôt il mourut, confiant dans la bonté de Dieu, le 3 septembre 1794, et fut enterré dans l'île citoyenne.

LE VÉNÉRABLE ALEXANDRE GÉRARD,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Alexandre Gérard né en 1774, fut d'abord curé de Chaveaux. Il était Chanoine de l'église collégiale de Saint-Symphorien à Reims, quand la révolution éclata. Malgré le décret de la convention qui exilait les prêtres non-assermentés, l'abbé Alexandre resta à Reims ; mais les assassins qui furent envoyés en 1792 dans cette ville par le gouvernement, l'eurent bientôt découvert et le forcèrent d'abord de servir dans la garde nationale, ainsi qu'un autre ecclésiastique l'abbé Romain. Ces deux prêtres ne tardèrent pas à être retirés de la milice, et ils furent mis en prison. Lorsqu'ils en sortirent pour être conduits à la municipalité, ils virent sur la place publique les corps des

deux autres prêtres qui venaient d'être égorgés. L'abbé Romain fut à l'instant tué d'un coup de sabre, et son compagnon s'attendait à subir le même sort ; mais sur la proposition d'un d'entre eux, les assassins le destinèrent à être brûlé vif, ils prirent de force dans les maisons voisines tout le bois nécessaire, élevèrent un bûcher qu'ils allumèrent, et y jetèrent leur victime. Trois fois l'abbé Alexandre tenta de sortir du bûcher, trois fois il y fut repoussé ; alors se recommandant à la miséricorde de Dieu, il mourut de la mort des Martyrs.

LES SIX MARTYRS DU JAPON.

Sur la fin de juillet de 1629, Takimaga Uneme débarqua au port de Nangasaki. L'empereur l'envoyait avec les plus amples pouvoirs, remplacer Cavaci dans la présidence du Ximo, c'est-à-dire de toutes les provinces méridionales du Japon. Il gouvernait une partie du royaume de Bungo et s'était fait placer, en 1614, parmi les plus grands persécuteurs de cette chrétienté. Or, excité par sa cruauté naturelle et par les ordres exprès de l'empereur, il se proposa, en mettant pied à terre, de détruire entièrement la foi chrétienne, non-seulement à Nangasaki, mais dans tous les pays voisins. Il fit comparaître à son tribunal trente hommes et vingt-sept femmes, et après les avoir inutilement pressés par ses promesses et ses menaces de renier la foi, il les envoya le 3 du mois d'août au mont Ungen, en recommandant aux bourreaux de les tourmenter sans pitié par les eaux bouillantes et par les rayons du soleil, mais de manière cependant à ce qu'ils restassent capables de supporter des tourments plus grands encore. Les mémoires et les journaux hollandais de cette époque nous apprennent, quant à ces derniers Martyrs, qu'on usa contre eux, et surtout contre les femmes, de supplices horribles auxquels on n'avait jamais pensé jusqu'alors. On exposait celles-ci à la vue et aux insultes de tout le peuple, et pour plus de honte, on les faisait marcher à terre sur les pieds et sur les mains, comme des animaux ; on les plongeait dans de grands bassins remplis

d'eau et de serpents ; on leur brûlait les côtés avec des flambeaux allumés, on attaquait chaque partie l'une après l'autre, et on faisait pénétrer lentement le feu jusque dans les entrailles. Pour les hommes, après que leurs chairs avaient été déchirées par les eaux sulfureuses, on les laissait la nuit exposés à la vapeur infecte de ces eaux qui les tenaient éveillés par d'affreuses suffocations, presque jusqu'à les faire expirer. Bien peu de Chrétiens résistèrent à ces barbares épreuves, comme aussi beaucoup d'autres qui furent non moins cruellement torturés à Nangasaki et dans les pays voisins.

Après cette arrestation qui jeta les fidèles dans un effroi et un découragement indicibles, Uneme feignit de ne plus s'occuper des Chrétiens, ni de leur religion, comme s'il n'en restait pas de trace. C'était une adresse de cet homme rusé ; il voulait donner aux Religieux la confiance de sortir de leurs retraites et de reprendre l'exercice de leur ministère. Toutefois il envoya secrètement partout des espions qui devaient se mettre aux aguets dans les passages et surveiller l'intérieur des maisons. Il leur promettait une très-grande récompense s'ils faisaient arrêter quelque Religieux.

Or, comme chaque pierre pour ainsi dire cachait un serpent, il n'était plus possible que les Religieux, quels que fussent leur prudence et leur déguisement, sortissent impunément de leur retraite. Pour cent qui échapperaient aux persécuteurs, il devait en tomber au moins un ou deux entre leurs mains. Aussi cinq Religieux furent-ils bientôt au pouvoir d'Uneme ; trois d'entre eux étaient de l'Ordre de saint Augustin, le quatrième. Le Père Antoine Ixida, de la Compagnie de Jésus, et le cinquième, Gabriel de la Madeleine, Frère lai de Saint-François, auquel s'adjoignit ensuite Jérôme de Torres, prêtre japonais du Tiers-Ordre de Saint-François. Le premier qui donna dans le filet fut le Père Barthélemy Guttierrez, Augustin. Il s'était retiré à Goga, dans le royaume d'Arima ; n'ayant plus rien pour vivre, il envoya son serviteur à la ville pour faire des provisions. Or celui-ci tomba en route entre les mains des espions et fut conduit au gouverneur ; on le mit à la torture, qu'il sup-

porta courageusement, mais il n'en fut pas de même de son hôte qui avoua tout immédiatement. On envoya de suite des hommes armés à Goga pour s'emparer du Père Barthélemy. Mais celui-ci, ayant quelques soupçons de ce qui se passait, était déjà parti et s'était réfugié sur les terres d'Isafai où, ne trouvant personne qui osât lui donner l'hospitalité, il se cacha dans une forêt. Il y fut découvert et conduit à Nangasaki avec son catéchiste Cocumbuco et son serviteur Michel Kinoxi.

Peu de jours après on leur associa le Père Antoine Ixida de la Compagnie de Jésus. Il avait séjourné à Nangasaki depuis le commencement d'août, pendant la persécution ; et ne s'y voyant plus nécessaire à la fin de septembre, il alla revoir quelques-uns des siens à Omura. Mais des lettres du Père provincial vinrent bientôt le rappeler à Nangasaki pour entendre la confession d'un Chrétien dangereusement malade. Il s'y rendit volontiers et même avec une joie particulière, le cœur lui disant que Dieu voulait qu'il fût arrêté cette fois. Comme d'autres malades en danger de mort réclamèrent aussi ses soins dans cette ville, il s'y arrêta cinq ou six jours. Ce fut alors qu'eut lieu l'emprisonnement du Père Guttierrez ; le chrétien qui logeait le Père Antoine en fut si effrayé qu'il le pria d'aller se cacher ailleurs. Le Père Antoine passa la nuit suivante chez Jacques Nacaxima, frère du Bienheureux martyr Michel, qui instruit du congé qu'il avait reçu de son premier hôte le fit immédiatement inviter de venir chez lui. « La matinée du jour suivant, 14 novembre, écrit-il, après avoir célébré la messe, où je fis à Dieu l'offrande de ma vie, je sentis derrière moi comme un frottement de pieds, je me retournai et je vis un des hommes du président Uneme avec deux sabres aux côtés, qui me demanda qui j'étais. Comprenant de suite pourquoi il venait, je répondis : Je suis Père. — Pour moi, répliqua-t-il, je viens vous prendre. Beaucoup d'autres hommes survinrent, je leur tendis les bras en disant : Eh bien, liez-moi. Ils le firent et me conduisirent au palais du président, où je rencontraï un des officiers qui essaya de me persuader de sauver ma vie en abandonnant la loi de Dieu. Je lui répondis :

brièvement que si j'avais cent vies, je les sacrifierais toutes plutôt que de renier la foi. Je fus enfermé dans une étroite prison où je trouvai le Père Barthélemy, Jean son catéchiste et ses deux serviteurs, ayant tous de grands fers aux pieds, qu'on me mit aussi et qui avaient été fournis par les Hollandais. Mais peu après on nous les changea en colliers de fer serrés au cou.» Il ajoute qu'il comparut deux fois devant Uneme, avec qui il eut une longue discussion en matière de religion, et qu'à la fin pressé de renoncer à la foi, il ne daigna plus lui répondre.

Le Père Ixida fut conduit, le 10 décembre, à la prison d'Omura avec les autres confesseurs de la foi, le Père Barthélemy Gutierrez, Vincent Carvalho, le Père François de Jésus, tous trois Augustins, le Frère Gabriel de la Madeleine, Franciscain, et le prêtre Jérôme. La vie qu'ils y menèrent tous les six pendant près de deux ans était des plus austères par nécessité et par choix. Ils jeûnaient tous les jours, ne mangeant qu'une seule fois et n'ayant qu'une petite mesure de riz noir sans aucun assaisonnement. Leur sommeil était très-pénible, et par la dureté du sol et par la petitesse du lieu où ils ne pouvaient tenir qu'en se repliant sur eux-mêmes. Ils prenaient une rude discipline quatre fois par semaine. Prier, parler de Dieu, soupirer après le martyre était leur seule et continuelle occupation. Le 25 novembre, la ville d'Omura vit arriver à l'improviste une troupe de soldats armés ; ils venaient prendre les prisonniers pour les reconduire à Nangasaki. Ceux-ci croyaient y trouver le bûcher tout prêt, mais l'heure du sacrifice n'était pas encore sonnée, car on les conduisit dans une horrible prison sans rien leur dire de ce qui les attendait.

Le président Uneme aurait surtout voulu que le Père Ixida apostasiât, parce qu'il était du pays ; il le fit venir deux fois de sa prison dans ce but, redoubla ses assauts, employa toute son habileté pour le décider à feindre au moins d'avoir renoncé à la foi chrétienne, l'assurant qu'il lui sauverait la vie et le comblerait d'honneurs et de richesses ; mais ce Père lui répondit toujours invariablement qu'il faisait plus de prix de sa foi

que de toute autre chose et qu'il se soumettrait volontiers à toute espèce de supplices plutôt que de la renier.

Les confesseurs de la foi ayant tous résisté aux sollicitations de leurs juges, furent livrés aux mains des bourreaux, et le 3 décembre les cinq Religieux et le prêtre séculier furent conduits au mont Ungen. Lorsqu'ils arrivèrent à Fimi, une lieue loin de Nangasaki, on les enchaîna aux bords des barques, on leur mit les fers aux pieds et on leur lia étroitement les bras et les mains. Ils arrivèrent dans le port d'Obama au soleil couchant; ils y passèrent la nuit et à la pointe du jour ils gravirent la montagne. On mit des gardes aux passages, afin que personne ne les suivît et qu'ils n'eussent ni témoins ni consolateurs dans ce véritable massacre qu'on allait en faire. Et pour qu'ils ne pussent pas même s'encourager mutuellement, on avait construit six cabanes très-éloignées l'une de l'autre : chacun avait la sienne et y était tenu aux fers dans la crainte qu'il n'en sortît pour venir animer le courage de ses compagnons. Le jour suivant on les conduisit un à un sur le bord de la grande fosse, qu'ils nomment bouche d'enfer. Là on leur exposa les longs et horribles tourments qu'ils endureraient dans ces eaux; on les pria d'avoir, encore à temps, pitié d'eux-mêmes, de faire maintenant en hommes sages ce qu'ils feraient ensuite malgré eux, vaincus par d'insupportables douleurs et avec un trop grand sacrifice de leurs corps; qu'enfin ils n'étaient pas de pierre, ni plus courageux que tant de centaines de Chrétiens qui avaient fini par se rendre à ce tourment. Le Père Ixida a écrit ensuite que, quelle qu'en fût la vraie raison, ou le froid qui était très-intense ce jour-là, ou toute autre cause, ces eaux sulfureuses, troubles et puantes, dont nous avons déjà parlé, bouillonnaient avec tant de violence, qu'à voir sauter ces bulles en l'air et à entendre leur bruissement, tout homme de cœur, dit-il, en aurait été épouvanté, si Dieu ne l'eût soutenu d'une grâce extraordinaire. Dieu les fortifia tous les six, car chacun fit cette réponse généreuse qu'il s'offrait à supporter pire encore, s'ils pouvaient faire pis pour éprouver leur foi. On ne leur en dit pas davan-

lage. Les bourreaux s'étaient munis d'une grande cuiller de bois, percée d'un trou. Ils la remplissaient là où les eaux étaient plus bouillantes, ouvraient le trou d'où coulait un gros filet d'eau qu'ils faisaient passer sur chaque partie du corps du patient qui se tenait droit sur ses pieds. La cuiller vidée, ils la remplissaient et la vidaient une seconde et une troisième fois, sur chacun d'eux. Dans ce supplice, la peau se détachait en longues bandes et le corps gonflait, car c'est là l'effet naturel de ces eaux. Et cependant aucun des Martyrs ne donna un signe de douleur, à l'admiration et à la rage des bourreaux. On avait amené un médecin qui calculait les forces du patient, qui appliquait même des emplâtres sur ses plaies, si elles étaient trop profondes, afin de prolonger longtemps ses souffrances. Il ne laissait tourmenter que deux fois par jour quatre d'entre eux de complexion plus délicate; tandis que les plus robustes retournaient jusqu'à six fois à cet effroyable supplice. Ceux-ci étaient le Père Antoine Ixida et le Père François de Jésus. Il est vrai qu'outre la force de leur tempérament, il y avait un autre motif de les traiter avec tant de cruauté: pour le Père Antoine, c'était sa constance à résister à toutes les prières et à toutes les offres d'Uneme, et quant au Père François, il leur parlait avec une liberté toute chrétienne, et malgré leurs défenses il chantait et priait à haute voix. Pendant un mois entier, ils furent tourmentés six fois le jour et chaque fois brûlés par tout le corps avec trois de ces grandes cuillerées d'eau bouillante. Tout Nangasaki, tout Tanacu ne parlait que de ces Martyrs, louait leur constance héroïque et exaltait la Foi chrétienne. C'était bien à juste titre, puisque la douleur ne leur fit pousser aucun cri, qu'ils ne parurent pas même la sentir; qu'ils semblaient au contraire chaque jour plus joyeux, et plus reconnaissants envers leurs bourreaux, qu'ils allaient même jusqu'à dire d'inventer de plus douloureuses tortures.

Le Père Ixida prêchait aux payens et aux renégats, et réussit à en gagner plusieurs. Les bourreaux finirent par être touchés eux-mêmes de leur inhumanité et dirent à Uneme que

tous les puits bouillants du mont Ungen seraient à sec avant qu'on gagnât un seul de ces Chrétiens. Eh bien ! répondit le barbare, qu'on les ramène à Nangasaki. Ce qui n'eut lieu cependant qu'après son départ pour la cour, où il devait se rendre, parce qu'il regardait comme un déshonneur pour lui l'entrée que ces invincibles confesseurs de Jésus-Christ feraient à Nangasaki en manière de triomphateurs. On les ramena, le 5 janvier 1632, dans la prison commune. Ils y trouvèrent de grandes souffrances et aussi de grandes joies, pendant les huit mois que se prolongea leur détention. Arriva enfin le jour où ils consommèrent, par un feu lent, le sacrifice de leur vie. La veille, Uneme leur fit encore proposer de renier la foi, s'ils ne voulaient pas être brûlés vifs. Ils répondirent d'une seule voix qu'ils préféreraient subir toute espèce de tourments. La réponse rendue, le président fit préparer les poteaux et le bûcher, et on n'employa que du bois vert trempé dans la fange pour mieux gouverner le feu et prolonger les douleurs des condamnés. Le 3 septembre, on les mit tous les six dans des litières entièrement fermées pour les soustraire à la vue du peuple. On les porta au mont des Martyrs, précédés d'un soldat qui tenait leur sentence au bout d'une pique. Elle était ainsi conçue : Ceux sont condamnés à la mort pour être prêtres des chrétiens parce qu'ils ont prêché la loi de Jésus-Christ dans le Japon. Quand ils furent arrivés au haut de la colline et descendus de leurs litières, ils chantèrent le *Laudate Dominum omnes gentes*, puis chacun, de son côté, parla au peuple. On les lia ensuite à leurs poteaux légèrement et avec des cordes très-molles, afin qu'ils pussent facilement s'enfuir.

Dès que le feu eut pris aux broussailles, le Père Vincent Saint-Antoine tira de son sein un petit crucifix et se tourna vers ses compagnons : En avant, dit-il, ô valeureux soldats de Jésus-Christ ! vive la foi de Jésus-Christ ! mourons courageusement pour elle ! Tous louaient Dieu jusqu'à ce que, suffoqués par les flammes et par la fumée, ils rendissent le dernier soupir. Comme de coutume, on réunit les os et les cendres des victimes et on les dispersa dans la mer.

Donnons maintenant quelques détails sur chacun des Martyrs. Le Bienheureux Barthélemy Guttierrez naquit à Mexico, dans la Nouvelle-Espagne, au mois de septembre 1580. Ses nobles et riches parents lui donnèrent une éducation très-chrétienne ; il prit l'habit de Saint-Augustin à l'âge de seize ans, et fit profession le 1^{er} juillet 1597. Il passa aux Philippines en 1606 : ses études étaient achevées et il avait été ordonné prêtre. La haute opinion qu'on avait de sa vertu lui fit donner pendant plusieurs années la charge de Maître des novices. Il brûlait du désir de propager la foi parmi les idolâtres et de répandre son sang pour Jésus-Christ. Afin de mériter cette grâce, il consacrait de longues heures à la prière et macérait son corps par de rudes pénitences. Dieu l'exauça, et ses supérieurs l'envoyèrent au Japon en mai 1613. Pendant dix-huit ans, il parcourut ces royaumes en tous sens et brava tous les dangers pour secourir les âmes. Nous voyons par plusieurs lettres des Pères de la Compagnie de Jésus qu'ils étaient étroitement liés avec lui et qu'ils le regardaient comme un homme d'une prudence, d'une douceur et d'un zèle dignes de tous les éloges.

Le Bienheureux Père Vincent de Carvalho, nommé aussi de Saint-Antoine, était portugais. Il naquit de parents illustres à Alfama, dans le voisinage de Lisbonne. Les Augustins le reçurent dans leur couvent de Sainte-Marie de la Grâce, où il prononça ses vœux en 1587. Il fit ses études et reçut la prêtrise en Portugal. Puis, plusieurs années après, en 1621, son zèle pour le salut des âmes le conduisit au Mexique, l'année suivante à Manille, et enfin au Japon où il arriva en 1623, quand la persécution y sévissait avec le plus de rage. Il resta caché pendant quelques années, travaillant en secret à soutenir les fidèles, à convertir les gentils, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de combler ses désirs en lui accordant la couronne du martyre.

Le Bienheureux François de Jésus naquit à Villa-Mediana, en Espagne ; il eut pour père Pierre d'Ortega et pour mère Marie Perez, de familles nobles et riches. Il resta orphelin à

l'âge de huit ans et fut élevé dans la piété et les lettres par deux oncles prêtres. Il entra, en 1614, à l'âge de dix-sept ans, chez les Augustins déchaussés de Valladolid, passa au Mexique en 1622, après sa profession et son ordination au Sacerdoce, puis l'année suivante à Manille, et de là au Japon avec l'office de Vicaire provincial. Il fut pris avec le Père Vincent Carvalho, son inséparable compagnon, et il soutint avec lui les souffrances d'une longue prison, les eaux sulfureuses du mont Ungen et le feu, où il acheva d'être victime pour Jésus Christ.

Ximabara, village du territoire d'Arima au Japon, fut la patrie du Bienheureux Père Antoine Ixida qui prit le nom portugais de Pinto dans le temps de la persécution. Le séminaire des Pères de la Compagnie de Jésus le reçut dès son enfance et il entra dans leur Ordre en 1589, âgé de dix-neuf ans. Sa connaissance parfaite des sectes payennes et sa rare éloquence donnaient à son ministère une efficacité admirable. Il parcourut un grand nombre de provinces, prêchant partout le royaume de Dieu, convertissant beaucoup d'infidèles et parmi eux un bon nombre de personnages de haut rang. Son intrépidité le faisait mépriser tout danger. Il mettait en défaut par ses dissimulations la sagacité des geôliers, pénétrait dans les prisons où les chrétiens attendaient le martyre et leur procurait le secours et les consolations du saint ministère ; il supporta la prison, l'exil et toute espèce de travaux avec une générosité et un cœur héroïque. Il vécut 63 ans, dont quarante furent employés utilement dans la Religion.

Le Bienheureux Jérôme de Torres était également japonais et élève du séminaire d'Arima. Il changea probablement de nom à Manille où il se rendit très-jeune encore. Il y poursuivit ses études, reçut le Sacerdoce et donna ses soins pendant plusieurs années aux Japonais qui étaient dans cette ville comme exilés ou comme trafiquants. La vue des maux extrêmes des Chrétiens persécutés au Japon l'émut de compassion et il rentra dans sa patrie en 1628 pour leur porter secours. Il allait à leur recherche sur les montagnes les plus escarpées.

au fond des vallées et des bois, où ils s'étaient réfugiés en grand nombre pour échapper aux tourments et à la mort. Le Père Jacques de Saint-François, commissaire de son Ordre, le reçut pour sa consolation dans le Tiers-Ordre où il prit le nom de Jérôme de la Croix. Il tomba, en 1631, entre les mains des ennemis de la foi, soutint avec les autres Religieux une année de très-dure prison, puis les eaux bouillantes du mont Ugen et la mort dans le feu, après avoir constamment refusé de renoncer à la foi, ou de feindre de l'avoir fait, comme il y fut poussé à plusieurs reprises.

Le Bienheureux Frère Gabriel de la Madeleine naquit à Fonséca, dans la Nouvelle-Castille, de pieux et honnêtes parents. Il vécut dans le monde jusqu'à l'âge de trente ans et y mena une vie si exemplaire qu'on le surnomma le Saint. Le désir d'une plus grande perfection le conduisit chez les Frères Mineurs déchaussés, dans la province de Saint-Joseph, où il fit profession comme Frère lai. Sans la vigilance de ses Supérieurs il aurait porté à l'excès la pratique de la pauvreté et de la mortification. On l'entendait souvent répéter certaines maximes spirituelles qui l'excitaient lui et les autres à s'avancer de plus en plus dans la perfection chrétienne. La lecture des lettres du Japon lui donna un ardent désir d'y travailler pour la gloire de Dieu ; il y arriva par la voie de Manille en 1612. Aussitôt qu'il parla la langue du pays, comme il savait un peu de médecine, il se consacra dans les hôpitaux au service des malades et des lépreux. Il les soignait avec la plus grande tendresse, baisait leurs plaies. Dieu accorda plusieurs fois, dit-on, à ses prières des guérisons miraculeuses. Aussi grand nombre de personnes, même parmi les payens, accouraient à lui ; il les recevait tous avec de bonnes manières et cherchait à les gagner à la foi. Il visitait les Chrétiens cachés sur les montagnes voisines de Nangasaki, quand il fut pris le 20 mars 1630 et conduit à la prison qui renfermait déjà les Pères de Saint-Augustin et le Père Ixida de la Compagnie de Jésus. Sur ces entrefaites une proche parente du gouverneur tomba grièvement malade. On tira le Frère Gabriel de prison

en le priant de la guérir. Non-seulement il soigna le corps de la malade, mais il voulut aussi donner des soins à son âme en l'engageant à devenir chrétienne. Le gouverneur en fut tellement irrité qu'il fit lier et reconduire le serviteur de Dieu dans sa prison avec force mauvais traitements. On lui offrit plusieurs fois la vie s'il voulait apostasier, mais il repoussa toujours cette proposition impie avec horreur. Beaucoup de témoins ont déposé dans les procès-verbaux que pendant que le serviteur de Dieu était soumis au tourment des eaux bouillantes du mont Ungen, on le vit disparaître miraculeusement et revenir ensuite, et qu'une fois il tenait en main quelques pains chauds qu'il donna aux bourreaux pour leur nourriture. D'autres affirment l'avoir vu soulevé de terre et environné d'une lumière éclatante pendant qu'il priait. Quand il fut lié à son poteau pour être brûlé, il se mit à genoux, leva les mains et les yeux au Ciel et se tint immobile jusqu'au dernier soupir.

(BOÉRO.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 3 septembre de l'an 863, troisième Concile de Rome sous Nicolas I^{er} pour le culte des images de Notre-Seigneur, de la très-sainte Vierge et des Saints. Quand on pense à toutes les grâces, vraiment innombrables, qui ont été obtenues au pied des images de la très-sainte Vierge, on comprend avec quelle rage l'enfer a toujours cherché à abolir ce culte, qui nous est si utile, et qui lui est si terrible ; et comment les hérétiques, Ariens, Iconoclastes, Manichéens, Huguenots, Jansénistes, Vaudois, Unitariens et révolutionnaires ont dans tous les siècles exercé leurs fureurs contre les images de Notre-Seigneur et des Saints, principalement de la Reine du Ciel. Mais aussi Dieu a multiplié les prodiges pour encourager et récompenser les honneurs rendus à sa très-sainte Mère ; et bien souvent il a désigné et fait trouver miraculeusement les statues par lesquelles il voulait nous distribuer ses grâces. En voici un nouvel exemple.

Il y a environ trois siècles, aux environs d'Agen, un berg

voyant un bœuf qui léchait constamment la terre dans un lieu entouré de ronces, s'approcha, et aperçut un peu dégagée du sol une statue de la très-Sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus. Il la porta à sa mère, qui, ravie de cette bonne rencontre, l'enterra dans son coffre, se proposant de la faire voir à son curé; mais le lendemain matin, le coffre, qu'elle avait pourtant bien fermé, était vide. Après l'avoir cherchée partout inutilement, elle s'en alla avec son fils au lieu où il l'avait trouvée : la sainte image y était revenue. On l'emporta à l'église, d'où elle s'échappa aussi la nuit suivante. Le curé comprit alors que la très-sainte Vierge voulait être honorée au lieu même où était la statue. On y bâtit une chapelle, qu'on appela *Notre-Dame de Bonne Rencontre*, et qui fut pour le pays une source de grandes grâces.

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

A Rome, sainte Sérapie, vierge, qui, sous l'empereur Adrien, ayant été livrée à deux jeunes débauchés qui ne purent la ga-

TERTIO NONAS SEPTEMBRIS.

Romæ sanctæ Serapiæ Virginis, quæ sub Hadriano Principe cum esset tradita duobus lascivis juvenibus, et minime potuisset illudi, nec postmodum violentibus facibus inflammari, jussu Berilli Judicis fustibus cæsa, dehinc gladio decollata est. Passa est autem quarto Kalendas Augusti, et a beata Sabina in suo monumento juxta aream Vindiciani sepulta; sed memoria ipsius martyrii hac die celebrior habetur, quando ambarum sarcophagum ibi compositum et ornatum fuit, et locus orationis condigne dicatus. — Corinthi natalis sanctæ Phæbes, cujus meminit beatus Apostolus Paulus ad Romanos scribens. — Aquilejæ sanctarum Virginum et Martyrum Euphemie, Dorotheæ, Theclæ et Erasme, quæ sub Nerone post multa supplicia gladio cæsæ sunt, et a sancto Hermagora sepultæ. — Capuæ sanctorum Martyrum Aristæi Episcopi, et Antonini pueri. — Nicomediæ passio sanctæ Basilissæ Virginis et Martyris, quæ annos novem nata, cum in persecutione Diocletiani sub Alexandro Præfule verbera, ignes, ac bestias divina virtute superasset, in oratione spiritum Deo reddidit. — Item sanctorum Martyrum Zenonis et Charitonis, quorum alter in lebetem liquati plumbi conjectus est, alter in fornacem ignis immisus. — Cordubæ sancti Sandali Martyris. — Eodem die natalis sanctorum Martyrum Aigulphi Abbatis Lirinensis, et sociorum Monachorum, qui, præcis linguis, oculisque effossis, gladio obtruncati sunt. — Tulli in Gallia sancti Mansueti Episcopi et Confessoris. — Mediolani depositio sancti Auxani Epis-

gner, et dans la suite n'ayant pu être brûlée par des flambeaux allumés, fut frappée de coups de bâton par ordre du juge Bérulle, et à la fin elle fut décapitée. Elle souffrit le martyre le quatrième des calendes d'août, et sainte Sabine l'enterra dans son sépulcre, auprès de l'aire de Vindicien. Mais la commémoration de son martyre est plus célèbre dans ce jour, auquel le sarcophage de toutes les deux y fut établi et orné, et consacré pour servir dignement d'oratoire.

A Corinthe, fête de sainte Phébé, dont parle saint Paul dans son épître aux Romains.

A Aquilée, sainte Euphémie, sainte Dorothee, sainte Thècle et sainte Erasme, qui sous l'empereur Néron, après avoir souffert plusieurs tourments, furent décapitées et inhumées par saint Hermagoras.

A Capoue, saint Aristée, évêque, et saint Antonin, enfant, martyrs.

A Nicomédie, supplice de sainte Basilisse, vierge et martyre, qui, âgée de neuf ans, ayant surmonté, par une puissance divine, les tourments du feu, du fouet et des bêtes, dans la persécution de Dioclétien et sous le président Alexandre, mourut pendant qu'elle était en prière.

En la même ville, saint Zénon et saint Cariton, martyrs dont l'un fut jeté dans une chaudière de plomb fondu, et l'autre dans un brasier.

A Cordoue, saint Sandale, martyr.

Le même jour, saint Aigulphe, ou Ayoul, abbé de Lérins et les saints moines ses compagnons, martyrs, qui ayant eu la langue coupée et les yeux arrachés, furent décapités.

A Toul, en France, saint Mansuy, évêque et confesseur.

A Milan, mort de saint Auxane, évêque.

Le même jour, mort de saint Siméon Stylite le jeune.

A Rome, l'ordination de l'incomparable saint Grégoire

copi. — Eodem die sancti Simeonis Stylitæ Junioris. — Romæ ordinatio comparabilis viri sancti Gregorii Magni in Summum Pontificem; qui on illud subire coactus, e sublimiori throno clarioribus sanctitatis radiis in or refusit.

Grand, pour le souverain pontificat. Forcé de se charger de ce fardeau, il répandit sur l'univers, de cette position plus élevée, des rayons de sainteté plus éclatants.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Maurillon, évêque de Cahors.

Le bienheureux Albert Besuce, solitaire en Lombardie, mort le 3 septembre 1359 auprès du lac majeur.

Saint Aristée, évêque de Capoue, martyr, en 302, avec saint Antonin tout jeune enfant.

Saint Albertin, prieur Camaldule.

Le bienheureux Guala, évêque de Brescia.

Saint Raurava, martyr en Ethiopie avec saint Oronte, saint Saül et saint Save.

Saint Ariste, évêque en Syrie, mort vers l'an 350.

Saint Hildebaud, archevêque de Cologne, mort saintement

Saint Ballon confesseur en Irlande au huitième siècle.

en l'an 818.

Saint Marin, confesseur au mont Titan, dans la Romagne.

Saint Octavien, prêtre et solitaire, honoré en Toscane.

Saint Jean, martyr en Afrique avec trois autres Chrétiens.

Saint Magnisse, évêque en Irlande vers l'an 590.

Saint Mane, évêque de Verone au huitième siècle.

Saint Martin, évêque de Côme en Lombardie, au cinquième siècle.

Martyrologe de la dernière persécution.

Claude Allier, curé en Vivarais, pour refus de serments schismatique, mis à mort à Privas, le 3 septembre 1793.

André Abel Alricy, prêtre de Paris massacré le 3 septembre 1792.

René Marc Andrieux, prêtre de saint Nicolas du Chardonnet à Paris, précipité par une fenêtre et achevé à coups de pique le 3 septembre 1794, à l'âge de 30 ans.

Pierre Paul Balsac, prêtre de la même église, mis à mort au séminaire de Saint-Firmin, le 3 septembre 1792.

Bernard du Cornillet, chanoine de saint Victor, massacré au séminaire de Saint-Firmin ce même jour.

Michel André Binard, prêtre et professeur à Paris toujours pour refus de serments schismatiques, massacré ce même jour au séminaire de Saint-Firmin.

Nicolas Bise, prêtre de saint Nicolas du Chardonnet, massacré au même séminaire.

Claude Bochet, prêtre vénérable de 72 ans, massacré là aussi ce même jour.

Jean François Bonnet de Radal, prêtre génovais, tué ce même jour.

Pierre Brissa, chanoine de Beauvais, massacré au séminaire de Saint-Firmin.

Jean Charles Caron, prêtre du séminaire de Saint-Firmin, massacré là ce même jour.

Nicolas Collin de Genevrières, prêtre du même séminaire, massacré là ce même jour.

Bertrand Antoine de Copenne, vicaire à Paris, massacré ce même jour.

Sauveur Costa, prêtre sicilien, réfugié là et massacré ce même jour.

Jean Drand, prêtre de Nancy, condamné à la déportation, mort au même lieu, ce même jour.

Jacques Dufour, prêtre du diocèse de Paris, massacré au séminaire de Saint-Firmin, le 3 septembre 1792.

Jean Pierre Duval aîné, aumônier de l'hôpital de la Pitié, réfugié au séminaire de Saint-Firmin, massacré ce même jour.

Denis Claude Duval, vicaire à Saint-Etienne du Mont, massacré au même séminaire, ce même jour.

Joseph Falcoz, prêtre de l'hôpital de la pitié, massacré ce même jour au séminaire de Saint-Firmin.

Antoine Philippe Fauconnet, prêtre supérieur du séminaire des trente-trois à Paris, massacré au séminaire de Saint-Firmin le 3 septembre 1793.

Jean Gilbert Fautel, prêtre de saint Nicolas du Chardonnet, enfermé au séminaire de Saint-Firmin, assassiné là ce même jour, à l'âge de 63 ans.

Eustache Félix prêtre Doctrinaire massacré au même lieu, ce même jour.

Philippe Fougères, curé de Nevers, ne fit aucun des serments révolutionnaires, quitta sa cure, se réfugia à Paris chez le curé de Saint-Nicolas du Chardonnet, fut emprisonné et massacré avec lui, au séminaire de Saint-Firmin, le 3 septembre 1792.

Louis Jean François, prêtre de la Congrégation de saint Lazare, emprisonné au séminaire de Saint-Firmin, le 3 août et massacré là le 3 septembre 1792.

Pierre Jean de Garrigues, prêtre de Paris, emprisonné et massacré au même lieu, le même jour.

Nicolas Gaudreau, prêtre de Paris, massacré au même lieu ce même jour.

Etienne Michel Gilles, massacré au séminaire de Saint-Firmin, ce même jour il était membre de la communauté de saint Nicolas du chardonnet.

Georges Jérôme Giroust, élève du séminaire de Saint-Firmin tué là ce même jour.

Pierre Guérin du Rocher, l'un de nos plus grands savants et l'une des gloires de la Compagnie de Jésus, enfermés dans le séminaire de Saint-Firmin, devenu prison, avec son frère Robert François du Rocher, tous deux odieusement massacrés là ce même jour 3 septembre 1792.

Julien François Hédouin, jeune prêtre de Paris, emprisonné au séminaire de Saint-Firmin et massacré là le 3 septembre 1792.

Pierre François Hénouque, prêtre, professeur à Paris dans le collège du cardinal Lemoine, tué le même jour.

Charles Louis Hurtrel, prêtre de l'Ordre des Minimes et son frère Louis Benjamin Hurtrel, prêtre à Paris, jeunes tous deux, massacrés à l'abbaye le 3 septembre 1792.

Pierre Louis Joret, prêtre de Paris, massacré au séminaire de Saint-Firmin, ce même jour.

Yves André Guillou de Kerenrun, prêtre breton, enfermé au séminaire de Saint-Firmin, massacré ce même jour.

Jean Joseph Ladeveze, prêtre du diocèse de Rodez, renfermé au séminaire de Saint-Firmin, massacré là ce même jour.

Jacques de Lalande, emprisonné au séminaire de Saint-Firmin, massacré là ce même jour.

Gilles Symphorien Lanchon, prêtre à Paris, massacré là ce même jour.

Louis Jean Martin Lasnier, prêtre de la communauté de Saint-Nicolas du Chardonnet, massacré au séminaire de Saint-Firmin, ce même jour.

Michel Leber, curé de la paroisse de la Madeleine, à Paris, emprisonné au séminaire de Saint-Firmin, massacré là le 3 septembre 1792.

Pierre Florent Leclerc, diacre de saint Nicolas du chardonnet à Paris, enfermé dans le séminaire de Saint Firmin, massacré là ce même jour.

Jean Charles Legrand prêtre professeur de philosophie, au collège de Lisieux à Paris, massacré ce même jour au séminaire de Saint-Firmin.

Jean Lemaître, prêtre de la communauté de Saint-Nicolas du chardonnet, arrêté le 15 août, enfermé dans le séminaire de Saint-Firmin, massacré là ce même jour.

Jean Thomas Leroy, prêtre de la même communauté, enfermé au même séminaire, et assassiné là, le 3 septembre 1792.

Antoine Pierre de la Condamine de Lescure, grand archidiacre de Reims, massacré dans cette ville avec son confrère François Xavier de Vachères, ce même jour.

Julien de Lézan et Jean Pierre de Lézan, son frère, prêtres tous deux, massacrés ce même jour, dans le séminaire de Saint-Firmin.

Martin François Loublrier, prêtre à Paris, massacré à l'âge de 59 ans, le 3 septembre 1792.

Claude Louis Marmotan, curé du diocèse de Meaux, arrêté à Paris, enfermé au séminaire de Saint-Firmin et massacré là, ce même jour.

Claude Sylvain Maynaud, prêtre de Paris, massacré dans le séminaire de Saint-Firmin le 3 septembre 1792.

François Joseph Meunier, jeune prêtre résidant à Paris arrêté le 30 août 1792 et emprisonné dans le séminaire de Saint-Firmin, massacré là le 3 septembre suivant.

Marie François Mouffle, vicaire de la paroisse de Saint-Merry à Paris, se retira dans le séminaire de Saint-Firmin où le 3 septembre, à demi assommé il fut jeté par la fenêtre et aussitôt massacré.

Joseph Louis Oviefve, prêtre de la communauté de Saint-Nicolas du Chardonnet, avec son supérieur et huit de ses confrères ; massacré le 3 septembre 1792.

Jean Michel Phélippeaux, prêtre de Paris, emprisonné au séminaire de Saint-Firmin, massacré là ce même jour.

Claude Pons, chanoine de Sainte-Geneviève, massacré au même lieu, le même jour.

Pierre Poitiers, prêtre Eudiste, massacré le même jour au même lieu.

Pierre Nicolas Psalmon, prêtre de Saint-Sulpice, massacré aux Carmes le 3 septembre 1792.

Jacques Éléonore Rabé, prêtre de l'hospice des enfants trouvés, massacré au séminaire de Saint-Firmin, le 3 septembre 1792.

Ratiau (prénoms inconnus) prêtre de Bordeaux, massacré à l'abbaye, le 3 septembre 1792.

Pierre Robert Michel Regnier, prêtre de Paris, massacré au séminaire de Saint-Firmin, ce même jour.

Pierre Louis de la Rochefoucauld, évêque de Saintes, et François Joseph de la Rochefoucauld, évêque de Beauvais, massacrés aux Carmes, le 3 septembre 1792.

Eloi Herque du Roule, prêtre de l'hôpital de la Pitié, massacré ce jour au séminaire de Saint-Firmin.

Nicolas Charles Roussel, prêtre de la Congrégation de Saint-Nicolas du Chardonnet, massacré au même lieu, ce même jour.

Antoine Claude Auguste de Saint-Aulaire, prêtre massacré ce même jour au même lieu.

Pierre Saint-James, prêtre de la Pitié à Paris, massacré au même lieu, ce même jour.

Jacques Fangouse de Sartret, prêtre habitant Paris, emmené au séminaire de Saint-Firmin et massacré le 3 septembre 1792.

Jacques Louis Schmid, curé du collège du Cardinal Lemoine à Paris, massacré au séminaire de Saint-Firmin, ce même jour.

Jean Antoine Second, prêtre de la Pitié, et Pierre Jacques Turménies, prêtre vénérable, massacrés au même lieu, ce même jour.

François Xavier Gérard de Vachères, chanoine de la cathédrale de Reims, enlevé à Montchenaux et ramené à Reims, massacré là à coups de sabres et de baïonnettes, le 3 septembre 1792.

Charles Victor Veret, prêtre du diocèse de Lyon, venu à Paris enlevé et emprisonné au séminaire de Saint-Firmin, massacré là le même jour.

Nicolas Verron, prêtre vénéré, enlevé de sa demeure à Paris, enfermé au séminaire de Saint-Firmin, massacré là le 3 septembre 1792.

Guillaume Violart et François Marie Benoit Vourlat, prêtres vénérés pour refus de serments schismatiques, enfermés au séminaire de Saint-Firmin et massacrés là le 3 septembre 1792.

QUATRIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Moïse, législateur et prophète. — Saint Marcel et saint Valérien, martyrs. — Saint Marin, diacre de Rimini. — Sainte Candide de Naples. — Sainte Candide, vierge et martyre. — Saint Cagnoald, évêque de Laon. — Sainte Ide. — Sainte Erentrude, abbesse. — Sainte Rosalie, vierge. — Sainte Iringarde, vierge. — Sainte Rose de Viterbe, vierge du Tiers-Ordre de Saint-François. — Le Vénérable Guillaume Tappers, Frère Mineur, Confesseur de la Foi. — La Vénérable Mère Marie de Lumagne, fondatrice des Filles de la Providence. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT MOÏSE,

LÉGISLATEUR ET PROPHÈTE.

Dans le temps que l'on exécutait avec beaucoup de cruauté l'ordre que le roi d'Égypte avait donné pour noyer tous les enfants mâles, qui naîtraient parmi les Israélites, Amram fils de Caath et petit-fils du patriarche Lévi qui avait épousé Jochabed fille de son oncle paternel, eut un second fils d'elle, ayant trois ans auparavant Aaron qui était né avant l'édit. Jochabed heureusement accouchée avant que les sages-femmes d'Égypte et les inquisiteurs, qui avaient ordre d'exécuter l'édit, en eussent eu connaissance, voyant que son enfant était beau, résolut de le cacher, et elle le nourrit secrètement pendant trois mois. Mais la crainte d'être découverte à la fin lui fit prendre la résolution d'abandonner à la providence de Dieu la conservation d'un enfant qui lui était si cher. Elle prit un panier de jonc qu'elle enduisit de bitume et de poix pour empêcher l'eau de le pénétrer. Elle en fit un berceau où elle mit le petit enfant, et alla l'exposer parmi les roseaux sur le fleuve du Nil. Marie, sœur de l'enfant, se tint sur le bord de l'autre

côté par ordre de sa mère, pour l'observer de loin et voir ce qui en arriverait.

Comme ce berceau flottait de la sorte au gré de l'eau, la fille¹ du roi Pharaon vint à la rivière pour se baigner accompagnée de ses filles. Étant sur le bord elle aperçut le panier parmi les roseaux et les arbrisseaux dont se faisait le papier. Elle envoya aussitôt une de ses filles pour l'aller chercher : et lorsqu'on le lui eut apporté elle l'ouvrit, et y trouva ce petit enfant qui criait. Elle reconnut que c'était un des enfants des Hébreux et fut touchée de compassion. Elle résolut en même temps de le sauver et de le faire nourrir. La sœur de l'enfant qui parut là comme par hasard s'offrit pour aller chercher une nourrice parmi les femmes des Hébreux, parce qu'elle jugeait que l'enfant ne voudrait point tetter une femme Égyptienne. La princesse le trouva bon. Marie alla quérir sa mère Jochabed et l'amena à la fille de Pharaon, qui lui dit de prendre l'enfant et de le lui nourrir, ajoutant qu'elle aurait soin de la bien payer. C'est ainsi que l'enfant eut sa propre mère pour nourrice. Lorsqu'il fut assez fort, elle le porta à la fille de Pharaon, qui l'adopta pour son fils, sans déclarer peut-être d'abord au roi son père qu'il fût Hébreu, et elle le nomma Moïse, *parce*, disait-elle, *que je l'ai tiré de l'eau*².

Quoique nous fassions profession de ne suivre que l'Écriture-Sainte, nous nous écarterons un moment avec l'histoire des Juifs pour écouter ce qu'il nous dit de la jeunesse de Moïse, et de ce qu'il a fait jusqu'à l'âge de quarante ans. Termuth (c'est le nom que Joseph donne à la fille de Pharaon) reprit l'enfant, l'ayant retiré de la nourrice, c'est-à-dire, du bras de sa mère même, lorsqu'il eut trois ans. Elle le porta au roi son père, et lui dit que c'était un présent que le Nil lui avait fait; que n'ayant point d'enfant elle était résolue de l'adopter; et que puisqu'il n'avait pas lui-même de fils, elle voulait le destiner pour son successeur. Elle le remit en même temps dans les bras : le roi le reçut avec plaisir.

¹ Elle se nommait Termuth.

² En langue Égyptienne. *Mo* veut dire *eau*, et *usé*, signifie *préservé*.

lui fit diverses caresses, et lui mit son diadème sur la tête. Moïse, comme un enfant qui se joue le jeta par terre et le soula aux pieds. Cette action fut regardée comme un présage de mauvaise augure par un devin qui était là, et qui dit au roi que cet enfant pourrait bien être celui qu'il avait prévu devoir relever la nation des Hébreux que Sa Majesté voulait opprimer ; qu'il devait être funeste à l'Égypte ; et qu'il fallait prévenir le malheur dont elle était menacée en le faisant mourir de bonne heure. Termuth l'entendant parler de la sorte emporta l'enfant sans que le roi s'y opposât, parce que Dieu permit qu'il ne fit pas alors autant d'attention aux paroles du devin qu'il en avait fait, lorsqu'il avait donné l'édit pour faire voyer tous les enfants mâles des Hébreux. Elle le fit élever à la cour du roi même, dans toutes les sciences des Egyptiens et dans les exercices convenables à une personne qui devait régner.

Quoique les devins et les prêtres Egyptiens pussent faire pour le rendre suspect et lui ôter la vie, le roi qui avait succédé à celui qui lui destinait sa couronne, ne laissa pas de lui donner le commandement de son armée sur la réponse d'un oracle qu'on avait envoyé consulter touchant les moyens de délivrer le pays de ses ennemis. Car depuis quelque temps les Ethiopiens enflés de divers succès ravageaient les meilleures provinces de l'Égypte, et faisaient des courses jusqu'à Memphis et jusqu'à Tanis qui était alors la capitale du royaume, se hâtant d'en faire bientôt une conquête entière. Ce nouveau général se voyant à la tête de toute une armée, fit voir en un âge encore peu avancé qu'il n'avait pas moins de prudence et d'industrie que de courage. Au lieu de marcher le long du Nil, il traversa le milieu des terres qu'on ne jugeait point praticables à cause de la multitude des serpents monstrueux et de diverses espèces qui s'y rencontraient. Il y en avait surtout d'horribles à voir, et d'autant plus redoutables qu'ayant des ailes ils attaquaient les hommes sur terre, et s'élevaient dans l'air pour fondre sur eux. Moïse y avait pourvu, et pour s'en garantir il avait fait mettre dans des cages de jonc des Ibis,

oiseaux fort apprivoisés avec les hommes et ennemis mortels des serpents comme les cerfs. Lorsqu'il fut arrivé avec son armée dans ces lieux dangereux, il lâcha ces oiseaux qui se jetèrent aussitôt sur les serpents, et les firent fuir. Il passa sans péril par ce moyen : surprit les Éthiopiens et les mit en fuite. Ces premiers avantages animèrent de telle sorte les Egyptiens, que se croyant capables de tout entreprendre sous la conduite d'un tel capitaine, ils entrèrent sur les terres de leurs ennemis, les battirent en toutes rencontres, et prirent plusieurs de leurs villes.

Moïse poussa les Ethiopiens jusques aux portes de Saba capitale de tout le pays, que Cambyse roi des Perses nomma depuis Méroé du nom de sa sœur. Il les y assiégea, quoique la place parût imprenable, tant par ses grandes fortifications que par sa situation naturelle dans une île que trois fleuves rendaient presque inaccessible. Pendant les longueurs du siège Tharbé fille du roi d'Éthiopie ayant remarqué Moïse de dessus les murailles, passa de l'admiration où elle était de sa valeur et de sa conduite à une affection extraordinaire : et ne pouvant résister à une passion naissante, elle envoya offrir de l'épouser. On ajoute que Moïse voulut bien y consentir, à condition qu'elle lui remettrait la place entre les mains : et que le traité ayant été exécuté de bonne foi de part et d'autre, il ramena les Egyptiens victorieux en leur pays ; que ces grands succès loin d'être reçus avec la reconnaissance qu'ils méritaient firent craindre aux principaux de la cour que Moïse n'entreprît de se rendre maître de l'Égypte, et d'assujettir à leur tyrannie les Egyptiens sous le joug des Hébreux : qu'ils surent gagnés par l'esprit du roi, à qui la réputation de Moïse donnait de la jalousie, et de l'appréhension pour lui-même, et qui se trouvant d'ailleurs animé par ses prêtres, consentit que l'on employât des moyens secrets pour le faire mourir. Mais Moïse ayant découvert les desseins que l'on avait sur sa vie, retira de la cour et s'enfuit dans le désert. On ne peut disconvenir que tout ce récit ne soit fort suspect : mais nous ne nous arrêterons pas aux raisons que l'on a de douter de la vérité

ces faits dont Joseph n'allègue point les garants. Nous pouvons plus sûrement nous restreindre à ce que les Livres Saints nous en ont appris.

Moïse s'étant rendu habile dans toutes les connaissances qui s'apprennent chez les Egyptiens, se fit un grand crédit par ses discours et ses actions. Il avait quarante ans lorsqu'il voulut retourner parmi les Israélites pour visiter ses Frères. Il fut fort touché de voir l'affliction où ils étaient toujours depuis qu'on avait entrepris de les accabler sous le joug, et de les tenir dans l'oppression. Il vit un Egyptien qui outrageait un Hébreu, et croyant être sans témoin qui pût le dénoncer, il le tua pour venger son frère, et cacha son corps dans le sable. C'est ce qu'il fit peut-être par une inspiration de Dieu particulière, quoique sans autorité, persuadé d'ailleurs, comme l'a remarqué saint Etienne, que ses Frères n'ignoraient pas qu'il était destiné de Dieu pour les retirer de la servitude qu'ils souffraient. Mais ils lui firent bientôt connaître qu'ils n'y comprenaient rien. Car dès le lendemain, Moïse ayant trouvé deux Hébreux qui se querellaient, et ayant dit à celui qui outrageait l'autre : « Pourquoi frappez-vous votre frère ? » cet homme lui répondit : « Qui vous a établi prince et juge au-dessus de nous ? Est-ce que vous voulez me tuer comme vous tuâtes un Egyptien. » Cette parole fit peur à Moïse, qui avait espéré que son action de la veille demeurerait cachée. Il sut ensuite que Pharaon¹ en avait été averti, et qu'il cherchait à le faire mourir. Il prit le parti de se retirer de l'Egypte, et il se réfugia au pays de Madian en Arabie.

Après avoir fait bien du chemin il voulut se reposer auprès d'un puits où l'on avait coutume d'abreuver les bestiaux. Les sept filles du prêtre de la ville de Madian nommé Raguël, autrement dit Jéthro, y étaient venues pour faire boire les troupeaux de leur père, et avaient déjà rempli les canaux, lorsque les bergers qui survinrent les en chassèrent. Moïse indigné de cette violence prit la défense de ces filles, et fit boire leurs

¹ C'était le successeur du roi sous lequel il était né.

troupeaux. Elles rapportèrent à leur père ce que cet étranger avait fait en leur faveur et elles lui firent tant valoir l'importance du service qu'il leur avait rendu, que Jéthro l'envoya chercher pour le faire manger et le retirer chez lui. Moïse voulut bien demeurer dans sa maison, et s'y étant engagé par serment, il épousa une de ses filles qui s'appelait Séphora. Il en eut deux fils dont il nomma l'un Gersam, qui veut dire assistance de Dieu. Il vécut près de quarante ans dans le repos de cette retraite, chargé du soin des troupeaux de son beau-père, pendant que les enfants d'Israël gémissaient toujours sous le poids des ouvrages qui les accablaient. Le roi, qui avait cherché à le faire mourir et qui l'avait obligé de quitter l'Égypte, mourut dans cet intervalle¹ et eut pour successeur un autre Pharaon, qui n'eut pas plus d'indulgence que son prédécesseur pour les Israélites. Enfin las de gémir et de souffrir, ils portèrent leurs plaintes au Ciel : et Dieu fit arriver le temps auquel il avait résolu de remédier à leurs maux.

Moïse conduisit lui-même les brebis de son beau-père, et ayant mené un jour son troupeau dans le fond du désert, il vint à la montagne de Dieu nommée Horeb ou Sinaï². Alors le Seigneur (ou selon saint Etienne, l'Ange qui représentait le Seigneur) lui apparut dans une flamme de feu qui sortait du milieu d'un buisson. Il voyait brûler le buisson sans se consumer et sans être endommagé le moins du monde.

Moïse étonné d'un tel prodige, s'approcha pour le considérer de plus près et en découvrir la cause. Il fut beaucoup plus surpris d'entendre la voix du Seigneur, qui l'appela par son nom du milieu du buisson. Il lui dit de ne pas approcher qu'il n'eût ôté ses souliers, parce que le lieu où il marchait était une terre sainte, et il ajouta : « Je suis le Dieu de votre père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. » Moïse saisi de frayeur se cacha le visage. Le Seigneur lui dit : « J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Egypte; j'ai enten-

¹ Exod. 4. 19. — ² Horeb et Sinaï étaient deux cimes ou deux sommets d'une même montagne.

les cris que lui fait jeter la dureté de ceux qui ont l'intendance des travaux et qui l'oppriment. Je suis descendu pour le délivrer des mains des Egyptiens et le faire passer en une terre excellente où coulent le lait et le miel en abondance, qui est occupée par les Chananéens et les peuples voisins. » Il ajouta qu'il voulait se servir de lui pour cela et qu'il l'enverrait à Pharaon.

Moïse voulut s'en excuser, disant à Dieu : » Qui suis-je moi pour aller à Pharaon, et pour faire sortir d'Égypte les enfants d'Israël ? Dieu lui répondit : « Je serai avec vous, et ma présence que je vous ferai sentir par divers effets fera connaître que c'est moi qui vous aurai envoyé. Quand vous aurez tiré mon peuple de l'Égypte vous m'offrirez un sacrifice sur cette montagne. » Moïse dit à Dieu : Vous voulez que j'aille trouver les enfants d'Israël et que je leur dise, *Le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous ?* Et s'ils me demandent quel est ton nom ; que leur répondrai-je ? Dieu lui dit : » JE SUIS CELUI QUI SUIS. Vous direz donc aux enfants d'Israël, *Celui qui est m'a envoyé vers vous. C'est le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. Le premier nom¹ est celui que j'ai dans toute l'éternité ; l'autre est celui qui me fera connaître dans la postérité des hommes et dans la suite des siècles.* Allez, assemblez les anciens d'Israël ; rapportez-leur ce que vous venez de voir et d'entendre. Ils écouteront votre voix : et vous irez ensemble trouver le roi d'Égypte à qui vous direz : *Le Seigneur le Dieu des Hébreux nous appelle : nous devons aller trois journées de chemin dans le désert pour lui sacrifier.* Je sais qu'il ne vous laissera point aller s'il n'y est contraint par la force, c'est pourquoi j'étendrai ma main sur lui ; je frapperai l'Égypte par divers prodiges ; et il sera obligé après cela de vous laisser aller. Je ferai trouver grâce à ce peuple dans l'esprit des Égyptiens : et quand vous partirez vous ne sortirez pas les mains vides. Les femmes demanderont à leurs voisines et à leurs hôtesses des vases d'or et

¹ Qui est ou Jehova.

d'argent, et de riches habits : vous en habillerez vos enfants et vous dépouillerez l'Égypte. »

Comme Moïse hésitait encore à se rendre, alléguant qu'on ne l'en voudrait pas croire sur sa parole et se déflant de lui-même, Dieu pour le rassurer lui dit de jeter sa verge à terre. Il ne l'eut pas plutôt jetée qu'elle fut changée en serpent : de sorte que Moïse s'enfuit. Mais le Seigneur lui dit de prendre ce serpent par la queue : ce qu'il fit, et ce serpent redevint verge dans sa main. Dieu voulant appuyer ce prodige par un autre, lui dit de se mettre la main dans le sein. Il la mit et l'en retira pleine d'une lèpre blanche comme la neige. Le Seigneur lui dit de la remettre dans son sein. Moïse la remit, et l'en retira ensuite toute semblable au reste du corps. S'ils ne vous croient pas encore sur la foi de ces deux miracles, ajouta le Seigneur, prenez de l'eau du fleuve, répandez-la sur la terre, elle se changera aussitôt en sang. Moïse cependant ne pouvait encore se résoudre. Il pria le Seigneur de considérer qu'il n'avait jamais eu beaucoup de facilité à parler, et que depuis même que Dieu lui parlait, il avait la langue encore moins libre et plus empêchée. Dieu l'assura qu'il serait dans sa bouche et qu'il lui suggérerait ce qu'il aurait à dire. Moïse ne pouvant encore vaincre sa répugnance, pria le Seigneur de donner cette commission à un autre plus capable que lui, et lui dit : « *Envoyez Celui que vous devez envoyer.* » Le Seigneur se fâcha contre Moïse, et lui dit : « Je sais que votre frère Aaron s'exprime aisément. Il va venir au-devant de vous. Dites-lui ce que vous venez d'entendre. Il parlera au peuple et sera votre organe : et vous le conduirez et vous lui ferez connaître la volonté de Dieu. Prenez aussi cette verge, car elle vous servira pour faire des miracles. »

Moïse obéit donc et retourna chez son beau-père Jéthro lui déclarer l'ordre qu'il avait reçu de Dieu. Jethro le laissa aller en paix et lui permit d'emmener sa femme et ses enfants. Comme il était en chemin, le Seigneur se présenta à lui dans l'hôtellerie : et le menaça de le tuer (parce qu'il avait tardé à différer de circoncrire son second fils Eliézer). Séphora prit au

sitôt une pierre aiguisée et circoncit la chair de son fils. Elle se jeta ensuite aux pieds de Moïse, et lui dit qu'il était un époux de sang, soit qu'elle voulut marquer la consolation qu'elle avait de l'avoir sauvé de l'épée de l'Ange du Seigneur par le sang répandu dans la circoncision de son fils, soit qu'elle voulut se plaindre de la rigueur d'un tel commandement. En effet elle le quitta bientôt après pour retourner auprès de son père, à qui elle ramena ses enfants : mais ce fut du consentement de son mari, qui voulut bien la renvoyer pour un temps.

Moïse accompagné de son frère Aaron qui était venu au-devant de lui par ordre de Dieu, étant arrivé en Égypte, fit assembler les anciens du peuple d'Israël pour lui faire savoir les ordres qu'il avait reçus de Dieu. Aaron leur exposa tout ce qui était arrivé à son frère : et ils le crurent. Ils se soumirent avec joie à Moïse en lui promettant obéissance ; et ils rendirent grâces à Dieu de les avoir regardés favorablement en leur envoyant un Libérateur.

Après cela Moïse et Aaron allèrent trouver le roi Pharaon, et lui dirent de la part du Seigneur Dieu d'Israël de laisser aller son peuple, afin qu'il pût lui sacrifier dans le désert. Pharaon répondit : « Qui est donc ce Seigneur, pour m'obliger à suivre ses ordres. Je ne connais point de Seigneur, et je ne laisserai point aller Israël. » Ils lui dirent : « Le Dieu des Hébreux nous a commandé d'aller trois journées de chemin dans le désert pour lui sacrifier et nous le rendre favorable contre la peste et les autres malheurs de la vie. » Le roi sans vouloir les écouter les renvoya à leur travail, disant qu'ils ne cherchaient qu'à détourner le peuple de leurs ouvrages. Il donna ordre même que l'on augmentât encore les travaux des Hébreux et qu'on les accablât de plus en plus, témoignant qu'ils ne cherchaient à s'en aller que parce qu'ils manquaient d'occupation. Ceux qui allèrent représenter l'injustice de ces nouvelles exactions à Pharaon s'en plaignirent à Moïse et à Aaron, qu'ils rencontrèrent dans le palais, les accusant d'être la cause de ces derniers maux, et d'avoir donné une épée à Pharaon pour les égorger tous. Moïse touché de ces reproches

s'adressa à Dieu même et lui dit : « Seigneur, pourquoi augmentez-vous ainsi l'affliction de ce peuple ? Pourquoi m'avez-vous envoyé ? Depuis que je me suis présenté à Pharaon pour lui parler en votre nom, il a tourmenté votre peuple encore plus qu'auparavant, et vous ne l'avez point délivré. »

Le Seigneur lui dit de bien espérer et de ne point se rebutter, l'assurant qu'il forcerait bientôt Pharaon de faire sortir lui-même son peuple de son pays. Il lui ordonna en même temps de consoler les enfants d'Israël et de leur dire que dans peu il les tirerait de la servitude des Égyptiens et les mettrait en possession de la terre qu'il avait promise à Abraham leur père. Moïse parla aux Israélites de la part de Dieu, mais ils ne l'écoutèrent point, à cause de l'affliction extrême qui leur serrait le cœur. Il fit difficulté même de retourner à Pharaon comme Dieu le lui ordonnait, disant que ce prince refuserait aussi de l'écouter, surtout parce qu'il était incirconcis des lèvres, c'est-à-dire embarrassé de la langue. Le Seigneur lui dit alors : « Je vous ai établi le Dieu¹ de Pharaon : et Aaron votre frère sera votre prophète et votre interprète. Mais j'endurcirai le cœur de Pharaon, qui malgré les prodiges que je vous ferai faire en sa présence ne vous écoutera point. J'étendrai ma main sur l'Égypte, et quand j'en aurai retiré mon peuple, et je ferai sentir aux Égyptiens que je suis le Seigneur. »

Moïse et Aaron ainsi fortifiés et autorisés par les ordres de Dieu, ne craignirent plus de paraître devant Pharaon. Le premier avait alors quatre-vingts ans, et l'autre quatre-vingt trois. Ils parlèrent hardiment à Pharaon, et voyant qu'il ne les écoutait point, ils commencèrent à faire les prodiges que le Seigneur leur avait ordonnés. Aaron jeta sa verge en présence de Pharaon et de ses gens, et elle fut changée en serpent. Pharaon fit venir aussitôt les sages d'Égypte et les² magiciens qui firent la même chose par la vertu secrète de leurs enchan-

¹ Le maître ou l'arbitre de sa vie.

² Les principaux étaient Jannès et Mambres.

tements. Chacun d'eux ayant jeté sa verge, elles furent changées aussi en serpents : mais la verge d'Aaron dévora leurs verges.

Le lendemain Moïse par ordre de Dieu alla trouver Pharaon sur le bord du Nil, et réitéra la demande qu'il lui avait faite pour obtenir la liberté des Israélites. Voyant que ce prince demeurait sourd, il dit à Aaron son frère de prendre la verge qui avait été changée en serpent et d'en frapper l'eau du fleuve. Aaron ne l'eut pas plutôt fait que l'eau fut changée en sang, non-seulement dans le Nil, mais dans les autres rivières encore, les lacs et les marais d'Égypte. Les poissons en moururent, et les Égyptiens en souffrirent beaucoup pendant sept jours que la plaie dura. Cependant les magiciens d'Égypte firent la même chose par leurs enchantements : ce qui contribua à endurcir encore le cœur de Pharaon.

Quelques jours après, Moïse retourna solliciter Pharaon de laisser aller le peuple d'Israël pour sacrifier à Dieu dans le désert. Sur le refus qu'il en reçut, Aaron par son ordre fit venir les grenouilles sur toute la terre d'Égypte : de sorte que les maisons, les lits, les pots où l'on préparait à manger, tout en était rempli. Les viandes en furent toutes corrompues, et l'air entièrement infecté. Il faut remarquer ici qu'il n'y avait que les Égyptiens qui souffrissent de toutes ces plaies : et que les Israélites n'en étaient point endommagés. Les magiciens de Pharaon surent contrefaire encore ce nouveau prodige par leurs enchantements. Mais comme il n'était point en leur pouvoir de chasser ces grenouilles, Pharaon fit venir Moïse et Aaron, leur dit de prier le Seigneur de délivrer le pays de ces grenouilles, et promit de laisser aller le peuple d'Israël pour sacrifier au Seigneur. Moïse obtint de Dieu sans peine la grâce qu'on lui demandait. Mais Pharaon oublia aussitôt sa promesse.

C'est ce qui obligea Moïse par ordre de Dieu de faire une nouvelle plaie à l'Égypte. Il dit à Aaron de frapper de sa verge la poussière de la terre, qui fut couverte en même temps d'une multitude prodigieuse de mouches, qui cou-

vrurent et incommodèrent extrêmement les hommes et les bêtes. Les magiciens voulurent faire la même chose par leurs enchantements : mais ils ne le purent. Ils l'avouèrent à Pharaon, et ils lui dirent : « C'est le doigt de Dieu qui agit ici. »

Ce fléau ne fit qu'endurcir encore le cœur de Pharaon. C'est pourquoi Dieu en envoya un autre qui fut une nuée épaisse de *mouches* de toutes espèces et très-dangereuses, dont l'air et toutes les maisons furent remplies, hors celles des Israélites, qui par une protection miraculeuse furent garanties de toutes ces plaies qui n'étaient que pour les Égyptiens. Pharaon pressé par la violence du mal que causaient les mouches dit à Moïse et Aaron qu'il leur permettait d'aller dans le désert sacrifier à Dieu, comme ils le souhaitaient, pourvu qu'ils le débarrassassent des mouches, lui et tous ses sujets. C'est ce que fit Moïse, en chassant et faisant mourir toutes ces mouches dès le lendemain. Mais Pharaon manqua encore à sa parole.

Dieu frappa ensuite l'Égypte d'une *peste* très-violente, qui emporta en peu de temps les bestiaux des Égyptiens. Pharaon s'endurcit encore contre cette marque de la colère et de la puissance de Dieu, quoiqu'il eût été convaincu par la recherche qu'il en avait fait faire, que la peste n'avait touché à rien de tout ce qui appartenait aux Israélites, et que le mal n'était que pour les Égyptiens.

Dieu commanda ensuite à Moïse et à Aaron de prendre de la cendre et de la jeter en l'air devant Pharaon. Moïse ne l'eut pas plutôt jetée qu'il se forma parmi les hommes et les animaux des *ulcères* et des tumeurs malignes accompagnées d'inflammation et de pourriture. Ce nouveau châtiment ne produisit point encore d'effet sur l'esprit de Pharaon, qui s'obstinait toujours de plus en plus à vouloir retenir le peuple d'Israël.

Dieu en envoya un autre peu de jours après. Moïse ayant levé sa verge vers le Ciel, on vit tomber avec la foudre au milieu des tonnerres et des feux une *grêle* d'une grosseur prodigieuse dans toute l'étendue de l'Égypte, hors le pays de Ge

sen où demeuraient les Israélites. La grêle tua tout ce qui se trouva dans les champs, hommes et bêtes; elle fit mourir toute l'herbe de la montagne, perdit tous les lins et les orges, rompit tous les arbres. Pharaon sensible à cette calamité fit venir Moïse et Aaron, et leur dit : « J'ai péché encore cette fois. Le Seigneur est juste : moi et mon peuple nous sommes des impies. Priez le Seigneur de faire cesser la grêle et ces horribles tonnerres afin que je vous laisse aller. » Moïse lui répondit : « Je sais que ni vous ni vos sujets n'avez point encore la crainte du Seigneur notre Dieu. Néanmoins lorsque je ferai sortir de la ville j'élèverai les mains au Seigneur, les tonnerres et la grêle cesseront, afin que vous sachiez que la terre est au Seigneur. » Cela arriva ainsi dès qu'il fut hors de la ville : mais Pharaon se voyant délivré de cette calamité retira sa parole, et augmenta encore son péché. Dieu dit à Moïse qu'il avait endurci ¹ le cœur à Pharaon et à ses gens, afin de faire éclater sa puissance sur eux par ces prodiges. Il continua de les frapper par de nouvelles plaies pour faire voir jusqu'à quel point ils étaient aveuglés et endurcis.

Cependant Pharaon pressé par les instances de ses sujets même, qui reconnaissant la cause de tant de malheurs, voulaient l'obliger à y remédier, et à laisser aller les Israélites sacrifier à leur Dieu, comme ils le demandaient, envoya chercher Moïse et Aaron pour leur dire qu'il permettait aux hommes d'aller sacrifier selon leur désir, pourvu qu'ils laissassent leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux. Moïse dit que Dieu n'en exemptait personne, parce que c'était la fête solennelle du Seigneur. Pharaon jura qu'il ne laisserait point sortir les enfants, disant qu'il ne doutait pas qu'il n'y eût quelque mauvais dessein caché sous cette demande. Le Seigneur commanda ensuite à Moïse d'étendre sa verge, et fit souffler un vent brûlant pendant vingt-quatre heures. Le jour suivant il s'éleva une multitude effroyable de *sauterelles* qui couvrirent

¹ Les laissant dans leur aveuglement et leur malice.

la terre et gâtèrent tout. Elles achevèrent de perdre sur les arbres et les herbes, tout ce qui était échappé à la grêle. C'est ce qui obligea Pharaon de faire revenir promptement Moïse et Aaron à qui il avoua sa faute, les conjurant de détourner encore ce fléau, avec promesse de laisser aller les enfants d'Israël.

Il n'en fit rien néanmoins : et Dieu pour l'en punir et l'obliger à reconnaître sa puissance, fit tomber sur l'Égypte par le ministère de son serviteur Moïse des *ténèbres* si épaisses qu'elles étaient palpables. Outre l'obscurité qui était horrible, il s'y mêla des bruits effrayants, des spectres affreux, et des éclairs de feu si prompts et si éblouissants, qu'ils ne servaient qu'à augmenter encore l'horreur des ténèbres. Les flambeaux et les autres lumières, qui servent la nuit, y étaient inutiles : on ne se voyait pas même avec ces secours, et personne n'osa remuer de sa place : mais le jour brillait partout où étaient les enfants d'Israël. Ces ténèbres couvrirent l'Égypte pendant trois jours entiers, sans que la lumière du soleil fût capable de les percer. Pharaon connaissait trop bien la cause du mal : mais s'opiniâtrant toujours à résister à Dieu, il crut beaucoup faire de permettre aux Israélites de s'en aller avec leurs femmes et leurs enfants, pourvu qu'ils laissassent leurs troupeaux. Moïse lui dit que tous leurs troupeaux marcheraient sans qu'il en restât seulement une corne, et que le roi lui-même serait obligé de donner encore des hosties et des holocaustes pour les offrir au Seigneur. Pharaon ému d'une répartie si hardie, lui commanda en colère de se retirer, et lui défendit sous peine de la vie de paraître jamais devant lui. Moïse lui dit qu'il serait obéi, et s'en alla. Le Seigneur avertit Moïse ensuite qu'il ne ferait plus qu'une plaie à l'Égypte, mais qu'elle serait suivie de son effet : et que Pharaon non content de laisser aller son peuple, le presserait encore de sortir. Il lui ordonna de dire son peuple de faire les préparatifs nécessaires pour le départ d'emprunter les vases d'or et d'argent des Égyptiens ; de se disposer à la célébration du passage du Seigneur ou de la Pâques, et de faire commencer dorénavant l'année au mois

où se devait faire la délivrance de son peuple, c'est-à-dire à l'équinoxe du printemps, comme nous l'avons rapporté au 25 mars dans l'histoire de cette délivrance et du passage de la mer Rouge.

Le soir du quatorzième jour de ce mois ¹ les enfants d'Israël immolèrent et mangèrent l'Agneau en la manière que Moïse l'avait marqué, suivant les cérémonies prescrites par le Seigneur. Vers le minuit l'Ange exterminateur tua tous les premiers-nés de l'Égypte, passant les maisons des Israélites, qui étaient marquées du sang de l'Agneau autour de la porte. Pharaon dont le fils avait été égorgé comme tous les autres, fut extrêmement consterné avec tous les Égyptiens d'un carnage si général. Il manda aussitôt Moïse et Aaron malgré le serment qu'il avait fait de ne plus les voir. Il ne s'agissait plus de leur accorder la permission qu'ils demandaient, mais il les pressa par des conjurations augmentées par les Égyptiens de sortir de l'Égypte avec leurs enfants, leurs troupeaux et tout ce qu'ils voudraient emmener. Les Israélites partirent le lendemain sous la conduite de Moïse au nombre de plus de 400,000 hommes de pied, portant les armes, outre les enfants et les femmes et une multitude innombrable de petit peuple, tant esclaves qu'étrangers. Moïse emporta aussi avec lui les os de Joseph fils de Jacob, autrefois gouverneur de l'Égypte, selon qu'il l'avait recommandé à sa mort. Dieu voulut être leur guide lui-même, faisant marcher devant eux une colonne de nuée durant le jour et une colonne de feu durant la nuit. Moïse voulant éviter le pays des Philistins, dont il craignait que les hostilités ne fissent souhaiter aux Israélites de retourner en Égypte, conduisit son monde par un long circuit dans le désert, qui s'étendait vers la mer Rouge. Son dessein était de le faire avancer : mais Dieu qui savait ce que méditait Pharaon, lui dit de les faire retourner sur leurs pas et de les faire camper sur le bord de la mer, parce qu'il voulait ici faire éclater sa puissance. Pharaon qui s'était repenti bientôt d'avoir

¹ Nisan.

laissé aller les Israélites, ayant fait promptement assembler son armée et tous ses chariots de guerre entreprit de les faire revenir, et marcha contre eux. Le péril où ils se virent les fit murmurer contre Moïse, qu'ils accusèrent de les avoir amenés dans le désert pour les y faire périr. Moïse tâcha de les apaiser par l'espérance d'un prompt et puissant secours, et s'adressa à Dieu, qui lui commanda d'étendre la main sur la mer. Aussitôt les eaux se divisèrent : et tous passèrent heureusement sur le sable jusqu'au dernier. Les Égyptiens y entrèrent aussi pour les poursuivre ; mais Moïse ayant étendu la main de nouveau sur la mer, fit retourner les eaux qui se réunirent et firent périr ainsi toute l'armée de Pharaon, sans qu'il en pût échapper un seul homme. Les Israélites crurent alors au Seigneur leur Dieu, et à Moïse son serviteur, qui composa un cantique de louanges à Dieu qu'ils chantèrent avec lui et leurs actions de grâces. Marie, prophétesse, sœur d'Aaron et de Moïse prit de son côté un tambour à la main : toutes les femmes en firent autant, et marchant après elle formaient des chœurs et chantaient le cantique de Moïse avec la voix et l'instrument.

Moïse ayant fait lever le camp des Israélites des bords de la mer Rouge, les conduisit par le désert de Sur, où la soif les fit murmurer contre lui au bout de trois jours, lorsqu'ils furent arrivés à Mara, parce qu'ils n'y trouvèrent que des eaux amères. Il eut recours au Seigneur, qui lui montra un certain bois qui avait la vertu d'adoucir les choses amères. Il en jeta dans les eaux et en ôta ainsi toute l'amertume. De là il conduisit les enfants d'Israël à Élim où il y avait douze fontaines et soixante-dix palmiers. D'Élim où ils campèrent quelques jours il les fit aller au désert de Sin entre Elim et Sinaï : c'était le quinzième jour du second mois¹ depuis la sortie d'Égypte. Le manque de toutes les choses nécessaires à la vie les fit murmurer encore contre Moïse et Aaron : « Plût à Dieu, disaient-ils, que nous fussions morts dans l'Égypte par la main du Seigneur ! »

¹ Jiar.

gneur, lorsque nous étions assis près des marmites pleines de viandes, et que nous avions du pain en abondance. » Le Seigneur entendit leurs plaintes, et dit à Moïse qu'il leur enverrait de la chair sur le soir ; qu'il ferait pleuvoir des pains du Ciel le lendemain, et qu'ils seraient rassasiés. Aaron alla faire savoir cette bonne nouvelle à l'assemblée des enfants d'Israël. Comme il leur parlait encore, on vit venir sur le soir du côté du désert une multitude de cailles, qui couvrirent le camp. Le matin il parut aussi autour du camp une espèce de rosée, dont la surface de la terre était couverte.

C'était quelque chose de menu et comme pilé au mortier, qui ressemblait à ces petits grains de gelée blanche qu'on voit tomber sur les arbres et sur la terre pendant l'hiver. Les enfants d'Israël voyant cette rosée, qui n'était pas ordinaire, se rendirent les uns aux autres avec admiration *Man-hu !* Qu'est-ce que cela ? Moïse leur dit : « C'est le pain que le Seigneur vous envoie pour vous nourrir : et voici ce qu'il ordonne : Que chacun en ramasse chaque jour ce qu'il lui en faut pour manger. Que l'on en prenne la mesure d'un gomor¹ pour chaque personne. » Les Israélites firent ce qui leur avait été ordonné, et ils en amassèrent les uns plus les autres moins, tout néanmoins réduit à la mesure du gomor. De sorte que celui qui en avait plus amassé n'en avait pas davantage, et celui qui n'en avait pas tant recueilli n'en avait pas moins ; mais il se trouva que chacun en avait amassé selon qu'il en pouvait manger. Moïse les avertit de n'en jamais garder pour le lendemain, afin de les rendre diligents à en aller faire tous les matins une nouvelle provision. Il y en eut qui ne l'écoutèrent point et qui en voulurent garder : mais ce qu'ils avaient réservé se trouva le lendemain dès le matin plein de vers et corrompu. Ils en furent repris sévèrement par Moïse : et chacun s'accoutuma à aller tous les matins avant le lever du soleil ramasser ce qu'il lui en fallait, parce que tout se fondait lorsque la chaleur du soleil était venue. Le sixième jour de la

¹ Pesant trois ou quatre livres. C'était la dixième partie de l'Éphi.

semaine on en recueillait le double, c'est-à-dire deux gomors pour chaque personne. Ce qui se faisait par ordre de Dieu, qui ordonnait qu'on en réservât un pour la provision du lendemain, jour du Sabbat, dont le repos était consacré au Seigneur. Aussi n'en tombait-il point les jours de Sabbat.

On donna à cette nourriture le nom de *Manne* (du mot de Manhu dont s'étaient servis ceux, qui l'avaient vue la première fois pour demander ce que c'était que cela.) Elle ressemblait à la graine de coriandre : elle était blanche comme un bdellion, et elle avait le goût qu'aurait la plus pure farine mêlée avec du miel. Elle avait encore une propriété tout-à-fait miraculeuse ; qui était que s'accommodant au désir de chaque particulier elle changeait de goût, selon qu'il plaisait à celui qui en mangeait. Saint Augustin estime que cela n'arrivait néanmoins qu'à l'égard de ceux qui vivaient bien et qui étaient fidèles à Dieu. Moïse fit prendre par son frère Aaron de la manne dans un vase environ la mesure d'un gomor, et la fit mettre dans le tabernacle que l'on fit depuis pour la garder dans toute la postérité en mémoire d'un si grand miracle. Les Israélites ne vécurent point d'autre chose que de la manne pendant les quarante années, qu'ils passèrent dans les déserts d'Arabie avant que d'entrer dans la terre promise.

Du désert de Sin les enfants d'Israël allèrent camper à Raphidim, où ne trouvant point d'eau ils murmurèrent encore contre Moïse jusqu'à le menacer de le lapider. Il eut recours à Dieu, qui lui commanda d'aller frapper de la verge dont il avait changé les eaux du Nil en sang, une pierre près de la montagne d'Horeb en présence des anciens d'Israël. Il le fit et il en sortit de l'eau en abondance. Le lieu fut appelé *Tentation*, à cause que les mutins murmurant contre Moïse y avaient voulu tenter Dieu. Pendant que l'on séjournait à Raphidim les Amalécites peuples voisins de là, vinrent attaquer le camp sous la conduite de leur roi Amalec. Moïse fit armer des hommes choisis et en donna le commandement à Josué, qui alla combattre l'ennemi dans la vallée, tandis que lui-même monté sur le haut de la colline priait pour obtenir la victoire.

de Dieu. Aaron son frère et Hur son beau-frère ¹, qui avait épousé leur sœur Marie, l'y avaient suivi. Tant que Moïse tenait les mains élevées, Israël était victorieux; mais dès qu'il les abaissait un peu, Amalec avait l'avantage. Ce que Dieu permettait pour faire connaître à son peuple que ce n'était point par les forces humaines, mais par le secours du Ciel qu'il vaincrait ses ennemis. Aaron et Hur s'étant aperçu que c'était la lassitude, qui abattait Moïse, et lui appesantissait les mains, mirent une pierre sous lui pour l'y faire asseoir et qui soutinrent les mains chacun de leur côté jusqu'au coucher du soleil, que Josué acheva la défaite des Amalécites qu'il fit passer au fil de l'épée. Le Seigneur commanda à Moïse d'écrire ceci, et de le faire entendre à Josué, afin qu'une action si lâche et si inhumaine des Amalécites ne s'oublîât point dans la postérité, et qu'elle ne demeurât point impunie jusqu'à la destruction entière de la nation, qui arriva enfin sous le règne de Saul plus de quatre cents ans après. Moïse dressa un autel à Dieu sur le champ de la victoire.

Le troisième jour du troisième mois ² depuis la sortie d'Égypte, les Israélites ayant décampé de Raphidim, vinrent au désert de Sinaï où ils dressèrent leurs tentes vis-à-vis de la montagne, qui était celle même où Dieu avait apparu à Moïse dans le buisson ardent, et d'où il lui avait donné sa mission. Elle avait deux cimes ou deux sommets fort élevés, l'un s'appelait Horeb, l'autre Sinaï. Dès que l'on eut campé, Moïse monta pour aller parler à Dieu, qui l'avait appelé du haut de la montagne. Le Seigneur lui dit ce que devaient faire les enfants d'Israël pour mériter de devenir son peuple choisi. Il lui commanda d'employer le reste de ce jour et le lendemain tout entier à les purifier et à les sanctifier par quelques cérémonies, pour les préparer à entendre sa parole le jour d'après auquel il devait descendre sur la montagne d'une manière sensible.

Ce jour étant arrivé (c'était le sixième jour du troisième mois

¹ Jos. Ant. l. III. c. II. n. 109. — ² Sivan,

de l'année sainte, et le cinquantième ¹ d'après la Pâque où la sortie d'Égypte) on commença dès le matin à entendre des tonnerres et à voir briller des éclairs. Une nuée très-épaisse couvrit la montagne, la trompette sonna avec bruit, et le peuple qui était dans le camp fut saisi de frayeur. Moïse le fit sortir du camp pour aller au-devant de Dieu jusqu'au pied de la montagne. Car le Seigneur avait défendu d'en approcher de plus près ou d'y toucher sous peine de mort. Tout le mont de Sinaï était couvert de fumée, parce que le Seigneur y descendit au milieu des feux, du fracas des tonnerres et du son de la trompette, qui allait toujours en augmentant. Ce qui imprima la terreur à tout le peuple de telle sorte que se tenant éloigné, il pria Moïse de se mettre entre le Seigneur et lui, et lui dit dans l'effroi dont il était saisi : « Parlez-nous, vous-même, nous vous écouterons : mais que le Seigneur ne nous parle point de peur que nous ne mourrions. »

Moïse étant remonté jusqu'au plus haut de la montagne d'où il avait été obligé de descendre, pour faire entendre la volonté de Dieu au peuple et le rassurer, le Seigneur lui déclara ses *commandements* réduits à dix points, que nous appelons pour ce sujet la loi du *Décalogue*. Il lui donna ensuite diverses ordonnances de justice pour la punition des crimes pour le règlement des mœurs, pour les pratiques de Religion et de police. Il prescrivit trois fêtes principales dans l'année dont il voulut que la célébration se fit avec de grandes solennités. La première était celle de *Pâques* ou des pains sans levain à la pleine lune du premier mois de l'année sainte vers l'équinoxe du printemps. La seconde était celle de la *Pentecôte*, c'est-à-dire, du cinquantième jour d'après Pâques, qu'on appelait autrement la fête solennelle de la moisson et des prémices des fruits ou des travaux de la campagne. La troisième était la fête des *Tabernacles*, qui devait se faire après la fin de l'année civile et ordinaire, depuis le quinzième jour du septième mois ² de l'année sainte, c'est-à-dire, six mois environ

¹ Pentecôte. — ² Tisri.

après Pâques vers l'équinoxe de l'automne, lorsqu'on aurait recueilli tous les fruits.

Moïse descendit pour expliquer au peuple la volonté et les ordonnances de Dieu. Il éleva un autel de douze pierres au pied de la montagne, où il fit offrir des holocaustes et immoler des victimes pacifiques. Il remonta ensuite, accompagné de son frère Aaron, de ses neveux Nadab et Abiu, de Josué et des soixante-dix anciens d'Israël, qui étaient les principaux de chaque tribu, selon l'ordre qu'il en avait reçu de Dieu, qui leur laissa voir une apparence de sa gloire, et les fit renvoyer vers Josué qui le servait, après qu'ils l'eurent adoré de loin, ayant point passé le milieu de la montagne. Il monta avec Josué qu'il laissa encore au bout de six jours, lorsque Dieu appela au haut de la montagne pour lui donner les tables de pierre, où il avait écrit sa loi et ses commandements. Environné de la gloire de Dieu, qui paraissait à ceux d'en bas comme un feu ardent, il demeura sur ce sommet quarante jours et quarante nuits, pendant lesquelles il reçut diverses instructions pour le culte du Seigneur ; les sacrifices, les oblations volontaires ; la construction d'un tabernacle ou d'un temple portatif où devait être le sanctuaire, et d'une arche où l'on devait renfermer les tables de la loi. Dieu lui traça lui-même des modèles de tout, et lui en représenta les formes. Il en fit de même à l'égard des vases sacrés, des ornements, et des habits des prêtres : et ce fut là qu'il destina Aaron et ses enfants pour le Sacerdoce. Il lui nomma deux excellents ouvriers, Ooliab et Ooliab, qu'il avait choisis et remplis de sagesse et d'intelligence, pour travailler au tabernacle et à tout ce qui devait servir au culte divin dans l'emploi de toutes sortes de métaux, de pierreries, de bois et autres matériaux et des étoffes précieuses. Il finit toutes ces ordonnances par le renouvellement du précepte touchant l'observation du sabbat : et il lui donna deux tables du témoignage, c'est-à-dire du Décalogue, qui étaient de pierres et écrites du doigt de Dieu.

Cependant le peuple voyant que Moïse différait longtemps à descendre de la montagne, avait forcé Aaron de lui faire d'au-

tres dieux, et de lui élever un veau d'or ¹ à la place du Seigneur. On offrit des sacrifices à cette idole ; on se mit à boire et à danser autour. Parmi les débauches d'une si honteuse idolâtrie, les Israélites se disaient : « Voici vos dieux, ô Israël ! voici ceux qui vous ont tirés d'Égypte. » Au lieu que cet animal était l'une des principales divinités, qui retenaient les Égyptiens leurs anciens maîtres dans la captivité du démon. Le Seigneur voyant cette abomination dit à Moïse : « Descends, parce que le peuple que vous avez tiré d'Égypte a péché. Ils se sont retirés bientôt de la voie que vous leur aviez montrée. Ils se sont fait un veau jeté en fonte ; ils l'ont adoré, ils ont immolé des victimes, et ont dit : *Ce sont là vos dieux qui vous ont tirés d'Égypte.* Je vois que ce peuple a la tête dure. Laissez-moi suivre les mouvements de mon indignation : je les exterminerai, et je vous rendrai le chef d'un autre peuple plus grand. Moïse prosterné devant le Seigneur le conjura de vouloir pardonner à son peuple, qu'il avait délivré si puissamment de la captivité d'Égypte, de ne point donner lieu aux Égyptiens de leur insulter, en disant qu'il ne les aurait retirés de leurs mains que pour les faire mourir dans les montagnes, de se souvenir des promesses qu'il avait faites à Abraham, Isaac et à Israël en faveur de leur postérité, et d'arrêter les funestes effets de sa colère.

Dieu se laissa fléchir aux instantes prières de son serviteur qui descendit ensuite avec les deux tables de la Loi. Josué l'avait rejoint entendant le tumulte et les cris du peuple, et d'abord qu'il y avait quelque combat ou qu'on se battait dans le camp. Moïse lui dit que ce n'étaient point là des clameurs d'armée, mais plutôt des voix de gens qui chantaient. S'étant approché du camp il vit le veau et les danses. Il entra alors dans une telle colère, qu'il jeta les tables de la loi qu'il tenait à la main, et les brisa au pied de la montagne, comme voulant marquer que l'alliance qu'ils avaient faite avec Dieu était rompue. Il prit le veau d'or, le jeta dans le feu, et en fit

¹ Divinité d'Égypte sous le nom d'Apis.

ler la poudre avec de l'eau qu'il fit avaler aux enfants d'Israël, pour leur marquer le mépris qu'ils devaient faire d'une telle divinité. Il reprit ensuite avec une juste sévérité son frère Aaron, qui chercha en vain à s'excuser de la faute qu'il avait faite de contribuer à un si grand péché. Puis se tenant à la porte du camp, il dit : « Si quelqu'un est au Seigneur qu'il se joigne à moi. » Aussitôt ceux de la tribu de Lévi s'assemblèrent autour de Moïse, qui leur dit : « Le Dieu d'Israël vous ordonne de prendre l'épée à la main, de passer et repasser au travers du camp d'une porte à l'autre, et de tuer ceux que vous rencontrerez, sans distinction de parents ou d'amis. » Les enfants de Lévi firent ce que Moïse leur avait dit : et il y eut environ vingt-trois mille hommes de tués ce jour-là. Après l'exécution, Moïse leur dit qu'ils avaient consacré leurs mains au Seigneur par le sang qu'ils avaient répandu sans épargner celui de leurs enfants et de leurs frères. Il leur promit une bénédiction particulière de Dieu pour les récompenser d'avoir ainsi vengé l'injure qui lui avait été faite : et elle parut bientôt dans le choix que le Seigneur fit de cette tribu pour le Sacerdoce et le ministère de ses autels.

Moïse retourna vers le Seigneur pour solliciter de nouveau la grâce du peuple par des prières ardentes. Ou pardonnez-moi ce péché, dit-il à Dieu, ou effacez-moi de votre livre que vous avez écrit. On ne pouvait porter la charité plus loin. Le Seigneur lui répondit : « J'effacerai de mon livre celui qui aura péché contre moi. Pour vous allez et conduisez ce peuple au lieu que je vous ai prescrit. Mon Ange marchera devant vous : et au jour de la vengeance je visiterai et punirai ce péché qu'ils ont commis. Moïse alla ensuite dresser fort loin du camp l'ancien tabernacle où l'on sacrifiait à Dieu et où il tendait la justice, et il l'appela *le Tabernacle de l'alliance*¹.

Lorsqu'il y allait, tout le peuple se levait, et chacun se tenait par respect à l'entrée de la tente jusqu'à ce qu'il fût entré. Dès que Moïse était entré dans le Tabernacle de l'alliance,

¹ Ce n'était pas le grand Tabernacle dont il venait de lui tracer un modèle, parce qu'il n'était pas encore fait.

la colonne de nuée descendait devant la porte où elle s'arrêtait pendant que le Seigneur parlait avec Moïse.

Or le Seigneur parlait à Moïse face à face comme un homme parlerait à son ami : c'est-à-dire qu'il était très-familier avec l'Ange du ministère duquel Dieu se servait pour lui faire connaître sa volonté. Il lui avait promis son Ange pour marcher devant lui. Moïse non content de vouloir connaître ce guide, demanda encore la grâce de voir le visage du Seigneur même et quelque marque sensible de sa gloire. Dieu lui dit qu'il ne verrait point son visage, parce que nul homme ne le pouvait sans mourir. « Mais, ajouta-t-il, il y a un lieu où je suis (c'était le haut de la montagne où il avait coutume de lui apparaître). Vous vous y tiendrez sur la pierre : et lorsque ma gloire passera, je vous mettrai dans l'ouverture de la pierre et je vous couvrirai de ma main jusqu'à ce que je sois passé. J'ôterai ensuite ma main et vous me verrez par derrière : mais vous ne pourrez voir mon visage. Je vous ferai voir d'ailleurs toutes sortes de biens ; je ferai éclater devant vous le nom du Seigneur ; et je ferai miséricorde à qui il me plaira. »

Moïse tailla ensuite par ordre de Dieu deux nouvelles tables de pierre, telles qu'étaient celles qu'il avait brisées. Il les porta sur le haut de la montagne de Sinai où le Seigneur l'avait appelé. Après une prière ardente qu'il lui fit pour lui faire oublier le péché de son peuple et lui faire reprendre sa première bienveillance, il obtint le renouvellement de son alliance. Il demeura sur le sommet quarante jours et quarante nuits sans boire et sans manger, jouissant de la présence du Seigneur, qui écrivit sur les deux tables les dix commandements, comme ils étaient sur les deux premières. Il descendit ensuite de la montagne portant les deux tables du témoignage¹ : mais de l'entretien qu'il avait eu avec le Seigneur, il lui en était resté, sans qu'il le sût, des rayons² de lumière sur le visage. Aaron et les enfants d'Israël le voyant dans cet éclat craignirent d'approcher de lui. Mais il fit venir les prêtres

¹ Du décalogue. — ² *cornuta facies*, visage rayonnant, de cornu rayon.

cipaux d'abord et avancer ensuite les autres, pour leur faire avoir tout ce que le Seigneur lui avait ordonné sur la montagne. Lorsqu'il eut achevé, il se mit un voile sur le visage : il l'ôtait pour parler au Seigneur quand il entrait dans le tabernacle, et il le reprenait quand il en sortait, pour rassurer ceux qui voulaient lui parler ou pour leur faire écouter sans frayeur ce qu'il avait à leur dire, parce que son visage continuait toujours de jeter des rayons.

Il fit travailler ensuite au Tabernacle selon le modèle que le Seigneur lui en avait tracé. Les Israélites marquèrent le zèle et l'empressement qu'ils avaient de contribuer à l'ouvrage par la quantité d'or, de pierreries, et de précieuses étoffes qu'ils apportèrent en si grande abondance, que Moïse fut obligé d'arrêter cette profusion par une défense publique qu'il fit de ne plus faire de présents. Beseléeel qui avait l'intendance de tous ces ouvrages avec Ooliab et qui travaillait lui-même à tout, ayant achevé le Tabernacle, fit l'arche, le propitiatoire, la table, le chandelier, les lampes, l'autel des holocaustes, le grand bassin d'airain qui fut fait des miroirs des femmes, l'autel des parfums. Il composa lui-même les parfums. Il fit encore les ornements du Grand-Pontife et des autres prêtres. Au premier jour du premier mois de l'année suivante, Moïse fit dresser le Tabernacle par ordre du Seigneur. Il donna à l'arche, à la table, au chandelier, aux autels et aux autres pièces, la place qu'il leur avait destinée pour toujours. Il déclara ensuite que Dieu avait établi son frère Aaron pour Grand-Prêtre et qu'il avait attaché le sacerdoce à sa race. Il le consacra en même temps par de grandes solennités après l'avoir purifié et sanctifié avec ses quatre fils, qui reçurent aussi l'onction sacerdotale. Le jour même se fit la consécration ou la dédicace du tabernacle : et la cérémonie, tant du sacre des prêtres que de la dédicace du sanctuaire, dura une semaine entière. Une nuée couvrit ensuite le Tabernacle et elle le remplit de telle sorte par dedans même, que Moïse n'y pouvait entrer ; Dieu voulant donner cette marque de sa présence et faire éclater ainsi sa gloire et sa majesté. Cette nuée devint dans la suite le si-

gnal de la volonté du Seigneur. Quand elle se retirait du Tabernacle, les Israélites décampaient et marchaient ; quand elle s'arrêtait au-dessus, ils demeuraient dans le même lieu. Elle avait sa couleur naturelle durant le jour, et celle du feu durant la nuit.

Lé premier jour du second mois de la seconde année depuis la sortie d'Égypte, Moïse fit par ordre du Seigneur le dénombrement de tout le peuple par tribus et par familles depuis l'âge de vingt ans et au-dessus dans le désert de Sinaï. Il se trouva 603,550 hommes capables de porter les armes, sans les Lévites qui ne furent point compris dans cette revue, parce qu'ils étaient destinés pour le saint ministère, et que le Seigneur les ayant pris à la place des premiers-nés de tout le peuple d'Israël, les avait tous consacrés à son service. Moïse et Aaron qui en étaient les chefs firent à part le dénombrement des mâles de cette tribu depuis un mois et au-dessus. Il s'en trouva 22,000, outre les premiers-nés qui allaient au nombre de 300 : et tous les premiers-nés d'Israël montaient à 22,273.

Ce fut vers ce même temps que Jéthro, prêtre de Madian beau-père de Moïse, ayant appris tout ce que Dieu avait fait en faveur de son gendre et de tout son peuple d'Israël, vint le trouver pour l'en féliciter et s'en réjouir avec lui. Il lui amena Séphora sa femme qu'il lui avait renvoyée quinze ou seize mois auparavant, lorsqu'il était retourné en Égypte, et avec elle ses deux fils Gersam et Eliézer. Moïse alla au-devant de lui ; l'embrassa, le conduisit avec honneur dans sa tente au pied du mont Sinaï, et lui raconta toutes les merveilles que le Seigneur avait faites contre Pharaon et contre les Égyptiens en faveur des Israélites, tous les travaux qu'ils avaient soufferts sur les chemins, et la manière dont le Seigneur les avait sauvés. Jéthro bénit le Seigneur et dit qu'il connaissait maintenant qu'il était grand au-dessus de tous les dieux. Car il le connaissait auparavant pour le vrai Dieu, et l'on prétend qu'il n'en servait point d'autre dans sa prêtrise. Il offrit donc à Dieu des holocaustes en actions de grâces, en présence de son

gendre qui lui fit un festin où se trouvèrent Aaron et tous les anciens ou principaux d'Israël.

Le lendemain Jéthro voyant Moïse appliqué à rendre la justice au peuple depuis le matin jusqu'au soir sans relâche, lui donna un bon conseil pour le soulager d'une telle fatigue. Il lui persuada de se réserver pour les choses de la religion et celles du gouvernement ; de choisir d'entre tout le peuple des hommes d'esprit, de bon sens, fermes, courageux, amateurs de la vérité, désintéressés ; d'établir les uns tribuns, les autres centeniers, et d'autres officiers subalternes pour rendre la justice en tout temps par une subordination bien réglée dans les affaires ordinaires et communes, en lui renvoyant les plus grandes. Moïse suivit le conseil de son beau-père, et il s'en pouva très-bien. Il choisit d'entre tout le peuple des officiers tels qu'il le lui avait marqué, et les établit princes ou juges du peuple dans des degrés différents. Jéthro s'en retourna quelques jours après en son pays, laissant son fils Hobab auprès de Moïse son beau-frère pour servir de guide aux Israélites dans les déserts, qu'il connaissait plus particulièrement à cause du voisinage du pays des Madianites.

Le vingtième jour du second mois de cette seconde année, la nuée se leva de dessus le Tabernacle de l'alliance. A ce signal les Israélites levèrent le camp et partirent du désert de Sin où ils avaient demeuré pendant près d'un an, depuis le troisième jour du troisième mois de la première année. La nuée se reposa dans la solitude de Pharan, lieu stérile, plein de roches et couvert d'un sable brûlant que les tourbillons du vent poussaient presque sans cesse de côté et d'autre. Depuis la montagne du Seigneur ils furent trois jours en marche jusqu'à Pharan. L'arche d'alliance allait devant eux, marquant le lieu où ils devaient camper chaque jour. La nuée du Seigneur les couvrait aussi pendant le jour pour les garantir de l'ardeur du soleil quand ils marchaient. Lorsqu'on élevait l'arche, Moïse disait : *Levez-vous, Seigneur, que vos ennemis soient dissipés ; que ceux qui vous haïssent fuient devant votre face.*

Et lorsqu'on abaissait l'arche, il disait : *Seigneur, retournez à l'armée de votre peuple d'Israël.*

Cependant il s'éleva un murmure de mécontents qui se plaignaient de la fatigue des chemins. Le Seigneur irrité de leur insolence fit tomber une flamme qui dévora les plus paresseux, qui étaient à l'extrémité du camp et qui semblaient ne marcher qu'avec répugnance. C'est ce qui fit donner le nom d'Incendie à ce lieu. Ce murmure fut suivi d'un autre excité contre Moïse par une troupe de petit peuple de ces gens massés, qui étaient venus d'Egypte avec les enfants d'Israël. Ils entraînent aussi beaucoup d'Israélites par leur exemple, et tous se mirent à pleurer et à demander de la chair, déjà dégoûtés de la manne et regrettant la bonne chère qu'ils faisaient en Egypte où ils avaient toutes sortes de viandes en abondance, outre le poisson, les concombres, les melons, les poireaux, les oignons. Moïse, affligé de les entendre s'adresser à Dieu pour le prier de le décharger d'un tel fardeau, et de le retirer du monde s'il ne voulait point remédier à leurs plaintes. Le Seigneur lui dit : « Choisissez-moi soixante-dix hommes d'entre les anciens d'Israël des plus expérimentés dans les affaires et des plus capables de gouverner. Menez-les à l'entrée du Tabernacle avec vous. Là je prendrai de l'esprit qui est en vous et je leur en donnerai, afin qu'ils soutiennent avec vous le fardeau de ce peuple. Vous direz aussi au peuple de se purifier, et que je leur donnerai dès demain de la chair à manger pendant un mois entier jusqu'à ce qu'elle leur regorge par les narines et qu'elle leur fasse soulever le cœur. »

Moïse obéit : ayant choisi les soixante-dix personnes entre les anciens, il alla les placer près du Tabernacle comme pour les présenter à Dieu. Aussitôt le Seigneur descendit dans une nuée, parla à Moïse, prit de l'esprit qui était en lui, le distribua à ces soixante-dix hommes¹ (à proportion du besoin qu'ils en auraient, sans que la plénitude de l'esprit ou de la grâce de Moïse en souffrit aucune diminution). L'Esprit s'étant don-

¹ Origine du conseil des 70 dit Sanhedrin.

reposé sur eux, ils commencèrent tous à prophétiser : et ils continuèrent toujours depuis, l'Esprit de Dieu agissant en eux pour les éclairer dans leurs fonctions. Deux de ces soixante-dix, dont l'un s'appelait Eldad et l'autre Medad, étant demeurés dans le camp, l'Esprit ne laissa point de se reposer sur eux, comme sur ceux qui étaient allés au Tabernacle. Comme donc ils prophétisaient dans le camp, un jeune homme courut en donner avis à Moïse. Josué le principal de ses ministres le pria de les empêcher, s'imaginant que cela pourrait diminuer quelque chose de la gloire de son maître. Mais Moïse lui répondit : « Pourquoi êtes-vous jaloux des autres par l'affection que vous me portez ? plutôt à Dieu que tout le peuple prophétisant, et que le Seigneur répandit son Esprit sur eux. »

Moïse revint ensuite au camp. Aussitôt un vent excité par le Seigneur emportant des caillies de de-là la mer en fit tomber une multitude prodigieuse dans le camp et dans toute la circonférence, jusqu'à la longueur d'une journée de chemin. Elles n'étaient élevées en l'air qu'à deux coudées de terre, se laissant prendre comme fatiguées de voler. Le peuple en amassa durant tout ce jour, la nuit suivante et le lendemain, une si grande quantité, que ceux qui en avaient le moins se trouvaient en avoir dix mesures¹ (contenant trente boisseaux la mesure.) Ils les firent sécher tout autour du camp : ils se mirent à en manger avec une avidité démesurée. Ils avaient encore la chair entre les dents, que la fureur du Seigneur s'alluma contre eux, et les frappa d'une pluie terrible. C'est ce qui fit appeler ce lieu *les Sépulcres de Concupiscence*, parce que tous ceux qui avaient désiré de la chair avec tant d'ardeur y moururent : Dieu ne les ayant exaucés dans sa colère que pour punir ensuite leur appétit déréglé et leur infidélité.

Des Sépulcres de Concupiscence les Israélites vinrent camper à Haseroth, où Marie et Aaron son frère s'emportèrent de paroles contre Moïse au sujet de Séphora sa femme, qu'ils appelaient Ethiopienne par mépris, parce que le pays de Madian

¹ Corus.

d'où elle était, passait pour une contrée de l'Ethiopie orientale. Ils disaient : « Moïse est-il le seul par qui le Seigneur ait parlé ? N'y a-t-il que lui de prophète ? Ne nous a-t-il point parlé « aussi comme à lui, et ne sommes-nous pas aussi prophètes ? » Moïse qui était le plus doux de tous les hommes, souffrait cela sans songer à s'en plaindre. Mais le Seigneur prenant en main la cause de son serviteur, fit venir Aaron et Marie à l'entrée du Tabernacle où il n'y avait que Moïse avec eux. Il leur dit : « S'il se trouve parmi vous un prophète, je lui apparaîtrai en vision, ou je lui parlerai en songe. Il n'en est pas ainsi de mon serviteur Moïse, le plus fidèle de tous ceux de ma maison. Car je lui parle bouche à bouche : il voit le Seigneur à découvert, non pas sous des énigmes ou sous des figures. Et vous avez la hardiesse de parler contre mon serviteur Moïse ? » Il fit paraître en même temps des effets de sa colère, s'étant retiré avec la nuée. Marie aussitôt se trouva toute couverte d'une lèpre blanche comme la neige. Aaron effrayé demanda pardon sur le champ à Moïse pour lui et pour sa sœur : et il le conjura de s'employer pour sa guérison, parce que la lèpre lui avait déjà mangé la moitié du corps. Moïse cria donc au Seigneur, et le pria de guérir sa sœur. Dieu lui répondit : « Si son père lui avait craché au visage, n'aurait-elle pas dû demeurer au moins pendant sept jours couverte de honte ? qu'elle soit donc séparée hors du camp pendant l'espace de sept jours ; après cela on la fera revenir. Marie fut donc chassée hors du camp pendant sept jours, et le peuple ne sortit point de ce lieu jusqu'à ce qu'elle fut rappelée.

On décampa ensuite de Haseroth, et on alla dresser les tentes dans un autre endroit du désert de Pharan nommé Rethma, d'où Moïse envoya par ordre du Seigneur douze hommes choisis, un de chaque tribu, pour considérer la terre promise et en faire leur rapport. Etant retournés au bout de quarante jours, ils rapportèrent ce qu'ils avaient observé dans le pays et montrèrent des fruits qu'ils avaient cueillis, entre autres une grappe de raisin si grosse et si pesante que deux hommes avaient été obligés de la porter attachée à un bâton. Ils dirent

que véritablement on y voyait couler le lait et le miel : mais que les habitants y étaient formidables, et les villes extrêmement fortifiées. Qu'ils y avaient vu des gens monstrueux de la race d'Enac (à Hébron ;) que tous les peuples y étaient extrêmement aguerris et si forts, que les Israélites n'étaient point en état de les combattre ; que la terre y dévorait ses habitants ; et que les hommes y étaient d'une hauteur extraordinaire. En un mot ils décrièrent tellement le pays, que le peuple d'Israël commença à murmurer hautement contre Moïse, jusqu'à demander un autre chef en Egypte. Il n'y eut que Josué et Caleb, fils de Jéphoné de la tribu de Juda, deux des douze, qui pour apaiser le murmure firent un rapport avantageux du pays, et bien différent de celui des dix autres, ajoutant qu'il leur serait usé avec l'assistance du Seigneur d'en faire la conquête et d'en exterminer les habitants. Ils ne purent néanmoins persuader ces mutins, dont ils pensèrent être lapidés aussi bien que Moïse et Aaron. Dieu pour punir les rebelles voulait exterminer tout le peuple par le fléau de la peste. Moïse s'opposa encore à sa colère et obtint leur pardon par les conjurations les plus tendres et les plus pressantes. Mais le Seigneur jura qu'aucun de tout ce peuple rebelle et ingrat, qui avait vu toutes ses merveilles dans l'Egypte et dans le désert, n'entrerait dans la terre promise depuis l'âge de vingt ans et au dessus, hors Josué et Caleb. Le grand prêtre Eléazar, fils d'Aaron, fut aussi excepté de cette condamnation générale, comme on peut le voir dans la vie de Josué. Il déclara que tous les autres mouraient dans ces solitudes ; et que leurs enfants seraient errants et vagabonds dans le désert pendant quarante ans, selon le nombre des quarante jours que les douze envoyés avaient employés à considérer la terre promise. De ces douze hommes, dix, qui par leur rapport désavantageux avaient fait murmurer le peuple et soulever contre Moïse, furent frappés du Seigneur, et moururent fort près les uns des autres.

Le jour d'après que Moïse eut déclaré au peuple tous ces décrets de Dieu, les enfants d'Israël, comme s'ils eussent voulu réparer leur faute par l'ardeur avec laquelle ils aspiraient à la

terre promise, voulurent marcher contre les Amalécites et les Chananéens. Moïse tâcha de les en détourner, assurant que ce n'était point la volonté de Dieu, et qu'ils n'auraient point de succès. Ces rebelles accoutumés à désobéir à Dieu et à son ministre, ne laissèrent pas de s'avancer contre les ennemis, mais dis que l'arche d'alliance et Moïse demeurèrent dans le camp. Ils furent battus et taillés en pièces par les Amalécites et les Chananéens qui les poursuivirent jusqu'à Horma.

Peu de temps après il se forma contre Moïse une autre révolte considérable, qui avait pour chefs Coré son cousin germain, l'un des principaux de la tribu de Lévi ; Dathan, Abiron, et Hon, qui étaient de la tribu de Ruben avec deux cent cinquante des principaux de la Synagogue. Coré se souleva contre Moïse et Aaron, prétendant ne point dépendre d'eux, et les regardant comme des usurpateurs de l'autorité qu'ils avaient sur le peuple. Moïse s'humilia contre terre, et dit à Coré, après lui avoir reproché son orgueil et son ingratitude, que Dieu en déciderait le lendemain. En même temps il envoya appeler Dathan et Abiron qui refusèrent de venir. Le lendemain Coré parut d'une part l'encensoir à la main avec tous ceux de la révolte, et Aaron de l'autre ayant aussi l'encensoir, pour attendre que Dieu fit connaître à qui était le sacerdoce. Moïse ayant fait sa prière avec Aaron fit ôter du côté de ce rebelle ce que Dieu voulait épargner. Il s'en alla ensuite aux tentes de Dathan et d'Abiron pour en faire séparer tous ceux, qui n'avaient point de part à leur crime : et il déclara à tout le peuple que Dieu allait prouver par un exemple terrible de la justice, qu'il n'avait rien fait que par son ordre ; que sa mission et son autorité ne venait que de lui non plus que le sacerdoce d'Aaron et qu'il n'avait été que l'instrument de toutes les merveilles opérées par sa toute-puissance. A peine cessait-il de parler que la terre se fendit sous les rebelles Dathan et Abiron, et s'entrouvrant les engloutit tous vifs avec leurs tentes et tout ce qui était à eux. Tous périrent dans cet abîme, ou, pour parler à la manière de l'Écriture, ils descendirent tout vivants dans l'enfer.

et l'effroi fut si grand, que chacun de ceux qui étaient autour s'enfuit au cri des mourants.

Dans le même temps le Seigneur fit sortir un feu qui tua les deux cent cinquante hommes du parti de Coré qui avaient pris l'encensoir, et tous furent dévorés en un instant. On ne peut presque pas douter que Coré lui-même ne fût de ce nombre. D'autres ont cru néanmoins qu'il avait subi le même châtiment que Dathan et Abiron. L'Écriture qui insinue ici ce premier sentiment, dit nettement ailleurs que la terre s'entrouvrant dévora Coré, lorsque le feu brûla les deux cent cinquante hommes. Elle ajoute que Dieu préserva ses enfants par un miracle. Le lendemain la multitude du peuple se mit à murmurer contre Moïse et Aaron, disant qu'ils avaient tué ceux qui étaient périés la veille. Moïse et Aaron pour se dérober à cette nouvelle fureur se réfugièrent dans le Tabernacle. Pendant qu'ils étaient prosternés, Dieu alluma un feu pour exterminer les rebelles. Moïse y envoya aussitôt Aaron avec l'encensoir pour apaiser sa colère, qui en avait déjà fait périr quatre-vingt mille sept cents, outre ceux qui étaient morts dans la sédition de Coré. Le sacerdoce fut ensuite confirmé à Aaron par le miracle nouveau de sa verge, que Dieu fit fleurir seule entre les verges des autres tribus dans le Tabernacle. Ce qui fut fait par le ministère de Moïse à l'ordinaire.

Les Israélites ayant décampé de Rethma au désert de Pharan, où ils avaient fait un long séjour, passèrent à Remmonpharès, qui était la quinzième de leurs stations ou de leurs campements depuis leur départ de Ramessé, où ils s'étaient rassemblés après la manducation de l'agneau et la mort des premiers-nés pour sortir d'Égypte sous la conduite de Moïse. Ils firent plusieurs autres stations dans les déserts d'Arabie, sans que Moïse nous ait rien appris de ce qui s'y passa pendant trente-sept ans entiers, jusqu'à ce qu'au premier mois de la quarantième année depuis la sortie d'Égypte, ils vinrent au désert de Sin, contrée fort différente du désert de Sia, où ils avaient campé dès la première année, et où ils avaient reçu la manne pour la première fois. Ils dressèrent leurs tentes à Cadès ou

Cadesbarné, dont le nom a été aussi donné au désert de Sin, et ce fut leur trente-deuxième station. Là mourut Marie sœur de Moïse et d'Aaron, et elle fut ensevelie dans le même lieu.

L'eau étant venue à manquer dans ce désert, les murmures du peuple recommencèrent contre Moïse et Aaron qui furent traités avec beaucoup d'insolence et d'outrage. Ils eurent égard à la nécessité qui les pressait et qui les jetait dans ces extrémités. Dieu touché par leurs prières dit à Moïse de prendre sa verge et d'aller frapper la pierre pour en tirer de l'eau. Moïse frappa la pierre, mais avec quelque défiance ce semble, à cause que les rebellions et l'incrédulité du peuple attiraient si souvent la colère de Dieu. Il frappa une seconde fois et il en sortit de l'eau avec abondance. Mais le Seigneur lui dit et à Aaron : « Parce que vous ne m'avez pas cru et que vous ne m'avez pas sanctifié¹ devant les enfants d'Israël, vous ne ferez point entrer ces peuples dans la terre que je leur donne² » rai. L'endroit fut appelé *les Eaux de contradiction*, à cause du murmure et des plaintes que les Israélites y avaient faites contre Dieu.

Moïse envoya de Cadès des députés au roi des Iduméens pour le faire souvenir que les pères des deux peuples Edom³ et Israël étaient frères, et le prier d'accorder le passage aux Israélites par ses terres. N'ayant pu l'obtenir il fit décamper de Cadès, et les Israélites quittant le désert de Sin allèrent à la montagne de Hor sur les confins d'Idumée, où Aaron mourut le premier jour du cinquième mois. Quelques jours après le roi des Chananéens, qui régnait dans Arad vers le midi du pays, les vainquit et fit quelque butin sur eux. Mais Dieu après un vœu qu'ils lui firent leur livra ces ennemis entre les mains. Ils les firent tous passer au fil de l'épée, détruisirent leurs villes selon l'engagement où leur vœu les avait mis ; et ils appelèrent ce lieu *Horma*, c'est-à-dire, Anathème.

Étant décampés du mont de Hor, et se trouvant fatigués d

¹ Glorifié. — ² Esau et Jacob,

chemins qu'on leur fit faire encore vers la mer Rouge, ils recommencèrent à murmurer contre Dieu et contre Moïse, disant que le pain et l'eau leur manquaient, et qu'ils étaient dégoûtés de la manne qui était une nourriture trop légère. Le Seigneur dans sa colère envoya contre eux des serpents dont la morsure brûlait comme le feu. Plusieurs en moururent : les autres qui étaient déjà atteints et prêts à mourir, vinrent pleurer à Moïse en confessant leur péché, et le conjurèrent de prier Dieu de les garantir de ces serpents. Moïse pria donc pour le peuple, et le Seigneur lui dit de faire un serpent d'airain et de l'élever en l'air pour servir de signe, afin que ceux, qui ayant été blessés des serpents le regarderaient, fussent guéris. Moïse fit donc un serpent d'airain, qu'il éleva pour servir de signe : et tous les blessés qui le regardèrent furent guéris à l'instant. C'est pour ce sujet que l'Écriture l'appelle ailleurs *un signe de salut*, parce que comme elle s'explique elle-même, le peuple n'était pas guéri par l'objet qu'il voyait, mais par le Sauveur de tous, dont ce serpent était le signe.

On était alors à Phunon où l'on était venu de Salmona, après avoir quitté le mont de Hor. De là on fit encore deux ou trois autres stations en très-peu de temps : et ce fut alors principalement que commencèrent les conquêtes du peuple d'Israël sur ceux dont il devait occuper le pays. Séhon roi des Amorhéens, pour leur avoir refusé le passage et les avoir attaqués avec son armée, perdit la vie et le royaume avec la bataille, et ils se mirent en possession de tout son pays, après en avoir pris les villes depuis Arnon jusqu'à Jéboc. Moïse les fit avancer en leur faisant prendre les villes et les villages qui se trouvaient à leur rencontre. Le roi de Basan nommé Og, voyant qu'ils entraient dans ses terres, alla au-devant d'eux avec tout son peuple pour les combattre à Édraï. Mais le Seigneur, dont Moïse ne faisait que suivre les Ordres, le livra entre leurs mains. Ils le traitèrent comme ils avaient fait le roi des Amorhéens, et après avoir fait passer tout par le fil de l'épée, sans épargner une seule âme, ils se rendirent les maîtres du pays, que Moïse donna en partage avec celui de Galaad et des Amor-

rhéens aux tribus de Ruben, de Gad, et à la moitié de celle de Manassé.

De là ils allèrent camper dans les plaines de Moab près du Jourdain. Balac roi des Moabites craignant d'être traité comme les rois des Amorrhéens et de Basan, et ne se croyant pas en état de résister aux Israélites, manda un fameux devin nommé Balaam, qui demeurait en Mésopotamie près de l'Euphrate, pour venir jeter la malédiction sur ses ennemis. Balaam après quelque résistance se mit en chemin : mais ayant été repris sévèrement par un Ange, qui se fit entendre par la bouche de l'ânesse qu'il montait, et ensuite par lui-même, il se vit obligé de bénir le peuple de Dieu qu'il était venu maudire. Il prédit ses victoires, sa gloire, la naissance même de Jésus-Christ, et beaucoup d'autres choses importantes, qui firent que tout méchant homme qu'il était, il fut considéré comme un Prophète du Seigneur, à cause des lumières extraordinaires qu'il en reçut en cette rencontre, mais qui ne servirent point à lui changer le cœur.

C'est ce qu'il fit voir par un pernicieux conseil qu'il donna au roi des Moabites, pour lui faire vaincre par la fornication et l'idolâtrie un peuple, qui était invincible tant qu'il demeurerait fidèle à Dieu. Ce prince suivant cet avis fit aller les filles de son pays devant le camp des Israélites pour les attirer à leurs sacrifices. Elles n'y réussirent que trop. Les Israélites mangèrent de leurs sacrifices, adorèrent leurs dieux, se vouèrent à Béelphegor, qui était la divinité des infamies, comme Priape chez les Romains, et passèrent de là dans les autres excès de la débauche. Le Seigneur en fut tellement irrité, qu'il dit à Moïse de faire saisir tous les princes du peuple, et de les faire pendre à des potences en public et en plein jour si l'on voulait qu'il épargnât Israël. Moïse assembla aussi les juges du peuple, et leur dit : « Que chacun tue ses proches qui se sont consacrés au culte de Beelphegor. » Phinéès fils du grand-prêtre Éléazar voyant un Israélite¹ entrer dans la

¹ Hambri de la tribu de Siméon.

lente d'une femme¹ Madianite à la vue de Moïse même alla plein de zèle le poignard à la main dans le lieu même où se commettait le crime, et perça d'un seul coup l'homme et la femme qui en subirent ainsi le châtement. L'action fut si agréable à Dieu, qu'il s'apaisa et fit cesser le carnage où il y avait déjà vingt-quatre mille hommes tués. Il promit aussi la grande sacrificature à Phineès et à sa race pour la récompense de son zèle, et ordonna à Moïse de faire regarder les Madianites dorénavant comme des ennemis à exterminer sans paix et sans trêve, pour avoir séduit et ébauché les enfants d'Israël par le double péché de l'idolâtrie et de la fornication.

Moïse et le grand-prêtre Éléazar son neveu firent ensuite le dénombrement de tout le peuple par tribus, selon le commandement qu'il en avait reçu de Dieu. Il se trouva 601730 hommes, sans compter la tribu de Lévi, qui ne devait point avoir d'héritage séparé comme les autres. Mais dans ce nombre il ne se trouva aucun de ceux qui avaient été autrefois compris dans le dénombrement fait par Moïse et Aaron au désert de Sin, parce que tous étaient morts, à l'exception peut-être de Moïse, de Josué, de Caleb et d'Éléazar.

Après cette revue Dieu avertit Moïse que sa fin approchait : mais il voulut qu'il vengeât les enfants d'Israël des Madianites avant que de le retirer du monde. Moïse composa un corps d'armée de douze mille hommes choisis de chaque tribu qu'il envoya sous la conduite de Phineès contre les Madianites. Ils furent entièrement défaits et passés au fil de l'épée avec leurs cinq rois ou princes du pays, et Balaam ce devin ou prophète dont nous avons parlé. Toutes les villes du pays et toutes les autres habitations furent brûlées ou rasées. La nation fut exterminée. Tous les mâles de quelque âge qu'ils fussent et toutes les femmes du pays furent mis à mort : on n'épargna que les jeunes filles au-dessous de l'âge nubile, qui furent emmenées pour être esclaves, parce qu'on supposait qu'elles

¹ Cozbi fille du prince de Madian.

n'avaient pu avoir de part au crime où les autres filles ou femmes des Madianites avaient fait tomber les Israélites.

Moïse après tant de travaux essayés pendant l'espace de quarante ans, ayant amené enfin le peuple de Dieu jusqu'au près du Jourdain, ne put s'empêcher de marquer le désir qu'il aurait eu de le passer et d'entrer lui-même avec les enfants d'Israël dans cette terre promise et souhaitée depuis tant de temps. Il pria même le Seigneur de lui accorder cette grâce avant que de mourir. Elle lui fut refusée. Dieu voulut le priver de cette satisfaction pour le faire souvenir qu'il l'avait offensé avec son frère Aaron dans le désert de Sin près de Cadès aux Eaux de contradiction ; et qu'il n'avait point rendu gloire à sa puissance et à sa sainteté devant le peuple d'Israël, dont les murmures l'avaient chagriné jusqu'à lui faire frapper la pierre par deux fois pour en tirer de l'eau. Mais il lui promit de lui faire voir cette terre promise du haut de la montagne Abarim¹. Moïse reçut cette peine avec beaucoup de soumission, et pria seulement le Seigneur de pourvoir son peuple d'un bon conducteur après lui. Dieu lui dit de prendre Josué et de lui donner toutes les instructions qui lui étaient nécessaires pour dignement remplir sa place. C'est ce que fit Moïse devant le grand-prêtre Eléazar et l'assemblée du peuple. Non content de cela, il voulut employer encore les dernières heures de sa vie à faire des remontrances aux enfants d'Israël sur leurs devoirs à l'égard du Seigneur. Il leur recommanda surtout de n'avoir jamais d'autre Dieu ; il leur fit une récapitulation de toutes ses lois et de ses principales ordonnances concernant le culte de la Religion, le règlement de leurs mœurs et la conduite de leur état et de leurs familles. Il rappela toutes les grâces qu'il leur avait faites et les merveilles qu'il avait opérées en leur faveur pendant quarante ans. Il leur reprocha aussi leurs ingratitude, leurs murmures et leurs rébellions, et les fit souvenir des châtiments divers qu'ils en avaient reçus pour leur servir de leçons dans l'avenir. Il leur fit diverses prédictions

¹ ou Phasga ou Nebo.

sur ce qui devait arriver à leur postérité, et marqua fort clairement quelques-uns des principaux événements que Dieu lui avait fait connaître. Il prédit la venue de Jésus-Christ en ces termes : « Le Seigneur votre Dieu vous suscitera un Prophète comme moi de votre nation, et d'entre vos frères. C'est lui que vous écouterez, selon la demande que vous fîtes au Seigneur près du mont Horeb, où il vous donna sa Loi. *Que je n'entende plus la voix du Seigneur mon Dieu, déifiez-vous ; et que je ne voie plus ce feu effroyable de peur que je ne meure.* Le Seigneur me dit alors : *Ce que ce peuple demande est raisonnable. Je leur susciterai du milieu de leurs frères un Prophète semblable à vous ; je lui mettrai mes paroles dans la bouche, et il leur dira tout ce que je lui ordonnerai. Si quelqu'un refuse d'entendre ce que ce prophète annoncera de ma part, ce sera moi qui en serai la vengeance.*

Ce fut le premier jour du onzième mois de la quarantième année depuis la sortie d'Égypte que Moïse parla ainsi pour la dernière fois aux enfants d'Israël. Il mit ce qu'il avait écrit touchant la loi du Seigneur et sa conduite envers son peuple avec son dernier cantique qu'il venait de composer entre les mains des Lévités, qui portaient l'arche d'alliance. Il leur ordonna d'en faire la lecture au peuple tous les sept ans à la fête des Tabernacles, et de mettre le livre de la loi au côté de l'arche. Moïse alla ensuite avec Josué devant le Tabernacle sur l'ordre du Seigneur, qui lui parut dans la colonne de nuée, et lui fit connaître que l'heure de sa mort était proche, et lui fit connaître que son peuple toujours endurci et toujours rebelle profiterait fort mal de toutes ses instructions. Moïse ne laissa point de conserver jusqu'à la fin une tendresse toute paternelle pour le peuple ingrat, dont la conduite lui avait tant coûté de veilles, de larmes, de veilles et de chagrins. Il bénit les douze tribus¹ et parmi ses bénédictions il y mêla encore diverses prédictions de ce qui devait leur arriver. Il monta ensuite sur la montagne d'Abarim ou de Nébo sur la pointe de Phasga vis-

¹ Celle de Siméon n'y est pas nommée.

à-vis de Jéricho. De là le Seigneur lui fit voir tout le pays qu'il avait promis aux enfants d'Israël et où Josué devait les faire entrer. Après lui avoir fait considérer cette terre de tous ses côtés, il lui dit : « Vous l'avez vue de vos yeux, mais vous n'y passerez point. Et en même temps il lui commanda de mourir.

C'est ainsi que mourut Moïse *Serviteur de Dieu*; sur cette montagne, âgé de cent-vingt ans et quelques mois par un effet, non d'aucune maladie, mais de la seule volonté de Dieu qui lui avait conservé une santé robuste jusqu'à la fin, sans souffrir même que sa vue baissât ou qu'aucune de ses dents fût ébranlée. L'Écriture dit que : « Le Seigneur l'ensevelit dans la vallée du pays de Moab, vis-à-vis de Phogor ; et que nul homme n'avait connu l'endroit où il avait été enterré. » Cela se fit sans doute par le ministère des Anges et surtout de saint Michel qui, selon que l'a marqué l'Apôtre saint Jude, s'opposa au démon lorsqu'il voulait apparemment faire honorer par une sépulture publique le corps de ce Législateur du peuple de Dieu, afin qu'il leur fût une occasion d'idolâtrie. C'est étonnant que cette autorité, toute divine qu'elle est, n'ait pu réprimer ceux qui ont osé deux mille ans après supposer un tombeau à Moïse, et en faire un objet de vénération publique.

Les enfants d'Israël pleurèrent Moïse dans la plaine de Moab pendant trente jours, qui fut l'espace du deuil public que l'on en fit. Josué prit ensuite le gouvernement du peuple en sa place étant rempli de l'esprit de sagesse depuis qu'il lui avait imposé les mains. « Mais il ne s'éleva plus dans Israël de prophète semblable à Moïse à qui le Seigneur parlât comme face à face, ni qui ait fait des miracles et des prodiges tels que ceux qu'il a faits par son ministère. »

L'inclination que les Israélites avaient pour l'idolâtrie n'ayant pu être satisfaite sur le corps de Moïse, se fit connaître au moins à l'égard du serpent d'airain qu'il avait fait dans le désert. On avait jugé à propos de le conserver comme un instrument de la puissance du Seigneur pour entretenir

mémoire du miracle opéré à son occasion. Mais il devint dans la suite un objet de superstition au peuple, qui se laissa aller jusqu'à lui donner de l'encens. C'est ce qui porta longtemps après le roi Ézéchias à le faire mettre en pièces, l'appelant l'idole de *Nohestan*.

Quant à la Verge de Moïse, on la conserve à Rome avec celle d'Aaron dans l'Église de saint Jean de Latran depuis cinq ou six cents ans, ainsi que l'arche d'alliance et quelques autres reliques de l'ancien Tabernacle de Moïse.

Nous ne rassemblons pas ici tous les témoignages que l'Écriture et les Pères anciens ont rendus à la sainteté de Moïse ou à la gloire dont Dieu a voulu accompagner sa mémoire. Il nous suffit de remarquer qu'il a toujours été regardé après sa mort comme un Précurseur du Messie, comme une figure des plus parfaites de Jésus-Christ, et comme un Intercesseur du peuple auprès de Dieu, tel qu'il avait été de son vivant ; et que Jésus-Christ vivant sur la terre voulut le rendre avec Élie le compagnon de sa Transfiguration, par où il semblait faire juger du rang qu'il devait lui donner dans la gloire du Ciel après son Ascension.

Les Juifs, nonobstant la privation où ils étaient de son corps après sa mort ne laissèrent pas de rendre une espèce de culte religieux à sa mémoire. Ils choisirent deux jours dans l'année pour s'acquitter de ce devoir, l'un était le 23 de leur septième mois, appelé Tisri. Ils nommaient cette fête, Réjouissance de la Loi et Bénédiction ; et ils la faisaient pour honorer le testament de la mort de Moïse. L'autre jour était le 7 du douzième mois de leur année, appelé Adar : mais c'était une fête lugubre qui consistait en un jeûne public pour pleurer la mort de Moïse, qu'ils croyaient être arrivée en ce jour, au lieu que selon l'Écriture elle a dû arriver dans les premiers jours de l'onzième mois nommé Schebat.

Les Chrétiens ont choisi le 4 septembre pour rendre leur culte à Moïse. Les Grecs, outre ce jour qui leur est commun avec les autres nations, célèbrent encore la mémoire de Moïse, d'Aaron, et des autres Saints du quatrième âge du monde le

premier dimanche de carême. Le nom de Moïse ne paraît point dans les premiers Martyrologes des Latins tels que ceux du nom de saint Jérôme, et celui de Bede. Mais on l'inséra dans presque tous ceux du ix^e siècle avec la qualité de prophète, à laquelle on a joint dans le Martyrologe Romain celle de Législateur, en marquant le lieu de son culte sur la montagne de Nebo. D'autres Latins voulant approcher le jour de sa fête de celui de sa mort, l'ont marqué les uns au 26 de février, les autres au premier jour de mars, et quelques autres encore au 12 de ce mois : ce qui répond assez souvent au septième jour du douzième mois de l'année des Juifs dont nous avons parlé. On ne sait par quel motif on l'a inséré dans quelques calendriers juliens au second jour d'août. La mémoire de la Transfiguration de Notre-Seigneur a donné encore un autre jour de fête à Moïse sur le Thabor où on lui éleva une église comme à Élie auprès de celle du Sauveur pour accomplir les desirs de saint Pierre, qui désirait qu'il y eut trois Tabernacles sur cette sainte montagne. (BAILLET.)

SAINT MARCEL ET SAINT VALÉRIEN,

MARTYRS.

Saint Grégoire de Tours nous représente saint Marcel et saint Valérien comme des personnes unies par les liens du sang et du martyre. On croit qu'ils étaient frères ou cousins. Ils furent arrêtés pour la foi de Jésus-Christ, et mis en prison du temps de l'empereur Antonin, c'est-à-dire, de Marc-Aurèle, en l'année 177, avec les célèbres Martyrs de Lyon. Ils échappèrent à la vigilance de leurs gardes ; ou ce qui est plus probable, ils les prévirent par la fuite, comme en usèrent beaucoup d'autres dans la recherche qu'on faisait alors des Chrétiens.

Il en fut de cette dispersion, comme de celle des fidèles de Jérusalem à la persécution qui suivit la mort de saint Étienne. Chacun s'écarta sans songer peut-être d'abord à autre chose qu'à sa sûreté particulière. Mais Dieu qui fait tout purifier

Il fit tout sanctifier dans ses élus, fit servir leurs timides précautions à la propagation de l'Évangile. Marcel et Valérien s'en allèrent vers le Nord, en remontant la rivière de Saône, Valérien prit la gauche, et Marcel étant entré dans le pays des Séquaniens ou le territoire de Besançon, y fit quelques conversions, parmi lesquelles on compte celle de son hôte Lation¹ avec toute sa famille. La persécution qui s'allumait aussi en ces quartiers-là l'en fit sortir bientôt après. Il se rapprocha de la Saône et la passa près de la ville de Châlon, où il évita d'entrer, parce que son nom y était connu. Mais il ne put éviter la rencontre du gouverneur du pays, nommé Prisque, dont les gens le reconnurent. Prisque sachant qui il était, le fit attacher à des branches d'arbres qu'on avait courbées, et approchées de terre pour lui déchirer le corps en se retirant. Cette cruelle attention n'ayant pas réussi à son gré, il le fit conduire à Châlon, où après l'avoir sollicité en vain de participer aux sacrifices des idoles, ou de goûter des viandes qui leur avaient été offertes, il lui fit souffrir divers supplices pour l'obliger à abjurer la foi de Jésus-Christ. Lorsqu'il ne vit plus lieu d'espérer de lui, il le fit enfouir en terre jusqu'à la ceinture.

Le Bienheureux Marcel demeura en cet état pendant trois ans entiers, au bout desquels il alla recevoir au Ciel la récompense que Dieu prépare aux Martyrs. On dit qu'il mourut trois quarts de lieue de Châlon. Dans la suite des temps on bâtit en son honneur une église aux faubourgs de Châlon vers le levant, où son culte devint célèbre. Sa fête s'y faisait au mois de septembre avec beaucoup de solennité. Gontran roi de Bourgogne y assistait quelquefois. La dévotion particulière qu'il avait pour le saint Martyr, le porta à bâtir en ce lieu un magnifique monastère qui porta son nom. Il y mit des Moines de l'Institut d'Agaune ou de saint Maurice en Valais, abbaye célèbre que saint Sigismond roi de Bourgogne avait fondée; et l'on vit bien connaître combien l'établissement lui en était agréable.

¹ Ou Larin.

par quelques miracles qu'il opéra au tombeau de saint Marcel, surtout par celui qui fut fait contre un parjure qui se convertit ensuite. Gontran enrichit beaucoup ce monastère, et il le choisit pour le lieu de sa sépulture, par la confiance qu'il avait en l'intercession de notre saint Martyr.

Cette maison fut plus tard réduite en prieuré de l'Ordre de Cluny. Le corps du roi Gontran qui a été mis aussi au nombre des Saints, fut dissipé, et ses cendres jetées au vent par les Huguenots du seizième siècle. Ils voulurent traiter de même celui de saint Marcel, après avoir pillé les vases sacrés, tout l'or et l'argent de l'abbaye. Mais la châsse du Saint fut heureusement détournée et sauvée en un lieu du bois de Vèvre, où il ne leur fut pas possible de la trouver. La fête de saint Marcel est marquée au 4 de septembre dans les anciens Martyrologes du nom de saint Jérôme, de Florus, de Wandalbert, de Raban, d'Adon, d'Usuard, et les suivants. Quelques-uns donnent la qualité de prêtre, d'autres même celle d'Évêque de Châlon à saint Marcel, mais sans preuve suffisante.

Le gouverneur Prisque après avoir fait mourir saint Marcel, retourna de Châlon à Lyon, et s'arrêta au château de Trénor-que, auprès duquel on a depuis bâti une ville appelée Tournus de son nom, à cinq lieues de distance presque égale entre Châlon et Mâcon. Il apprit que Valérien compagnon de Marcel était en ce lieu, et qu'il y avait converti quelques personnes au Christianisme. Il l'envoya prendre aussitôt, le fit mettre à la torture pour l'obliger à quitter sa Religion. Mais après lui avoir fait déchirer le corps avec des ongles de fer, sans rien obtenir de ce qu'il lui demandait, il lui fit couper la tête le 15 septembre, jour auquel les Martyrologes marquent sa fête qui se met au 17 du mois dans les lieux où on lui préfère l'Octave de la Nativité de la très-sainte Vierge. Son corps fut enterré dans le lieu même de son supplice, qui devint dans la suite fort fréquenté des peuples voisins, qui vinrent rendre leur culte à sa mémoire.

L'église bâtie sur son tombeau à Tournus était gouvernée par un prêtre particulier du temps de saint Grégoire de Tours

On y bâtit depuis un monastère, qui porta le nom de Congrégation de saint Valérien. Charles le Chauve le donna vers l'an 875 avec le château de Trénorque, c'est-à-dire, la ville de Tournus¹ aux Moines de l'île de Hermontier ou Noirmoutier sur les côtes du Poitou, lorsqu'ils furent obligés d'abandonner leur demeure par la crainte des Normands, et qu'ils se réfugièrent en Bourgogne avec le corps de saint Filbert leur fondateur et leur premier Abbé. L'établissement de ces Moines ainsi enrichis tout d'un coup donna un accroissement prodigieux à la petite Congrégation de saint Valérien, qui ne faisait presque que languir depuis quelque temps. Elle devint une puissante abbaye qui eut sous sa dépendance plusieurs autres monastères qu'on appelait de la Congrégation de Her, c'est-à-dire, de Noirmoutier.

Quoique les nouveaux hôtes du lieu qui faisaient le plus grand nombre y regardassent saint Filbert, comme leur principal patron, l'église de Tournus conserva toujours le nom de Valérien par convention faite avec les anciens, jusqu'à ce que l'abbaye fut consumée par le feu vers les commencements du onzième siècle. Ayant été rebâtie, elle fut dédiée sous le nom de saint Filbert l'an 1018. Cinquante ans environ auparavant, Étienne abbé du lieu avait ouvert le tombeau de saint Valérien qui était dans la crypte de l'église, après un jeûne public de trois jours pour se préparer à la cérémonie. On y avait trouvé son corps entier dans sa situation naturelle ; on ajoute même que les cartilages et les nerfs s'y distinguaient encore. La tête seule était hors de sa place, posée sur la poitrine avec un morceau d'étoffe accommodé en croix. On l'en ôta, et on détacha tous les os pour les mettre en diverses châsses. On en laissa une portion assez considérable dans le tombeau, qui était derrière l'autel du Saint ; et la mémoire de cette célèbre translation se renouvelle tous les ans par une fête du 26 janvier. Depuis la réparation de l'église, on ôta du tombeau la châsse qu'Étienne avait fait faire d'argent, et on l'exposa aux yeux du peuple.

¹ Les petites villes s'appelaient encore alors *Castrum*.

C'est ce qui la fit remarquer par les Huguenots qui l'enlevèrent au xvi^e siècle, après avoir profané et jeté les os du Saint qu'elle renfermait. Mais la prévoyance de l'Abbé Étienne semblable en quelque sorte à celle du Patriarche Jacob, qui avait divisé toute sa famille en divers petits corps, dans la crainte de son frère Esaü, a été cause de la conservation de la plus grande partie de ces reliques.

SAINT MARIN,

DIACRE DE RIMINI,

Saint Marin naquit en Dalmatie, de parents chrétiens, lorsque les empereurs romains étaient les plus acharnés contre la Religion Chrétienne. Son éducation fut toute sainte, et il commença à craindre Dieu dès ses plus tendres années. Comme il était de condition obscure, il prit une humble vocation pour gagner sa vie : ce fut celle de tailleur de pierres ; il se joignit pour cela à saint Lée, ou Léon, son compatriote. Le peu de dépenses qu'il faisait pour sa propre personne lui laissait toujours quelque chose pour faire l'aumône ; il employait la principale partie de la nuit et du temps de son repas à la prière ; et, pour les jours destinés au service de Dieu, il les passait presque tout entiers en des exercices de dévotion.

En ce temps-là, la ville de Rimini en Italie ayant été détruite, les empereurs romains rassemblèrent beaucoup de maçons et tailleurs de pierres pour la rebâtir. Saint Marin et saint Léon, espérant y faire un gain considérable, s'y transportèrent avec beaucoup d'autres de leurs pays ; mais ils furent bien étonnés d'y trouver une multitude de Chrétiens de bonne naissance que l'on avait condamnés à ce travail, et à qui les intendants des ouvrages donnaient des tâches qui surpassaient leurs forces : ce qui faisaient que, ne pouvant les achever, ils étaient rompus de coups de bâton et de nerfs de bœuf. Cette cruauté engagea nos Saints à les aider à tirer les pierres des carrières, à porter les lourds fardeaux dont on les chargeait et à leur rendre mille autres bons services ; ils achetè-

rent même une bête de somme pour les soulager dans le transport des matériaux qu'on les contraignait de porter dans des hottes, sur leurs épaules. Après trois ans de cet exercice de charité, qui ne les empêchait pas de travailler de leur métier pour leur subsistance et pour continuer leurs aumônes, saint Léon se retira sur le mont Feltro, où depuis on a bâti une ville épiscopale qui porte son nom, s'appelant Léopole ou San-Léoné.*

Pour saint Marin, il demeura à Rimini jusqu'à ce que les constructions fussent achevées, continuant toujours d'assister les fidèles de toutes les manières qui lui étaient possibles; et, ce qui est surprenant, c'est que, nonobstant ces grandes fatigues, il ne laissait pas de s'acquitter fidèlement de ses prières et de ses dévotions ordinaires, et d'affliger son corps par de longs jeûnes et d'autres austérités peu compatibles avec un travail si dur. Mais, quand la ville fut toute rebâtie, le Saint-Esprit le remplit si abondamment de sa lumière et du don de la parole, qu'il commença à prêcher la foi pour attirer les idolâtres à la connaissance de Jésus-Christ. Sa prédication ne fut pas sans fruit; car il eut le bonheur de convertir plusieurs payens et même quelques prêtres des idoles, qui quittèrent cet exercice impie et sacrilège, pour faire profession du Christianisme. Le démon ne pouvant souffrir cet heureux succès, voulut s'attaquer à notre Saint. Il fit venir une femme de Dalmatie, qui soutenait que saint Marin était son mari et qu'il devait la prendre auprès de lui. Son effronterie alla jusqu'au point de l'assigner pour cela devant le juge, et de l'accuser en même temps d'être Chrétien. L'homme de Dieu ne craignait ni la mort ni les tourments; mais, appréhendant que le préfet, par aversion de sa religion, ne l'obligeât d'habiter avec cette méchante femme, qui ne lui était rien, il s'enfuit secrètement sur le mont Titan, auquel il a donné son nom, et il y demeura caché un an entier, dans une grotte, sans voir personne et dans une séparation complète de tout ce qu'il y avait d'hommes sur la terre.

Sa vie dans cette caverne fut admirable : il ne prenait que

des racines et des herbes sauvages qu'il trouvait aux environs, avec de l'eau qui coulait goutte à goutte de la roche ; encore ne prenait-il rien qu'après None, pour observer un jeûne continu. Son sommeil était si court, qu'il ne méritait pas d'être appelé repos : aussi, quel repos pouvait-il prendre sur un caillou qui, bien loin de soulager son corps, le tourmentait encore par sa dureté ? Il observait à la lettre ce que Notre-Seigneur recommande dans l'Évangile : de prier toujours et de ne jamais cesser ; car, ou il chantait des psaumes, ou il était appliqué à la contemplation des vérités divines. Le malin esprit, ne pouvant supporter une si grande sainteté, faisait souvent paraître autour de sa porte toutes sortes de bêtes sauvages qui jetaient des cris et des hurlements épouvantables ; mais le Saint se munissant du signe de la Croix, demeurait intrépide et contraignait par sa constance cet ennemi des hommes de quitter le champ de bataille. Après un an, il fut découvert par des bouviers qui le décelèrent et le firent connaître dans la ville. Cette femme, qui lui avait déjà fait un procès, vint le trouver pour lui réitérer ses poursuites ; mais, comme elle n'agissait que par l'opération du démon dont elle était possédée, le Saint, ayant fait sur elle le signe salutaire de la Croix et l'ayant heureusement délivrée d'un hôte si pernicieux, la renvoya toute convertie.

Sa réputation se répandit aussitôt après par tout le pays, et plusieurs le vinrent trouver pour recevoir de sa charité, ou de l'instruction dans leur ignorance, ou du soulagement dans leurs peines. Il fit de grandes conversions : un homme de qualité, qui le voulait chasser de sa grotte, ayant été pour cela puni sur-le-champ par une paralysie, il lui guérit le corps et l'âme, lui faisant embrasser la foi avec cinquante-trois personnes de sa famille. L'Évêque de Rimini, touché de tant de merveilles, l'appela à la ville et lui conféra l'Ordre de Diacre, afin qu'il pût baptiser solennellement ceux qu'il attirait à la Religion Chrétienne. Il fit aussi saint Léon prêtre. Saint Marin s'en retourna ensuite en sa caverne, où il continua ses exercices jusqu'à sa mort, qui arriva, selon notre auteur, l'an 257.

Son corps fut enterré dans sa propre cellule qu'il avait changée en Oratoire. On a depuis en cet endroit bâti une ville que l'on appelle San-Marino ; elle n'est éloignée de San-Léoné que de cinq milles. Elle est capitale d'une petite République, qui est appelée la République de Saint-Marin.

Pour la grotte où il a vécu si saintement, on la nomme *Penitentia Sancti Marini* : — la Pénitence de Saint-Marin¹.

SAINTE CANDIDE,

DE NAPLES.

Cette Sainte fut la première personne de son sexe que saint Pierre amena à la foi, lorsqu'il entra dans cette ville pour lui apporter la bonne nouvelle. Elle fut baptisé par le Prince des Apôtres, et ensuite elle fit elle-même de l'apostolat en éclairant et en entraînant plusieurs vierges. On rapporte qu'elle mena une vie toute sainte, et sa douce mort lui ouvrit les Cieux. Elle est vénérée à Naples.

SAINTE CANDIDE,

VIERGE ET MARTYRE.

Sainte Candide, martyrisée à Rome, y est fêtée le 29 août. Son corps a été conservé dans l'église de la Sainte-Praxède. Les Bretons ont mis sous sa protection une fontaine qu'on visite à quatre cents pas de Scaër, non loin de Quimperlé. Selon la tradition du pays, ce serait sainte Candide qui en aurait fait jaillir la source. On y baigne les enfants atteints de langueur et d'autres maux, et la Foi a obtenu là de nombreuses guérisons.

On honore cette Sainte en divers lieux le 4 septembre.

¹ Emprunté au R. P. Giry.

SAINT CAGNOALD,

ÉVÊQUE DE LAON.

Saint Cagnoald ou Cagnou, sixième Évêque de Laon, était fils d'Agneric, l'un des ministres de Théodebert II, roi d'Austrasie, et il était frère de saint Faron, évêque de Meaux, ainsi que de sainte Fare, fondatrice et première Abbessse de Faremoustiers.

Toute cette famille avait été formée à la vertu par les leçons et les exemples de saint Colomban, moine Irlandais qui fonda en France le monastère de Luxeuil, puis, en Italie, celui de Bobio, Cagnoald, en particulier, s'unit plus intimement au saint Abbé. Il vécut d'abord sous sa discipline à Luxeuil, puis il le suivit en Italie; et il ne rentra en France qu'après la mort de saint Colomban.

On dit qu'il devint alors Abbé de Saint-Vincent de Laon. Placé sur le siège épiscopal de cette ville en 625, il gouverna le diocèse pendant environ quinze ans, et mourut en 640, célèbre par la sainteté de sa vie.

Les Reliques de saint Cagnoald étaient conservées à Saint-Vincent, comme un des trésors de la ville de Laon. En 1628, elles furent portées à l'église cathédrale, à l'occasion d'une peste qui affligeait la cité. Huit jours après, le fléau avait cessé ¹.

Ajoutons que saint Cagnoald, assista au Concile tenu à Reims en 625 et qu'il souscrivit, en 633, aux titres de la fondation de l'abbaye de Solignac en Limousin, faite par saint Éloi, qui alors était encore laïc.

SAINTE IDE.

Le comte Egbert, l'un des guerriers favoris de Charlemagne, étant tombé malade à la suite des blessures qu'il avait reçues

¹ Emprunté aux *antiquités religieuses du diocèse de Soissons et Laon*, par M. Lequeux, chanoine de Paris.

dans une guerre où il avait accompagné son prince, fut obligé de se retirer pour prendre du repos et se faire guérir. L'hôte chez qui Egbert se trouva logé pendant ce traitement avait une fille nommée Ide, qui, à l'imitation de son père et de sa mère, lui rendait tous les services que la bienséance pouvait lui permettre. Élevée dans une grande piété, elle avait appris des Saintes vierges Odile et Gertrude, filles de Pepin, à mépriser le monde, à servir Dieu à leur exemple, à n'aimer que lui seul. Egbert avait admiré souvent sa modestie, son amour pour le silence et la sagesse qui accompagnait ses paroles quand elle était obligée de parler. Ces vertus le charmèrent.

Voulant s'engager dans le mariage, il crut ne pouvoir faire un meilleur choix que de prendre une femme qui avait appris à se soumettre à Dieu avant d'entrer sous la dépendance d'un mari. Ce mariage fut heureux, parce qu'il fut saint. L'union d'Ide et d'Egbert resta toujours également forte, parce qu'elle était fondée sur la charité. L'un et l'autre s'aimaient pour le ciel et s'excitaient à le mériter par des œuvres saintes.

Étant demeurée veuve assez jeune, elle ne pensa pas à un second engagement. Mais elle profita de sa liberté pour suivre avec plus d'ardeur l'attrait qu'elle avait pour la pénitence. Sans s'astreindre solennellement aux exercices de la vie religieuse, elle était aussi réglée dans sa vie au milieu du monde, qu'on l'est dans les monastères où l'on connaît le mieux l'esprit de l'Évangile.

Elle se privait de petites aisances qui paraissent les plus indispensables, non par esprit d'avarice ou de cupidité, mais parce qu'elle voulait suivre la voie étroite qui mène à la vie éternelle. Elle donnait aux pauvres tout ce qu'elle épargnait par ce retranchement de dépense ; elle se dépouillait avec joie pour revêtir Jésus-Christ dans ses membres. Elle se fit bâtir une petite chapelle dans une église qu'elle avait fait construire, et elle s'y renfermait souvent pour être plus recueillie dans la prière.

Lorsque sainte Ide eut passé plusieurs années dans une vie si sainte, Dieu, content de son sacrifice, voulut la retirer à lui. Mais avant de l'enlever à son exil, il lui envoya une maladie douloureuse et longue, pendant laquelle elle témoigna une si grande patience, qu'on ne lui entendit jamais exprimer la moindre plainte. Elle passa du sein des douleurs au repos éternel, au commencement du ix^e siècle.

SAINTE ÉRENTRUDE,

ABBESSE.

Sainte Erentrude, issue du sang royal de France, était nièce de saint Reyner, archevêque de Salzbourg, qui l'emmena, pour fonder un monastère de femmes à Salzbourg. Elle se fit remarquer surtout par une profonde humilité. Les œuvres les plus basses étaient celles qu'elle préférait à toutes les autres. Une de ses occupations les plus habituelles, hors des temps consacrés à la prière et à ses devoirs, c'était de faire des habits pour les enfants pauvres et délaissés, de visiter les malades, d'instruire les personnes du peuple qui ignoraient les éléments de la Religion.

Sainte Erentrude vivait dans le viii^e siècle. On ignore l'époque de sa mort.

SAINTE ROSALIE,

VIERGE.

Rosalie, née à Palerme en Sicile, était fille de Sinibaldo, seigneur de Roses et de Quisquina, lequel descendait de la famille impériale de Charlemagne. Elle méprisa dès sa tendre jeunesse les vanités du monde, et pour les fuir elle se fit une retraite dans une grotte, qu'elle trouva sur le mont Pellegrino, à trois lieues de Palerme. Elle y acheva le sacrifice de son cœur, qu'elle avait donné tout à Dieu, dans les austérités de la pénitence jointes au travail des mains, à une prière continuelle.

et à une douce union non interrompue de son âme avec Dieu. Elle mourut en 1160.

On découvrit ses Reliques en 1625, sous le pontificat souverain d'Urbain VIII.

La Sicile attribua à la protection et aux prières de sainte Rosalie la cessation d'une terrible peste dont les ravages désolaient en ces temps-là la Sicile.

SAINTE IRINGRADE,

VIERGE.

La Bienheureuse Iringrade, était de la famille des comtes de Zutphen, et florissait au commencement du XII^e siècle; elle fut un modèle de toutes les vertus pour les personnes de son sexe. Trois fois elle fit le voyage de Rome, et chaque fois elle rapporta des Reliques précieuses dont elle enrichit l'église de Cologne. Elle donna tous ses biens au monastère de Saint-Léon de cette ville. Iringrade fut invoquée comme une sainte presque aussitôt après sa mort, tant était grand l'éclat de ses vertus. Les anciens calendriers fixent sa fête au 4 septembre.

SAINTE ROSE DE VITERBE,

VIERGE DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Au XIII^e siècle, la ville de Viterbe était un foyer de maniérés; aussi tenait-elle souvent pour l'empereur Frédéric II contre le Pape. Or, à Viterbe naquit une enfant qui eut nom Rose. Ce fut comme une fleur qui s'épanouit dès l'aurore. Dans sa plus tendre enfance, elle levait les yeux vers le Ciel et paraissait tout embrasée de l'amour divin. Ses premières paroles furent les noms de Jésus et de Marie; son premier mouvement fut d'aller s'agenouiller devant le Crucifix et l'image de la très-sainte Vierge. A l'âge de trois ans, elle supplia son père de lui permettre de vivre dans une petite cellule en priant et travaillant. Souvent l'amour de Jésus-Christ consumait si

fort son âme, que pendant la nuit elle était forcée de sortir de son lit et d'aller dans les rues et dans les places chanter d'une voix angélique les louanges de l'Époux céleste. Dieu pour attacher plus fortement cette admirable créature à la Croix de son Fils, lui envoya une violente maladie ; on croyait à chaque instant qu'elle allait expirer, lorsqu'on vit tout à coup une nuée brillante ; la très-sainte Vierge Marie, entourée d'une multitude de vierges, apparut à Rose, lui commanda de se lever, guérie, et de prêcher la justice, la pénitence et la paix aux habitants de Poggio et de Viterbe, après avoir revêtu l'habit du Tiers-Ordre de saint François. Rose était dans sa neuvième ou dixième année.

Cette pauvre et faible enfant, animée d'un courage surhumain, obéit aussitôt. Alors, comme les prophètes d'Israël, elle parcourut les rues de Viterbe, prêchant la pénitence et appelant les bénédictions du Ciel sur les défenseurs de l'Église romaine. Elle s'attaquait intrépidement aux hérétiques, réfutait leurs erreurs par des arguments sensibles. Il paraissait évident à tous ceux qui l'entendaient que le Saint-Esprit parlait par sa bouche. Les hérétiques frémissaient contre elle, lui faisaient les plus terribles menaces pour qu'elle gardât le silence. Mais la jeune vierge n'en parlait qu'avec plus de force, disant qu'elle était prête, pour l'amour et la défense de la foi catholique, à souffrir la mort avec joie. Les hérétiques, furieux, s'adressèrent au commandant impérial de Viterbe, et la firent bannir de la ville avec son père et sa mère. C'était au fort de l'hiver, qui était rude. La jeune vierge, avec ses pauvres parents, se retira, par les montagnes, à Soriano. Une nuit, elle connut par révélation le prochain triomphe de l'Église, et dit le lendemain : « Réjouissez-vous, fidèles chrétiens ! dans peu de jours vous apprendrez une grande nouvelle. » Et peu de jours après, la nouvelle vint à Viterbe que le persécuteur de l'Église, l'empereur Frédéric, était mort.

Sainte Rose continua ses prédications et ses miracles. Pour prouver aux manichéens la vérité de la foi catholique, elle entra dans un grand feu et y demeura jusqu'à ce qu'il se fit

consumé. Ce miracle convertit une femme hérétique avec plusieurs autres. Revenue à Viterbe, où elle fut reçue avec une grande joie, Rose vécut encore deux ans dans sa pauvre cellule, chez son père, et mourut à l'âge de douze ou treize ans. Son corps, ayant été enterré environ trente mois, fut levé par ordre du Pape Alexandre VI, à qui la sainte apparut jusqu'à nos jours. L'Église célèbre sainte Rose de Viterbe le quatrième jour de septembre ¹.

(ROHRBACHER.)

LE VÉNÉRABLE GUILLAUME TAPPERS,

FRÈRE MINEUR, CONFESSEUR DE LA FOI.

Guillaume, né à Gouda en Hollande, était un homme d'une grande instruction et d'une brillante éloquence ; mais sa vertu portait encore davantage. Il avait fait ses études à Louvain, au couvent des Récollets, où il célébra sa première messe, en 1563. Envoyé en Hollande, il prêcha avec beaucoup de succès la parole de Dieu à Dordrecht ; mais, après la prise de cette ville en 1572, ayant perdu tout espoir d'y recueillir de nouveaux fruits, et voyant s'élever la persécution contre les prêtres et religieux catholiques, il se rendit, à travers de nombreux dangers, à Bréda, où il enseigna, pendant une année, avec son éle accoutumé la foi catholique. De là il fut appelé à Bois-le-Duc. Quelques bourgeois notables de Gertruydenberg en ayant été informés, prièrent Guillaume de s'arrêter chez eux, pour s'affermir dans la vérité. Il se rendit volontiers à leur demande : il fit deux sermons, dans lesquels il exhorta énergiquement les habitants de cette ville à rester fidèles à leur foi.

Cependant la ville de Gertruydenberg fut prise par les Calvinistes en 1573, le dernier jour du mois d'août, avant le lever du soleil. Guillaume fut un de leurs principaux prisonniers. Les soldats lui lièrent les mains derrière le dos et demandèrent leur capitaine la permission de le pendre sur-le-champ. Guillaume lui-même répondit qu'il était prêt à mourir à l'ins-

¹ Acta SS., 4 sept.

tant pour la Religion catholique. Ces paroles, dictées par la piété chrétienne, les irritèrent tellement, qu'après lui avoir fait souffrir divers tourments, ils le menèrent dans une prison où on lui mit aussitôt les fers. Il y avait dans le même lieu un autre prisonnier nommé Jean Vogelsangh, Récollet et confesseur d'un couvent de Religieuses. Ces deux hommes pieux, lorsqu'ils se virent seuls dans leur prison, se confessèrent l'un à l'autre, afin d'aller au combat avec une conscience pure. Ils demandèrent ardemment à Dieu la grâce de la fermeté; ils s'encouragèrent en outre par les exemples de Jésus-Christ et des Martyrs, par l'espoir d'une compensation dans une autre vie; enfin, ils s'exhortèrent mutuellement à supporter avec courage tout ce qu'ils auraient à souffrir d'une soldatesque cruelle et livrée à la licence.

Après avoir passé trois jours en prison, ils virent arriver un apostat de l'Ordre de Saint-Augustin, qui chercha par des sophismes et des menaces à les détacher de leur foi. Mais les réponses aussi douces qu'énergiques de Guillaume le couvrirent d'une telle confusion, qu'il sortit en criant aux généreux prisonniers : « Moines indignes, demain vous mourrez. » En effet le lendemain, dès le matin, on vint annoncer à Guillaume qu'il allait de suite être pendu. Il reçut avec joie sa condamnation, se mit en prières et rendit grâces au Seigneur. Il prit congé de son compagnon Jean Vogelsangh, en se recommandant à ses prières, et fut conduit à la potence. Il pressa son guide de se hâter, en disant que Jésus-Christ l'attendait.

On pendit avant Guillaume un soldat, qu'il fortifia par une courte mais énergique exhortation. Cela fait, on lui passa la corde au cou, et lorsqu'il se vit au haut de l'échelle, il s'écria à haute voix : « Bons et biens-aimés bourgeois, écoutez mon dernier vœu, demeurez fidèles à la foi catholique, que je vous ai constamment enseignée dans mes sermons, et que je suis prêt à présent à confirmer de mon sang. » A l'exemple de son divin Maître, il pria pour ses ennemis, et voyant approcher la fin de son combat, il s'écria deux ou trois fois. « Seigneur, je remets mon âme en vos mains ! » Lorsqu'il fut suspendu, les solda-

crèrent au bourreau de ne pas lui serrer la corde, afin que pouvant respirer plus longtemps ses tourments en fussent plus longs. Au milieu de ces cris, le Martyr rendit son âme le 4 septembre 1573 ; il était dans sa trente-deuxième année. Son corps fut jeté dans le fossé de la forteresse, près de ceux du chanoine Van Galen et des soldats. Cette courageuse mort inspira du repentir à plusieurs hérétiques, qui rentrèrent dans le sein de l'Eglise catholique¹.

LA VÉNÉRABLE MÈRE MARIE DE LUMAGUE,

FONDATRICE DES FILLES DE LA PROVIDENCE.

La Vénérable Mère Marie de Lumague, fondatrice et institutrice des filles de la Providence, naquit à Paris, le 29 novembre 1599 d'une famille honorable. Ses grâces naturelles étaient rehaussées par une excellente éducation et par des vertus précoces, qu'elle devait en grande partie à son sage directeur, le Père Lebrun, célèbre Dominicain. Recherchée par plusieurs personnes qui demandaient sa main, mademoiselle de Lumague pouvait faire un mariage sortable ; mais elle préféra la vie solitaire du cloître, et entra dans un couvent de Capucines, dont la faiblesse de sa santé ne lui permit pas de suivre la règle austère. Sollicitée par ses parents, et par pure obéissance, elle épousa en 1617 François Polaillon, qui fut nommé résident de France à Raguse. Madame de Lumague étant devenue enceinte ne put suivre son époux ; et après sa délivrance, lorsqu'elle se préparait à le rejoindre, elle apprit la nouvelle de sa mort. Elle se consacra entièrement à l'éducation de sa fille, vivait dans la retraite et n'en sortit que sur l'invitation de la duchesse d'Orléans, qui l'avait nommée dame d'honneur et gouvernante de ses filles. Au milieu de la cour la plus brillante de l'Europe, madame de Lumague menait une vie aussi régulière que si elle eût demeuré dans un cloître.

Quand l'éducation des jeunes princesses fut terminée, elle

¹ Emprunté aux additions de Godescard par Mgr Doney.

retourna dans sa retraite, et eut le bonheur de connaître saint Vincent de Paul, dont elle partagea les vues charitables, et tint aussitôt qu'elle eut mariée sa fille la promesse qu'elle avait faite à ce vénérable Religieux. Elle fonda en conséquence en 1630, l'Institut des Filles de la Providence, chargées d'instruire les pauvres enfants dans les campagnes, dont elle fixa le nombre à trente-trois, distribuées dans les villages aux environs de Paris. La fortune de la vertueuse fondatrice était presque épuisée par cette sainte œuvre ; des personnes charitables vinrent à son secours, et la reine régente se déclarant enfin protectrice du nouvel Institut, lui donna en 1651, une maison située au faubourg Saint-Marceau. Madame de Lumague, tranquille de ce côté, coopéra avec saint Vincent de Paul à l'établissement de la maison des nouvelles catholiques, que le maréchal de Turenne dota généreusement. Tourmentée depuis dix-huit ans par une maladie douloureuse, et sentant sa fin approcher, elle désira mourir dans les bras de ses chères Filles de la Providence. A peine arrivée à Paris et dans leur maison, elle n'eut que le temps de recevoir les secours de l'Eglise, et mourut le 4 septembre 1657, âgée de cinquante-huit ans. On a écrit plusieurs vies de cette dame : la meilleure est celle de l'abbé Collin. C'était un tribut de reconnaissance de l'auteur, qui ayant perdu la vue, attribua sa guérison à sa dévotion pour la Vénérable Marie de Lumague.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Paix conclue à Arras, par l'intercession de la très-sainte Vierge, l'an 1414.

Bapaume s'étant rendue, Charles VI roi de France assiégea la ville d'Arras avec toutes les forces : cependant par l'intercession de la très-sainte Vierge, que les habitants d'Arras invoquèrent comme leur patronne et leur protectrice, la paix se conclut le 4 septembre, entre le roi Charles et Jean duc de Bourgogne, comte d'Artois et de Flandre.

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

Sur la montagne de Nébo, dans la terre de Moab, saint Moïse, législateur et prophète.

A Ancyre, dans la Galatie, fête des trois enfants saint Ruffin, saint Sylvain et saint Vitalique, martyrs.

A Châlons en France, saint Marcel, martyr, sous l'empereur Antonin. Invité par le président Prisque à un festin profane, et ayant en horreur de semblables banquets, il blâma librement tous les convives de ce qu'ils adoraient les idoles. Le même président, par un genre inouï de cruauté, les fit enterrer jusqu'à la ceinture. Il rendit son âme pure, après avoir persévéré à louer Dieu, pendant trois jours, dans cette position.

Le même jour, saint Magne, saint Caste et saint Maxime, qui reçurent la couronne immortelle.

A Trèves, saint Marcel, évêque et martyr.

Le même jour, saint Thamel qui avait été prêtre des idoles, et ses compagnons, martyrs sous l'empereur Adrien.

PRIDIE NONAS SEPTEMBRIS.

In monte Nebo terræ Moab sancti Moysis legislatoris et Prophetæ. — Ancyre in Galatia natalis sanctorum trium puerorum Rufini, Silvani et Vitalici Martyrum. — Cabillone in Gallia sancti Marcelli Martyris sub Antonino Imperatore; qui cum a Præsidente Prisco ad profanum convivium fuisset invitatus, et hujusmodi epulas execrans, omnes, qui aderant, cur idolis deservirent, libera increpatione corripere, ab eodem Præsidente inaudito crudelitatis genere, cingulo tenus defossus est in terra; sicque triduo in laudibus Dei perseverans incontaminatum spiritum reddidit. — Eodem die sanctorum Martyrum Magni, Casti, et Maximi. — Treveris sancti Marcelli Episcopi et Martyris. — Eodem die sanctorum Thamelis, antea idolorum sacerdotis, et sociorum Martyrum sub Hadriano Imperatore. — Item sanctorum Martyrum Theodori, Oceani, Ammiani et Juliani, qui sub Maximiano Imperatore dissectis penibus in ignem conjecti, martyrium consummarunt. — Arimini sancti Marini Diaconi. — Panormi natalis sanctæ Rosaliæ Virginis Panormitanæ, ex regio Caroli Magni sanguine ortæ, quæ pro Christi amore paternum principatum, aulamque protugens, in montibus ac speluncis solitaria, cœlestem vitam duxit. — Neapoli in Campania natalis sanctæ Candidæ, quæ sancto Petro ad eam urbem venienti prima occurrit, atque ab eo baptizata, postea sancto fine quievit. — Ibidem sanctæ Candidæ junioris, miraculis claræ. — Viterbii beatæ Rosæ Virginis.

A Trèves encore, saint Théodore, saint Océan, saint Amien et saint Julien, martyrs, qui, sous l'empereur Maximien, ayant eu les pieds coupés et ayant été jetés dans le feu, consommèrent leur martyre dans ce cruel supplice.

A Rimini, saint Marin, diacre.

A Palerme, fête de sainte Rosalie, vierge de Palerme, issue du sang royal de Charlemagne. Fuyant, par amour de Jésus-Christ, la principauté de son père et la cour, elle mena seule, sur les montagnes et dans les cavernes, une vie toute céleste.

A Naples, dans la Campanie, fête de sainte Candide, qui rencontra saint Pierre la première lorsqu'il venait dans cette ville. Elle fut baptisée par lui et mourut depuis saintement.

Au même lieu, sainte Candide la jeune.

A Viterbe, sainte Rose, vierge.

Additions des autres Martyrologes.

Sainte Rafique, martyre avec ses cinq fils, Agathon, Ammon, Pierre, Ammone et Jean.

Sainte Aussille, vierge et martyre en Bourgogne, honorée à Précy.

Sainte Moness, vierge de sang royal, baptisée par saint Patrick.

Saint Eutique, évêque de Noyon au huitième siècle.

Saint Frézaud (Frodoaldus) évêque de Javoux, dans le Gévaudan, mis à mort dans l'année 1820, en haine de la foi.

Sainte Hermionne, fille de saint Philippe, martyre à Éphèse sous Adrien.

Saint Musée, confesseur, honoré à Marseille.

Saint Julien et saint Théodore martyrs sous Maximien.

Le bienheureux Benincasa Rapaccioli, martyr.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean Baptiste Bouvret, prêtre du diocèse de Sens, arrêté et transféré à Paris en 1794, condamné à mort comme fanatique guillotiné le 4 septembre, à l'âge de 32 ans.

Louis Pierre Gaudin, curé d'Hautefeuille au diocèse de Meaux, ayant refusé le serment, et s'étant réfugié à Meaux, y fut massacré le 4 septembre avec plusieurs de ses confrères le 4 septembre 1792.

Capy (prénoms inconnus), prêtre insermenté, massacré à Meaux le même jour.

Louis Georges David, confrère de Gaudin, massacré avec lui.

Nicolas Delâtre, curé au diocèse de Versailles, déporté, mort à Rochefort, ce jour 1794.

Christian Georgin, prêtre du diocèse de Nancy, déporté, mort à Rochefort ce jour 1794.

Pierre Duchesne, curé de Saint-Nicolas à Meaux, massacré ce même jour 1792 par des portefaix.

Jacques Hébert, curé de Ségy près de Meaux, massacré là aussi ce même jour.

Jacques Étienne Joudioux, curé de Neuville au diocèse de Bourges, déporté, mort à Rochefort ce même jour 4 septembre 1794.

Hyacinthe Lelève, prêtre Franciscain, ne fit pas le serment à la constitution civile du clergé, vint à Paris en 1792, fut emprisonné à la Force, et massacré là le 4 septembre 1792 à l'âge de 70 ans.

Jean Louis Meignien, prêtre de l'hôpital de Meaux, massacré là le 4 septembre 1792.

Etienne Charles Paquot, curé de saint Jean à Reims, massacré là et trainé dans les rues le 4 septembre 1794.

Hugues Pasquier, prêtre de la cathédrale de Meaux, massacré dans la prison de cette ville, le 4 septembre 1792.

Jean Romain, prêtre du diocèse de Reims, pour refus de serment, massacré à Reims sur la place de l'hôtel de ville le 4 septembre 1792.

CINQUIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Laurent Justinien, premier patriarche de Venise. — Les quatre-vingt Martyrs de Constantinople. — Saint Génébaud, premier évêque de Laon. — Saint Anséric, évêque de Soissons. — Saint Bertin, abbé. — Sainte Grimoine, vierge et martyre, et sainte Preuve, vierge. — Saint Alton, abbé. — Le Bienheureux Gentil de Matélica, Frère Mineur, Martyr. — La Bienheureuse Marguerite de Sulmone. — La Bienheureuse Catherine de Raconi, vierge, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — Le Vénérable Chanoine Florent Dumontet de Cardaillac, confesseur de la Foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT LAURENT JUSTINIEN,

PREMIER PATRIARCHE DE VENISE.

La famille des Justiniani est célèbre non-seulement à Venise, mais à Gènes, dans le royaume de Naples, dans l'île de Corse et dans l'île de Chio ou Scio. Celle de Gènes a possédé la seigneurie de Chio, par le don qu'en fit, l'an 1363, l'empereur Andronic à Pierre Justiniani, général des armées de terre de la république de Gènes. Les Justiniani de Venise rappellent par leur histoire les Fabius de l'ancienne Rome. L'an 1156, la république vénitienne envoya, sous le commandement du doge Vital Michiéli, une flotte formidable contre l'empereur grec Manuel. Tous les Justiniani, au nombre de cent, montèrent sur cette flotte. L'expédition, qui eut d'abord de grands succès, finit par de grands revers. Tous les Justiniani périrent, soit par la peste, soit par le fer ou les ruses de l'ennemi. Venise voyait avec douleur cette illustre maison près de s'éteindre : il n'en restait que quelques vieillards et un jeune homme appelé Nicolas, mais qui avait embrassé la vie monastique. Le doge Vital, au nom de la république, obtint du Pape Alexandre III que Nicolas fût relevé de ses vœux, pour

empêcher l'extinction de sa famille, et il lui donna en mariage sa propre fille unique, nommée Anne. Dieu bénit leur union : ils eurent neuf enfants, six garçons et trois filles. Nicolas, se voyant une si nombreuse postérité, rentra dans son monastère, après avoir bâti un couvent où Anne, son épouse, embrassa de son côté la vie religieuse. Ils moururent tous deux en odeur de sainteté. C'est d'eux que descendait, à la huitième génération, saint Laurent Justinien.

Il naquit à Venise en 1380, de Bernado Justiniani, qui tenait un rang distingué parmi la première noblesse de la république. Sa mère nommait Quirina, et sortait d'une maison non moins illustre que celle de son père. A l'âge de vingt-quatre ans, Quirina demeura veuve, avec cinq enfants, trois garçons et deux filles. Elle ne se remaria point, mais s'appliqua tout entière à élever sa famille dans la crainte et l'amour de Dieu, priant nuit et jour, portant le cilice avec une chaîne d'airain, domptant sa jeunesse par les jeûnes et les veilles, se montrant surtout miséricordieuse et bienfaisante envers les pauvres, et apprenant à ses enfants, tant par ses paroles que par son exemple, à faire volontiers l'aumône. Toute sa famille, notamment ses trois fils, Laurent, Marc et Léonard, se montra digne d'une si sainte mère.

Laurent surtout, dès ses premières années, se distingua par des mœurs parfaites. Rien de plus beau, ni de plus aimable : se plaisant avec les personnes plus âgées, facile avec ses inférieurs. Du reste, une certaine grandeur d'âme, qui aspirait sans cesse à de grandes choses. Le jeu ne l'amusait point, comme les autres enfants ; mais la sagesse divine le portait à quelque chose de grand. Sa mère, Quirina, craignant que cette ardeur juvénile ne vînt à l'égarer et à lui faire ambitionner les honneurs du monde plus qu'il n'était convenable : « Laisse-moi, disait-elle à son fils, laisse-moi cette folie. Cet orgueil-là ressent l'enfer. » Laurent, souriant comme par plaisanterie, lui répondait alors qu'il tâcherait de mieux faire, et qu'il ne désirait rien tant que de devenir un Saint. Persuadé qu'il n'était sur la terre que pour servir Dieu, afin de régner éter-

nellement avec lui, il lui rapportait toutes ses pensées et toutes ses actions. A l'âge de dix-neuf ans, il se sentit intérieurement appelé à se consacrer au service du Seigneur d'une manière particulière. Dans une vision qu'il eut, il lui sembla voir la Sagesse éternelle, sous la forme d'une femme respectable, et environnée d'une lumière plus éclatante que celle du soleil ; il crut en même temps entendre ces paroles : « Pourquoi, errant d'objet en objet, cherchez-vous votre repos hors de moi ? Vous ne trouverez qu'avec moi ce que vous désirez ; le voilà dans vos mains. Cherchez-le en moi qui suis la Sagesse de Dieu. En me prenant pour votre épouse et pour votre partage, vous posséderez un trésor inestimable. » Il fut si touché de l'honneur et de l'avantage que renfermait cette invitation de la grâce, qu'il se sentit enflammé d'une nouvelle ardeur de se livrer entièrement à la recherche de la connaissance et de l'amour de Dieu¹.

Il ne douta plus qu'il ne fût appelé à l'état religieux où il devait trouver plus sûrement tous les moyens propres à le faire parvenir à la grande fin qu'il se proposait. Mais il ne voulut point se déterminer, qu'il n'eût auparavant consulté Dieu par une humble prière. Il demanda aussi conseil à Marin Querini son oncle maternel. C'était un saint et savant prêtre, qui était chanoine régulier de la Congrégation de Saint-Georges, dite d'*Alga*, parce que le monastère était dans une petite île de ce nom, éloignée d'un mille de Venise². Ce sage directeur, voyant que Justinien avait une forte inclination pour l'état religieux, lui conseilla d'essayer d'abord ses forces, en s'accoutumant peu à peu à la pratique des austérités. Il obéit, et il commença à coucher pendant la nuit, ou sur des morceaux de bois, ou sur la terre nue. S'étant un jour représenté d'un côté les honneurs, les richesses et les plaisirs du monde, et de

¹ On peut, à bien des égards, comparer sa vocation à celle du Bienheureux Henri Suzo, dont on peut lire la vie au 2 mars.

² Cette congrégation, qui était devenue fort riche, fut supprimée par le Pape Clément IX, durant la guerre des Vénitiens contre les Turcs, dans l'île de Candie. Le couvent et l'église qui occupent l'île d'*Alga* sont présentement entre les mains d'une communauté de Carmes réformés.

l'autre les rigueurs de la pauvreté, des jeûnes, et des veilles et du renoncement, il se dit à lui-même : « Mon âme, es-tu assez courageuse pour mépriser ces délices, et pour marcher sans interruption dans les voies de la pénitence et de la mortification ? » Puis, ayant fait une pause de quelques instants, il jeta les yeux sur un crucifix, et continua de la sorte : Vous êtes mon espérance, ô mon Dieu ! en vous se trouvent la consolation et la force. » On le vit dès ce moment macérer sa chair par les austérités de la pénitence, et se livrer avec une ardeur infatigable à tous les exercices de la Religion. Sa mère et ses amis, craignant qu'il ne ruinât sa santé, voulurent le détourner du dessein qu'il avait résolu d'exécuter, et lui proposèrent un établissement honorable dans le monde. Ne sachant comment éviter les pièges que lui tendait une fausse tendresse, il s'enfuit secrètement, et alla prendre l'habit chez les Chanoines réguliers de la Congrégation de Saint-Georges d'Alga.

Il ne trouva point dans la communauté d'austérités qu'il n'eût déjà pratiquées, et ses Supérieurs furent obligés de modérer l'activité de son zèle à cet égard. Malgré sa jeunesse, il l'emportait sur tous les Frères par la rigueur de ses jeûnes et par la longueur de ses veilles. Jamais il ne se permettait de récréation qu'elle ne fût utile ; il prenait de sévères disciplines ; il ne se chauffait point, même dans les plus grands froids ; il ne mangeait que pour soutenir son corps, et ne buvait jamais hors de ses repas. Lorsqu'on lui proposait de boire, sous prétexte que la chaleur était excessive, ou qu'il était accablé de fatigue, il avait coutume de faire cette réponse : « Si nous ne pouvons supporter la soif, comment pourrions-nous souffrir le feu du purgatoire ? » Cette disposition à souffrir produisait en lui une patience invincible dans toutes les épreuves. Pendant son noviciat, il lui vint au cou un mal, pour la guérison duquel il fallut employer le fer et le feu. Le moment de l'opération étant arrivé, il rassurait de la sorte les spectateurs qui tremblaient : « Pourquoi craignez-vous ? Pensez-vous que je ne peux recevoir la constance dont j'ai besoin, de Celui qui

sut non-seulement consoler, mais délivrer même des flammes les trois enfants jetés dans la fournaise? » Il souffrit l'opération sans laisser échapper aucun soupir, et en ne prononçant que le nom sacré de *Jésus*. Il montra dans la suite le même courage, lorsqu'on lui fit une incision douloureuse. « Coupez hardiment, disait-il au chirurgien qui tremblait, votre instrument n'approche pas des ongles de fer avec lesquels on déchira les Martyrs. »

Il arrivait toujours le premier aux exercices publics, et il en sortait le dernier. Matines finies, il ne suivait point les Frères qui allaient se reposer, mais il restait dans l'église jusqu'à prime, qui se disait au lever du soleil. Rien ne le flattait plus que de pouvoir pratiquer l'humilité; les bas emplois étaient ceux qu'il choisissait par préférence, et il portait toujours les plus mauvais habits de la communauté. Il obéissait aussitôt que le moindre signe lui manifestait la volonté du Supérieur. Dans les entretiens particuliers, il sacrifiait son jugement à celui des autres; il cherchait en tout la dernière place, autant qu'il le pouvait faire sans affectation. Quand il allait quêter dans les rues, il cherchait toutes les occasions de s'attirer le mépris et les railleries des gens du monde. Ayant un jour été dans un endroit où l'on ne pouvait manquer de le tourner en ridicule, son compagnon le lui fit remarquer; mais il lui répondit avec tranquillité : « Allons hardiment quêter des mépris. Nous n'avons rien fait, si nous n'avons renoncé au monde que de paroles; il faut en triompher aujourd'hui avec nos sacs et nos croix. » Il savait que les humiliations acceptées et souffertes avec joie, sont le plus sûr moyen de remporter une victoire complète sur soi-même, et de détruire ce fond d'orgueil qui est en nous un des principaux obstacles à la vertu. Il comprenait encore combien il est avantageux de ne se pas contenter de celles que la Providence envoie, et d'en ajouter de volontaires, pourvu toutefois qu'on le fasse avec prudence, et que l'on évite tout ce qui pourrait sentir l'affectation. Dans le cours de ses quêtes, il se présentait souvent à la maison où il était né; mais il n'y entra point :

restait dans la rue, et demandait l'aumône à la porte. Sa mère n'entendait jamais sa voix sans être attendrie. Elle avait beau recommander à ses domestiques de lui donner avec prodigalité, il ne recevait que deux pains : après quoi, il souhaitait la paix à ceux qui l'avaient assisté, et se retirait comme s'il eût été étranger. Le magasin où était la provision annuelle de la communauté ayant été brûlé, il dit à un Frère qui se lamentait : « Pourquoi avons-nous fait vœu de vivre dans la pauvreté ? Dieu nous a fait cette grâce afin que nous puissions la ressentir ! » C'était ainsi qu'il découvrait son amour pour les humiliations et les souffrances, et qu'il pratiquait toutes les vertus qui en sont les suites et qui en font le principal mérite.

Dès qu'il eut renoncé au monde, il s'accoutuma tellement à se rendre maître de sa langue, qu'il ne disait jamais rien pour se justifier ou s'excuser. Ayant été un jour accusé en Chapitre d'avoir transgressé un point de la règle, il garda le silence, malgré la fausseté de l'accusation. On doit encore remarquer qu'il était alors Supérieur ; il quitta sa place, puis ayant fait quelques pas les yeux baissés, il se mit à genoux, demanda pardon aux Frères, et pria qu'on lui imposât une pénitence. L'accusateur en eut tant de confusion, qu'il alla se jeter aux pieds du Saint, déclarant qu'il était innocent, et se condamna lui-même. Laurent redoutait si fort la dissipation, que depuis le jour de son entrée dans le monastère jusqu'à celui de sa mort, il n'entra dans la maison paternelle que pour assister sa mère dans ses derniers moments.

Quelque temps après sa retraite, il fut exposé à une rude épreuve de la part d'un de ses anciens amis, qui occupait une des premières places de la république, et qui était arrivé depuis peu de l'Orient. Celui-ci s'imagina qu'il viendrait à bout de lui faire changer de dessein, et il résolut d'employer tous les moyens possibles pour y réussir. Il prit donc la route du monastère de Saint-Georges, accompagné d'une troupe de musiciens, et on lui permit d'entrer, à cause de sa dignité. Lorsqu'il aperçut Laurent, il fut extrêmement frappé de sa modestie

et de sa gravité ; et l'étonnement où il était lui fit garder quelque temps le silence. A la fin, s'étant fait violence, il lui dit tout ce que l'amitié peut inspirer de plus tendre pour l'engager à entrer dans ses vues. Comme ce moyen ne lui réussissait point, il eut recours aux reproches et aux invectives, qui n'eurent pas plus de succès. Lorsqu'il eut fini de parler, le Saint fit un discours si touchant sur la mort et sur les vanités du monde, que son ami, touché d'une vive componction, était hors de lui-même. Il en vint au point que, rompant sans différer tous les liens qui le retenaient dans le siècle, il résolut d'embrasser l'état pour lequel il n'avait eu que du mépris. Il prit l'habit à Saint-Georges, fit son noviciat avec une ferveur qui ne se démentit point dans la suite, devint l'objet de l'admiration et de l'édification de toute la ville, et mourut enfin de la mort des justes.

Saint Laurent fut élevé au sacerdoce, dont il était si digne par ses vertus. L'esprit de prière et de componction dont il était doué dans un si haut degré, la connaissance qu'il avait des choses spirituelles et des voies intérieures de la piété le mettaient en état de travailler avec beaucoup de fruit à la sanctification des âmes. Les larmes qui lui échappaient dans ses exercices, et surtout pendant la célébration de la sainte Messe faisaient une vive impression sur les assistants, réveillaient leur foi ; il fut aussi favorisé de divers ravissements.

Ayant été élu malgré lui général de son Ordre, il le gouverna avec une sagesse admirable. Il en réforma la discipline, au point qu'il en fut regardé depuis comme le fondateur. Dans ses discours, tant publics que particuliers, il parlait de la vertu avec une telle onction, que tous les cœurs en étaient attendris. Il animait les tièdes, il remplissait les présomptueux d'une crainte salutaire, il inspirait de la confiance aux pusillanimes et les portait tous à la ferveur. Sa maxime ordinaire était qu'un Religieux doit trembler au nom de la moindre transgression. Il recevait peu de sujets dans son Ordre, et il éprouvait longtemps ceux qu'il jugeait dignes d'être admis. Il

fondait sur ce que la perfection et les devoirs de l'état religieux sont pour peu de personnes, et que ce n'est pas toujours dans le grand nombre que se trouvent la ferveur et l'esprit essentiel à la Religion. Il est aisé de comprendre que, s'étant fait de pareils principes, il examinait scrupuleusement tous les postulants. La première chose qu'il exigeait de ses disciples, était une humilité profonde ; il leur enseignait que cette vertu non-seulement purifiait l'âme de tout orgueil, mais qu'elle lui inspirait aussi le vrai courage, en lui apprenant à ne mettre sa confiance qu'en Dieu. Il la comparait à une rivière qui est basse et tranquille en été, mais qui est haute et profonde en hiver. L'humilité, disait-il en suivant la même comparaison, garde le silence et ne s'élève point dans la prospérité ; tandis que dans l'adversité elle est haute, magnanime, remplie de gloire et d'un courage invincible. Il n'y a rien, continuait-il, où les hommes soient plus exposés à se méprendre ; peu connaissent ce que c'est que cette vertu ; elle n'est possédée que de ceux à qui Dieu l'a donnée par infusion, en récompense de leurs efforts redoublés et de l'esprit de prière qui était en eux. L'humilité qui s'acquiert par des actes répétés n'est qu'une réparation à celle-ci, quoique nécessaire et indispensable ; aussi est-elle toujours aveugle et imparfaite. L'humilité infuse éclaire l'âme dans toutes ses vues ; elle lui fait voir clairement toutes ses misères et lui en donne le sentiment ; elle lui communique cette vraie science qui consiste à connaître que Dieu seul est tout, et que nous ne sommes rien. Durant les guerres et les calamités publiques, il exhortait les magistrats et les sénateurs à se bien pénétrer d'abord de leur bassesse, parce que cette disposition était la plus propre à attirer sur eux les regards de la miséricorde divine.

Depuis le temps où il reçut la prêtrise jusqu'à sa mort, il ne manqua jamais de célébrer sa Messe tous les jours, à moins qu'il n'en fût empêché par la maladie. Il disait, à ce sujet, qu'on avait bien peu d'amour pour Jésus-Christ, quand on ne cherchait pas à s'unir à lui aussi souvent qu'on le pouvait. Il enseignait fréquemment cette maxime, qu'il y aurait autant de

folié à prétendre à la chasteté en menant une vie molle, oisive et sensuelle, qu'il y en aurait à vouloir éteindre le feu en jetant de l'huile dessus. Il ne cessait de rappeler aux riches l'obligation où ils étaient de faire l'aumône, s'ils voulaient se sauver. On ne trouvait point dans ses discours de pensées étalées ; mais il y régnait une onction de laquelle on ne pouvait se défendre.

Le Pape Eugène IV, qui connaissait l'éminente vertu de Laurent, le nomma Évêque de Venise en 1433. Le Saint employa tous les moyens possibles pour ne point accepter cette dignité ; il engagea même ceux de son Ordre à écrire au Pape pour le prier de le laisser dans sa solitude : mais tout fut inutile ; il fallut obéir. Il prit possession de son église avec toute la simplicité et si secrètement, que ses propres amis ne surent que quand la cérémonie fut faite. Il passa toute la nuit suivante en prières devant un autel, pour attirer sur lui les grâces du ciel ; il fit la même chose la nuit qui précéda son sacre. Il fut, au rapport d'un célèbre protestant¹, admirable par sa piété sincère envers Dieu, par l'ardeur de son zèle pour la gloire du Seigneur, par son extraordinaire charité envers les pauvres. Il ne diminua rien des austérités qu'il avait pratiquées dans le cloître. Son assiduité à la prière lui mérita des lumières toutes célestes, cette fermeté invincible dans cette activité infatigable dont toute sa conduite porta l'impression. Il sut pacifier les dissensions intestines qui agitaient l'état, et gouverner son diocèse dans les temps les plus orageux avec autant de facilité qu'il eût gouverné un monastère. Son ameublement ressentait son amour pour la simplicité et la pauvreté ; et comme on lui représentait qu'il devait quelque chose à sa naissance, à la dignité de son siège et à la réputation, il répondit que la vertu était le seul ornement du caractère épiscopal, et qu'un Évêque ne devait avoir d'autre famille que les pauvres de son diocèse. Sa maison n'était composée que de cinq personnes ; il mangeait dans de la vaisselle

¹ Cave, *Hist. Lit.*, t. II. *Append.*, p. 433.

terre ; il n'avait pour lit qu'une pailleasse couverte de haillons, et n'avait qu'une mauvaise soutane pour vêtement. Sa sévérité envers lui-même, jointe à un grand fond d'affabilité et de douceur envers les autres, le faisait universellement respecter. Il acquit un tel ascendant sur tous les esprits et tous les cœurs, qu'il vint facilement à bout de réformer divers abus qui s'étaient glissés dans le Clergé et parmi les laïques. Son troupeau l'aimait et le respectait, et il n'y avait personne qui ne se soumit avec docilité à toutes ses ordonnances. Si l'exécution de ses pieux desseins éprouvait d'abord quelque difficulté, il savait en triompher par sa douceur et par sa patience.

Son zèle contre les théâtres lui suscita quelques ennemis. Un d'entre eux, qui était puissant, s'éleva avec beaucoup d'indécence contre un mandement qu'il avait donné à cet égard ; il faisait passer le saint Evêque pour un homme qui voulait porter dans le monde la rigidité du cloître, pour un Moine minutieux que de vains scrupules agitaient, et il fit tous ses efforts pour soulever le peuple contre lui. Une autre fois, Justinien fut insulté publiquement dans les rues, et traité d'hypocrite. Il écouta les injures dont on le chargeait sans changer le visage et sans rien perdre de sa tranquillité. Il n'était pas moins insensible aux louanges et aux applaudissements qu'on lui donnait ; on ne remarquait en lui aucun mouvement de vanité ni de quelque passion que ce fût ; il jouissait d'une égalité d'âme que rien n'était capable d'altérer.

La première visite qu'il fit de son diocèse opéra des fruits incroyables. Il fonda quinze monastères et un grand nombre d'églises ; il réforma tous les abus qui s'étaient introduits par rapport à la célébration de l'Office divin et à l'administration des Sacrements. Il établit un si bel ordre dans sa cathédrale, qu'elle devint le modèle de toute la chrétienté ; il y fonda de nouvelles prébendes, afin qu'elle fût desservie avec plus de décence et de dignité ; il érigea dix paroisses à Venise, et il y en eut alors trente dans cette ville, au lieu de vingt qui y étaient auparavant. On voyait tous les jours une multitude

innombrable de peuple dans son palais ; les uns venaient y chercher de la consolation dans leurs peines, ou des secours dans leurs misères ; les autres venaient consulter le Saint dans leurs doutes. Sa porte n'était jamais fermée aux pauvres. Il aimait mieux distribuer du pain et des habits, pour faire éviter le mauvais emploi de l'argent qui n'est que trop commun, même parmi les indigents, ou s'il en donnait, c'était toujours en petite quantité. Des dames pieuses portaient ses aumônes aux pauvres honteux ou à ceux qui avaient souffert des pertes considérables. Dans les charités qu'il faisait, il n'avait égard ni à la chair ni au sang. Quelqu'un étant venu le trouver de la part de Léonard, son frère, il le renvoya en lui disant : « Retournez vers celui qui vous a envoyé, et je vous charge de lui dire qu'il est en état de vous assister lui-même. » Personne ne porta jamais plus loin que lui le mépris de l'argent. Il confia le soin de son temporel à un économe fidèle, et il avait coutume de dire à ce sujet : « Il est indigne d'un pasteur des âmes d'employer une partie considérable d'un temps qui est si précieux, à entrer dans les petits détails qui ont l'argent pour objet¹. »

L'an 1438, saint Laurent Justinien publia un manuel de discipline canonique pour son diocèse. Il était tiré des constitutions provinciales des Patriarches de Grado, des ordonnances synodales de Castello et de Venise, parmi lesquelles plusieurs du saint Evêque même². Au lieu de crier ou de procéder tumultueusement à la réforme des autres, comme les Prélats de Bâle, il commençait la réforme sans bruit par lui-même et par son diocèse. C'est qu'il était vraiment animé de l'Esprit de Dieu. Son exemple fut plus efficace que bien des Conciles. Les étrangers comme les indigènes, les Cardinaux et les princes comme le peuple, accouraient pour le voir, étudier sa vie, sa chambre, ses ameublements, et s'en édifier³. Le Pape Eugène IV lui ayant mandé de venir le voir à Bologne, il

¹ *Acta SS.*, 8 *januarii*. Godescard, 5 septembre. — ² *Mansi. Concil.*, t. XX, col. 289. — ³ *Vita. Acta SS.*, 8 *janv.*, c. ix, n. 51.

reçut avec de grandes marques de distinction, et l'appela *l'ornement de l'épiscopat*.

Dans l'année du Jubilé 1450, le Pape Nicolas V transféra à Venise le patriarcat d'Aquilée, qui avait été uni à l'église de Grado ; et il revêtit de cette dignité saint Laurent Justinien, évêque de cette première ville. Le sénat de Venise, toujours jaloux de sa liberté, forma de grandes difficultés ; il craignait que ses droits et ses privilèges ne fussent lésés en quelques circonstances. Pendant qu'on agitait cette affaire avec beaucoup de vivacité, Laurent se rendit dans le lieu où le sénat était réuni, et déclara qu'il aimait mieux quitter une place pour laquelle il n'était point propre, et qu'il occupait depuis dix-huit ans contre sa volonté, que d'aggraver, par l'addition d'une dignité nouvelle, le fardeau qu'il avait déjà tant de peine à porter. Le discours qu'il fit en cette occasion marquait de sa part tant de charité et d'humilité, que le doge lui-même ne put retenir ses larmes ; il en vint jusqu'à prier Laurent de ne point penser à sa démission, et de se conformer au décret du Pape, dont l'exécution serait utile à l'Église et honorable à ses pays. Les sénateurs applaudirent au doge, et la cérémonie de l'installation du nouveau patriarche se fit, au grand contentement de tout le monde.

Laurent se regarda comme un homme qui avait contracté une nouvelle obligation de travailler avec ardeur à l'accroissement du règne de Jésus-Christ et à la sanctification des âmes. Il vit alors, de la manière la plus sensible, ce que peut un saint dans les grandes places. Laurent trouvait du temps pour se sanctifier lui-même et pour rendre service au prochain. Jamais il ne se faisait attendre par sa faute ; il quittait tout pour donner audience à ceux qui voulaient lui parler, sans distinction de pauvres ou de riches. Toutes les personnes qui se présentaient, il les recevait avec tant de douceur et de charité, il les consolait d'une manière si touchante, il paraissait si parfaitement libre de toute passion, que l'on ne s'imaginait pas qu'il eût participé à la corruption originelle. Chacun le regardait comme un Ange descendu sur la terre. Ses con-

seils étaient toujours proportionnés à l'état des personnes qui s'adressaient à lui. On rendait si universellement justice à sa vertu, à sa sagesse et à ses lumières, que l'on ne voulait plus examiner de nouveau à Rome les causes qu'il avait décidées, et que, dans le cas d'appel, on confirmait toujours les sentences qu'il avait portées. Plein de mépris pour lui-même, il était insensible à l'idée que l'on pouvait avoir de sa personne. Si quelqu'un le louait, il en prenait occasion de s'humilier davantage devant Dieu et devant les hommes. Il cachait ses bonnes œuvres autant qu'il lui était possible. Quand il lui échappait de ces larmes qui avaient leur source dans l'amour divin ou dans la vivacité de sa componction, il s'accusait de faiblesse et d'une extrême sensibilité d'âme. Il était entièrement mort à lui-même. Un domestique lui ayant un jour présenté à table du vinaigre au lieu de vin et d'eau, il le but sans rien dire. Tout, jusqu'à sa bibliothèque, annonçait en lui l'amour de la pauvreté.

La république fut agitée de son temps par de violentes secousses et menacée des plus grands dangers. Un saint ermite, qui depuis plus de trente ans servait Dieu avec ferveur dans l'île de Corfou, assura qu'il avait su, d'une manière surnaturelle, que l'État avait été sauvé par les prières du saint Évêque. Le neveu de Laurent, qui a écrit sa vie d'un style pur et élégant, rapporte, comme témoin oculaire, qu'il fut favorisé du don des miracles et de celui de prophétie.

Il avait soixante-quatorze ans lorsqu'il composa son dernier ouvrage, intitulé : *Les Degrés de perfection*. Il l'eut à peine achevé, qu'il fut pris d'une fièvre violente. Voyant ses domestiques occupés à lui préparer un lit, il leur dit tout troublé : « Que voulez-vous donc faire ? Vous perdez votre temps. Mon Seigneur est mort sur une croix. Est-ce que vous ne vous rappelez point que saint Martin disait dans son agonie qu'un Chrétien doit mourir sur la cendre et le cilice ? » Il voulut absolument qu'on le couchât sur la paille. Tandis que ses amis pleuraient autour de lui, il s'écriait dans des ravisse-

ments de joie : Voici l'Époux ; allons au-devant de lui ! Puis, avant les mains au Ciel, il ajoutait : Seigneur Jésus, je m'en vais à vous ! D'autres fois, il se livrait aux sentiments de cette sainte frayeur qu'inspire la pensée des jugements de Dieu. Quelqu'un lui disant un jour qu'il devait être pénétré de joie, puisqu'il allait recevoir la couronne, il se troubla et répondit : La couronne est pour les soldats courageux, et non pour des lâches tels que moi ! Sa pauvreté était si grande, qu'il n'avait rien dont il pût disposer. Il fit cependant son testament, et ce testament seulement pour exhorter tous les hommes à la vertu, et pour ordonner qu'on l'enterrât comme un simple Religieux dans le couvent de Saint-Georges. Mais, après sa mort, le pape ne voulut point permettre que cette dernière clause fût exécutée. Durant les deux jours qui précédèrent sa mort, les différents corps de la ville vinrent recevoir sa bénédiction. L'entrée de sa chambre fut ouverte aux pauvres comme aux riches, et il fit à tous des instructions fort touchantes. Marcel, l'un de ses disciples bien-aimés, pleurant amèrement, il le consola en lui disant : Je vais vous précéder, mais vous me suivrez bientôt. Nous nous réunirons à Paques prochain. La prédiction fut vérifiée par l'événement. Ayant fermé les yeux, il expira tranquillement le 8 janvier 1455, dans la soixante-quatorzième année de son âge. Il y avait vingt-deux ans qu'il était évêque de Sardaigne, quatre qu'il était patriarche. On ne l'enterra que le 17 mars, à cause de la contestation qui s'éleva sur le lieu de sa sépulture. Il fut béatifié en 1524, par Clément VII, et canonisé par Alexandre VIII, en 1690. On marqua sa fête au 5 de septembre, qui était le jour où il avait été sacré Évêque.

Les œuvres de saint Laurent Justinien ont été imprimées plusieurs fois. Ce sont des sermons, des lettres et des traités de piété. Le langage du Saint est celui du cœur ; il n'y a point de subtilité qui soit plus propre à enflammer d'amour pour Dieu, à inspirer une tendre dévotion pour tous les mystères du salut, à perfectionner dans l'esprit de componction, d'humilité, de silence, de retraite, et à remplir de zèle pour l'acquisition de toutes les vertus.

(ROHRBACHER ET GODESCARD.)

LES QUATRE-VINGT MARTYRS DE CONSTANTINOPLE.

Eudoxe, évêque arien de Constantinople, étant mort, ses sectateurs s'empressèrent de nommer pour lui succéder un certain Démophile, et l'empereur Valens qui était alors en Bithynie, se hâta de confirmer cette nomination, aussitôt qu'il en eût connaissance. De leur côté les catholiques voulurent avoir un Évêque orthodoxe et nommèrent Évagre, homme de mérite et d'une vertu éprouvée. Mais les hérétiques prirent de là occasion de renouveler toutes leurs persécutions et leurs violences contre les Chrétiens attachés à la foi véritable. Il y eut à Constantinople une émeute qui dura plusieurs jours et qui inquiéta vivement l'empereur; au point qu'il envoya en toute hâte de Nicomédie où il se trouvait, des soldats pour s'emparer de l'Évêque Évagre et de ses partisans, afin de les mener en exil. Cette première violence en amena d'autres. Les hérétiques, se sentant appuyés et soutenus de la protection de Valens, accablèrent les catholiques de mauvais traitements. Les coups, la prison, les amendes pécuniaires, en atteignirent un grand nombre, plusieurs même furent mis à mort. A la fin, les orthodoxes espérant obtenir justice de l'empereur, lui envoyèrent une députation de quatre-vingt prêtres, à la tête desquels se trouvèrent Urbain, célèbre par ses connaissances étendues, Théodore et Ménédème, tous deux jouissant de l'estime et de la vénération publique.

Valens les reçut avec colère, et fut sur le point de les faire massacrer sur-le-champ en sa présence; mais il préféra de le faire périr d'une manière moins violente en apparence et sur tout moins publique. Il ordonna donc au préfet Modeste d'en s'en défaire pendant leur traversée pour retourner à Constantinople, et celui-ci n'obéit que trop fidèlement aux ordres cruels de son maître. Lorsqu'on fut en pleine mer, à une grande distance du rivage, les matelots mirent le feu au vaisseau et s'enfuirent dans les barques qu'ils tenaient prêtes à cet effet. Les quatre-vingts généreux Confesseurs de la foi

furent brûlés et engloutis dans les flots. La famine qui ravagea cette année la Bithynie fut regardée comme un châtement de cette action barbare. Les Grecs célèbrent la fête de ces saints Martyrs le 8 mai ; mais le Martyrologe romain en fait mention le 5 septembre.

SAINT GÉNEBAUD,

PREMIER ÉVÊQUE DE LAON.

Saint Gènebaud, aussi distingué par sa naissance que par son savoir, fut ordonné premier Évêque de Laon, par saint Remi, de Reims. Il était marié ; mais après son ordination, il se sépara de sa femme pour vivre dans la continence, selon les Règles de l'Eglise. Il éprouva combien il est dangereux de compter sur ses propres forces. Les visites trop fréquentes qu'il permit à sa femme de lui rendre, le firent tomber, et il en eut deux enfants, étant Évêque. Ayant depuis reconnu sa faute, il se jeta aux pieds de Remi, son métropolitain. Celui-ci le reçut avec bonté, sans intéresser cependant les droits de la justice divine. En réparation du scandale qu'il avait donné, il se renferma dans une cellule, près de l'église de Saint-Julien, à Laon. L'Évêque y passa sept ans entiers dans les pratiques de la pénitence, après quoi Dieu lui fit connaître que son péché lui était pardonné. La vie qu'il mena depuis fut toujours très-édifiante. Quelques auteurs pensent qu'il n'était point encore mort au milieu du vi^e siècle.

SAINT ANSÉRIC,

ÉVÊQUE DE SOISSONS.

Anséric brillait tellement, aux premiers temps du vii^e siècle, par ses vertus et son mérite, qu'il fut élevé sur le siège épiscopal de Soissons. Il y fut de tous chéri et vénéré. Il fit construire, dans sa villa la belle église de Saint-Étienne ; et il transféra en grande pompe les reliques de saint Crépin et de saint Crépinien, dans l'église qui porte leur nom, il assista en 625 au concile de Reims ; et mourut vers l'an 650.

SAINT BERTIN,

ABBÉ.

Issu d'une noble famille établie près de Constance en Suisse, saint Bertin naquit vers le commencement du VII^e siècle. Il apprit, dès son enfance, à n'aimer et à n'estimer que la vertu, et à mépriser le monde, ainsi que tout ce qui ne tendait pas directement à l'unir à Dieu d'une manière parfaite. Touché de l'exemple de saint Omer, son parent, qui fit profession de la Règle de saint Colomban, à Luxeuil, en Bourgogne, il alla se consacrer au Seigneur dans la même maison avec deux de ses amis, Mommolin et Ebertran ou Bertran. Il était alors fort jeune ; mais il ne s'en distingua pas moins par sa faveur dans tous ses exercices.

Il y avait alors à Luxeuil cinq cents Religieux. Il étaient gouvernés par saint Eustase, qui succéda à saint Colomban lorsque celui-ci fut obligé, en 540, de se retirer à Bobio, en Lombardie. Cette abbaye, fondée peu de temps auparavant, était une excellente école, où l'on enseignait tout ce qui a rapport à l'étude de la religion. On en vit bientôt sortir un grand nombre d'Évêques célèbres par leurs vertus et leur savoir. Saint Omer, saint Mommolin et saint Bertin en furent les principaux ornements. Ils firent de rapides progrès dans l'étude, et se rendirent tous trois fort habiles dans la connaissance de la discipline ecclésiastique et de l'Écriture-Sainte. Ils sanctifièrent leur travail par l'esprit de pénitence et de prière, et le rapportèrent toujours à la même fin que celle vers laquelle ils dirigeaient toutes leurs actions.

Vers l'an 637, saint Omer fut fait évêque de Têrouane ou Tarvanne, en Artois. C'était l'ancienne métropole des Morins. Saint Walbert, alors abbé de Luxeuil, sentant de quelle importance il était d'associer au nouvel Évêque quelques ouvriers apostoliques, lui envoya, vers l'an 639, saint Bertin, saint Mommolin et saint Ebertran. Le pays des Morins avait été anciennement éclairé de la lumière de la foi ; mais son in-

fluence avait été bien faible, et depuis près d'un siècle Jésus-Christ était presque universellement méconnu. Il ne serait pas facile de comprendre ce que nos saints missionnaires eurent à souffrir pour déraciner l'idolâtrie, avec les vices qui en sont la suite, et pour civiliser un peuple qui était alors presque entièrement barbare. Ils se montrèrent puissants en paroles et en œuvres, et Dieu bénissant leurs travaux, ils firent une moisson abondante dans une terre ingrate et stérile.

Mommolin, Bertin et Ebertran se bâtirent un monastère sur une petite montagne, à une lieue de Sithiu, aujourd'hui Saint-Omer. C'était une solitude d'un accès difficile, et qui était environnée de marais, et par la rivière d'Aa. Saint-Omer désirait établir saint Bertin, premier Abbé de ce monastère ; mais celui-ci ne voulut jamais y consentir, et l'on pense que sa jeunesse fut une des principales raisons qu'il allégua pour justifier sa résistance. La conduite de la nouvelle communauté fut donc confiée à saint Mommolin, qui était plus âgé. Les choses restèrent en cet état pendant environ huit ans. Le nombre des religieux devenant de jour en jour plus considérable, on manqua bientôt de terrain pour construire des cellules. Ainsi on fut obligé de s'occuper des moyens de former un nouvel établissement¹.

Les îles et les solitudes situées au milieu des rochers et d'un accès difficile, étaient les lieux auxquels les anciens fondateurs de monastères donnaient la préférence. Ils s'y trouvaient moins exposés aux distractions et plus libres de converser avec Dieu. Nos Saints ne quittèrent leur solitude que pour en chercher une autre. S'étant mis dans un bateau, ils remontèrent la rivière en chantant des psaumes, et entrèrent dans des marais qui étaient à côté. A une lieue de distance,

¹ Le lieu où était le premier monastère est fort célèbre par la dévotion des dèdes ; on l'appelle *Saint-Mommolin* ou *l'ancien Monastère*. C'est présentement une église paroissiale que desservait un moine de Saint-Bertin. Ce religieux faisait sa résidence au prieuré de Ham, qui est peu éloigné, et qui dépendait de l'abbaye de Saint-Bertin.

ils trouvèrent l'île de Sithiu, qu'ils choisirent pour leur demeure. Adroald, seigneur du pays, et un des principaux de ceux que saint Omer avait convertis, avait donné à ce saint Evêque une de ses terres, nommée Sithiu ou Sidtiu¹. Il y avait une colline, et au bas de la vallée, une île formée par les eaux du marais. La rivière passait alors à quelque distance de là². Omer fit bâtir une église sur l'éminence. La solitude qui régnait en ce lieu le lui rendait fort agréable, et l'on pense qu'il s'y retirait souvent lorsque les fonctions de son ministère l'appelaient dans cette partie de son diocèse. Il se félicitait du nouvel établissement formé par nos saints Religieux, puisque toutes les fois qu'il irait à son église de Sithiu, il se trouverait à portée de jouir de leur conversation, et de profiter de leurs conseils.

L'île de Sithiu était alors remplie de fondrières, et environnée de marais. Le sol actuel a été haussé de dix-sept pieds, par les terres qu'on y a rapportées à chaque fois que l'on a rebâti l'abbaye. C'est ce que les architectes ont remarqué aux différentes couches de terre que l'on a trouvées lorsqu'ils ont fait creuser les fondations pour placer dans l'église ces deux magnifique pilier de marbre, qui chacun sont d'un seul bloc. On ne conçoit pas comment un pareil lieu est devenu habitable, ni comment l'industrie humaine a pu le rendre aussi uni, aussi beau et aussi commode qu'il est aujourd'hui.

Saint Mommolin fut le premier Supérieur, non-seulement de l'ancien monastère, mais encore de celui qui fut bâti dans l'île de Sithiu, sous l'invocation de saint Pierre, et que l'on appelle présentement saint Bertin. Il est nommé conjointement avec ses deux compagnons inséparables, qui se retirèrent

¹ *Adrowaldus magnam suæ hæreditatis partem cum omni sua multiplici substantia Deo et Beato obtulit Audomaro, villam videlicet Sithius. B. vero Audomarus in prædicta villa ante adventum prædictorum virorum ecclesiam ædificavit in eo etiam loco in quo sacrum pausat in pace corpusculum.*

² Un Abbé de Saint-Bertin a changé le cour de la rivière, en faisant creuser un nouveau lit, depuis Blendecque jusqu'à Saint-Mommolin, par Arques et Saint-Omer, près de l'abbaye. On voit encore des vestiges de l'ancien lit Blendecque, etc.

en même temps à Sithiu. Le nom de saint Bertin est communément placé le premier ; ce qui vient peut-être de ce que saint Mommolin résidait souvent dans l'ancien monastère avec les Religieux qui y étaient restés. Il peut se faire aussi que ce rang lui ait été donné à cause de la grande célébrité qu'acquît le monastère de Sithiu sous son gouvernement.

Achaire, évêque de Noyon et de Tournay, étant mort vers l'an 659, saint Mommolin fut élu pour lui succéder¹. Il gouverna ce diocèse avec une grande sainteté, jusqu'au 16 octobre 683, qu'il alla dans le Ciel recevoir la récompense de ses vertus. Il mena Ebertran avec lui, et l'établit premier Abbé du monastère de Saint-Quentin, qui depuis a été changé en un Chapitre de Chanoines séculiers.

Saint Bertin fut fait abbé de Sithiu en l'île. Ce monastère, sous son gouvernement, n'eut pas moins de célébrité que celui de Luxeuil. On y pratiquait de longs jeûnes et une abstinence rigoureuse. On n'y vivait que de racines, d'herbes et de pain, et l'on n'y buvait que de l'eau. La prière, qui était presque continuelle, y sanctifiait le travail et les autres actions extérieures. Les moines, qui se relevaient les uns les autres, chantaient nuit et jour à l'église les louanges du Seigneur. Les travaux les plus pénibles ne dispensaient personne des veilles et de la prière publique.

Plusieurs personnes de qualité touchées de la vie édifiante de ces pieux solitaires, leur firent des donations considérables, léposant leurs biens entre les mains, pour qu'il fussent le patrimoine des pauvres. Bertin entra parfaitement dans les vues des donateurs. La vie austère que menaient les moines, renfermait leurs besoins dans les bornes étroites.

Les Religieux de cet abbaye et plusieurs savants critiques soutiennent que le lieu où Bertin et ses compagnons s'étaient

¹ Saint Achaire mourut en 639, et eut saint Éloi pour successeur, comme Butler le dit lui-même dans les notices de ces deux Saints, sous le 27 novembre et sous le 1^{er} Décembre. Saint Mommolin ne fut donc pas élu pour succéder à saint Achaire, mais bien pour succéder à saint Éloi qui en effet mourut le 1^{er} Décembre 659.

retirés, étant trop humide pour qu'on pût y construire un cimetière suffisant pour leur monastère, saint Omer leur fit transférer par Adroald la donation de Sithiu et de ses dépendances, qui lui était destinée; qu'il leur céda lui-même l'église de Notre-Dame, qu'il faisait achever conjointement avec les moines, et que ceux-ci ajoutèrent à l'église un cimetière et des cellules. Le Chapitre de la cathédrale de Saint-Omer prétendait au contraire que son église, qui est la même que celle dont on vient de parler, n'a jamais appartenu ni à saint Bertin, ni à ses Disciples. Quoi qu'il en soit, un seigneur riche, nommé Hérémar, ayant donné au saint Abbé sa terre de Wormhoul, sur la petite rivière de Penn en Flandre, il y fit bâtir, en 695, un monastère dont l'église fut dédiée sous l'invocation de saint Martin. Saint Winnoc en fut le troisième et le plus célèbre Abbé. C'est la fameuse abbaye, connue présentement sous le nom de Berg-Saint-Winnoc.

Le comte Walbert, seigneur d'Arques, près de Saint-Omer et de Poperingue, près d'Ipres, ayant embrassé la foi, fit aussi des donations considérables à notre Saint. On dit que le manoir d'Arques fut compris dans ces donations. Au moins est-il certain que cette terre appartient depuis bien des siècles à l'abbaye de Saint-Bertin. Quant à la terre de Poperingue, elle fut certainement donnée à la même abbaye, qui y possède un prieuré. L'auteur de la plus ancienne vie de saint Bertin, dit que ce Saint était le directeur du comte Walbert et de Régentrude, sa femme, et que le comte venait souvent le visiter. Le fils unique de Walbert reçut au Baptême le nom de Bertin. Il embrassa, fort jeune, l'état monastique, et mena une vie sainte sous la conduite de celui dont il portait le nom. On garde ses reliques dans l'église de Saint-Omer. Elles ont été déposées sous le grand autel, avec celles de saint Erkembodon et de plusieurs autres Saints¹. Un grand nombre de seigneurs

¹ Jean d'Ipres, Mabillon et plusieurs autres écrivains confondent le comte Walbert avec le troisième Abbé de Luxeuil, qui portait le même nom. Mais ce dernier était certainement Abbé plusieurs années avant la conversion de Walbert, seigneur d'Arques et de Poperingue. Bertin, fils du comte, se

nouvellement convertis du paganisme, renoncèrent au monde pour vivre dans les exercices de la contemplation et de la pénitence, sous les lois et la discipline de saint Bertin. Ce saint Abbé eut la consolation de voir son monastère rempli de Religieux qui retraçaient dans leur conduite les merveilles que l'histoire rapporte des solitaires qui peuplèrent les déserts de l'Égypte.

Se sentant accablé par le poids des années, il se fit remplacer en 700 par Rigobert un de ses disciples, afin de passer le reste de sa vie dans l'état de simple Religieux ; il alla se renfermer dans un petit ermitage, dédié sous l'invocation de la sainte Vierge, et situé près du cimetière de ses moines. Il y passait les jours et les nuits dans une prière presque continue, et y vaquait aux exercices de la discipline régulière avec l'humilité et la fidélité du novice le plus fervent.

Saint Bertin, à l'exemple de saint Colomban, de saint Fursy, de saint Fiacre, etc., ne permettait point aux femmes d'entrer dans la clôture de son monastère, ni dans son église. Cette loi fut religieusement observée jusqu'en 938, que l'on fit une exception en faveur d'Adèle, ou Alice, femme d'Arnulphe, comte souverain de Flandre. Cette pieuse princesse, atteinte d'une maladie longue et incurable, désirait ardemment d'aller prier dans l'église de Saint-Bertin, non-seulement pour implorer l'intercession de ce Saint, mais encore pour goûter les douceurs de la solitude, dans un lieu qui n'était pas éloigné de son palais. Vicfrid, évêque de Téroüane, et Folbert, évêque de Cambrai, après avoir pris l'avis de l'Abbé du monastère, lui accordèrent la dispense dont elle avait besoin, et la conduisirent eux-mêmes dans l'église, chacun par un bras. C'était le lundi de Pâques de l'année 938. Lorsqu'elle fut devant la châsse de saint Bertin, elle se prosterna et pria avec une crainte mêlée de respect et de confiance. Une guérison parfaite fut le fruit de sa foi et de sa piété¹. En reconnaissance

moine, comme nous venons de le dire ; mais le père n'embrassa jamais le même état ; du moins n'y a-t-il point de monuments qui le prouvent.

¹ Voyez les dernières vies de saint Bertin ; on garde la relation manuscrite

de cette grâce, elle enrichit la châsse du Saint, et fit à l'église des présents considérables. On voit au fond du chœur ce miracle représenté dans un groupe de figures de marbre, qui sont d'un travail achevé.

Saint Bertin, qui avait toujours eu une dévotion singulière pour saint Martin, voulut que Rigobert, son successeur, érigeât une chapelle sous l'invocation de ce Saint. Elle fut bâtie dans le lieu de l'église le plus honorable, en sorte qu'on la regardait comme une des parties les plus respectables de l'abbaye. Aussi a-t-elle été rétablie toutes les fois qu'on a fait des réparations à l'église ; elle est maintenant au chevet du grand autel.

Rigobert se démit aussi du gouvernement de son abbaye, et saint Bertin le confia à Erlefride, qu'il avait élevé dès l'enfance. C'était un Religieux d'une grande vertu, qui consacrait les jours et les nuits à la prière, et qui était favorisé du don des miracles.

Saint Bertin doit avoir vécu plus de cent ans ; il en avait trente lorsqu'il vint pour la première fois à Saint-Omer. Les auteurs modernes de sa vie disent qu'il mourut à la cent douzième année de son âge. Sa mort, selon le calcul du Père Stilting, arriva le 9 septembre 709, il fut enterré dans la chapelle de saint Martin, que saint Rigobert avait fait bâtir pour son ordre, mais qui ne fut achevée et ornée qu'après sa mort. Il y a eut plusieurs translations de ses reliques.

La première se fit du temps de saint Folquin, qui caché sous terre dans l'église de saint Pierre, le corps du saint Abbé la même année qu'il avait caché celui de saint Omer dans l'église de Notre-Dame. Cette précaution le mit à l'abri de la fureur des Normands, et le préserva de plusieurs accidents.

du miracle dont il s'agit dans les archives de l'abbaye de Saint Bertin. Elle est publiée par Jean d'Ipres, *Chron. S. Bertin. part. 2. c. xxiii* ; par Erembert, *de ingressa Athala Comitissæ in templum S. Bertini*.

¹ L'abbaye de Saint-Bertin fut pillée par les Normands et les Danois en 868 et 869 ; ces barbares la brûlèrent en 880 ; divers accidents la réduisirent en cendres dans les années 1000, 1031, 1081 et 1152 ; elle était alors de bois en grande partie.

On ne fait aucune mémoire de cette translation. On découvrit les reliques du Saint lorsqu'on répara l'église en 1050. Wido, archevêque de Reims, les renferma, le 2 mai, dans une châsse avec beaucoup de solennité, à la prière de l'abbé Bovon. On fait l'office de cette translation, sous le titre d'élévation le 4 du même mois. La troisième translation fut faite en 1237 par Pierre, qui était tout à la fois Evêque de Térouane et de Cambrai. On mit les reliques de saint Bertin dans une nouvelle châsse, qui était une grande richesse; on célèbre la fête de cette translation le 16 juillet. Le Diacre Folquin dit, dans son *Chartularium*, qu'en 948 son père le porta et l'offrit à l'abbaye de Saint-Bertin, le 2 novembre, qui était le jour de la fête de l'élévation ou de la translation du corps de saint Abbé. On ignore ce que c'est que cette translation qui se célébrait alors le 2 novembre. On a ouvert la châsse de saint Bertin, et l'on a vérifié ses reliques plusieurs fois, notamment dans les années 1395, 1464 et 1688. Dans cette dernière année, on détacha de la tête la mâchoire inférieure, avec deux dents et quelques autres petits ossements, que l'on porta à Poperingue avec beaucoup de dévotion, et que l'on déposa solennellement dans l'église paroissiale de cette ville, qui est dédiée sous l'invocation du Saint.

L'abbaye et l'église de l'île de Sithiu, qui étaient un des plus beaux ornements de Saint-Omer, et qui ne sont plus aujourd'hui que des ruines, ont porté, pendant plus de quatre cents ans, le nom du Prince des Apôtres; mais il y en avait plus de cinq cents qu'elles portaient celui de saint Bertin, à cause des reliques de ce Saint, que l'on venait visiter de toutes parts, et par la vertu desquelles il s'est opéré un grand nombre de miracles. L'église était un des beaux édifices, dans le goût gothique, qu'il y eût en France. Le trésor, qui était fort riche, était dû à la libéralité de Charlemagne, des autres empereurs, et d'un grand nombre de princes et de Prélats célèbres. Cette église avait été achevée et consacrée en 1520, le 9 octobre, jour auquel cette dédicace se célébrait avec autant de pompe que de piété.

La châsse où étaient renfermées les reliques de saint Bertin, à l'exception de la tête et de quelques autres ossements qu'on en avait tirés, était élevée au-dessus du grand autel. Elle était d'argent et de cuivre doré, et couverte de pierres précieuses; elle avait sept pieds de longueur sur deux de largeur et trois de hauteur. La plus grande partie des os de la tête du Saint étaient dans un magnifique buste de vermeil, enrichi de pierreries très-précieuses par leur grosseur et leur rareté. (GODESCARD.)

SAINTE GRIMONIE,

VIERGE ET MARTYRE.

SAINTE PREUVE,

VIERGE.

Sainte Grimonie était fille d'un prince Irlandais, encore païen. Elle eut le bonheur de connaître l'Évangile, et elle consacra sa virginité à Jésus-Christ. Mais les persécutions de son père, qui voulait absolument l'engager dans le mariage l'obligèrent à fuir. Elle se réfugia en France, cherchant un asile solitaire : elle le trouva aux environs de Saint-Quentin dans la cellule d'une pieuse recluse, qu'on appelait Preuve ou Proba. Elle vécut là quelque temps, se croyant en sûreté. Mais son père qui avait envoyé partout des émissaires à sa recherche, vint lui-même en France où il débarqua à Boulogne-sur-Mer. Un de ses agents ayant découvert la retraite de Grimonie se hâta de l'annoncer au prince, qu'il amena à la cellule de Preuve. Ses efforts et ses menaces n'ayant pu ramener Sainte au culte des idoles, il lui fit trancher la tête.

On ne sait pas la date de la mort de sainte Preuve, mais on honore les Reliques de ces deux Saintes au village de Léquiel à neuf lieues de Saint-Quentin.

SAINT ALTON,

ABBÉ.

Saint Alton était un moine écossais d'une grande vertu. Ayant passé en Allemagne vers le milieu du huitième siècle, il devint célèbre par ses miracles, et fonda dans la Bavière, par ses libéralités du roi Pépin, l'abbaye d'Altmunster, que les allemands appellent Altenmunster. Les peuples parmi lesquels il vivait étaient alors barbares, et plongés dans tous les vices qui sont la suite de l'ignorance et de la superstition. Mais sa piété et son humilité firent sur eux une impression si puissante, qu'un très-grand nombre se convertirent et entrèrent dans les voies de la perfection. Sa vie seule était une preuve sensible de ce que peut la grâce dans des vases fragiles et corrompus par nature. On l'honore en Allemagne le 9 février, paraît avoir été le jour de sa mort. Mais il est nommé le 5 septembre dans les calendriers d'Angleterre. L'abbaye d'Altmunster fut rebâtie dans le xv^e siècle et donnée aux reines Brigittines.

LE BIENHEUREUX GENTIL DE MATÉLICA,

FRÈRE MINEUR, MARTYR.

Gentil de Matélica, enfant d'une grande famille dans la ville d'Ancône, se distingua par ses vertus et sa vie sainte. Il embrassa l'Ordre de Saint-François d'Assises; il fut élevé au sacerdoce et brilla par ses sermons, où il entraînait ses auditeurs. Son éloquence ramena à Dieu beaucoup d'âmes, ses supérieurs l'envoyèrent prêcher la foi dans l'Orient, où l'on porte qu'il baptisa quinze mille Persans; il alla ensuite au mont Sinai pour honorer le tombeau de l'illustre sainte Catherine. Mais des Sarrasins l'assassinèrent le 5 septembre de l'an 1000. Son corps racheté par des Chrétiens fut rapporté à Venise, où il est vénéré dans l'église des Frères Mineurs.

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE

DE SULMONE.

En l'an 1395 naquit à Sulmone, ville du royaume de Naples, la Bienheureuse Marguerite. Filhol et Gemma, ses père et mère, personnages remplis de piété, la mirent dès son enfance sous la conduite de la Bienheureuse Alexandrine sa parente, au monastère de Sainte-Claire de cette ville, pour y être élevée dans les maximes de la Religion et la crainte des jugements de Dieu.

Marguerite, qui avait les plus heureuses dispositions à la vertu, goûta la vie des Religieuses et prit l'habit dès qu'elle fut en âge. Les progrès qu'elle fit dans le cloître devinrent bientôt l'exemple des novices et l'admiration des professes plus avancées dans la perfection. Elle s'appliquait principalement à méditer sur la Passion du Rédempteur ; et alors elle était animée de tant de componction, que les larmes lui coulaient abondamment des yeux et, tombant sur ses mains, gelaient durant le froid de l'hiver, et y formaient comme une multitude de perles.

Elle passa treize années dans le monastère de Sulmone, mais une sédition s'étant émue dans cette ville, Marguerite avec Alexandrine, et plusieurs autres Religieuses, furent obligées d'en sortir pour ne pas s'exposer aux insultes d'une populace effrénée.

Elles séjournèrent quelques temps à Aquila, d'où, par l'avis du Ciel, elles vinrent à Foligno. L'évêque et le seigneur de cette ville leur donnèrent l'église de Sainte-Luce et la permission que les Religieuses de Saint-Augustin avaient abandonnée. Quand les bâtiments furent réparés, les Religieuses s'installèrent et vécurent sous la règle des Urbanistes ; mais, puis, et par la permission du Pape Sixte IV, qui vint les visiter, elles reprirent leur règle primitive, qui était celle de Sainte-Claire.

Marguerite fut la première Abbesse de ce monastère

fit fleurir toutes les vertus, y compris l'ancienne pauvreté ; et qui attira un grand nombre de vierges, qui profitèrent si bien de ses bons exemples, que dans la suite la plupart d'entre elles furent choisies pour aller établir la réforme en différentes maisons où le relâchement s'était introduit. Marguerite de même fut obligée, en 1449, par l'autorité du Pape Nicolas V et de saint Jean de Capistran, de quitter ses filles pour aller mettre la réforme dans le monastère de Mont-Lucy, en 1451, dans celui de Saint-Côme et Saint-Damien de Rome.

L'application que cette Bienheureuse vierge apportait dans la méditation des choses divines l'en avait tellement pénétrée, qu'elle ne pouvait en entendre parler sans entrer en extase. Comblée de mérites, elle mourut saintement à Rome, le 5 septembre 1452. Elle y est en grande vénération.

LA BIENHEUREUSE CATHERINE DE RACONI,

VIERGE DU TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

La Bienheureuse Catherine Mattéi naquit à Raconi, en Piémont, l'an 1486. Ce ne fut ni l'illustration de sa naissance ni la grande fortune qui la rendirent remarquable. Privée de tous avantages, que les mondains estiment tant, elle en possédait de beaucoup plus précieux. Elle fut comblée de faveurs spirituelles, dont elle sut profiter dès son enfance. Sa vie est remplie de traits qui font connaître avec quelle libéralité Dieu répandait ses grâces sur cette âme pure, et avec quelle fidélité elle y répandait. Le jeûne et les austérités étaient ses pratiques ordinaires. Ayant embrassé le Tiers-Ordre de Saint-Dominique, elle s'appliqua à l'imitation des vertus de son saint fondateur et de sainte Catherine de Sienne, qui avait professé la même règle. Ses efforts furent si heureux que l'on a dit qu'il n'y avait de différence entre Catherine de Raconi que la canonisation. Profondément affligée des maux que causait la guerre qui désolait l'Italie, elle s'offrit à Dieu comme une victime de propitiation. Après une longue et douloureuse mala-

die, cette sainte fille mourut à Carmagnol, l'an 1547. Son corps ayant été cinq mois après transporté à Garessio, il y opéra plusieurs miracles qui lui attirèrent la vénération des fidèles. La Bienheureuse Catherine a été béatifiée par Pie VII, en 1819.

Sa fête se célèbre le 5 septembre.

LE VÉNÉRABLE CHANOINE DUMONTET DE CARDAILLAC.

CONFESSEUR DE LA FOI.

Chanoine et vicaire général de Castres, aumônier de Monsieur, frère de Louis XVI, Florent Dumontet de Cardaillac, fut déporté à l'âge de quarante-cinq ans ; en attendant les navires de transports, on l'emprisonna à l'île Citoyenne. Il était dans la force de l'âge, plein de vivacité et plein de cœur. Esprit courage, activité, zèle, charité, le généreux abbé de Cardaillac possédait en un haut degré toutes les vertus morales et chrétiennes. Plein d'affection pour la plus respectable des mères, il s'était efforcé, pour être à portée de soulager sa vieillesse, d'éviter la déportation, dont en effet il devait être exempt d'après les lois. Mais ce n'était pas de ses parents selon la chair, mais de la nombreuse famille de ses frères selon la grâce, qu'il était destiné à être la ressource et la consolation. Dès qu'il connut la volonté du Ciel, il fit généreusement le sacrifice de celle qui lui était plus chère que lui-même. Il s'élança avec un courage héroïque dans la carrière aussi périlleuse que pénible qui s'ouvrait devant lui. Sans être infirmier en titre, sans habiter aucun hôpital, l'abbé de Cardaillac trouva le secret de rendre lui seul à ses confrères qui tombaient journellement malades sur le bâtiment, et ne pouvaient trouver de place aux hôpitaux, plus de services que n'eussent fait quatre infirmiers d'office. Bouillon, tisane, remèdes même, il leur présentait lui-même avec autant de grâce que de délicatesse, tout ce qui leur était nécessaire dans leur état, après l'avoir procuré furtivement au poids de l'or. Car il avait le talent et le courage rare de soustraire pour cet effet des so-

mes considérables à la rapacité des officiers. Pendant que ses mains sacerdotales soulageaient les corps, ses discours apostoliques, pleins de la vertu et de l'onction du Saint-Esprit, consolait et fortifiaient merveilleusement les âmes. Sa mort fut une vraie calamité pour tous, en même temps qu'elle fut le commencement d'un éternel bonheur pour cet incomparable martyr de la foi et de la charité.

Cette mort eut lieu dans l'île Citoyenne, le 5 septembre 1794.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Le Père Médard, dans son histoire de Notre-Dame de Paix, cite un trait remarquable de la protection de la très-sainte Vierge envers l'innocence persécutée. Un jeune homme, qui était au service d'une personne distinguée, s'était attiré, par sa sagesse, sa fidélité et sa bonne conduite, l'estime et l'affection de son maître. Les autres domestiques, jaloux du crédit qu'il avait obtenu, dérobaient dans la maison une somme considérable, l'accusent de ce vol, subornent de faux témoins. Le prétendu coupable est mis en prison. Le père de cet infortuné fait de vaines démarches auprès des juges. On ne lui laisse aucune espérance, tant les preuves paraissent convaincantes. Le procès s'instruit avec un soin particulier. Suivant la jurisprudence du temps, l'accusé devait être mis à la question. Le père, désolé, fait dire une Messe en l'honneur de Notre-Dame de Paix, le jour même où son fils doit subir la torture. Comme on se disposait à attacher ce jeune homme au chevalet, un juge fit observer qu'on avait assez de témoins pour le convaincre de son crime, et que la question n'était pas nécessaire. Ainsi le jeune homme ne fut pas exposé à ce tourment douloureux. Le lendemain on devait prononcer la sentence, et on ne doutait pas qu'il fut condamné à mort. Le malheureux père va à la sainte Chapelle prier aux pieds du Crucifix. Il entend une voix qui lui dit : Aie recours à ma Mère qui est aux apucins. Il y va, entend une Messe, et à la fin du saint Sa-

crifice, il éprouvé un sentiment intérieur et très-vif que son fils est délivré du supplice. Il se retire partagé entre la crainte et l'espérance. Dans le chemin, il rencontre un ami qui lui apprend que son fils est absous et que son innocence a été reconnue d'une manière miraculeuse. En effet, pendant qu'on recueillait les suffrages, lorsque déjà plusieurs juges avaient opiné pour la mort, un d'entre eux leur dit qu'il ne pouvait se défendre de croire que l'accusé était innocent, et il demanda que l'on fit venir un des témoins pour l'interroger de nouveau. Le témoin appelé confessa sur-le-champ la fausseté de sa déposition, avouant que depuis deux heures il était tellement tourmenté par les remords de sa conscience qu'il ne pouvait plus supporter la vie. Ainsi le jeune homme fut renvoyé absous. Le père, plein de reconnaissance, alla rendre grâces à Notre-Dame-de-Paix ; et, pour perpétuer le souvenir de cette faveur signalée, il fit placer dans la chapelle un tableau où était représentée toute cette histoire.

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

Saint Laurent Justinien, premier patriarche de Venise, qui illustra, par la gloire de ses vertus et de ses miracles, la Chaire pontificale sur laquelle il ne monta que malgré lui en ce jour. Sa naissance au Ciel est marquée au 8 janvier.

NONIS SEPTEMBRIS.

Sancti Laurentii Justiniani primi Venetiarum Patriarchæ, qui Pontificale Cathedram, quam hac die invitus ascendit, virtutum ac miraculorum gloria illustravit: cujus natalis dies sexto Idus Januarii recensetur. — Romæ in suburbano beati Victorini Episcopi et Martyris, qui sanctitate et miraculis clarum sacerdotium Amiterninæ urbis, totius populi electione adeptus est: postquam sub Nerva Trajano apud Cutillas, ubi putentes et sulphureæ emanationes, cum aliis Dei servis relegatus, ab Aureliano Judice jussus est suspendi capite deorsum: quod cum per triduum pro nomine Christi passus fuisset, gloriose coronatus, victor migravit ad Dominum: cujus corpus Christiani sapientes, honorifica sepultura Amiterni condiderunt. — Item in Portu Romano natalis sancti Herculani Martyris. — Capuæ sanctorum Martyrum Quinti Arcontii et Donati. — Eodem die sancti Romuli, aulæ Trajani Præfecti, cum sævitiam Imperatoris in Christianos detestaretur, cæus virgis caput truncatus est. — Melitinæ in Armenia passio sanctorum militum Eudæ Zenonis, Macarii, et Sociorum mille centum et quatuor, qui adjicientes milia, in persecutione Diocletiani pro confessione Christi necati sunt.

A Rome, dans un faubourg; saint Victorin, évêque et martyr, qui brillant par l'éclat de sa sainteté et de ses miracles, fut choisi par tout le peuple pour être Pontife d'Amiterno. Dans la suite, sous Nerva-Trajan, ayant été relégué à Contilano, où il y a des sources infectes et sulfureuses, il fut pendu la tête en bas par l'ordre du juge Aurélien. Ayant supporté ce supplice pendant trois jours, pour le nom de Jésus-Christ, il mourut victorieux. Les Chrétiens ayant enlevé son corps, lui donnèrent une sépulture honorable à Amiterno.

A Porto, fête de saint Herculan, martyr.

A Capoue, saint Quince, saint Herconce et saint Donat, martyrs.

Le même jour, saint Romule, préfet de la cour de Trajan, qui, détestant la cruauté de l'empereur envers les Chrétiens, fut battu de verges et décapité.

A Melitine en Arménie, martyre de saint Eudoxe, saint Zénon, et onze cent quatre de leurs compagnons, soldats, qui, abandonnant le baudrier militaire, furent tués, dans la persécution de Dioclétien pour avoir confessé Jésus-Christ.

A Constantinople, saint Urbain, saint Théodore, saint Ménéleme, et soixante-dix-sept ecclésiastiques leurs compagnons, martyrs, qui, ayant été enfermés dans un bâtiment par ordre de l'empereur Valens, y furent brûlés sur la mer pour la foi catholique.

Au pays de Térouane, au monastère de Sithiu, saint Bertin, abbé.

A Tolède, sainte Obdule, vierge.

Additions des autres Martyrologes.

La Bienheureuse Marguerite de Nevers, reine de Jérusalem,

Constantinopoli sanctorum Martyrum Urbani, Theodori, Menedemi, et Sociorum septuaginta septem ecclesiastici ordinis, qui a Valente Imperatore pro fide catholica in navigio impositi, jussi sunt in mari comburi. — In pago Tarvanensi, monasterio Sithiu, sancti Bertini Abbatis. — Toleti sanctæ Obdulæ Virginis.

filles du comte de Provence et belle-sœur de saint Louis, morte en 1308.

Saint Némorat, martyr en Égypte, avec saint Asclépiodote, saint Saturnin et saint Taurin.

Le Vénérable Pierre de Bourbon, reclus au Mont-Valérien, près de Paris.

Saint Félix, enfant martyr, honoré à Auxerre avec saint Modérat.

Saint Agnan, évêque de Besançon, mort vers l'an 370. C'est lui qui découvrit les corps des saints martyrs Ferréol et Ferruce, et qui les inhuma honorablement, dans une église qu'il bâtissait à quinze cents pas de sa ville.

Saint Pierre de Pibrac, honoré en Auvergne.

Saint Alpert, prêtre, honoré à Tortone en Italie.

Saint Dinade, confesseur en Ethiopie, honoré chez les Grecs.

Saint Ursicin, évêque de Ravenne, au vi^e siècle.

Saint Taurin, évêque d'Eause en Aquitaine, au v^e siècle.

Saint Septime, évêque d'Ési dans la Marche d'Ancone, martyr sous Dioclétien.

Saint Rufinien, évêque de Bayeux, successeur de saint Spire v^e siècle.

Saint Arpollin, martyr en Égypte, avec trois autres, honoré chez les Grecs.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean-François Frère, prêtre de la collégiale de Sainte-Radegonde, à Poitiers, n'ayant fait aucun serment fut déporté, remis à terre malade en 1795, retourna à Poitiers, fut repris en 1797, transporté à la Guiane, mort là de misère le 5 septembre 1798 à l'âge de 42 ans.

Pierre-Louis Gervais, prêtre, ancien secrétaire de l'Archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, enfermé en août 1793 à la prison de l'abbaye, massacré là le 5 septembre suivant l'âge de 39 ans.

Armand Chapt de Rastignac, vicaire général d'Arles, abbé de saint Mesmin, arrêté à Paris pour refus de serment, enfermé dans la prison de l'abbaye, massacré là le 5 septembre 1792 à l'âge de 66 ans.

Valfrembert (prénoms inconnus), capucin d'Alençon, s'en alla à Rome à la suppression des monastères, revint à Alençon en 1792, et pour refus du serment schismatique fut massacré dans cette ville le 5 septembre, par des monstres qui portèrent sa tête de cabarets en cabarets.

SIXIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Zacharie, prophète. — Saint Onésiphore, disciple de saint Paul. — Sainte Ève, martyre à Carthage. — Saint Donatien, saint Préside, saint Mansuet, saint Germain, saint Fuscule, évêques, et saint Létus, évêque et martyr. — Saint Éleuthère, abbé. — Saint Thégonec, évêque. — Saint Ciférien et saint Admal, évêques. — Sainte Béga, abbesse. — Le Bienheureux Pierre Acanto. — Le Bienheureux Hubert de Mirabello, évêque de Valence. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ZACHARIE.

PROPHÈTE.

Saint Zacharie, l'un des douze petits Prophètes, fils de Barachias et petit-fils d'Adda, fut envoyé de Dieu en même temps qu'Aggée pour encourager les Juifs à rebâtir le temple, et ce fut la douzième année du règne de Darius, fils d'Hystaspe, l'an 520 avant Jésus-Christ. On ignore le temps et le lieu de la naissance de Zacharie, ainsi que celui de sa mort ; cependant quelques-uns croient que c'est lui dont Jésus-Christ parla au chapitre xxiii de saint Matthieu, non seulement parce qu'il est fils de Barachias, mais parce qu'il est le dernier des Prophètes tués par les Juifs, et que c'est sous ce rapport que le Sauveur paraît avoir voulu le désigner ; et il n'importe de dire « qu'il n'a pu être tué entre l'autel et le temple, parce qu'alors le temple était ruiné ; » car il y avait six ans qu'on avait commencé à le rebâtir. Quelques-uns pensent que par ces mots : *inter templum et altare*, Jésus-Christ a voulu spécifier plus particulièrement le lieu de sa mort, pour le distinguer de Zacharie, fils de Joïada, qui avait été tué aussi dans le parvis.

La prophétie de saint Zacharie est divisée en quatorze chapitres ; et ce qu'il dit touchant le Messie est si clair, qu'il est

parle en évangéliste plutôt qu'en prophète : *Exulta satis, filia Sion, jubila, filia Jerusalem : Ecce Rex tuus veniet tibi, justus et salvator : ipse pauper et ascendens super asinam et super pulum filium asinæ*. Quoique plusieurs de ses prophéties soient relatives à l'état des Juifs et aux circonstances du temps où il écrivait, on y trouve, comme dans les autres Prophètes, ces grands traits qui forment en quelque sorte le tableau général et permanent des événements de ce monde.

Usuard dit que saint Zacharie étant revenu de la Chaldée au lieu de la naissance, dans un âge fort avancé, il fut enterré près du Prophète Aggée. Les Grecs honorent saint Zacharie le 8 février et le 16 mai ; les Cophtes le 9 septembre ; et les Latins le 6 du même mois.

SAINT ONÉSIPHORE,

DISCIPLE DE SAINT PAUL.

Onésiphore, dont les Latins honorent aujourd'hui la mémoire, avait un établissement dans la province proconsulaire de l'Asie Mineure, et peut-être dans la ville d'Éphèse même, lorsque saint Paul y vint apporter la lumière de l'Évangile. La foi qu'il reçut dans sa conversion, ne fut pas une foi morte ; elle fut animée d'une charité qui le porta à rendre toutes sortes de services à toute l'Église des fidèles du pays. Saint Paul au second voyage qu'il fit à Rome, ayant été arrêté par ordre de Néron, et mis dans la prison, d'où il ne sortit que pour aller au martyre, se vit abandonné de tout le monde. Les Asiatiques mêmes qui se trouvèrent à Rome, et qui d'ailleurs lui avaient toujours paru si affectionnés, s'éloignaient de lui. Mais Dieu lui envoya Onésiphore, venu d'Asie pour l'assister. C'est ce qu'il fit avec un zèle digne de tous les éloges de l'Église. C'est aussi ce que nous ne pouvons mieux représenter, que par les termes mêmes, dans lesquels s'en est expliqué cet Apôtre dans sa seconde épître à Thimothee, écrite peu de temps après. « Que le Seigneur, dit-il, répande sa miséricorde sur la famille d'Onésiphore, parce qu'il m'a souvent soulagé,

et qu'il n'a point rougi de mes chaînes. Etant venu à Rome, il m'a cherché avec grand soin, et m'a trouvé. Que le Seigneur lui fasse la grâce de trouver miséricorde devant lui en ce dernier jour. Car vous savez mieux que personne combien d'assurances il m'a rendues à Éphèse. »

Voilà tout ce que l'Écriture-Sainte nous apprend d'Onésiphore. Les Grecs rapportent que saint Onésiphore avait été l'un des soixante-douze Disciples de Jésus-Christ, et qu'ayant été arrêté dans l'Hellespont, avec saint Porphyre, par l'ordre du proconsul Adrien, il fut rudement frappé de coups, puis tiré par des chevaux indomptés. Les Grecs font sa fête le 29 avril, et le 8 décembre. Adon et les autres Latins marquent sa fête au 6 septembre.

SAINTE ÈVE,

MARTYRE A CARTHAGE.

Pendant la persécution implacable de Dioclétien, on arrêta, un dimanche, dans la ville d'Albitine, quarante-huit Chrétiens qui assistaient à la célébration des saints Mystères. Ève était de ce nombre. Toute cette phalange de Serviteurs de Dieu, y compris Ève, furent enchaînés et conduits à Carthage, où le martyre les attendait. Ève comparut seule d'abord devant le proconsul Anulin, ses compagnons réservés pour un autre jour.

Comme elle se présenta ferme dans sa foi, Anulin ne parvint pas à l'effrayer en lui développant les tortures formidables qui l'attendaient, si elle ne céda pas. Elle subit ces tortures, et, à moitié mourante, elle sentait son Dieu qui l'attendait pour la couronner. Les bourreaux étaient si fatigués, qu'il fallut l'emporter en prison, où elle mourut quelques heures après.

Sainte Ève est patronne de Dreux, où l'on a de ses reliques et où on l'honore le 6 septembre. Dans d'autres lieux on la fête le 11 février.

SAINT DONATIEN, SAINT PRÉSIDE, SAINT MANSUET, SAINT GERMAIN, SAINT FUSCULE, ÉVÊQUES, ET SAINT LÉTUS,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Hunéric, roi des Vandales en Afrique, ayant résolu de perdre toute l'Église Catholique, commença la persécution par des vils, des proscriptions, des emprisonnements, et par divers genres de mort dont il fit périr plusieurs particuliers. Dans le desir qu'il avait de porter un coup funeste à la foi orthodoxe, dont on ne pût pas se relever, il indiqua une assemblée générale à Carthage pour le mois de février de l'an 484, entre les Évêques de son parti, et ceux des Catholiques pour disputer, et pour obliger ceux-ci de prouver la consubstantialité du Verbe par les saintes Écritures, où on l'avait averti que ce terme ne se trouvait pas. Mais afin de faciliter aux siens les moyens de vaincre ; outre cet avantage, qu'il croyait leur procurer, il voulut encore ôter du combat ceux d'entre les Catholiques, qui passaient pour les plus habiles. Il les fit tourmenter de telle sorte, qu'ils ne fussent plus au monde pour le cours de la dispute, ou au moins qu'ils ne se trouvassent point en état d'y paraître. Il envoya en exil Donatien, évêque de Bienne, après lui avoir fait donner cent cinquante coups de bâton. Il traita de même Préside, évêque de Suffétule, Prélat qui se distinguait par son esprit et sa subtilité. Il en fit souffrir autant aux vénérables Évêques Mansuet, Germain, Fuscule et plusieurs autres.

Comme on s'assemblait de toutes parts pour la convocation de cette fameuse conférence, ce prince crut faire grand plaisir aux Catholiques de défendre à tous ceux de sa secte, de ne recevoir chez eux dans Carthage, de leur donner leur assemblée, ou d'avoir aucune autre communication avec eux. Mais cette défense fut avantageuse aux orthodoxes, qui par ce moyen ne coururent pas fortune de se corrompre dans la con-

versation familière des hérétiques. Cependant le jour ordonné pour la fameuse conférence approchait, ce jour funeste, où l'on prétendait accabler les fidèles par la calomnie et la violence. Tous les Évêques, non-seulement de l'Afrique, mais de plusieurs îles encore, arrivèrent comblés d'affliction, voyant la malice qu'avait eue le roi des Vandales dans cette convocation. Car en effet comme Hunéric se tenait assuré que les Évêques catholiques ne pourraient alléguer un passage de l'Écriture, où se trouvât le mot de *Consubstantiel*, qui devait faire néanmoins tout le sujet de la dispute ; il se préparait un prétexte, ou pour les faire renoncer à la créance de la vérité que ce mot contenait, ou pour les faire mourir. Lorsque tout fut prêt pour l'ouverture, le roi laissa passer plusieurs jours sans parler de rien ; et durant cet intervalle, il faisait séparer de cette grande troupe ceux qui passaient pour être les plus savants, afin de les faire mourir sur de fausses accusations. Létus évêque de Nepte, ville de la Byzacène, prélat également illustre par sa vertu, par sa générosité et par sa doctrine, fut de ce nombre. Hunéric le fit brûler tout vif, après lui avoir fait souffrir durant un fort long espace de temps toutes les incommodités d'une cruelle prison. Ce tyran se persuadait que cet exemple imprimerait assez de crainte dans l'esprit d'autres, pour leur faire perdre courage.

L'Église honore la mémoire de ce Martyr au même jour que celle des saints Évêques fustigés et bannis dont nous avons parlé. Les anciens Martyrologes d'Adon, d'Usuard et Notker en font tous mention le 6 septembre. On ne sait pas quel est le jour de la mort de ces Saints, non plus que la plupart des autres Martyrs et Confesseurs sous les Vandales. Victor Tunnon dans sa chronique, rapporte que celle du saint Évêque Martyr Létus, arriva le 24 septembre. Mais s'il a bien rencontré pour le jour, il s'est trompé pour l'année, lorsqu'il a dit qu'elle était arrivée sous le consulat de Zénon, puisqu'on peut mettre cette mort qu'à la fin de janvier ou au commencement de février de l'an 484.

SAINT ÉLEUTHÈRE,

ABBÉ.

Saint Éleuthère était de la ville de Spolète. Il se consacra au service de Dieu dès sa jeunesse, et se fit religieux dans le monastère de Saint-Marc qui était près de cette ville. On y fut si ébloui de sa vertu et de sa sagesse, qu'on l'obligea de prendre la conduite de la maison, avec la qualité d'Abbé. Saint Grégoire-le-Grand à qui nous sommes redevables de la connaissance que nous avons de ce Saint, ne s'est point mis en peine de nous apprendre les particularités de sa vie ; plus appliqué à nous faire admirer en lui les effets miraculeux de la puissance de Dieu, qu'à nous faire un détail d'actions humaines, animées de sa grâce, auraient pu contribuer à la sanctification de son serviteur ; il s'est contenté de toucher quelques traits de notre Saint, qui font voir quel était le mérite de ses vertus. Ce qui rendait principalement ses prières agréables à Dieu, étaient la componction et la simplicité du cœur ; et ces deux excellentes dispositions, lui faisaient aisément obtenir les faveurs extraordinaires du Ciel, soit pour lui, soit pour les autres. Dans un voyage qu'il fit un jour, il alla loger chez des Religieuses, parce qu'il ne trouvait point d'autre lieu où il pût se retirer. Ces servantes de Dieu qui connaissaient la réputation du saint Abbé, le reçurent volontiers ; mais elles le prièrent de trouver bon que l'on mît dans sa chambre un enfant, afin qu'il y passer la nuit auprès de lui. Éleuthère y consentit. Le lendemain ces filles lui demandèrent si l'enfant ne l'avait pas incommodé : il leur répondit que non, et fut curieux de savoir pourquoi elles lui faisaient une telle question. Elles lui expliquèrent que le démon avait coutume de le tourmenter pendant les nuits, et sachant qu'il avait passé la dernière si tranquillement, elles prièrent l'Abbé de l'emmener avec lui dans le monastère, parce qu'elles ne pouvaient plus voir, disaient-elles, les agitations et les peines cruelles que souffrait cet enfant. Le saint vieillard voulut bien encore leur donner cette

satisfaction ; il prit l'enfant avec lui, et le mit dans sa communauté. L'enfant demeura longtemps dans le monastère en parfaite santé, sans sentir les accès de son mal, ou sans que le démon revint le tourmenter. Éleuthère le croyant tout-à-fait guéri, ne put s'empêcher de marquer à ses Religieux la joie qu'il en avait, et de leur dire, comme en s'applaudissant : « Le démon se jouait bien de ses bonnes Sœurs, lorsqu'il faisait faire tant de grimaces à ce pauvre enfant. Depuis qu'il est parmi les serviteurs de Dieu, il n'ose plus approcher. » L'enfant qui était présent, et qui l'entendit parler de la sorte, retomba aussitôt, soit en apparence, soit en effet, dans ses premières convulsions ; son démon le saisit et se mit à le tourmenter. Le saint Abbé, fort étonné, commença à s'affliger et versa même des larmes, se croyant coupable de cet accident qu'il regardait comme une punition de sa raillerie et de sa mauvaise présomption. Ses Disciples voulurent le consoler, mais au lieu d'écouter leurs raisons, il leur dit que personne d'entre eux ne mangerait ce jour-là, si cet enfant n'était délivré. Alors se joignant à lui, ils adressèrent tous d'une voix commune, une humble et fervente prière à Dieu ; et ils demeurèrent en oraison, jusqu'à ce que le malin esprit eût quitté l'enfant. Sa guérison fut si entière et si assurée, qu'on ne s'aperçut point que le démon depuis ce temps entreprit de lui faire insulte.

Saint Grégoire qui n'a point cru notre saint Abbé exempt de quelque mouvement de vanité dans la réflexion qu'il avait faite sur la première guérison de l'enfant, dit que ne pouvant seul soutenir le poids et l'éclat du miracle qu'il avait fait, eut besoin d'en voir la gloire obscurcie pour un temps, et de la partager ensuite avec ses Religieux lorsqu'il fallut le révéler. Ce grand Pape témoigne qu'il avait lui-même éprouvé le mérite et le pouvoir des prières de saint Éleuthère. C'étant travaillé d'une faiblesse d'estomac, qui l'empêchait de jeûner même le Samedi saint, il conjura ce saint Abbé de prier pour lui, afin qu'il pût avoir la force de pratiquer le jeûne qui était observé par tous les fidèles, et même par

enfants. Ils entrèrent tous deux pour ce sujet dans l'église de Saint-André, qui était l'abbaye que saint Grégoire avait fondée à Rome, et où il était alors retiré. Éleuthère y offrit à Dieu ses prières accompagnées de larmes, et tous deux sortirent ensuite en même temps. Saint Grégoire se sentit aussitôt guéri de son infirmité ; de sorte qu'il pouvait aisément s'abstenir de manger jusqu'au soir, et même continuer cette abstinence jusqu'au lendemain.

Saint Éleuthère demeurait alors dans ce monastère de Saint-André de Rome, selon toutes les apparences ; et il est certain qu'il y passa plusieurs années en la compagnie de saint Grégoire. Il s'y était rendu dès le commencement de sa fondation, c'est-à-dire vers l'an 574, après s'être démis de l'abbaye de Saint-Marc de Spolète entre les mains de l'abbé Étienne, et avoir porté beaucoup de personnes de l'un et l'autre sexe, dans le pays par ses instructions et ses exemples, à renoncer au siècle, pour se consacrer au service de Dieu. Il vivait encore à Saint-André de Rome, lorsque saint Grégoire, revenu de sa légation de Constantinople, fut obligé vers l'an 585 d'entreprendre la conduite, et d'y faire les fonctions d'Abbé. Il y mourut saintement dans une grande vieillesse, peu de temps avant que ce Saint fût élevé au souverain Pontificat. Son corps fut transporté depuis dans l'église cathédrale de Spolète.

SAINT THÉGONEC,

ÉVÊQUE.

Saint Egonec ou Thégonec édifia le monde dans un des premiers siècles du Christianisme. Entré dans la milice sainte, il signala par tant de vertus et de lumières, qu'il fut élevé au rang des princes de l'Église. Ce charitable Prélat fut le maître de la commune qui conserve son nom dans la Basse-Bretagne. Quand il eut fait des conquêtes à Jésus-Christ, il lui consacra un temple. Au milieu de l'inscription de l'arc-de-triomphe de l'église de Saint-Thégonec, on aperçoit un bœuf attelé à une charrette ; on en trouve encore un sur le côté ouest du

calvaire. La tradition du pays est que ce bœuf représente l'animal utile avec lequel saint Thégonec voitura jadis les matériaux qui lui servirent à bâtir son église. La statue de saint Thégonec est du côté de l'épître; il est le patron secondaire du lieu. Il est représenté en Evêque ou même en Archevêque, et toutes les croix de procession de la paroisse sont à double croisillon. L'église de Saint-Thégonec possède un bras d'argent, renfermant des reliques dont l'Evêque de Quimper a reconnu l'authenticité au commencement de 1839, et un vénérable curé qui a résidé dans la paroisse pendant la révolution, croit que ce sont celles de saint Thégonec.

L'ancien bréviaire de Léon en marque la fête au 6 septembre.

DE GARABY.

SAINT CIFÉRIEN ET SAINT OEDMAL,

EVÊQUES.

Ciférien, ou Geoffroy était si éclairé et si vertueux, qu'il fut trouvé le plus digne de succéder à saint Malmon sur le siège d'Aleth. Il porta la houlette pastorale avec la même sollicitude que son prédécesseur. Tous les instants de sa vie furent consacrés à procurer la gloire de Dieu et le salut de son troupeau.

Il signala son épiscopat par des secours de toute espèce prodigués aux malheureux. En 656, il alla recevoir au Ciel le prix de son dévouement.

Au x^e siècle, Salvator emporta à Paris le corps de ce saint Evêque et le déroba ainsi à la fureur des hordes du nord.

Chenu, auteur assez exact, reconnaît le titre de Saint Prêlat OEdmal, successeur de Ciférien. Cet Ocdumal ou OEdmal siégea depuis 641 jusqu'à 644, dit Albert Le Grand. Taillandier le cite aussi comme évêque d'Aleth.

DE GARABY.

SAINTE BÉGA,

ABBESSE.

Cette Sainte, qu'on appelle en France Bège ou Bée, était née en Irlande et désirant n'être connue que de Dieu, elle alla en Ecosse où elle mena quelques années la vie des anachorètes. Mais comprenant les dangers de la solitude, elle gagna dans le Cumberland le monastère d'Hacanos, où elle fut généreusement accueillie. Elle établit un monastère à Hartlepole dont elle fut abbesse, et où elle passa plus de trente ans dans la pratique des vertus du cloître. Elle mourut vers le milieu du VII^e siècle. Elle était si célèbre par ses miracles que le royaume de Norwège se mit sous son patronage.

LE BIENHEUREUX PIERRE ACOTANTO.

Dans le temps où le saint marchand Homobon donnait à Venise l'exemple de la piété et de la charité, un noble Vénitien, le Bienheureux Acotanto, donnait à Venise l'exemple d'une piété et d'une charité non moins admirables. Pierre, qui était riche, n'avait ni femme ni enfants : sa famille, étaient les pauvres. Leur nombre et leur misère augmentaient pendant les froids et les tempêtes de l'hiver. Pierre Acotanto fut pour eux un père tendre, mais longtemps inconnu. Comme, pendant la saison mauvaise, un grand nombre de pauvres à Venise demeuraient enfermés dans leurs misérables cabanes, exposés à mourir de faim, Pierre conduisit lui-même une barque chargée de vivres, de bois et de vêtements : il allait les déposer devant les portes des malheureux, frappant doucement pour qu'on ouvrît, et disparaissait aussitôt. Cette bonne action, répétée souvent au milieu des ténèbres de la nuit, finit par exciter la curiosité des pauvres : ils se mirent en embuscade pour surprendre et connaître l'homme généreux qui soulageait ainsi leur infortune. Pierre

se voyant pris sur le fait, exigea cependant le plus grand secret de la part de ces malheureux. Ce n'est qu'à sa mort que l'on apprit une foule de détails, non moins intéressants qu'ingénieux, touchant les œuvres de miséricorde pratiquées par ce saint homme. Sa bienheureuse mort, arrivée vers la fin du XII^e siècle, priva de leur protecteur les pauvres de cette populeuse cité : mais les miracles qui furent opérés près de son tombeau prouvèrent que ses charités lui avaient ouvert les portes du Ciel. Son corps repose dans la belle église de Saint-Basile. Le Pape Clément VIII a approuvé son culte

LE BIENHEUREUX HUBERT DE MIRABELLO,

ÉVÊQUE DE VALENCE.

Ce bienheureux personnage était entré fort jeune dans l'Ordre des Chartreux, et fut nommé à l'évêché de Valence en 1199. Il eut de rudes et longues guerres à soutenir pour la défense de ses droits, et se conduisit toujours selon les maximes de la morale de l'Évangile, ne recourant à la voie de la défense que lorsqu'il s'y vit forcé par des circonstances supérieures. Il ne mania jamais les armes en personne. Mais malgré la modération qu'il montrait dans toutes les occasions, eut avec des seigneurs plusieurs conflits dans lesquels Dieu lui accorda une protection visible. Il brisa l'orgueil d'un de ses vassaux, Gontard de Cabéol, qu'il fit enfermer dans une prison à Valence ; mais il lui pardonna bientôt après. La vie de ce vertueux Pontife fut une suite de traverses qu'il supporta avec une grandeur d'âme et qui força ses ennemis même à l'admiration. Hubert mourut le 27 février 1220, après avoir gouverné son diocèse pendant vingt ans. Ses vertus lui valurent le titre de Bienheureux¹.

¹ Emprunté à Mgr. Doney.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le Bienheureux Bénédict de Garoldo, était un Frère Lai chez les Capucins, dans les États de l'Église. Digne des premiers compagnons de saint François par l'innocente simplicité de son cœur et sa tendre pitié pour la très-sainte Vierge, il eut le bonheur d'en être secouru dans un de ses voyages.

Un jour qu'on l'envoyait à Rome, avec trois de ses Frères, la petite troupe s'égara si bien que, quand la nuit vint, elle se trouva perdue dans la campagne, ne voyant de tous côtés que désert et solitude.

Ne sachant où se diriger pour passer la nuit, car c'était en hiver, Bénédict tomba à genoux et, dans une vive et confiante ferveur, il se recommanda, lui et ses compagnons, à la toute sainte et immaculée Vierge Marie. Aussitôt après, il aperçut une lumière : il se releva et l'indiquant à ses Frères rassurés, ils marchèrent, en remerciant la Vierge très-sainte, dans la direction qui leur promettait un asile ; il leur sembla bientôt qu'ils avaient devant eux un château ; et ils ne se trompaient pas. Deux pages, envoyés à leur rencontre, les engagèrent à les suivre et les conduisirent à leur maîtresse. C'était une belle noble dame, assise devant une petite table ; elle lisait dans un livre de prières ou d'offices. Elle reçut les Frères avec une sollicitude, qui leur pénétra le cœur de reconnaissance et de confiance ; et elle ordonna aux deux pages de préparer tout pour leur souper et leur coucher.

Les quatre Religieux, après s'être restaurés, ne s'endormirent pas sans avoir rendu de vives actions de grâces à la bonté de Dieu, qui les avait si heureusement protégés ; et le lendemain, ils ne voulurent pas quitter le château où ils avaient passé une si bonne nuit sans aller remercier la dame qui les avait si généreusement accueillis ; ils la trouvèrent, comme ils l'avaient laissée la veille, à la même petite table et lisant dans le même livre. Elle leur donna une lettre et chargea ses deux pages de les accompagner jusqu'à la route pro-

chaîne, qu'ils n'avaient pas soupçonnée si près d'eux et qui devait les conduire à Rome.

La mystérieuse dame, en les congédiant, les avait tellement troublés, qu'ils avaient pris sa lettre sans remarquer qu'elle n'était pas cachetée et que l'enveloppe ne portait aucune adresse. Ce ne fut que quand les deux pages les eurent quittés qu'ils s'aperçurent de cette singularité. Ils décidèrent aussitôt qu'il fallait retourner au château, pour signaler cet oubli à la généreuse dame qui leur avait donné une hospitalité si douce. Mais en cherchant des yeux de tous côtés le château qu'ils venaient de quitter, ils ne découvrirent plus rien, quoiqu'il fit grand jour. Ils eurent beau se frotter les yeux : le château avait disparu.

Consternés d'un fait si merveilleux, ils se demandèrent, hésitant dans une humble admiration, s'il n'y avait pas là miracle de la Mère de miséricorde ; ils osèrent enfin ouvrir la lettre où ils trouvèrent ces seules paroles :

« Ne manquez jamais de vous confier en Jésus-Christ et en la très-sainte Vierge Marie, sa Mère ; ils seront toujours prêts à vous secourir. »

Alors ils tombèrent à genoux, pleurant de joie, et ne sachant comment remercier dignement la très-sainte Vierge d'un tel miracle de charité.

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

Saint Zacharie, prophète, qui, étant revenu fort âgé de la Chaldée dans sa patrie, fut inhumé auprès du Prophète Aggée.

¹

OCTAVO IDUS SEPTEMBRIS.

Zachariæ Prophetæ, qui de Chaldæa senex in patriam reversus, juxta gæum Prophetam conditus jacet. — In Hellesponto sancti Onesiphori Apostolorum Discipuli, cujus meminit sanctus Paulus ad Timotheum scribens. ibidem una cum sancto Porphyrio jussu Hadriani Proconsulis acriter verberatus, et a ferocibus equis raptatus, spiritum Deo reddidit. — Alexandria passio sanctorum Martyrum Fausti Presbyteri, Macarii et Sociorum decem qui sub Decio Imperatore et Valerio Præsidente pro Christi nomine abscis-

Dans l'Hellespont, saint Onésiphore, disciple des Apôtres, dont parle saint Paul dans son épître à Thimothee, qui, y ayant été cruellement flagellé en même temps que saint Porphyre, par l'ordre du proconsul Adrien, et trainé ensuite par des chevaux fougueux, rendit son âme à Dieu.

A Alexandrie, supplice de saint Fauste, prêtre, saint Macaire et dix de leurs compagnons, qui, sous l'empereur Dèce et le président Valère, consommèrent leur martyre en étant décapités pour le nom de Jésus-Christ.

En Cappadoce, saint Cottide, diacre, saint Eugène et leurs compagnons, martyrs.

En Afrique, saint Donatien, saint Préside, saint Mansuet, saint Germain et saint Fuscule, évêques, qui, dans la persécution des Vandales, ayant été cruellement battus de coups de bâton pour le soutien de la vérité catholique, par l'ordre du roi arien Hunéric, furent envoyés en exil. Parmi eux un Évêque nommé Létus, homme courageux et très instruit, fut brûlé après avoir supporté longtemps les incommodes de la prison.

A Vérone, saint Pétrone, évêque et confesseur.

A Rome, saint Eleuthère, abbé, serviteur de Dieu, qui au rapport de saint Grégoire, Pape, ressuscita un mort par le mérite de sa prière et de ses larmes.

Additions des autres Martyrologes.

Translation de saint Vincent Ferrier à Vannes.

Saint Saffier ou Saphire, confesseur, honoré à Saint-Julien près de Bourges.

tribus martyrium compleverunt. — In Cappadocia sanctorum Martyrum Cottidi Diaconi, Eugenii et Sociorum. — In Africa sanctorum Episcoporum Donatiani, Præsidi, Mansueti, Germani et Fusculi, qui in persecutione Wandalica jussu Hunnerici Regis Ariani pro assertione catholicæ veritatis fustibus virissime cæsi, exilio eliminati sunt : inter quos etiam Episcopus, nomine Lætus, strenuus atque doctissimus vir, post diuturnos carceris squalores incendio concrematus est. — Veronæ sancti Petronii Episcopi et Confessoris. — Romæ sancti Eleutherii Abbatis, servi Dei, quem sanctus Gregorius Papa tribuit oratione et lacrymis mortuum suscitasse.

Sainte Consolata, vierge honorée à Reggio où elle a une église.

Saint Bilfrid, orfèvre en Angleterre au huitième siècle.

Sainte Andropélagie, martyre sous Décius.

Translation de saint Hubert à Liège.

Saint Daouna, confesseur en Irlande.

Saint Frontignan de Carcassonne, martyr à Albe, dans le Montferrat.

Sainte Impéria, femme mariée honorée en Poitou.

Saint Gondolf ou Gondulphe, évêque de Metz mort en l'an 803, très-honoré à Gorze.

Saint Jassaï, roi d'Ethiopie, honoré chez les Grecs.

Saint Maing, abbé de Fuessen, dans le diocèse d'Aoste.

Saint Sancien, honoré à Sens, comme martyr de ce diocèse.

Martyrologe de la dernière persécution.

Nicolas Béné, curé au diocèse de Chartres, massacré comme prêtre non assermenté dans sa paroisse le 6 septembre 1792.

Joseph Cartier, prêtre du diocèse d'Aix, insermenté, massacré à Antibes le 6 septembre 1792.

Joseph Herbert, curé de Maillé au diocèse de Poitiers, insermenté, condamné à mort par le tribunal de la Charente-Inférieure, exécuté le 6 septembre 1793.

François Joseph Broly, curé dans la haute Alsace, déporté à Cayenne, mort à Sinnanary, d'une fièvre putride, le 6 septembre 1798.

Pierre Grandcolas, prêtre Carme, au diocèse de Verdun, déporté, mort à Rochefort le 6 septembre 1794.

Antoine Tournaire, curé au diocèse de Clermont, déporté, mort à Rochefort le 6 septembre 1794.

Jean-Baptiste Van Cauwemberg, prêtre du diocèse de Malines, déporté, mort à Konanama le 6 septembre 1798 à l'âge de 50 ans.

Claude-Barnabé-Laurent de Maselon, prêtre du diocèse de Limoges, déporté, mort le 6 septembre 1794 à Rochefort.

André Lepays, prêtre du diocèse de Quimper, insermenté, déporté dans le désert de Konanama, mort là de la peste le 6 septembre 1798.

Nicolas Muller, prêtre du diocèse de Trèves, pour refus de serment déporté à Cayenne, mort dans le désert de Sinnamary, le 6 septembre 1698.

Guignard (prénoms inconnus) prêtre et religieux minime, insermenté, condamné à la déportation, mort à Rochefort le 6 septembre 1794.

SEPTIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Sainte Reine, vierge et martyre. — **Saint Jean, martyr à Nicomédie.** — **Saint Euverte, évêque d'Orléans.** — **Saint Mesmin et ses compagnons, martyrs.** — **Saint Alpin, évêque de Châlons-sur-Marne.** — **Saint Cloud ou Clodeald.** — **Saint Théon, évêque.** — **Sainte Madelberte, abbesse.** — **Saint Almond et saint Thilbert, évêques d'Hexam.** — **Saint Gauzelin, évêque de Toul.** — **Saint Dierry, évêque de Metz.** — **Saint Jean de Lodi, évêque de Gubio.** — **Saint Étienne évêque de Die.** — **Sainte Agathoclie, vierge et martyre.** — **Le Bienheureux Thomas Tzugi et ses compagnons, martyrs au Japon.** — **Le Vénérable Chanoine Laurens de Masclou, Confesseur de la Foi.** — **Le Vénérable François Oudinot de la Boissière, Confesseur de la Foi.** — **Mémoire de la très-sainte Vierge.** — **Martyrologe Romain.** — **Additions des autres Martyrologues.** — **Martyrologe de la dernière persécution.**

SAINTE REINE,

VIERGE ET MARTYRE.

Sur le penchant du Mont-Auxois, dans la partie exposée au midi, s'est formé, au pied de l'antique Alise, un petit bourg qui en a conservé le nom.

Comment un simple village est-il devenu plus célèbre dans les chroniques de la France chrétienne, que la métropole d'Éduens dans les annales des Gaules? C'est qu'il a joint au nom d'Alise le nom d'une vierge martyre, c'est qu'il se nomme Alise-Sainte-Reine¹.

Une vieille chronique raconte ainsi son histoire² : Sainte Reine prit naissance dans la ville d'Alise, au pays d'Auxois dans le duché de Bourgogne; ses père et mère étaient païens.

¹ Cette ville, nommée Alesia, est très-célèbre par le fameux siège dont le succès assura aux Romains la domination dans les Gaules.

² Copie des actes du martyre de sainte Reine, tirée de la bibliothèque de Mgr l'Évêque d'Osnabruck, ville d'Allemagne, où le culte de cette Sainte est en grande vénération.

et joignaient à l'idolâtrie gauloise le culte de toutes les fausses divinités de l'empire romain.

L'an sept cent de Rome, cinquante-deux ans environ avant Jésus-Christ, Jules César, après la bataille sanglante qui assujétit si longtemps les Gaulois aux Romains, se rendit maître d'Alise; il laissa quelques troupes pour démolir la place, raser les fortifications et combler les fossés.

Un chevalier romain, nommé Lucius-Clementinus, devint amoureux de la sœur de Vergasillaune, général gaulois, fait prisonnier dans cette bataille; l'ayant épousée, il ne put jamais l'engager à le suivre à Rome; son amour ardent ne lui permit pas de se séparer d'elle; il obtint de Jules-César le commandement du pays des Mandubiens, appelé aujourd'hui Auxois, dont Alise était la capitale; il se fixa dans cette ville. Il y fit bâtir une superbe maison auprès d'une petite source, sur le penchant de la montagne.

Lucius-Clementinus, un de ses arrière-petits-fils, fit bâtir le château de Grignon, situé à deux mille pas, ou à une lieue d'Alise; il épousa une riche demoiselle du pays, l'an de Jésus-Christ 236. Sa femme lui donna pour premier enfant une fille, qui mourut en la mettant au monde. Le père, désolé, choisit une femme vertueuse, pour servir de nourrice et de mère à son enfant si chère. Il réussit au-delà de ses espérances; car cette femme, étant chrétienne, lui fit sucer, avec le lait, les vérités de la Religion. La fille de Clementinus fit des progrès remarquables, et mérita d'être baptisé à neuf ans. Peu après, elle consacra sa virginité à Jésus-Christ qu'elle choisit pour époux. Sa nourrice lui recommanda sur sa résolution un secret inviolable à l'égard de son père, qui formait dès lors les plus grands projets pour son établissement.

L'Empereur, l'an 250, envoya Olibrius que l'on nomme aussi Olibre, pour gouverner les Gaules; ce nouveau gouverneur voulut visiter la ville d'Alise, si fameuse par le sang que sa conquête avait coûté aux Romains.

Il vit dans cette ville Lucius-Clementinus, que le peuple appelait Clément; le commandant d'Alise lui fit le plus grand

accueil, le mena à Grignon, sa maison de campagne, où il avait rassemblé toute la noblesse du pays. Il n'y eut point de fêtes ni de plaisirs qu'il ne cherchât à lui procurer. Olibrius, épris de la beauté de l'unique héritière de Clementinus, ne trouvait de plaisir qu'à la voir, et à converser avec elle. La candeur, l'ingénuité, la douceur de cette jeune fille, le déterminèrent à la demander en mariage à son père. Clementinus, frappé d'une si noble alliance, promit sa fille au gouverneur, qui le pria de différer ce mariage jusqu'après son voyage d'Allemagne. Pendant ce temps, Clementinus, devait prévenir en sa faveur sa fille, qui n'avait alors que quatorze ans. L'an 252, Olibrius, de retour d'Allemagne, somma Clementinus d'exécuter sa promesse. La douleur et le désespoir étaient peints sur le visage de cet infortuné père. Il avait appris de la bouche de sa fille qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que Jésus-Christ, auquel elle était vouée. La vertueuse nourrice, pour éviter la fureur de ce père irrité, avait pris la fuite. La jeune élève, fortifiée par la grâce de son céleste époux, souffrait patiemment toutes les persécutions de son père, qui prétendait la forcer à changer de religion. Les plus durs traitements, la prison même, où il la tenait enfermée dans son château de Grignon¹ ne servirent qu'à allumer de plus en plus la foi dans le cœur de la jeune vierge.

Olibrius, ne pouvant croire ces choses, pria Clementinus de faire venir sa fille à Alise. Sitôt qu'elle y fut arrivée, il lui alla rendre visite. Plus épris que jamais de sa beauté, il donna une fête à toute la ville, où le luxe romain fut étalé dans toute sa

¹ Cette prison, en forme de tour, était en grande vénération chez les pieux romains. A l'époque surtout où ces pieux étrangers étaient exposés pendant les nuits entières sous la voûte du firmament, s'abandonnant à la ferveur de leur naïve dévotion, il se passait, dit-on, peu d'années sans que des feux merveilleux, partis des hauteurs de Grignon, apparussent à leurs regards comme des marques de la bonté divine et des reflets sensibles de la gloire de la Sainte qu'ils étaient venus vénérer.

On sait que le bourg d'Alise et le village de Grignon, élevés chacun sur une colline, comme sur des trônes formés par la nature, dominant gracieusement l'un au levant, l'autre au couchant, la plaine appelée *Vallée des Loums*, et couronnent avec élégance la vallée de Sainte-Reine, dont celle des *Loums* fait partie.

pompe. Les peuples, enivrés de joies et de plaisirs, regardaient déjà la fille de Clementinus comme leur reine ; de là, le nom de reine qui lui est resté. Son futur époux lui présenta les bijoux les plus précieux, qu'elle refusa avec tant de grâce et de modestie, que le cœur du Romain n'en fut que plus embrasé ; elle lui offrit enfin sa main, qu'elle ne put accepter, ayant pris, dit-elle, Jésus-Christ pour époux. A ces mots, l'amour d'Olibrius se tourna en rage ; sa fureur d'abord se déchaîna contre le malheureux père, qu'il menaça de dépouiller de tous ses biens, dans trois jours il n'obligeait pas sa fille à sacrifier aux dieux protecteurs de l'Empire, et à l'épouser. Les prières, les caresses, les pleurs, les gémissements de l'infortuné Clementinus furent vaines. Olibrius, étonné d'une si grande constance, la fit mener devant lui : n'ayant pu rien gagner sur elle, il désespéra de la vaincre.

Son zèle pour les faux dieux et son amour méprisé changèrent tout à coup le plus tendre amant en tyran le plus cruel. Elle fut dépouillée et elle fut fouettée pendant deux heures. Tant que son sang ruisselait de toutes parts, Reine bénissait le ciel, et montrait un visage si tranquille, qu'elle déconcertait ses bourreaux. On en substitua d'autres qui lui déchirèrent la chair avec des ongles de fer. Olibrius enfin rougit de sa cruauté ; ne put soutenir la vue d'un si tendre corps réduit à un état affreux : il ordonna qu'on la conduisît en prison. A peine fut-elle enfermée, qu'elle s'endormit. Le Ciel, qui lui envoyait un sommeil pour la fortifier, lui procura une faveur plus grande ; le croix d'une grandeur énorme lui apparut. Elle aperçut au haut une colombe qui lui annonça qu'elle recevrait le lendemain la couronne du martyr. Une espérance si flatteuse la veilla tout-à-coup : mais quelle fut sa surprise de trouver un corps aussi sain que si jamais il n'eût été frappé !

Le géolier, étant venu lui apporter quelque légère nourriture, pouvait à peine en croire ses yeux. Il courut annoncer le prodige à Olibrius, qui, le prenant pour un effet de la magie, s'en devint que plus furieux. Il ordonna au père de travailler pour la dernière fois à fléchir l'opiniâtreté du cœur de sa fille.

Clementinus, n'ayant pu réussir, la quitta désespéré, vomissant les plus exécrables imprécations et les plus horribles blasphèmes.

Olibrius, hors de lui-même, la fit attacher à un poteau, lui brûler les mamelles et les flancs avec des torches de poix allumées ; cet affreux supplice n'ayant servi qu'à ranimer le courage de la sainte, le tyran la fit jeter dans une cuve d'eau froide. A peine y fut-elle plongée, que ses fers se brisèrent, ses plaies disparurent, et la même colombe que pendant son sommeil elle avait aperçue au haut de la croix, vint se reposer sur sa tête : la terre trembla, la foudre gronda, les nues s'entrouvrirent ; une voix en sortit, et tous les spectateurs entendirent ces mots : « Venez, Reine, venez recevoir la palme due à votre courage et à vos vertus. » Ce nouveau miracle frappa les auditeurs, et un grand nombre se convertirent à Jésus-Christ. Olibrius, craignant une émeute populaire, ordonnât qu'on coupât la tête à la jeune vierge ; ce qui fut exécuté sur-le-champ. Il renvoya son corps au malheureux père, qui le fit inhumer dans un endroit retiré de sa maison, près d'une petite fontaine.

Ce fut en vain que la vertueuse nourrice et plusieurs autres chrétiens firent toutes les tentatives imaginables pour enlever des reliques si précieuses. La vigilance de l'aveugle et idolâtre Clément rendit tous leurs efforts inutiles. A peine cette vierge chrétienne avait-elle cessé de vivre, que toute la passion d'Olibrius se réveilla. Il cherchait de tous côtés celle qu'il venait de faire mourir si inhumainement ; puis il détestait sa barbarie et blasphémait horriblement contre le Dieu de Chrétiens. Enfin ne pouvant soutenir la vue d'un lieu où il avait lui-même sacrifié à ses dieux la personne qui lui était le plus chère, abandonna le pays, trois jours après le martyre de sainte Reine. Il arriva au mois de septembre, l'an du Christ 253. Cette vierge était alors âgée de dix-sept ans.

Quelques années après, vers l'an 274 ; l'empereur Aurélien renouvela la persécution contre les Chrétiens. Le gouverneur des Gaules, trop fidèle aux ordres de l'empereur, en fit per

un grand nombre ; il ne resta que fort peu de fidèles, qui furent obligés de se cacher. La mémoire du martyr de sainte Reine se perpétua parmi eux, et, dès qu'ils commencèrent à aspirer à la liberté, ils firent de nouveaux efforts pour découvrir les reliques de cette Sainte. Mais tout leur zèle demeura sans fruit, la maison de Clément étant occupée par un seigneur puissant qui ne leur en permit pas même l'entrée. Ce ne fut que vers l'an 864, qu'un saint abbé du monastère de Flavigny, nommé Égil, ayant trouvé dans les manuscrits de son abbaye qu'une vierge nommée Reine avait souffert le martyre à Alise, que son corps y était inhumé dans la maison de son père, transporta dans cette ville, en parcourut toutes les maisons. Il aperçut dans une vaste cour une colombe qui planait sur une grande pierre, il s'en approcha ; la colombe prit son vol, et revint jusqu'à trois fois, planant sur le même endroit, jusqu'au moment où Égil s'en retirait. Ce prodige étonna le saint abbé, à qui le Seigneur révéla la nuit suivante que, sous la pierre où la tombe s'était élevée, se trouvait le corps de sainte Reine, martyr. N'osant trop compter sur cette révélation, il alla consulter l'évêque d'Autun, nommé Jonas, qui vivait en odeur de sainteté ; il lui déclara le sujet de son voyage. Quelle fut la surprise du saint Evêque d'entendre, mot pour mot, ce que pendant le sommeil de la nuit précédente il avait pris aussi pour un vain songe ! Ne doutant plus que ce ne fût un avis du Seigneur, les deux Saints passèrent la nuit en prières, conjurant le Seigneur de guider leur démarche. Le lendemain, ils partirent pour Alise, et allèrent droit à la maison où Égil avait vu la colombe. Elle apparut encore aux deux Saints, planant sur la même pierre. Alors, sûrs de l'endroit où le corps de la Sainte était déposé, ils appelèrent le clergé du pays, et on chanta des psaumes, pendant qu'on pratiqua la fouille sous la pierre. On trouva bientôt le corps de la Sainte séparé de la tête, aussi intact que si elle venait d'expirer ; son père avait fait enfermer les chaînes avec le corps. On recueillit précieusement des reliques si remarquables. Le saint Abbé Égil, craignant d'abus de la crédulité du peuple qui s'était amassé en foule, passa

trois jours et trois nuits en prières sur le tombeau de la Sainte. Pendant cet espace de temps, Égil ne prit aucune nourriture. Puis, ayant aperçu près de là une fontaine, il fit à Dieu cette prière : Seigneur, daignez exaucer votre serviteur ; faites-le connaître combien vous chérissez vos Élus ; et, pour me confirmer dans la persuasion où je suis que je possède le véritable corps de sainte Reine, accordez au premier malade que je ferai plonger dans cette fontaine une parfaite guérison.

Plein de confiance dans la bonté de Dieu, le saint abbé vint apporter un homme perclus de tous ses membres, le fit plonger dans la fontaine, et le miracle de sa guérison s'opéra devant une grande multitude de Chrétiens ; le bruit en courut de toutes parts ; des malades de toute espèce s'y firent porter et aussitôt qu'ils se plongeaient dans la fontaine, ils se trouvaient guéris. La reconnaissance d'un si grand bienfait engagea quelques personnes riches à faire bâtir une chapelle sur le tombeau de la Sainte, et à y enclore la fontaine, où l'on vint dans la suite, des extrémités de la France, de l'Italie et de l'Allemagne, pour implorer la puissante intercession de sainte Reine.

Un bourgeois notable de Paris ayant été guéri d'une paralysie par l'usage de l'eau de la fontaine et l'intercession de sainte Reine, qu'il invoqua soir et matin pendant neuf jours, lui fit bâtir une chapelle dans cette capitale du royaume, qui propagea considérablement le culte de sainte Reine. Son corps fut transporté en grande pompe dans le monastère de Flavigny (en Bourgogne), qui conserve soigneusement un dépôt si sacré. Les autres reliques sont restées à la chapelle qu'il lui ont élevée ceux d'Alise. (TRIDON).

SAINT JEAN,

MARTYR A NICOMÉDIE.

Le 24 février de l'an 303, qui était le lendemain de l'ouverture de la grande persécution de Dioclétien contre la religion de Jésus-Christ, on publia dans la ville de Nicomédie en Bithynie

nie le premier édit contre les Chrétiens en présence de cet empereur, et du César Galère Maximien, qui en était le principal auteur. C'est le plus célèbre des édits donnés sur ce sujet, quoiqu'il n'en fût pas le plus rigoureux. Il ne condamnait personne à la mort ; mais il portait que les Chrétiens seraient privés de toutes charges et dignités ; qu'ils seraient déchus de tous privilèges ; qu'ils perdraient tous droits et toutes facultés ; qu'il n'y aurait ni rang de naissance, ni degré d'honneur, qui put les exempter de la question ; que toutes les demandes qu'on traiterait contre eux seraient accordées par les juges sans examen ; qu'eux au contraire ne seraient point reçus à demander justice ni pour violence, ni pour adultère, ni pour quelque autre action que ce pût être ; que la liberté serait ôtée aux affranchis ; que les esclaves seraient exclus de l'espérance de la liberté ; enfin que toutes les églises, tous les lieux d'assemblée, et autres édifices appartenant en commun aux Chrétiens seraient abattus et rasés jusqu'aux fondements ; et que les saintes Écritures et tous les autres livres concernant leur religion seraient brûlés dans les places publiques. L'édit ne fut pas plutôt affiché, qu'un Chrétien qui était d'une qualité fort distinguée dans le monde, et que son rang lui faisait extrêmement considérer, eut la hardiesse de l'aller déchirer, et de le déchirer devant tout le monde, se moquant des titres de *Gothiques* et de *Sarmatiques* que prenaient les empereurs, comme c'était l'ordinaire de se donner les noms des peuples qu'ils avaient vaincus. Eusèbe dit qu'il fut poussé à cette action par un zèle tout divin et par une foi ardente. Ce zèle parut excessif néanmoins et porté au-delà des mesures que la prudence aurait pu lui prescrire. Lactance qui reconnaît qu'il n'était pas dans les règles ordinaires, témoigne que si cette action n'était point louable elle marquait au moins une grande force de courage qui n'était pas commune. Mais le défaut en fut bientôt rectifié ; et Dieu acheva de la purifier par le feu du martyre. Ce Chrétien fut arrêté sur le champ et conduit devant

Non recte.

le juge. Il fut tourmenté de la manière qu'on peut bien se représenter après une telle action. Outre les tortures ordinaires de la question, il fut mis au feu sur la grille de fer, et il y fut rôti lentement, mais de telle façon qu'il n'y manquait rien. Il soutint son action au milieu des tourments avec une constance invincible, conservant jusqu'au dernier soupir la joie et la tranquillité de l'âme, et portant par sa patience ses propres bourreaux au désespoir de ne pouvoir pas même arracher de lui une plainte ni une parole qui marquât au moins quelque douleur. Il consumma enfin son sacrifice dans les flammes, et fut ainsi le premier qui se signala dans cette grande perfection depuis qu'elle eut été publiée dans les formes. Le 7 septembre est le jour auquel sa fête est marquée dans les martyrologes du XI^e siècle et dans le martyrologe romain.

SAINT EUVERTE,

ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

Vers l'an 358, sous le règne de l'empereur Constance, les Évêques de la province s'étaient assemblés à Orléans pour terminer, par le choix d'un digne Évêque, de tristes dissensions qui, depuis deux ans, agitaient la ville. Ils avaient ordonné à cet effet trois jours de jeûnes et de prières. Le second jour, un homme inconnu entre dans l'église et prie avec une grande ferveur. Il est remarqué par le clerc préposé à la porte du saint lieu. lequel, au moment où il sort, l'aborde et lui dit : Bon serviteur de Dieu, qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? et quel motif vous amène en cette cité ? — Je suis sous-diacre de la sainte Église romaine, mon nom est Euverte ; Bénévent est ma patrie. Je vais, parcourant ces contrées, à la recherche de mes deux frères, Eumorhius et Cassia, captifs que je brûle de rendre la liberté. — Cher voyageur, venez chez moi, dit le clerc, passez ici cette journée, et demain vous continuerez votre voyage. — Tous deux étant entrés dans la modeste demeure du clerc portier, celui-ci verse de l'eau sur les pieds du voyageur,

lève, les essuie de ses propres mains, et, ce bon office rempli, ils prennent ensemble leur frugal repas.

Le lendemain, Euverte avait repris le bâton du voyageur et continuait le pèlerinage de la piété fraternelle, quand, poussé par un secret mouvement du ciel, son hôte le rappelle : Ami de Dieu, ne sâvez-vous pas ce qui se passe ici ? Depuis deux ans que le Bienheureux Dénisian, Évêque de cette ville, a rendu son âme à Dieu, les habitants n'ont pu s'entendre encore pour l'élection d'un successeur. Deux partis se sont élevés, et chacun soutient son candidat par la violence. Le sang a coulé. Nous espérons qu'aujourd'hui enfin nous aurons un Évêque. Restez avec nous, vous serez témoin de son élection et de sa consécration. — Le pieux sous-diacre reprend alors le chemin de l'église et vient s'y placer à côté de son hôte, près de la porte. Les Évêques commencent des prières auxquelles le peuple mêle ses gémissements. Soudain, à l'une des fenêtres de l'édifice sacré, apparaît une blanche colombe ; elle entre, voltige avec un grand bruit d'ailes, sous les voûtes, sillonne l'air dans tous les sens, volé enfin vers la porte et s'arrête sur la tête de l'étranger. A ce spectacle, le peuple s'émeut : Manifestation du ciel ! s'écrit-on de toute part. Trois fois cependant le prodige se renouvelle, et les Évêques et le peuple, d'un concert unanime, appellent Euverte à succéder au Bienheureux Dénisian.

L'élu du Seigneur parut sur le Siège épiscopal d'Orléans avec un triple auréole de la doctrine, des vertus et des miracles. Un jour après son élection, sa prière éteignait subitement un incendie qui allait dévorer la cité tout entière. Profitant de l'enthousiasme excité par cet événement, le Saint invite son peuple de reconnaître le bienfait de Dieu en élevant un temple suffisant pour contenir la multitude toujours croissante des chrétiens. Puis, au jour fixé pour le commencement des travaux, il paraît, une pioche à la main, et après un signe de croix, se met à creuser la terre. Arrivé à peine à trois pieds de profondeur, il rencontre un vase rempli de pièces d'or et d'argent à l'effigie de l'empereur Néron. Aussitôt, appelant son

Archidiacre Mansuet : « Mon frère, lui dit-il, placés à la tête du peuple, nous lui devons l'exemple du désintéressement et de la justice. Ce trésor, d'après les lois appartient, du moins en partie, à l'empereur. Allez à Rome le lui présenter. » L'Empereur répondit noblement à cet acte de délicatesse chrétienne. Ayant reçu le trésor et la lettre de l'Évêque d'Orléans : « Hâtez-vous, dit-il au préfet Anatole, de rendre au vénérable Archidiacre tout ce qu'il a remis ; ce trésor est le bien du Seigneur, qui l'a réservé pour son culte. Vous y ajouterez, en outre, le double de sa valeur. » Le jour même où l'Archidiacre Mansuet revenait apporter à son Évêque ces présents de l'Empereur, le Saint recevait un messenger de l'Évêque de Soissons, qui lui racontait qu'un jour, étant aller prier, aux tombeaux des saints Martyrs Crespin et Crespinien, il avait entendu deux hommes qui faisaient à haute voix leur prière : « Glorieux Martyrs de Jésus-Christ, qu'il nous soit donné avant notre mort d'embrasser notre frère le sous-diacre Euverte, dont nous sommes séparés depuis longtemps. » Notre Bienheureux témoigna sa reconnaissance au Seigneur par un redoublement de zèle ; et au bout de trois ans, le jour de l'Invention de la sainte Croix, la nouvelle cathédrale fut dédiée à cette Croix adorable. De nouvelles merveilles éclatèrent le jour où l'on transporta solennellement dans cette église des reliques de la vraie Croix. Pendant qu'Euverte célébrait le divin Sacrifice, il aperçut, et plusieurs des assistants aperçurent également une main sortant d'un nuage lumineux, et donnant à l'hostie une triple bénédiction. Enfin, les hautes vertus et les fréquents miracles du Bienheureux lui donnèrent une telle autorité sur les populations, et la grâce de Dieu le remplit si abondamment, que pendant une de ses courses apostoliques, en trois jours seulement, près de sept mille païens reçurent le Baptême.

Après avoir consumé trente années, pendant lesquelles il assista au Concile de Valence, en 374, dans les sollicitudes de la charge pastorale et les œuvres de zèle, Euverte connut qu'il devait bientôt s'en aller à Dieu. Alors il réunit son clergé et les laïques notables de la cité, et leur persuada d'élire à sa

place l'abbé de Saint-Laurent, Aignan qui, destiné lui-même à un glorieux pontificat, sauvera Orléans des fureurs d'Attila, et ceindra, comme son prédécesseur, l'auréole des Bienheureux.

Après avoir consacré de ses mains le nouveau Pontife, Euverte se retira dans sa demeure, et bientôt s'y endormit heureusement dans le Seigneur, âgé de quatre-vingts-ans. C'était la veille de la fête de la Nativité de Notre-Dame l'an 388.

SAINT MESMIN ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

On sait qu'en 451, Attila étant entré dans les Gaules, campa auprès de Méry-sur-Seine, et menaça de piller et ravager la ville de Troyes. Saint Loup, évêque de cette ville, craignant pour son peuple, se mit en prière, à laquelle il joignit le jeûne, afin de détourner le malheur qui était près de fondre sur son troupeau. Après la première veille de la nuit qu'il passa en prières, il s'endormit de lassitude. Alors un Ange vint l'avertir en songe de purifier douze personnes d'une vie exemplaire, et de les envoyer au-devant de l'ennemi, à la tête desquels serait Mesmin (Memorius), prêtre ou archidiacre, avec Félix, diacre, et Maximien, sous-diacre, précédés de la Croix, et psalmodiant des paroles de l'Écriture-Sainte.

Le Saint exécuta ces ordres ; au lever du soleil les enfants qui furent choisis pour cette députation furent purifiés selon la forme indiquée. Le Pontife accompagné d'une multitude de peuple avec le clergé, chantant des psaumes, les conduisit hors de la ville et leur donna sa bénédiction. Saint Mesmin, avec ses compagnons, arrivèrent au village de Broluim sur les bords de la Seine. Dès qu'Attila les aperçut, il poussa son cheval pour aller à leur rencontre avec ses cavaliers. Son cheval s'abattit, et alors il dit à son préfet : Qui sont ces gens-là ? — Seigneur, dit Mesmin, nous sommes envoyés par Loup, notre évêque, pour vous supplier de sa part de ne point réduire en servitude la ville de Troyes. Le préfet dit au roi : Ces gens sont cause de l'accident qui vient de vous arriver, ce sont des ma-

giciens, ordonnez de les frapper par le glaive. — Vous me donnez un bon conseil, reprit le roi. Aussitôt plusieurs cavaliers de son escorte tranchèrent la tête à une partie des députés. Ne frappez point ce vieillard, dit Attila, montrant l'archidiaque Mesmin, qu'il s'en retourne et qu'il annonce dans sa ville ce qui vient de se passer. Brisez les vases qu'ils portaient comme les instruments de leur magie, et brûlez-en une partie. Tandis qu'ils brûlaient la croix, une esquille sauta dans l'œil de l'échanson, qui tomba et poussa de grands cris. Mesmin dit alors à Attila : Si vous croyez en mon Dieu, il est assez puissant pour guérir ce jeune homme. Mesmin fit le signe de la Croix sur l'œil du blessé, et aussitôt l'échanson fut guéri.

Ce miracle n'opéra pas la conversion du prince ; son père Seleus lui conseilla au contraire de faire périr Mesmin. Avant que de subir le sort qu'on lui préparait, le Saint demanda permission de se mettre en prières ; il demanda à Dieu de lui livrer la ville de Troyes du danger qui la menaçait, après qu'il dit à Attila : Achevez ce que vous avez commencé ; alors le prince tira son glaive et lui trancha la tête. Le sous-diaque Maximien avait été témoin de tout ce qui s'était passé. Le roi s'apercevant de sa douleur, le fit saisir et jeter dans la rivière. Après ce coup, les soldats ayant pris querelle ensemble sur le partage des dépouilles des saints Martyrs, en vinrent jusqu'à se battre, et quelques-uns furent tués.

Cependant Maximien étant revenu sur l'eau se sauva de la rivière, coupa des branchages dont il couvrit les corps des Martyrs. Il retourna sur la rivière et se cacha dans les broussailles. Ensuite, profitant des ténèbres de la nuit, il couvrit les corps de saint Mesmin et revint à Troyes rapporter tout ce qui s'était passé.

A cette nouvelle, saint Loup répandit des larmes, bénit le Seigneur, et s'imposa une pénitence considérable. La nuit suivante, il envoya plusieurs prêtres qui, conduits par Maximien, allèrent donner la sépulture à saint Mesmin et à ses compagnons de martyre. Vingt jours après, lorsque l'ennemi fut campé, il y retourna avec plusieurs personnes, et ayant

jeter les filets dans l'endroit de la rivière indiqué, on en retira la tête de saint Mesmin qui fut portée à son tombeau. Ses ossements sont dans le prieuré du village qui porte aujourd'hui son nom, et ceux de ses compagnons sont en partie à Saint-Martin-ès-Aires, sous le nom de reliques des saints innocents.

SAINT ALPIN,

ÉVÊQUE DE CHALONS-SUR-MARNE.

Saint Alpin, issu de parents nobles et Chrétiens, naquit à Baye, dans le territoire de Châlons-sur-Marne. Il fut élevé dans la piété et dans la connaissance des lettres. On le mit ensuite sous la conduite de saint Loup de Troyes, que Sidoine-Apollinaire appelle la règle des mœurs, la colonne des vertus, le Père des Pères, le plus vénérable des Évêques de l'Église de France. On peut juger des progrès qu'il fit dans cette école, par l'amour singulier qu'il conserva toujours pour son maître.

On croit qu'il accompagna saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes, dans le voyage qu'ils firent en Angleterre, pour achever de détruire les erreurs des Pélagiens. On sait qu'on avait alors la plus haute estime de sa sainteté et de ses lumières. Le peuple et le Clergé de Châlons l'élurent unanimement, quoique absent, pour remplacer l'Évêque Provinciaux qui venait de mourir. Lorsqu'il eut appris cette nouvelle, il voulut se soustraire à l'honneur qu'on lui faisait. Mais l'autorité de saint Loup l'obligea d'acquiescer à son élection.

Devenu le huitième évêque de Châlons, il remplit tous ses devoirs avec une fidélité parfaite, dans des temps très-difficiles. Ayant vu les barbares, commandés par Attila, menacer son diocèse, il s'adressa au Ciel avec grande ferveur, et il obtint par ses prières le salut de son troupeau, qui put voir achever dans les plaines de Châlons la déroute du fléau de Dieu. Saint Alpin mourut le 7 septembre, vers l'an 480, dans

le lieu de sa naissance ; et il y fut enterré. En 860, on transféra son corps à Châlons, dans la chapelle de Saint-André, devenue ensuite l'église de Saint-Alpin, et l'une des principales paroisses de la vieille cité.

Les reliques de saint Alpin sont renfermées dans deux reliquaires que les fidèles du diocèse de Châlons vénèrent avec beaucoup de dévotion. Chaque année, le lundi de la Pentecôte, on les porte solennellement en procession, avec les autres châsses de la ville.

SAINT CLOUD OU CLODOALD.

Clodoald, communément appelé Cloud, était fils de Clodomir, roi d'Orléans, et petit-fils du grand Clovis et de sainte Clotilde. Il naquit en l'an 522. Ayant perdu son père environ trois ans après sa naissance, il fut élevé avec Théobald ou Thibaud et Gonthaire, ses deux frères, par sainte Clotilde, qui leur donna une éducation très-chrétienne. Elle espérait les voir un jour en possession du royaume de leur père. Mais l'ambition de Childeberr, roi de Paris, et de Clotaire, roi de Soissons, leurs oncles, priva ces trois jeunes princes de l'héritage qui leur appartenait ; les deux rois barbares ôtèrent même la vie à Gonthaire et à Théobald. Le jeune Cloud échappa à la fureur des meurtriers de ses frères par une providence particulière, qui lui fit sentir que c'est dans le repos de la solitude que l'on trouve Jésus-Christ. Des serviteurs fidèles l'avaient enlevé et caché. Ses oncles le firent chercher, dans la crainte qu'il ne les dépouillât par la suite de ce que leur injustice les avait portés à lui ravir ; mais Dieu, qui se joue des desseins des hommes, sut si bien le soustraire à leur cruauté qu'il ne leur fut pas possible de le trouver. Le jeune prince élevé au sein d'une pieuse retraite, goûtait une joie trop grande dans le service de Dieu, pour penser à l'échanger avec les honneurs humains. Le jour et la nuit, il rendait grâces au Seigneur, qui l'avait retiré de Babylone, avant qu'il eût p

en éprouver la corruption. Un habillement rude et grossier lui donnait plus de satisfaction qu'il en eût trouvé sous la pourpre. Jamais l'amour de soi-même, qui accompagne si souvent les rois et les princes, ne put pénétrer dans le réduit obscur où il était devenu vainqueur des démons.

Comme on augmente en mépris pour la terre, à mesure qu'on augmente en grâces et en lumières, saint Cloud, comblé des faveurs du Ciel dans cette première retraite, voulut la quitter pour embrasser une vie encore plus parfaite. Dans ce dessein, il s'adressa à un saint solitaire nommé Séverin, qui vivait dans une cellule fort retirée, aux environs de Paris. On croit que c'était dans le lieu où est aujourd'hui la paroisse qui porte son nom. Séverin, à qui une longue expérience dans la vie spirituelle avait appris les moyens les plus sûrs de parvenir à la perfection, donna à saint Cloud les avis nécessaires pour le faire avancer de plus en plus dans la voie de l'Évangile. Il se revêtit aussi de l'habit monastique, comme pour lui apprendre qu'étant consacré à Dieu d'une manière particulière, il ne devait jamais penser à retourner dans le monde.

Saint Cloud demeura quelque temps avec Séverin, s'exerçant sous sa conduite à toutes les pratiques de la vie monastique, et s'efforçant d'arriver au Ciel par la voie étroite que Jésus-Christ a tracée. Mais la proximité de Paris et la réputation de saint Séverin l'empêchant de demeurer aussi inconnu qu'il le désirait l'être, il se retira dans la Provence. On ne connaît le lieu où il fixa sa demeure; on sait seulement qu'il y resta longtemps, et qu'il y fit plusieurs miracles qui le signaient encore plus qu'il ne l'avait été lorsqu'il demeurait avec saint Séverin; ce qui le détermina à retourner à Paris, où on le revint avec une grande joie.

Il fut ordonné prêtre par l'Évêque Eusèbe, vers l'an 551. Il exerça pendant quelque temps les fonctions de son ministère dans l'église de Paris; ensuite il se retira à deux petites lieues de cette ville, en un lieu qu'on appelait alors Nogent, sur la Seine; il y fit bâtir un monastère, qu'il mit sous la dépendance de l'église cathédrale de Paris. Ce fut là qu'il passa le

reste de sa vie, avec plusieurs Chrétiens que la crainte de se perdre dans le monde réunit auprès de lui.

Le monastère qu'il avait bâti fut changé depuis en une église collégiale, dans laquelle on conserve ses reliques : le lieu a pris son nom. C'est la ville de Saint-Cloud. — Le fils de roide venu anachorète y mourut vers l'an 560.

SAINT THÉON,

ÉVÊQUE.

Théan, Théon ou Théonote, né dans la Cambrie, au commencement du vi^e siècle, cultiva de bonne heure son cœur et son esprit, fit de grands progrès dans l'étude des Livres saints et entra dans le clergé à une époque périlleuse. Les Pélagiens avaient égorgé une foule d'autres savants qui lui étaient opposés. L'intrépide et docte Théon seconda puissamment saint Germain et ses collaborateurs contre l'hérésie. Il montra la voie de Dieu dans les diverses contrées du royaume.

La supériorité de ses lumières et de ses vertus le firent passer sur le trône épiscopal de Glocester, où il remplaça Eldad vers 545. Il y rendit tant de services, qu'il fut transféré sur le siège de Londres vers 553. Dieu qui allait éprouver son Église d'Angleterre, voulut lui donner un consolateur et un ferme appui. Longtemps Théon lutta contre les fléaux déchainés sur ses ouailles... Enfin, voyant en 586 la plupart des églises abattues par les Saxons qui n'avaient rien tant à cœur que d'anéantir le Christianisme, et qui dans les temples échappés à leur rage s'empressaient de placer leurs idoles, il fit couvrir de terre les sépultures qui recélaient des Reliques ; et emporta celles qui avaient été levées, et les vases sacrés, il s'en alla avec son clergé vers les montagnes de son pays. N'y trouvant pas encore assez de sûreté contre le torrent des barbares, réfugia dans l'Armorique, comme l'atteste Owen dans sa géographie Galloise.

SAINTE MADELBERTE,

ABBESSE.

Toute la noble et religieuse famille de sainte Madelberte a passé sous nos yeux, en nous présentant le spectacle touchant des plus héroïques vertus. La dernière, elle va entrer dans le séjour de la félicité, après avoir dignement marché sur les traces de ceux qui l'ont précédée.

On a vu, dans les vies de saint Mauger, surnommé Vincent, et de sainte Vaudru, que Madelberte était la plus jeune des filles que le Ciel leur avait données, et qu'elle se retira avec sainte Aldegonde à Maubeuge quand quand celle-ci y alla fonder un monastère. C'est là que, toute petite encore, elle eut à se former sous la direction d'une maîtresse si sage, déjà si expérimentée dans les voies du salut. Les vertus naissantes, que la jeune enfant avait pratiquées jusque-là dans sa famille, prirent alors un nouveau développement : aussi aspirait-elle à toutes ses compagnes, une sorte de respect et d'obéissance religieuse vénération. « Elle préparait et ornait sa lampe, et l'auteur de sa vie, afin que quand l'Époux des âmes viendrait frapper à la porte, il ne fût point obligé d'attendre ; et qu'elle entrât avec lui dans la gloire du Ciel. Car, disait aussi sainte Aldegonde à sa nièce, quand Dieu découvre des âmes complies de son amour et embrasées du désir de lui plaire, il les attire doucement à lui par les attraites de sa grâce, afin qu'elles croissent toujours de plus en plus dans la ferveur, qu'elles tendent avec une continuelle ardeur vers les biens célestes, et que, méprisant les vaines délices du siècle, elles marchent d'un pas ferme et inébranlable dans la voie qui conduit au Ciel. »

La pieuse et jeune Madelberte se montrait docile à ces sages instructions, et elles lui inspiraient toujours une ardeur plus vive pour le bien. A peine entrée dans le monastère de Maubeuge, elle se distinguait déjà par sa parfaite régularité, sa pureté, sa bonté et son esprit d'obéissance. Ce fut surtout

par une vigilance continuelle sur elle-même qu'elle surmonta les saillies ordinaires de l'enfance et de la jeunesse, et qu'elle montra toujours dans sa conduite une aimable et modeste gravité.

Sa charité pour les pauvres et les malheureux se révélait aussi très-souvent par les actes les plus touchants. Elle ne savait rien leur refuser, et elle se faisait un bonheur de pouvoir procurer quelque adoucissement à leurs peines ou à leurs privations. Ce sentiment s'était déjà beaucoup développé dans son cœur au sein de sa famille, en présence de ses parents qui lui donnaient, les premiers, l'exemple de la compassion pour les indigents et les affligés ; mais il semblait augmenter encore à mesure que l'âge donnait à Madelberte une plus exacte intelligence des besoins du pauvre.

Ces œuvres si saintes et si méritoires de la vénérable vierge avaient déjà répandu un vif éclat ; mais elles brillèrent sur tout aux yeux de tous, quand, à la mort de sa sœur sainte Aldétrude, elle fut chargée de la direction du monastère. Elle devint véritablement alors le modèle comme la supérieure de ses compagnes, qui pouvaient reconnaître dans toute sa conduite les exemples des vertus qui conduisent à la perfection de leur saint état. Sans cesse recueillie en la présence de Dieu, Madelberte se laissait diriger en toutes choses par ses inspirations et ses volontés. Sa prière était, pour ainsi dire, continuelle, et ses mortifications aussi grandes que multipliées. Une douce gaieté brillait dans les traits de son visage sur lesquels respiraient l'innocence, la douceur et la bonté. Lorsque l'esprit de ténèbres cherchait à la troubler par ses attaques, elle recourait avec confiance à Jésus-Christ, et répandant des larmes en sa présence, elle s'écriait avec le prophète : « O mon Dieu, dirigez mes pas dans la voie de vos commandements, afin que je ne sois pas ébranlée. Je vous offrirai de tout mon cœur un sacrifice de louange, et je bénirai sans cesse votre saint nom. » Lorsqu'elle s'occupait de bonnes œuvres, Dieu permettait quelquefois aussi que le démon cherchât à l'inquiéter par de vaines terreurs, mais toujours elle savait repousser

attaques et découvrir les embûches qu'il lui tendait. Ces luttes et ces victoires augmentèrent encore les mérites de la sainte abbesse, la rendirent plus expérimentée dans la direction des âmes, et lui donnèrent la connaissance parfaite des moyens d'avancer dans la vie spirituelle.

Sainte Madelberte gouverna sa communauté l'espace de neuf ans, et mourut vers l'an 705 dans les plus admirables sentiments de piété. Son corps, déposé avec honneur dans l'église du monastère, y devint aussitôt un objet de vénération pour les habitants de la contrée, qui avaient une grande confiance dans la puissance de ses prières. Quelques guérisons extraordinaires servirent encore à accroître cette dévotion des fidèles envers leur nouvelle patronne. Les auteurs en rapportent une autre, qui arriva peu de temps après la mort de la Sainte et qui fit grand bruit dans tout le pays.

Un homme très-religieux, des environs de Maubeuge, était devenu complètement sourd de l'oreille droite. Cette infirmité affligeait beaucoup, et il demandait souvent à Dieu qu'il daignât le guérir. Une nuit, pendant son sommeil, il crut entendre une voix qui lui disait : « Levez-vous, allez au monastère de Maubeuge, dans l'église de Saint-Pierre, où repose le corps de la vierge Madelberte : vous serez guéri auprès de son tombeau. » Le matin venu, cet homme se hâta d'exécuter l'ordre qui lui avait été donné, et se rendit au monastère, où l'on venait de commencer le Saint Sacrifice. Là, il se prosterna avec ferveur, et continue dévotement les prières de la Messe. Tout à coup, au moment où le prêtre chantait l'Évangile, il commença à éprouver une transpiration extraordinaire. Son visage pâlit, ses membres tremblent et une humeur aqueuse s'échappe de son oreille malade. Au même instant il se sent guéri de son infirmité, qui ne reparut plus dans la suite.

Les Reliques de sainte Madelberte restèrent à Maubeuge jusqu'en 722. A cette époque elles furent transportées à Liège par saint Hubert, le premier évêque de ce siège qui continuait ainsi de Maëstricht. On les plaça dans l'église cathédrale, après les avoir renfermées dans une châsse, où se trouvaient aussi

celles de saint Théodard, l'un des prédécesseurs de saint Hubert. Elles étaient encore très-bien conservées en l'année 1489 où on les visita.

Les églises de Liège et de Mons avaient un Office et une Messe propres au jour de la fête de cette Sainte, dont le nom se trouve aussi dans un grand nombre de Martyrologes. Elle était surtout honorée le 7 septembre¹.

SAINT ALCMOND ET SAINT THILBERT,

ÉVÊQUES D'HEXAM.

Saint Almond était un Moine de grande sainteté. On le tira de sa solitude pour le faire Évêque d'Hexam en Angleterre. Il joignit un monastère à l'église qui avait été bâtie par saint Wilfrid son prédécesseur. Il mourut vers l'an 780, et on l'honore le 7 de septembre, qui paraît avoir été le jour de sa mort. On lui donna pour successeur saint *Thilbert*, qui marcha sur ses traces, et dont l'épiscopat dura plus de trente ans. L'histoire n'apprend rien de plus, touchant ces deux saints Évêques. Leurs reliques furent portées à Durham dans le XI^e siècle, et elles y ont été honorées jusqu'à la prétendue réforme. Leur fête est marquée au 7 septembre dans plusieurs calendriers d'Angleterre.¹

SAINT GAUZELIN,

ÉVÊQUE DE TOUL.

Il était d'une illustre famille, avait été élevé dans le palais des rois, et fut fait Évêque de Toul en 922. Au faubourg de sa ville épiscopale s'élevait l'ancien monastère de Saint-Amand ou Saint Èvre, l'un de ses prédécesseurs; mais la discipline était fort déchue. Animé du même esprit que son vertueux Archidiacre Einold et saint Jean de Vandières. Gauzelin cherchait à y rétablir la régularité. Dans ce dessein, il se ren-

¹ Emprunté à M. l'Abbé Deslombes.

lui-même au monastère de Fleury-sur-Loire, où saint Odon venait de ramener la ferveur primitive. Il y étudia soigneusement et la lettre et la pratique de la Règle de saint Benoît, puis l'introduisit avec succès dans le monastère de Saint-Èvre, auquel il donna pour abbé Archambauld, qui justifia pleinement sa confiance. Et, afin que l'indigence ne fût pas un prétexte aux Moines de violer la Règle, il leur assigna plusieurs terres pour leur subsistance. Par la charte qu'il en fit dresser, et que nous avons encore, il les obligea à réciter tous les jours pour lui le psaume *De profundis*, et à faire tous les ans un service le jour de son anniversaire, avec ordre à l'Abbé de régaler la communauté ce jour-là. C'était vers l'an 935. Le nombre des Moines s'étant beaucoup augmenté depuis la réforme, il leur donna de nouvelles terres en 940, et fit confirmer tout par le roi Othon de Germanie. Du monastère de Saint-Èvre, la réforme se répandit dans plusieurs autres.

Le saint Evêque ayant ainsi réussi pour les Moines, entreprit d'en faire autant pour les Religieuses. En parcourant son diocèse, il remarqua sur le penchant d'une montagne, au pied de laquelle était le village de Bouxières, près de la Meurthe, une ancienne église dédiée à la très-sainte Vierge, où les pèuples affluaient souvent, parce que les malades y étaient guéris par l'intercession de la Mère de Dieu. Cette église était en négligée. Le saint Pontife résolut de lui rendre la splendeur convenable, et d'y rassembler en communauté, sous la Règle de saint Benoît, les Religieuses dispersées de côté et d'autre. Il y réussit également, leur assigna des terres pour leur subsistance, et leur donna pour Abbesse une sainte fille nommée Rothilde, que le reclus Humbert de Verdun avait convertie lui-même à la vie religieuse. Le Pape Étienne VIII, qui régna de l'an 939 à 942, informé de cette fondation par l'abbé Archambauld, la confirma par une lettre à l'abbesse Rothilde, dans laquelle il parle avec la plus tendre affection de grands éloges du saint Evêque de Toul, qui est honoré septième jour de septembre.

(ROHRBACHER.)

SAINT DIERRY,

ÉVÊQUE DE METZ.

Saint Dierry ou Thierry, premier de ce nom, était parent de l'empereur Othon le Grand. Il fut élevé en 966 sur le siège de Metz et l'occupa très-dignement. En 968, il fonda dans une île de la Moselle qui dépendait de son diocèse une abbaye qu'il mit sous le patronage de saint Vincent ; et peu après, engagé à accompagner l'empereur Othon, dans un voyage en Italie, il en rapporta beaucoup de saintes reliques dont il enrichit l'église de son abbaye et de sa cathédrale.

Riche de bonnes œuvres, le saint Évêque s'en alla à Dieu en 984. Il fut enterré, selon son désir, dans l'église de son abbaye. Et trois cents ans après ses funérailles, on retrouva son corps dans la chapelle qui le couvrait et qui était encore intacte. On l'honore le 7 de septembre.

SAINT JEAN DE LODI,

ÉVÊQUE DE GUBIO.

Jean, né à Lodi près de Milan, au premier tiers du xi^e siècle se consacra à Dieu dès ses jeunes années, et se présenta au monastère de Fonte-Avellane, au pied des Apennins. Saint Pierre Damien, qui en était abbé lui donna l'habit, et il reconnut qu'il avait en lui le plus remarquable de ses disciples. Jean fit tant de progrès dans les voies chrétiennes et dans les sciences sacrées, qu'il fut élu pour succéder à Rodolphe sur le Siège épiscopal de Gubio. Alors il écrivit la vie de saint Pierre Damien, qu'il alla rejoindre un peu plus tard dans les tabernacles éternels.

Sa mort eut lieu le 7 septembre de l'an 1106.

SAINT ÉTIENNE,

ÉVÊQUE.

Étienne fils d'un gentilhomme Lyonnais, seigneur de Châtillon, naquit à Lyon l'an 1155, et montra dès le berceau les semences de toutes les vertus, dont on lui vit produire des fruits merveilleux dans tout le cours de sa vie. Il était naturellement doux, modeste, caressant, officieux ; et faisait paraître dans l'enfance même une sagesse et une retenue qui imitait la gravité des vieillards. Aussi était-il exempt de la plupart des faiblesses et des défauts de ceux de son âge. Il apporta à l'étude d'excellentes dispositions d'esprit pour les sciences, et il y fit des progrès qui l'élevèrent bientôt, au-dessus même de ceux qui les lui enseignaient. Il écoutait en même temps un autre maître qui lui parlait au cœur, et qui lui inspirait un violent amour pour la véritable sagesse. Ce fut pour s'attacher à elle qu'il méprisa tous les plaisirs de la vie, tous les biens de la terre, et tout ce que le monde a de plus spécieux pour captiver les hommes. Cet amour le rendit chaste, humble et sobre. Il l'entretint par la mortification du corps, à laquelle il s'était porté dès son bas âge. Il pratiquait surtout l'abstinence d'une manière fort rigoureuse ; et non content de jeûner fréquemment, il s'interdit encore l'usage de la viande en tout temps. Il faisait sa principale occupation de la prière, et il donnait le reste de son temps à la méditation des vérités de l'Écriture et à l'exercice des œuvres de miséricorde. A l'âge de vingt-six ans il renonça entièrement au monde, pour se délivrer des pièges qu'il lui tendait, et il se retira dans la Chartreuse des Portes en Bourgogne, lieu rendu déjà célèbre par deux grands hommes, dont l'un était Bernard, prieur du lieu, la prière duquel, saint Bernard de Clairvaux son ami particulier, avait fait son exposition sur le cantique des cantiques ; l'autre était Anthelme, qui avait été depuis prieur de la grande Chartreuse de Grenoble, et ensuite évêque de Belley. Sa vertu se trouvant en sûreté dans cet asile, prit de si grands accrois-

sements, que bientôt elle parut égaler celle de ces deux saints personnages. Elle demeura néanmoins pendant plusieurs années presque inconnue aux hommes, par le soin qu'il prenait de la tenir supprimée dans le fond de la solitude, où il faisait servir le silence et l'obscurité à sa sanctification, avec tous les exercices de la pénitence. Ce qui commença à le découvrir au dehors, fut le besoin qu'eurent les Religieux de la Chartreuse d'un prieur pour la gouverner. Ils jetèrent les yeux sur Etienne, et pour vaincre la répugnance qui le faisait résister à leur choix, tous joignirent leurs forces, et le contraignirent de se rendre. Ils ne s'étaient pas trompés dans le jugement qu'ils avaient fait de sa sainteté et de sa prudence; et la conduite admirable qu'il garda dans l'exercice de cette charge, qui demandait, suivant leur Institut, encore plus d'exemples que d'instructions, ne servit qu'à les y confirmer.

La Providence divine le formait insensiblement, par les fonctions de cet emploi, à l'épiscopat auquel elle le destinait. Elle l'y appela l'an 1208 par les suffrages du clergé de la ville de Die en Dauphiné. Le peuple du lieu ayant appris que celui qu'on lui proposait pour être son pasteur, était une personne d'une éminente sainteté, le demanda avec tant d'ardeur, qu'au lieu de prendre d'abord le consentement du sujet qu'on choisissait, on envoya à Rome pour faire confirmer l'élection par le Pape Innocent III, afin de prévenir toutes les difficultés, par l'autorité apostolique. Le Pape accorda avec plaisir les provisions qu'on lui demandait pour Étienne, du mérite duquel il s'était fait informer en cette occasion; et il écrivit au Saint pour le reconnaître. Les députés de l'église de Die allèrent ensuite à la Chartreuse des Portes, et rendirent au Prieur les lettres du Pape, qui lui apprenaient pour la première nouvelle qu'il était évêque, et qui lui ordonnaient de se rendre au plus tôt à son diocèse. Etienne surpris, comme on peut se l'imaginer, demeura longtemps interdit. Les députés, qui étaient des Chanoines de son église, lui expliquèrent toute l'affaire de la manière qu'elle s'était passée; et voulurent lui faire comprendre, par la pureté des démarches qu'on y avait faites, qu'il

c'était l'Esprit de Dieu qui l'avait conduite. Le Saint leur dit qu'il s'étonnait que des gens aussi éclairés, qu'ils lui paraissaient, eussent jeté les yeux sur un inconnu, un homme sans expérience, élevé dans un désert, qui ne savait ni les affaires de l'Eglise ni celles du siècle, qu'il ne reconnaissait en lui aucune des vertus nécessaires à un Evêque, et qui devait tout son temps à la pénitence. Toutes ces raisons ne firent qu'augmenter l'ardeur des députés, qui sans s'arrêter à y répondre, se contentèrent d'y opposer l'autorité du Pape. Sa dernière ressource fut, qu'en qualité de Religieux, il n'avait plus de volonté particulière; et que ses vœux l'assujettissaient à son Supérieur, qui suivant l'esprit de son Ordre ne lui permettait pas de sortir. Les députés sans contester plus longtemps, obtinrent de nouvelles lettres du Pape, qui mandait au Prieur de la grande Chartreuse, d'obliger le Prieur des Portes à se soumettre. Etienne par ce moyen fut contraint d'obéir, après l'être caché en vain, et avoir essayé diverses voies pour se sauver. Il se laissa mener à Die, d'où il fut conduit à Vienne et sacré par trois Archevêques. Dès qu'il fut retourné à son Eglise, la grâce de l'ordination agit en lui d'une manière si sensible, que l'on fut extrêmement surpris, de voir celui qu'on avait cru seulement bon Religieux et homme de piété, remplir toutes les fonctions épiscopales avec tant de sagesse et de dignité. Sa vigilance, son zèle, sa charité s'étendaient à tout. Il instruisait ses peuples, corrigeait les vices, réformait les mœurs avec une application infatigable. Cependant il ne relâchait rien des austérités de la vie d'un Chartreux, à la solitude près, dont le sacrifice qu'il faisait à Dieu pour son troupeau, lui coûtait plus que le reste. La mesure des travaux qui lui étaient prescrits, se trouva comblée en peu de temps, et Dieu l'appela à la récompense éternelle dans la sixième année de son épiscopat, qui était la cinquante-huitième de sa vie, le 7 de septembre de l'an 1213. Son corps fut déposé dans l'Eglise cathédrale de Die, où Dieu fit paraître des marques sensibles de la sainteté de son Serviteur, et des indices de la gloire dont il l'avait couronné. Il fut depuis levé de terre et mis dans une

chasse précieuse, pour être exposé à la vénération des fidèles. Il y demeura jusqu'au xvi^e siècle, auquel les Huguenots le réduisirent en cendres et le dissipèrent.

SAINTE AGATHOCLIE,

VIERGE ET MARTYRE.

L'histoire ne nous a transmis ni le lieu ni l'époque de la naissance de cette jeune vierge qui souffrit le martyre avec une grande fermeté. Née de parents païens, Agathoclie fut obligée de servir en qualité de domestique chez une dame riche extrêmement abandonnée aux superstitions du culte des faux dieux. Elle avait le défaut d'être légère, inconsiderée et frivole. Elle fut ramenée de ses erreurs par une autre servante qui la convertit à la foi chrétienne et lui fit changer totalement de conduite. La maîtresse, qui s'aperçut de ce changement, voulut en savoir la raison, et l'ayant apprise, elle alla dénoncer Agathoclie au préfet de la province, qui fit arrêter la jeune vierge et l'enferma dans un sombre cachot. Traduite à plusieurs reprises devant le tribunal de cet homme sanguinaire, elle rendit un glorieux témoignage à Jésus-Christ dont elle répéta plusieurs fois le Nom sacré avec une tendre effusion. Fatigué d'entendre toujours ce nom si odieux aux païens, le préfet fit couper la langue à Agathoclie, qui, quoique mutilée, continua à invoquer son Sauveur. Pour mettre fin à ce combat, le cruel préfet la fit condamner aux flammes. Ce glorieux martyr arriva le 7 septembre de l'an 1240, en Espagne, où sainte Agathoclie est plus particulièrement honorée, ainsi que dans les provinces du midi de la France, voisines des Pyrénées.

LE BIENHEUREUX THOMAS TZUGI ET SES COMPAGNONS

MARTYRS AU JAPON.

Le 7 septembre, arriva l'heureuse mort du Père Thomas Tzugi, de la Compagnie de Jésus, et de ses deux hôtes. L.

Père Thomas naquit d'une famille noble, à Sonongai, sur le territoire d'Omura ; il fut élevé, dès sa plus tendre jeunesse, dans le séminaire d'Arima, et se consacra, en 1589, au service de Dieu dans la Compagnie de Jésus. Il devint un excellent prédicateur, et, dans sa langue, supérieur à tout autre. Chassé avec d'autres missionnaires, en 1614, il se retira à Macao ; mais après quatre ans d'exil il revint au Japon sous l'habit de marchand, et y reprit ses œuvres de zèle, tout en étant caché comme il le fallait alors ; il se déguisait de diverses manières pour tromper les regards des ennemis de la religion ; le plus souvent, c'était sous le costume de portefaix, avec un grand fagot de bois sur le cou, qu'il se rendait là où appelait le besoin des âmes. Mais la persécution croissant de plus en plus, il se découragea et en vint jusqu'à demander avec insistance sa sortie de l'Ordre. Dieu permettait ce moment d'oubli pour l'humilier à ses propres yeux et le glorifier ensuite davantage ; car le jour même où on le releva de ses vœux pour éviter un mal plus grand encore, il rentra subitement en lui-même et fit les plus pressantes instances pour être réadmis dans la Compagnie de Jésus. Les supérieurs, qui avaient à lui reprocher que cette faiblesse, le soumièrent d'abord à de longues épreuves qu'il supporta en s'exposant avec courage à tous les dangers, et ils lui permirent ensuite de renouveler ses vœux de religion.

Le Père Tzugi avait été invité par un brave Chrétien de Nagasaki, nommé Louis Maqui, à venir célébrer chez lui la fête de sainte Marie-Madeleine ; il terminait à peine le divin sacrifice qu'un des gouverneurs, l'apostat Feizo, qui en avait entendu vent, envoya des soldats pour le prendre. Interrogé qui il était, d'où il venait et pourquoi : Qui je suis, répondit-il, vous n'en aurez connaissance par tout le peuple de cette ville qui, pendant tant d'années, a vu Thomas Tzugi, religieux de la Compagnie de Jésus, et l'a entendu prêcher la foi chrétienne. Or, je suis celui-là même, prêt à soutenir, au prix de mon sang, la vérité que j'ai fidèlement enseignée. L'apostat qui avait été tant de fois son auditeur le reconnut, et sans vouloir

rien entendre davantage, il le fit conduire à la prison d'Omura. Sa fermeté eut l'occasion de s'y montrer encore davantage, en repoussant les violents assauts de ses parents renégats qui vinrent souvent lui offrir l'antique patrimoine de ses ancêtres s'il voulait renoncer à la foi chrétienne.

Après treize mois et demi de prison, on reconduisit le Père Thomas à Nangasaki et on le condamna au feu avec Louis Maqui, chez lequel il avait été arrêté, et Jean, son fils adoptif. Pendant la marche, il prêcha au peuple avec une ferveur extraordinaire. Du poteau où il était lié, il se tourna vers ses deux compagnons, et pour les fortifier dans cette dernière épreuve, leur parla des ignominies et des douleurs de Jésus-Christ d'une manière si expressive, que Feizo, qui le voyait sans l'entendre, s'en douta et dit : Voilà qu'il enchante l'âme de ses compagnons en leur racontant la Passion de Jésus-Christ. Quand le feu fut mis au bûcher, il les bénit tous deux, puis se recueillit en lui-même et leva les yeux au Ciel avec un visage plein de sérénité. Il pria en silence et ne faisait aucun mouvement pendant qu'on le brûlait. Se sentant près de mourir, il chanta le psaume *Laudate Dominum omnes gentes* après quoi il expira et tomba étendu sur le dos. Dans ce moment, Louis Martinez de Figueredo et d'autres Européens et Japonais furent témoins d'un fait merveil' eux, qu'ils certifièrent avec serment dans les procès-verbaux, c'est que la doctrine du Père Thomas restait intacte, quand tout le reste de son corps était consumé de plus en plus par le feu, puis qu'elle s'ouvrit tout à coup d'elle-même et qu'ils en virent jaillir une flamme haute de trois palmes dont la beauté et la transparence l'emportaient sur toute autre flamme connue. On aurait dit un pur rubis, ce sont leurs propres paroles. Elle dura le temps de réciter deux *Credo*. Le Père Thomas Tzugi mourut le 7 septembre 1627, ayant un peu plus de cinquante-sept ans. Il fut béatifié par Pie IX en 1867. (BOÉRO)

LE VÉNÉRABLE CHANOINE LAURENS DE MASLOU,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Claude Barnabé Laurens de Maslou, chanoine du Dorat, au diocèse de Limoges, fut déporté à l'âge de cinquante-neuf ans, à l'île Citoyenne. Ce digne et respectable prêtre avait l'esprit très-cultivé et un aimable caractère. Il fit paraître aux approches de la mort autant de résignation, de calme et de sérénité, qu'il avait montré de religion, de douceur et d'aménité avant de tomber malade. Au reste, ces estimables qualités qui faisaient proprement le fond de son caractère, n'abandonnèrent pas un seul instant sa belle âme, durant tout le cours de sa vie.

Dieu l'appela à lui le 7 septembre 1794.

LE VÉNÉRABLE CHANOINE FRANÇOIS OUDINOT DE LA BOISSIÈRE,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Ce saint ecclésiastique, chanoine de Saint-Germain au diocèse de Limoges, conseiller-clerc du parlement de Bordeaux, fut déporté à l'île citoyenne. La place honorable qu'il avait occupée dans une cour souveraine de judicature, n'avait ni enflé son cœur, ni altéré sa piété. Il était doux, affable, complaisant, même pour ses persécuteurs, jusqu'à faire habituellement l'office de tailleur pour les gens de l'équipage, assis près d'un sabord dont l'ouverture répandait un peu de clarté sur son ouvrage. On se doute bien qu'il ne gagnait autre chose à exercer ce métier humiliant, que de fuir l'oisiveté, et de recevoir de ses pratiques quelques morceaux de pain lorsqu'il les contentait, et des injures lorsque leurs habillements n'étaient pas prêts à point nommé. Soit force de tempérament, soit heureux effet du travail journalier, par lequel il avait trouvé le secret d'écarter l'ennui et d'affaiblir le sentiment de ses maux, sa santé se maintint longtemps en assez

bon état. Mais enfin atteint de la contagion comme tous ses confrères, et sentant sa fin approcher, il demanda à se confesser. Son confesseur voulut le rassurer sur le danger de sa maladie, et lui faire entrevoir quelque espoir de guérison : *Eh! de quoi me parlez-vous*, lui répondit l'abbé de Laboissière, en l'interrompant avec vivacité ; *croyez-vous que je tiennne à cette vie? Ah! parlez-moi plutôt de la vie future et de la possession de Dieu!* Tels furent les sentiments dans lesquels expira ce digne prêtre, qui avait le jugement aussi sûr et aussi solide, que son humeur était sociable et obligeante. Il avait servi de second à l'abbé de Cardaillac.

Il mourut le 7 septembre 1794.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

Vigile de la fête de la Nativité de la très-sainte Vierge. Ce fut le Pape Grégoire XI qui l'établit en revenant d'Avignon à Rome. Urbain VI, son successeur, institua aussi en ce jour un jeûne de dévotion, et non de précepte, l'an 1378 ou 1379.

La fête de la Nativité de la très-sainte Vierge, qui se célèbre dans le mois où commence l'automne, complète les fêtes principales de la Reine du Ciel et de la terre établies aux quatre saisons de l'année : l'Annonciation à l'ouverture du printemps, l'Assomption au milieu de l'été et l'Immaculée Conception à l'approche de l'hiver. Comme l'Eglise sanctifie les quatre parties de l'année par un jeûne solennel qu'on nomme les Quatre-Temps, elle veut en quelque sorte que ces différentes saisons soient aussi consacrées à la très-sainte Vierge et mises sous sa protection par une fête spéciale en chacune d'elles.

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

A Nicomédie, fête de saint Jean, martyr, qui, voyant le

¹

SEPTIMO IDUS SEPTEMBRIS.

Nicomediæ natalis beati Joannis Martyris, qui cum videret crudelia edicta

cruels édits contre les Chrétiens affichés sur la place publique, enflammé de l'ardeur de la foi, y mit les mains, les arracha et les mit en pièces. Ce qui ayant été rapporté aux empereurs Dioclétien et Maximien, résidant alors dans cette ville, ils lui firent souffrir tous les genres de supplices. Cet homme, plein de noblesse, les souffrit avec tant de sérénité extérieure et intérieure, qu'on ne vit pas même en lui de marques de tristesse.

A Césarée en Cappadoce, saint Eupsyque, martyr, qui, sous l'empereur Adrien, fut accusé d'être chrétien et jeté en prison. En ayant été retiré peu de temps après, il vendit son patrimoine et en donna le prix, moitié aux pauvres, moitié à ses accusateurs comme à des bienfaiteurs. Mais ayant été arrêté le nouveau, il eut le corps déchiré sous le juge Saprice, et, percé d'un coup d'épée, il consumma son martyre.

A Pompéiopolis en Cilicie, saint Sozon, martyr, qui, ayant été jeté dans le feu, sous l'empereur Maximilien, y rendit l'esprit.

A Aquilée, saint Anastase, martyr.

Adversus Christianos in foro pendere, fidei ardore accensus injecta manu, detraxit atque discerpit : cumque hoc relatum esset Diocletiano et Maximo Augustis in eadem urbe constitutis, omnia suppliciorum genera in eum experiri jusserunt : quæ vir nobilissimus tanta alacritate vultus ac spiritus tulit, ut ne tristis quidem pro his videri potuerit. — Cæsareæ in Cappadocia sancti Eupsychii Martyris, qui sub Hadriano Imperatore accusatus quod christianus esset, in carcerem conjectus est : et paulo post inde emissus, patrimonium statim vendidit, et pretium partim pauperibus, partim accusatoribus tanquam benefactoribus distribuit : sed iterum comprehensus, sub Satio Judice dilaniatus, et gladio confossus, martyrium consummavit. — Pompeiopolis in Cilicia sancti Sozontis Martyris, qui sub Maximiano Imperatore ignem injectus, reddidit spiritum. — Aquilejæ sancti Anastasii Martyris. — territorio Augustodunensi sanctæ Reginæ Virginis et Martyris, quæ sub consule Olybrio, carceris, equulei, ac lampadarum perpessa supplicia, cum capitali sententia damnata, migravit ad Sponsum. — Trevis sancti morii Diaconi et Sociorum Martyrum, quos Attila Rex Hunnorum interfecit. Aurelianis in Gallia depositio sancti Evortii Episcopi, qui primo Romanæ ecclesiæ Subdiaconus, dehinc divino munere per columbam designatus est antefex præfatæ urbis. — In Galliis sancti Augustalis Episcopi et Confessoris. Capuæ sancti Pamphili Episcopi. — In territorio Parisiensi sancti Clodoaldi esbyteri et Confessoris.

Au territoire d'Autun, sainte Reine, vierge et martyre, qui, sous le proconsul Olybrius, ayant souffert les supplices de la prison, du chevalet et des lampes, fut condamnée à la peine capitale, et alla trouver son céleste Epoux.

A Troyes, saint Mesmin, diacre, et ses compagnons, martyrs, qu'Attila, roi des Huns, mit à mort.

A Orléans en France, mort de saint Euverte, évêque, qui fut d'abord sous-diacre de l'Eglise romaine, et ensuite fut miraculeusement désigné par une colombe, pour être pontife de l'Eglise désignée ci-dessus.

Dans les Gaules, saint Autal, évêque et confesseur.

A Capoue, saint Pamphile évêque.

Au territoire de Paris, saint Cloud, prêtre et confesseur.

Additions des autres Martyrologues.

Saint Heldouard, évêque de Dermonde.

Saint Paragoire (*Parargorius*) avec saint Parthée, saint Séverin, saint Partempée, martyrs dans l'île de Corse; et la cathédrale de Nodi, dans l'état de Gênes, est dédiée sous leur invocation.

Sainte Carême, (*Carissima*) vierge du diocèse d'Alby, au vi^e siècle.

Saint Eucarpe et saint Phengont, martyrs à Amise en Paphlagonie.

Saint Eustache, abbé de Flaix.

Saint Facile, (*Faciolus*) honoré sous ce nom dans le Maine, sous le nom de Fazion dans le Poitou.

Saint Goldrophe, Chanoine régulier honoré en Portugal.

Saint Jofroy, (*Theofredus*) honoré dans le Piémont.

Saint Vivence, évêque de Reims, mort vers l'an 380.

Saint Gorgon, martyr avec saint Sébaste, à San-Péle dans l'Abruzze, sous l'empereur Julien l'apostat.

Saint Gras, évêque d'Aoste, au commencement du ix^e siècle.

Saint Tiéfroy, (*Theofredus*) présumé soldat de la légion thébénne, honoré à Cerisoles et Piémont.

Martyrologe de la dernière persécution.

François Bardinet, prêtre du diocèse de Limoges, condamné pour refus du serment schismatique à la déportation, mort à Rochefort le 7 septembre 1794.

Joseph Havelange, prêtre du diocèse de Malines, conduit à Rochefort pour refus de serment, déporté à Cayenne, de là à Sinnamary mort là à l'âge de 50 ans, le 7 septembre 1798.

Louis-François Hurache, prêtre du diocèse de Soissons, déporté comme insermenté, descendu à Cayenne, relégué dans le canton d'Oyepok, mort là le 7 septembre 1798, à l'âge de 70 ans.

Pierre David, prêtre du diocèse de Clermont, déporté, mort à Rochefort à l'âge de 44 ans le 7 septembre 1794.

Jean-Pierre Divine, prêtre de la cathédrale de Rouen, déporté comme insermenté, mort à Rochefort à l'âge de 58 ans, le même jour.

Pierre-François Nuybrecht, prêtre de la cathédrale de Gand, déporté à la Guyanne, mort du scorbut à Konanama, ce jour même 1798.

Claude-Joseph Lallemand, prêtre-Carme au diocèse de Nancy, déporté, mort à Rochefort le 7 septembre 1794.

Jacques-Pierre Vinand, prêtre du diocèse de Saintes, insermenté aussi, déporté et mort à Rochefort à l'âge de 49 ans, le 7 septembre 1794.

HUITIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

La Nativité de la très-sainte Vierge. — Saint Eusèbe, saint Nestabe et saint Zénon, frères et Martyrs. — Saint Sidronius, martyr à Rome. — Saint Anastase II, Pape. — Saint Disibod ou saint Disen, abbé de Disenberg et évêque régional. — Saint Corbinien, évêque de Frisingue. — La Bienheureuse Contessa, vierge. — Le Bienheureux Dominique Castellet, Frère Prêcheur et ses Compagnons, martyrs au Japon. — Le Vénérable Charles Caradec, fondateur de la Congrégation des Ouvriers-Pieux. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

LA NATIVITÉ DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

C'est avec beaucoup de raison que l'Église adressant aujourd'hui la parole à la glorieuse Vierge Marie, lui dit dans son tressaillement de joie : *Votre naissance, ô Vierge Mère de Dieu, a rempli tout le monde de consolation et d'allégresse parce que le soleil de justice Jésus-Christ notre Dieu est né pour vous, lui qui nous a tirés de la malédiction où nous étions plongés, et nous a comblés de bénédictions : et qui ayant ruiné l'empire de la mort, nous a fait entrer dans la vie éternelle.* En effet, qui ne se doit pas réjouir du jour de la naissance de cette aimable Reine ? Si l'Ange Gabriel assura Zacharie que plusieurs se réjouiraient à la naissance de saint Jean-Baptiste son fils, qui ne devait être que l'Ange, le Prophète et le Précurseur du Messie ; avec combien plus de sujet doit-on tressaillir d'allégresse à celle de Marie qui doit bientôt en être Mère ?

Cette fête n'est pas pour une ville ou pour un peuple seulement : elle est pour les Juifs et pour les Gentils, pour les pieux et pour les justes, pour les vivants et pour les morts. Elle est pour les siècles qui ont été et qui seront : elle est pour

le temps et pour l'éternité. Enfin c'est une fête universelle, parce que le bien qu'elle promet et qu'elle annonce n'est pas un bien particulier et limité, mais un bien qui s'étend à toutes sortes d'âges, de conditions et de personnes. Le Père Éternel y prend intérêt, parce qu'il lui naît une Fille, qui donnera une nouvelle nature et une nouvelle naissance à son Fils unique. Le Verbe divin y prend intérêt, parce qu'il lui naît une Mère, qui le revêtira d'un corps mortel pour être sous ce corps le Sauveur et le Rédempteur du monde. Le Saint-Esprit y prend intérêt, parce qu'il lui naît une Epouse, un temple vivant, qui sera le plus digne sujet des influences et des opérations de sa grâce. Les Anges et les hommes y prennent part, parce qu'il leur naît une Maîtresse et une Reine, qui contribuera de sa substance et de son sang pour leur produire un Réparateur. Les Pères des Limbes y prennent intérêt, parce qu'en Elle paraît l'aurore qui les assure que le temps de leur délivrance est proche. Enfin tous les siècles passés et les siècles à venir y prennent intérêt, parce qu'il leur naît une Souveraine, qui sera par son Fils, Homme-Dieu, la source de leur rétablissement et de leur bonheur.

Les princes et les grands de la terre ont toujours célébré avec beaucoup de solennité le jour anniversaire de leur naissance, en faisant de grandes largesses au peuple, et donnant des jeux et des spectacles publics, comme les saintes Lettres nous l'apprennent de Pharaon, d'Antiochus et d'Hérode ; Marro, des anciens Romains ; Herodote, des rois de Perse ; et l'histoire ecclésiastique de la plupart des Césars et des Augustes ; mais les sages ont condamné cette coutume, et en ont publié l'erreur et la vanité. Jérémie, bien loin de bénir le jour de sa naissance, ne lui donne que des malédictions. Job souhaite que celui où il était né, soit effacé du nombre des jours, et qu'on ne le compte jamais. Salomon préfère celui où nous mourons à celui qui a donné la vie. L'Église même en parlant des Saints dans son Martyrologe, ôte le nom de naissance au jour qu'ils sont venus au monde, pour le donner à celui de leur mort. Mais si ce pieux sentiment est le plus juste

et le plus raisonnable à l'égard des autres hommes, il ne le peut être à l'égard de notre aimable Souveraine. La naissance de Marie n'est ni pour elle, ni pour nul autre un sujet d'affliction et de regret, mais plutôt un sujet de consolation et de joie. En effet, ce qui portait Job aussi bien que d'autres Saints à regretter le jour de leur naissance, c'est qu'ils considéraient qu'ils étaient nés pécheurs, et les objets de la haine et de l'indignation de Dieu ; qu'ils étaient nés misérables et sujets aux châtimens rigoureux de la justice divine ; et enfin qu'ils étaient nés fragiles, et dans une pente et une inclination continuelle au péché. Or toutes ces raisons n'ont point de lieu dans Marie. Elle n'est point née criminelle et haïe de Dieu ; mais toute sainte et chérie de sa divine Majesté. Elle n'est point née misérable et couverte de malédiction et d'opprobre ; mais parfaitement heureuse et comblée de grâces et de bénédictions. Elle n'est point née fragile, infirme et portée au péché, mais forte et vigoureuse et dans l'incapacité de commettre aucun péché.

Il serait inutile de prouver que la très-sainte Vierge n'est pas née criminelle et l'objet de la haine et de l'indignation de Dieu comme le reste des hommes ; puisque la piété des fidèles est si persuadée de cette vérité, qu'elle ne peut entendre le contraire sans horreur. Il sera facile de le conclure de ce que nous dirons sur le mystère de sa Conception, où nous ferons voir qu'elle n'a jamais contracté le péché originel, et que son âme au moment de son union avec son corps, a été préservée de toute souillure. Mais il faut inférer de ce principe, qu'elle était dès le temps de sa naissance l'objet de l'amour et des complaisances de Dieu : car comme dans les hommes il n'y a point de milieu entre le péché et la grâce, aussi en Dieu à l'égard il n'y a point de milieu entre l'amour et la haine. Dieu aime tous ceux qu'il ne hait pas, et il hait tous ceux qu'il n'aime pas : puis donc que dès-lors Marie n'était point l'objet de la haine et de l'aversion de Dieu, il faut nécessairement dire qu'elle fut l'objet de son amour.

Mais c'est peu dire qu'elle était l'objet de son amour :

ons que Dieu dès ce moment l'aimait excellemment, l'aimait ingulièrement, l'aimait souverainement. L'Époux dans le antique des Cantiques nous exprime ce mystère par une radation merveilleuse. Premièrement il l'appelle sa toute elle et sa bien-aimée en lui disant : *Surge, amica mea, speciosa mea, et veni, columba mea in foraminibus petrae, in camera maceratae. Levez-vous, la plus chère aussi bien que la plus elle de mes amantes. Il y a assez de temps, ô ma colombe, ue vous êtes renfermée dans les trous de la pierre et dans le veau de la mesure, (il veut dire dans le sein de sa Mère au-travant stérile.) Venez, hâtez-vous, montrez-vous sur la terre, traisez au monde.* Il lui donne encore le même nom en beaucoup d'autres endroits du même cantique.

Mais il ne se contente pas de l'appeler sa bien-aimée, il l'appelle encore absolument la bien-aimée. Sur quoi il faut remarquer qu'entre les noms de Notre-Seigneur, un des plus aux et des plus charmants est celui de *Dilectus*, le Bien-aimé. Épouse dans le même cantique l'appelle souvent son Bien-mé. Le Père Éternel sur le mont Thabor l'honore aussi même titre en lui disant : *C'est là mon Fils bien-aimé, en i je prends mes complaisances.* Mais le Roi-Propète l'appelle par deux fois absolument le Bien-Aimé : *Rex virtutum dicti, dilecti.* Le Bien-Aimé selon sa Personne divine, parce e, comme dit saint Paul, il est le Fils de la dilection du re, *Filius dilectionis.* Le Bien-Aimé selon sa nature humaine, rce qu'il est le plus beau et le plus aimable des enfants des mmes. Le Bien-Aimé à l'égard de Dieu, le Bien-Aimé à l'égard des créatures capables d'amour : *Dilectus, dilectus.* Mais ne s'approprie pas tellement ce nom, qu'il ne le communique aussi à son Épouse. Il dit aux filles de Jérusalem : *Je vous jure de ne point éveiller la Bien-Aimée, qu'elle ne te rille.*

Et remarquez que selon l'Hébreu il n'y a pas *Dilectam*, la en-Aimée : mais *Dilectionem, amorém, delicias*, la dilection ème, et les délices mêmes, pour nous faire entendre que arie a été l'amour et les délices de Dieu ; et que comme il

est impossible que l'amour soit sans amour, aussi il ne s'est pu faire que Marie fût un moment sans être aimée. Enfin l'Époux l'appelle *Charissimam in deliciis*, c'est-à-dire, celle qu'il aime au-dessus de toutes les autres, et dans laquelle il prend son plus grand plaisir. Les saints Pères en parlent de même. Saint Bonaventure dans son livre intitulé *de Speculo* dit excellemment : *Quid mirum si præ omnibus diligat quæ præ omnibus est dilecta?* Quelle merveille que cette admirable Vierge aime Dieu plus que toutes les autres? Et saint Anselme appelle l'amour de Dieu pour elle, immense, ineffable, impénétrable.

Mais pourquoi le Seigneur a-t-il eu tant d'amour pour elle? Il en rend lui-même la raison au même cantique par une autre gradation non moins remarquable que la première. Il lui dit premièrement : *Vous êtes belle, vous êtes agréable, vous êtes charmante : Pulchra es, speciosa, formosa.* Et ne croyez pas qu'il parle seulement de la beauté corporelle : il parle de l'une et de l'autre beauté, de celle du corps et de celle de l'âme. Marie les possédait toutes deux. Elle était belle de la beauté corporelle, parce qu'encore qu'elle eût été conçue par la voie d'une génération ordinaire, le Saint-Esprit néanmoins s'était appliqué à lui former un corps parfaitement beau. C'est ce qui est fait que dans les Saintes-Écritures elle est comparée à ce qui n'y a de plus beau dans le monde corporel ; à l'aurore dans sa naissance, à la lune dans son plein, et au soleil dans son midi. Saint Denis en l'une de ses lettres nous assure qu'elle était belle, que sans la foi qui nous apprend qu'il n'y a qu'un seul Dieu, on l'eût prise pour une divinité. Et saint Ambroise ajoute que ses charmes étaient si purs qu'ils inspiraient la chasteté à ceux qui la regardaient. Elle était belle de la beauté spirituelle : car la beauté naît de l'ordre et de la variété. Dans l'âme de Marie, tout était merveilleusement bien ordonné, l'esprit était soumis à Dieu, le sens était soumis à l'esprit, la chair obéissait à l'un et à l'autre avec une juste dépendance, la volonté ne prévenait point le jugement, l'appétit ne prévenait point la raison, et les passions ne s'élevaient qu'autant

qu'une sage discrétion leur permettait de paraître. Il s'y trouvait aussi une excellente variété de toutes sortes de vertus. La blancheur d'une pureté plus qu'angélique, le vermeil d'une charité toute brûlante, et les ombres d'une humilité très-profonde.

Mais l'Époux ne se contente pas de dire qu'elle est belle, il ajoute qu'elle est toute belle : *Tota pulchra es*. Belle en tous les âges et en tous les états de sa vie, belle en toutes les facultés de son corps et de son âme, belle en toutes ses pensées, ses désirs et ses actions : belle en son entendement par les dons de sagesse et de conseil, belle en sa volonté par son attachement inviolable à Dieu, belle en son appétit par les vertus de force et de tempérance, belle en tout, et universellement belle. Enfin il dit que sa beauté surpasse toutes les autres beautés, et qu'elle est la plus agréable de toutes les femmes : *Pulcherrima inter mulieres*. Ce qu'un savant auteur exprime par ces paroles : *Omnium pulchritudinum pulcherrima pulchritudo* : La plus belle et la plus charmante beauté de toutes les beautés. C'est donc là ce qui la rendait dès le moment de sa naissance l'objet de l'amour de Dieu : et c'est aussi ce qui nous doit obliger à lui rendre en ce moment nos humbles devoirs, et à lui offrir notre cœur et notre amour, afin que l'aimant nous puissions être aimés d'elle, suivant ce qu'elle dit au chapitre VIII des Proverbes : *Ego diligentes me diligo* : j'aime ceux qui ont de l'amour pour moi.

Si la très-sainte Vierge n'est pas née criminelle et l'objet de la haine de Dieu, elle n'est pas non plus née misérable et sujette aux châtimens de sa justice. Il est vrai que selon la parole de son Époux, elle a été un lys entre les épines de toute sorte de peines et d'afflictions. Mais cela ne fait pas qu'on la puisse appeler misérable. Les épines dont elle a été environnée n'étaient pas les effets de la malédiction que Dieu donna à Adam, lorsqu'il lui dit que la terre serait maudite sous son travail, et qu'elle lui produirait des épines et des ronces : c'étaient au contraire les effets d'une Providence douce et amoureuse, qui voulait que Marie souffrit pour mériter de plus

grandes récompenses, pour coopérer plus noblement à notre rédemption, et pour nous donner de plus beaux exemples de vertus. Disons plutôt que Marie est née bienheureuse, et le vase précieux où la bonté divine a répandu ses plus grands trésors. En effet l'amour de Dieu ne peut être stérile, et les Théologiens même considérant sa propriété, disent que bien que de sa nature il soit affectif, il ne se termine néanmoins à la creature que d'une manière efficiente, et en lui faisant du bien : puis donc qu'il est constant que Dieu a eu pour Marie un amour immense au moment de sa naissance, ne doutons point que dès lors il ne l'ait comblée d'une infinité de biens.

Je trouve qu'il lui a communiqué trois plénitudes : Une plénitude de grâce et de sainteté dans l'essence de son âme ; une plénitude de lumière et de sagesse en son entendement ; et une plénitude de vertu et de perfection en sa volonté. Il lui a communiqué une plénitude de grâce et de sainteté : car ce que l'Ange Gabriel lui dit depuis qu'elle était pleine de grâce ; *Gratia plena* ; et ce qu'assurent saint Epiphane dans un livre qu'il a fait de ses louanges, et saint Anselme dans un traité de ses excellences, que sa grâce était immense, ineffable, et digne de l'étonnement de tous les siècles, ne doit pas être borné au temps de sa mort, de son enfantement et de son annonce, mais on le peut et on le doit étendre à tous les moments de sa vie ; car comme elle était destinée pour être la Reine des Saints et la Mère du Saint des Saints, il était nécessaire qu'elle fût préparée de bonne heure par une grâce surabondante à une dignité si relevée. Et c'est ce qui fait encore que les mêmes Pères et plusieurs autres l'appellent une mer spirituelle, un abîme et un océan de grâce, un trésor de sainteté, un grand miracle dans l'ordre des créatures qui soit sorti des mains du Tout-Puissant.

Dieu lui a aussi communiqué une plénitude de lumières et de sagesse ; car c'est elle qui dit au livre des Proverbes chapitre VIII, selon l'application que l'Église lui en fait en ses offices : *Je suis la sagesse, et le conseil est ma demeure, je me trouve dans les délibérations les plus étudiées, et les avis les*

plus judicieux viennent de moi. Aussi Denis le Chartreux reconnaît en elle une sagesse infuse très-lumineuse et très-abondante. Saint Bernardin de Sienne assure que même en sa première sanctification, elle a reçu une science si claire et si pénétrante, qu'elle connaissait parfaitement les créatures et le Créateur. Saint Anselme préfère sa lumière sur nos divins mystères à celle de tous les Apôtres, et dit qu'elle la surpasse en mérite et en évidence, sans aucune comparaison.

Enfin Dieu lui a communiqué une plénitude de vertus : car elle les possédait toutes dès le moment qu'elle est venue au monde ; et comme elle avait déjà la lumière de la raison et l'usage de ses facultés intellectuelles, elle en fit les actes les plus éminents et les plus héroïques. Ainsi elle adora Dieu dans l'unité de son essence et dans la Trinité de ses personnes. Elle s'abassa devant sa Majesté jusques dans le centre de son propre néant. Elle se consacra à son service de toute l'étendue de son âme. Elle le remercia de toutes ses forces, des grâces qu'elle avait reçues de sa bonté. Elle s'abandonna à sa conduite sur toutes les dispositions de sa Providence. Elle s'offrit à toute sorte de peines et de souffrances pour sa gloire. Enfin elle s'éleva vers lui par les plus grands efforts de son amour. Ce n'était qu'un enfant d'un jour, d'une heure, d'un moment ; mais ses actes surnaturels étaient déjà plus saints et plus parfaits que ceux de tous les Chérubins et de tous les Séraphins, car elle avait plus de vertu elle seule que toutes les autres créatures ensemble.

Il me reste à dire que comme elle n'est pas née criminelle et misérable, mais toute sainte et comblée de joie et de faveurs ; aussi elle n'est pas née fragile et sujette au péché, mais sans une heureuse incapacité de le commettre. Ce n'est pas qu'elle fût impeccable par sa nature comme Jésus-Christ son Fils unique, lequel étant Dieu, ne pouvait pas pécher : ni qu'elle le fût par la vision glorieuse, laquelle au plus ne lui a été donnée durant cette vie que pour quelques moments : mais elle l'était d'un côté par la parfaite intégrité de sa nature, qui avait rien qui la détournât du bien, ni qui l'inclinât au mal ;

de l'autre par la force et l'éminence de sa grâce, qui la remplissait et la possédait tellement, qu'elle n'agissait plus que par ses mouvements : par l'abondance et l'efficacité des secours divins qui la portaient en toutes choses à ce qui était de plus parfait : enfin, par une suave conduite de la divine Providence qui éloignait d'elle tout ce qui était capable de la solliciter au péché. Cette manière d'impeccabilité est sans doute au-dessous de celle du Fils de Dieu, mais elle suffit pour exclure toute sorte de péché et de défaut : et de fait le Concile de Trente (Sess. VI, ch. II.) enseigne que la très-sainte Vierge n'en a jamais commis, et qu'elle a conservé son innocence sans tache et sans aucun défaut jusqu'à la fin de sa vie.

On voit que les raisons que les Saints ont eu de donner des malédictions au jour de leur naissance, ne se trouvent nullement en Marie, et qu'au contraire elle a toute sorte de motifs de bénir le moment où elle a paru sur la terre. Nous devons aussi pour le même sujet en faire une grande fête et nous réjouir avec elle des grâces dont elle a été comblée en ce moment, d'autant plus qu'elle ne les a pas moins reçues pour nous que pour elle-même, et que les plus précieux dons qui lui ont été conférés ne l'ont été que par rapport au grand ouvrage de notre rédemption.

Il faudrait maintenant expliquer toutes les suites et les circonstances de cette naissance, si nous ne les avions déjà marquées dans sa vie, et si nous ne devions encore en parler pour la fête de sa Conception. Il suffit de répéter en deux mots qu'ayant été conçue dans le sein de sainte Anne après une longue stérilité, et étant demeurée neuf mois dans ses entrailles, selon la coutume des autres enfants, elle naquit le 8 septembre, en la petite ville de Nazareth. Peu de temps après on offrit pour elle le sacrifice ordonné pour effacer le péché originel dans les filles, bien qu'elle ne l'eût pas contracté et on lui donna le nom de Marie; et au bout de quatre-vingt jours sainte Anne pour obéir à la loi, la porta au temple afin d'y faire les cérémonies de sa purification : mais elle ne l'y laissa pas, attendant pour la dédier aux saints autels, qu'elle

fut en état de marcher toute seule. Dieu de son côté lui donna un Ange gardien, qui selon saint Ildefonse et saint Pierre Damien, fut saint Gabriel : car, comme dit le premier au sermon de l'Assomption : *Tota Virginis causa ei a Domino commissæ predicatur*. Tout ce qui touchait la sainte Vierge fut commis à saint Gabriel par la sage Providence de Dieu.

(GIRY.)

Il y a plus de douze cents ans que la fête de la Nativité se célèbre dans l'Église avec beaucoup de solennité. Il est parlé, dans l'Ordre romain, des homélies et de la litanie qu'on y devait lire, suivant ce qui avait été décidé par le Pape Serge en 688, ainsi que d'une procession qui s'y faisait, de l'église de saint-Adrien à la basilique Libérienne, connue aujourd'hui sous le nom de Sainte-Marie-Majeure ¹. On trouve dans le sacramentaire de saint Grégoire-le-Grand, publié par D. Ménard, des collectes, une procession et des matines, pour la Nativité de la sainte Vierge, avec une préface propre pour la Messe de ce jour ². Il y a aussi une messe et des collectes propres pour cette fête, dans l'ancien Sacramentaire romain, publié par le cardinal Tommasi, et qui, au jugement des savants, est le même que celui dont le Pape saint Léon-le-Grand, et quelques-uns de ses prédécesseurs se servaient ³. Sainte Ildefonse qui vivait dans le VII^e siècle, parle de la même fête ⁴. Les Grecs comme on le voit par l'édit de l'empereur Emmanuel Comnène, les Cophtes d'Égypte et tous les chrétiens de l'Orient la célébraient autrefois, et la célèbrent encore avec une grande solennité ⁵.

(GODESCARD.)

¹ *Liber Pontificalis in Vita Sergii I*, ap. Thomassin ; Tr. des Fêtes, l. II, c. xx, et card. Lambertini, part. 2, de Festis B. M. Virg., c. clv.

² P. 128. — ³ L. II. p. 172.

⁴ L. de perp. virg. B. M. Virg., t. XII, Bibl. Patr., p. 366.

⁵ Voyez sur l'histoire de cette fête, Florentinius et Fronteau dans leurs notes sur les anciens calendriers qu'ils ont publiés : Martène, l. de antiq. eccl. discipl. in div. Officiis, c. xxxiv, n. 1 ; Tillemont, note 4 sur la Vie de la sainte Vierge ; Baillet, Hist. de cette fête ; Pagi, Brev. Gest. Rom. Pont. in Vita soc. IV, n. 18 ; Thomassin, Tr. des Fêtes, l. II. c. xx, et surtout le Pape Benoît XIV, part. 2, de Festis B. M. Virg. c. 131..... 136.

Schmidius, Prolus. Marian. objecte inutilement qu'il n'est point parlé de

SAINT EUSÈBE, SAINT NESTABE ET SAINT ZÉNON,

FRÈRES ET MARTYRS.

Parmi les plus fervents Chrétiens de la Palestine, il y avait trois frères nommés Eusèbe, Nestabe et Zénon. Le peuple de Gaza les haïssait à mort. Il se jeta un jour dans leur logis, et les y surprit tous trois. Ces furieux les traînèrent en prison après les avoir déchirés à coups de fouet. De là toute cette populace étant accourue au théâtre, elle se mit à crier que les trois frères chrétiens avaient profané les temples de leurs dieux ; et que se servant de la conjoncture des derniers règnes qui avaient été favorables à la religion chrétienne, ils avaient fait tous leurs efforts pour abolir celle des Grecs, et pour la rendre odieuse aux puissances. Là-dessus, mille voix confuses demandent leur mort, la fureur achève de s'emparer des esprits, on court à la prison, on en tire les trois frères, et sans autre forme de procès on les massacre cruellement ; mais ce n'est qu'après avoir épuisé sur leurs corps tout ce que l'animosité, jointe au faux zèle de religion, peut inspirer à une populace mutinée. On les traîne par les pieds dans les rues, tantôt sur les reins, tantôt sur le visage ; chacun veut avoir part à leur mort, et s'arme pour cela de tout ce qui lui tombe sous la main. Les uns les attaquent à coups de pierre, les autres leur déchargent des coups de bâton sur la tête, et en font voler

cette fête dans les capitulaires de Charlemagne, puisqu'on la célébrait en Italie longtemps avant ce prince. Qu'on ne dise pas non plus que, suivant Thomassin, Fulbert de Chartres est le premier qui en ait fait mention l'an 1000. Elle est expressément marquée au 8 de septembre dans le célèbre calendrier manuscrit qui se garde au trésor de la cathédrale de Florence, et qui est de l'an 813. (Voyez Léonard Ximénès, *del Gnomene Fiorentino*, imprimé à Florence en 1757). Walther ou Gauthier, évêque d'Orléans, parle de la fête de la Nativité de la sainte Vierge, comme se célébrant en France en 813. *Conc. Labb., t. VIII, p. 648.*

Il résulte du *Kalendarium ecclesiæ germanicæ Coloniensis sæculi noni, Colonia ad Rhenum*, 1824, publié par le savant Binterim, que cette fête se célébrait aussi déjà au neuvième siècle en Allemagne ; car on y lit sous le 8 septembre : *Natalis sanctæ Mariæ.*

la cervelle. Il n'y a pas jusqu'aux femmes qui, sortant de leur logis, et quittant leur ouvrage, viennent leur enfoncer dans les yeux leurs fuseaux ou leurs poinçons de tête. On vit des cuisiniers accourir avec des chaudières d'eau bouillante, les leur verser sur le corps, ou les percer d'outre en outre avec leurs broches. Enfin, après en avoir fait le jouet de leur cruauté, ils les traînèrent hors de la ville, au lieu où l'on jette les bêtes mortes. Là ils allumèrent un grand feu, y brûlèrent ces pitoyables restes, et confondirent les os que le feu avait épargnés avec ceux des chevaux et des mulets, afin qu'on ne pût pas facilement les reconnaître.

Mais une femme chrétienne qui demeurait aux environs de ce lieu, y étant allée la nuit suivante par une inspiration et une conduite particulière de Dieu, et les ayant heureusement démêlés, les emporta chez elle, et les remit ensuite entre les mains de Zénon, cousin germain des saints Martyrs. Elle en eut l'ordre durant son sommeil, pendant lequel Dieu lui indiqua clairement la demeure de Zénon. Cette femme ne l'avait jamais vu ; il n'osait paraître à cause de la persécution ; il s'en était même peu fallu qu'il n'eût été pris par le peuple de Gaza, qui n'aurait pas manqué de lui faire le même traitement qu'à ses cousins ; mais tandis que le massacre des trois frères amusait ce peuple cruel, il se sauva à Antedon, ville maritime¹ distante de Gaza d'environ vingt milles, qui en ce temps-là était donnée au culte des démons, et à toutes les superstitions antiques, d'une manière qui surpasse l'imagination. En effet, saint Zénon y fut-il entré, qu'il fut reconnu pour chrétien, arrêté et chassé de la ville. Il se réfugia donc à Majuma², où il se tenait caché ; ce fut toutefois là que cette femme chrétienne alla chercher. L'ayant trouvé, elle lui confia les reliques de ses trois cousins, qu'il conserva soigneusement, sans que personne en eût connaissance ; mais ayant été élu évêque de

¹ Entre Gaza et Ascalon.

² Ville de Palestine, érigée en évêché par le grand Constantin, qui changea son nom en celui de Constance. Mais Julien la dépouilla de tous ses privilèges.

Majuma, sous le règne du grand Théodose, il bâtit une église hors des murs, où il éleva un tombeau pour y renfermer les reliques de saint Eusèbe et de ses deux frères, avec celle de saint Nestor, qui avait eu durant sa vie une grande habitude avec eux, et qui fut aussi bien qu'eux jeté en prison, chargé de chaînes et fouetté cruellement. Mais comme ceux qui l'emmenaient à la mort eurent jeté les yeux sur lui, touchés de sa rare beauté, ils se sentirent dans ce moment capables de compassion, et ils le laissèrent dans un champ hors d'une des portes de la ville, ne voulant pas l'achever, s'imaginant bien qu'il n'en pouvait échapper. En effet, quelques fidèles l'ayant porté chez Zénon qui était encore à Gaza, il expira entre leurs mains, dans le moment que cet ami charitable mettait le premier appareil à ses plaies.

Cependant le peuple de Gaza, revenu de son emportement et effrayé de la grandeur de son crime, commença à craindre le juste ressentiment du prince. Le bruit courait déjà qu'il avait résolu de décimer toute la ville ; mais ce bruit était faux et sans nul fondement. La crainte et le remords lui avaient seuls donné cours, et l'empereur prit soin de le faire bientôt cesser. Il avait bien d'autres sentiments ; il n'avait pas dit un mot aux Alexandrins du meurtre commis en la personne de l'Évêque Georges, et il ne fit pas la moindre réprimande au peuple de Gaza de celui des trois frères. Au contraire, affectant une clémence et une douceur qui n'étaient que l'effet de sa haine contre les Chrétiens, il désavoua la procédure du gouverneur de la Palestine qui avait fait mettre en prison les principaux auteurs de la sédition, dont il croyait devoir faire un exemple. Il n'était pas fort nécessaire, disait Julien, d'user de cette rigueur envers ces personnes, qui après tout n'avaient fait autre chose, en faisant mourir deux ou trois Galiléens, que de venger les injures faites à leurs dieux et à eux-mêmes.

DROUET DE MAUPERTUIY

¹ Chrétiens.

SAINT SIDRONIUS,

MARTYR A ROME.

On ne sait autre chose de ce Saint, sinon qu'il versa son sang pour la foi à Rome, durant la persécution d'Aurélien. Sa principale fête est marquée au 11 de juillet. Baudoin de Lille, quatrième du nom, surnommé le Pieux, qui avait fondé les collégiales d'Arlebeck, près de Courtray, d'Aire et de Lille, et qui fut enterré dans la dernière de ces églises, étant mort en 1067, Adèle, sa femme, fit un voyage à Rome, où elle reçut le voile des mains du Pape Alexandre II. En retournant dans sa patrie, elle apporta avec elle les reliques de saint Sidronius, dont elle enrichit le monastère des Religieuses Bénédictines qu'elle avait fondé à Méessène, situé à deux lieues d'Irpes, et dans lequel elle finit ses jours.

SAINT ANASTASE II,

PAPE.

Le saint Pape Gélase 1^{er} étant mort le 21 septembre 496, son successeur fut Anastase II, élu le 28 novembre suivant : il fut placé sur le Saint Siége en un temps où aucun souverain, roi ou empereur ne professait la foi catholique; mais il reçut la joie, quelques mois après son élévation, d'apprendre la conversion de Louis 1^{er}, roi des Francs et son Baptême solennel à Reims. Il lui écrivit pour le féliciter et lui donna le titre de *roi très-chrétien*, titre que ses successeurs ont conservé pieusement.

Anastase travailla à détruire la secte des Acaciens, qui étaient une branche des Ariens. il eut la douleur de ne pouvoir retirer de cette hérésie un prince de son nom, l'empereur Anastase 1^{er} qui fut enlevé de ce monde par une mort subite en 518. Mais le saint Pape Anastase II avait été appelé au Ciel en 498, et il fut pour successeur le saint Pape Simmaque.

SAINT DISIBOD OU SAINT DISEN,

ABBÉ DE DISEMBERG ET ÉVÊQUE RÉGIONNAIRE.

Saint Disibod, que l'on appelle encore saint *Disen*, était né en Irlande au septième siècle ; l'on dit même qu'il y avait porté la qualité d'Évêque, sans titre et sans siège, à la manière de plusieurs prêtres ou moines Bretons et Hibernois de ces temps-là, qui s'employaient à la prédication et autres fonctions du saint ministère, dans tous les lieux où ils se trouvaient. Il travailla d'abord dans son pays à déraciner les vices, et à corriger les mœurs du peuple, qui étaient fort corrompues. Mais les persécutions que les méchants lui suscitèrent, l'obligèrent d'en sortir, et d'aller chercher ailleurs à servir Dieu avec plus de fruit et de tranquillité.

Il passa en France vers l'an 652, accompagné de trois autres serviteurs de Dieu, nommé Giswald, Clément, et Saluste ; il employa dix années à voyager avec eux sur les terres de Clovis II et de Sigebert III, enfants de Dagobert. Content d'avoir mené si longtemps une vie de pèlerin, il s'arrêta dans le diocèse de Mayence sur une haute montagne couverte de bois au-delà de la rivière de Glan ; et s'étant construit une cellule sur la pente qui regardait le levant, il commença avec l'assistance du Saint-Esprit, ce genre de vie austère, qu'il continua jusqu'à la mort dans le silence, la retraite, les jeûnes, les veilles et la prière. Ses anciens compagnons vinrent l'y joindre quelque temps après ; et les habitants du pays qui étaient venus de la montagne, attirés par l'odeur de sa sainteté, entreprirent d'un côté de lui bâtir une chapelle avec de nouvelles cellules, et de l'autre, de lui défricher le côteau pour lui faire des jardins, et lui pratiquer des herbages propres à nourrir du bétail. Quelques seigneurs du pays, et quelques autres personnes riches y joignirent d'autres fonds pour l'entretien de ceux qui allaient se mettre sous sa discipline. C'est ce qui donna lieu à saint Disibod de fonder un monastère, et d'y former

ous ses disciples une communauté régulière, qu'il conduisit dans les voies de la perfection évangélique pendant l'espace l'environ vingt-six ans. Les soins qu'il leur donnait, ne l'empêchaient pas de continuer sa vie solitaire dans sa première cellule, qui était demeurée avec l'ancienne chapelle, comme un ermitage détaché du monastère. Il donna l'habit monastique à ses disciples, qui au bout de douze ans se trouvèrent au nombre de cinquante; et on sait qu'il leur prescrivit la règle de saint Benoît, comme le rapporte saint Hildegarde.

Pour lui, jamais il ne prit l'habit religieux que portaient les autres, et il demeura toujours vêtu en pèlerin, de la même manière que lorsqu'il était sorti de son pays. Comme il avait embrassé un genre de vie beaucoup plus rigide et plus difficile que celui qu'il faisait suivre à ses disciples; il craignait que il s'habillait comme eux, ils ne se crussent obligés de vivre comme lui; et que faisant voir par sa conduite qu'il y avait encore quelque chose de plus parfait que leur règle, ils n'eussent du mépris ou du dégoût pour la vie commune ou cénobitique. Il vécut donc toujours en Anachorète, séparé de demeure d'avec ses Religieux, mais toujours étroitement uni avec eux par les liens de la charité, qui le faisait veiller continuellement sur leurs besoins. Les grandes austérités, qui semblaient avoir ruiné de bonne heure toutes les forces de son corps, ne purent l'empêcher d'aller jusqu'à l'âge de 84 ans, au bout desquels il alla recevoir la récompense de ses travaux et de la fidélité avec laquelle il avait servi Dieu.

On croit qu'il mourut vers l'an 700, et sainte Hildegarde a marqué sa mort au 8 juillet. Néanmoins le bienheureux Raban évêque de Mayence, l'a mis dans son Martyrologe au 8 septembre, sous le titre de simple confesseur, sans lui donner la qualité d'Evêque. Il fut enterré dans la chapelle de son ermitage. Il y demeura jusqu'au temps de saint Boniface archevêque de Mayence, qui, se trouvant sur les lieux accompagné des principaux du pays, leva solennellement ses os et ses reliques environ cinquante ans après sa mort, et les transporta

dans l'église de son monastère ; et il paraît que ce fut là l'établissement du culte religieux, que l'on a toujours rendu depuis à sa mémoire.

Ce monastère, qui porte encore aujourd'hui le nom de Saint-Disibod, ou de Disenberg, dans le diocèse de Mayence; au confluent des rivières de Glan et de la Nahe, qui va ensuite près de Bingen se décharger dans le Rhin, fut sujet depuis à diverses aventures. On en retira les moines pour y bâtir une citadelle, et y mettre une garnison contre les courses des barbares. Willigis archevêque de Mayence, celui qu'on fait passer pour le premier des électeurs de l'empire, y rétablit les moines sur la fin du x^e siècle, et visita les reliques de Saint-Disibod, qu'il trouva dans la vieille église, au même état que saint Boniface les avait laissées. L'Archevêque Ru-thard fit rebâtir le monastère du Saint l'an 1109, et vingt-neuf ans après on ouvrit son tombeau, d'où l'on tira ses reliques pour les mettre dans la nouvelle église et les exposer à la vénération des peuples.

SAINT CORBINIEN,

ÉVÊQUE DE FRISINGUE.

Au commencement du viii^e siècle, la Ravière avait deux Evêques fameux, saint Rupert de Saltzbouurg et saint Corbinien, tous deux de la nation des Francs. Saint Rupert ou Robert était de la race des rois de France et évêque de Worms la seconde année de Childéric III, l'an 696. Sa réputation était venue jusqu'à Théodon, duc de Bavière, il lui envoya des députés pour le prier instamment de venir instruire la province du Norique. Le saint Evêque y envoya d'abord des missionnaires, puis il y alla lui-même ; et le duc, plein de joie, vint au-devant de lui jusqu'à Ratisbonne, où il le reçut avec grand honneur. Saint Rupert, l'ayant instruit tant de morale que de la foi catholique, le baptisa avec plusieurs de sa nation, tant des nobles que du peuple. Il est certain qu'il

dès le temps du roi Théodoric I^{er}, les Bavarois avaient reçu la Religion chrétienne, comme il paraît par leurs lois ; mais nous voyons en même temps, surtout par le capitulaire du Pape Grégoire, qu'il n'y existait aucune organisation d'évêchés sous une métropole, ni, par conséquent, aucune succession assurée d'Evêques. On conçoit que dans cet état de choses, surtout au milieu des révolutions politiques du royaume l'Austrasie, les générations nouvelles de la Bavière, sans être précisément idolâtres, ne fussent pas toujours chrétiennes. C'est à quoi le Pape Grégoire II cherchait à remédier par ses légats.

Le duc Théodon, étant converti, promit à saint Rupert de choisir un lieu pour établir un siège épiscopal, et de bâtir des églises et des logements pour les ecclésiastiques. Le saint Evêque s'embarqua sur le Danube et vint jusqu'aux frontières de la Pannonie inférieure, prêchant la foi. En revenant, il passa par Lauréac, à présent Lorch, autrefois métropole du Norique, où il guérit plusieurs malades par ses prières et convertit plusieurs personnes. Ensuite, ayant appris qu'en un lieu nommé Juvave, il y avait eu quantité d'édifices merveilleux, mais alors presque ruinés et couverts d'arbres, il y alla lui-même et recommanda ce lieu au duc Théodon. Le duc le lui accorda volontiers avec les terres des environs, dans une étendue de deux lieues. Saint Rupert y établit son siège épiscopal, bâtit une belle église en l'honneur de saint Pierre, avec un cloître et les logements des Clercs, pour y célébrer l'Office tous les jours. C'est ainsi qu'à la voix de son pontife, l'antique Juvave sortit de ses ruines pour revivre après des siècles sous le nom de Saltzbourg.

Ce saint Evêque, ayant besoin d'ouvriers pour l'aider à prêcher l'Evangile, retourna en son pays et en amena douze, avec sa nièce Erentrude, qui s'était consacrée à Dieu. Il fonda sur elle un monastère en l'honneur de la Vierge, sur une montagne voisine, et elle en fut la première Abbesse. Il continuait à visiter assidûment tout le pays, à faire bâtir des églises et à ordonner des Clercs. Enfin, après s'être donné un succes-

seur, il mourut l'an 718, le jour de Pâques, 27 mars, auquel l'Eglise honore sa mémoire¹.

Saint Corbinien était né à Châtres, près de Paris. Dès sa jeunesse, il se donna à Dieu et se retira près de l'église Saint-Germain de Châtres, où, avec ses domestiques, il forma un petit monastère. Plusieurs personnes venaient recevoir ses instructions et lui faisaient des offrandes dont il ne prenait que le nécessaire pour vivre et donnait le reste aux pauvres. Sa réputation vint jusqu'à Pépin, maire du palais, qui se recommanda à ses prières. Et comme les plus grands seigneurs venaient le visiter, il quitta sa cellule au bout de quatorze ans de retraite, s'en alla à Rome et se présenta au Pape saint Grégoire II². C'était l'an 716. Il lui découvrit ses peines intérieures et la crainte qu'il avait que les visites et les offrandes des séculiers ne fussent cause de sa perte. Mais le Pape, ayant pris l'avis de son conseil, crut devoir mettre sur le chandelier une si grande lumière, et l'ordonna Evêque. Il lui donna même le pallium et le pouvoir de prêcher par tout le monde, avec la bénédiction de saint Pierre. Corbinien se soumit, quoique avec une extrême répugnance, et revint prêcher par toute la Gaule avec un grand succès, tant sur les peuples que sur les moines et le clergé.

Saint Corbinien allant trouver le maire du palais, qui était non plus Pépin, mais son fils Charles-Martel, et qui l'avait mandé, il rencontra un voleur nommé Adalbert, qu'on allait pendre. N'ayant pu obtenir que l'exécution fût différée jusqu'à ce qu'il eût parlé au prince, il tira à part le voleur, lui fit faire une confession de tous ses péchés, et promettre qu'il changerait de vie et quitterait le siècle ; après quoi il lui fit le signe de la Croix sur la tête et sur la poitrine, et le laissa entre les mains des exécuteurs. Enfin il continua sa route et supplia le prince de lui donner Adalbert, vif ou mort. L'ayant obtenu, il envoya au lieu du supplice, où il se trouva encore vivant le troisième jour. Adalbert, sincèrement converti

¹ Acta SS., 27 mart. — ² Pagi, an 716, n. 7.

Saint Corbinien s'attacha à son libérateur et fut un de ses fidèles disciples. Cependant saint Corbinien, ne pouvant souffrir les respects qu'on lui rendait, se retira à son ancien monastère de Saint-Jermain de Châtres et y demeura encore sept ans. Mais comme sa réputation croissait toujours, il résolut de retourner à Rome et de demander au Pape de le décharger de l'épiscopat et de lui permettre de vivre du travail de ses mains dans un monastère, sous la conduite d'un supérieur.

Pour mieux se cacher, il évita le grand chemin par les montagnes, et passa par la Germanie. Il arriva dans le Norique, où il s'arrêta quelque temps à prêcher, pour fortifier dans la foi ce peuple nouvellement converti par les travaux de saint Rupert. Il fut très-bien reçu par le duc Théodon, par ses vassaux et les seigneurs du pays, qui, dans la première ferveur de leur conversion, chérissaient extrêmement les Evêques. Le duc le pria de venir chez lui, et n'ayant pu le retenir, il le renvoya chargé de présents. Théodon lui-même avait fait le pèlerinage de Rome vers l'an 716. Son fils Grimoald, auquel il avait donné le gouvernement d'une province, reçut aussi saint Corbinien à son passage ; et, ayant goûté ses instructions, il le suppliait de ne point le quitter, offrant de lui donner une part dans son domaine avec ses enfants. Enfin il le fit conduire par ses officiers jusqu'en Italie.

Arrivé à Rome, saint Corbinien se présenta au Pape saint Léon II et se jeta à ses pieds. Le Pape le fit asseoir auprès de lui ; et le saint Evêque, lui ayant offert de grands présents, expliqua tout ce qui lui déplaisait dans sa vie, comme on craignait d'honneurs et de biens, sans que la clôture ni les solitudes pussent le mettre en sûreté, le conjurant avec serment de le délivrer de la dignité dont le Saint-Siège l'avait revêtu, et de lui permettre de se renfermer dans un monastère, ou de lui donner dans un bois écarté quelque petit champ à cultiver. Le Pape, admirant son humilité, le congédia et convoqua un Concile, où il fut conclu tout d'une voix que saint Corbinien devait retourner. Le Pape le fit venir, et le saint

homme ne pouvant résister aux raisons des assistants ni à l'autorité du Pape, il se retira de Rome fort triste et retourna en Bavière.

Il fut arrêté par les gardes que le duc Grimoald avait mis sur la frontière, avec ordre de ne point le laisser passer qu'il ne promît d'aller trouver le duc. Mais le saint homme, étant arrivé à son palais, lui manda qu'il ne le verrait point qu'il n'eût quitté Piltrude, veuve de son frère Théobald, qu'il avait épousée. Et comme le prince n'obéissait pas, il demeura ferme dans son refus, leur faisant parler continuellement pour les amener à la pénitence. Au bout de quarante jours, ils promirent de se séparer, et le saint Evêque les fit venir en sa présence. Ils se prosternèrent tous deux, et, lui embrassant les pieds, confessèrent qu'ils avaient grièvement péché. Saint Corbinien leur mit les mains sur la tête, y fit le signe de la Croix, et leur imposa pour pénitence, des aumônes, des jeûnes et des prières. Ensuite, il entra dans la maison et mangea avec eux. Il établit son siège à Frisingue, où il fit bâtir une église en l'honneur de la très-sainte Vierge et de saint Benoît, avec des moines pour y faire l'Office. Tels furent les commencements des églises de Bavière.

Avec toute sa sainteté, Corbinien était un peu vif. Etant un jour à dîner avec le prince, il bénit les mets de sa table. Le prince, sans y faire attention, en jeta un morceau à son chien favori. Aussitôt le saint homme, d'un coup de pied renversa la table et sort de la salle, en disant que celui qui jetait à son chien une bénédiction pareille, n'en était pas digne lui-même, et que, désormais, il ne mangerait plus avec lui. Piltrude, profondément ulcérée de ce que les paroles du Saint l'avaient séparée d'avec le prince, profita de l'occasion pour le représenter comme coupable de lèse-majesté et digne de mort. Le duc pensait différemment. Il fit fermer les portes de la ville de peur que l'homme de Dieu n'en sortît en colère. Il alla lui-même, avec les principaux de sa cour, se jeter à ses pieds, à force de prières et de protestations, il obtint avec peine qu'il l'admit au baiser de paix.

Un autre jour, allant à l'Office du soir dans l'église de sainte-Marie, le saint Evêque rencontra une femme de la campagne qui s'en allait avec de riches présents. Déjà elle avait été signalée comme adonnée à des maléfices. Il lui demanda le sujet de son voyage. Elle lui répondit que le fils du prince étant tourmenté par le démon, elle l'avait guéri par des enchantements, et que de là venaient les cadeaux qu'elle apportait. L'Evêque, épouvanté, descendit de cheval, battit la femme de ses propres mains, lui enleva tout ce qu'elle emportait et le distribua aux pauvres à l'entrée de la ville. Ce qu'il ne cessait surtout de déplorer, c'était l'infidélité du prince. Au fond, Grimoald était plus faible que méchant : mais sa femme incestueuse résolut de tuer l'Evêque. Elle en donna l'ordre à son secrétaire Ninus. L'Evêque, ayant été averti, se réfugia dans un château. Le duc, apprenant les embûches de sa femme et le départ de l'Evêque, fit prier humblement celui-ci de revenir. Mais il s'y refusa, disant qu'il fallait éviter les embûches de Jézabel. Quelque temps après, le jeune prince pour lequel on avait pratiqué des enchantements mourut ; le duc Grimoald fut tué par des conspirateurs ; nous, qui devions assassiner l'Evêque, périt d'une mort honnête ; Piltrude fut emmenée captive par Charles-Martel, dénuillée de tous ses biens, et ses enfants privés du royaume de la vie. Le duc Hubert, qui succéda à Grimoald, rappela l'homme de Dieu avec les plus grands honneurs, lui témoigna la plus profonde vénération, et voulut même qu'il fût le parrain d'un de ses enfants.

Saint Corbinien ayant connu d'avance le jour de sa mort, prévint le duc Hubert, afin qu'il permit que son corps fût inhumé dans le lieu qu'il lui indiquait. Ce jour étant venu, il se fit un bain, se fit faire les cheveux et la barbe, se revêtit des habits pontificaux, célébra le saint Sacrifice, reçut de ses propres mains le saint Viatique, rentra à la maison, prit un peu de vin, et puis, sans éprouver aucune douleur, fit sur son front le signe de la Croix et rendit son âme à Dieu, le 8 septembre 730, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire. Sa vie

fut écrite par l'Evêque Aribon, son troisième successeur dans le siège de Frisingue. (RHORBACHER.)

LA BIENHEUREUSE CONTESSA,

VIERGE.

On fait mémoire en ce jour, de la Bienheureuse Contessa, jeune vierge de treize ans, née à Venise, de parents qui appartenaient à la noble famille des Tagliapietra. Elle voulut, à l'exemple de Marie, consacrer à Dieu son enfance. Comme Marie, qui se renferma dans le temple, elle mettait toutes ses délices à fréquenter le lieu saint. Il arriva que son père donna ordre aux domestiques de ne plus transporter dans la gondole, l'enfant à l'église. Mais un matin, la jeune vierge, poussée par une impulsion intérieure, se rendit sur le bord du canal; là, elle détacha son tablier, le jeta sur l'eau, et s'arment du signe de la Croix, elle monta dessus, comme si c'eût été une planche très-sûre; elle arriva ainsi à l'église, au milieu d'une foule immense accourue pour admirer ce prodige.

La Bienheureuse Contessa, qui avait si fidèlement imité Marie enfant, mérita d'être appelée à jouir de sa compagnie dans le Ciel, le jour de la Nativité de Notre-Dame en l'an 1360. Son corps déposé sous l'autel de l'église de Saint-Jean, est conservé sans corruption.

LE BIENHEUREUX DOMINIQUE CASTELLET.

FRÈRE PRÊCHEUR, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS AU JAPON.

Ce fut dans l'année 1628 que Bungodono, roi d'Omura, changea de sentiments pour les Chrétiens, qu'il devint un de leurs plus cruels persécuteurs et en fit un horrible carnage. Nous trouvons pour premières victimes douze Confesseurs de la foi brûlés vifs à Nangasaki, le 8 septembre. Deux d'entre eux étaient de l'Ordre de Saint-Dominique et trois de celui

Saint-François. Le même jour et au même lieu on en décapita dix autres; parmi eux se trouvaient six enfants de sept ans, le cinq ans et de deux ans, tous hôtes et serviteurs des Pères, et affiliés au Tiers-Ordre de Saint-Dominique ou de Saint-François.

Le chef de cette glorieuse troupe était le Bienheureux Père Dominique Castellet, vicaire provincial de l'Ordre des Frères Prêcheurs au Japon. Il naquit à Esparraguera dans la Catalogne le 7 octobre 1592, entra chez les Frères Prêcheurs à Barcelone et y fit profession en 1608. On l'arrêta à Nangasaki, le 15 juin 1628, dans la maison de Louise, femme très-pieuse âgée de quatre-vingts ans, et on le conduisit avec les autres confesseurs de la foi dans la prison d'Omura. Voici ce qu'il écrivait peu de jours après à Edouard Correra, portugais : « Béni soit Dieu qui s'est souvenu de moi dans ses miséricordes, en me tirant du monde et me transportant dans cette même prison où tant d'élus ont habité. Plaise à la divine Majesté, qui ne les en a fait sortir que pour les recevoir au Ciel, m'accorder la grâce d'aller bientôt me réjouir avec eux. priez Dieu pour moi et remerciez-le de la grande faveur qu'il m'accorde. Je suis content et très-content. De la prison d'Omura le 20 juin 1628. »

Le Serviteur de Dieu communiquait la ferveur qui l'animait à ses compagnons de captivité, il les exerçait à des œuvres de charité et les préparait au grand sacrifice de leur vie. Pendant son trajet d'Omura à Nangasaki où il devait être exécuté, il ne cessa de prêcher la loi de Jésus-Christ. Comme il approchait du lieu du supplice, il vit au pied d'un arbre Edouard Correra, et la douleur faisait fondre en larmes : « Non, dit-il, à haute voix, non, ne vous désolez pas, mon ami. Nous allons au Ciel, priez Dieu pour moi. » Puis il trempa un linge dans le sang d'un de ses compagnons, qu'on avait décapité dans ce lieu, et après l'avoir montré au peuple, il le posa respectueusement sur sa tête. Voilà, dit-il, l'échelle pour monter au Ciel. Du poteau où il était lié, il se tourna vers le président du tribunal et le cita lui et l'empereur au tribunal de Dieu, le Juge

suprême, pour y rendre compte de leur injustice. Il mourut dans les flammes avec une grande constance. Deux Frères Lais du même Ordre furent brûlés avec lui, le Frère Thomas de Saint-Hyacinthe, né en 1598, et le Frère Antoine de Saint-Dominique, né en 1608, japonais tous deux et qui l'avaient aidé à travailler au salut des âmes.

Les deux Religieux Franciscains furent le Bienheureux Antoine de Saint-Bonaventure et le Bienheureux Dominique de Nangasaki. Celui-ci était catéchiste et ne se trouvait pas présent quand on arrêta le Bienheureux Père Antoine. Mais poussé par un violent désir de mourir pour Jésus-Christ, il alla trouver les gouverneurs, se déclara chrétien et compagnon du Père Antoine, et mérita par cette courageuse démarche de cueillir lui-même aussi la palme du martyre. Il fut reçu dans l'Ordre et prononça ses vœux dans la prison.

Le Bienheureux Antoine de Saint-Bonaventure naquit en 1588 à Tuy dans la Galice. Après avoir achevé ses études de philosophie dans l'Université de Salamanque, il entra chez les Frères Mineurs de la province de Saint-Paul et y fit profession le 14 juillet 1615. Il s'embarqua avec cinquante-six autres Religieux pour les Philippines. Là, le Père Richard de Saint-Antoine lui fit continuer ses études de théologie et recevoir la prêtrise. Il passa au Japon en 1618, où il travailla pendant dix années consécutives à la prédication de la foi chrétienne. Voici le témoignage que le Supérieur du Père Antoine en a laissé : « Antoine de Saint-Bonaventure était un ouvrier infatigable qui gagna beaucoup d'âmes à Dieu. Il travaillait jour et nuit confessant, prêchant, relevant les apostats ; on en compte plus de deux mille ramenés en peu de temps par ses soins et dont il prépara un bon nombre au martyre. Sa condamnation au feu le remplit d'allégresse ; il s'écria avec transport : « Maintenant je sais que je suis à vous, ô mon Jésus, que je vous vois bientôt et être heureux de votre gloire. » Il mourut à l'âge de quarante ans. »

Le Bienheureux Jean Tomalki vit mourir ses quatre compagnons sous ses yeux avec un courage admirable : l'aîné avait soixante

ans et le plus jeune sept. Louise, âgée de quatre-vingts ans, montra aussi une force toute divine. (Boëro.)

LE VÉNÉRABLE CHARLES CARAFFA,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES OUVRIERS PIEUX.

Le Père Charles Caraffa, fondateur de la Congrégation des Ouvriers-Pieux, tirait son origine des ducs d'Atri, comtes de Turo, de l'illustre maison des Caraffa, qui a donné des Papes à l'Eglise plusieurs Cardinaux, grand nombre de Prélats, un grand maître de l'Ordre de Malte, un Général de la Compagnie de Jésus, des vice-rois au royaume de Naples, et de fameux capitaines. Il vint au monde l'an 1561, et à l'âge de seize ans il entra dans la Compagnie de Jésus, où, après avoir demeuré pendant cinq ans, il fut obligé d'en sortir à cause de ses maladies continuelles. Il porta quelque temps l'habit clérical ; mais il le quitta pour prendre le parti des armes, dans lequel, oubliant les bonnes instructions qu'il avait reçues chez les Jésuites, et les exemples de vertu qu'il avait vu pratiquer, il tomba dans tous les dérèglements où plupart des gens de guerre se laissent aisément entraîner. La bravoure lui procura des emplois considérables à l'armée, qui lui donnait lieu d'en espérer de plus grands et de s'élever à une fortune plus éclatante ; c'est pourquoi il vint à Naples, pour y solliciter auprès du vice-roi quelque emploi considérable qui pût le récompenser des grands services qu'il avait rendus à la couronne d'Espagne ; mais Dieu qui lui préparait des biens plus solides que ceux qu'il recherchait, en disposa autrement ; car un jour qu'il allait au palais avec tous les certificats de ses services, passant devant l'église du monastère qu'on appelle *Regina Cœli*, il s'y arrêta pour entendre chanter une Religieuse, dont sa divine majesté se servit pour le contraindre et fixer son cœur à son service ; car Caraffa, jugeant de sa grandeur par les agréments qu'il communiquait à ses créatures, n'hésita point à préférer son service aux plus grandes richesses, pour lesquelles il commença dès lors à avoir tant de

mépris, qu'il lui fit un sacrifice des certificats de ses services sur lesquels il avait fondé toutes ses espérances. Étant retourné à sa maison, il s'enferma dans une chambre pour y pleurer ses péchés et songer au genre de vie qu'il devait embrasser pour satisfaire à la justice de Dieu. Il commença par congédier la plupart de ses domestiques et principalement les femmes qui étaient à son service. Dès le même jour il voulut faire couper ses cheveux et les grandes moustaches qu'il portait, suivant la mode de ce temps-là : ce que le barbier ayant refusé de faire, il prit lui-même les ciseaux coupa ses cheveux et sa barbe et alla aussitôt au collège des Jésuites pour communiquer ses sentiments à un Père de cette compagnie qu'il prit pour son confesseur, et qui lui conseilla de se défier de ses propres forces et de ne pas faire tout d'un coup un si grand changement. Caraffa ne laissa pas cependant d'affliger son corps par des jeûnes rigoureux au pain et à l'eau et par des disciplines sanglantes. Il dormait sur la terre nue, se retirait des compagnies et partageait les heures du jour en différents exercices de piété, en employant la plus grande partie à la prière et à la méditation.

S'étant fortifié de cette manière dans la crainte de Dieu, prit la résolution d'embrasser l'état ecclésiastique et de se donner entièrement au service de Dieu et du prochain ; mais comme dans ce ministère la science est nécessaire, il se mit à l'étude de la philosophie et de la théologie à l'âge de trente quatre ans et y employa cinq ans, après lesquels, ne pouvant plus retenir le zèle et la ferveur dont il était animé et qui portait au mépris de soi-même, à la fuite du monde et aux œuvres de piété, il voulut recevoir les Ordres sacrés. Pour se préparer il se retira pendant un mois chez les Pères Jésuites qui lui firent faire les exercices de saint Ignace, et ayant obtenu, l'an 1599, un bref du Pape Clément VIII, qui lui permettait de recevoir tous les Ordres sacrés en trois jours de fêtes consécutives, il les reçut les fêtes de Noël de la même année célébra sa première Messe le premier jour de l'an 1600. fut pour lors que, se voyant plus uni à Jésus-Christ par le

caractère du sacerdoce, il crut qu'il était de son devoir de se conformer à la vie humble et crucifiée de ce divin modèle des vrais ecclésiastiques. C'est pourquoi il se contenta d'un seul domestique. Son habillement n'était qu'une étoffe vile et grossière ; il ne portait que des chemises de laine avec de rudes cilices et des chaînes de fer, dont il se serrait si fort le corps qu'à peine le pouvait-il plier. Son lit ordinaire n'était que la terre, et il n'avait pour chevet qu'une pierre. Son jeûne était presque continu, et si austère que son corps semblait un squelette vivant. Le plus souvent il faisait servir sa table splendidement, et sortant ensuite de sa maison, il allait chercher les pauvres pour les faire manger, se contentant de leurs restes. Les pauvres, honteux ne ressentait pas moins les effets de sa charité ; car il allait les trouver dans leurs maisons où il leur donnait abondamment tout ce dont ils avaient besoin. Non content de ces œuvres de miséricorde à l'égard des nécessiteux, sa compassion pour les affligés l'obligea à quitter sa propre maison pour aller demeurer auprès de l'hôpital des incurables, afin d'être plus à portée de les soulager dans leurs peines ; souvent il y passait les jours et les nuits à assister les malades, les servant, faisant leurs lits, balayant leurs membres, leur donnant tous les secours dont ils avaient besoin et aidant les moribonds à faire une bonne mort ; ce qu'il faisait avec tant d'amour et de charité, que plusieurs personnes, excitées autant par son exemple que par ses exhortations, ayant entrepris les mêmes œuvres de miséricorde, il en institua dans le même hôpital une Congrégation sous le titre de saint-François, à laquelle il donna quelques règlements, obligeant les Confrères de cette même Congrégation d'entretenir douze lits à leurs dépens : ce qui s'observe encore aujourd'hui.

Son zèle s'étendant sur toutes sortes de personnes, il allait dans les places publiques de Naples, où, rassemblant beaucoup de monde, il leur enseignait les vérités de la Religion, la manière de se bien confesser, et les invitait par ses exhortations à la fuite du péché et à la pratique des vertus, pour prévenir

des suites funestes d'une méchante mort, qu'il ne craignait pas moins pour les autres que pour lui-même, et c'est ce qui l'obligea de se faire inscrire dans la Compagnie des Blancs, qui est une Congrégation ou Confrérie établie à Naples pour assister à la mort ceux qui y sont condamnés par la justice, afin de pouvoir aider ces peuples misérables dans ce dernier et très-important passage. Pendant que cet homme de Dieu s'appliquait ainsi au salut des âmes, deux prêtres de sa connaissance, s'estimant fort heureux de jouir de sa compagnie et de former avec lui une sainte société, l'invitèrent d'aller dans un oratoire appelé *du Saint-Sépulcre* hors la ville, où ils s'assemblaient de temps en temps pour y faire oraison ; quoique Caraffa se sentit porté à ne point abandonner les pauvres, il fut néanmoins inspiré de Dieu d'accepter leur offre et d'y aller avec eux. C'était un ermitage situé au pied d'une montagne de roc dans lequel on avait taillé deux chambres qui étaient accompagnées d'une chapelle. Caraffa s'y retira donc pour obéir à la voix du Seigneur, bien résolu d'y continuer ses pénitences et de ne point abandonner pour cela le salut des âmes. C'est pourquoi il en sortait le matin et allait dans la ville au quartier des courtisanes pour les exhorter à quitter leur vie infâme : ce qui lui ayant réussi à l'égard de plusieurs, touchées par la force de ses discours et poussées par un secret mouvement de l'Esprit-Saint, venaient le trouver à son ermitage pour se confesser de leurs péchés et apprendre de lui le véritable chemin du salut, il leur assigna certains jours auxquels il leur prêchait dans sa petite chapelle avec tant d'efficacité, que le nombre de celles qu'il convertit fut si grand qu'outre celles qu'il maria, il en remplit quatre monastères et leur procura de quoi subsister ; enfin sa charité était si grande qu'il allait encore dans les villages annoncer la parole de Dieu aux pauvres paysans, dont plusieurs quittèrent leur vie dérangée pour retourner à Dieu par une véritable et sincère conversion.

Le Cardinal Giesualdo, archevêque de Naples, voyant les grands fruits que Caraffa faisait dans la vigne du Seigneur

oulut avoir auprès de lui un si bon ouvrier, et lui ordonna de quitter son ermitage pour venir demeurer à l'église de *Sainte-Marie-de-tous-Biens*, qui était dans la ville. Plusieurs ecclésiastiques qu'il dirigeait se joignirent à lui pour l'aider dans ses fonctions apostoliques ; quelques-uns même voulurent être de ses disciples, et abandonnèrent leurs propres maisons pour vivre avec eux sous sa conduite. Caraffa crut que c'était une occasion favorable pour mieux entreprendre les missions. Il en parla à l'Archevêque, qui lui permit de vivre en commun avec ceux qui voulaient être ses Disciples, et de recevoir sous sa direction les prêtres et les laïques qui se présenteraient. Quoique son intention ne fût pas pour lors de fonder une Congrégation de prêtres, mais seulement de servir le prochain par le moyen des missions qu'il espérait faire avec le secours de ceux qui se joignaient à lui, il ne laissa pas d'être le fondateur d'un Institut particulier, qui par une protection visible du Très-Haut, qui l'avait ainsi déterminé, subita et fut autorisé et approuvé par le Saint-Siège, malgré toutes les contradictions qu'il reçut, comme on le verra dans la suite.

Caraffa, qui depuis un mois qu'il était sorti de son ermitage, avait toujours été occupé à accommoder l'église de *Sainte-Marie-de-tous-Biens*, l'ouvrit enfin le troisième dimanche après Pâques de l'an 1601, et commença, avec huit prêtres qui étaient joints à lui, à y travailler au salut du prochain, soit par les exercices de piété qu'il y établit, soit par les fréquentes exhortations qui s'y faisaient, et cela avec tant de zèle et un si heureux succès, qu'outre un grand nombre de pécheurs qui changèrent de vie, il y eut encore tant de courtisanes qui voulurent faire pénitence de leur vie passée, que le Père Caraffa fut obligé de fonder deux monastères pour les renfermer, l'un sous le titre de *Sainte-Illuminée*, qui s'appelle aujourd'hui *Secours*, et l'autre sous celui des *Pénitentes*, ceux où il en avait déjà mis ne suffisant pas pour les contenir toutes.

Les missions se faisant rarement, non seulement dans la ville, mais dans tout le royaume, principalement à la campa-

gne, le Père Caraffa, persuadé du fruit que l'on pouvait retirer en les faisant fréquemment, crut qu'un Institut particulier qui s'emploierait à les faire serait fort utile à l'Église. Il en parla à ses confrères, qui consentirent à faire ces sortes de missions ; et, après en avoir obtenu la permission de l'Archevêque de Naples, il alla à Rome pour en avoir la confirmation du Pape Clément VIII, qui l'exhorta à ne point se désister de cette entreprise, et lui ordonna de dresser des règlements pour ce nouvel Institut. Caraffa y travailla, et les ayant finis avec assez de diligence, il retourna auprès du Souverain Pontife pour les faire approuver ; mais il le trouva dans des sentiments bien différents : car quelques personnes mal intentionnées ayant décrié le saint fondateur dans son esprit, bien loin d'approuver son Institut et les règlements qu'il avait dressés, il l'aurait au contraire supprimé, si le Cardinal Giesualdo, archevêque de Naples, ne l'en avait empêché, sachant le grand fruit que ces nouveaux Missionnaires faisaient dans son diocèse. Le Père Caraffa, qui, après les empressements que le Pape lui avait témoignés pour l'établissement de sa Congrégation, ne s'attendait pas à un tel refus, le reçut comme un châtimement de ses péchés passés : c'est pourquoi, étant retourné à Naples, il redoubla ses prières, ses pénitences et ses mortifications, se conformant en toutes choses à la volonté de Dieu, qui voulut encore éprouver sa constance et sa fidélité par une autre mortification : car, peu de temps après qu'il fut arrivé à Naples, il se vit obligé de quitter son église de Sainte-Marie-de-tous-Biens, dont quelques personnes, qui prétendaient qu'elle leur appartenait, lui contestaient la possession : ce qui joint aux autres difficultés que l'on suscita à sa Congrégation lui donna le chagrin de se voir abandonné par la plupart de ses Disciples.

Caraffa ne perdit pas pour cela courage ; au contraire, son zèle et ses autres vertus se perfectionnant dans cet état d'humiliation et d'épreuve, il loua une maison proche le Conservatoire de la *Splendeur des vierges*, qui était sous sa conduite, et y continua, avec trois compagnons qui lui étaient restés, le

mêmes exercices qu'il pratiquait avant ses disgrâces, qu'il continua à supporter avec tant de conformité à la volonté de Dieu, et avec une si grande soumission aux ordres de sa Providence, qu'il mérita d'être consolé par l'augmentation de sa communauté, dans laquelle plusieurs sujets d'un mérite distingué demandèrent à être reçus, du nombre desquels étaient le Père Antoine de Collellis, qui, après en avoir fait un des principaux ornements, mourut en odeur de sainteté et dont on comprima la Vie en 1663. Cette vie privée que le Père Caraffa menait dans cette nouvelle maison ne l'empêcha pas de travailler au salut du prochain : car, outre qu'il fonda un monastère pour les jeunes filles qui, à cause de leur pauvreté, auraient risqué de perdre leur virginité, il s'appliqua à la conversion des infidèles (qui se trouvaient pour lors plus de huit mille dans Naples, où ils avaient été menés en esclavage); sans parler de ses charitables soins pour les catéchumènes, dont il fut fait supérieur, non plus que de sa vigilance sur la conduite du séminaire de Naples, dont ayant été fait directeur, il entreprit la réforme, en lui donnant de nouveaux éléments remplis de sagesse et de piété.

Après avoir ainsi réglé ces maisons, dont on lui avait donné la conduite, et pourvu à l'entretien de celles que sa charité avait porté d'établir pour servir de refuge aux pécheresses publiques qui voulaient se convertir, ou aux vierges que la pauvreté pouvait conduire au libertinage, il travailla à l'affermissement de sa Congrégation, dont il voulut que la première maison fût dans un lieu solitaire, pour servir de noviciat et de retraite aux missionnaires. C'est pourquoi il la fit bâtir à huit mille de Naples, au milieu des montagnes, et lui donna le nom de *Notre-Dame-des-Monts*. Il en fonda une autre au diocèse de Caserte, sous le nom de *Notre-Dame-du-Mont-Agréable* ou *del Monte-Decoro*, à cause qu'elle est située dans une belle solitude. Il en fonda aussi deux autres dans la ville de Naples, l'une sous le titre de *Saint-Georges-le-Majeur*, et l'autre sous celui de *Saint-Nicolas*, dont les églises étaient anciennes, mais qui ont été rebâties depuis de fond en comble. Il alla

ensuite à Rome pour avoir l'approbation de son Institut et des Règles qu'il avait dressées. Paul V, qui gouvernait pour lors l'Église, et qui connaissait sa vertu, donna de grandes louanges à son zèle, et commit la Congrégation des Réguliers pour examiner les Règles qu'il avait dressées. Ce Pape étant mort quelques jours après, Grégoire XV, qui lui succéda, approuva cet Institut sous le titre de *Congrégation des Ouvriers-Pieux*, et donna pour cet effet un Bref en 1621. L'intention du fondateur était de donner à sa Congrégation le titre de *Doctrine chrétienne*, mais les Cardinaux que Paul V avait commis pour examiner l'Institut et les règlements du Père Caraffa, voyant les différents exercices de piété et les œuvres de charité des prêtres de cette Congrégation, lui ôtèrent le titre de *Doctrine chrétienne*, et lui donnèrent celui des *Ouvriers-Pieux*.

Le Père Caraffa, ayant obtenu à Rome ce qu'il souhaitait s'en retourna à Naples où l'estime que l'on avait de la sainteté de sa vie lui attira des honneurs et des respects si opposés à son humilité, qu'il quitta cette ville pour se retirer dans la maison de Notre-Dame-du-Mont-Agréable, qui en était éloignée de dix-huit milles, où il passa le reste de ses jours dans des mortifications et des austérités continuelles, auxquelles il joignait un travail et un zèle infatigable pour le salut du prochain. Son humilité était admirable, sa pauvreté extrême, sa patience, sa douceur et sa charité sans pareilles ; son esprit était continuellement élevé vers Dieu, dont les grandeurs le ravissaient souvent en extases, dans lesquelles il recevait de si grandes faveurs, qu'on le vit un jour entouré d'une lumière semblable à celle du soleil, Dieu voulant faire connaître par là la sainteté de son Serviteur, aussi bien que par le don de prophétie et des miracles qu'il lui avait accordé. Enfin, épuisé et accablé sous le poids de ses fatigues et de ses pénitences, il tomba malade l'an 1633 ; on le porta à Naples dans sa maison de Saint-Georges, où Dieu voulut encore éprouver sa patience par les grands maux qu'il endura pendant près de deux mois après lesquels il mourut, le huit septembre, étant âgé de

soixante-douze ans, trente et un ans après la fondation de sa
congrégation. (HÉLYOT.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DU MONT-SERRAT.

L'Eglise bâtie sur le Mont-Serrat en l'honneur de la très-sainte Mère de Dieu, est sans doute vénérable par son antiquité, puisqu'elle subsistait déjà dans le VIII^e siècle, selon quelques-uns, qui mettent son origine avant l'an 714, et avant l'entrée des Maures en Espagnes, ou dans le IX^e siècle, selon d'autres ; et c'est le sentiment de Baluze, qui estime qu'elle a été bâtie dans l'intervalle des années 806 et 825, lorsque Louis Débonnaire, roi d'Aquitaine, après avoir chassé les Sarrazins, y rebâtissait les Eglises, et y faisait reflourir la Religion chrétienne. Mais vers l'an 825, par la trahison d'Azo, Goth de naissance, les infidèles se remirent en possession de cette contrée, dont le Mont-Serrat fait partie, et la gardèrent environ cinquante ans, au bout desquels Vifroi, dit le Velu, comte de Barcelonne, les obligea d'en sortir et de lui céder toute la province.

Il est certain que du temps de ce comte il y avait une église sainte Marie sur le Mont-Serrat, situé dans le pays des Lacedaoniens, qui est ce qu'on appelle aujourd'hui la Catalogne. Cela prouve incontestablement par la Chartre de Donation faite de ce même comte à l'abbaye de Ripol, dont il était le fondateur, lorsque son fils prit l'habit religieux ; car entre plusieurs choses considérables que le comte donna à cette abbaye, l'acte porte expressément qu'il y veut comprendre le lieu appelé Mont-Serrat, avec les églises qui sont au sommet et au bas de la montagne ; et son fils Sunier, confirmant cette donation, fait mention de l'église de Sainte-Marie, située au Mont-Serrat.

Il est donc certain que longtemps avant que le monastère fût bâti, il y avait au Mont-Serrat une église de Notre-Dame ; et il y a grande apparence qu'elle était située au même lieu

où elle est à présent, puisqu'il ne paraît pas qu'il y ait eu en cette montagne une autre église sous l'invocation de la très-sainte Vierge.

Pour ce qui est de l'Image miraculeuse, c'est une tradition universellement reçue dans le pays, que la même qui est aujourd'hui sur le grand autel, a été révéree à Barcelonne, durant le temps de la domination des Romains, et après eux des Goths, jusqu'à ce qu'après l'irruption des Maures en Espagne, l'on fut obligé de la transporter ; car quoiqu'on l'appelât l'Image du Triomphe, parce que la victoire était toujours du côté de ceux qui en étaient les dépositaires, néanmoins ces peuples craignant que Dieu ne permit, en punition de leurs péchés, qu'elle ne tombât entre les mains des infidèles, de même que l'Arche du Seigneur en celle des Philistins, du temps du grand prêtre Héli, et la sainte Croix en celles des Perses, et du roi Chosroés, ils aimaient mieux risquer leur vie et leur liberté, que d'exposer un si précieux trésor à la fureur de ces Barbares, et ils cachèrent cette sainte Image dans des rochers escarpés, où elle demeura dans l'obscurité pendant plusieurs siècles.

L'an 888, selon la plus commune opinion, dans la nuit d'un samedi, sept jeunes bergers de la ville de Ministrol virent paraître dans le Ciel des lumières si brillantes qu'ils voyaient aussi clair qu'en plein jour ; elles descendirent dans une caverne située au pied de certains rochers, où ces bergers entendirent une musique si harmonieuse, qu'ils en étaient charmés ; et après avoir vu et entendu les mêmes choses les samedis suivants, ils en firent le rapport à leurs parents, qui s'étant rendus sur les lieux un jour de samedi, et à la même heure que les enfants avaient marquée virent la même chose qu'eux. Les parents en donnèrent avis à leur curé, qui était fort dévot à Notre-Dame, et il fut lui-même témoin de cette merveille les quatre samedis suivants ; il vit les lumières, et entendit la musique, sans que ni lui ni les autres pussent découvrir les chantres. Il se crut obligé d'en avertir l'Évêque, nommé Godemaré, qui résidait alors à la ville de Manrèse, à trois lieues de Mont-Serrat.

L'Évêque vint le samedi suivant, avec le curé, quelques frères de son Église et plusieurs autres personnes, et s'étant arrêtés au lieu que les bergers leur avaient indiqué, ils ent, peu après le soleil couché, les lumières, qui sortant du haut descendaient avec grande vitesse dans la grotte, et ouïrent de doux chants harmonieux, qui durèrent jusqu'à minuit. Le dimanche matin l'Évêque fit monter des gens sur ces rochers pour aller rendre au lieu où ils avaient vu descendre les lumières. Ils grimperent avec grande difficulté, et enfin ils arrivèrent à la petite grotte qui exhalait une très-douce odeur. Cela les ayant invités à y entrer, il y découvrirent une Image de Notre-Dame, dont le visage était tout brillant de lumière. Ils furent éblouis de cette clarté, et descendirent ensuite pour donner avis à l'Évêque de leur découverte. L'Évêque y monta, accompagné par ses prêtres, et y fit porter des flambeaux et des cierges. Il ne savait d'abord s'il devait emporter cette Image ou si elle devait rester dans cette grotte ; mais enfin il crut que le mieux n'était pas de la transporter, mais de la laisser où elle se trouvait, et où elle fût exposée à la vénération des peuples. Il la prit donc, et il fit marcher ceux qui l'accompagnaient en procession, dans le dessein de la porter à Manrèse ; mais à peine furent-ils arrivés au lieu où est à présent le monastère, qu'ils devinrent tous immobiles, et ne purent avancer, quelque effort qu'ils fissent pour cela ; Dieu leur indiquant par un signe qu'il voulait qu'elle fût mise en l'église de Sainte-Marie, dont nous avons parlé. Elle y fut placée, et l'Évêque en donna l'avis au curé de Ministrol.

La fête de Notre-Dame du Mont-Serrat se célèbre le 8 septembre.

MARTYROLOGE ROMAIN :

Commémoration de la Bienheureuse et toujours Vierge Marie, Mère de Dieu.

SEXTO IDUS SEPTEMBRIS,

Sancti Martini, confessoris, et beati Severini, presbyteri, et beati Iuliani, presbyteri, et beati Iuliani, presbyteri, et beati Iuliani, presbyteri.

A Nicomédie, saint Adrien, martyr, avec vingt-trois autres qui tous, sous les empereurs Dioclétien et Maximien, en ayant les jambes brisées, accomplirent leur martyre le quatrième des nones (4 mars). Leurs Reliques, apportées par les Chrétiens de Byzance, furent inhumées avec un grand honneur. Dans la suite, le corps de saint Adrien fut transféré à Rome. C'est ce jour que l'on célèbre principalement sa fête.

A Alexandrie, saint Ammon, saint Théophile, saint Nestor et vingt-deux autres Martyrs.

A Antioche, saint Timothée et saint Fauste, martyrs.

A Gaza en Palestine, saint Eusèbe, saint Nestabe et saint Zenon, frères, martyrs, qui, au temps de Julien l'Apostat, furent déchirés et mis à mort par une foule de païens qui fondit sur eux.

Au même lieu, saint Nestor, martyr, qui, sous le même Julien, rendit l'esprit, étant cruellement tourmenté par les mêmes Gentils en fureur.

A Frisingen, saint Corbinien, premier Évêque de cette ville, qui, ayant été ordonné par le Pape Grégoire II, et envoyé pour prêcher l'Évangile, fit de grandes conversions en France et en Allemagne, et mourut enfin en paix, illustré par ses vertus et ses miracles.

sancti Hadriani Martyris, cum aliis viginti tribus, qui omnes post multa supplicia sub Diocletiano et Maximiano Augustis martyrium crurifragio consummarunt quarto Nonas Martii. Eorum reliquiae a Christianis Byzantium delatae reverenti honore sepultae fuerunt: inde postea sancti Hadriani corpus Romae hac die translatus fuit, in qua ipsius festivitas potissimum celebratur. — Alexandriae sanctorum Martyrum Ammonis, Theophili, Neoterii, et aliorum viginti duorum. — Antiochiae sanctorum Timothei et Fausti Martyrum. — Galilee in Palæstina sanctorum Martyrum Eusebii, Nestabi, et Zenonis fratrum, qui tempore Juliani Apostatae, irruente in eos turba Gentilium, discerpti et cruci necati sunt. — Ibidem sancti Nestoris Martyris, qui sub eodem Juliani Imperatoris iisdem Gentilibus furentibus saevissime cruciatus emisit spiritum. — Valentini in Hispania sancti Thomae a Villanova Archiepiscopi, insignis propter flagrantem in pauperes charitatem, qui ab Alexandro septimo in Sanctorum numerum adscriptus est: cujus festum decimo Kalendas Octobris celebratur. — Frisingae sancti Corbiniani primi ejusdem civitatis Episcopi, qui a Gregorio secundo Pontifice ordinatus, et ad praedicandum Evangelium missus, uberes fructus in Gallia et Germania retulit, ac demum virtutibus et miraculis clarus in posterum quievit.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Vézians (*Bedianus*) mis à mort par les Ariens en haine de la Religion catholique, près de Rieux en Languedoc, au milieu du vi^e siècle.

La Bienheureuse Séraphine, abbesse de l'Ordre de Sainte-Aire.

Sainte Belline, vierge et martyre, honorée à Sainte-Maure, l'on gardait sa tête.

Saint Constance, martyr, honoré à Saluces, en Piémont.

Saint Gudilane, archidiacre de Tolède au vii^e siècle.

Sainte Panéphyse, martyre en Ethiopie.

Saint Hugues, évêque de Volterra, en Toscane, au xii^e siècle.

Saint Berthevin, martyr, patron d'une paroisse qui porte son nom, près de Laval.

Martyrologe de la dernière persécution.

Claude Bonnaire, prêtre Bénédictin du diocèse de Nancy, déporté pour refus de serment au-delà des mers, mort le 8 septembre 1794, à 60 ans.

Joseph-Etienne Aymé, prêtre de 35 ans, massacré à Coutras, près d'Autun, avec Michel-Marie Lemercier, prêtre inculpé, le 8 septembre 1792.

Louis-Dominique Cairas, prêtre de Marseille, insermenté, condamné à mort par le tribunal des Bouches-du-Rhône, guillotiné ce même jour.

Michel-Georges de Burel, prêtre de Rouen, condamné à mort par le tribunal de la Seine-Inférieure, exécuté le même jour septembre 1794.

François de Fontenay, Frère convers Capucin du couvent de Meville, pour refus de serment, déporté, mort à Rochefort ce même jour.

Pierre Brunégat, vicaire au diocèse de Luçon, déporté à la Guyane, relégué à Kouanama, mort d'inanition dans ce désert le 8 septembre 1798.

Jacques-Philippe Collas du Longchamp, prêtre à Vimoutiers, insermenté, déporté pour les plages lointaines et mort à Rochefort le 8 septembre 1794.

Gruyer (prénoms inconnus), prêtre de Versailles, pour refus du serment schismatique, arrêté, enfermé dans les écuries de la reine et massacré là le 8 septembre 1792.

Collin (prénoms inconnus), prêtre des missions de Saint Lazare, à Versailles, pour refus du serment schismatique, enfermé dans les écuries de la reine et massacré là le 8 septembre 1792.

Antoine-Joseph Lanoix, prêtre de Lyon, pour refus de serment, massacré comme prêtre réfractaire à 50 ans le 8 septembre 1792.

Caron (prénoms inconnus), prêtre des missions de Saint Lazare, assassiné pour refus de serment, dans les écuries de la reine, le 8 septembre 1792.

Jean-François Roussel, Bénédictin, prêtre, pour refus de serment déporté, mort à Rochefort le 8 septembre 1794.

NEUVIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

saint Omer, évêque. — Saint Gorgonius, saint Dorothee et leurs compagnons, martyrs. — Saint Serge 1^{er}, Pape. — Saint Vêran, évêque de Vence. — Saint Kieran le Jeune, abbé. — Sainte Osmanne, vierge. — Saint Wulfhilde, abbesse. — La Bienheureuse Séraphine, abbesse Clarisse. — Le Bienheureux Pierre Claver, de la Compagnie de Jésus. — Le Vénérable Joly, chanoine de Dijon, fondateur des Hospitalières. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT OMER,

ÉVÊQUE.

Saint Omer naquit à la fin du vi^e siècle, environ vers 597. Il était fils unique de Friulphe et de Domitille qui, avec deux d'une famille distinguée, possédaient une fortune considérable dans le territoire de Constance, ville d'Allemagne dans le cercle de Souabe. Proche parent de saint Bertin, selon les écrivains, il descendait ainsi que lui des rois d'Austrasie, des ducs de Lorraine et de Brabant. Le lieu de sa naissance était dans le voisinage du lac de Constance et s'appelait *Val d'or*, dans la langue du pays *Goldenthal*.

Ses parents prirent un grand soin de son éducation et s'appliquèrent surtout à lui inspirer l'amour de la vertu. Ils lui faisaient allier l'étude des lettres avec la pratique des maximes du Christianisme, et ils eurent la joie de le voir répondre à leurs vœux. Omer ayant perdu sa mère, résolut de se détacher entièrement du monde. Il se retira à l'abbaye de Luxeuil, située dans cette partie de la Bourgogne que l'on appelle Franche-Comté. Il engagea son père à l'y suivre, après l'avoir déterminé à vendre ses biens pour les distribuer aux pauvres.

Saint Eustase avait succédé à saint Colomban dans le gouvernement de Luxeuil. Il reçut avec bonté le père et le fils, qui firent profession ensemble. Le plus bel extérieur, une admirable pureté de mœurs, jointe à l'assemblage de toutes les vertus, firent remarquer Omer parmi tous les Frères. Il acquit une connaissance parfaite de l'Écriture et de toutes les sciences qui ont rapport à la religion. Son nom devint bientôt célèbre dans tout le royaume.

La ville de Térouane ¹, capitale des anciens Morins, avait alors besoin d'un pasteur zélé ; car le vice et la superstition régnaient dans ce vaste pays. Le roi Dagobert, sur l'avis de plusieurs personnes pieuses, cherchait un homme apostolique qui fût en état de planter la foi, et d'établir la pratique de l'Évangile dans cette importante partie de la France. Saint Achaire qui, de moine de Luxeuil, était devenu Évêque de Noyon et de Tournai, lui proposa Omer, religieux de la même abbaye, qui était alors une école célèbre de savoir et de piété, et d'où étaient sortis un grand nombre de Prélats qui faisaient l'ornement de l'Église. Le prince applaudit à ce choix, qui eut aussi l'approbation des Évêques et de la noblesse de tout le royaume. Il y avait près de vingt ans que le Saint vivait dans la retraite, lorsqu'on l'en vint tirer, pour lui confier le gouvernement de l'église de Térouane. Comme on lui ordonnait d'obéir sans délai, il s'écria : « Quelle différence, grand Dieu ! entre le port où je jouis de la douceur du calme, et cette mer orageuse sur laquelle je suis jeté malgré moi et sans expérience ! » On n'eut

¹ Cette ville, dont l'antiquité se perdait dans la nuit des temps et que les Romains avaient bâtie avec magnificence, n'est plus maintenant qu'un village. Son Église, depuis le VII^e siècle, a toujours joui d'une très-grande célébrité, puisque outre un grand nombre de saints Évêques qui l'ont gouvernée, elle a produit encore plusieurs Cardinaux. Elle fut détruite de fond en comble en 1553 par l'armée de Charles-Quint, dont la fureur n'épargna pas même les femmes et les enfants. L'ennemi, avant de se retirer, fit graver sur une pierre ces mots : *DELETI MORINI*. Après sa ruine, le territoire de son diocèse fut partagé en trois évêchés, celui de Saint-Omer, de Boulogne et d'Ypres. On remarque encore dans l'ancienne église cathédrale de Saint-Omer quelques débris de celle de Térouane, tels que statues, pierres sépulcrales et autres, dignes de fixer l'attention par leur antiquité.

un égard aux représentations que lui suggéra son humilité, et on le conduisit aux Évêques qui le sacrèrent sur la fin l'année 637.

Avant de suivre Omer dans les travaux de son apostolat, il bon d'observer que le peuple Morin, quoiqu'alors plongé dans la plus profonde idolâtrie, avait déjà été plusieurs fois éclairé des lumières de l'Évangile. Saint Fuscien et saint Victoire, compagnons de saint Denis, étaient parvenus jusqu'à Rouen, et y avaient formé une petite église en l'année 611. Mais étant retournés à Amiens, où ils avaient un troupeau nombreux, ils y reçurent quelques temps après la couronne du martyre. Saint Quentin, à la même époque, avait aussi prêché l'Évangile aux Morins, et à la fin du siècle suivant, Vitrice, évêque de Rouen, touché de compassion pour ce peuple, avait travaillé de nouveau à lui ouvrir les yeux sur ses erreurs et l'avait instruit pendant quelque temps : on voit par saint Paulin (ép. xviii) que l'Évangile n'avait pu faire que peu de progrès chez les Morins. Cette Église ne fut presque entièrement dispersée par les guerres, lorsque les Vandales, les Suèves, les Alains tombèrent, au v^e siècle, comme un torrent sur les provinces des Gaules, et particulièrement sur celles qui étaient au nord.

Leurs incursions furent suivies de celles des Francs. Mais après la conversion de Clovis, en 496, la foi fut prêchée presque partout aux Français, mêlés avec les anciens Gaulois. Les missionnaires, dont les travaux avaient produit les plus grands fruits, tournèrent enfin les yeux vers le vaste pays des Morins. Les anciens Gaulois qui l'habitaient, ainsi que les Francs qui avaient fait la conquête, restèrent encore plus d'un siècle attachés à leurs superstitions. Saint Rémy leur avait envoyé des prêtres zélés, Antimond et Athalbert, qui travaillèrent à l'instruction entre les années 500 et 552. Mais ils eurent peu de succès, et ne laissèrent point d'Église formée ; du moins ils ne virent pas de successeurs de leur ministère. L'entière conversion des provinces dont nous parlons était réservée à Omer.

Sacré Évêque de Téroouane, comme nous l'avons observé plus haut, en 637, Omer se rendit de suite dans son diocèse, et arriva d'abord à Boulogne, où il fut très-bien accueilli par le comte Walbert et par Duda son épouse ; et comme la Religion florissait déjà dans cette ville, il n'eut pas de peine à convertir les idolâtres qui s'y trouvaient encore. Bientôt il s'achemina vers Téroouane, et prit sa route vers le bourg d'Helleslaut, où saint Fuscien avait posé les fondements du Christianisme dans la Morinie. Après y avoir fait quelque séjour, il se rendit à Téroouane. L'accueil qu'il y reçut fut bien différent de celui qu'on lui avait fait à Boulogne. Ce début lui fit connaître une partie des obstacles qu'il allait rencontrer ; il s'y attendait et n'en devint que plus ferme dans son entreprise.

Omer aidé du secours de la grâce, instruisit son peuple de la doctrine du salut, et l'engagea à élever de ses propres mains l'étendard de la Croix sur les ruines de ses temples et de ses idoles. Il commença par rétablir la pureté de la foi parmi le petit nombre de ceux qui professaient encore le Christianisme à Téroouane, mais qui, par défaut de pasteurs, ou par la négligence de leurs guides spirituels, vivaient dans une ignorance profonde des maximes de la foi et dans une étrange corruption des mœurs. Cette réforme ne fut pas moins difficile que la conversion des idolâtres. Ceux-ci, d'un autre côté, profondément attachés à leur culte superstitieux, eurent bien de la peine à se rendre aux sollicitations de leur saint Pontife.

C'était principalement au dieu Mars que les habitants de Téroouane rendaient leurs adorations, et ce fut le projet d'abolir le culte de cette fausse divinité qui occupa d'abord le saint Evêque. Le temple de l'idole était au milieu de la ville ; Omer ordonna de le détruire, et cet ordre éprouva, comme il est facile de l'imaginer, la plus violente résistance. Cependant, comme l'autorité veillait sur lui, il vint à bout de son projet, et dans le même temps, il fit achever une église de la sainte Vierge, que Clotaire avait fait commencer.

Malgré les obstacles qu'Omer rencontra de toutes parts, le succès de ses travaux fut si heureux que bientôt son diocèse

ne le céda à aucun des plus florissants de la France. La sainteté de sa vie faisait encore plus d'impression que ses discours, quoiqu'ils fussent remplis d'un feu tout divin. Comment aurait-on refusé d'embrasser une religion qui faisait vaincre toutes les passions, qui élevait l'homme au-dessus de lui-même, qui le rendait si doux, si humble, si libéral envers tous ses semblables, sans aucune distinction d'amis ou d'ennemis ? Elle en portait plusieurs à sacrifier leur liberté pour la procurer aux autres, à nourrir les pauvres, à consoler les malades et les affligés, à réunir les esprits divisés, à servir le prochain sans autre vue que celle de procurer son salut et la gloire de Dieu.

Toutes ces vertus formaient le caractère du saint Évêque et de ceux qui travaillaient sous sa conduite. Omer se fit une loi de visiter souvent son diocèse, et de rester quelque temps dans tous les lieux où sa présence était nécessaire, soit pour enseigner la doctrine chrétienne à ceux qui l'ignoraient, soit pour corriger les abus et rétablir le règne de la piété dans les cœurs.

Un gentilhomme nommé Adroald était un des principaux d'entre les nouveaux convertis. Il faisait sa résidence à Ascio. C'est le village d'Aix, situé entre Saint-Pol et Pernes, à six lieues de Saint-Omer. Cette conversion ne fut pas une des moindres conquêtes du saint Apôtre : car il n'était point facile d'aborder un homme aussi puissant, qui s'était opposé avec une espèce de fureur à l'établissement de la foi, qui ne devait son immense fortune qu'aux brigandages qu'il exerçait sur les mers voisines, et qui ne connaissait d'autre loi que celle de la force et de ses passions. Eclairé cependant et touché par les exhortations et les exemples du Saint, Adroald devint bientôt un chrétien exemplaire et fervent ; et comme il n'avait point d'enfants et qu'il voulait que, même après sa mort, une partie de ses biens fût employée à la gloire de Dieu et au soulagement des pauvres, il donna sa terre de Sithiu à saint Omer¹,

¹ Sithiu, aujourd'hui Saint-Omer, n'était dans son origine qu'un petit vil-

qui ne l'accepta que lorsqu'il eût réparé, autant qu'il était possible, les injustices dont il s'était rendu coupable. Ce lieu plaisait beaucoup au saint Évêque, parce qu'il était solitaire. Il y fit bâtir, sur la montagne, une église ou oratoire, qu'il dédia sous l'invocation de saint Martin, auquel il avait une dévotion singulière ¹.

Sur ces entrefaites arrivèrent à Sithiu trois nouveaux ouvriers évangéliques, que l'abbé de Luxeuil avait probablement envoyés à la demande de saint Omer; ils s'appelaient Bertin, Mommolin et Ebertram. Le saint Évêque les établit d'abord sur le haut de la montagne où est aujourd'hui l'église de Saint-

lage environné de marais, qui paraissent avoir eu très-longtemps communication avec la mer. Une tour bâtie sur la colline, avec une entrée souterraine près du lieu où est maintenant l'ancienne cathédrale, et non loin de là un petit temple dédié à Minerve, voilà les seuls monuments qu'on y remarquait du temps d'Adroald. Cet endroit néanmoins s'était déjà bien agrandi lors de l'incursion des Normands, qui en 844, mirent tout le pays à feu et à sang. Baudouin I^{er}, comte de Flandre, et Foulques, abbé de Saint-Bertin, réparèrent ses ruines à la fin du ix^e siècle, et pour le mettre à l'abri d'une nouvelle incursion, le firent ceindre d'une muraille du côté du midi, du couchant et du nord. Les Audomarois ayant reconnu, en 1212, le prince Louis pour leur seigneur légitime, ce fils de Philippe-Auguste contribua à rendre leur ville encore plus forte. Enfin, lorsque le maréchal de Vauban eut pris soin de la fortifier d'une manière régulière, Saint-Omer devint une des plus importantes places de l'Artois. Après avoir appartenu successivement aux comtes de Flandre, à la France et à l'Espagne, elle fut prise par le duc d'Orléans, le 22 avril 1677.

Louis XIV y fit son entrée dix jours après. Il fut harangué à la porte par l'Abbé de Clairmarais, traversa la ville à cheval, visita le rempart, le Haut-Pont, ordonna qu'on détruisît le fort Saint-Michel et logea à l'évêché. Trois ans après, il revint encore à Saint-Omer avec la reine, qui communia alors dans l'église de Sainte-Aldegonde.

¹ Cet oratoire était probablement une chapelle attenante à l'église de Notre-Dame, qui paraît être la première fondation que le Saint ait faite à Sithiu. Cette chapelle est l'ancienne église dite de Saint-Martin-aux-Lards, et fort proche de l'église de Notre-Dame. Les *lards*, ou fossés couverts qui sont auprès de l'église, formaient un cimetière dans lequel on enterrait les morts; et c'est pour cela que l'église était hors l'enceinte de la ville, derrière l'endroit où était le vieux château, bâti selon Malbrancq par les premiers Césars; sur le haut de la montagne. Lorsqu'on eut pris ce terrain dans les fossés et les fortifications de la ville, on rebâtit un peu plus bas, sur la descente de la montagne, l'église dont nous parlons, et qui est aujourd'hui paroisse d'un petit territoire de la campagne qu'on appelle le Nart.

Mommolin. Les îles et les solitudes, dit M. Butler, situées au milieu des rochers et d'un accès difficile, étaient les lieux auxquels les anciens fondateurs de monastères donnaient la préférence ; ils s'y trouvaient moins exposés aux distractions et plus libres de converser avec Dieu. Aussi nos Saints ne quittèrent-ils leur solitude que pour en chercher une autre, et parce que le nombre des moines s'était trop considérablement augmenté. Saint Bertin, saint Mommolin et Ebertram, qui vivaient là depuis environ huit ans, résolurent de chercher un emplacement plus vaste. Dans cette vue, Bertin partit avec ses compagnons. Etant entrés dans une petite barque, ils remontèrent la rivière d'Aa, et passèrent certains marais en chantant des psaumes. Lorsqu'ils furent arrivés à ce verset : *C'est le lieu de mon repos, je l'ai choisi pour y faire ma demeure*, arrivèrent dans l'île de Sithiu ; et de l'agrément de saint Bertin, ils y bâtirent un monastère et une église qu'ils dédièrent à saint Pierre.

Le saint Evêque nomma d'abord saint Mommolin abbé du monastère naissant. Mais celui-ci ayant été élu évêque de Tournai et de Tournai vers l'an 660, saint Omer chargea du gouvernement de l'abbaye de Sithiu saint Bertin, dont les conseils, les exemples et les travaux apostoliques lui furent un grand secours pour l'établissement du règne de Jésus-Christ.

C'est le nom que l'abbaye de Saint-Bertin a porté pendant plus de 400 ans. L'édifice de ce monastère, dont les ruines ont encore aujourd'hui quelque chose de si majestueux, était, avant la révolution, un des premiers ornements de la ville de Saint-Omer, et un des plus beaux édifices dans le goût gothique qu'il y eut en France. Cette église, commencée en 1431, fut achevée et consacrée en 1520, le 9 d'octobre. On ne conçoit pas comment le lieu où elle est aujourd'hui est devenu habitable, ni comment l'industrie humaine a pu le rendre si uni et aussi beau qu'il l'est maintenant. Cet endroit était autrefois rempli de fondrières et de marais. Le sol actuel a été haussé de dix-sept pieds, les terres qu'on y a rapportées à chaque fois que l'on a rebâti l'abbaye. On voit que les architectes ont remarqué aux différentes couches de terre que l'on a trouvées, lorsqu'ils ont fait creuser les fondations pour placer dans l'église ces deux magnifiques piliers de marbre, qui sont chacun d'un seul bloc et ont onze pieds et demi de hauteur. Saint-Bertin a servi aussi de sépulture au dernier roi de France de la race Mérovingienne, Childéric III, qui était retiré et qui y mourut en 752.

Le saint Pontife venait souvent dans la solitude de Sithiu se délasser des fatigues de l'apostolat. Mais les douceurs qu'il y goûtait ne lui faisaient point oublier ce qu'il devait à son troupeau. Il remplissait fidèlement à Téroouane les devoirs d'un pasteur zélé. Il parcourait les différentes villes de son vaste diocèse, et restait quelque temps dans chaque canton, ou pour initier les fidèles dans les mystères du Christianisme, ou pour exciter à la perfection ceux qui le professaient déjà. Ses prédications tiraient une nouvelle force de ses miracles, et surtout des guérisons qu'il opérait par l'imposition des mains.

Etant devenu aveugle dans sa vieillesse, il profita de cet accident pour vaquer à la contemplation avec plus de ferveur et de liberté. Il avait perdu la vue lorsqu'il assista à la cérémonie de la translation de saint Vaast, évêque d'Arras, et comme cet accident ne lui permettait plus de remplir ses fonctions avec la même exactitude, il prit un coadjuteur nommé Drausion. Il ne demeura pas néanmoins oisif : les restes de sa vie furent remplis par les bonnes œuvres que lui inspirait le zèle dont il était animé pour son troupeau. Il continuait à l'exhorter à la pratique des vertus chrétiennes, et malgré ses infirmités il le visitait encore.

Ce fut dans l'une de ses visites qu'il fut pris de la fièvre. Il sentit bientôt qu'il approchait de sa dernière heure. Il se leva de son lit et se fit conduire à l'église. Là, prosterné devant l'autel, il pria longtemps avec ferveur et avec larmes, pour lui-même et pour les âmes confiées à ses soins. Ayant reçu dans cette posture le corps et le sang de Jésus-Christ, il donna des instructions salutaires à ceux qui étaient autour de lui, puis levant au Ciel ses yeux et ses mains tremblantes de faiblesse, il dit : « Je prie, mes chers enfants, l'immense miséricorde du Tout-Puissant de me faire la grâce de vous voir tous heureux dans son royaume. » On le porta ensuite sur son lit, où il ne cessa de prier jusqu'à son dernier moment. Il mourut à Wavrans, village peu éloigné de Saint-Omer, huit ans environ après qu'il eut perdu la vue, à l'âge de soixante-treize ans.

Lorsque saint Bertin eut appris sa mort, il vint chercher son corps avec ses Religieux et le Clergé, il le porta à Sithiu, en chantant des hymnes et des psaumes, et l'enterra dans l'église de Notre-Dame¹, comme le saint Evêque le lui avait recommandé. Il s'opéra un grand nombre de miracles à son tombeau, que l'on remarque encore dans la grande nef de l'ancienne cathédrale. Les fidèles ont aussi obtenu par son intercession, plusieurs grâces extraordinaires à Jornac, présentement Journi. Ce lieu était devenu célèbre, parce que le saint y avait prié pendant ses courses apostoliques.

Il paraît qu'aux talents et aux grâces dont le Ciel l'avait favorisé, Omer joignait encore des qualités extérieures bien propres à lui concilier la confiance et l'amour de son peuple. Il était d'une belle prestance et sa physionomie avait quelque chose de noble et de majestueux. Ses traits annonçaient plus de douceur que la gravité. Il avait le nez médiocrement long et un peu voûté, les doigts et les mains longues et belles, il portait sur son front les marques de la modestie et de la candeur. Quoique un peu maigre, il paraissait de très-bonne race, lorsqu'il était revêtu de ses habits pontificaux. Malcanceq assure que ces particularités étaient conservées dans les monuments de l'église de Saint-Omer; et il paraît que c'est sur cette description qu'en avait donnée, en 891, le prévôt de cette même église, qu'a été fait le portrait de ce Saint conservé à la bibliothèque de cette ville dans un beau manuscrit du xiv^e siècle.

L'opinion la plus probable est que Saint-Omer est mort en 70, le 9 septembre, jour auquel on célèbre sa fête. Son épiscopat fut de trente à quarante ans. Il eut pour successeur Drausion, son coadjuteur. Saint Bain succéda à Drausion. Ravanger fut élu après lui évêque de Téroüane en 708, et ce

¹ L'église actuelle de Notre-Dame, cathédrale avant la révolution, a été bâtie dans l'emplacement de celle où saint Omer fut enterré. On ne sait point précisément en quelle année elle a été commencée. Il paraît, par une Bulle d'Éugène IV, qu'elle n'était pas encore entièrement achevée en 1441. Sa grosse nef, appelée Julienne, n'a été fondue qu'en 1474. On peut la regarder au moins comme un monument du quatorzième siècle.

dernier fut remplacé par saint Erkembod, abbé de Sithiu, qui mourut en 737. La fête de saint Omer et celle de saint Bertin se faisaient autrefois avec beaucoup de solennité à Téronane et à Sithiu, quand on écrivit les plus anciennes vies de ces deux Saints. On les inséra dans les additions faites au Martyrologe d'Usuard au ix^e siècle.

Les reliques de saint Omer ont toujours été en grande vénération dans cette ville ; et dans les siècles où la foi brillait de tout son éclat, la moindre entreprise contre ces restes sacrés eut été suivie d'une consternation générale. Cependant, en 843, Hugues, abbé de Saint-Quentin et de Saint-Bertin, tenta d'enlever ces précieuses reliques ; et il y réussit après avoir gagné le custode de l'église de Notre-Dame, qui était un moine nommé Morus. Mais son triomphe ne fut pas long ; car saint Folquin, alors évêque de Téroüane, étant informé de cet enlèvement sacrilège, ne tarda pas à les lui reprendre. Il les reporta solennellement dans le lieu d'où elles avaient été enlevées, et pour prévenir un semblable attentat, il les cacha sous terre.

En 1323, le chef du saint Évêque fut renfermé dans un buste très-riche, donné par Mathilde, comtesse de Flandre, que l'on voyait encore dans l'église cathédrale à l'époque de la révolution. Il était derrière une grille dont le Chapitre et les échevins avaient chacun une clef. On le descendait à certaines fêtes avec beaucoup de solennité ; et alors il était gardé par deux Chanoines en chappe et par deux échevins. Ces restes précieux, échappés à la dernière persécution par les soins de MM. Thomas, gardien de la cathédrale, et Roland, horloger en cette ville, ont été replacés dans un buste très-simple, derrière la même grille, auprès de la sacristie actuelle, et continuent d'inspirer aux fidèles le respect et la vénération dus au premier Apôtre de ce pays.

¹ Saint Bertin doit avoir vécu plus de cent ans ; il en avait trente lorsqu'il vint pour la première fois à Saint-Omer. Les auteurs modernes de sa vie disent qu'il mourut à la cent douzième année de son âge.

SAINT GORGONIUS,
SAINT DOROTHÉE, ET LEURS COMPAGNONS,

MARTYRS.

Dorothee était le premier chambellan de l'empereur Dioclétien. Gorgonius et Pierre étaient sous-chambellans du même prince. Ils occupaient tous trois les premières places parmi les eunuques du palais ; ils portaient quelquefois le fardeau des affaires les plus difficiles de l'état, et ils montraient un zèle ardent pour les intérêts de l'empire. Lorsque Galère eut fait mettre le feu au palais de Nicomédie, pour rendre les Chrétiens coupables, en les rendant responsables de l'incendie, Dorothee et Gorgonius furent arrêtés avec d'autres officiers qui professaient le Christianisme et qui dépendaient d'eux par l'emploi qu'ils exerçaient à la cour. On leur fit subir à tous de cruelles tortures ; après quoi, on les condamna à être étranglés.

Pierre éprouva un traitement encore plus barbare. Ayant refusé de sacrifier aux idoles, on le suspendit en l'air tout nu, l'on déchira toutes les parties de son corps à coups de fouet, de sorte qu'on lui voyait les os. Rien ne pouvant ébranler sa constance, les bourreaux versèrent du sel et du vinaigre sur ses plaies pour ajouter un nouveau degré de vivacité aux douleurs qu'il ressentait. Il l'étendirent ensuite sur un gril, et firent rôtir à petit feu, en lui disant qu'ils ne cesseraient de le tourmenter que quand il aurait abjuré sa religion. Son courage ne se démentit point, et il mourut au milieu de ce supplice.

Dioclétien fit jeter dans la mer le corps de Dorothee et ceux de ses compagnons. Il craignait, au rapport d'Eusèbe, que les Chrétiens ne les adorassent comme des dieux. C'était une erreur commune aux païens de s'imaginer que le culte par lequel nous honorons les reliques des Martyrs, ne diffère point de celui que nous rendons à Dieu.

Les corps des saints Martyrs ayant été retirés de la mer par les pêcheurs, celui de saint Gorgonius fut porté à Rome. On

lit dans le calendrier de Libère, publié par Buchérius, que son tombeau était sur la voie Lavicane. Il y avait un Office pour sa fête dans le Sacramentaire de Gélase. Saint Chrodegand, évêque de Metz, obtint, en 763, du Pape Paul I^{er}, une partie du corps du saint Martyr, qu'il transféra de Rome en France, et qu'il disposa l'année suivante dans l'abbaye de Gorze¹. On trouve, parmi les poèmes de saint Damase, une épitaphe en l'honneur de saint Gorgonius².

SAINT SERGE I^{er},

PAPE.

Un schisme menaçait de troubler l'église à la mort du saint Pape Conon, surnommé l'Angélique, à cause de ses vertus. Deux partis opposés procédèrent à une double élection, l'une en faveur de l'archiprêtre Théodore, septième anti-pape, et l'autre en faveur de l'Archidiaque Pascal. Néanmoins saint Serge I^{er}, originaire d'Antioche, né à Palerme en Sicile, réunit le plus grand nombre des voix pour la papauté et fut exalté le 15 décembre 687.

L'antipape Théodore se soumit de bon gré à Serge ; Pascal céda, de son côté, mais à contre cœur. On le déposa quelque temps après de son archidiaconé pour crime de magie.

L'empereur Justinien II, ayant fait remettre de sa part à Serge les canons du Concile de Constantinople, appelé *in Trullo* (parce qu'il avait été tenu dans le dôme du palais qu'on nommait Trullus) le Pape refusa d'y souscrire, puisqu'il n'avait eu aucune part à la convocation de ce Concile, et qu'il n'y avait assisté ni en personne, ni par ses légats. Irrité de ce refus, Justinien II envoya à Rome Zacharie, son premier écuyer, pour arrêter saint Serge et l'amener à Constantinople. Mais les troupes de Ravenne, de la Pantapole et des quartiers voisins protégeant la personne du Pape, chassèrent le tém

¹ L'histoire de cette translation, écrite dans le dixième siècle par un Moine de Gorze, a été publiée par Suysken, *Act. SS.*, t. III sept., p. 343 et seq.

² *Carm.* 14, p. 156.

ire envoyé, qui ne dut la vie qu'à l'intervention de saint Serge.

Le progrès où Zacharie avait failli être repris par l'exarque de Ravenne, à l'instigation de Pascal, dont l'ambition s'était veillée et qui lui promettait cent livres d'argent, tirées du trésor de saint Pierre, si, après avoir enlevé saint Serge, il consentait à l'introniser.

L'exarque à son arrivée à Rome, intimidé par les dispositions du peuple n'osa rien entreprendre à force ouverte. Mais traverses qu'il suscita à saint Serge obligèrent ce Pape à s'en éloigner de la ville.

Rendu un peu plus tard à son peuple, saint Serge eut le bonheur, l'an 698, de ramener à l'unité de l'église l'Archevêque d'Aquilée et ses suffragants, qui avaient fait schisme à l'occasion des trois Chapitres¹.

Ce saint Pape institua les processions de l'Assomption et de Chandeleur. Il ordonna qu'on chantât à la Messe l'*Agnus Dei* pendant qu'on romprait les hosties ; et après avoir siégé onze ans, huit mois et sept jours il mourut le 8 septembre 698. — On le fête le lendemain.

SAINT VÉRAN,

ÉVÊQUE DE VENCE.

Saint Vérân était fils de saint Euchère, évêque de Lyon. Son éducation, ainsi que celle de son frère Salonius, fut confiée à des maîtres également pieux et habiles dans les sciences ecclésiastiques. Après avoir passé quelque temps dans le monastère de Lérins, ils se mirent sous la conduite du célèbre Salvien, évêque de Marseille. Mais, dit Salvien lui-même, personne ne leur donna des leçons plus salutaires que saint Euchère leur père. Il les leur continua même après qu'ils eurent été élevés à l'épiscopat. On ne sait de quel siège Salonius fut évêque : les uns le mettent à Genève, et les autres à Glandève. Quoi

Emprunté à l'histoire des Papes de M. Henrion.

qu'il en soit, son nom est très-célèbre par les éloges que lui ont donnés les plus grands hommes de son siècle.

Quant à saint Véran, il fut placé sur le siège de la ville de Vence en Provence. On ne sait rien des travaux de son épiscopat. Il fut du nombre de ceux que le Pape Hilaire employa dans diverses affaires qui avaient pour objet la défense des droits de la métropole d'Arles. On l'enterra dans sa cathédrale vers l'an 480, et son corps ne fut levé de terre qu'en 1495. On fait sa fête en ce jour. Il paraît que ce saint Evêque mourut vers le milieu du v^e siècle. On lui attribue la lettre que les Evêques Cérétius, Salonius et Véranus écrivirent au Pape saint Léon, pour le féliciter de son zèle contre l'eutychianisme, et contre les hérésies qui tendaient à corrompre la pureté de la foi dans les Gaules.

SAINT KIARAN LE JEUNE,

ABRÉ.

Saint Kiaran, appelé le Jeune pour le distinguer du saint Evêque Kiaran, fêté le 5 mars, était né d'une famille de l'Irlande qui adorait des idoles. Dieu lui fit la grâce d'entrer un jour dans une église chrétienne où on lisait un passage de l'Evangile. Ce qu'il entendit le charma et il chercha la lumière. Des âmes chrétiennes l'éclairèrent. Il se mit sous la conduite de saint Finien, évêque de Clonard; il y fit de rapides progrès dans les vertus chrétiennes et dans la science. L'espoir qui donnait à son saint directeur ne fut pas trompé, car le Dieu heureux Kiaran fonda deux monastères d'hommes et brilla saintement qu'il devint, dans sa patrie le patron principal de la Connacie.

Il sortit de ce monde le 9 septembre de l'an 549.

SAINTE OSMANNE,

VIERGE.

On sait peu de cette jeune vierge, fille d'une grande famille d'Angleterre ou d'Irlande; elle vivait au vii^e siècle. Dès qu'elle

Et les splendeurs de la foi chrétienne, elle voulut se détacher du monde et fit dans son cœur le vœu de se donner à Jésus-Christ. Mais ses parents lui proposèrent un mariage, qu'on lui présentait comme très-avantageux. Elle résista, et comme on insistait, résolue à vivre vierge, elle s'enfuit, gagna la Bretagne et se fixa dans une cellule près de la ville de Saint-Brieuc. Elle vécut là dans les voies de la perfection, et elle y mourut vers la deuxième moitié du VII^e siècle.

Sa mort ayant été honorée de miracles qui se manifestèrent longtemps, ses reliques furent, au XI^e siècle, transportées à Saint-Denys comme en lieu sûr. Mais en 1567 les Calvinistes les ont dispersées.

SAINTE WULFHILDE,

ABBESSE.

Wulfhilde, d'une des premières familles d'Angleterre, montra dès son enfance beaucoup de mépris pour toutes les choses de la terre. Ses parents la mirent dans le monastère de Winchester. Le roi Edgard conçut pour elle une passion violente ; mais il employa vainement les prières, les promesses et les présents pour la gagner. Il fit entrer dans ses vues une tante de la Sainte. Celle-ci, feignant d'être malade, envoya chercher sa nièce. Le roi arriva aussitôt. Wulfhilde ne tarda pas à sentir qu'elle courait : elle s'enfuit malgré les efforts que faisait le prince pour la retenir, et alla se réfugier dans l'église au pied de l'autel. Il y avait longtemps qu'elle méditait d'embrasser l'état religieux ; ce qui venait de lui arriver lui fournit un nouveau motif d'exécuter sa résolution. Le roi la laissa tranquille ; il la nomma même depuis abbesse de Barking, et lui donna des biens considérables à ce monastère. Wulfhilde céda aussi au même monastère la possession de vingt villages de son patrimoine. Elle en fonda un second à Hortic dans le comté de Dorset. Elle gouverna ces deux maisons avec autant de prudence que de sainteté, et elle donna l'exemple de toutes les vertus à ses Sœurs. Son zèle lui attira des ennemis, et la

reine Elflède en vint jusqu'à la chasser de son monastère, mais elle y fut ensuite établie d'une manière honorable. Elle mourut en 990, sous le règne d'Ethelred II. On lit dans Guillaume de Malmesbury et dans d'autres écrivains, qu'il s'opéra plusieurs miracles sur son tombeau.

LA BIENHEUREUSE SÉRAPHINE,

ABBESSE CLARISSE.

La Bienheureuse Séraphine, fille de Gui Antoine, comte d'Urbino, et de Catherine Colonne, manifesta sa piété dès sa première jeunesse.

Ayant perdu de bonne heure les auteurs de ses jours, elle fut élevée avec soin chez les parents de sa mère. Lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, elle épousa Alexandre Sforce, seigneur de Pésaro et connétable de Sicile.

Quoique sa conduite fût exempte de reproches, elle tomba dans la disgrâce de son époux, qu'une passion criminelle attirait ailleurs. Au bout de douze ans de mariage, Séraphine fut forcée de se réfugier dans le couvent des Religieuses de Sainte-Claire dit du Saint-Sacrement, à Pésaro.

Elle fut même obligée de se fixer dans ce monastère par les vœux de religion; mais en femme vraiment chrétienne elle sut sanctifier son malheur par sa soumission à la volonté de Dieu et rendre son sacrifice agréable au Seigneur.

Elle ne songea plus qu'à acquérir la perfection de son nouvel état. Sa vertu frappa tellement toutes ses compagnes qu'elles la choisirent pour leur Abbesse.

Séraphine se montra digne de ce choix par sa prudence, sa charité, son équité et son zèle pour la discipline.

Elle vécut vingt-deux ans en religion, et mourut le 8 septembre 1478.

Son culte a été approuvé par Benoît XIV, et on l'honore le 9 septembre¹.

¹ Emprunté à Mgr Doney.

LE BIENHEUREUX PIERRE CLAVER,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Le Bienheureux Pierre Claver, qui fut béatifié le 21 septembre 1851 par notre Saint-Père le Pape Pie IX, naquit en Espagne vers l'an 1581 (ou selon d'autres 1585) au bourg de Terdu, dans la principauté de Catalogne. Sa famille, une des plus illustres du pays, était alliée à celles des Requesens et des comtes de Bénévent. Dès son enfance ses parents le consacrèrent au service du Seigneur, de qui ils l'avaient reçu. Pierre était doux, aimable, incliné à la piété : il aimait à entretenir des choses de Dieu et à fréquenter les églises.

Il fit ses études à l'université de Barcelone, où ses mœurs exemplaires étaient le modèle de ses jeunes compagnons : aussi l'Évêque de cette ville, avant de lui donner la tonsure et les Ordres Mineurs, se plut-il à rendre un témoignage honorable à sa doctrine et à sa vertu. Pierre avait un oncle qui possédait un riche canonicat de la cathédrale de Solsonat : la protection de ce parent, l'influence de sa famille, l'estime de l'Évêque de Barcelone, ses talents enfin lui ouvraient dans l'Église la carrière des dignités et des honneurs ; mais le saint jeune homme, n'ambitionnant et n'aimant que Dieu seul, renonça à tous les biens de la terre pour entrer dans la compagnie de Jésus.

Il fut reçu au noviciat de Tarragone le 7 août de l'an 1602, à l'âge d'environ vingt ans. Il s'y fit remarquer par sa régularité, sa modestie, son amour de la retraite et de l'oraison. Ayant été envoyé avec deux novices, selon la coutume de la compagnie, en pèlerinage à Notre-Dame de Montserrat, la fatigue du voyage, dit le Père Fleuriau, son historien, ne lui fit rien diminuer ni de la durée de ses prières, ni de la rigueur de ses pénitences, ni de la pratique de tous les exercices prescrits par la Règle. Dès qu'il était arrivé en quelque endroit, son premier soin était d'aller à l'église avec ses compagnons, pour y adorer Jésus-Christ dans le Sacrement de son amour.

Outre les jours marqués par le Supérieur, il communiait encore plusieurs autres jours où on lui avait permis de le faire. Après avoir passé quelque temps en prières, il allait demander l'aumône de porte en porte ; et de quelque nature qu'elle fût, sa vertu y trouvait toujours de quoi se satisfaire : si elle était peu considérable, il était au comble de la joie, parce que son amour pour la pauvreté et pour les souffrances la lui rendait précieuse ; si elle était plus abondante, son contentement était égal, parce que son amour pour le prochain y trouvait un moyen facile de soulager la misère des pauvres.

Quand les trois jeunes novices arrivaient de bonne heure au lieu où ils devaient séjourner, ils rassemblaient les enfants dans quelque place de la ville ou du bourg ; et de là ils les conduisaient en procession jusqu'à l'église, chantant des prières et des cantiques : spectacle édifiant où tout le monde accourait en foule. Ils avaient surtout grand soin de leur faire, tour à tour, un catéchisme mêlé d'exhortations vives et touchantes, pour les instruire de leurs devoirs et les engager à les remplir. Lorsque le tour de Claver était venu, le zèle dont il paraissait animé et la force de ses paroles faisaient une impression sensible sur tous les assistants : le feu dont l'Esprit-Saint embrasait son cœur se communiquait à celui de son auditoire. Les personnes de tout âge se mêlaient avec les enfants pour l'écouter, et le fruit ordinaire qu'ils remportaient de ses discours était une vive douleur de leurs péchés, et un amour sincère de leur Dieu.

On ne saurait exprimer la joie qu'il éprouva en entrant dans ce sanctuaire vénérable où son Père saint Ignace, après avoir fait la veille des armes, avait été en quelque sorte reçu chevalier de Jésus-Christ. Il y passa trois jours, priant presque continuellement devant l'image miraculeuse de la très-sainte Vierge : il eût voulu y passer toute sa vie, et il n'en parlait jamais sans que de douces larmes vinssent mouiller ses yeux.

De retour de ce voyage, après une retraite de huit jours, il fit les premiers vœux et fut envoyé à Gironne pour y achever

s études. Il s'y rendit fort habile dans les langues grecque latine, mais sans délaisser l'étude de la vertu. Il fit ensuite philosophie au collège de Majorque, où l'humble Frère Alphonse Rodriguez, qui fut mis par Léon XII, en 1824, au rang des Bienheureux, remplissait alors l'office de portier. C'était, dit le Père Fleuriau, un de ces esprits simples et dociles où habite la doctrine céleste, et à qui les révélations et illuminations divines tiennent lieu de toutes les lumières de la science humaine ; un de ces cœurs purs et droits qui, détachés de tout le reste, jouissent en paix de toutes les familiarités du divin amour, et qui, placés sur la terre, semblent goûter déjà les délices du Ciel. Quand ils s'aperçurent l'un l'autre, ils se reconnurent aux seuls sentiments de leur cœur : les deux se prosternèrent au même temps, pour se donner mutuellement des marques de leur respect ; et sans avoir encore ouvert la bouche, ils entendirent sans peine tout ce qu'ils allaient se dire. Si Claver fut ravi de trouver dans Alphonse un saint vieillard déjà parfait, Alphonse ne le fut pas moins de trouver déjà tant de vertu dans un si jeune Religieux. Ce fut à l'école d'un si grand maître qu'un tel Disciple vint se former à loisir ; et tous deux ils reconnurent avec joie un bon plaisir aimable de la Providence à leur égard dans cette réunion de deux âmes si semblables, et déjà si unies à Dieu. Ils consentirent, avec la permission du Supérieur, d'un temps marqué pour conférer tous les jours ensemble des choses divines, et choisirent pour cela une heure qui ne pût apporter aucun obstacle ni aux emplois de l'un, ni aux études de l'autre. Ainsi l'école de la philosophie, Claver passait à celle de la sainteté ; et la même pureté d'intention qu'il apportait à toutes les choses lui rendait également profitables.

Outre les prières et les encouragements qu'il puisait dans les entretiens du Bienheureux Alphonse Rodriguez, il en reçut une grâce signalée, celle de connaître sa vocation. Un jour en priant et que le saint vieillard était ravi en extase, son Ange qui l'accompagnait lui montra dans le Ciel un trône éclatant, mais qui était vide, et le Frère ayant demandé pour qui il était pré-

paré? c'est pour ton disciple Claver, répondit l'Ange; c'est la récompense de ses vertus et du grand nombre d'âmes qu'il doit gagner à Dieu dans les Indes de l'Occident.

Le Bienheureux Rodriguez ne parla qu'à son confesseur de cette révélation, mais depuis ce jour il ne cessa d'exhorter son jeune ami à passer aux Indes. « O saint Frère de mon âme lui disait-il, quel vaste champ à votre zèle! Si la gloire de la maison de Dieu vous touche, allez aux Indes gagner tant de milliers d'âmes qui s'y perdent; si vous aimez Jésus-Christ, allez recueillir son sang répandu sur des nations qui n'en connaissent pas le prix. Travaillez avec lui jusqu'à la mort, pour le salut des hommes, puisque vous êtes de sa Compagnie. C'est beaucoup, il est vrai, que d'être disposé à partir pour les Indes, au premier ordre des Supérieurs, mais ce n'est pas assez pour un Jésuite; comme c'est là sa première et sa plus noble vocation, il faut qu'il leur marque lui-même son empressement, et qu'il sollicite vivement une pareille fonction. Représentez-leur donc incessamment vos désirs, priez, sollicitez, pressez : les instances réitérées ne sont pas contre l'obéissance quand on a lieu de croire que le Supérieur ne diffère de se rendre que pour mieux éprouver notre constance. »

Le Bienheureux Claver commença en effet, dès cette époque, à demander à ses Supérieurs la permission de passer en Amérique; mais on lui répondit qu'il devait d'abord étudier la théologie. Il lui fallut alors quitter son saint ami et retourner à Barcelone. Ils se dirent adieu avec une tendresse mêlée de regrets et de résignation, car ils savaient qu'ils ne se devaient plus revoir que dans le Ciel. Le Bienheureux resta deux années à Barcelone, s'avancant de plus en plus dans le chemin de la perfection. Voici le témoignage qu'en rendit après sa mort un de ses anciens condisciples :

« Dans le temps que j'étudiais à Barcelone avec le P. Claver, j'aurais fort souhaité d'être son confident, pour découvrir au monde bien des merveilles cachées dans ce grand Serviteur de Dieu. Tout ce que je puis dire, c'est que je l'ai toujours connu un saint et parfait Religieux : il fut modest.

affable, officieux envers tout le monde, ne se plaignant jamais de personne, et parlant toujours ou de Dieu, ou de choses capables de contribuer à l'avancement spirituel de ceux qui l'entendaient. Rien de plus humble dans toutes ses manières, de plus obéissant aux Supérieurs, de plus exact dans les observances de la discipline religieuse. Je ne crains point d'assurer que jamais je ne lui ai vu violer la moindre règle. Il s'efforçait d'imiter en tout le Frère Alphonse Rodriguez, dont il conservait quelques livres écrits de sa main : on reconnaissait en lui le même esprit d'oraison, la même union avec Dieu, les mêmes mortifications. Ainsi je ne suis pas surpris qu'ayant mené une vie si sainte, il fasse des miracles après sa mort. «

Enfin, après des instances réitérées, le Provincial consentit à l'envoyer aux Indes. Il partit aussitôt pour Séville, où il s'embarqua au mois d'avril de l'an 1660. Il appartenait déjà si entièrement à Dieu, qu'il ne voulut pas même aller voir ses parents, et que pendant quarante-quatre ans qu'il vécut aux Indes, il ne lui arriva pas une seule fois de demander des nouvelles l'Espagne. Sur le vaisseau, il prit soin des malades, qu'il ne quittait ni jour ni nuit, commençant à exercer envers eux cette ardente charité qui devait opérer tant de prodiges à Carthagène.

Il débarqua dans cette ville après quelques mois de voyage. En touchant cette terre qu'il devait transformer par ses héroïques travaux, il se prosterna, la baisa tendrement et la baigna de ses larmes. Il fut envoyé ensuite à Santa-Fé, pour y achever ses études de théologie. Après deux années où il servit tout à la fois de sacristain, de portier, d'infirmier et de cuisinier, il passa des examens si brillants, qu'on crut pouvoir l'admettre à la profession des quatre vœux. Il fit donc une troisième année de noviciat, et revint à Carthagène au mois de novembre de l'an 1615. L'Évêque de cette ville qui sortait de l'Ordre de Saint-Dominique l'y ayant ordonné prêtre, il dit sa première Messe dans une chapelle de la très-sainte Vierge, en reconnaissance des grâces qu'il confessait avoir reçu par l'entremise de cette grande Reine.

Il y avait alors à Carthagène un vénérable Religieux qui s'était voué depuis plusieurs années à l'apostolat des nègres, dont il avait baptisé plus de trente mille. Il était d'une illustre famille espagnole, et s'appelait le Père de Sandoval, comme il fut le maître du Bienheureux Pierre Claver, nous empruntons au Père Fleuriau quelques détails sur la vie de ce grand Serviteur de Dieu. Son père étant venu à Lima pour y exercer un emploi considérable, le jeune de Sandoval, à la fin de ses études, était entré au noviciat des Jésuites de cette ville. Après y avoir travaillé quelque temps au salut des âmes, et principalement des nègres, il fut envoyé à Carthagène :

« Il entreprit, dit le Père Fleuriau, un voyage si long, si difficile et si périlleux, à pied, dénué de tout, et sans avoir d'autres provisions que son bréviaire, avec quelques papiers de dévotion. En arrivant, il fut charmé de trouver une maison où tout manquait, excepté l'occasion de travailler et de souffrir beaucoup. La pauvreté au dedans et les persécutions au dehors, en étaient le plus précieux trésor, le plus solide appui. Il n'y avait alors que trois prêtres qui, pour avoir de quoi subsister, étaient obligés d'aller tour à tour quêter par toute la ville. Le Père de Sandoval fut chargé de cet emploi aussi humiliant que laborieux et pendant trois années il alla tous les jours de porte en porte, avec une besace sur le dos, jusqu'à ce qu'on eût enfin un Frère instruit à son école de la modestie et de la conduite édifiante que demande une pareille fonction. Délivré de cet emploi, il se chargea de celui de portier, et du soin de servir tous les Religieux de la maison, avec une humilité d'esclave et une tendresse de mère. Il allait lui-même acheter les provisions, et il les préparait avec tout le soin dont il était capable. Tout le temps qui lui restait de ces occupations domestiques, il l'employait à confesser, à faire le catéchisme, à secourir le prochain : de sorte qu'il ne se délassait d'un travail que par un autre

« L'arrivée de quelques caciques, qui en ce temps-là vinrent de Darien et d'Uraba, avec des présents pour le gouverneur et pour l'évêque de Carthagène, fit naître au Père provincial la pensée d'envoyer quelqu'un de ses Religieux pour cultiver

des terres idolâtres. Le Père de Sandoval sollicita instamment cette mission ; mais n'en ayant point retiré d'autre fruit que beaucoup de souffrances, et le péril de se voir continuellement exposé à être dévoré par ces barbares, on le rappela pour l'employer à d'autres missions. Son zèle y fut récompensé par des succès égaux à son travail ; mais il fut frappé d'une maladie mortelle. Comme il était près d'expirer, il fut miraculeusement guéri par saint Ignace, à qui Dieu avait fait connaître qu'il destinait cet excellent ouvrier au salut des nègres. Le Père de Sandoval n'oublia jamais que la santé lui avait été rendue pour une fin si sainte, et il prit la résolution de l'y consacrer désormais tout entière. Dès lors il conçut l'amour le plus tendre pour ces malheureux esclaves, et ils furent toujours le principal objet de ses missions aux environs de Carthagène. Il les traitait avec douceur, il les instruisait avec zèle, il les consolait avec charité dans leurs travaux, il les assistait avec soin dans leurs maladies : mais l'expérience lui apprit que tout cela ne suffisait pas, et que c'était surtout au temps de leur débarquement à Carthagène, qu'il fallait en avoir un soin particulier. Comme on les envoie presque aussitôt, ou travailler aux champs, ou dans les habitations éloignées sans qu'on sache bien s'ils étaient baptisés ou non, les uns reçoivent le Baptême sans être instruits, les autres reçoivent les autres Sacrements sans être baptisés, et la plupart se trouvent être chrétiens sans le savoir. Dès qu'il arrivait un navire prêt à débarquer, le saint missionnaire y courait avec empressement, accompagné d'un interprète. Ses premiers soins étaient pour les malades ; mais il pensait d'abord à sauver leurs âmes : il baptisait les uns, il confessait les autres : et, selon que le temps le lui permettait, il se disposait à une mort chrétienne : il sembla même que les frères de ces malheureux n'attendaient que ce moment de vie pour mourir en paix. Si le mal ne pressait pas, il les consolait, les soulageait, leur donnait lui-même de la nourriture à leur goût, et mille petits rafraîchissements qu'il avait apportés avec lui ; après quoi il prenait soin de leur conservation. A l'égard de ceux qui étaient pleins de santé, il les

préparait à loisir à recevoir le saint baptême : jour et nuit il était occupé de ses esclaves : ni la rigueur des saisons, ni les fatigues et les maladies n'étaient capables de l'arrêter; et il se croyait obligé à prodiguer, par zèle et par charité, une vie qui lui avait été rendue par un miracle. »

Tel était le courageux Apôtre sous lequel le Père Claver prit ses premières armes. Aussitôt qu'il eut été ordonné prêtre, il demanda à lui être adjoint dans le service des nègres, et le Père de Sandoval ayant été en ce temps obligé de retourner à Lima, il se trouva seul chargé de tout le travail. A son retour de Lima, le Père de Sandoval voyant les prodiges qu'opérait son bienheureux disciple, et jugeant qu'il suffisait à Carthagène, il s'enfonça dans les terres pour y évangéliser les âmes perdues dans ces immenses solitudes. Il y consuma ses forces pour la gloire de son bon Maître et revint donner à Carthagène les derniers élans de son zèle. « Enfin, dit l'historien du bienheureux, épuisé de fatigues, couvert d'ulcères, accablé de douleurs, il passa les deux dernières années de sa vie étendu sur un pauvre lit et presque abandonné de tout le monde, parce que le petit monde de Jésuites du collège et la multitude accablante de leurs différents emplois ne permettaient pas de lui donner tous les secours qu'on aurait bien voulu. Quand on allait le visiter, on le trouvait presque toujours couché sur le dos, les yeux levés vers le ciel, et les mains jointes sur la poitrine offrant sans cesse à Dieu le double sacrifice de ses louanges et de sa vie. Dans cet état si désolant pour sa nature, ses seules paroles étaient : Dieu soit loué, Dieu soit béni; et la seule consolation étoit de pouvoir encore se traîner pour dire la messe. Il mourut à l'âge de soixante-seize ans, pleins de jours et de mérites, le matin du jour de Noël. »

Nous n'avons pu nous défendre de faire connaître ce grand serviteur de Dieu, à l'école duquel le bienheureux apprit à évangéliser les nègres : voyons maintenant comment il profita des instructions qu'il en avait reçues, et finit par surpasser son maître.

Carthagène était alors l'entrepôt de toute l'Amérique.

aud ; il y arrivait sans cesse des navires chargés de nègres. Les malheureux, achetés sur les côtes de Guinée, d'Angola et de Congo, y étaient amenés chaque année au nombre de dix à onze mille, pour être ensuite revendus à des marchands d'esclaves, et distribués dans toutes les parties de l'Amérique. Entassés pêle-mêle au fond des vaisseaux, sans lit, sans vêtements, et presque sans nourriture, toujours chargés de chaînes et plongés dans leurs ordures, beaucoup tombaient malades, et la plupart étaient couverts de plaies et d'ulcères. C'est en cet état qu'on les débarquait à Carthagène. La Religion, qui avait été impuissante à empêcher cet abominable trafic, s'occupait d'eux alors et épuisait toutes les industries de sa charité pour les consoler et les soulager.

Le Bienheureux à cet effet surveillait avec soin tous les navires qui entraient au port. Dès qu'un négrier arrivait, on venait l'avertir en hâte. Le gouverneur lui-même, dit le Pèreleuriau, et les principaux officiers se chargeaient à l'envi de lui faire un emploi ; parce que, outre qu'il disait toujours un certain nombre de Messes pour celui qui lui apportait le premier une si heureuse nouvelle, on était persuadé qu'on ne pouvait lui causer une joie plus sensible. En effet, en ce moment il paraissait revivre, ses yeux s'animaient, son visage pâle et décoloré prenait une couleur de santé qui ne lui était pas ordinaire. Après s'être mis à genoux, pour remercier Dieu de cette faveur, il s'informait de la langue que parlaient ces nouveaux esclaves, il cherchait des interprètes, et il y courait, muni de biscuit, de conserves, d'eau-de-vie, de tabacs, de limons, et d'autres pareilles provisions dont ces sauvages font leurs délices. Comme la plupart sont persuadés qu'on ne les amène que pour se servir de leur graisse à caréner les vaisseaux, et de leur sang à teindre les pavillons, il mettait tout en œuvre pour les rassurer. D'abord il leur faisait entendre que cette persuasion n'était qu'un artifice que le démon employait pour les perdre ; qu'on les avait fait venir pour les délivrer de son esclavage, et les conduire à une félicité éternelle ; qu'ils pouvaient s'en rapporter sur cela à plusieurs de ceux qui avaient

déjà été tirés de leur pays, et qui se trouvaient beaucoup plus heureux à Carthagène ; et que, pour lui en particulier, il leur servirait toujours de protecteur, d'avocat, de maître et de père. Mais quoi qu'on pût leur dire de sa part, son air tendre et animé leur en disait encore plus. Son affection, qui paraissait dans toutes ses manières, était plus éloquente pour les gagner que tous les discours de ses interprètes : et je ne sais quelle sympathie, qui se trouvait entre son cœur et celui de ces pauvres gens, les lui attachait tous, presque dès le premier abord. Il leur distribuait ensuite les petits rafraîchissements qu'il avait apportés, et par là il achevait de les gagner entièrement. Aussi avait-il coutume de dire à ce sujet, qu'il fallait leur parler avec la main, avant que de vouloir leur parler de bouche. Dans ce dessein, il allait ordinairement chez un de ses amis, homme très-vertueux et très-charitable. Il vient d'arriver, lui disait-il alors en souriant, un vaisseau chargé de nègres : il faut un hameçon pour les prendre. On l'entendait, et sur-le-champ on lui envoyait toutes les provisions dont il avait besoin pour eux. Après se les être ainsi attachés par les marques de la plus attentive charité, il travaillait à les gagner à Dieu. Il s'informait d'abord de tous ceux qui étaient nés pendant le voyage, pour leur conférer le Baptême : il visitait ensuite ceux qui étaient dangereusement malades, pour les disposer, ou au Baptême, ou au sacrement de Pénitence, selon qu'ils étaient ou n'étaient pas encore Chrétiens. Comme il arrivait que plusieurs mouraient immédiatement après cette grâce, il semblait que la divine Providence ne les eût conservés jusque-là que pour donner à son serviteur la consolation de les sauver. Ces sortes de faveur l'animait à un nouveau travail, persuadé qu'il ne pouvait acheter trop chèrement un si grand bonheur. Il caressait tous les malades l'un après l'autre, il nettoyait leurs ordures et leurs plaies, il leur portait lui-même la nourriture à la bouche ; en partant, il les embrassait tous avec tendresse, il les laissait si étonnés, si charmés d'une charité à laquelle ils ne s'attendaient pas, que leur servitude de Carthagène leur paraissait pre-

féral à la liberté dont ils jouissaient dans leur pays.

Le jour du débarquement général étant arrivé, il s'y trouvait ponctuellement, toujours muni des mêmes provisions, et accompagné d'autres esclaves de la même nation. Il leur donnait la main pour les aider à mettre pied à terre ; il recevait les malades entre ses bras, et les portait sur des charrettes qu'il avait fait préparer exprès : il n'y en avait aucun à qui il ne donnât des marques de son affection, si vives et si naturelles, que tous ceux qui en étaient les témoins en étaient ravis d'admiration. Il ne les quittait point qu'il ne les eût tous conduits comme en triomphe dans leurs logements, plus honoré de cette compagnie, en entrant à Carthagène, que ces fameux vainqueurs qui entraient autrefois triomphants à Rome. Quand ils étaient logés, il les allait encore visiter tous, les uns près les autres, leur promettait de revenir bientôt, et les recommandait très-instamment à leurs maîtres. »

Il s'occupait ensuite de leur instruction, pour laquelle il les réunissait dans une grande cour, ou dans quelque autre endroit spacieux. Il y élevait un autel qu'il ornait de tableaux propres à leur donner une première idée de nos mystères. Tout étant ainsi préparé, ajoute son historien, il disposait lui-même des sièges pour ses interprètes ; et pour que les nègres eux-mêmes pussent entendre plus commodément la parole divine, il allait chercher des bancs, des ais et des nattes qu'il rangeait soigneusement autour de l'autel ; il faisait tout cela d'un air si content, avec une ferveur si aimable, que ces pauvres esclaves ne savaient comment lui marquer leur reconnaissance. Il plaçait les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, il pourvoyait à tout ; on eût dit qu'il n'avait point là d'autre emploi que celui de servir, et d'être l'esclave des esclaves eux-mêmes. Si parmi eux il en apercevait quelqu'un qui pût causer de l'incommodité aux autres par la vue ou par l'infection de ses ulcères, il le couvrait de son manteau, dont il se servait lui-même de temps en temps pour en faire une espèce de siège aux infirmes, dans la crainte qu'ils ne fussent assis trop durablement. Souvent il le retirait si rempli d'ordures et si infect,

qu'il fallait le laver jusqu'à sept ou huit fois ; mais l'ardeur de sa charité semblait tout purifier ; et il était si occupé du soin de gagner ces âmes à Dieu, qu'il eût mis volontiers son manteau sur lui au sortir de dessous les nègres les plus sales et les plus dégoûtants, si ses interprètes ne l'en eussent empêché. »

Il commençait alors son instruction en suivant l'ordre du catéchisme, cherchant à leur faire comprendre, par des comparaisons simples et à leur portée, les vérités qu'il leur enseignait, et leur faisant répéter des actes de foi après chaque mystère. Dans ses discours tout parlait en lui, ses regards inspirés, ses gestes, ses larmes mêmes qui coulaient en abondance, au souvenir des souffrances de notre Sauveur. Quand il les croyait suffisamment instruits, il leur administrait le saint Baptême avec la joie d'un père qui rend la vie à ses enfants. Il les embrassait ensuite, les pressait sur son cœur avec une tendresse qui lui gagnait le cœur de ces pauvres gens. Aussi avaient-ils pour lui un amour sans bornes. Quand ils le rencontraient dans les rues, ils se jetaient à ses genoux, baisaient le bas de sa robe et poussaient des cris de joie.

Après leur avoir donné le Baptême, il les préparait à recevoir les autres Sacrements. Pour les disposer à mieux recevoir ses enseignements, il allait quêter sur les places de Carthagène et mettait dans un panier, qu'il portait lui-même sur son dos, les provisions qu'il recueillait. Avant que de les leur distribuer, il leur expliquait les commandements de Dieu et de l'Eglise, leur apprenait à bien entendre la Messe, à faire leur confession et les préparait à la sainte Table. « Les jours de fête, il allait les chercher lui-même pour les faire venir à la messe, et les conduisait à l'église du collège, où il avait eu soin de préparer des bancs et des nattes, pour les garantir de l'humidité. Si la multitude des confessions l'empêchait de sortir alors, il leur envoyait quelques nègres zélés et accrédités parmi eux, qui les amenaient en foule. A la vue de ces nombreuses troupes d'esclaves, les Espagnols de la ville, et sur

ut les dames, qui ne pouvaient souffrir l'infection naturelle
ix nègres ainsi rassemblés, se plaignaient hautement qu'il
leur était plus possible d'y tenir, et qu'on voulait les chas-
r : on murmurait même quelquefois au-dedans contre ce zèle
tré, qui allait à faire désertier l'église. A toutes ces plaintes
Père Claver répondait avec modestie que ces pauvres gens
ient chrétiens, qu'ils étaient obligés de satisfaire au pré-
pte de l'Église ; qu'il était lui-même leur pasteur et leur cha-
lain, et qu'ainsi c'était à lui de leur dire la Messe, et de la
r faire entendre. On fut enfin obligé de céder à son zèle.
rès la messe, il faisait distribuer quelques rafraîchissements
x vieillards et aux infirmes, et les faisait reconduire à leurs
bitations par des guides sûrs et charitables. »

Pendant le carême, il passait toutes ses journées au confes-
sional : il y restait depuis quatre heures du matin jusqu'à
li pour entendre les nègres ; il y retournait à deux heures,
i était le temps qu'il avait destiné aux négresses. La fatigue,
ute son historien, augmentée par la chaleur, par la mau-
se odeur des nègres, par les piqûres cruelles des mousti-
es, et par l'incommodité du cilice dont il était couvert des
s les pieds jusqu'au cou, le faisait souvent assez tomber en
blesse ; et tout le soulagement qu'il prenait alors, était de
rotter le visage avec un linge trempé dans le vin. Sa fai-
sse allait quelquefois jusqu'à un évanouissement total ; de
nière que quelques Religieux, qui se trouvaient en ce temps-
dans l'église, étaient obligés de l'emporter entre leurs bras,
le lui reprocher ses excès de mortification. Vers les six
res du soir, il conduisait les hommes sous un apprentis qui
t proche la porte du collége, où il les confessait jusqu'au
ps que cette porte se fermait. Au sortir de ce travail, il se
avait ordinairement si épuisé, qu'il fallait le porter au ré-
oire, ou un morceau de gros pain avec quelques patates
lées faisaient tout son repas. Retiré dans sa chambre, il se
ssait de ses travaux par de sanglantes disciplines et deux
ois heures d'oraison. Dans ce saint exercice, il semblait que
igueur de l'âme suppléât aux forces épuisées du corps ; et

si quelquefois il sentait son accablement, parce qu'il était homme, il le surmontait avec courage, parce qu'il était alors intimement uni à Dieu.

Les dimanches de carême, après avoir rassemblé les nègres et les mulâtres au son d'une clochette qu'il portait à la main, il les conduisait en procession jusqu'à la grande place, en chantant dévotement des prières et des cantiques. Là, il leur expliquait la doctrine chrétienne, et leur faisait une exhortation touchante, qui se terminait toujours par un acte de contrition; il les amenait ensuite à l'église, où il se mettait aussitôt au confessionnal, pour y recueillir le fruit de ses instructions et de ses peines. Ses attentions avaient quelque chose de surprenant : non content d'y faire porter les vieillards et les malades sur des chaises à bras, il les soutenait sur ses genoux, ou il s'asseyait lui-même sur les bras de leur chaise pour les confesser d'une manière qui leur fût plus commode. Il les menait ensuite à la table de communion, et, après leur avoir fait leur action de grâces, il leur présentait un petit déjeuner avec quelques rafraîchissements, qu'il leur servait ordinairement à genoux. Il ne faut pas être étonné d'entendre répéter si souvent ces mêmes termes : « Il faut se souvenir que c'était la mère la plus tendre pour les nègres et pour tous les malheureux, et qu'une mère ne se lasse pas de renouveler les mêmes attentions. »

Aux approches des fêtes, il faisait un tour par la ville, pour les prévenir, et disait à ceux qu'il rencontrait : tel jour arrive une fête de Notre-Seigneur ou de la très-sainte Vierge, il y a telle indulgence à gagner; il faut songer à nettoyer sa maison, à purifier son cœur. Il avait toujours, au reste, quelque avis salutaire à leur donner. Aux jeunes gens il disait : Prenez garde de trop compter sur votre jeunesse; les grâces se dessèchent quelquefois en herbes, et souvent la fleur ne porte pas de fruit. S'il y avait des vieillards il ajoutait : Songez que la maison est déjà vieille et qu'elle menace ruine; il faut vous confesser, tandis que vous en avez le temps. Rencontrait-il quelque libertin indocile? Dieu compte tes péchés, les

disait-il, et le premier que tu commettras, sera peut-être le dernier de ta vie.

Quand ils étaient malades, il allait les soigner, leur portant des rafraîchissements et des remèdes, faisait lui-même leur pans, pansait leurs plaies et les baisait avec amour. On le vit plusieurs fois, imitant le courage héroïque des saints, appliquer sa langue sur leurs ulcères pour recueillir le pus qui en coulait. L'évêque de Carthagène, ayant un jour été témoin des prodiges de sa charité, en fut si frappé, qu'il se retira sans avoir prononcé une parole.

Notre-Seigneur lui révélait souvent le péril où étaient ses amis. Combien de fois ne vint-il pas, sans être averti, confesser ou baptiser des nègres qui allaient mourir. Passant un jour dans une rue de la ville, il aperçut une négresse enceinte qui était tranquillement assise à la porte de sa maison ; aussitôt il manda à parler à la maîtresse, et lui dit de faire retirer l'esclave et d'avoir soin de la faire confesser promptement. Mais, mon Père, lui répondit la dame tout étonnée d'un pareil discours, pourquoi se tant presser ? Elle se porte fort bien. — N'importe, répliqua le saint homme, faites-la confesser ; autrement vous aurez bientôt, vous et elle, lieu de vous regretter. On suivit son conseil, et on fit confesser l'esclave, qui mourut ce jour-là même.

Depuis quelque temps, il avait engagé une vertueuse négresse, nommée Angèle, à retirer chez elle une autre négresse percluse de tous ses membres, et toute couverte de plaies ; un jour il alla la visiter, comme il le faisait de temps en temps, pour la confesser et lui porter quelques petites provisions, la vénérable hôtesse lui dit d'un air affligé qu'Ursule (c'était le nom de la malade), était sur le point d'expirer. Non, non, répondit le Père en la consolant, elle a encore quatre jours à vivre, et elle ne mourra que samedi. Le jour étant arrivé, il célébra la messe à son intention, et sortit pour aller la disposer à la mort. Après avoir été quelque temps en prières : Consolez-vous, dit-il à l'hôtesse d'un air assuré, Dieu aime Ursule : elle mourra aujourd'hui, mais elle ne sera que trois heures en

purgatoire : qu'elle se souvienne seulement, quand elle sera avec Dieu, de prier pour moi et pour celle qui jusqu'ici lui a tenu lieu de mère. Elle mourut en effet à midi, et l'accomplissement d'une partie de la prophétie ne servit pas peu à faire ajouter foi à l'autre.

Combien de pauvres nègres furent guéris par ses prières en se couvrant de son manteau. Antoinette, disait-il une fois à une esclave qui était attachée au service de l'hôpital Saint-Lazare, c'est aujourd'hui la résurrection de Lazare, rendez grâce à Dieu de la santé qu'il vous donne. Il se déroba aussitôt, et le jour même la malade se trouva guérie.

On rapporte aussi qu'il rendit la vie à plusieurs qui étaient morts sans le Baptême. Il arriva, dit le Père Fleuriau, qu'une négresse d'Angola, appartenant à D. Vincent de Villalobos, major de Carthagène, mourut sans qu'il eût pu arriver à temps pour l'assister. Déjà son maître donnait des ordres pour l'enterrement, lorsque le Père arrive ; il arrête la cérémonie, et il appelle à haute voix la négresse par son nom, sans qu'elle donne le moindre signe de vie. Aussitôt il se met en prières auprès d'elle, et, quelques moments après, on aperçut qu'elle remuait. Après avoir jeté une grande quantité de sang par la bouche, elle s'écria d'une voix distincte : « Ah ! Jésus, que je reviens fatiguée ! — D'où et de quoi, lui demanda le Père ? — « Je marchais vers un jardin délicieux, répondit-elle, et comme « j'étais près d'y entrer, un enfant d'une beauté ravissante « s'est présenté à moi, m'en a défendu l'entrée, et m'a fait re- « tourner sur mes pas, en me disant que je ne pouvais pas en- « core arriver en ce lieu charmant que je voyais. Je suis donc « revenue ici, mais sans savoir ni par où ni comment ; et de « là vient l'extrême lassitude que je sens. » Alors le Père tira écarter tout le monde pour la confesser, mais ayant reconnu qu'elle n'était point chrétienne, il la disposa au Baptême qu'elle demanda avec instance en présence de tous les assistants. La maîtresse, qui pendant vingt ans l'avait vue fréquenter les sacrements, voulait s'y opposer, mais elle se rendit enfin à l'autorité du saint homme, et à peine la négresse eut

Elle fut baptisée, qu'elle expira. Dans les informations qui se firent depuis, pour servir à la canonisation du P. Claver, D. Vincent attesta ce miracle avec serment, et il en était si convaincu et si étonné, que jamais il ne rencontrait le Père sans aller baiser les mains, et qu'il révérait comme une relique tout ce qui lui avait appartenu.

Il lui arriva encore quelque chose de semblable dans la maison de D. François de Silva. On y avait trouvé une pauvre esclave étendue par terre, et tellement privée de sentiment, qu'elle parut morte à tout le monde. Les maîtres et les domestiques en furent d'autant plus affligés, qu'elle n'avait pas encore été baptisée. A la première nouvelle de cet accident, le Père se transporta à la maison, et dès qu'on l'aperçut : « Ah ! mon Père, lui dit-on, quel malheur ! Et qui l'aurait pu prévoir ? — Hé quoi ! répondit le saint homme, sans paraître étonné, le bras de Dieu est-il donc raccourci ? C'est un bon signe : un peu de foi et de confiance en lui. Où est l'esclave ? » On lui montre, il l'appelle et lui demande si elle veut être baptisée. L'esclave, ayant ouvert les yeux, répondit d'une voix distincte qu'elle le voulait de tout son cœur. Il est impossible d'exprimer l'étonnement, la joie et la sainte horreur dont les assistants furent saisis en ce moment ; mais l'admiration augmenta quand, après avoir reçu le Baptême, on la vit se lever, marcher d'elle-même, et parfaitement guérie. La merveille ne se termina pas encore là. Le Père avait défendu de jeter l'eau qui avait servi à baptiser la négresse : un des domestiques, qui avait ignoré cette défense, la prit pour arroser un vase où il y avait quelques plantes desséchées depuis quelque ou six mois. En peu de jours, toutes ces plantes reverdirent et produisirent des fleurs très-belles et très-odoriférantes, tandis que toutes les autres qui étaient proches, et qui avaient été arrosées avec de l'eau ordinaire, restèrent toujours sèches et périrent enfin.

Il avait pour ses pauvres nègres un tel amour, qu'à leur mort il les pleurait comme s'ils eussent été ses propres enfants : il quêtait pour les faire enterrer honorablement, disait

la Messe à leur intention, allait voir leurs parents, et mêlait ses larmes aux leurs. Il n'avait guère moins de regrets quand ils devaient quitter Carthagène ; il les visitait alors plus souvent, les consolait de leur départ, et leur donnait ses dernières instructions. Sur le point de l'embarquement, ajoute son historien, il s'y rendait au moment précis, il les accompagnait jusqu'au port, il les embrassait tous de la manière la plus tendre, il leur donnait sa bénédiction ; et, après les avoir très-instamment recommandés à leurs capitaines, il restait immobile sur le rivage, comme un homme plongé dans la douleur : on eût dit qu'on lui arrachait le cœur, et il ne quittait point le bord de la mer, qu'il n'eût perdu de vue le vaisseau qui emportait son trésor. De retour au collège, il offrait pour eux le sacrifice de la Messe, et ne cessait point de les recommander à Dieu dans ses prières.

Le soin qu'il prenait des nègres ne l'empêchait pas de visiter les hôpitaux, les prisons, de s'occuper de la conversion des mauvais catholiques, des hérétiques, des forçats musulmans, et d'aller donner des missions dans les environs de Carthagène. On ne sait comment un seul homme pouvait suffire à tant de travaux divers : il semble que le temps se multipliait pour aider à sa charité et à son ardent désir du salut des âmes.

Il y avait dans la ville deux hôpitaux, celui de Saint-Sébastien destiné aux malades ordinaires, et l'hôpital de Saint-Lazare réservé aux lépreux. Il passait dans chacun d'eux au moins un jour par semaine, balayant les salles, faisant les lits, changeant les malades, apprêtant les remèdes, nettoyant les plats et la cuisine, recherchant les offices les plus bas et les plus humiliants. Les infirmités les plus affreuses étaient celles qu'il soignait de préférence. Entre tous les malades, dit son historien, il s'en trouva un si défiguré, si pourri et si infect, que les autres n'en pouvant supporter ni l'odeur, ni la vue même, les Religieux furent obligés de le faire transporter dans une loge écartée ; le Père Claver alla l'y chercher, et après l'avoir salué avec beaucoup de tendresse, il s'assit auprès de lui, de

con qu'il avait le visage presque appuyé sur un des bras de son malade. Comme il en découlait un pus infect, le pauvre homme le pria lui-même de vouloir bien s'éloigner un peu ; mais le saint missionnaire lui ayant répondu qu'il n'en était aucunement incommodé, baisa dévotement ses plaies, et resta deux heures entières dans la même situation, pour le consoler et lui inspirer des sentiments chrétiens. Il continua de le visiter tous les jours pendant un long espace de temps, et il finissait toutes ses visites par le prier de se souvenir de lui quand serait avec Dieu.

L'hôpital de Saint-Lazare était presque abandonné quand il arriva à Carthagène, à cause des dangers de la contagion ; il fit rétablir, le pourvut de tout ce qui était nécessaire aux malades, rebâtit l'église, et servit lui-même les ouvriers qui y travaillaient. Il passait au milieu de ses chers lépreux tous les jours qu'il avait libres : c'étaient ses jours de fêtes. Quelque temps avant le carême, un officier espagnol l'ayant rencontré hors la porte de la ville, et qui marchait d'un air content, lui demanda où il allait ainsi : « Je vais, répondit-il, faire mon carnaval avec mes pauvres de Saint-Lazare. » Quand il fut maître des novices, il aimait à y conduire ses Disciples, pour les former à la charité. Il mettait toutes sortes de provisions dans un grand panier, prenait un bout du bâton qui servait à porter sur ses épaules, donnait l'autre à un novice, et marchait sous ce lourd fardeau sans paraître fatigué, tant l'amour accroissait ses forces. Après les soins du corps venaient ceux de l'âme. Un jour qu'il prêchait au milieu des malades, l'Archevêque de Carthagène étant entré dans la salle, remarqua que son visage était brillant comme le soleil et que sa tête était environnée d'un cercle de lumière. Il voulut aller lui serrer la main, mais le saint homme, devinant son dessein, se déroba promptement à ses yeux.

En sortant des hôpitaux, il s'en allait aux prisons. S'il s'y trouvait quelque condamné à mort, il l'embrassait avec une tendresse incroyable, et lui mettant son Crucifix entre les mains : « Ah ! mon cher frère, lui disait-il, voici la planche

que Dieu vous offre dans votre naufrage ; et il n'y a point pour vous d'autre moyen d'échapper à la tempête. Que je serais heureux, si je pouvais, comme vous, savoir l'heure de ma mort ! Nous devons tous aboutir au même terme ; un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe après tout ? » Il les conduisait lui-même au supplice, et ne les quittait qu'après s'être en quelque sorte assuré par ses yeux de leur salut. Voici, entre autres, un trait de courage admirable que rapporte son historien.

« Un capitaine espagnol ayant été condamné au feu, comme faux monnayeur, demanda le Père Claver pour se mieux préparer à paraître devant Dieu, quoique quelques autres Religieux l'eussent assisté jusqu'au lieu du supplice. Quelque temps avant sa condamnation, le saint homme avait su si bien le disposer à la mort, que le jour même qu'on lui prononça sa sentence, il en témoigna une joie sensible, et que, sur son livre de prières, il écrivit ces paroles si touchantes : « Ce livre est à l'homme le plus heureux du monde ; la justice livre son corps à la mort, pour sauver son âme. Je prie celui entre les mains de qui il tombera de me recommander à la divine miséricorde. J'ai péché, ô mon Dieu ! et je mérite non une seule mort, mais mille : ma plus grande douleur est de n'en avoir pas une aussi forte que je devrais l'avoir, après toutes les offenses que j'ai commises contre vous. » Comme il devait être étranglé avant que d'être jeté au feu, la corde rompit au premier tour, et le Père le voyant tomber à terre, courut à lui et le prit entre ses bras. Tandis qu'il tenait le visage tendrement collé contre le sien, l'exécuteur passa une autre corde au cou du criminel, ce qui fit dire aux Religieux que le Père était irrégulier. A la bonne heure, répondit Claver, animé d'un saint zèle, pourvu qu'à ce prix je sauve une âme : mais non, je ne puis être irrégulier pour une telle action. La corde s'étant rompue une seconde fois, le Père fit encore la même chose ; et quoique, par ses efforts redoublés, le visage du patient fût devenu hideux à effrayer, ainsi qu'il parut un moment après, le saint homme ne cessa point de l'embrasser et

à lui parler, jusqu'au moment où il expira dans les sentiments les plus chrétiens. Un des Religieux qui avaient été présents, frappé de son zèle, de sa charité et de l'extrême pauvreté qui paraissait dans toute sa personne, s'écria dans un transport d'admiration : « Voilà un vrai Religieux, et qui nous apprend à l'être ! »

« Un Espagnol, continue le P. Fleuriau, depuis longtemps pauvre et si abandonné, qu'il ne savait quel parti prendre, trouva enfin un asile dans la maison d'un vertueux capitaine, qui le traita comme son fils. Peu de jours après, ce malheureux portant l'ingratitude et la barbarie jusqu'aux derniers excès, assassina son bienfaiteur, et emporta tout l'argent qu'il put trouver dans la maison. Dieu ne laissa pas un tel crime impuni : l'assassin tomba bientôt entre les mains de la justice, qui le condamna à la mort qu'il avait méritée. Il apprit sa sentence en désespéré : mais à peine le Père Claver se fût-il approché de lui, que ses cris et ses fureurs changèrent en soupirs et en sanglots. Avant que d'être exécuté, il demanda des plus cruels supplices comme une grâce ; et dans tout le temps qu'il vécut encore, il donna de si vives marques de repentir et de douleur, que sa mort arracha des larmes à ceux mêmes que son crime avait le plus irrités.

« Ces sortes de bonnes œuvres avaient pour lui un attrait si particulier, que quand il était malade, et même dans la dernière infirmité qui le conduisit au tombeau, il se faisait porter aux prisons, pour ne pas abandonner des malheureux dont il seul savait venir à bout. Il y fut un jour appelé pour un malade qui, après avoir entendu l'arrêt de sa condamnation, devint si furieux, qu'on avait désespéré de le pouvoir réduire ; mais dès la première fois qu'il lui parla, il sut si bien l'adoucir, qu'il le laissa si disposé à souffrir la mort en punition de ses crimes, que quand d'autres Religieux vinrent ensuite pour assister jusqu'au lieu du supplice, ils le trouvèrent qui se dévotait le corps à grands coups de discipline, pour expier ses emportements, et ne soupirant plus qu'après le moment où il espérait aller voir son Dieu. »

Une flotte espagnole avait fait prisonniers six cents Anglais, avec un grand nombre de Hollandais : cette flotte vint relâcher à Carthagène. Le Bienheureux se rendit aussitôt à bord des vaisseaux pour visiter les captifs. Parmi eux se trouvait l'Archidiacre anglican de Londres ; il l'entretint longuement et avec tant de charité, que l'Archidiacre le conjura avec larmes de prier Dieu pour lui : ses yeux voyaient déjà la vérité, mais son cœur avait peine à l'embrasser. Le Bienheureux le lui promit et ils se séparèrent en se donnant mille marques d'affection. Les prières du saint homme ne demeurèrent pas infructueuses, car huit jours après la Toussaint, comme il entra dans l'hôpital de Saint-Sébastien, il vit qu'on y apportait un malade enfermé dans une chaise : c'était l'Archidiacre. A la vue du Père Claver : « Il est temps, lui dit-il, il est temps, mon Père, d'accomplir la promesse que j'ai faite à Dieu et à vous d'embrasser la religion de mes frères, et de me convertir à la foi de la sainte Église romaine. » Il se convertit en effet et mourut dans les plus vifs sentiments de piété.

Cet exemple, et la touchante charité du Bienheureux ramenèrent à la foi la meilleure partie des Anglais. Beaucoup de Hollandais se convertirent aussi, surtout de ceux qu'il soignait dans les hôpitaux. S'ils venaient à mourir, le Père les faisait enterrer avec une grande pompe, pour honorer leur retour à la vérité. Quelques-uns cependant résistaient à ses raisons, à ses prières et à ses bienfaits : ils le traitaient d'hypocrite, d'imposteur, et ne lui épargnaient pas les humiliations. Le Bienheureux souffrait leurs injures avec patience, les offrait à Notre-Seigneur pour leur salut. Le lendemain de l'enterrement du dernier Hollandais qu'il avait converti, retournant à l'hôpital, il s'approche de ceux qui l'avaient repoussé le plus rudement. Il voulait tenter un dernier effort ; mais ses prières avaient déjà obtenu ce que toutes ses paroles n'avaient pu faire. Dès que l'hérétique l'aperçut : « O mon Père, s'écria-t-il d'un air vivement touché, mon Père, venez à moi ; » en même temps il ouvre les bras pour le recevoir. Le Père y court transporté de joie, et tous les deux se tenant étroitement embras-

sés, ils furent quelque temps sans pouvoir se parler que par leurs larmes. Enfin, le malade ayant poussé un profond soupir : Écoutez, mon Père, lui dit-il, une chose bien étonnante. Le Hollandais que vous fîtes hier enterrer avec tant de cérémonie m'est apparu cette nuit ; il m'a fait entendre qu'il n'y avait point d'autre route de salut que celle que vous enseignez, et que par celle-là seule, lui et tous ses compagnons se sont sauvés. Il m'a ensuite repris très-sévèrement de toutes ses iniquités à votre égard, en m'ordonnant de vous en demander pardon, et d'ajouter foi à vos paroles. Je me prosternai donc à vos pieds, mon cher Père, et je m'abandonne entre vos mains, pour faire de moi tout ce qu'il vous plaira, pendant ces deux jours que j'ai encore à vivre. Le temps est court, ne pardons point : aidez-moi, je vous en conjure, de vos prières et de vos conseils. » Le saint homme, au comble de ses désirs, se surpasse, pour ainsi dire, lui-même dans les soins qu'il prit de ce pécheur pénitent ; c'était le fils de sa plus mère douleur, et par là même il devint celui de sa joie la plus sensible. Après avoir fait son abjuration, il voulut recevoir les Sacrements ; en les recevant, il pria le Père de ne lui oser faire, à son enterrement, des honneurs dont ses crimes rendaient indigne, mais de le faire jeter sans sépulture au milieu de la campagne, pour avoir si longtemps outragé la bonté divine ; et ses dernières paroles furent des actes fervents et réitérés de foi, d'espérance et d'amour, qui remplirent tous ses assistants de consolation et les engagèrent à bénir hautement le Dieu dont les miséricordes sont infinies. »

Il convertit aussi plusieurs mahométans qui avaient été faits prisonniers et qui étaient au service des officiers de Carthage ; mais leur endurcissement était généralement plus difficile à vaincre. L'un d'eux lui demanda vingt-deux ans de soins et de persévérance ; un autre lui coûta trente années de prières, encore ne l'obtint-il que par une apparition de la très-sainte Vierge, qui lui dit d'un air plein de majesté et de douceur, en lui montrant le Père Claver : « Pourquoi ne fais-tu pas ce que celui-ci te dit ? Pourquoi ne te convertis-tu pas ? »

Les pécheurs de Carthagène éprouvèrent aussi les effets de son zèle : il régnait un grand désordre de mœurs quand il arriva dans cette ville ; mais peu à peu les plus débauchés cédèrent à ses exhortations ou à ses menaces prophétiques. Il en sauva beaucoup du désespoir où le crime et le malheur les avaient plongés. Une jeune femme, dit l'historien du Bienheureux, voulant avoir de quoi fournir à son luxe et à ses parures, avait entretenu quelque temps un commerce criminel avec un Espagnol ; mais celui-ci s'en étant bientôt dégoûté, emporta pendant une nuit tous les habits et les bijoux qu'elle avait achetés au prix de sa pudeur, et sortit de la ville sans lui rien laisser qu'une simple et méchante robe, avec laquelle elle n'osait plus paraître. Le lendemain matin, cette malheureuse se voyant abandonnée, entra d'abord en fureur contre le perfide qui l'avait ainsi dépouillée ; puis la tournant alors contre elle-même, elle sortit pour aller se pendre au premier arbre qu'elle trouverait. Au même instant le Père Claver sortait du collège, et, l'ayant trouvée en chemin, il lui demanda simplement où elle allait ? La pauvre femme s'étant troublée à cette question, et ne sachant que lui répondre : « Donnez-moi, ajouta-t-il avec bonté, ce que vous portez là. » Elle, le regardant comme un homme inspiré, tira aussitôt de sa poche une corde qu'elle lui montra, en lui avouant que le désespoir la lui avait fait prendre pour terminer ses jours et ses malheurs. « Hé ! pourquoi, ma fille, reprit-il encore, voulez-vous mourir, tandis que je suis ici, prêt à vous donner tous les secours nécessaires ? » Il lui ordonna ensuite de retourner chez elle, lui chercha de quoi l'aider à s'habiller plus décemment, lui fit faire une confession générale, et l'engagea à mener une vie aussi régulière que celle qu'elle avait menée avant de devenir criminelle.

Il tira encore du même péril une malheureuse esclave, désespérée de ne pouvoir obtenir la liberté que son maître lui avait souvent promise, pour récompense de ses services. Toutes les fois qu'elle faisait réflexion à son malheur, le démon lui apparaissait tout disposé à la délivrer de ses maux. « Que

tardes-tu, lui disait-il, en lui témoignant beaucoup de compassion de son état? Que ne te donnes-tu la mort? C'est la fin de tous les maux de la vie. Te voilà esclave et malheureuse pour toujours ; et si tu avais assez de courage pour exécuter ce que je te conseille, tu serais admise dans le Ciel au nombre des Martyrs. » Un jour qu'elle était à une fenêtre, où il y avait des grilles et des barres propres au dessein du prétendu médecin : « Voilà, lui dit-il, une belle occasion de te rendre heureuse ; mais dépêche-toi, car je vois venir ici un homme que je hais, parce qu'il est mon plus grand ennemi, et s'il arrive, nous ne pourrons achever. » Déjà elle s'était passée la corde au cou, lorsque le Père Claver entra dans la maison. « Ne te l'avais-je pas bien dit, lui cria le démon, en prenant la suite? »

— Et qu'est-ce ceci, lui dit à son tour le saint homme, en l'abordant? Que faites-vous? Pourquoi cette corde?

— Hélas ! mon Père, répondit la pauvre esclave, en versant aux torrents de larmes, c'est la peine de mes péchés ; j'étais perdue sans vous.

— Hé bien? répliqua-t-il, en lui présentant le Crucifix, voici qui vous pardonnera ces péchés, si vous vous en repentez vivement à ses pieds.

Il la disposa ensuite à faire une confession générale, et la vit très-contente de passer le reste de sa vie dans l'esclavage pour expier son crime.

Après Pâques, il parcourait ordinairement les environs de Carthagène, pour y donner des missions. Ni la pluie, ni les mauvais chemins, ni les forêts, ni les torrents, ni les montagnes ne pouvaient l'arrêter. Il allait partout, visitant les maisons les plus écartées, pour en évangéliser les habitants, et surtout ses pauvres nègres, que leur éloignement des villes semblait dévouer à l'ignorance et à l'abandon. Étant un jour chez un capitaine espagnol, il le quitta subitement pour s'en aller, seul et sans guide, au travers des montagnes escarpées qui étaient dans le voisinage. A son retour, comme le capitaine lui faisait d'aimables reproches, il répondit simplement

qu'il s'agissait du salut de trois âmes. On sut en effet qu'il était allé pour trois pauvres nègres, cassés de vieillesse, oubliés de tout le monde, abandonnés au milieu des montagnes, et couchés dans les ruines de quelques misérables masures, dont Dieu lui avait donné la connaissance, et qui n'attendaient que le secours d'un prêtre pour mourir en paix.

Non content de veiller à leurs intérêts spirituels, il aimait encore à leur rendre tous les services que lui permettait sa puissance auprès de Dieu. « Une habitation, dit le Père Fleuriat, était depuis longtemps désolée par un volcan, qui vomissait sans cesse des flammes dont l'odeur était insupportable, et dont la violence menaçait les habitants d'un engloutissement prochain. Le Père Claver, à qui ces pauvres gens s'adressèrent, leur ordonna de préparer une grande Croix pour le lendemain. Après avoir dit la Messe, il marche à l'endroit d'où partait le mal, il se met en prières, il arrose la terre d'eau bénite, il fait planter la Croix proche de la bouche du volcan. et les feux ne parurent plus depuis. »

Dans le bourg de Tolu, la sécheresse était si extrême et si continuelle, qu'elle faisait tout appréhender pour la récolte. On avait déjà fait inutilement des prières publiques, pour obtenir de la pluie. Le curé vint, au nom de tous les habitants, conjurer le saint missionnaire de recommander à Dieu ce pays affligé : il le fit, il se mit à genoux, et, s'étant presque aussitôt relevé d'un air serein : « Consolez-vous, leur dit-il, vous aurez de l'eau avant le coucher du soleil. » Dès le soir même, sans que jusque-là on eût vu la moindre apparence de pluie, elle commença à tomber, et dura trois jours et trois nuits, en telle abondance, qu'elle répara tous les dommages causés par la sécheresse.

Il vivait d'une manière très-austère pendant tout le temps de la mission, se contentant d'un peu de pain fait de blé d'Inde, ou d'un peu de riz cuit avec du sel et de l'eau ; ses disciplines étaient alors plus longues et plus sanglantes ; il ne prenait qu'un court sommeil à terre, enveloppé de son manteau. L'excès de fatigue et le manque de nourriture le faisaient

quelquefois tomber en faiblesse au confessionnal. Un jour que, dans le cours de la matinée, cet accident lui arriva d'une manière plus forte qu'à l'ordinaire, son interprète voulut lui persuader de prendre quelque chose : « Non pas maintenant, » répondit le saint homme, car je n'ai encore rendu aucun service à Dieu. »

Du reste, pendant quarante années, il ne vécut guère que les morceaux de pain qu'il ramassait sur les tables, avec quelques patates grillées. Si on lui voulait donner quelques douceurs, il s'en excusait sur la faiblesse de son estomac. Jamais il ne buvait entre ses repas, quelle que fût la chaleur, et elle était souvent excessive en ce pays. Il ne mangeait aucune espèce de fruit ; et un jour que deux Frères coadjuteurs obligèrent à prendre quelques grains de raisin, il leur dit avec simplicité que c'était là les premiers qu'il eût goûtés en Amérique.

« Son lit ordinaire, dit le Père Fleuriau, était une peau de veau ou une simple natte, sans autre oreiller qu'une grosse pièce de bois : encore, pendant plusieurs années, n'eut-il point d'autre lit que la terre. Trois fois par nuit il se donnait une sanglante discipline ; l'une avant que de prendre un léger sommeil, l'autre vers minuit, et la troisième quand on donnait le signal du lever pour toute la communauté ; ses disciplines étaient faites, ou de cordes goudronnées, pleines de nœuds saillants, ou de chaînettes de fer, armées de pointes. Les voisins même entendaient le bruit des coups, et ceux qui étaient chargés de faire la nuit la ronde dans le collège s'étant arrêtés quelque temps pour l'écouter, s'en retournaient saisis d'une certaine frayeur, mêlée de compassion, qui les empêchait de proférer une parole. Pour tout appareil aux plaies qu'il s'était faites par ces pieuses cruautés, il y appliquait un rude cilice, dont il se couvrait tout le corps. D'abord, il entrelaçait les doigts de ses pieds avec de petites cordes de crin, remplies de nœuds ; et tout le long des jambes et des cuisses, il en portait d'autres plus dures et plus grosses, parce qu'il pouvait se cacher plus facilement ; il portait ensuite deux Croix, faites

d'un bois rude et grossier, l'une sur le dos, l'autre sur la poitrine ; et celle-ci était tout hérissée de pointes du côté de la chair : pour les attacher plus fortement, il se garottait encore tout le corps de cordons de crin, dont les bouts coulaient tout le long des bras jusqu'aux poignets. De six d'entre eux il avait une large bande, parsemée de pointes de fer, qui lui descendait en forme d'étole croisée sur l'estomac, et dont les deux bouts lui formaient une ceinture autour des reins. Pour que, dans tout son corps, il n'y eût pas une seule partie sans douleur, quand il était renfermé dans sa chambre, il se mettait sur la tête une couronne d'épines très-piquantes, une grosse corde au cou, et aux mains des espèces de gants faits de cordes de crin. Mais, pour mieux cacher ces austérités effrayantes, il mettait en même temps à sa porte une pierre qui tombait dès qu'on voulait ouvrir ; et ce signal lui donnait le temps de se dépouiller au moins d'une partie de cet attirail de pénitence. »

Dans une grande maladie, le Frère qui le soignait ayant aperçu son cilice, lui dit tout étonné : Eh ! mon Père, qu'est-ce donc ceci ? Jusqu'à quand l'âme sera-t-elle ainsi attachée ?

— Jusqu'à la mort, lui répondit tranquillement le Bienheureux.

Quoique sa vie fût un jeûne et une austérité continuelle, il trouvait moyen d'honorer la très-sainte Vierge par des jeûnes et des pénitences extraordinaires aux veilles de ses fêtes : il tenait cette dévotion du Bienheureux Alphonse Rodriguez, son cheri de la Reine du Ciel. Il consacrait l'après-midi de certaines sortes de jours à confesser les enfants des écoles publiques, pour leur inspirer de bonne heure l'amour de Marie ; et il avait engagé quelques personnes riches et vertueuses à lui envoyer un repas où rien ne manquait, pour la propreté et pour l'abondance : il en faisait porter une partie à l'hôpital de Saint-Lazare, avec un petit chœur de musique ; et lui-même distribuait l'autre partie à la porte, où il avait soin de préparer une table commode pour les pauvres. Il s'y asseyait avec eux, mais toujours à la dernière place ; il y faisait aussi venir

quelques joueurs d'instruments pour les réjouir, et il y était si content, que s'il eût été à la table des plus grands rois. A la fin du repas, il leur faisait une petite exhortation propre à exciter leur respect et leur confiance pour celle dont la fête se rassemblait; il récitait avec eux le chapelet, et les renvoyait si charmés de ses vertus et de sa bonté. On ne peut dire combien il distribuait de chapelets. Sans compter ceux qu'il donnait au confessionnal, dans les hôpitaux et dans les prisons, tous les ans il en dépensait huit à neuf mille, pour les nouveaux arrivés, et il avait grand soin que tous fussent exacts à le porter.

Il employait le temps des récréations communes à les enflammer même avec ses interprètes; et, pour cela, il avait soin de faire de grandes provisions d'une espèce de petits fruits très-simples qui croissent dans le pays, et qui sont propres à cet usage. Chaque jour de l'année était marqué par quelque petit office qu'il tâchait de rendre à la Mère de son Dieu, et à quelque heure du jour, il ne manquait pas de la saluer par le nom de l'Église consacrée à cet usage. Il était principalement si touché de la pureté de sa Conception Immaculée et de la gloire de son Assomption triomphante, qu'il l'en félicitait souvent avec une joie sensible, qui se répandait jusque sur son visage.

Il ne pouvait tarir sur les louanges et les vertus de Marie. Le jour de l'Annonciation, se trouvant dans la chapelle de la maison de D. André de Vaugnecel, où il s'entretenait familièrement avec lui et avec toute sa famille des grandeurs de la gloire de Dieu, il tira une petite image où était représenté le Seigneur dont on célébrait la mémoire. Après s'être étendu quelque temps sur les obligations infinies que les hommes ont à cette heureuse Vierge, il poussa un profond soupir; perdit peu à peu l'usage de ses sens, et resta plus d'une heure en cet état, au milieu de tous les assistants, qui répandaient des larmes de dévotion, jusqu'à ce qu'enfin son compagne, voyant qu'il était temps de retourner au collège, le tira doucement et le fit revenir à lui.

Après Jésus-Christ et sa très-sainte Mère, sa principale dévotion était à son Ange Gardien, à saint Pierre, son patron, à son Père, saint Ignace, dont il portait toujours une médaille sur lui. Mais il avait de plus choisi vingt-quatre Saints pour ses protecteurs, et il s'adressait à chacun d'eux tour à tour afin qu'il n'y eut pas une seule heure dans la journée où il ne se sentît comme il le disait lui-même, il n'eût un avocat particulier auprès de Dieu.

Sans cesse il méditait, sans cesse il parlait de la Passion de Notre-Seigneur, et toujours avec des larmes, des soupirs, des espèces de défaillances d'amour, qui inspiraient à tous ceux qui l'entendaient, une sainte tristesse, mêlée d'une joie pure, qui les ravissait. Quoiqu'il eût toujours le visage maigre et décharné par la rigueur de ses austérités, dans la semaine sainte, il devenait si défait et si abattu de douleur, qu'il n'était plus reconnaissable, et qu'il paraissait une vive image de Jésus-Christ affligé. Un Religieux, qui le fréquenta familièrement pendant plusieurs années, était convaincu que les instruments de la Passion étaient gravés dans son cœur, comme on le rapporte de quelques Saints. Tous les vendredis, sortait la nuit de sa chambre sans être aperçu, et, la corde du cou, une couronne d'épines sur la tête, une croix sur les épaules, il allait dans tous les endroits les plus écartés de la maison comme pour suivre Jésus-Christ allant sur Calvaire.

La vue de Notre-Seigneur crucifié le transportait de douleur et d'amour et le ravissait souvent en extase. Une nuit, un nègre qui le servait étant entré dans sa chambre, le vit tout à coup environné d'une lumière si éclatante, que d'abord il s'arrêta tout court. Ayant ensuite cherché le Père, il le trouva suspendu en l'air, et les yeux tendrement attachés sur un crucifix qu'il tenait en main, mais à genoux, et dans une posture où il était avant ce ravissement. Il fut plusieurs heures en cet état, jusqu'à ce qu'enfin on le vit descendre peu à peu à terre, et revenir à sa situation naturelle. Le Frère qui était chargé de le soigner dans sa dernière infirmité, f

une fois témoin du même prodige. Il en fut si frappé, qu'il douta quelque temps s'il n'appellerait pas les autres Religieux à un spectacle si merveilleux ; mais craignant de blesser l'humilité du Père Claver, il attendit qu'il fut revenu à lui pour le remettre sur son lit. Le saint homme, très-mortifié d'avoir été surpris en cet état, fit promettre le silence au Frère qui, après la mort du Père, attesta ce fait avec serment.

Ces faveurs du Ciel ne purent altérer l'humilité profonde dont son cœur était pénétré. La moindre marque d'estime l'affligeait, et, au contraire, il recevait avec joie les humiliations que lui infligeaient ses Supérieurs ou ses compagnons. Le recteur du collège lui commanda un jour de se mettre à genoux, quoiqu'il fût déjà fort âgé et infirme, et le reprit sévèrement pour une bagatelle. Le Bienheureux obéit avec un contentement extraordinaire ; il resta une heure à genoux, et il y serait resté tout le jour, si on ne fût venu lui dire de se lever.

Dans la maison, il se regardait comme le dernier de tous, obéissant à tous, au Frère cuisinier, au portier, au sacristain, sur une parole, sur un geste. Malgré les brillants succès qu'il eut dans ses études, jamais il ne lui vint en pensée qu'il fût bon à autre chose qu'à servir les nègres, les pauvres et les malades. Venait-on le consulter sur quelques affaires graves, ou sur quelques cas de conscience fort importants, il répondait toujours, en serrant doucement les épaules, que toutes ces matières étaient trop fortes pour ses capacités et qu'il fallait s'adresser aux autres Pères de la maison, qui étaient plus sages et plus habiles que lui.

Toujours tranquille et patient, il ne perdait quelque chose de sa douceur ordinaire que quand on lui témoignait avoir trop bonne opinion de lui. Ayant un jour donné l'aumône à une pauvre femme qu'il rencontra sur son chemin, en accompagnant son petit présent de quelques avis salutaires pour le bien de son âme, la femme, également charmée de sa charité et de ses discours, se jeta à ses pieds, en s'écriant : « Ah ! saint Père Claver, ce qu'on dit à Lima est bien vrai, que Dieu avait

pardonné à Carthagène en votre considération. » A ces mots le saint homme confus, troublé et comme hors de soi : « Allons », lui répondit-il avec émotion, vous ne savez ce que vous dites et si jamais j'apprends que vous débitiez de pareilles visions, je vous ferai chasser de la ville. Demandez pardon à Dieu de votre imprudence. » De tout le reste du jour il n'osa pas lever les yeux, et il courut promptement à l'hôpital, pour expier par de nouvelles humiliations, des éloges dont sa modestie faisait un crime.

On trouva dans ses écrits une maxime admirable et qui était la règle de sa vie : L'homme qui est vraiment humble, désire le mépris ; mais sans chercher à paraître humble, *cherche à paraître digne d'être humilié.* « Aussi, dit son biographe, n'oubliait-il rien de tout ce qu'il croyait pouvoir contribuer à le faire regarder comme le dernier de tous les hommes. Deux fois par semaine, il allait par la ville, chargé de linges, de draps, et de toutes sortes de provisions pour les prisonniers ou les malades ; et quand, en chemin, il rencontrait un infirme ou un impotent, il le chargeait sur ses épaules, jusqu'à ce qu'il lui eût trouvé un asile sûr et commode. On sait qu'un de ses plaisirs les plus touchants était de manger à la porte avec les pauvres, au même plat et à la dernière place. Mais il ne se contentait pas de cette humiliante situation : après le repas, il leur aidait lui-même à laver, il rinçait les vases, il nettoyait les plats, il appropriait les sièges, il balayait la place ; en un mot, il faisait tout ce qu'on aurait pu exiger du dernier esclave. »

En l'année 1650, la peste fit beaucoup de ravages à Carthagène. Le saint homme avait une si humble opinion de lui-même, qu'il disait en versant des larmes : « Ce sont mes péchés qui ont attiré la peste sur cette ville. » Il se dévoua avec un courage au-dessus de ses forces au service des pestiférés. Atteint lui-même du fléau, il fut bientôt réduit à l'extrémité : on lui donna le saint Viatique, et l'on n'attendait plus que le moment où il expierait. Il revint cependant peu à peu, mais pour languir pendant quatre ans, dans une sorte d'abattement.

don, oublié de Carthagène, où il avait fait tant de bien, peu visité de ses confrères, qui ne pouvaient suffire à leurs travaux, livré aux soins grossiers et quelquefois aux brutalités d'un nègre qui, non content de le maltraiter, le laissait des jours entiers sans boire ni manger. Pendant ces quatre années, il n'eut d'autre consolation que la Sainte Table et quelques rares visites qu'il rendait à ses chers nègres et aux hôpitaux. Sur les derniers temps, on lui apporta une vie du Bienheureux Alphonse Rodriguez, au procès duquel on travaillait alors : il en reçut une joie extraordinaire. Le souvenir de ce saint ami, les honneurs qu'on s'appropriait à lui rendre, parurent un instant le ranimer.

Enfin l'heure arriva où Notre-Seigneur voulut récompenser les longs travaux de son serviteur ; il lui annonça cette heureuse nouvelle, et le Père en fit part à plusieurs de ses amis, les consolant de cette séparation, et leur promettant de ne pas les oublier devant Dieu. Un bon Religieux de Saint-François étant venu le visiter, lui témoigna son regret de ce que l'on allait démolir le collège des Jésuites, ajoutant qu'il devait lui être bien dur de quitter, à son âge, une maison qu'il habitait depuis quarante ans.

— Je ne la verrai pas, dit le Bienheureux.

— Et comment cela peut-il être, reprit le Franciscain, puisqu'on dit que l'on commence à démolir demain ?

— C'est, dit le Bienheureux, que j'ai prié Notre-Seigneur de m'appeler à lui auparavant, et qu'il a eu la bonté de me le promettre.

En effet, le six septembre, qui était un dimanche, il descendit encore à l'église, appuyé sur deux nègres ; et, après y avoir communiqué avec des sentiments extraordinaires de dévotion, il se fit reporter à sa chambre. En passant par la sacristie, il dit au Frère : « Je vais mourir, que me demandez-vous pour l'autre vie ? »

Que vous recommandiez à Dieu cette ville et cette maison, lui répondit le sacristain. Il le lui promit, et, s'étant fait mettre au lit, il passa le reste du jour dans les plus tendres

entretiens avec son Dieu. Sur le soir, il fut saisi d'une fièvre très-violente, dont l'ardeur fut encore augmentée par le de son amour ; et, comme on jugea bien que tous les remèdes seraient pour lors inutiles, on remit jusqu'au lendemain faire appeler le médecin.

Le lundi matin, le médecin étant arrivé, jugea qu'il n'y avait plus de ressources : on lui administra l'Extême-Onction, comme il était sans connaissance, on commença de piller sa chambre et de se partager comme des reliques les objets qui lui servaient. La funeste nouvelle se répandit bientôt dans Cuzco : de tous côtés on entendait les enfants crier par les rues : *Le Saint se meurt, le Saint se meurt*. La foule accourut au collège ; la porte est enfoncée, et le collège fut rempli d'un moment d'ecclésiastiques, de Religieux, de noblesse et de peuple, qui voulaient lui baiser les mains et lui faire toucher leurs chapelets, pendant qu'il respirait encore. Les nègres surtout lui témoignaient leur douleur en arrosant ses pieds de leurs larmes. Le concours dura jusqu'à la nuit, où l'on eut bien de la peine à faire retirer le monde et à fermer les portes de la maison. Pendant toute cette journée, le Bienheureux était resté sans mouvement : son visage était calme, il avait plus l'air d'un homme doucement ravi en Dieu que d'un moribond.

Le mardi matin, qui était le jour de la Nativité de Notre Dame, un peu après minuit, il parut s'affaiblir totalement ; on fit la recommandation de l'âme, et elle ne fut pas plus finie, qu'il rendit son âme à son Créateur, tandis que ses assistants prononçaient les noms sacrés de Jésus et de Marie. C'était le 8 septembre de l'an 1654, et il avait environ soixante-treize ans.

En ce moment-là même, Dieu voulut faire connaître sa gloire à une négresse d'Angola, nommée Lucrèce, que le saint homme avait lui-même formée à la vertu. Elle vit donc une longue et magnifique procession, toute éclatante de lumière et terminée par Jésus-Christ lui-même, auprès duquel était le Père Claver, vêtu d'une robe si brillante que les yeux

étaient éblouis. Tout ce nombreux cortège prenait sa route vers le Ciel, et quand il se fut élevé à une grande hauteur, la Vierge le perdit de vue. Dès le matin, elle demanda si l'on avait point de nouvelles de Carthagène, dont ce pays était à plus de vingt lieues, et si le Père Claver ne serait point mort. Elle apprit bientôt qu'il était mort en effet à cette heure-là même.

Les Ordres religieux de Carthagène lui firent tour à tour un service solennel, avec une oraison funèbre, où ses vertus ne purent être rappelées qu'au milieu des sanglots. Les magistrats voulurent lui rendre les mêmes honneurs, ainsi que les nègres, qui étaient comme sa famille, et pleuraient en lui leur père. Une foule immense assistait à ses obsèques, empressée de voir le saint corps, dont la beauté, la souplesse était un sujet d'admiration continuelle.

Le Bienheureux était d'une taille moyenne et un peu courbé; il avait la tête grosse, le visage grand et tirant sur le brun, le front large et ridé, ses tempes enfoncées; ses yeux étaient beaux, mais rougis par l'abondance des larmes qu'il versait; le nez était un peu court, la bouche grande, les lèvres grosses, la barbe épaisse; il avait la voix assez forte, mais plus sonore que flexible,

Tel fut le Bienheureux Père Claver, que l'on surnomma l'Apôtre de Carthagène et le François Xavier des Indes Occidentales. Il baptisa en effet plus de quatre cent mille nègres. Dieu honora son tombeau d'une multitude de miracles. En 1657, ce tombeau ayant été ouvert on trouva le saint corps entier et sans corruption, malgré l'humidité qui avait détruit le cercueil, et la chaux vive dont il était rempli.

Notre Saint Père le Pape Pie IX a fixé la fête du Bienheureux Claver au 9 de septembre, à cause de la solennité de Notre-Dame.

(E. DARAS.)

LE VÉNÉRABLE JOLY,

CHANOINE DE DIJON, FONDATEUR DES HOSPITALIÈRES.

Le Vénérable Joly, instituteur des Hospitalières de Dijon de Langres, naquit à Dijon le 22 septembre de l'an 1644, eut pour père Jacques Joly, secrétaire du parlement de Bourgogne. Le nom de Bénigne lui fut donné sur les font de baptême, et il eut toute sa vie un grand soin d'honorer ce saint Martyr et Apôtre de Dijon, par l'imitation de ses vertus. Ses parents, qui par un principe de piété et de devoir s'étaient appliqués à élever tous leurs enfants, dont le nombre était assez grand, dans les pratiques de la véritable dévotion, marquèrent dans le jeune Bénigne de si heureuses dispositions pour la vertu, qu'il redoublèrent leurs soins pour l'y former de bonne heure ; mais surtout à celle de la charité envers les pauvres, dont sa mère lui donnait l'exemple en allant de maison en maison chercher les pauvres les plus abandonnés auxquels elle donnait elle-même tous les secours dont ils avaient besoin, jusqu'à exposer sa propre vie pour conserver la leur, comme il parut assez en 1652, que la ville de Dijon fut affligée d'une fièvre pourpreuse qui emporta plus de quatre mille personnes, Car cette charitable dame s'employa avec tant de charité et de zèle pour le services des pauvres qui étaient atteints de cette maladie, et avec si peu de ménagement pour sa santé, qu'elle en fut elle-même atteinte et mourut le 2 octobre de la même année. Pour accoutumer de bonne heure ses enfants à faire l'aumône aux pauvres, elle leur donnait souvent de quoi la faire eux-mêmes ; et jamais elle n'avait plus de plaisir que quand, après avoir fait leurs petites libéralités, ils retournaient à elle pour avoir de quoi en faire d'autres. Le petit Bénigne sur tous les autres se signala si bien dans ces pratiques de charité, que, dès l'âge de cinq à six ans, ayant un jour rencontré dans les rues quelques pauvres qui languissaient de faim, et n'ayant rien à leur donner, il les pressa si vivement de découdre tous les rubans qu'il

ornaient une robe neuve que sa mère lui venait de faire faire à la mode de ce temps-là, que la nécessité jointe à ses sollicitations les ayant obligés de le faire, ils eurent de quoi acheter du pain en abondance : ce qui parut à sa mère une action si héroïque de charité, que, bien loin de lui en faire des reproches, elle augmenta pour lui sa tendresse, louant et bénissant Dieu de lui avoir donné un enfant qui donnait de si belles espérances.

Après la mort de cette dame le jeune Bénigne fut envoyé à Beaune par son père, qui confia son éducation aux Pères de l'Oratoire. Il fit des progrès dans les lettres, qui surprirent ses maîtres, et il avança si bien dans la piété, qu'on jugea dès lors qu'il se consacrerait au service de l'Eglise. On ne voyait point en lui ces empressements si ordinaires aux jeunes gens pour le jeu et le divertissement. Il avait une grande solidité d'esprit, beaucoup de discernement, une grandeur d'âme qui n'était pas commune, et son inclination était d'obliger ses compagnons et leur faire plaisir autant que son attachement à son devoir le lui pouvait permettre.

Il employa six années à faire ses humanités ; mais son père étant mort au mois de mai de l'année 1659, son frère aîné, qui se trouva chargé de la famille, le fit revenir à Dijon. Un an après il l'envoya à Rennes, où il le mit en pension chez les Pères Jésuites, sous lesquels il fit sa rhétorique et commença sa première année de philosophie ; mais quelques-uns de ses amis lui ayant conseillé d'aller à Paris et d'y recommencer sa philosophie pour se mettre en état de prendre les grades, il les crut, et son frère y ayant donné les mains, il se rendit à Paris au commencement du mois de septembre de l'année 1662. Après avoir fait ses cours de philosophie et de théologie, il fut reçu bachelier en 1667, et reçut le bonnet de docteur en 1672, après avoir été ordonné prêtre la même année à l'âge de vingt-sept ans.

Il avait été pourvu d'un canonicat dès l'âge de quatorze ans dans l'église abbatiale de Saint-Etienne de Dijon ; mais ses études l'ayant empêché légitimement de satisfaire aux devoirs

d'un chanoine, elles ne furent pas plutôt finies, qu'il songea de retourner dans sa patrie pour remplir ses obligations. A peine fut-il arrivé à Dijon, que Dieu éprouva sa patience par une maladie de trois mois, pendant laquelle il résolut de se défaire de son canonicat afin d'avoir la liberté d'aller de village en village pour instruire les paysans et passer toute sa vie dans une mission continuelle; mais le Père Charles Gauterot, provincial des Pères de la Doctrine Chrétienne, qui avait été son directeur pendant qu'il était à Paris et sans l'avis duquel il n'entreprenait rien, prévoyant le fruit qu'il pouvait faire à Dijon sa patrie, l'empêcha d'exécuter ce dessein, et lui conseilla de demeurer dans l'état où Dieu l'avait mis.

Le Vénérable Joly suivit donc cet avis, et, à peine eut-il recouvré ses forces, qu'il se rendit si assidu à toutes les heures de l'Office divin de l'église de Saint-Etienne, qu'il en préféra l'assistance à toutes les œuvres de piété auxquelles il se sentait porté de lui-même et auxquelles d'autres personnes voulaient l'engager. M. Fiot, pour lors abbé de cette collégiale, qui était autrefois un célèbre monastère de l'Ordre de Saint-Augustin conçut tant d'estime de sa vertu, que, sans avoir égard à son âge, qui n'était encore que de vingt-neuf ans, il l'honora de la qualité de son grand vicaire pour toutes les dépendances de l'abbaye, et il fit la visite de toutes les églises qui étaient de sa juridiction, avec le succès qu'on en pouvait espérer.

N'ayant pu exécuter le dessein qu'il avait formé d'aller dans les missions pour instruire les pauvres de la campagne, il trouva les moyens de se dédommager d'une si sainte entreprise sans sortir de Dijon. Il y avait dans cette ville quantité de pauvres mendiants élevés dans l'oisiveté et dans une pitoyable ignorance, qui ne se trouvaient dans les églises que pour interrompre par leurs importunités la dévotion de ceux dont ils imploraient la charité. Pour empêcher cet abus et procurer en même temps aux pauvres les secours spirituels et temporels dont ils avaient besoin, il fit publier par toutes les paroisses de Dijon que l'on ferait une bonne aumône à tous les pauvres de quelque âge qu'ils fussent, qui se trouveraient les fêtes et les

dimanches aux catéchismes et aux exhortations qu'il ferait dans la chapelle de Saint-Vincent, et cette libéralité étant secondée par celle de plusieurs personnes charitables, attira un si grand nombre de pauvres, que la chapelle se trouva trop petite dans la suite.

Ce ne furent pas seulement les pauvres qui vinrent écouter ses instructions, il y eut aussi un grand nombre de personnes de tout sexe et de toutes sortes d'états qui s'y trouvèrent. Les personnes les plus accommodées de la ville crurent qu'elles devraient profiter de l'occasion pour faire mieux instruire leurs domestiques qu'elles ne l'auraient pu faire chez elles. Il y eut même des ecclésiastiques d'un mérite et d'une piété distinguée qui animés par son exemple, s'offrirent de partager avec lui le travail. Plusieurs Prélats que les affaires de leurs églises obligèrent de passer à Dijon, ayant ouï parler avantageusement du grand fruit que produisaient ces instructions, voulurent bien eux-mêmes en être les témoins, et entre les autres M. le Goux de la Berchère, archevêque de Narbonne, qui se faisait un plaisir particulier de venir en cette chapelle pour y autoriser par sa présence ces exhortations.

Le zèle que M. Joly avait pour le service de l'Eglise lui fit aussi entreprendre de donner de pareilles instructions aux Clercs qu'on élevait dans le séminaire de la Madeleine, où il vint faire sa demeure à la prière du Supérieur ; ce qui n'empêchait pas que, nonobstant l'éloignement de l'église de Saint-Etienne et ses grandes occupations, il n'assistât à matines et aux autres Offices, auxquels il se rendait exactement dans les temps mêmes les plus fâcheux, aussi bien qu'aux assemblées capitulaires et aux autres obligations de son bénéfice ; mais toutes ces fatigues jointes aux grandes austérités qu'il pratiquait épuisèrent tellement ses forces, qu'il tomba dangereusement malade et fut obligé d'interrompre ses offices de charité et de retourner à sa maison canoniale, après qu'on eût employé l'autorité de son directeur pour l'y faire consentir. A peine eut-il recouvré sa santé, qu'il recommença avec plus de zèle ses instructions dans la chapelle de Saint-Vincent, où

comme elles attiraient un grand nombre de pauvres, il crut que pour les y engager davantage il était à propos d'y établir une confrérie dont les bons règlements les pussent soutenir dans les sentiments de piété qu'il leur inspirait, et leur faire supporter avec patience l'état de pauvreté où Dieu les avait mis. Mais plusieurs personnes riches et de piété, ayant voulu être de cette confrérie, elle s'est trouvée dans la suite, sans que pour cela elle ait perdu le nom de confrérie des pauvres, puisque c'est à eux que tout ce que l'on y fait de bon se rapporte.

Ce saint homme ne se contenta pas seulement d'exhorter les pécheurs à la pénitence et à changer de vie, il voulut encore leur ôter les occasions du péché ; c'est ce qui lui fit entreprendre l'établissement de la communauté du Bon-Pasteur, qui non-seulement sert de refuge et d'asile aux filles débauchées qui ont dessein de quitter leur vie déréglée, mais encore de retraite et au lieu de correction à celles que leurs parents, pour prévenir le déshonneur de leur famille, jugent à propos d'y renfermer, et à celles qui sont condamnées à y être renfermées pour punition de leur vie scandaleuse, comme il est porté par les lettres patentes que le roi donna l'an 1687 pour l'établissement de cette communauté. Il établit aussi une société qu'on nomme la Chambre de la Divine Providence en faveur des pauvres servantes qui se trouvent sans condition. Sa charité n'était pas moins grande pour les pauvres malades, qu'il visitait et consolait par ses exhortations, par les aumônes qu'il leur faisait, et les services qu'il leur rendait, avec tant de douceur et d'assiduité, que l'évêque de Langres lui confia la direction spirituelle du grand hôpital de Dijon, ce qui donna lieu à l'établissement des Filles Hospitalières, dont il a été l'instituteur, de la manière suivante.

Il y avait dans la ville de Dijon un hôpital fort ancien, sous le nom du Saint-Esprit, qui était desservi par les Religieuses de l'Ordre du Saint-Esprit de Montpellier, sous la direction d'un commandeur et de quelques autres Religieux du même Ordre. Mais cet hôpital n'étant pas trouvé suffisant pour le nombre

des pauvres malades ou autres qui avaient besoin d'assistance, on y joignit dans la suite du temps l'hôpital de Notre-Dame de la Charité, qui, par la quantité des pauvres qui y ont été reçus, est devenu l'hôpital général. Ces deux hôpitaux furent assez longtemps administrés par les Religieuses de l'Ordre du Saint-Esprit. Mais cette union ayant changé l'état des choses, et les magistrats qui en avaient l'inspection s'étant aperçus qu'il y avait quelque chose dans l'administration qui n'était pas favorable au public, s'y opposèrent pendant plusieurs années, jusqu'à ce que, voyant toutes leurs remontrances et leurs oppositions ne servir à rien, ils jugèrent que le moyen le plus convenable pour remédier aux abus était de renvoyer les Religieuses à l'ancien hôpital du Saint-Esprit pour y prendre soin des pauvres qu'on y recevait, et de confier ceux de l'hôpital de Notre-Dame de la Charité à des filles qui dépendraient, pour le temporel, des administrateurs, et pour le spirituel, des Supérieurs ecclésiastiques qu'il plairait à l'évêque de Langres de leur donner. Cette résolution prise, on l'exécuta, nonobstant les oppositions qu'on y fit, et qui furent levées trois ans après un arrêt du conseil d'Etat du 22 septembre 1688. L'Évêque de Langres, informé du bon ordre qu'on gardait dans cette maison depuis qu'il en avait confié la conduite spirituelle à M. Joly, donna volontiers son consentement à l'établissement d'une nouvelle communauté de filles séculières pour le service des pauvres, auquel elles seraient attachées par des vœux sous l'obéissance d'une Supérieure autant de temps qu'elles demeureraient dans cet hôpital.

La nouvelle de cet établissement ne se fut pas plutôt répandue, que l'on fut surpris de voir à Dijon une troupe de filles pieuses qui y venaient des provinces mêmes les plus éloignées pour s'y consacrer au service des pauvres. Il en vint de Paris, de Champagne et de Flandre, qui, s'étant unies à celles de la ville, furent logés dans une maison qui leur avait été préparée, en attendant qu'on les fit entrer dans l'hôpital de Notre-Dame de la Charité, où après quelque mois elles prirent la place des Religieuses du Saint-Esprit, et y demeurèrent.

en habit séculier jusqu'à ce que, du consentement de l'Évêque de Langres, le Vénérable Joly donna l'habit de novice à quinze d'entre elles le 6 janvier 1665. Cet habillement est semblable à celui des filles de Sainte-Agnès d'Arras et de la Sainte-Famille de Douai, dont quelques-unes vinrent à Dijon pour instruire ces nouvelles Hospitalières des observances régulières. Trois ans après, c'est-à-dire en 1668, le roi accorda ses lettres patentes pour l'établissement de ces filles en corps de communauté séculière, et en 1689 elles furent enregistrées au parlement le 23 mars.

Quoique le Vénérable Joly eût été établi Supérieur de cet hôpital pour le spirituel par l'autorité de l'Évêque, son humilité néanmoins l'empêcha d'en accepter et la qualité, et les fonctions ; il pria un autre ecclésiastique de ses amis d'un mérite distingué et d'une grande piété de vouloir bien s'en charger. Mais, s'y étant trouvé des difficultés, on conseilla à ces bonnes filles de choisir elles-mêmes un Supérieur sous le bon plaisir de l'Évêque de Langres. Elles suivirent ce conseil comme le moyen le plus sûr pour en avoir un qui leur fût convenable ; et s'étant assemblées pour cet effet, elles élurent le Vénérable Joly, dont elles avaient déjà expérimenté le zèle. Lorsque ce saint prêtre en fut averti, il témoigna beaucoup de répugnance pour cet emploi ; mais il se soumit enfin aux ordres de la Providence en acceptant la conduite de ces Hospitalières, dont la fidélité à remplir tous leurs devoirs l'engagea à leur dresser des Règles, afin qu'il y eût entre elles une uniformité d'actions et de pratiques.

Il passa plusieurs années à cet ouvrage, auquel il s'était disposé par le jeûne et la prière, afin d'implorer le secours des lumières du Ciel ; et, après avoir consulté les personnes les plus éclairées dans ces matières, il les fit pratiquer pendant quelques années, afin que, l'expérience lui en ayant fait connaître les défauts et les inconvénients, il pût les retoucher comme il fit effectivement en y retranchant plusieurs choses superflues ou difficiles à observer, et y en ajoutant d'autres qui lui semblèrent plus conformes à l'esprit de cet Institut.

plus proportionnées à la faiblesse de ces filles, auxquelles il les fit observer jusqu'à la veille de sa dernière maladie, que, lui paraissant sans défaut, il prit la résolution de les faire approuver. Il les présenta pour cet effet à l'Évêque de Langres, qui les fit examiner par son conseil et par des personnes spirituelles expérimentées en ces sortes d'affaires, et qui les lut aussi avec beaucoup d'attention. Mais le Vénérable n'eut pas la consolation de les voir approuvés de son vivant, ne l'ayant été que quelques jours après sa mort, qui fut causée par une espèce de maladie contagieuse qui suivit immédiatement la disette des grains dont la France fut affligée en 1693 et 1694. Car ce saint homme s'employa au secours spirituel et temporel de ceux qui en étaient attaqués avec tant d'ardeur et si peu de ménagement pour sa santé, qui n'était pas encore bien rétablie d'une maladie qu'il avait eue, qu'il ne put résister à la malignité de ce mal, dont il regarda les premières attaques comme un avertissement qu'il devait achever son sacrifice ; c'est pourquoi il s'y prépara par une confession générale, et il reçut le saint Viatique dans des transports d'humilité, de reconnaissance et d'amour, qui tirèrent les larmes des yeux de tous les assistants. Enfin, après avoir souffert pendant dix jours des douleurs excessives sans qu'il lui échappât aucune plainte, sentant approcher le moment auquel il devait quitter le monde pour aller jouir de la présence de son Créateur et de son souverain bien, il demanda l'Extrême-Onction, répondit lui-même à toutes les prières marquées dans le Rituel pour la recommandation de l'âme, et mourut sur les neuf heures du soir le 9 septembre 1694, étant âgé de cinquante ans. Peu de jours avant sa maladie, ayant donné son propre lit à des pauvres, il eut la consolation de mourir sur un lit d'emprunt après avoir prodigué sa vie pour le soulagement des misérables : aussi les pauvres le regardant comme leur père, le titre lui en est resté après sa mort. Il y eut contestation entre les chanoines de Saint-Etienne et les filles Hospitalières à qui aurait son corps sur une clause de son testament ; mais il fut adjugé aux Hospitalières comme étant leur fondateur. Il fut enterré dans le

cimetière de l'hôpital, et son cœur fut donné aux chanoines de Saint-Étienne. (HÉLYOT.)

La cause du Vénérable Joly a été introduite en 1872 par le Pape Pie IX.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

A la mort de Grégoire IX, le Saint-Siège vaqua vingt-un mois. Les Cardinaux ne pouvant s'accorder, firent vœu d'établir l'Octave de la Nativité de la très-sainte Vierge, si elle daignait rétablir entre eux l'accord nécessaire à l'élection d'un Souverain Pontife. Leur prière fut exaucée, et le Pape Innocent IV accomplit leur vœu.

Le 9 septembre 1594, Clément VIII approuve l'Archiconfrérie de *Sainte-Marie-du-Suffrage*, établie à Rome pour la délivrance des âmes du purgatoire.

Dans la nuit qui précède la fête de l'Assomption et celle de la Nativité de Notre-Dame, une grande foule de pèlerins s'assemble au sanctuaire de Notre-Dame-des-Lumières, bâti dans le xvii^e siècle en mémoire des lumières qui apparurent de nuit en ce lieu au mois de septembre 1663, et des nombreux miracles qui s'y accomplirent. L'église porte cette inscription : *ÆTERNI LUMINIS MATRI* ; A la Mère de l'éternelle Lumière. Elle est brillamment illuminée et les chants y durent toute la nuit. Les Pères *Oblats de Marie*, qui occupent le couvent, confessaient les pèlerins. A minuit commencent les Messes et les Communions. Quelquefois un cri retentit dans la foule : c'est un aveugle qui recouvre la vue ; un paralytique qui suspend ses béquilles à la grille voisine de la statue de la très-sainte Vierge, dans la crypte miraculeuse. Des *ex-voto* sont suspendus de toutes parts aux murs de l'église en reconnaissance de semblables prodiges. Dès que le jour paraît les lumières s'éteignent, la foule se disperse. Une heure après le lever du soleil tous les pèlerins sont repartis.

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

A Nicomédie, supplice de saint Dorothee et de saint Gorgonius, martyrs, qui, jouissant des plus grands honneurs auprès de l'empereur Dioclétien, ayant témoigné de l'horreur pour la persécution qu'il exerçait envers les Chrétiens, furent d'abord suspendus en l'air en sa présence, et déchirés de coups de fouet par tout le corps. Ensuite leurs entrailles étant dépouillées de leur peau, on y répandit du vinaigre et du sel, et on les fit rôtir en cet état sur un gril ; à la fin on les étrangla avec un cordon. Dans la suite, le corps de saint Gorgonius fut apporté à Rome, déposé sur la voie latine, et de là transféré à la basilique de Saint-Pierre.

Au pays des Sabins, à la trentième pierre miliare de Rome, saint Hyacinthe, saint Alexandre et saint Tiburce, martyrs.

A Sébaste, saint Sévérin, soldat de l'empereur Licinius, qui, visitant fréquemment les quarante martyrs détenus en prison, fut, par ordre du président Lysias, suspendu en l'air avec une pierre attachée aux pieds, battu de verges, déchiré de coups de fouet, et mourut dans les tourments.

QUINTO IDUS SEPTEMBRIS.

Nicomediæ passio sanctorum Martyrum Dorothei et Gorgonii, qui apud Diocletianum Augustum honores amplissimos consecuti, cum persecutionem, quam ille Christianis inferebat, detestarentur, præsentem eo, jussi sunt primo cruci, et flagris toto corpore laniari : deinde visceribus pelle nudatis, aceto perfundi, sicque in craticula assari, atque ad ultimum laqueo necari. Eodem tempore, beati Gorgonii corpus Romam delatum fuit, ac via publica positum, et inde ad Basilicam sancti Petri translatum. — In Sabinis primo ab Urbe miliario sanctorum Martyrum Hyacinthi, Alexandri, et Tiburtii. — Sebaste sancti Severiani militis Licinii Imperatoris, qui cum quaranta Martyres in carcere detentos frequens visitaret, jussu Lysie Præsidis ad pedes ligato suspensus, ac verberibus cæsus, et flagris laniatus, in tormentis reddidit spiritum. — Eodem die passio sancti Stratonis, qui pro Christo ad duas arbores ligatus, atque discerptus, martyrium consummavit. — Romæ sanctorum Martyrum Rufini et Rufiniani fratrum. — Romæ sancti Sergii Episcopi et Confessoris. — In territorio Tarvanensi sancti Audomari Episcopi. — In Scotia sancti Querani Abbatis.

Le même jour, supplice de saint Straton, qui consomma son martyre lié à deux arbres et démembré pour Jésus-Christ.

Le même jour encore, saint Ruffin et saint Ruffinien, ses frères, reçurent la palme immortelle.

A Rome, saint Serge, Pape et confesseur.

Au territoire de Téroüane, saint Omer, évêque.

En Irlande, saint Kiaran, abbé.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Pierre, abbé, honoré au Puy.

Saint Pélage, martyr à Coutances.

Saint Ulfage, solitaire dans le Perche au VIII^e siècle : il enseignait le catéchisme aux populations.

Saint Onnein, moine de Saint-Mein, en Bretagne, au VIII^e siècle.

Sainte Anastasie, vierge et abbesse de Horre.

Saint Tuce, solitaire près d'Aquila dans l'Abruzze.

Saint Esope, enfant honoré à Saint-Germain-d'Auxerre.

Saint Berteau, pénitent du VIII^e siècle, honoré en Angleterre.

Saint Arthemidore, martyr par le feu au IV^e siècle.

Saint Quéran, abbé du monastère de Faïle en Écosse, VIII^e siècle.

Saint Théophane, confesseur en Orient, au IV^e siècle.

Le Bienheureux Angnerron, prévôt de Gorze.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean Arnaud de Castellane, évêque de Mende, assassiné pour refus du serment schismatique à Versailles, le 9 septembre 1692, à 59 ans.

Jean-Augustin-Alexandre Godard, prêtre de Séez, pour refus de serment, déporté, mort à Rochefort, le 9 septembre 1794.

Pierre-Charles Godin, curé au diocèse de Bourges, pour

ins du serment, déporté, mort à Rochefort le 9 septembre 1794, à l'âge de 75 ans.

Jean-Baptiste Marquet, curé de Stenay, déporté, mort à Rochefort le 9 septembre 1794.

Louis-François Gosset, curé de Saint-Pierre-en-Port, au diocèse de Rouen, déporté, mort près du fort Vassaux sur la Charente, le 9 septembre 1794.

DIXIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Nicolas de Tolentino. — Saint Hilaire, Pape. — Saint Némésien et ses compagnons, évêques et martyrs en Numidie — Saint Finien ou Winni, évêque en Irlande. — Sainte Pulchérie, vierge et impératrice. — Saint Salvat ou Salvi, évêque d'Albi. — Saint Théodard, évêque de Maëstricht. — Saint Oger ou Otger, missionnaire. — Sainte Édelburge, reine des Northumbres. — Saint Aubert, évêque d'Avranches. — Les cinquante-deux Martyrs du Japon. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT NICOLAS,

DE TOLENTINO.

Le Saint le plus illustre que l'Ordre des ermites de Saint Augustin produisit dans le treizième siècle, fut saint Nicolas de Tolentino, ainsi nommé de la ville de Tolentino, où il passa la plus grande partie de sa vie, et dans laquelle il mourut. Il mourut vers l'an 1246, à Saint Angelo. Ses parents étaient possesseurs de biens de la fortune ; mais ils étaient riches en vertus. Ils regardèrent leur fils comme le fruit d'un pèlerinage qu'ils avaient fait à la chässe de saint Nicolas de Bari. Ils voulurent qu'il prît au Baptême le nom du Saint à l'intercession duquel ils attribuaient sa naissance.

Nicolas, dès son enfance, parut un enfant de bénédiction ; il passait plusieurs heures de suite à prier, et le faisait avec une attention singulière. Il écoutait la parole de Dieu avec une sainte avidité, et montrait une modestie qui charmait tous ceux qui le voyaient. Rempli d'une tendre charité pour les pauvres, il les conduisait à la maison paternelle, afin de partager avec eux ce qu'on lui donnait pour sa subsistance. Il se fit un devoir de pratiquer la mortification ; il contracta, dans un âge encore tendre, l'habitude de jeûner trois jours par semaine,

Il y en ajouta un quatrième dans la suite. Ces jours-là, il ne vivait que de pain et d'eau : encore le seul repas qu'il faisait était-il fort léger. On ne remarqua jamais en lui les faiblesses et les passions de l'enfance. Son plus grand plaisir était de lire des livres de piété, de s'entretenir de choses spirituelles et de vaquer aux exercices de religion. Ses parents, charmés de ces heureuses dispositions, mirent tout en œuvres pour les cultiver et les perfectionner.

Comme il joignait à la vivacité de l'esprit une excellente mémoire et un jugement solide, il fit de rapides progrès dans l'étude. Son mérite l'ayant fait connaître, il fut pourvu d'un canonicat dans l'église du Saint-Sauveur, à Tolentino, avant même qu'il fût sorti des écoles publiques. Il ne vit, dans le genre de vie qu'il allait embrasser, que la faculté qu'il trouverait de se livrer à son attrait pour la prière. Son cœur n'était cependant point encore satisfait. Il soupirait après le moment où il pourrait se consacrer à Dieu sans réserve et sans interruption aucune.

Ayant entendu un ermite de Saint-Augustin prêcher sur les vanités du monde, il se sentit plus fortement confirmé dans la résolution qu'il avait déjà prise de vivre dans une entière retraite. Il crut donc devoir embrasser l'ordre de ce prédicateur, dont le discours avait fait sur lui des impressions si profondes. Il alla sans délai se présenter au couvent de Tolentino, où il prit l'habit. Après son noviciat, qu'il fit avec une ferveur extraordinaire, il prononça ses vœux, n'ayant pas encore dix-huit ans accomplis. Il se regardait comme le dernier de la communauté, et tâchait de faire en tout la volonté de chacun des frères, pour apprendre à mourir plus parfaitement à la sienne. Son amour pour les humiliations lui faisait rechercher les plus bas emplois de la maison. Il était d'un caractère si doux et d'une égalité d'âme si uniforme, qu'on ne remarquait jamais en lui la moindre impatience ni le moindre murmure. Ses jeûnes et ses autres mortifications montraient la haine qu'il portait à une chair corrompue. On voit encore aujourd'hui à Tolentino les disciplines et les autres instruments de pénitence

dont il se servait. De mauvais pain et quelques racines faisaient toute sa nourriture; il couchait sur la terre nue, avait une pierre pour oreiller. Etant malade, son supérieur lui ordonna de manger un peu de viande; il obéit; mais demanda avec larmes la permission de continuer à observer l'abstinence, et elle lui fut accordée. On l'envoya successivement dans plusieurs couvents de son ordre; il fut ordonné prêtre dans celui de Cingoli.

Depuis ce temps-là, sa ferveur parut encore plus admirable qu'auparavant. Lorsqu'il était à l'autel, son visage s'enflammait d'amour et des larmes abondantes coulaient de ses yeux. On s'empressait d'assister à sa messe, dans la persuasion que l'on était de son éminente sainteté. Les communications secrètes de son âme avec Dieu, surtout quand il sortait de l'autel ou du confessionnal, lui faisaient goûter par anticipation les délices de la béatitude céleste. Il passa les trente dernières années de sa vie à Tolentino, où ses prédications produisirent des fruits surprenants. Il prêchait presque tous les jours, et les pécheurs les plus endurcis se convertissaient. On ne pouvait résister à la force et à la douceur insinuante de ses discours tant en particulier qu'en public. Il donnait à la prière et à la contemplation tout le temps que lui laissaient les fonctions de ministère. Il fut favorisé de plusieurs visions, et opéra divers miracles. Il mourut le 10 septembre 1308, après avoir été éprouvé par une maladie longue et rigoureuse. Eugène IV canonisa l'an 1446. On l'enterra dans la chapelle où il avait coutume de dire la messe, et les fidèles y vont visiter son tombeau avec beaucoup de dévotion.

(ROHRBACHER ET GODESCARD)

SAINT HILAIRE,

PAPÉ.

Saint Hilaire, originaire de l'île de Sardaigne, était Archevêque diacre de l'Église Romaine sous le Pape saint Léon le Grand, qui l'employait aux affaires les plus importantes. A la mort

de ce grand Pape, Hilaire fut élu pour lui succéder, le 12 novembre de l'an 461.

La joie que son élévation produisit chez tous les Evêques prouva qu'il en était digne. Le zèle qu'il eut pour la foi et le soin qu'il prit, pour faire observer la discipline ecclésiastique, réparèrent la perte que l'Eglise venait de faire à la mort de saint Léon. Il frappa d'anathème Eutychès et Nestorius, il confirma les Conciles généraux de Nicée, d'Ephèse et de Chalcedoine, il tint à Rome un Concile où il fut statué que les causes des Evêques appartiennent à la décision du Siège apostolique.

Il est le premier Pape qui ait défendu aux Evêques de choisir leurs successeurs. Il mourut très-saintement le 10 septembre 467, après un pontificat de six ans.

SAINT NÉMÉSIE ET SES COMPAGNONS,

EVÊQUES ET MARTYRS EN NUMIDIE.

La persécution générale de l'empereur Valérien en 257 signala plusieurs Evêques qui donnèrent de grands exemples par la générosité avec laquelle ils confessèrent Jésus-Christ. Ces saints Evêques, comme le témoigne saint Cyprien, avaient toujours marché dans la pureté de la foi, l'innocence de leurs mœurs, leur charité et leur union, leur diligence à assister ceux qui avaient besoin de secours, leur charité à soulager les nécessités des pauvres, leur confiance à défendre la doctrine de la vérité, et leur fermeté à maintenir la vigueur de la discipline. Ces saints Evêques étaient Némésie, Félix, Luce, un autre Félix, Littée, Polien, Victor, Jader, Datif, et les autres à qui saint Cyprien écrivit la belle lettre que nous avons encore au nombre 77, de celles que l'antiquité ecclésiastique nous a conservées de ce grand homme. *Némésie* était évêque de Tubunes dans la Mauritanie Césarienne; des deux *Félix*, l'un était peut-être évêque de Bagai dans la Numidie, et l'autre d'Utines dans la province proconsulaire; *Luce* l'était de Membrisse de la même province; au moins y avait-il alors dans ces

villes des Evêques de ce nom, qui étaient Confesseurs de Jésus-Christ durant cette même persécution; *Littée* était évêque Gemelles dans la Numidie; *Polien* l'était de Milée ou de Mile dans la même province; *Victor* l'était d'Affur dans la province proconsulaire; *Jader* l'était de Midile apparemment dans la Numidie; et *Datif* l'était de Badée dans la Mauritanie Césarienne. Ils avaient assisté tous au grand Concile de Carthage, assemblé l'année précédente par les soins de saint Cyprien, et avaient confirmé avec les autres Prélats de l'Afrique, le sentiment de saint Cyprien, touchant le Baptême des hérétiques, contre celui du Pape Étienne, qui était d'ailleurs celui de la vérité, et celui que toute l'Eglise embrassa depuis. Nos saints Evêques étaient à ce sujet dans la disposition, où saint Augustin prétendait qu'était saint Cyprien leur primate, de céder aux lumières de la vérité, si on la leur eût fait voir, en répondant aux raisons qui les retenaient dans leur sentiment, ou à l'autorité de toute l'Eglise. Quoique le Pape Étienne eût rompu la paix avec eux pour cela, ils ne laissèrent pas de la conserver avec toutes les églises, et demeurèrent inviolablement dans leur communion. La persécution survint au milieu de ces contestations. Le Pape saint Étienne mourut le second jour d'août, saint Cyprien ayant fait sa confession devant le proconsul, le trentième du même mois fut banni à Curubis. Nos saints Evêques, Némésien et les autres, furent mis en prison avec beaucoup de prêtres et de laïques, puis après avoir été rudement fustigés ils furent condamnés à aller travailler aux mines en différents endroits.

Saint Cyprien informé de leurs souffrances, écrivit pour les encourager et les fortifier du lieu de son exil l'excellente lettre dont nous avons parlé, et la leur fit tenir par un sous-diacre et trois acolytes qu'il leur envoya. On voit par ce qu'il leur mande que plusieurs de leur compagnie avaient déjà consacré leur martyre par une fin glorieuse; et que les autres attendaient une fin semblable, soit dans les prisons, soit d'

¹ Herenien, Lucain, Maxime, Amance.

les mines et dans les carrières où ils étaient à la chaîne. On ne leur donnait qu'une fort petite portion de pain ; on les laissait manquer d'habits, et on leur refusait les autres choses nécessaires à la vie. On leur ôtait aussi la consolation de pouvoir offrir le Sacrifice, et unir leurs prières. On les retenait dans des lieux infectés d'une puanteur insupportable, où ils n'avaient point d'autre lit que la terre nue, où ils étaient accablés de travail, toujours dans la crasse et l'ordure, les cheveux coupés à demi, de la manière qu'on avait coutume autrefois de traiter les esclaves condamnés aux mines. Saint Cyprien ne se contentant pas de les animer par ces lettres, trouva encore le moyen de les soulager dans leurs besoins par ses charités et par les libéralités de quelques amis qu'il sollicita en leur faveur. Nos saints Martyrs reçurent avec beaucoup de reconnaissance la lettre et les aumônes de ce généreux Prélat. Ils l'en remercièrent par trois lettres différentes que nous avons parmi les siennes. C'est ce qui nous fait juger qu'ils travaillaient dans des mines écartées en trois endroits différents. Celle que Némésien, Datif, Félix et Victor écrivirent en commun est fort belle et pleine de justes éloges pour saint Cyprien. Luce qui se trouvait apparemment le seul Evêque de sa compagnie en écrivit une au nom de plusieurs autres Confesseurs qui étaient avec lui. L'autre Félix, Jader et Polien lui répondirent aussi par une même lettre tant pour eux qu'au nom des prêtres, et de tous les autres qui travaillaient avec eux dans la mine de Sigue près de la ville de Signite en Numidie. Des neuf saints Evêques dont nous traitons en ce jour, il n'y a que Littée dont le nom ne paraisse point parmi ceux qui répondirent à saint Cyprien, d'où l'on juge qu'il était mort dès lors, ou qu'il était éloigné des autres en quelque endroit séparé.

Adon et Usuard font mention des neuf en ce jour, ajoutant qu'ils ont glorieusement consommé le combat de leur confession. C'est ce qu'on a suivi dans le Martyrologe romain, où on leur joint d'autres compagnons encore sans les nommer. Baronius prétend que c'est en qualité de Martyrs

que l'Église les honore, quoique cela ne soit pas exprimé dans les Martyrologes, et que nous n'ayons pas d'Office d'eux. Mais ce sentiment ne doit pas recevoir beaucoup de difficulté, si l'on considère l'usage où a été l'Église de donner cette qualité à plusieurs Confesseurs qui ont survécu aux tourments. Il n'est pas incroyable d'ailleurs qu'ils aient été rappelés depuis comme le furent beaucoup d'autres, pour subir le dernier supplice. C'est ce qu'on peut raisonnablement présumer surtout de saint Jader, qui est qualifié confesseur et martyr dans les actes du concile de Carthage dont nous avons parlé. Nous ne voyons point les noms de ces Saints dans l'ancien calendrier de l'Église d'Afrique, si on en excepte saint Némésien, dont il est parlé vers le 20 décembre, que l'on croit être notre saint Évêque de Thubunes. Quelques-uns même doutent si ce n'est pas plutôt un autre saint Némésien martyr célèbre en Afrique dont il est parlé dans saint Augustin, et qui n'était qu'un enfant.

SAINT FINIEN OU WINNIEN,

ÉVÊQUE EN IRLANDE.

Ce Saint naquit en Irlande, vers le commencement du vi^e siècle. Ayant fait divers voyages pour chercher les moyens de se perfectionner dans les voies du salut, il revint dans sa patrie, où il fonda le monastère de Magbile. On l'éleva depuis à l'épiscopat. On l'honore comme le principal patron de l'Ulster en Irlande.

SAINT PULCHÉRIE,

VIERGE ET IMPÉRATRICE.

Pulchérie offre à notre admiration un illustre modèle de toutes les vertus au milieu de l'éclat des grandeurs et dans les plus cruelles épreuves de l'adversité.

Elle eut pour aïeul Théodose le Grand, pour père l'empereur

pour Arcade, pour mère Eudoxie, et pour frère Théodose le Jeune.

Elle vint au monde en 399. Arcade, prince faible, mourut le 1^{er} mai 408, après un règne de trente ans et quelques mois.

Il laissait un fils âgé de huit ans, auquel il désigna pour tuteur Anthime, l'un des hommes les plus sages de l'empire. Pulchérie, qui était presque aussi jeune que son frère, montrait déjà un grand fond de sagesse et de piété.

Enfin, le 14 juillet 414, elle fut déclarée auguste, pour partager la dignité impériale avec son frère; et elle se chargea elle-même du soin de son éducation, quoiqu'elle n'eût que deux ans de plus que lui.

Les heureuses dispositions qu'elle avait reçues du Ciel suppléèrent en elle au défaut d'expérience.

Elle s'appliqua surtout à inspirer à son frère de grands sentiments de piété, dans la persuasion où elle était que les plus belles qualités sont inutiles, et souvent dangereuses, sans la religion.

Elle lui apprenait à prier avec ferveur, à aimer tout ce qui a rapport au culte divin, à défendre avec zèle la doctrine de l'Eglise catholique.

Pulchérie prit également soin de l'éducation des deux sœurs qui lui restaient, et elle eut la consolation de les voir constamment suivre le parti de la vertu.

Ce ne fut que le désir de la perfection qui détermina cette pieuse princesse à faire vœu de virginité. L'entrée de son appartement et de celui de ses sœurs était interdite aux personnes d'un autre sexe, tant elle craignait jusqu'à l'ombre même du danger.

Loin de faire servir la religion à la politique, Pulchérie ne rapportait qu'à Dieu toutes ses vues et tous ses projets : aussi ne manquait-il rien au bonheur de l'État.

La vertu ne brilla jamais en Orient d'un plus vif éclat, les peuples ne furent jamais plus heureux et le nom romain ne fut jamais plus respecté, même des barbares, que quand Pulchérie tint les rênes du gouvernement.

Théodose son frère ayant atteint sa vingtième année, pensa à lui trouver une épouse digne de lui, et jeta les yeux sur Athénaïs ; c'était la fille d'un philosophe athénien, et elle avait reçu une excellente éducation.

Comme elle avait été élevée dans le paganisme, elle refusa d'abord le Baptême, et quitta son nom pour prendre celui d'Eudocie. La cérémonie de son mariage se fit le 7 juin 422.

Deux ans après, Théodose la déclara auguste. Il n'y avait eu jusque-là aucun changement dans l'administration des affaires. Pulchérie en était toujours le principal mobile ; mais le pouvoir de cette princesse donna bientôt de l'ombrage à Eudocie.

Elle conçut de violents mouvements de jalousie contre sa belle-sœur, et elle y fut entretenue par les intrigues de l'eunuque Chrysaphius, qui était le favori de l'empereur.

Après la condamnation de Nestorius dans le Concile qui tint à Éphèse en 431, Eudocie et Chrysaphius firent jouer tous les ressorts pour perdre Pulchérie. L'empereur, naturellement faible et indolent, se laissa gagner, et ordonna à saint Flavien, évêque de Constantinople, de faire Pulchérie diaconesse de son église.

Le saint Évêque apporta les plus solides raisons pour se faire dispenser d'obéir ; on refusa de les écouter. Voyant donc le prince fortement attaché à sa première résolution, il se retira et promit de revenir à la cour dans un temps marqué ; mais il fit avertir secrètement Pulchérie de ce que ses ennemis tramaient contre elle.

Cette princesse se retira à la campagne, dans le dessein de passer le reste de ses jours dans le silence et l'obscurité. Sa retraite, qui arriva en 447, fut une source de malheurs pour l'État et pour l'Église.

Pulchérie remerciait Dieu de la tranquillité dont elle jouissait dans sa solitude, et ne s'y occupait que des exercices de la religion.

On ne l'entendait se plaindre ni de l'ingratitude de son frère, ni des violences de l'impératrice, ni de l'injustice de

ministres. Elle voulait oublier le monde et en être oubliée, estimant heureuse de pouvoir librement converser avec Dieu et méditer sa loi. Si quelque chose la troublait, c'était la pensée des dangers qui menaçaient l'Église et l'État. Elle se sentait touchée de compassion pour son frère, qui, par un excès de crédulité, se prêtait aux vues des méchants. Cependant le mal allait toujours en croissant, et il fut bientôt à son comble. Pulchérie en fut pénétrée de douleur, le Pape saint Léon la pressait, par ses lettres, d'y apporter un prompt remède.

Enfin elle résolut de sortir de sa retraite et de faire un dernier effort pour sauver l'État et l'Église. Elle se rendit à la cour, et demanda une audience à l'empereur. L'ayant obtenue, elle lui parla avec tant de force, qu'il ouvrit les yeux sur-le-champ. Aussi indigné qu'effrayé à la vue du précipice dans lequel on l'avait jeté, il disgracia Chrysaphius et le relégua dans une île où il fut mis à mort en punition de ses crimes. Théodose étant mort le 29 juillet 450, Eudocie se retira dans la Palestine, où elle finit ses jours.

Pulchérie devint, par la mort de son frère, maîtresse de l'empire d'Orient. Pour affermir son autorité, elle crut devoir la partager avec Marcien, né en Illyrie. C'était un homme très-versé dans le métier de la guerre, et qui joignait à une connaissance profonde des affaires un zèle ardent pour la foi catholique, une rare vertu, et un amour extraordinaire pour les pauvres. Il était veuf, et avait eu de son premier mariage une fille nommée Euphémie, laquelle épousa Anthème, qui fut depuis empereur d'Occident. Pulchérie, en lui offrant sa main, lui déclara le vœu qu'elle avait fait de vivre dans la virginité, et il fut convenu entre eux que le mariage n'y donnerait aucune atteinte. Ces deux grandes âmes, concourant au même but, ne s'occupaient que des moyens de rendre leurs sujets heureux et de faire fleurir la religion et la piété.

Saint Léon ayant envoyé quatre Légats à Constantinople, l'empereur et l'impératrice les reçurent avec autant de joie que d'affection. Leur zèle pour l'orthodoxie leur mérita les

plus grands éloges de la part du saint Pape et de celle du Concile général de Chalcédoine, qui condamna l'eutychianisme en 451. Pulchérie écrivit deux lettres, adressées, l'une à des moines, et l'autre à une Abbesse de Palestine, pour dissiper les fausses idées qu'on leur avait données des Pères de Chalcédoine. Elle y prouvait que le Concile, loin de faire revivre le nestorianisme, le condamnait avec l'eutychianisme, qui y était opposé.

Cette pieuse princesse fit un grand nombre d'établissements utiles, et fonda plusieurs hôpitaux auxquels elle assigna des fonds considérables. Entre autres églises qu'elle bâtit, on en distingue trois qui furent dédiées sous l'invocation de la Mère de Dieu : celles de Blaquerne, de Chalcopratum et de Hodégie. Elle plaça dans la dernière la célèbre Image de la sainte Vierge que l'impératrice Eudocie lui avait envoyée de Jérusalem, et qu'on regardait comme l'ouvrage de saint Luc. Elle fut, au rapport de Sozomène, favorisée de plusieurs grâces extraordinaires, et ce fut en conséquence d'une vision qu'elle fit faire une translation solennelle des reliques de quarante Martyrs que l'on renfermait dans une châsse magnifique.

Pulchérie ayant été, pendant sa vie, la protectrice de l'Eglise et la mère des pauvres, donna, par son testament, à l'une ou aux autres tous les biens dont elle pouvait librement disposer. Si l'on considère ses actions et ses vertus, on conviendra qu'il n'y a nulle exagération dans les louanges qu'elle reçut de saint Procle, de saint Léon et des Pères du Concile de Chalcédoine. Elle mourut le 10 septembre 453, dans la soixante-neuvième année de son âge.

Les Grecs et les Latins honorent sainte Pulchérie avec le titre de vierge. Le Pape Benoît XIV avait une vénération singulière pour cette Sainte.

SAINT SAUVE OU SALVI,

ÉVÊQUE D'ALBI.

Saint Salvi, d'une famille honorable d'Albi, riche, d'une bonne éducation et d'une piété vive, remplit d'abord une grande charge de magistrature. Mais constamment distrait des affaires d'ici-bas, il fut entraîné par le désir ardent de ne vivre que pour Dieu. Il renonça donc au monde et prit l'habit religieux. Les Moines qui le reçurent le firent peu après leur Abbé ; ce qui ne l'empêcha pas de suivre son amour pour le recueillement. On le trouvait presque toujours dans une cellule écartée, heureux de vivre dans le silence et la contemplation et il n'en sortait que pour remplir les devoirs de sa charge.

Il eut en ce temps une vision que rapporte ainsi saint Grégoire de Tours :

« Attaqué d'une fièvre très-violente, Sauve gisait sur son grabat, privé de respiration, lorsque soudainement sa cellule fut ébranlée et éclairée d'une lumière éblouissante. L'Abbé ayant levé les mains au Ciel, en forme d'actions de grâces, expira. Les Moines mêlèrent leurs gémissements à ceux de la mère du défunt, emportèrent le corps et, après l'avoir lavé et vêtu, ils le déposèrent dans un cercueil auprès duquel ils veillèrent en priant et en chantant des psaumes. Le lendemain matin, lorsque tout était déjà prêt pour les obsèques, le corps commença à s'agiter, et Sauve, comme s'il fût sorti d'un profond sommeil, se mit sur son séant, ouvrit les yeux, et dit : « O Seigneur tout-puissant, pourquoi me condamnez-vous à revenir dans ce lieu ténébreux, à habiter la terre, tandis qu'il m'était si doux et si avantageux de jouir de votre miséricorde au Ciel ! »

Tous les Religieux demeurèrent stupéfaits et lui demandèrent l'explication de ce prodige ; mais il ne répondit point et sortit du cercueil, car il ne se ressentait plus du mal qui l'avait fait mourir. Il resta trois jours et trois nuits recueilli en

lui-même, sans boire ni manger. Puis, ayant réuni les Moines et sa mère, il leur dit : « Écoutez bien, mes très-chers Frères et sachez bien que tout ce que vous voyez dans ce monde n'est rien, mais que, selon la parole de Salomon, tout est vanité. Heureux celui qui mène sur la terre une conduite qui lui fasse mériter de voir la gloire de Dieu au Ciel. »

Après avoir prononcé ces paroles il sembla hésiter, comme ne sachant pas s'il devait s'arrêter ou continuer. Mais, tourmenté par les Frères qui le conjuraient de leur rendre compte de ce qu'il avait vu, il ajouta : « Lorsqu'il y a quatre jours vous m'avez contemplé mort dans ma cellule ébranlée, je fus emporté et enlevé au Ciel par les Anges, de sorte qu'il me semblait que j'avais sous les pieds non-seulement cette terre fangeuse, mais aussi le soleil et la lune, les nuages et les astres. On m'introduisit alors par une porte plus brillante que le jour dans un endroit d'une immense étendue que remplissait une ineffable lumière, et dont le pavé était resplendissant comme l'or et l'argent poli. Une innombrable multitude de personnes des deux sexes était réunie dans ce lieu splendide et le regard n'en pouvait percer la foule. Ils étaient tous beaux, brillants, et portaient de magnifiques couronnes et un contentement extrême les animait. Lorsque les Anges qui me conduisaient m'eurent frayé un passage parmi ces Bienheureux j'arrivai à un endroit que j'avais déjà considéré de loin, et au-dessus duquel était comme suspendue une nuée plus lumineuse que toute lumière. On n'y distinguait ni soleil, ni étoile, elle brillait de sa propre clarté, infiniment plus que tous les astres. Alors une voix, semblable à la voix des grandes eaux sortit de la nuée. Moi, pauvre pécheur, j'étais humblement salué par des hommes en habits sacerdotaux et séculiers, et qui étaient (comme me l'apprirent les Anges) les Martyrs et les Confesseurs que nous vénérons ici-bas avec le plus profond respect. M'étant placé au lieu que l'on m'indiqua, je fus pénétré d'un parfum d'une douceur excessive, et qui me nourrissait tellement, que je n'ai encore ni faim ni soif. J'entendis la voix qui disait : *Qu'il retourne sur la terre, car il est néces*

saire à nos églises ; mais je ne pouvais voir celui qui parlait. M'étant prosterné sur le pavé, je disais en gémissant : Hélas ! Seigneur, pourquoi m'avoir fait connaître ces choses si je dois en être privé ? Voilà qu'aujourd'hui je suis rejeté de devant votre face pour retourner dans un monde fragile. Je vous en supplie, ne détournez pas de moi votre miséricorde, mais laissez-moi habiter ce lieu, de peur qu'après l'avoir quitté, je ne périsse.

Et la voix qui avait déjà parlé dit : *Va en paix, car je suis ton gardien jusqu'à ce que je te reconduise ici.* Ayant donc laissé mes compagnons, je descendis en pleurant et je sortis par la porte par laquelle j'étais entré.

A ce discours les Moines demeurèrent dans le dernier étonnement, et le Saint de Dieu versa des larmes abondantes et s'écria : « Malheur à moi qui ai osé révéler un tel mystère. Il s'est éloigné de moi ce doux parfum dont j'avais été embaumé dans le lieu saint et qui m'a soutenu pendant trois jours sans boire ni manger. Ma langue est couverte de blessures déchirantes, et si enflée qu'elle me semble remplir ma bouche entière. Je sais que j'ai déplu au Tout-Puissant en divulguant ses secrets, mais vous n'ignorez pas, ô Seigneur, que je l'ai fait dans la simplicité de mon cœur et non dans l'orgueil de mon esprit. Je vous prie donc de me pardonner, et de ne pas m'abandonner, selon votre promesse. »

Sauve se tut alors et se mit à prier, puis il mangea et but. « J'atteste le Dieu Tout-Puissant que j'ai entendu de la propre bouche de Sauve ce que je viens de raconter, » ajoute saint Grégoire de Tours, en terminant ce récit.

On tira saint Sauve peu de temps après de sa solitude, pour le placer sur le Siège épiscopal d'Albi. Il continua de vivre dans la pauvreté, et refusa d'accepter les présents qu'on voulait lui faire. S'il était forcé de recevoir quelque chose, il le distribuait aux pauvres sur-le-champ. Le patrice Mommoles ayant fait un grand nombre de prisonniers à Albi, le Saint les suivit et les racheta tous.

Salvi florissait sous les règnes de Gontran, de Childebert et

de Chilpéric. Il retira le dernier de ces princes d'une erreur dans laquelle il était tombé par rapport à la Trinité. Dans la dix-huitième année de son épiscopat, une maladie épidémique fit de grands ravages parmi son troupeau. On voulut inutilement l'engager à ménager sa vie ; animé d'un zèle infatigable, il volait partout où il croyait sa présence nécessaire. Il visitait les malades, les consolait et les exhortait à se préparer au passage de l'éternité par la pratique de toutes les bonnes œuvres dont leur état les rendait capables. Se sentant près de sa dernière heure, il fit faire son cercueil, changea de vêtements, et se prépara avec une ferveur admirable à paraître devant Dieu. Il survécut peu au Synode de Brennac, auquel il assista en 588.

SAINT THÉODARD,

ÉVÊQUE DE MAESTRICHT.

Théodard, né sous Clotaire II, au commencement du vi^e siècle, fut confié pour son éducation à saint Remacle, qui l'instruisit dans les sciences et le guida dans la piété. Il suivit saint Remacle aux monastères de Stavélo et de Malmédi qu'il avait fondés avec l'appui de saint Sigebert, roi d'Austrasie. Lorsque saint Remacle fut élevé sur le Siège de Maëstricht, il voulut que son Disciple Théodard, qu'il aimait comme s'il eût été son fils, lui succédât dans le gouvernement de ces deux monastères.

Théodard dirigea pendant neuf ans ces deux grandes maisons, qu'il maintint florissantes ; et il espérait ne s'en pas détacher. Mais saint Remacle, qui par d'immenses travaux pour la gloire de Dieu avait épuisé ses forces, voulut se donner un peu de repos pour se présenter devant son divin Maître ; il désigna son évêché de Maëstricht, en recommandant à son peuple qu'il allait quitter, de prendre Théodard, pour évêque. Il fut élu et on envoya des députés pour l'en instruire. Saint Théodard trembla aussitôt : il n'accepta qu'avec peine le fardeau qu'on lui imposait. Mais enfin raffermi par la prière, il s'alla avec les envoyés de Maëstricht, où il fut reçu avec grands applaudissements.

Devenu évêque, il s'occupa des pauvres, et ne négligea ni peines, ni démarches pour faire restituer à son église des biens qui lui appartenaient et dont plusieurs seigneurs s'étaient emparés.

Mais comme il se rendait à la cour pour obtenir de Childébert II des secours contre les usurpateurs, en traversant une forêt qui est entre Spire et Strasbourg, ceux qu'il voulait amener à restituer le firent assassiner.

Son fidèle domestique qui avait pu se cacher, trouva le moyen d'enlever les restes vénérables du Saint, qui furent partagés entre les églises de Spire, de Strasbourg, de Worms et de Maëstricht.

Saint Théodard eut pour successeur à Maëstricht un de ses disciples, qui fut saint Lambert.

SAINT OGER OU OTGER,

MISSIONNAIRE.

Oger, né chrétien dans les îles britanniques, se décida au pèlerinage de Rome et vint dans les Gaules avec saint Pléchelm et saint Wiron. Ils furent bien accueillis par Pépin de Herstal, évangélisèrent les Belges et les Hollandais, et firent beaucoup de conversions. Mais Oger fut séparé de ses compagnons en Hollande, où la mort l'enleva. Il est honoré le 10 septembre chez les Hollandais.

SAINTE ÉDELBURGE,

REINE DES NORTHUMÈRES.

Édelburge, fille d'Éthelbert, roi de Kent dans l'Heptarchie anglaise, instruite comme son père dans la foi catholique et baptisée avec lui en l'an 597, épousa le roi du Northumberland, qui s'appelait Edwin et qui vivait encore dans l'idolâtrie, mais qui lui laissait la liberté de suivre la religion catholique. Elle avait pour confesseur saint Paulin, qui devint alors son chapelain et qui plus tard fut élevé sur le Siège d'Yorck.

Edwin le vit volontiers à sa cour. Le Saint appuyait doucement les sollicitations d'Édelburge, qui s'efforçait d'éclairer

son mari. Edwin comprit enfin les vérités de la foi, et fut solennellement baptisé le jour de Pâques de l'année 627.

Malheureusement ces petits rois saxons voulaient tous s'agrandir. Edwin, attaqué par Penda, roi de Mercie, dut livrer bataille. Elle eut lieu en 633 ; et le généreux roi des Northumbres y fut tué.

Édelburge, tout à coup veuve et dépouillée, supporta son malheur avec résignation ; elle se réfugia avec ses enfants chez Éadbald, son frère, qui était roi de Kent. Elle fonda dans cet autre petit royaume le monastère de Linning, où elle voulut achever ses jours. Elle y mourut le dix septembre, vers l'an 650. Son nom a été admis dans le Martyrologe anglais.

SAINTE AUBERT,

ÉVÊQUE D'AVRANCHES.

Saint Aubert, qui brilla dans la seconde moitié du vi^e siècle par ses vertus, sa piété généreuse et ferme, est célèbre pour avoir construit à cinq lieues d'Avranches, sur un rocher très-escarpé, une église dont l'origine est miraculeuse¹. Le saint Archange Michel lui apparut trois fois pour lui ordonner de construire cette église, qui devait protéger la contrée contre les invasions de la mer ; il l'éleva, et en fit la dédicace le 16 octobre de l'an 709. Il y plaça des Chanoines, et dès lors la mer cessa ses envahissements.

Ce rocher, qu'on a appelé dès lors le mont Saint-Michel, ne se trouva plus séparé de la terre qu'aux heures de la marée haute. Un peu plus tard, les Chanoines furent remplacés par des Religieux Bénédictins, qui appelèrent leur monastère l'abbaye de Saint-Michel. Après la révolution, cette maison de prières fut changée en une prison d'état, jusqu'à ces derniers temps où Monseigneur Bravard, évêque d'Avranches, rétablit le pèlerinage du mont Saint-Michel. On conserve dans l'église

¹ Ce rocher très-escarpé et très-dangereux était appelé *la tombe ou le péril de la mer*.

d'Avanches les reliques de saint Aubert, qui mourut vers l'an 725 et fut inhumé d'abord au mont Saint-Michel.

LES CINQUANTE-DEUX MARTYRS DU JAPON.

Le gouverneur Gonrocu ayant reçu de l'empereur la sentence qui condamnait à la mort les prisonniers de Suzuta, donna ordre en conséquence à Ficoiemon, premier gouverneur d'Omura, dès le commencement de septembre de l'année 1622, de lui envoyer à un jour fixé les Confesseurs de la foi qu'il devait faire brûler à Nangasaki. Ficoiemon s'empressa de lui obéir. Une troupe nombreuse de soldats et de bourreaux se rendit à la prison. Quatre de ceux-ci entrèrent dans l'enceinte intérieure. Là ils saisissaient les prisonniers l'un après l'autre, les liaient étroitement et les conduisaient en dehors des palissades, au milieu d'un grand nombre de soldats rangés en cercle les armes à la main. Pendant ces dispositions, les Serviteurs de Dieu chantaient des psaumes et faisaient leurs adieux à cette chère prison qui, durant quatre années, leur avait procuré par de grandes souffrances les plus précieux mérites, et qui maintenant, par un dernier bienfait, s'ouvrait pour les laisser aller au terme de leurs désirs, la mort pour Jésus-Christ. Leur joie fut troublée quelques instants à la nouvelle que huit d'entre eux resteraient en prison. C'étaient les Pères Thomas du Saint-Esprit, Dominicain; Apollinaire Franco, Franciscain déchaussé, et six Japonais agrégés à l'un ou à l'autre de ces deux Ordres. Toutefois la couronne du martyr ne fut pas perdue pour eux, elle fut seulement différée, comme nous le verrons.

On plaça les vingt-quatre condamnés dans une grande barque qu'environnait une foule d'autres plus petites, et couvertes des soldats de l'escorte. Ils traversèrent ainsi un bras de mer de cinq à six lieues pour arriver à Nagaïa; mais on ne s'y arrêta pas, parce que ce lieu était habité par une fervente chrétienté, qui se serait portée à la rencontre des Martyrs, et, malgré les gardiens, leur aurait procuré toute espèce de

soulagements. Ils trouvèrent là des chevaux qui les attendaient, et s'avancèrent de suite deux lieues plus avant.

L'ordre de leur marche mérite d'être rapporté. Trois ou quatre cents soldats, tant cavaliers que fantassins, leur servaient d'escorte, et on pourrait dire de garde d'honneur. En tête marchait fièrement à cheval Tobinanga Giuzaiemon, un des premiers seigneurs de la cour et ministre du prince ; il était suivi de vingt lanciers et de deux lignes d'autant de fantassins, armés les uns de fusils et les autres d'arcs ; venaient ensuite les prisonniers à la file. Les soldats, le sabre au côté et un bambou ou un bâton noueux en main, les environnaient et les tenaient à distance ; ils étaient commandés par un officier à cheval. Trois principaux personnages, aussi à cheval, et accompagnés d'une arrière-garde convenable, fermaient la marche. Le Père Charles Spinola était le premier des Confesseurs de la foi ; les présidents voulurent encore lui rendre cet honneur le lendemain, dans leur entrée solennelle à Nangasaki ; mais toutes les autres furent rangés sans choix. Chacun d'eux avait une corde au cou, et à ses côtés, un bourreau qui en tenait l'extrémité enroulée au poing. Ils arrivèrent ainsi à Uracami, distant d'une petite lieue de Nangasaki ; on s'y arrêta pour y passer la nuit, et on renferma les condamnés dans une enceinte palissadée, où ils avaient le Ciel pour toit et la terre pour lit. La pluie tomba pendant quelques heures par torrent, en sorte que le chef de la troupe, prenant en pitié les gardiens placés autour de la palissade, permit qu'on conduisît les condamnés couverts, après toutefois qu'on aurait resserré leurs liens.

Ils firent le lendemain matin une légère collation, se remirent à cheval, et on s'avança, au grand jour, dans le même ordre que la veille, vers Nangasaki. Toute la route était couverte de gens venus des environs et de plus loin, pour voir ces héros de la foi, pour se montrer à eux, les saluer, et recevoir leur bénédiction ; ils en recevaient encore l'exemple le plus important de tous, celui de persévérer dans la foi jusqu'à mourir pour elle.

Mais c'est au lieu de l'exécution que se trouvait une

grande multitude de spectateurs, qu'on n'en avait jamais vu de semblable. Le rivage, près de Nangasaki, fait comme une pointe dans la mer ; ses flancs unis et bas lui donnent de loin l'apparence d'une île, et le côté par lequel il se rattache à la terre est situé au pied d'une montagne. La plage n'est pas précisément basse, car le terrain se relève doucement en s'avancant vers la mer ; si elle paraît telle, c'est à cause du voisinage de la montagne. Aucun lieu du monde n'est mieux disposé pour donner un spectacle visible en même temps à la plus grande réunion d'hommes que ce soit, car le sommet de cette éminence s'aperçoit en mer de trois côtés à la fois, et la montagne dont elle prolonge la base descend jusqu'à elle par une pente très douce. Il y avait là plus de trente mille spectateurs ; la ville de Nangasaki y était tout entière. A l'arrivée des Confesseurs de Jésus-Christ, il s'éleva une rumeur immense et confuse de cris et de gémissements, qui étouffaient leurs voix et empêchaient d'entendre ce qu'ils prêchaient chacun de leur côté. Le Père Spinola, le premier en tête, attira d'abord tous les regards ; mais cet homme, qu'on avait vu si souvent pendant tant d'années, bien peu purent le reconnaître ; depuis quatre ans on ne lui avait pas permis de se couper les cheveux ni de se faire la barbe, et une maladie mortelle dont il sortait, le laissait si pâle et si exténué, qu'il offrait à peine l'image d'un de ces anciens Pères du désert. Cependant il était toujours beau, de cette beauté que donne la sainteté ; il inspirait la vénération à tous ceux qui le regardaient. La sérénité et l'allégresse s'épanouissaient sur son noble visage, et sa vue seule prêchait si éloquemment qu'il tirait les larmes de tous les yeux.

Il fallut attendre plus d'une heure l'arrivée de leurs compagnons de supplice qui étaient renfermés dans les prisons de Nangasaki. Ils devaient se trouver réunis au nombre de cinquante-cinq. Les premiers arrivés regardaient avec un œil plein de la joie qui débordait de leur cœur, le glorieux théâtre du sacrifice de leur vie qu'ils allaient offrir pour la foi de Jésus-Christ. Sur le sommet de la petite éminence dont

nous venons de parler, on avait planté vingt-cinq grands poteaux en ligne droite de la mer à la montagne ; deux cordes pendaient du haut de chacun et devaient servir à lier les condamnés. Un seul bûcher entourait cette file de poteaux à trois brasses de distance ; le bois n'y était pas entassé, mais seulement éparpillé, afin que la flamme, en passant d'un morceau à l'autre, ne s'approchât des pieux qu'avec beaucoup de lenteur et prolongeât le tourment des Confesseurs de la foi. Le féroce Gonrocu pensait que la douleur de cet affreux supplice en ferait sortir quelques-uns du feu, ou du moins leur arracherait certains gestes qui prêteraient à rire et à se moquer des Chrétiens.

Une haie de gros bambous entourait le bûcher à une bonne distance et s'ouvrait du côté de la montagne ; elle renfermait de plus un petit tertre placé à l'autre extrémité, vers la mer. C'est là que les préposés à l'exécution de la sentence se tenaient assis comme sur un tribunal.

Une heure venait de s'écouler, lorsque arriva l'autre bande des condamnés. Elle comptait quatorze femmes et dix-huit hommes, et parmi eux cinq petits enfants d'âge différent, de douze, de sept, de cinq, de quatre et le plus petit de trois ans. Quatre de ces victimes étaient condamnées au feu pour avoir logé des Religieux, les autres à perdre la tête pour être les femmes ou les enfants des hommes qu'on avait fait mourir trois ans auparavant pour la même raison, ou bien encore pour demeurer auprès des maisons qui avaient servi de retraite aux Religieux. Tous moururent donc en haine de la foi. Gonrocu les avait fait comparaître de nouveau la veille, pour les engager à renier Jésus-Christ ; mais ce fut en vain, et il les condamna au supplice pour le jour suivant. Lorsque les deux troupes de Martyrs furent en présence, ils se saluèrent ; mais on ne leur permit pas de faire un plus long échange de leurs sentiments, parce que les chefs de la justice s'étaient déjà rendus à leur place et qu'il tombait une pluie légère.

Gonrocu ne voulut pas présider cette exécution capitale ; ce ne fut certainement pas par pitié, car il se fit remplacer par

Suchendaiu, encore plus inhumain que lui, et défendit expressément qu'on usât de ménagement envers les Confesseurs de la foi. Il ne fut en cela que trop fidèlement obéi. Suchendaiu entra dans la première enceinte de bambous et alla prendre place sur ce lieu plus élevé qui devait lui servir de tribunal; il fit asseoir à ses côtés les autres seigneurs qui intervenaient d'office et au nom de l'empereur dans cet acte solennel. Les lanciers de Firando se rangèrent à un bout de l'enceinte, vers la mer, et les fantassins d'Omura à l'autre bout, au pied de la montagne. On fit alors entrer les trente Martyrs condamnés à avoir la tête tranchée, et on les plaça directement en face des poteaux; puis on introduisit les vingt-cinq condamnés au feu, assignant à chacun un poteau où il fut lié par le bourreau qui l'accompagnait. Jusqu'alors, les condamnés au feu avaient leurs liens serrés très-fortement, de sorte qu'ils ne pouvaient se détacher et s'enfuir; mais ici, tout au contraire, on se contenta de leur lier légèrement les mains avec des cordes si minces qu'elles devaient se délier ou se rompre au moindre effort; et afin de leur donner encore plus la pensée de se dérober au feu, on avait ménagé à dessein dans le bûcher, une ouverture suffisante pour sortir facilement de ce cercle embrasé.

Aux quatre premiers poteaux, vers la mer, se trouvaient attachés les habitants de Nangasaki qui avaient donné asile aux Religieux, trois hommes, Antoine Sanga, Paul Nangasci et Antoine le Coréen, et une femme, Lucie de Freitas, japonaise, mariée à un portugais; puis venaient les Religieux de la prison de Suzuta; en premier lieu le Père Charles Spinola, et, sans aucun ordre, les trois Pères Dominicains Ange Orsucci, Joseph de Saint-Hyacinthe et Hyacinthe Orfanel. Le Père Sébastien Kimura les suivait, et après lui six Religieux Dominicains ou Franciscains, les Pères Richard de Sainte-Anne, Alphonse de Mena, Pierre d'Avila, le Frère Vincent de Saint Joseph, le Père François Moralès, Léon de Satzuma; cinq Religieux de la Compagnie de Jésus leur succédaient, Antoine Kinni, Consalve Fusai, Thomas Acafosci, Pierre Sampo, Michel

Xumpo ; après ce dernier trois Japonais qui se sauvèrent du feu ; enfin le Frère Louis Carava et le Frère Alexis, choriste et profès de l'Ordre de Saint Dominique qui était le dernier. On les voit ainsi rangés dans une peinture japonaise, faite par un témoin oculaire, et qui s'est conservée. Dans ces vingt-deux Religieux il y avait huit prêtres européens et un Frère Lai de Saint-François ; les autres étaient japonais, comme trois autres encore qui furent décapités, faute d'un nombre suffisant de poteaux ; parmi eux se trouva notre Frère Jean Ciungocu. Ils portaient tous l'habit de leur Ordre.

Il n'y avait plus qu'à tirer le glaive pour les uns et allumer le feu pour les autres, quand le Père Spinola entonna le psaume *Laudate Dominum omnes gentes*. Tous les Confesseurs de la foi le continuèrent, les regards élevés vers le Ciel et avec une harmonie si céleste que les fidèles attendris fondirent en larmes. Gonsalve Montero de Carvalho, qui était sur le lieu, fit à ce sujet une déposition juridique dont voici un extrait pris dans les procès-verbaux de Manille : « Le témoin dit qu'il était très-attentif à ce chant des Serviteurs de Dieu qu'il n'a cessé jusqu'à ce jour de s'en émerveiller et de se demander ce qu'il pouvait être. Il a entendu depuis son enfance beaucoup de musique sacrée et profane, jamais il n'en a entendu de plus suave ni de plus harmonieuse. Il le répète ce jour-là même avec admiration à ses amis, il l'a redit encore à d'autres : il est persuadé que les Anges s'unissaient aux chants de ces Saints qui allaient entrer dans la possession de Dieu. Beaucoup d'autres assistants pensaient comme lui, et il croit que c'était une persuasion commune. »

Le Père Charles Spinola, qui voyait Sukendaiu et ses assistants proche de lui, du côté de la mer se tourna vers eux et leur adressa la parole en très-bon japonais ; il chercha à le détromper de cette erreur, admise à la cour, que les ministres de l'Évangile venaient s'emparer des esprits par le moyen de la religion pour livrer ensuite le pouvoir aux mains des Européens. Il montra en terminant combien la joie de tous ces prêtres dans d'horribles tortures était une preuve évidente

que nul intérêt humain ne les avait conduits au Japon, que leur seul motif était le bonheur éternel assuré aux fidèles Serviteurs de Dieu après cette vie ; et qu'il n'aurait pu autrement lui-même soutenir au milieu d'eux vingt années de travaux et de souffrances. Ce qu'il dit ensuite aux Portugais dans leur langue fit une si forte impression sur l'un d'eux qu'il écrivit au Père Benoît Fernandez : « Les paroles du saint homme m'allèrent tellement au cœur que si la Compagnie de Jésus avait eu une maison au Japon, je m'y serai retiré pour quitter le monde et donner le reste de ma vie au service de Dieu. » Le Père Spinola leur rappela enfin à tous que ces hommes qui allaient être brûlés à petit feu étaient de chair et non point de pierre, qu'on ne devait donc pas regarder comme venant d'une volonté chancelante quelques signes de douleur échappés involontairement à la nature. Plus d'un motif le portait à parler ainsi, comme nous le verrons bientôt. Les Pères François de Moralès, Ange Orsucci, Hyacinthe Orfanel et Joseph de S. Hyacinthe parlèrent aussi de leur côté, mais on n'en a retenu que des choses trop confuses pour être rapportées. Les bourreaux entrèrent ensuite et tirèrent leur sabre sur la tête des fronts Chrétiens, qui, agenouillés sur une seule ligne et le visage tourné vers les poteaux, attendaient dans la prière le moment de leur supplice. Sukendaiu les fit d'abord exécuter, dans la pensée que les vingt-cinq autres se laisseraient abattre à la vue de cette boucherie, et n'auraient pas le courage de braver le tourment du feu.

Au nombre des trente victimes à décapiter se trouvait Elisabeth Fernandez, veuve de Dominique Georges, hôte du Père Spinola et qui pour cela seul fut brûlé vif au mois de novembre de l'année 1619, ainsi que nous l'avons dit en son lieu. Elisabeth avait mis au monde un nouvel enfant, quelques mois avant l'emprisonnement de son mari ; le Père Spinola l'avait baptisé et nommé Ignace. Or l'enfant et sa mère devaient mourir, d'après la nouvelle loi de Xongun, l'un comme fils, l'autre comme femme d'un hôte des Pères. Elisabeth à la vue des exécuteurs s'inclina vers le Père Spinola et lui adressa le der-

nier adieu. Celui-ci en la saluant à son tour ne vit pas l'enfant qui, à genoux auprès de sa mère et âgé à peine de quatre ans, était caché par le bois du bûcher placé entre eux deux. « Où est notre petit Ignace? demanda-t-il. » « Ici avec moi », reprit sa mère, et l'élevant sur ses bras : Regarde là, lui dit-elle, ton Père Charles, qui s'est souvenu de toi et demande où tu es, incline-toi vers lui et prie-le de te bénir. » Ce qu'Ignace fit d'un air affectueux. Alors le Père, dont les mains étaient liées, leva la tête et les yeux au Ciel, puis les abaissa sur l'enfant en signe de le bénir, et parut rempli d'une extrême consolation. A ce spectacle les assistants fondirent en larmes et poussèrent des cris d'admiration à la vue de l'intrépidité et de cette mère et de cet enfant, dont la bonté, la modestie, l'assurance, le riche vêtement avaient attiré tous les regards depuis son entrée dans l'enceinte. Le petit Ignace comprenait bien pourquoi il se trouvait là. Sa fermeté si courageuse n'était pas chose de son âge, c'était un effet du Saint-Esprit, comme on le vit au moment même de son exécution. On en est moins surpris quand on sait ce qui avait eu lieu les années précédentes et dont toute la ville de Nangasaki était instruite.

Le jour de la naissance de cet enfant, ses dignes parents, Dominique et Élisabeth, le consacrèrent à Dieu de commun accord, s'en désapproprièrent et le donnèrent au Père Spinola afin que, parvenu à l'âge convenable, il entrât dans la Compagnie de Jésus; et pour perpétuer le souvenir de cet acte, ils le nommèrent Ignace. Le Seigneur, à ce moment, lui accorda mieux que la grâce de vivre avec le Père Spinola; il lui donna celle de mourir avec lui; et il faut croire que cet enfant prédestiné en eut une sorte de révélation proportionnée à son âge. En effet, après le martyre de son père, brûlé à petit feu, Ignace commença à dire en balbutiant, et ne cessa plus de répéter, que lui aussi serait martyr. Il ajoutait à sa mère : Je serai martyr, et vous, ma mère, vous le serez, mais ma sœur ne le sera pas. La prédiction s'accomplit. Lorsqu'il faisait de petits cadeaux aux amis et aux connaissances de la famille selon l'usage des Japonais, il ne manquait pas de leur dire

Gardez bien précieusement ce que je vous donne, un jour, ce seront des Reliques. Et si on lui demandait comment cela se ferait : C'est, ajoutait-il, que je serai martyr ; puis il racontait de très-beaux songes à ce sujet, dont il restait vivement impressionné. D'autres fois, quand il voyait un sabre : C'est une arme comme celle-là, disait-il, qui me coupera la tête et me fera martyr ; alors sa joie était si grande que les idolâtres eux-mêmes n'en revenaient pas d'étonnement. Élisabeth sa mère avait été baptisée par le Père Pierre Gomez, huit jours après sa naissance ; elle vécut saintement jusqu'à son martyre, qu'elle endura dans sa vingt-cinquième année. Ne doutant pas que son enfant ne fût inspiré du Ciel, elle se regardait, à cause de sa promesse, comme aussi assurée que lui de mourir pour la foi et elle travailla toujours dès lors à s'y préparer. Elle marcha au martyre l'âme toute fixée en Dieu, revêtue de ses plus précieux habits comme en un jour de fête, portant un crucifix d'une main et un chapelet de l'autre ; et, en entrant dans l'enceinte, elle chanta d'une voix haute le *Laudate Dominum omnes gentes*. Elle s'estimait plus heureuse encore de la mort de son Ignace que de la sienne propre, aussi ajouta-t-elle au Père Spinola après le lui avoir montré : « Voilà bien la plus chère victime que je puisse offrir à Dieu, et je la lui offre d'autant plus volontiers à cause de cela même. » Quand elle vit le bourreau s'approcher le sabre nu, elle leva la main, comme avait fait son mari, en signe de persévérance dans la foi, elle agita son mouchoir pour prendre congé des Chrétiens et offrit sa tête aux bourreaux. Ignacé la vit rouler à ses pieds, à la suite de deux ou trois autres ; il ne se laissa pas troubler à cet affreux spectacle, mais il se mit à genoux, croisa ses petites mains sur la poitrine et avança promptement la tête qui tomba du premier coup. Cette tête et les vingt-neuf autres furent exposées à la vue du peuple sur une planche soutenue en l'air par de longs pieux.

Cette première exécution terminée, les bourreaux mirent le feu aux broussailles qu'on avait éparpillées en plusieurs endroits du bûcher. Alors toute cette grande multitude de fidèles

les répandue sur la montagne et sur la mer poussa des cris vers le Ciel, demandant à Dieu avec ferveur de rendre ses vingt-cinq serviteurs victorieux de leur horrible supplice. Le bruit de tant de milliers de voix était si confus et si fort qu'on n'a pas pu se rendre compte des paroles que nos Martyrs adressaient tantôt à Dieu, tantôt aux assistants pendant qu'ils étaient consumés par le feu. Comme les morceaux de bois étaient éloignés de trois brasses des patients, qu'on les avait mis en assez petite quantité et que la pluie de la nuit précédente les avait mouillés, ils prenaient feu avec peine et donnaient une flamme peu ardente, en sorte que les serviteurs de Dieu brûlaient eux-mêmes bien difficilement et enduraient d'effroyables douleurs au-dessus de toutes les forces de la nature. Trois malheureux Japonais ne le montrèrent que trop car, ainsi que l'avait prédit le Père Spinola dans la prison abandonnés justement de Dieu par leur faute, ils brisèrent leurs liens, à la première vue des flammes et sortirent de l'enceinte en invoquant Amida comme signe de leur abjuration. Ils n'excitèrent pas plus pour cela la pitié du président, qui les fit plusieurs fois rejeter dans les flammes, où ils périrent enfin malgré eux ¹.

La joie que ressentaient les idolâtres de la faiblesse des trois apostats, devait être peu de chose en présence du courage de ces vingt-deux Chrétiens qui restaient immobiles à leur poteau sans donner aucun signe de douleur ; et cependant ils étaient

¹ On dit qu'un d'eux n'a pas été entendu invoquer l'idole, et on affirme même que le repentir le fit rentrer dans le feu. Néanmoins ni lui ni les deux autres ne furent comptés au nombre des Martyrs. Bartoli regarde Paul Nangazi comme un des trois apostats, c'est une erreur manifeste. La peinture japonaise dont nous avons parlé, et qui est due à un témoin oculaire, représente distinctement la disposition des martyrs ; or, on voit Paul Nangazi lié à son poteau, à l'extrémité opposée des trois poteaux restés vides. D'ailleurs on lit dans les dépositions relatées aux procès-verbaux que les trois renégats remontant à l'autre extrémité pour se présenter au président, passèrent devant Paul Nangazi, qui s'avança un peu vers eux et les exhorta vivement à constance, puis, quand ils furent passés, se remit à son poteau et y mourut courageusement au milieu des flammes. Tous les témoignages et toutes les relations que nous avons sont unanimes sur ce point.

brûlés si lentement que les uns n'expiraient qu'au bout d'une heure et demie, les autres de deux heures, et un d'eux souffrit trois heures consécutives. Le Père Charles Spinola mourut le premier ; il avait à peine un souffle de vie, consumé qu'il était par les souffrances de sa longue prison et de sa dernière maladie ; de plus le feu se mit à son habit qui s'embrasa par derrière, l'enveloppa de ses flammes et mit fin à ses jours. Ce glorieux martyr eut lieu un samedi, le 10 de septembre ; le grand nombre des victimes, on en compte cinquante-deux, lui fit donner le nom de grand martyr, et la colline où il s'accomplit se nomma le Lieu-Saint ou la Montagne-Sainte. Tous les corps des Martyrs brûlés vifs ou décapités restèrent là pendant trois jours, sous bonne garde, afin d'épouvanter les Chrétiens. Ils furent réduits en cendres, qu'on entassa dans des sacs et qu'on jeta au fond de la mer.

Faisons une courte revue, au moins des Religieux. Il y avait huit Dominicains, cinq prêtres et trois choristes profès. Le Bienheureux Père François de Morales, né à Madrid, s'employa pendant vingt ans sans repos à la conversion des Japonais. Il bâtit deux églises dans le royaume de Satzuma ; la persécution l'en chassa en 1608, il se retira dans le royaume de Figen et il fonda une église et un couvent à Fuximi. Obligé de fuir en 1614, il vint à Nangasaki : il travaillait dans les environs au salut des âmes quand il fut arrêté par les persécuteurs.

Le Bienheureux Père Ange Orsucci était Italien, d'une famille noble : il reçut le jour à Lucques le 8 mai 1573. Il entra fort jeune au couvent des Dominicains de cette ville, et y fit profession en 1589. On l'envoya en Espagne terminer ses études théologiques, et il prit le nom de Ferrer à cause de sa grande dévotion à saint Vincent Ferrer ou Ferrier. Tous ceux qui le connaissaient le regardaient comme un Saint et lui en donnaient le nom à cause de ses vertus admirables et en particulier de sa profonde humilité. Son désir de propager la foi parmi les idolâtres le fit passer aux Philippines et au Japon. Il y arriva pendant que sévissait la persécution, et il fut obligé de rester caché dans la maison de Côme de Corée ; mais il fut

pris en 1618. Le Bienheureux Père Spinola en parle souvent dans ses lettres : il fut son compagnon de prison pendant quarante ans. Il mourut à l'âge de quarante-neuf ans.

Le Bienheureux Alphonse de Mena né à Logrono, en Espagne, embrassa l'Ordre des Frères Prêcheurs dans le couvent de Salamanque. Il était cousin du Bienheureux Pierre Navarrette, dont il a écrit la mort. Après avoir travaillé dans plusieurs royaumes, il se retira à Nangasaki, logea chez le gouverneur qui était alors chrétien, d'où il sortait, la nuit autant qu'il le pouvait, pour aller au secours des âmes. La persécution croissant, il fut obligé de passer de retraite en retraite, souffrant de cruelles privations et au milieu de continuels dangers, jusqu'à ce qu'il tombât au pouvoir des ennemis de la foi.

Le Bienheureux Père Joseph de Saint-Hyacinthe était aussi espagnol et né à Villaréal de Salvanes dans la Manche. Il fut vicaire provincial de son Ordre au Japon. Ses prédications apostoliques opérèrent un grand nombre de conversions à Méaco et à Ozaca, où il avait fondé un couvent avec son église, et il établit de très-utiles Confréries parmi les fidèles. Il parlait si bien la langue japonaise que les Espagnols le prenaient souvent pour interprète près de l'empereur. Du potoa où il était lié il parla longuement aux Chrétiens présents, pour les exhorter à l'observation de la loi divine et à la dévotion envers la très-sainte Vierge, qu'il aimait du plus tendre amour.

Le Bienheureux Père Hyacinthe Orfanel, aragonais, naquit à Iana dans le royaume de Valence, le 8 octobre 1578, entra dans l'Ordre de Saint-Dominique à Barcelone. Les témoignages qu'on a rendus de lui dans les procès-verbaux montrent qu'il avait une inépuisable charité pour les pauvres. C'était un homme plein d'énergie pour l'honneur de Dieu et le salut des hommes. Apprenant que dans le royaume d'Arima les Chrétiens couraient les plus grands dangers de la part de l'apostat D. Michel, il n'hésita pas à exposer sa vie, et il se rendit de suite pour les soutenir dans leur foi.

On fit mourir en haine de la foi avec ces Bienheureux Pères trois clercs choristes du même Ordre : Alexis, Dominique et Thomas. Ils étaient japonais, s'étaient consacrés au service de l'Eglise et aidaient les Pères depuis plusieurs années à catéchiser les Néophytes ; on les admit dans la prison à la profession Religieuse en récompense de leurs services. Alexis fut brûlé vif et les deux autres décapités, faute de poteaux. On voit dans les procès-verbaux que Thomas excita par sa jeunesse et sa beauté l'intérêt du gouverneur, qui, pour lui sauver la vie, l'engagea à nier qu'il eût connu les Pères. Mais il répondit avec une admirable simplicité : « Et comment pourrais-je le faire sans offenser Dieu par un mensonge ? Je sais qu'ils sont Religieux : non-seulement je les ai connus comme tels, mais j'ai même été leur compagnon et leur aide dans la conversion des âmes. » Il trouva la récompense de sa généreuse confession dans la prison et la mort.

Les Franciscains comptent deux prêtres, un Frère lai, et trois confrères du Tiers-Ordre. Le premier d'entre eux est le Bienheureux Père Richard de Sainte-Anne né à Ham-sur-Heure en Belgique, dans l'année 1585. Il avait été enlevé, dit-on, dans sa première enfance, par un loup qui l'avait déjà transporté assez loin, quand il échappa à sa dent, sans aucune blessure, après avoir invoqué sainte Anne. C'est ce qui lui en fit plus tard prendre le nom. Il exerçait l'état de tailleur à Bruxelles en 1604, lorsqu'apprenant la malheureuse mort d'un jeune débauché de sa connaissance, il résolut de se consacrer à Dieu, devint Frère lai de Saint-François, à Nivelles, et fit profession le 22 avril 1605. Sa grande vertu et son habileté à manier les affaires le firent envoyer à Rome. Là il connut le Père Jean le Pauvre qui était à la recherche de missionnaires pour le Japon ; on lui permit de le suivre ; c'est ainsi qu'il passa au Mexique, et l'année suivante, en 1611, aux Philippines avec le Père Pierre Mathias, commissaire et Evêque élu de Zebu. Les grandes qualités du Frère Richard déterminèrent alors les Supérieurs à le faire monter du degré de Frère lai à celui de Clerc. Il fut ordonné prêtre à la fin de ses études de théologie

et envoyé au Japon en 1613. La persécution générale qui éclata l'année suivante, le contraignit à retourner à Manille ; il rentra deux années plus tard au Japon, déguisé en marchand et se dévoua au secours des Chrétiens persécutés. En 1621, quand les perquisitions se multipliaient de toute part pour saisir les Religieux, il fut prévenu en secret par un Père de Saint-Dominique de fuir ailleurs sans aucun retard. Mais ce saint homme, logé alors dans la maison de Lucie Freita, n'eut pas le courage de laisser les Chrétiens qui étaient venus pour se confesser ; il fut saisi dans l'exercice de son ministère, conduit à la prison de Nangasaki, ensuite à celle d'Omura, d'où il écrivit aux Pères de Nivelles.

Le Bienheureux Martyr Pierre d'Avila, naquit à Palomar dans la Castille, vers l'an 1502. Il prit l'habit de Saint-François à la fleur de l'âge, dans la province de Saint-Joseph. Il se joignit en 1617 au Bienheureux Père Louis Sotelo, et s'embarqua avec lui pour les Philippines, puis il passa au Japon avec quatre de ses confrères en 1619. Il courait çà et là sous divers déguisements, pendant la persécution, pour inspirer du courage aux fidèles. Il fut arrêté à Nangasaki, le 17 septembre 1720, chez Dominique et Claire Iamada qui lui donnaient asile. Il soutint, avec une force invincible, deux années d'étroite prison où il eut continuellement à souffrir la faim, la soif et de graves maladies.

Le Père Pierre d'Avila eut pour compagnon de ses travaux au Mexique et au Japon, le Bienheureux Vincent de Saint-Joseph, né à Ayamonte, et admis dans la Nouvelle-Espagne comme Frère lai, au nombre des Religieux de Saint-François. C'était l'observateur le plus exact de la Règle, et il trouvait son bonheur à remplir les emplois les plus vils de la maison. Sa beauté et la grâce de ses manières lui firent rencontrer de grands obstacles pour son salut, mais il en triompha toujours par la pratique d'une mortification continuelle. Il aborda au Japon en 1619, et s'employa tout entier, sous la direction des Pères, à l'instruction des fidèles ; il avait sans cesse sous les yeux la mort dont le menaçait la fureur de la persécution.

Léon de Satzuma, né dans un village de ce royaume, fut le catéchiste du Bienheureux Richard. Il appartenait au Tiers-Ordre de Saint-François, et employa toute son activité et toute son industrie au service des Pères dans leur saint ministère. Il eut le courage d'aller trouver, de lui-même, le gouverneur de Nangasaki, et de se déclarer le compagnon du Père Richard, déjà emprisonné. On s'y prit de plusieurs manières pour lui faire abandonner la foi, mais il resta inébranlable et c'est ainsi qu'il mérita la même couronne.

Lucie de Freitas, cette femme d'un cœur viril et d'une vertu héroïque s'il en fut, appartenait au Tiers-Ordre de Saint-François. Japonaise de naissance, mais mariée à Philippe de Freitas, portugais, elle se rendit remarquable dès ses premières années par sa grande piété. Fréquentant les Sacrements, adonnée à l'oraison, unie à Dieu par un recueillement habituel, pleine de charité pour les pauvres et les malades, qu'elle visitait dans l'hôpital et qu'elle pourvoyait du nécessaire, elle était le modèle de la chrétienté. Devenue veuve, elle mena une vie toute céleste, dans un exercice continu de la prière et de la mortification. Elle portait un horrible cilice et jeûnait fréquemment. Sa maison était ouverte en temps de persécution à tous les Religieux : elle les accueillait et les cachait pour les soustraire aux perquisitions. Apprenant que l'apostat Jean Feizo cherchait à ébranler la fidélité d'un Chrétien, elle va le trouver intrépidement, et lui reproche son impiété. Menacée par ce renégat d'un châtement sévère, elle tire de son fourreau le sabre d'un des assistants, le présente à Feizo et lui dit : « Frappe, fais de moi ce qui te plaira. » Elle fut citée plus tard au tribunal pour avoir donné l'hospitalité au Père Richard ; elle confessa la foi, fut condamnée à mort, et tirant alors le crucifix qu'elle portait sur la poitrine : « Oh ! que c'est bien volontiers, dit-elle, que je mourrai pour l'amour de mon Dieu. » Elle fut retenue prisonnière dans sa maison pendant une année. Quand on la conduisit au supplice, elle se mit à la tête des autres femmes, arborant la Croix et chantant les litanies,

Elle soutint le tourment du feu à l'âge de quatre-vingts ans avec une force invincible.

La Compagnie de Jésus compte neuf de ses Religieux et deux catéchistes dans ce martyre. Commençons par le Bienheureux Père Charles Spinola. Sa naissance le rattachait à la branche des comtes de Tassarolo ; il était né à Gènes en 1564, ou à Prague qu'habitait alors son père Octave Spinola, officier supérieur de cavalerie au service de l'empereur Rodolphe. Sa première jeunesse s'écoula à Nole, près de son oncle Philippe, cardinal et évêque de cette ville, dans les études et les exercices qui convenaient à un jeune homme de son nom. La nouvelle de la glorieuse mort du Père Rodolphe Aquaviva, tué dans les Indes par les barbares, étant parvenue à Naples, en 1584, Charles en fut si touché qu'il se sentit le plus ardent désir de marcher sur ses traces. Il demanda de suite à entrer dans la Compagnie de Jésus, ce qui eut lieu le 21 décembre de cette même année 1584. Il fit sa seconde année de noviciat à Lecce, où il eut avec le Vénérable Père Bernardin Realino, les communications les plus intimes. Il retourna à Naples, y suivit le cours de philosophie en compagnie de saint Louis de Gonzague, qu'on y avait envoyé pour remettre sa santé épuisée. C'est à Milan qu'il acheva ses études de théologie et fut ordonné prêtre. Il prêchait les exercices spirituels à Crémone et était tout occupé à en recueillir les heureux fruits, quand il reçut du Général de la Compagnie la bonne nouvelle de sa destination à la mission du Japon, qu'il avait demandée plusieurs fois. Il se rendit sans aucun retard à Gènes, et renversant les mille obstacles que sa famille créait pour le retenir, il s'embarqua avec Jérôme de Angelis, qui n'était pas encore prêtre, pour Lisbonne, d'où ils firent voile vers les Indes, le 10 avril 1596. Une formidable tempête les assaillit au cap de Bonne-Espérance, et les força de se diriger vers le Brésil ; une autre les atteignit encore près de l'île de Tercère. Là ils se virent capturés par un navire anglais qui les conduisit prisonniers en Angleterre. Lorsqu'ils furent rendus à la liberté, ils revinrent à Lisbonne, où ils durent attendre pendant un an un nouveau

passage aux Indes. Le Père Charles Spinola fit dans cet intervalle la profession des quatre vœux. On mit à la voile dans le courant de mars 1599. On relâcha comme d'ordinaire, à Goa, à Malaca, à Macao et enfin le Père Spinola et son inséparable compagnon le Père de Angelis, arrivèrent au terme désiré de ce voyage si long, si traversé, qui leur demanda plus de six années. Ils débarquèrent à Nangasaki, en juillet de l'année 1602; le Père Charles étudia la langue japonaise à Arima jusqu'au mois d'octobre 1605, et il put enfin se mettre à l'œuvre. On lui confia le gouvernement spirituel des populations des îles d'Aria, éparses et divisées en une centaine de villages et de fermes. Il passa ensuite plus de cinq ans à Méaco, où on lui doit la fondation d'une Congrégation choisie de catéchistes et le Baptême de quatre à cinq mille idolâtres instruits par lui-même. En 1611, les Supérieurs le contraignirent à prendre la charge de procureur de la province et de plus à aider le provincial dans son office de vicaire chargé de l'administration de l'évêché. Il remplit ces deux emplois pendant sept années avec une grande consolation de cœur, parce qu'ils le contraignaient, quelque précaution qu'il prît, à se faire connaître d'un grand nombre de personnes et l'exposaient ainsi davantage à tomber entre les mains des persécuteurs et à cueillir cette palme du martyr que lui avait prédit dans sa jeunesse le Père Barthélemy Ricci, recteur du collège de Nole. Nous ne dirons rien de sa sainte vie et de ses héroïques vertus, d'autres auteurs en ont amplement parlé; il avait cinquante-huit ans d'âge et trente-huit de religion lorsqu'il mourut.

Le Bienheureux Père Sébastien Kimura fut un homme illustre à bien des titres. Il était neveu du premier Japonais converti et baptisé par saint François Xavier. Il fut le premier prêtre de cette nation : l'Évêque D. Louis Cerqueira l'ordonna à Nangasaki, en septembre 1604. Il fut enfin le premier prêtre japonais qui eut la gloire de mourir martyr pour Jésus-Christ, et cette gloire parut être un héritage dans sa famille. Son cousin, le Frère Léonard Kimura, religieux lui aussi de la

Compagnie de Jésus, avait été brûlé vif, trois ans auparavant dans le même lieu. Antoine Kimura et Marie, femme d'Andre Tocuan, qui étaient de sa famille, furent aussi mis à mort en haine de la foi. Le Père Sébastien naquit à Firando de parents chrétiens, et se dévoua, dès l'âge de douze ans, au service de l'Église ; on l'envoya au séminaire de Bungo ; quand il eut atteint l'âge de dix-neuf ans, il vit ses vœux exaucés et prit l'habit de la Compagnie de Jésus. Les Supérieurs le chargèrent, à Méaco, après son noviciat, d'instruire les néophytes des mystères de la foi, ce qu'il fit ensuite dans le Ximo. Enfin après avoir achevé ses études de théologie au collège de Macao il rentra au Japon, où il fut ordonné prêtre et s'appliqua tout entier au ministère apostolique. Ses missions étaient toujours les plus périlleuses ; il allait, comme Japonais, là où les prêtres européens ne pouvaient pas rester cachés. C'était une industrie particulière de sa charité de savoir se déguiser si parfaitement, qu'il pouvait pénétrer dans les prisons, y entendre les confessions des Serviteurs de Dieu et les animer au martyre. Il avait, comme on l'a écrit, tout ce que la nature et l'éducation japonaise renferment de bon et rien de ce qu'elles contiennent de mauvais. Il était courageux, d'un cœur fait pour les grandes choses, grave et d'excellent jugement ; ses manières étaient affables et modestes. Son supplice dura trois heures, tant le feu brûlait lentement ; il mourut le dernier de tous. Il avait cinquante-sept ans d'âge, trente-trois de religion et avait fait les vœux de coadjuteur spirituel.

Sept Japonais très-fervents moururent avec les Pères Spinola et Kimura. Ils firent leur noviciat dans la prison, sous la direction du Père Spinola, et prononcèrent entre ses mains les vœux qui les liaient à la Compagnie de Jésus. Les quatre premiers Antoine Kiuni, Pierre Sampo, Gonsalve Fusaï et Michel Xumpo suivirent les Pères en exil à Macao, en 1614. Ils résolurent entre eux, à leur retour, en 1619, de mener une vie tout à fait pieuse. Ils s'accommodèrent en conséquence d'une cabane de pieux et de feuillage sur une colline voisine de Nangasaki, puis s'y retirèrent pour vivre en ermites dans

solitude, et vaquer continuellement aux exercices de la prière et de la pénitence. Ils ne sortaient que de temps à autre, pour visiter les malades et pour prêcher l'Évangile. Les gouverneurs les citèrent à leur tribunal et les trouvant inébranlables dans la foi, les jetèrent dans une horrible prison. Gonrocu les fit comparaître de nouveau en 1621. On les examina l'un après l'autre ; on les sollicita de renier Jésus-Christ, en employant et les promesses et les menaces ; et comme on n'aboutissait à rien, on les envoya garottés à la prison de Suzuta, où le Père provincial avait déjà donné au Père Spinola l'autorisation de les recevoir dans la Compagnie de Jésus. Ils étaient dignes de cette grâce à tous égards.

Antoine Kiuni était né dans le royaume de Micava, et avait cinquante ans. Il servit de catéchiste à plusieurs Pères et se fit, par toute sa conduite, une grande réputation d'humiliation et de zèle.

Pierre Sampo naquit de parents nobles, dans le royaume d'Oxa. Ses qualités naturelles lui gagnèrent la bienveillance des princes de cet état. Comme il voulait entrer dans la Compagnie de Jésus, il résolut de mener la vie des novices de cet ordre aussi parfaitement que possible ; en conséquence, il se démit de plusieurs charges honorables, vint à Nangasaki, se rasa la tête en signe de renoncement complet au monde, s'arrangea une hutte auprès du noviciat de la Compagnie, et y donna tout son temps aux exercices spirituels. Il avait quarante ans passés quand il offrit à Dieu le sacrifice de sa vie.

Michel Xumpo, du royaume d'Oari, appartenait à Dieu avant même sa naissance, car son père et sa mère avaient promis, par vœu, de donner leur premier fils aux ministres de Jésus-Christ pour le service de l'Eglise. Ils le conduisirent dès l'âge de neuf ans aux Pères de la Compagnie de Jésus à Méaco. On le garda trois ans au service de l'autel, puis on l'envoya au séminaire d'Arima. Sa grand'mère ne manquait jamais de faire brûler, le samedi, deux cierges sur l'autel, demandant à la très-sainte Vierge que la vie de son petit-fils fût une lumière qui se consumât au service de la foi. Elle obtint encore plus

qu'elle ne demandait, puisque Michel mourut martyr de Jésus Christ à l'âge de trente-trois ans.

Gonsalve Fusai, âgé de quarante ans environ, naquit dans le royaume de Bigen, et fut attaché, pendant un grand nombre d'années, à la cour du prince qui le gouvernait. Il s'offrit après son Baptême, aux Pères de la Compagnie de Jésus pour leur servir de catéchiste. Cet homme, de nature fière et ardente, était devenu un modèle de douceur et de patience.

Trois autres furent ensuite adjoints à ces quatre premiers. Thomas Acafoxi, d'une famille noble du royaume de Fingou. Il avait plus de cinquante ans et était catéchiste du Père Kimura. Louis Cavara, âgé de quarante ans. Il avait été, dès sa jeunesse, page de D. Jean, roi d'Arima, puis élevé à un emploi supérieur sous D. Michel, jusqu'à ce que ce prince, devenu apostat et persécuteur, le chassât de sa cour et lui confisquât tous ses biens. Il se retira à Nangasaki, se mit tout entier sous la conduite des Pères de la Compagnie, et les aida dans leur ministère jusqu'à ce qu'il fût arrêté. Jean Kingocu d'Arimanguchi. C'était bien l'âme la plus douce et la plus innocente qui fût au Japon. Il avait connu les Pères vingt ans auparavant et n'avait plus jamais voulu s'en séparer. Il fut le compagnon du Père Pasio, visiteur à Cingiva, dans le royaume d'Arima, et à Nangasaki, puis le compagnon et le catéchiste du Père Spinola, avec qui on l'arrêta. Faute de poteau, il fut décapité.

Antoine de Corée, du nom de son pays, catéchiste et hôte du Père Kimura, était un de ces anciens Chrétiens qu'on avait gagnés à la foi dans la guerre de Corée. Sa femme et ses enfants périrent avec lui.

Antoine Sanga était de très-noble race et cousin du prince de Sanga dont il portait le nom. Il fut baptisé à Sacai, par le Père Louis Froes, puis élevé au séminaire et ensuite reçu dans la Compagnie de Jésus, où il se sentait appelé de Dieu. Mais de graves et continuelles maladies ne lui permirent pas d'achever les deux années de noviciat. Il retrouva la santé hors du cloître; et comme il ne pouvait plus y rentrer parce qu'il s'

tait marié, il se dévoua complètement au service des Pères de la Compagnie de Jésus, de saint Dominique, et de tout autre prêtre qui avait besoin d'un catéchiste. Pour prévenir un scandale parmi les fidèles, il se présenta devant Gonrocu sans avoir été accusé ni recherché : il lui rendit compte de sa vie et de ses œuvres au service de la foi ; cette démarche lui valut la prison pour le présent et plus tard la mort avec sa femme, personne d'une vertu remarquable. Lorsque sa sentence fut prononcée, il voulut donner une nouvelle preuve de son affection pour la Compagnie de Jésus en s'offrant à elle comme esclave, puisqu'il ne pouvait pas le faire comme fils. Voici sa lettre au Père provincial : « Moi, l'esclave de la Compagnie de Jésus, j'écris la présente lettre avec tout le respect et la soumission que je puis. En recherchant en moi-même d'où me vient le bonheur si inespéré de mourir pour la foi, je trouve que je le dois, après Dieu, à la Compagnie de Jésus. Je l'ai d'abord servi pendant neuf ans, puis j'en ai fait partie, et quoique forcé par ma mauvaise santé d'en sortir, je n'ai jamais oublié combien grandement je lui suis redevable. Si j'ai cherché à aider le prochain de tout mon pouvoir par la lecture des livres spirituels et l'explication du catéchisme ; si depuis que je suis dans cette prison, j'ai donné le Baptême à trente-deux infidèles et enseigné les prières à un grand nombre ; si j'ai fortifié le courage de ceux qui étaient captifs avec moi pour Jésus-Christ, tout cela appartient à la Compagnie de Jésus : je le lui dois, car elle m'a enseigné à faire ainsi. Aussi je ne pense, jour et nuit, qu'aux grands biens que j'ai reçus dans la Compagnie. Mes aïeux Paul Sampacu et Georges Giofengi étaient tellement de la Compagnie de Jésus qu'ils paraissaient n'avoir de pensée et d'affection que pour elle. Et moi leur parent, tout indigne que j'en sois, j'ai été forcément porté à toujours parler des vertus et des louanges de Saint-Ignace. Élevé au milieu de sa famille religieuse, je me réjouis du genre de mort si saint qui m'est échu, parce que la gloire lui en revient. Mais il y a une chose, une seule, qui voile toutes ces joies dans mon cœur, c'est le souvenir de ma sortie de la Compagnie ; j'en ai alors

ressenti une peine telle que je me regardais comme Adam chassé du paradis terrestre. Il devait être affligé comme moi, et moi, je l'étais comme lui. Ah ! si du moins, au moment de la mort, je me retrouvais le frère des enfants de Saint-Ignace, comme je le fus un jour ! Ma femme et mes enfants m'en ôtent la possibilité, mais Dieu sait mon désir. Qu'on me reçoive donc au moins comme esclave, c'est la dernière grâce que je demande à Votre Révérence, l'obtenir sera l'unique et souveraine satisfaction qui me reste à goûter sur la terre. »

Nous serions conduits trop loin s'il fallait faire une mention spéciale des autres Martyrs qui furent décapités. On voit parmi eux Jean Xiquiro, âgé de soixante ans ; Paul Tanaca et Marie, sa femme ; Apollonie, tante ou grand'mère de Gaspard Cotenda dont nous parlerons, femme d'un âge respectable, et qui descendait des rois de Firando ; Madeleine, femme d'Antoine Sanga, d'une illustre naissance, et baptisée, dans sa première enfance, à Sacai, par le Père Organtin ; Marie, femme d'Antoine de Corée, avec ses deux fils, Jean et Pierre ; le premier de douze ans, et le second de trois ; et une autre Marie, veuve d'André Tocuan, brûlé vif quatre ans auparavant, femme de famille noble et de piété solide. Après sa mort, Feizo, dont elle était parente, fit donner son corps aux Chrétiens qui le déposèrent avec respect dans un lieu convenable.

Enfin nous allons rapporter textuellement une déposition faite sous la foi du serment par Emmanuel de Sousa, chevalier portugais, touchant les corps des cinquante-deux Martyrs. Elle se trouve dans les procès-verbaux de Manille. « Le témoin rapporte que, la nuit qui a suivi le martyre des cinquante et tant, où a souffert le Vénérable Père Spinola, il a vu de ses propres yeux entre les huit et neuf heures, une lumière briller en l'air sur le lieu même de l'exécution, que dans son étonnement il a appelé son compagnon de chambre nommé Simon Paez, afin qu'il en fût témoin, et qu'ils restèrent ensemble à l'admirer pendant plus de deux heures ; que la même lumière s'est encore montrée à ses yeux la nuit suivante, et qu'en cela il n'a pu être trompé, parce qu'il l'a considérée bien longtemps,

qu'elle brillait encore au même lieu quand il est allé se reposer; il ignore à quelle heure de la nuit elle a disparu. Le témoin ajoute encore qu'on commença à divulguer dans la ville de Nangasaki, comme chose indubitable, que des Chrétiens japonais, occupés pendant la nuit, à réparer les mâts de leur barque et éloignés en mer de moins d'un quart de lieue de l'emplacement du martyre, avaient vu un grand nombre de lumières dont une était plus éclatante que les autres, marcher avec ordre comme en procession. On interrogea les Japonais idolâtres qui gardaient les saints Martyrs; ils dirent qu'ils avaient vu leurs corps se lever et marcher en chantant, un flambeau à la main; et que celui du Père Spinola était plus lumineux. La procession terminée, les corps reprirent le même état qu'auparavant.

(BOÉRO)

Tous ces saints Martyrs furent béatifiés par Pie IX en 1867.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

En 1855 Bilbao et toutes les populations voisines étaient affreusement ravagées par le choléra. Les municipalités résolurent de porter en procession, le 1^{er} septembre, Celle que nous appelons tous « Santé des malades, » Notre-Dame de Begogna, pour laquelle tout Biscalien professe la plus tendre et la plus enthousiaste dévotion. Chose admirable! dès l'instant que commença cette procession, la plus nombreuse, la plus solennelle et la plus magnifique dont on se souvienne ici, l'épidémie décrut si rapidement, qu'avant la fin de l'octave il ne se présenta plus un seul cas à Bilbao, ni dans le voisinage: l'hôte terrible qui nous avait fait verser tant de larmes avait entièrement disparu. De solennelles actions de grâces furent rendues à Notre-Dame dans son élégante basilique de Begogna, et pour perpétuer la mémoire d'un si grand bienfait, quelques fidèles zélés ont résolu de faire frapper une médaille qui rappelle cet heureux événement. Cette médaille porte d'un côté Notre-Dame de Begogna, avec ces mots en légende: « Nous l'avons priée

le 8 septembre, » et au revers : « Elle nous a délivrés de peste le 16 du même mois 1855. »

MARTYROLOGE ROMAIN ¹.

A Tolentino, dans la Marche d'Ancône, mort de saint Nicolas, confesseur de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin.

En Afrique, fête de saint Némésien, saint Félix, saint Lucius, un autre Saint nommé aussi Félix, saint Littée, saint Polyen, saint Victor, saint Jadère, saint Datif et autres, tous évêques, qui, sous Valérien et Gallien, quand commença la persécution, dès la première fois qu'ils confessèrent Jésus-Christ, furent cruellement frappés de coups de bâton, ensuite chargés de fer et envoyés aux mines, où ils consommerent le combat de leur glorieuse confession de la foi.

A Chalcédoine, saint Sosthène et saint Victor, martyrs, qui, durant la persécution de Dioclétien, sous Prisque, proconsul d'Asie, furent brûlés après avoir surmonté les tourments de chaînes et des bêtes. Ces Saints, se disant mutuellement adieu

1

QUARTO IDUS SEPTEMBRIS.

Tolentini in Piceno depositio sancti Nicolai Confessoris, Ordinis Eremitarum sancti Augustini. — In Africa natalis sanctorum Episcoporum Nemesiani, Felicii, Lucii, alterius item Felicis, Littei, Polyani, Victoris, Jaderis, Dativi, aliorum, qui sub Valeriano et Gallieno, exurgente persecutionis rabie, ad perennem confessionis Christi constantiam graviter fustibus cæsi, deinde compedibus vincti, et ad fodienda metalla deputati, gloriosæ confessionis agone consummarunt. — Chalcedone sanctorum Martyrum Sosthenis et Victoris, qui in persecutione Diocletiani sub Prisco Asiæ Proconsule, post vincula et bestias superatas jussi sunt incendi : at illi salutantes se invicem in osculo sanctæ in oratione positi spiritum emisunt. — In Bythynia sanctarum Virginum Menodoræ, Metrodoræ, et Nymphodoræ sororum, quæ sub Maximiano Imperatore et Frontone Præside martyrio coronatæ, pervenerunt ad gloriam. — Item sanctorum Martyrum Apellii, Lucæ, et Clementis. — Leodii in Belgica sancti Theodardi Episcopi et Martyris, qui animam suam posuit pro ovibus suis, et post mortem miraculorum gratia illuxit. — Romæ beati Hilarii Papæ et Confessoris. — Compostellæ sancti Petri Episcopi, qui multis virtutibus et miraculis claruit. — In civitate Albigensi sancti Salvii Episcopi et Confessoris. — Novariæ sancti Agarii Episcopi. — Constantinopoli sanctæ Pulcheriæ Augustæ Virginis, religione et pietate insignis.

se donnant un baiser, rendirent l'esprit pendant qu'ils étaient en prières.

En Bithynie, sainte Ménodore, sainte Métrodore et sainte Nymphodore, vierges, toutes trois sœurs, qui, sous l'empereur Maximien et le président Fronton, volèrent au séjour de la gloire, couronnées par le martyre.

Au même lieu, saint Appelle, saint Luc et saint Clément, martyrs.

A Liège en Belgique, saint Théodard, évêque et martyr, qui donna sa vie pour la défense de la foi, et après sa mort brilla par ses miracles.

A Rome, saint Hilaire, Pape et confesseur.

A Compostelle, saint Pierre, évêque, qui brilla par ses nombreuses vertus et ses miracles.

En la ville d'Albi, saint Salvi, évêque et confesseur.

A Novare, saint Agape, évêque.

A Constantinople, sainte Pulchérie, impératrice et vierge, illustre par ses sentiments de religion et de piété.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Véran, évêque de Vence.

Saint Salvin, évêque de Mâcon.

Saint Thomas, abbé de Farfa.

Saint Nésèbe, saint Ammon et saint Orion, martyrs à Alexandrie.

Saint Psabas, Anachorète en Orient, honoré à Rome comme martyr, et invoqué contre les maux incurables.

Sainte Carmondique, recluse en Egypte, honorée chez les Grecs.

Saint Eunuce, évêque de Noyon au septième siècle.

Saint Guillaume, évêque régional au vi^e siècle, il fit de nombreuses conversions chez les Francs.

Saint Isaac Badasée, honoré en Ethiopie.

Le Bienheureux Jean de Salerne, compagnon de saint Dominique.

Martyrologe de la dernière persécution.

Joseph Godaille, prêtre du diocèse de Perpignan, refusa le serment schismatique ; pour être sorti de France en 1792, rentré en 1793, arrêté chez un de ses amis en août, condamné à mort comme réfractaire empôigné, dépouillé, conduit en charrette au lieu du supplice, exécuté, comme il levait les yeux au ciel, en demandant grâce pour ses bourreaux, le 10 septembre 1793.

Louis Jacques, Frère convers des Récollets de Nancy, pour refus de serment déporté, mort à Rochefort le 10 septembre 1794.

Jean Baptiste Pierre Létourneau, prêtre de l'Ordre des grands Carmes, déporté, mort à Rochefort, le 10 septembre 1794.

ONZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Paphnuce le Grand, évêque en Thébaïde. — Saint Prote et saint Hyacinthe, martyrs. — Saint Patient, évêque de Lyon. — Saint Vincent, abbé de Saint-Claude, martyr. — Saint Émilien, évêque de Verceil. — Saint Vénère, abbé. — Saint Adelphe, abbé de Saint-Mont. — Saint Bodon, évêque de Toul. — La Bienheureuse Marie Torribia. — Le Bienheureux Gaspard Cotenda, et ses compagnons, martyrs au Japon. — La Vénérable Mère Jeanne-Marie Chézar de Matel, fondatrice de la Congrégation du Verbe Incarné. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT PAPHNUCE LE GRAND,

ÉVÊQUE EN THÉBAÏDE.

Paphnuce était Égyptien de naissance. Prévenu des grâces du Ciel dès sa jeunesse, il se retira dans le désert, où il passa plusieurs années sous la conduite de saint Antoine ; il vivait dans un monastère, aux extrémités de la Haute-Égypte, quand Dieu l'éleva à l'épiscopat dans la Thébaïde.

Paphnuce donna au peuple que la Providence le chargeait de conduire l'exemple des grandes vertus qu'il avait apprises et pratiquées dans le désert, et il tâcha de former des Saints appliqués aux bonnes œuvres et dignes du nom de Chrétiens.

Il gouvernait son troupeau depuis peu d'années, quand il eut à soutenir la persécution de l'empereur Maximien. Il fut du nombre des Confesseurs à qui ce prince cruel fit crever un œil et couper le jarret gauche, et qu'il envoya ensuite travailler aux mines, ne leur laissant la vie que pour leur faire endurer un plus long martyre, et ne voulant pas hâter le moment de leur gloire en abrégeant celui de leurs souffrances. Paphnuce subit ce supplice et ces travaux sans mur-

murer. Il s'offrit à Dieu comme une victime prête à lui être immolée, s'il le demandait. Il savait que l'homme doit ne vouloir que ce que Dieu veut, et ne compter pour rien les peines qui lui obtiennent une félicité éternelle.

La mort des persécuteurs de l'Eglise et l'élévation de Constantin à l'empire ayant rendu aux Chrétiens la paix et le calme, on tira Paphnuce des travaux pénibles qu'il supportait, et on le rendit à son troupeau. En rentrant dans ses fonctions, il déploya tant de zèle, qu'on ne s'aperçut pas de l'état d'infirmité où ses souffrances l'avaient réduit. Il prit les intérêts de l'Eglise avec ardeur ; et, comme on est digne surtout de défendre la foi quand on a souffert pour elle, lorsque Constantin eut assemblé le Concile général de Nicée, le saint Prélat y vint, tout estropié qu'il était ; il y parut avec éclat au milieu de plusieurs autres saints Confesseurs de Jésus-Christ, restes précieux des persécutions de Dioclétien et de ses complices.

Pendant la tenue du concile, l'empereur Constantin faisait souvent venir Paphnuce dans son palais, afin de s'entretenir avec lui des moyens de consolider la paix de l'Eglise ; et jamais ils ne se séparaient que ce prince religieux ne baisât avec affection et avec respect la place de l'œil que le Saint avait perdu pour la foi de Jésus-Christ.

On ne connaît pas le temps de la mort de saint Paphnuce ; on sait seulement qu'il mourut dans une grande vieillesse.

SAINT PROTE ET SAINT HYACINTHE,

MARTYRS.

Saint Prote et saint Hyacinthé étaient deux frères chrétiens au service de l'illustre dame romaine sainte Eugénie. On lit dans ses Actes qu'ils témoignèrent de leur foi par le martyre dans la persécution de Valérien en l'an 257.

La fête de saint Prote et de saint Hyacinthe est marquée au 11 de septembre dans le calendrier de Libère, et il est dit qu'elle se célébrait à leur tombeau sur l'ancienne voie Salpétrienne, dans le cimetière de Bassile. Ce cimetière fit depuis

partie de celui de sainte Priscille, qui avait été enterrée à peu de distance de la nouvelle voie Salaria.

En 366, le Pape Damase fit ôter la terre qui dérobait la vue de leur tombeau. Vers le même temps, un prêtre, nommé Theodore, bâtit une église sur ce tombeau, comme on le voit par une ancienne épitaphe que Baronius a publiée. Anastase rapporte que le Pape Symmaque enrichit depuis cette église d'ornements et en vases précieux. En 1592, Clément VIII transféra les reliques des deux saints Martyrs dans la ville de Rome, et les déposa dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, appartenant aux Florentins. L'histoire de cette translation est dans les notes que Sarzanius, témoin oculaire, a faites sur les vies de saint Damase.

SAINT PATIENT,

ÉVÊQUE DE LYON.

L'histoire ne nous apprend rien touchant la naissance, l'éducation et les premiers emplois de ce Saint. Il fut choisi pour gouverner l'Église de Lyon, vers l'an de Jésus-Christ 467. Voici une partie de l'éloge que saint Sidoine Apollinaire en a fait dans une lettre qu'il lui écrivit.

« Nous voyons avec beaucoup de joie, lui dit-il, que vous ne vous contentez pas de remédier aux maux que vous voyez de vos yeux, mais que vous étendez vos libéralités jusqu'aux extrémités de la France. Les malades et les affligés n'ont point à se plaindre de ce qu'ils ne peuvent venir jusqu'à vous ; votre charité va les trouver jusque dans leurs maisons, dans leurs lits, et votre main bienfaisante prévient la faiblesse de leurs pieds. Vous consolez ceux qui ne connaissent pas même votre nom, et vous essuyez souvent les larmes de ceux dont vous n'avez jamais vu les yeux. On voit dans vous une sainte inquiétude qui vous fait toujours craindre de manquer à assister quelque pauvre. » Sidoine loue ensuite saint Patient sur l'austérité de sa vie, sur son zèle pour la discipline, sur son amour pour la pureté de la foi, sur la conversion des hérétiques et

des païens, que ses discours et ses prières ont retirés de l'égarément.

Sa charité parut d'une manière particulière dans le ravage que les Goths firent dans une partie des Gaules, en 473-474. Ces barbares avaient brûlé une très-grande partie de blés qui étaient sur terre ; ce qui causa une grande famine. Saint Patient fit acheter des blés de tous côtés, et les fit distribuer gratuitement à Lyon et aux environs : il en envoya jusqu'en Provence et en Auvergne, et par ses soins, on ne sentit à peine de la disette. Ce fut lui encore qui engagea le prêtre Constance à écrire la vie de saint Germain d'Auxerre.

Saint Patient mourut vers l'an 491.

SAINT VINCENT,

ABBÉ DE SAINT-CLAUDE, MARTYR.

Ce Saint, plein de zèle pour la foi, quittait souvent son abbaye dans la Franche-Comté pour aller combattre l'arianisme qui avait de tristes succès dans le midi de la France et qui envahissait l'Espagne. Il franchit donc les Pyrénées. Mais les Goths ariens qui possédaient l'Espagne s'irritaient de ses prédications. Ils le massacrèrent vers la fin du v^e siècle. Ses reliques, précieusement recueillies par les fidèles furent toujours vénérées dans la cathédrale d'Oviédo, où il est fêté le 11 mars. Chez nous, selon le Martyrologe romain, on l'honore le 11 septembre.

SAINT ÉMILIEN,

ÉVÊQUE DE VERCEIL.

Saint Émilien, qui brillait dans le Piémont à la fin du v^e siècle fut élevé sur le siège de Vercueil. Il assista en 502-503 aux Conciles de Rome présidés par le Pape saint Symmaque contre l'antipape Laurent. Ce Laurent était archiprêtre de la basilique de Sainte-Marie-Majeure : il était soutenu

les Eutychiens, qui n'abandonnaient pas l'espoir de faire triompher leur hérésie. Mais Laurent éclairé dans le Concile, signa le premier l'élection de Symmaque, ce fut l'Évêque de Verceil qui le ramena dans les voies de la soumission et du repentir.

Symmaque voyant Laurent revenu à la vérité le nomma évêque de Nocéra. Saint Émilien mourut le 11 septembre de l'an 520.

SAINT VÈNÈRE,

ABBÉ.

Vènère était un Chrétien que le tumulte du monde effrayait, et qui voulait vivre dans le calme, uniquement occupé de Dieu et de son salut. Il était né dans le vi^e siècle, si agité par les invasions. Il se retira dans l'île de Palmaïa sur les côtes de Gènes. Il se sanctifia dans la solitude, mais l'éclat lui attira des disciples. Il les accoutuma à parler peu, et à prier constamment, ou à s'entretenir avec sobriété de bonnes paroles et de bons enseignements. Saint Vènère fut ainsi amené à fonder un monastère, qui prospéra. Ce saint Abbé mourut aux premiers jours du vii^e siècle. Son corps fut dans la suite transporté à Reggio.

Saint Vènère est fêté le 11 septembre.

SAINT ADELPHÉ,

ABBÉ DE SAINT-MONT.

Saint Romaric, que l'on fête le 8 décembre, avait été marié, avant de se donner à l'Église; il eut une fille, qu'il éleva dans la piété, et il la maria. Elle se nommait Asselberge. Elle eut un fils qui marcha dès son enfance dans la voie des Saints. C'était Adelphe, qui naquit vers l'an 620. Sa pieuse mère l'envoya, dès qu'il atteignit sa cinquième année, au monastère du Saint-Mont, pour y être élevé. Romaric, son grand-père le fit baptiser; et il lui donna pour parrain saint Amé, abbé de

ce monastère. Peu après, comme il montrait des dispositions à l'étude et à la sainteté, il fut mis sous la direction de saint Arnould, qui avait quitté son siège de Metz pour venir fonder un autre monastère près du Saint-Mont. Il fit là de rapides progrès dans la vie spirituelle et dans les sciences ; il reçut l'habit des mains de saint Romaric.

En l'an 653, Adelphe, qui avait trente-trois ans fut jugé digne pour succéder à son aïeul, que Dieu venait d'appeler à lui. Dès lors il gouverna la communauté des moines, en même temps que sa sœur sainte Gébertrude dirigeait les Religieuses du couvent voisin. Le frère et la sœur rivalisèrent de zèle de sainteté. Adelphe gagna ainsi la vieillesse. Dans ses dernières années, il se retirait de temps en temps dans les déserts qui entouraient le Saint-Mont ; il y passait plusieurs semaines vivant en anachorète. A la suite de ses travaux et de ses fatigues, il sentit qu'il s'affaiblissait ; puis une maladie grave l'annonçant que sa course allait finir, il se fit transporter au monastère de Luxeuil, où sa mort fut douce autant que sainte ; il s'en alla à Dieu le 11 septembre de l'an 670, il avait cinquante ans. Son successeur vint aussitôt à Luxeuil, ramena le corps du Saint avec une grande pompe et un grand concours de fidèles. Des miracles illustrèrent ses funérailles.

En 1051 on leva son corps de terre et le saint Pape Léon le fit placer dans une châsse.

SAINT BODON,

ÉVÊQUE DE TOUL.

Bodon, frère de sainte Salaberge, distingué d'abord dans le monde par ses richesses, renonça généreusement à tous biens de la terre avec son épouse Odila, pour s'occuper exclusivement de l'œuvre de son salut. Odila se fit religieuse au monastère de Sainte-Salaberge, et Bodon embrassa l'état ecclésiastique. Devenu célèbre par ses vertus, il fut élevé sur le siège épiscopal de Toul, où il montra de grandes qualités,

zèle actif et une persévérance constante dans le bien. Il fonda pour des Religieuses, dans une solitude des Vosges, l'abbaye de Bon-Montier, et y établit Abbessé sa fille Tietberge. On lui attribue encore la fondation du monastère d'Étival dans la même contrée, où il établit douze Chanoines : ceux-ci furent remplacés plus tard par des Bénédictins, auxquels succédèrent des Religieuses, remplacées de nouveau par des Chanoines. Les Religieux de l'Ordre de Prémontré obtinrent enfin le monastère d'Étival sous la dépendance de la célèbre abbaye princière d'Andlau en Alsace. C'est de ce monastère que furent tirés dans le dernier siècle les Religieux qui desservirent le monastère de Hohenbourg, fondé par sainte Odile.

Bodon, vénéré pendant sa vie par les fidèles témoins de ses vertus, fut inscrit au rang des Saints après sa bienheureuse mort, arrivée sur la fin du VII^e siècle.

LA BIENHEUREUSE MARIE TORRIBIA.

Marie Torribia était l'épouse fidèle de saint Isidore le Laboureur ; elle le secondait dans ses travaux et le suivait dans ses voies de la piété vive. Ils eurent un fils qu'ils élevèrent saintement, et Dieu l'ayant appelé à lui dans un âge où il n'avait jamais commis une offense, son père et sa mère vécurent dès lors dans la continence et se sanctifièrent de jour en jour davantage. Saint Isidore mourut en 1170, et Marie Torribia le rejoignit dans le Ciel cinq ans après. Ils sont un modèle et un patronage pour la maison des cultivateurs chrétiens, et leur culte a été approuvé par le Pape Innocent XII, en 1697.

LE BIENHEUREUX GASPARD COTENDA ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS AU JAPON.

A Nangasaki, le 11 septembre 1622, furent décapités en

haine de la foi, Gaspard Cotenda et deux enfants, François âgé de douze ans et Pierre âgé de sept ans.

Gaspard avait été pris et emprisonné, comme nous avons dit, avec le Père Camille Costanzo dont il était catéchiste. Le gouverneur Gonrocu le fit transférer de la prison d'Iki dans celle de Nangasaki. On éprouva sa constance par différentes tortures, mais ce courageux jeune homme resta toujours immuable dans la volonté de donner plutôt mille vies que de renier la foi. Arrivé sur le lieu du dernier supplice, il sent grandir son courage à la vue des corps des vingt-deux Martyrs brûlés vifs et des trente autres décapités ; et présenta sa tête au bourreau avec une joie inexprimable. Le bienheureux Martyr Thomas Cotenda, mis à mort pour la foi, trois ans auparavant, était son parent, et sa naissance le rattachait à la maison royale de Firando. Gaspard Cotenda vint au monde à Nangasaki où son père s'était retiré avec sa famille comme en exil volontaire. Sa mère, femme d'une vertu rare, le consacra à Dieu et à la Compagnie de Jésus avant de le mettre au monde et elle le lui rappelait souvent dès qu'il put le comprendre. Le Bienheureux Père Sébastien Kimura, et ensuite le Bienheureux Père Costanzo l'avaient choisi pour catéchiste. Il mourut à l'âge de vingt et un ans, il ne lui manquait pour être religieux que d'avoir fait les vœux, il le demandait depuis bien longtemps ; le Père provincial avait donné au Père Costanzo le pouvoir de les recevoir ; mais il fut transféré à l'improvise dans une autre prison, et il n'eut pas la consolation de le prononcer avant de mourir.

Les deux enfants étaient François, fils du bienheureux Martyr Côme Taquea, coréen, mort trois ans auparavant, et Pierre, fils du bienheureux Martyr Barthélémy Xikiemo Cavano, décapité la veille. François avait été retenu dans la prison ; Pierre avait accompagné son père au martyre et devait avoir la tête tranchée comme les autres ; mais dans la confusion de ce massacre les bourreaux ne le virent pas ou ne l'appréhendèrent pas. Alors l'enfant s'en retourna tranquillement à la maison paternelle. La cour en fut instruite ; il fut arrêté

Jour suivant et pressé par le juge de faire connaître celui qui l'avait aidé à s'échapper : « Personne, répondit-il avec une ingénuité toute enfantine, mais voyant que personne ne se chargeait de me tuer, je suis retourné à pied à la maison. » Ces barbares le menacèrent de lui faire souffrir les plus cruels tourments s'il persistait à vouloir être chrétien. « Je souffrirai tout volontiers, dit-il, parce que les Pères de la Compagnie de Jésus m'ont encouragé dans une vision à mourir pour Jésus-Christ et à vous répondre franchement comme je fais. » Les Chrétiens se portèrent en foule pour voir ces deux jeunes enfants qui marchaient, avec le catéchiste, intrépidement au martyre et qui les saluaient tous d'un visage gai en se recommandant à leurs prières. Comme on se pressait autour d'eux et qu'on voulait au moins les toucher, François s'imagina qu'on désirait avoir de lui quelque souvenir, il mit en pièces un linge qu'il avait dans la main et le distribua aux plus proches. Ce que voyant Pierre, l'enfant de sept ans, il crut que c'était là une règle pour tous ceux qui vont au martyre, et n'ayant rien à donner, il détacha avec une simplicité et une grâce charmantes, quelques petits morceaux de sa robe qui furent aussitôt pris par les Chrétiens. Comme le lieu du supplice était depuis la veille tout imbibé de sang et couvert de cadavres, les bourreaux voulaient par pitié mener les enfants sur un endroit voisin, mais ils demandèrent à verser leur sang avec celui des autres Martyrs. Tous les corps furent ensuite brûlés, et les cendres jetées au vent.

Ces saints Martyrs ont été béatifiés par Pie IX en 1867.

(BOÉRO)

LA VÉNÉRABLE MÈRE JEANNE-MARIE CHEZARD DE MATEL,

FONDATRICE DE LA CONGRÉGATION DU VERBE-INCARNÉ.

La Vénérable Mère Jeanne-Marie Chezard de Matel naquit à Rouanne dans le Forez, le 16 novembre 1596, et eut pour père Chezard, seigneur de Matel, gentilhomme de la chambre

des rois Henri IV et Louis XIII, et capitaine de cheveu-léger pour le service de leurs majestés. Dès ses premières années elle fit paraître beaucoup d'inclination pour la piété : tout son plaisir était d'apprendre tout ce qui porte à la dévotion, elle ne voulait rien de bien loin d'aimer les petits divertissements des enfants, elle les fuyait pour être instruite des principes du Christianisme. A l'âge de sept ans, Dieu lui inspira l'esprit de mortification qu'elle commença à pratiquer par un jeûne austère toutes les veilles des grandes fêtes ; quand elle eut atteint l'âge de dix ans, elle n'y ajouta pas seulement les vendredis et les samedis, mais encore l'avent et le carême. L'absence de son père, qui était presque toujours à la cour ou à l'armée, favorisa beaucoup son dessein, aussi bien que la piété de sa mère, personne très-distinguée par sa vertu et par son mérite.

Ayant eu permission de communier à l'âge de douze ans, sa dévotion augmenta d'une manière si fervente, que, pour s'approcher plus dignement de ce grand mystère, elle commença à jeûner depuis l'Ascension jusqu'à la Pentecôte, passa ces dix jours dans un grand recueillement, ajouta aux jeûnes des disciplines et d'autres mortifications, qu'elle fût fort délicate. Son plus grand plaisir était de lire la Vie des Saints, principalement celles des Vierges et Martyrs qu'elle estimait infiniment heureuses d'avoir donné leur vie pour la défense du nom de Jésus-Christ. Elle soupirait sans cesse après ce bonheur, et comme on lui disait que la vie religieuse est une espèce de martyre, elle prit une forte résolution d'embrasser cet état.

Si nous en croyons l'auteur de sa Vie, ses oraisons étaient presque continuelles, toujours accompagnées d'extases et de ravissements ; il prétend que ce fut dans plusieurs de ces ravissements que Dieu lui ordonna de fonder l'Ordre du Veau Incarné, qu'il lui en fit le plan, et qu'il lui prescrivit la forme et la couleur de l'habillement que les Religieuses devaient porter. Ce fut en 1625 que notre fondatrice commença cet Institut. Ayant obtenu la permission de sa mère elle se retira avec deux compagnes dans une mai-

que les Religieuses Ursulines de Paris avaient abandonnée. Toutes leurs richesses ne consistaient qu'en quarante écus, que sa mère lui avait aussi apportés. Son père, ayant appris sa retraite en fut irrité : il écrivit des lettres pleines de menaces contre elle et contre sa mère, à laquelle il défendit de lui donner à l'avenir aucun argent, espérant l'obliger par ce moyen à retourner dans sa maison. Mais Jeanne de Matel avait trop de courage pour abandonner l'œuvre de Dieu ; et quoique délaissée de ses parents et privée de tous biens, elle ne laissa pas de continuer son entreprise. Elle alla à Lyon pour communiquer son dessein à l'Archevêque, qui non-seulement approuva sa Congrégation, mais lui témoigna même qu'elle lui ferait plaisir si elle la commençait à Lyon. Elle obéit, et elle y vint demeurer avec ses compagnes ; mais le Prélat qui s'était rendu si favorable à son entreprise mourut quelque temps après, et eut pour successeur le Cardinal de Richelieu, Louis-Alphonse, qui fut plus difficile à accorder à la fondatrice ce qu'elle demandait : la maladie contagieuse dont la ville de Lyon fut affligée dans le même temps, fut encore un obstacle qui empêcha que sa Congrégation ne fit d'abord un grand progrès.

Dans un temps si peu favorable à son dessein, on lui conseilla, on la pressa même de quitter sa petite communauté, composée alors de six personnes, pour aller à Paris, en attendant que la Providence disposât mieux les choses pour un parfait établissement religieux. A peine y fut-elle arrivée que madame de Sainte-Beuve, fondatrice des Religieuses Ursulines, ayant appris que la Mère de Matel avait dessein d'y établir son Institut, vint trouver le Père Jacquinod, Supérieur de la maison professe des Jésuites, pour s'opposer à cet établissement auquel ce Père prenait intérêt, ayant été longtemps le Directeur de la Mère de Matel ; cette dame fut si bien appuyée dans son dessein, que le Père Jacquinod reçut ordre de son Général de ne point se mêler de cet établissement, et d'abandonner entièrement la Mère de Matel. Comme les hommes ne peuvent rien contre la volonté de Dieu, la persécution excitée

contre notre fondatrice cessa; le Général des Jésuites, bien informé de ses bonnes intentions, écrivit des lettres en sa faveur, et exhorta le Père Jacquinod et les autres Pères de sa Société à l'appuyer.

Il ne s'agissait plus que d'avoir une Bulle de Rome pour commencer son Ordre : c'est à quoi elle s'appliqua en faisant présenter une supplique au Souverain Pontife, dans laquelle elle exposait à sa Sainteté que son dessein, en fondant un Ordre sous le titre du Verbe Incarné, était d'honorer le Verbe Incarné en tous ses mystères, principalement dans le Saint-Sacrement de l'autel, où elle désirait réparer les outrages que les Juifs avaient faits à sa personne lorsqu'il vivait parmi les hommes, et ceux que lui font chaque jour les hérétiques et les mauvais chrétiens. Les Cardinaux Cajétan et Bentivoglio furent nommés pour examiner la supplique, et sur leur rapport, le Pape Urbain VIII accorda la Bulle d'érection de cet Institut, sous le titre du *Verbe Incarné*, le 12 juin 1633.

Le Père Lingendes, qui avait la direction de la fondatrice, ayant écrit au Père Suffren, confesseur du roi, pour le prier de demander à Sa Majesté, qui était alors à Lyon, la permission d'établir cet Ordre à Paris, il lui répondit que la duchesse de Longueville avait demandé depuis peu l'établissement des filles du Saint-Sacrement, et que le roi ayant promis d'accorder à cette princesse des lettres patentes pour cet établissement, il n'osait dans cette conjecture parler à Sa Majesté pour les filles du Verbe Incarné, et qu'il valait mieux unir ces deux Ordres, puisqu'ils avaient grand rapport. L'opinion du Père Suffren fit songer à trouver les moyens de faire cette union ; mais comme les filles du Saint-Sacrement avaient de grandes espérances d'être bientôt établies, elles répondirent qu'il fallait que celles du Verbe Incarné se soumissent à leur Bulle et à leur Institut ; mais la Mère de Matel n'y voulut point consentir. Elle reçut enfin la Bulle qu'elle avait demandée ; ayant appris que le roi avait donné permission aux filles du Saint-Sacrement de s'établir, et que l'on méprisait son Institut, elle prit la résolution de retourner à Lyon.

Quatre ans s'étaient déjà écoulés depuis qu'elle en était sortie, et ce qui lui fit quitter Paris plutôt qu'elle n'aurait souhaité, furent des lettres que les filles de sa Congrégation de Lyon lui avaient écrites, par lesquelles elles lui faisaient savoir qu'elles étaient dans une extrême nécessité, et que sa présence leur était absolument nécessaire, parce qu'il y en avait qui étaient dans le dessein de quitter, à moins qu'elle ne vint à leur secours. C'est ce qui l'obligea de retourner à Lyon, emmenant avec elle trois filles pour augmenter sa communauté. Dès son arrivée elle souffrit de grandes persécutions de la part de quelques personnes qui voulaient détruire sa Congrégation, et l'on mit tout en œuvre pour renverser tous ses desseins. Quoique les Jésuites approuvassent sa conduite, néanmoins le Père Gibalin, recteur de leur collège de Lyon, était un de ses adversaires, s'étant opposé pendant quatre ans à l'établissement de cet Ordre : il n'oublia rien pour détourner ses nièces d'y entrer ; mais après qu'il eut entendu les raisons de la fondatrice, il changea de sentiment, et l'Ordre du Verbe Incarné n'eut point depuis de plus puissant protecteur ; ses nièces furent les premières Religieuses de cet Ordre, où elles sont mortes en odeur de sainteté.

La Mère de Matel fit présenter la Bulle de l'érection de cet Institut au Cardinal de Richelieu, archevêque de Lyon ; mais ce Prélat bien loin d'avoir pour la fondatrice des sentiments aussi favorables que ceux que son prédécesseur avait eus pour elle, lui fut toujours opposé, et il ne voulut point recevoir cette Bulle. Étant même obligé d'aller à Rome, comme on lui recommandait toutes les filles de son diocèse, il répondit à son grand vicaire que les filles du Verbe Incarné n'étaient pas du nombre, ce qui causa une nouvelle affliction à la fondatrice, car des parents de quelques-unes des filles de sa Congrégation, désespérant du succès de son établissement, les firent sortir ; en peu de temps il ne resta que vingt filles, de trente qu'elles étaient. La Mère de Matel, loin de les retenir par violence, fit assembler sa communauté, et lui déclara que l'établissement de l'Ordre du Verbe Incarné étant fort incertain, elles

pouvaient se retirer et prendre parti ailleurs; mais elles se jetèrent à ses pieds, protestant qu'elles voulaient toutes la suivre et qu'elles ne quitteraient point la Congrégation. Elles firent une retraite sous la conduite du Père Gibalin, jésuite, et plusieurs ajoutèrent au vœu de chasteté un vœu particulier de mourir à la poursuite de l'établissement de l'Ordre. Il est vrai que comme ces filles avaient fait ces vœux sans en avoir communiqué à la fondatrice, elle ne les approuva pas d'abord parce qu'il ne s'agissait pas seulement du spirituel, mais encore du temporel pour nourrir des filles qui n'avaient rien; néanmoins elle les fit aussi, et le jour de l'Octave du Saint-Sacrement elles furent dix qui renouvelèrent ces vœux, ce qui a donné lieu au renouvellement des vœux que l'on fait tous les ans dans cet Ordre le jour de l'Octave du Saint-Sacrement et à la fête de l'Épiphanie. Quoique ce ne fussent alors que des vœux simples et qu'elles ne fussent pas encore obligées des observances régulières, elles vivaient cependant dans un exercice continuel d'Oraison et de retraite, de silence, de pénitence et de mortification. Elles chantaient l'Office divin avec tant de dévotion et édifiaient tellement toutes les personnes qui les fréquentaient, qu'on ne parlait dans toute la ville que de leur ferveur.

Dans l'espérance que l'on accorderait à la fin les permissions nécessaires pour l'établissement de cet Ordre, la fondatrice acheta en 1637 la maison où est présentement le monastère, et où elle demeurait déjà. Deux ans néanmoins s'écoulèrent encore sans qu'elle pût faire cet établissement; ce ne fut que le 15 novembre 1639 qu'il se fit à Avignon. N. de Cohon, évêque de Nîmes, qui avait toujours favorisé le dessein de la Mère de Matel, y vint et donna l'habit aux cinq premières Religieuses de l'Ordre, qui furent Marguerite de Jésus, du Villar Gibalin; Marie du Saint-Esprit, Nalard; Thérèse de Jésus, de Gibalin; Jeanne de la Passion, Fiott; et Marie de Saint Joseph, Malarcher. Quatre mois après on donna aussi l'habit à la nièce du président d'Orange, et le premier avril 1640 la fondatrice, après avoir donné le gouvernement

du monastère à la Mère Marguerite de Jésus, du Villar Gibalin, partit d'Avignon pour retourner à Lyon ; après avoir demeuré dans la maison de sa Congrégation jusqu'au commencement de janvier de l'an 1643, elle fut obligée d'aller à Grenoble pour y établir un second monastère de son Ordre, et obtint des lettres patentes du roi pour cet établissement, dont elle prit possession le jour de l'Octave du Saint-Sacrement.

A peine l'établissement de Grenoble fut-il achevé, que la Mère de Matel reçut des lettres de la reine Anne d'Autriche, veuve de Louis XIII et mère de Louis XIV, et par lesquelles Sa Majesté l'invitait à venir à Paris pour y fonder un monastère de son Ordre. M. le chancelier Séguier lui fit aussi des instances pour cela. Elle vint donc dans cette ville et y établit un troisième monastère, dont elle prit possession le premier jour de novembre 1644. Elle souhaitait avec beaucoup d'empressement prendre l'habit de son Ordre ; mais les Supérieurs ne le jugèrent pas à propos ; elle le prit néanmoins, en présence des sœurs, après que le Supérieur l'eût béni, et afin qu'elle ne causât point de scandale en paraissant en public avec cet habit, elle le couvrit d'un habit noir, en attendant que les affaires de l'Ordre lui permissent de s'engager à la clôture et de faire des vœux solennels.

La haute idée qu'on eut à Paris de sa vertu et la douceur de ses entretiens lui attirèrent les visites de plusieurs Prélats, de M. le chancelier et d'une infinité de personnages distingués, ce qui donna de la jalousie à quelques personnes, qui blâmèrent sa conduite et tâchèrent de rendre sa vertu suspecte à tous ceux qui en faisaient de l'estime. On prétendait surtout qu'elle avait beaucoup de vanité et de présomption, puisque n'étant pas Religieuse elle ne laissait pas de gouverner des monastères comme Supérieure ; on mit donc tout en œuvre pour l'obliger à quitter cet emploi et à abandonner ses desseins. On la pressa de retourner à Lyon pour y établir encore un monastère, parce que le cardinal Louis-Alphonse de Richelieu, qui en était Archevêque, étant mort, son successeur

pouvait aisément lui accorder la permission de changer la maison de sa Congrégation en monastère de son Ordre. Mais ceux qui lui persuadaient de quitter Paris avaient des sentiments bien différents ; car, doutant de sa vertu ou n'en pouvant soutenir l'éclat, ils voulaient son éloignement pour satisfaire leur passion sous un beau prétexte ; les autres croyaient de bonne foi que sa présence était nécessaire à Lyon pour y faire un établissement.

Elle se laissa vaincre, quoiqu'elle crût que sa présence serait beaucoup plus nécessaire à Paris. Elle en partit, et elle arriva à Lyon le 1^{er} novembre 1653. Cependant la maison de sa Congrégation ne fut changée en monastère qu'en 1655, qu'elle en obtint la permission de l'Archevêque de Lyon, Camille de Neuville, qui la lui accorda, à la recommandation du chancelier. Alors la Sœur Catherine Flurin, qui avait été sa première compagne et première fille de la Congrégation, qu'elle avait toujours gouvernée en qualité de supérieure en l'absence de la fondatrice, prit l'habit de l'Ordre avec celles qui étaient toujours restées dans cette maison de la Congrégation.

Ce qu'elle avait prévu arriva : son absence de Paris y causa dans son monastère un tort considérable. Il y avait dix ans qu'elle en était sortie, on la sollicita d'y retourner et elle arriva en 1663. D'abord elle y fut reçue avec beaucoup de joie, la Supérieure fut la première à lui témoigner beaucoup d'empressement, au moins en apparence ; mais dans la suite elle lui causa beaucoup de peines et de chagrin. Elle fit entendre aux personnes qui entraient dans les intérêts de l'Ordre que la fondatrice était trop attachée à son bien, qu'il fallait l'obliger à s'en dépouiller en faveur du monastère de Paris, afin de le rendre plus florissant et plus estimé par ses richesses. Mais la Mère de Matel, quoiqu'elle ne fût pas encore Religieuse, pour les raisons que les Supérieures jugèrent à propos, n'avait cependant aucune attache à son bien ; elle voulait seulement, comme une mère commune, en faire part aux autres monastères, et même en établir un cinquième à Rouanne, qui était le lieu de sa naissance.

On ne peut dire combien de violences on lui fit pour l'obliger à signer un contrat de donation en faveur du couvent de Paris. On employa tant de personnes pour lui persuader de le faire, et on usa de tant de menaces, qu'elle fut enfin contrainte de signer un billet par lequel elle promettait de donner à ce monastère tout ce qu'on lui demandait. Il semble qu'après cela on devait être satisfait et n'avoir plus que des sentiments d'amour et de reconnaissance pour la fondatrice ; mais la Supérieure et la plupart de ses filles la décrièrent comme une personne qui avait l'esprit faible, et qui avait besoin d'un bon directeur pour la remettre dans les voies dont elle s'était égarée. La Supérieur lui ôta son confesseur, et lui en donna un sans expérience, dont elle se servit pour parvenir à ses fins. Non contente de lui avoir ôté son confesseur et une personne qui lui était fortement attachée, qui la servait depuis longtemps, on la chassa honteusement du monastère. sans lui donner un lieu de retraite et sans aucun secours pour retourner à Lyon. Le Supérieur de la maison, qui était prieur de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, voulut y établir une Supérieure perpétuelle qui était d'un autre Ordre : on fit beaucoup de violence pour la faire recevoir, on enfonça les portes, on rompit les grilles, on fit sortir les Religieuses qui avaient été le plus attachées à l'Ordre, et on les enferma dans d'autres monastères, sans leur donner la liberté de parler à personne.

Au milieu de ces persécutions, la fondatrice fit paraître une constance extraordinaire : elle ne donna jamais la moindre marque d'impatience, et ne dit jamais aucune parole qui pût offenser légèrement la charité. Les incommodités qu'elle souffrit hors de son couvent, ayant été obligée de loger dans un endroit serré et malsain, augmentèrent les maux dont elle était tourmentée depuis longtemps, et la réduisirent dans un état si pitoyable, que l'on crut qu'elle en mourrait. On la ramena dans son monastère le 29 août 1670, et le lendemain matin elle reçut le saint Viatique. Elle voulut ensuite être revêtue de l'habit de l'Ordre et faire profession avant de mourir. On en donna avis au prieur de Saint-Germain des Prés, afin qu'il vînt

faire lui-même la cérémonie, ou en donner commission à un autre ; mais ce Supérieur, qui prétendait changer ce monastère en un prieuré de Saint-Benoît, n'écoula point cette première demande. Comme la maladie de la Mère de Matel augmentait tous les jours, elle renouvela ses instances pour recevoir l'habit et mourir Religieuse de l'Ordre ; enfin le Supérieur lui accorda sa demande : elle reçut l'habit, et peu de temps après elle fit profession en vertu d'un Bref qu'elle avait obtenu pour ce sujet du Cardinal de Vendôme, légat en France.

Après la cérémonie de sa profession, sa fièvre étant diminuée, il y avait quelque espérance de la guérison ; mais un remède qu'on lui avait donné pour modérer ses douleurs les ayant au contraire augmentées, elle tomba dans l'agonie et demeura tranquille jusqu'à la mort. On ne se serait pas même aperçu du moment qu'elle expira, si on ne lui avait entendu prononcer par trois diverses fois le saint nom de Jésus, après quoi elle rendit doucement son esprit à son Créateur le 11 septembre 1670. Son corps fut ouvert après sa mort, et on en tira le cœur qui fut porté en son monastère de Lyon.

Peu de temps après la mort de cette fondatrice, l'Ordre perdit le monastère de Paris. Les Religieuses, dont la mauvaise conduite n'avait servi qu'à augmenter la patience et le mérite de leur Mère, n'avaient pas pensé à faire enregistrer au Parlement de Paris les lettres patentes du roi pour leur établissement : ce fut le prétexte que l'on prit pour les en faire sortir. Elles ont voulu tenter, sur la fin du dernier siècle, de rentrer à Paris, et ont fortement sollicité (appuyées de la protection d'un grand Cardinal) pour avoir des lettres patentes d'établissement. Cinq ou six Religieuses sorties du monastère de Lyon demeurèrent pendant quelques années dans une maison au faubourg Saint-Jacques ; mais n'ayant pu obtenir ce qu'elles demandaient, elles s'en retournèrent à Lyon. Outre les monastères de Lyon, d'Avignon et de Grenoble, elles en avaient encore à Roquemaure et à Anduze.

Leur habillement consiste en une robe blanche, un manteau et un scapulaire rouge, et sur le scapulaire un nom de Jésus

dans une couronne d'épines, et au-dessous du nom de Jésus un cœur surmonté de trois clous avec ces mots : *Amor meus*. Le tout en broderie de soie bleue. Leurs constitutions ont été approuvées par Innocent X.

(HÉLYOT.)

A la mort de la Mère de Matel, ajoute l'abbé Badiche, continuateur d'Hélyot, les Religieuses furent dans une grande douleur, et il n'y en eut pas une qui n'eût donné volontiers sa vie pour racheter celle de leur aimable Mère. On n'entendait partout que gémissements et que plaintes, et toutes fondaient tellement en larmes qu'à peine pouvaient-elles respirer. » (*Vie de la Mère de Matel*, par le Révérend Père Antoine Boissière, de la Compagnie de Jésus, liv. VI, chap. v.)

Jamais, en effet, larmes ne furent plus légitimes, puisque l'Ordre perdait dans sa fondatrice une personne tellement privilégiée de la nature et de la grâce, qu'on croirait, si la foi ne nous enseignait le contraire, qu'elle n'avait point péché en Adam ; son innocence et sa simplicité s'élevèrent si haut dans la contemplation de Dieu, qu'elle était presque continuellement ravie en extase. Elle ne descendait de ces sublimes élévations que pour se plonger dans l'abîme de son néant, et se livrer aux exercices les plus bas de l'humilité, s'étant presque toujours employée à faire la cuisine dans ses divers monastères, se regardant comme la servante de ses Filles.

Sa charité était éminente, rendant le bien pour le mal avec tant de générosité qu'il était facile de se convaincre que sa patience était à toute épreuve et sa vertu incontestablement héroïque.

Comme sa simplicité était admirable et ses lumières extraordinaires, elle parlait de Dieu avec une facilité et une onction qui pénétraient singulièrement les âmes. Les personnages les plus illustres de son temps recherchaient ses entretiens, et professaient pour cette sainte fondatrice la plus haute estime et la plus profonde vénération. M. Séguier, chancelier de France, un des plus grands hommes de son siècle, faisait tant de cas de sa vertu et de son mérite qu'il quittait souvent ses gran-

des occupations pour venir la visiter et pour conférer avec elle de l'affaire de son salut. Quand il eut appris de l'abbé de Cérisy qu'elle avait écrit sa vie par l'ordre du Cardinal de Richelieu, archevêque de Lyon, il la voulut voir, et après l'avoir lue il avouait qu'elle lui donnait de l'amour pour l'Écriture Sainte, parce qu'elle s'en sert si à propos dans tout ce qu'elle a écrit qu'il est aisé de voir qu'elle n'a point eu d'autre maître que le Verbe incarné. Cette lecture fit de si vives impressions sur le cœur de ce grand magistrat, qu'il en répandait des larmes, et elle lui donna des sentiments de dévotion si tendres et si forts, qu'il les conserva jusqu'à la mort.

Une aussi grande réputation ne pouvait manquer de blesser les esprits jaloux, car l'éclatante sainteté, comme le grand génie, a ses détracteurs. Voilà pourquoi la Mère de Matel a eu des ennemis, mais leurs basses attaques n'ont servi qu'à faire briller avec plus d'éclat cette illustre fondatrice aux yeux de ses contemporains.

Quant à la postérité, on peut regarder qu'elle lui a été et lui est encore presque inconnue, ainsi que l'Ordre qu'elle a fondé lequel par analogie à la personne adorable du Verbe incarné qu'il représente sensiblement, doit demeurer longtemps caché comme Jésus à Nazareth, ainsi qu'il a été prédit à la fondatrice. Mais après les jours d'obscurité il sera manifesté au monde, toujours selon les promesses faites à la Mère de Matel par le Verbe incarné, qui applique à son Ordre les plus beaux passages d'Isaïe à la gloire de l'Eglise.

Parmi les moyens qui peuvent entrer dans les vues de la divine Providence pour la manifestation et la propagation de cet Ordre, les écrits de sa fondatrice nous semblent très-propres à atteindre ce but, puisque d'après l'opinion des plus doctes, je n'ai jamais vu de femme n'a traité avec autant d'élévation et d'onction les plus hauts mystères sans s'écarter d'un *iota* de la plus stricte théologie, employant même les termes de l'école avec une exactitude et une précision qui ne sauraient être dépassées.

On ne peut lire ces pages remplies de science et de piété

sublime sans se sentir pénétré d'admiration et de dévotion. C'est le témoignage qu'en a rendu le cardinal-ministre de Richelieu, un grand nombre de Pères Jésuites et autres Religieux de différents Ordres et plusieurs Evêques contemporains de cette illustre Mère. M. l'abbé de Cerisy, membre de l'Académie française, en faisait aussi le plus grand cas.

Et quoiqu'en notre xix^e siècle, ses écrits, qui sont manuscrits, soient pour ainsi dire inconnus, un prédicateur distingué, qui a eu occasion de les connaître vient d'avouer aux Religieuses de cet Ordre, que depuis qu'il s'est adonné à la lecture des œuvres de leur Mère fondatrice il a trouvé en chaire des accents qui lui étaient auparavant inconnus.

Les ouvrages de la Mère de Matel, épars dans les divers couvents de l'Ordre, comme l'héritage de la famille, peuvent former 12 volumes. Ce sont des traités sur divers mystères, sur certains évangiles des dimanches et fêtes, sur la sainte Vierge, les Anges et quelques Saints, sur les huit béatitudes, pour servir de conférences à ses Religieuses. *La mystique cité de Dieu. Le premier projet des Constitutions sous le nom de Filles de l'Agneau-Jésus, tiré de l'Apocalypse*; une Règle pour des Pères ou des Religieux du Verbe-Incarné non encore mis en exécution; trois Explications mystiques du *Cantique des cantiques*, des *Lettres* à ses communautés, à ses Directeurs et à ses amis, parmi lesquels se trouvaient les personnages les plus distingués du temps, et enfin sa vie par elle-même, qu'elle écrivit par l'ordre du Cardinal de Richelieu, archevêque de Lyon, son supérieur.

C'est dans les trois volumes de cette vie suradmirable que se trouvent les grâces extraordinaires qu'elle a reçues de Dieu, le choix que le Seigneur a fait d'elle pour l'institution de cet Ordre mystérieux, les magnifiques promesses sur sa prospérité, malgré l'opposition des hommes.

On y voit que c'est par révélation que le costume blanc et rouge a été établi en mémoire de la très-sainte Passion du Sauveur : la robe blanche pour représenter celle dont il fut revêtu chez Hérode par moquerie, le manteau rouge pour le

lambeau de pourpre qu'on lui jeta sur les épaules en signe d'une royauté dérisoire, le scapulaire rouge pour représenter la Croix teinte de son sang précieux.

La couronne d'épines, brodée de soie bleue sur la partie du scapulaire qui correspond à la poitrine et où se trouvent également le nom de Jésus avec un cœur surmonté de trois clous, est en mémoire de celle dont le chef adorable du divin Epoux fut si cruellement percé.

La ceinture rouge et pendante du côté gauche jusqu'aux pieds, est tout à la fois pour honorer les liens du Sauveur, qui, n'ayant jamais pu être retrouvés, sont privés des hommages rendus aux autres instruments de la Passion, et le Sang précieux qui coula de son cœur par l'ouverture de la lance.

Enfin les souliers rouges que portent les Religieuses de cet Ordre, sont pour signifier les pieds du Sauveur rougis du Sang précieux qui découla de son corps adorable depuis le prétoire jusqu'au Calvaire et sur la Croix.

Après l'indication du costume, Notre-Seigneur mit le comble à ses faveurs en imposant à son Ordre son nom de Verbe incarné, disant à la Mère de Matel :

Ma fille, je suis la vérité infailible, je te tiendrai toutes mes promesses. Le nom que je veux que tu demandes est le Verbe Incarné : ce nom comprend avec éminence et par excellence tout ce qui est de moi en tant que Verbe incréé et Verbe incarné. En ce nom tu auras tout ; qui a le tout a les parties.

Je t'assure, ma fille, que ce nom te sera donné sans contradictions pour mon Ordre ; c'est moi, ma très-chère, qui le nomme et lui donne ce nom glorieux. J'ai été et je suis dès l'éternité le Verbe incréé, et je serai éternellement le Verbe incarné, c'est le nom que moi-même, qui suis le Seigneur, je t'ai donné.

Ce nom renferme ce que ma bonté et ma puissance ont opéré de prodiges durant ma vie mortelle, et il te donnera tous les avantages qu'il te promet (Extrait de la Vie de la Mère de Matel, chap. LIV.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DE BEAUTERTRE.

Dans la paroisse de Mouray, au diocèse de Tours, est une antique chapelle dédiée à la très-sainte Vierge, où affluaient les pèlerins devant l'Octave de la Nativité. On y vit jusqu'à dix-sept processions venues de différentes paroisses. Voici quelle fut l'origine de ce pèlerinage à Notre-Dame de Beautertre, ainsi appelée du nom d'une métairie de Mouray.

Un jour qu'un des serviteurs de la maison rustique de Beautertre faisait paître ses bœufs le long du bois placé sur le côteau voisin, il vit avec peine que le bœuf qu'il chérissait le plus paraissait ne trouver aucun goût à l'herbe fraîche qui naguère faisait ses délices ; l'animal s'éloignait de la bande et se dirigeait vers un coudrier autour duquel étaient plusieurs arbustes arrosés par une source qui coulait à leurs pieds. Arrivé dans ce lieu, le bœuf oubliait toute nourriture et se contentait de lécher le coudrier ; bien qu'il ne mangeât pas, il n'en était ni moins gras ni moins laborieux. Curieux de connaître quelle pouvait être la cause de visites si fréquentes dans le même lieu, le pâtre s'approche du coudrier et remarque avec surprise une figure de Vierge grossièrement sculptée dans l'épaisseur de l'arbre. Ses maîtres et les voisins en sont bientôt informés, et, comme le pâtre, sont témoins du prodige. D'un commun accord, on prend la résolution de couper l'arbre et de convertir le tronc en une statue sans pieds ni bras. La vénération des fidèles pour cette statue, qui est aujourd'hui conservée dans l'église collégiale de Saint-Ours-de-Loches, leur fit élever un sanctuaire, et les bienfaits obtenus par l'intercession de la Mère de Dieu y conduisirent un grand nombre de pèlerins et de processions. Quoique ce sanctuaire fût privé de la statue de Marie, on ne cesse pas de le visiter et de puiser de l'eau dans la fontaine merveilleuse.

En 1850, la chapelle tombant en ruines, le propriétaire du domaine de Beautertre, nommé Adrien Cornu, homme plein de

foi et de zèle, la rétablit telle qu'elle était avant la révolution ; et dès l'année suivante, le nombre des pèlerins venus de tous les points du diocèse s'éleva à plusieurs milliers. Une nouvelle statue de la très-sainte Vierge fut placée sur l'ancien autel où était l'antique image de la Reine du Ciel.

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

A Rome, sur la voie Salaria, dans le cimetière de Basille, fête de saint Prote et de saint Hyacinthe, son frère, martyrs, eunuques de sainte Eugénie, qui, sous l'empereur Gallien, reconnus pour chrétiens, furent pressés de sacrifier aux faux dieux. Mais n'ayant pas voulu y consentir, ils furent d'abord décapités l'un et l'autre.

A Laodicée en Syrie, supplice de saint Diodore, saint Diomède et saint Didyme.

A Léon en Espagne, saint Vincent, abbé et martyr.

En Égypte, saint Paphnuce, évêque, qui fut l'un de ces confesseurs qui, sous l'empereur Galère-Maximien, furent condamnés aux mines après avoir eu l'œil droit arraché et le jarret gauche coupé. Ce Saint, dans la suite, sous Constantin le Grand, combattit avec énergie contre les ariens pour la foi catholique, et mourut enfin en paix après avoir gagné plusieurs couronnes.

1

TERCIO IDUS SEPTEMBRIS.

¹ Romæ via Salaria veteri in cœmeterio Basillæ natalis sanctorum Martyrum Proti et Hyacinthi fratrum eunuchorum beatæ Eugenïæ : qui sub Gallieno Imperatore deprehensi quod essent Christiani, sacrificare coguntur : sed non consentientes, primo durissime verberati sunt ac tandem pariter decollati. — Laodiceæ in Syria passio sanctorum Diodori, Diomedis, et Didimi. — Legione in Hispania sancti Vincentii Abbatis et Martyris. — In Ægypto sancti Paphnutii Episcopi, qui unus fuit ex iis Confessoribus, qui sub Galerio Maximino Imperatore, dextro oculo effosso, et sinistro poplite exciso, ad metalla damnati fuerunt : deinde sub Constantino Magno adversus Arianos pro fide catholica strenue decertavit, et demum multis coronis auctus in pace quievit. — Lugduni depositio sancti Patientis Episcopi. — Vercellis sancti Æmiliani Episcopi. — Alexandria sanctæ Theodoræ, quæ cum incaute deliquisset, facti pœnitens, mira abstinencia et patientia in habitu sancto incognita perseveravit usque ad mortem.

À Lyon, mort de saint Patient, évêque.

À Verceil, saint Emilien, évêque.

À Alexandrie, sainte Théodora, qui, après avoir péché par imprudence, faisant pénitence de sa faute, demeura inconnue jusqu'à sa mort, sous l'habit religieux, dans une abstinence et une patience admirables.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Alnée, solitaire du sixième siècle, honoré à Céaulcé, dans le Maine.

Sainte Vincienne, vierge du septième siècle dont les reliques sont gardées dans la cathédrale de Gand.

Saint Dégana, prêtre d'Abyssinie, honoré en Orient.

Le Bienheureux Villebert, évêque de Cologne, dans la seconde moitié du neuvième siècle.

Saint Erembert, vingt-deuxième abbé de Fontenelle, qui préserva son abbaye des troubles qui agitérent la Neustrie au neuvième siècle.

Sainte Spérande, religieuse bénédictine à Cingolé, dans la marche d'Ancône. Elle brilla au treizième siècle.

Saint Marbedon, moine massacré par des brigands dans le diocèse de Constance.

Saint Almer, confesseur dans le Maine.

Saint Elie de Galatra, de l'Ordre de saint Basile, honoré en Calabre.

Additions des autres Martyrologes.

Marc Boterf, prêtre du diocèse de Nantes, condamné à la déportation pour avoir refusé le serment schismatique, embarqué aux premiers jours de mars 1798, mort de misère à Konanama le 11 septembre suivant.

Nicolas Lemaire, prêtre du diocèse de Verdun et ancien missionnaire, condamné à la déportation pour avoir repoussé le serment schismatique mort à Rochefort le 11 septembre 1794, à l'âge de 55 ans.

DOUZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Guy d'Anderlecht. — Le Vénérable Wonedulphe, doyen d'Anderlecht. — Saint Macédone, saint Théodule et saint Tatien, martyrs en Phrygie. — Saint Albée, évêque en Irlande. — Saint Serdot, évêque de Lyon. — Saint Eanswide, abbesse. — Le Bienheureux Jean Michel, évêque d'Angers. — Les Bienheureux Thomas Zumarraga et Apollinaire Franco, et leurs compagnons, martyrs au Japon. — La Bienheureuse Marie Victoire Fornari, fondatrice des Annonciades Célestes. — Les deux Tobies. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT GUY D'ANDERLECHT.

Guy ou Guidon (Guido en latin), surnommé le pauvre d'Anderlecht, vint au monde vers le milieu du onzième siècle dans le village d'Anderlecht près de Bruxelles. Ses parents, qui étaient fort pauvres et d'humble condition, ne purent lui procurer ce que le monde appelle de l'éducation ; mais, comme ils craignaient Dieu, ils lui apprirent à le servir fidèlement. Ils lui inculquèrent, dès l'enfance, cette maxime de Tobie à son fils : « Nous serons assez riches, mon fils, si nous craignons Dieu. » Ils lui donnèrent eux-mêmes l'exemple de cette crainte animée et vivifiée par la charité.

Guy étant allé un jour dans le village de Lacke, à une lieue de Bruxelles, entra dans l'église pour y prier, devant une image de la sainte Vierge qui est là très-révérée. Le curé l'ayant aperçu dans cette sainte occupation, fut charmé de sa modestie et de son recueillement ; il l'appela et l'entretint. Encore plus frappé de ses discours, qui ne respiraient que la piété, surpris du bon sens avec lequel il s'exprimait, le curé lui proposa de l'attacher au service de son Église. Guy accepta l'offre avec d'autant plus de joie qu'il espérait trouver dans ce poste de

quoi contenter son amour pour la prière et son respect pour les Lieux Saints. Il fut donc établi garde ou bedeau de Notre-Dame de-Lacke, et comme il n'agissait point en mercenaire, tout lui parut grand dans son saint emploi. On le voyait toujours également recueilli. Loin d'imiter ceux qui, serviteurs intéressés de l'église, la regardent comme un lieu ordinaire et y parlent comme ils feraient dans les places publiques, il y était dans un religieux silence ; il gardait une modestie qui semblait dire à tout le monde : — C'est ici la maison du Seigneur, ne l'oubliez pas ; tremblez, vous qui approchez de son sanctuaire. — La propreté, le bon ordre, la ponctualité dans tous ses devoirs faisaient aisément juger de la pureté de l'âme et de la régularité des mœurs de Guy. C'était toujours au pied de l'autel qu'il se délassait de ses occupations extérieures ; et souvent il y passait une partie de la nuit en oraison. Tout le reste de sa conduite était réglé. Il ne donnait rien à la dissipation, rien à la légèreté. Il marchait toujours en la présence de Dieu et s'efforçait de devenir parfait.

Il vivait dans une très-grande pauvreté. Lorsqu'il n'avait pas de quoi faire l'aumône, il la demandait pour ceux qu'il ne pouvait pas soulager lui-même. Il affligeait son corps de jeûnes rigoureux, et prévenait par la pénitence le jour de la colère future. Il tâchait en même temps de rendre la vertu aimable par des manières honnêtes et gracieuses.

Pour l'humilier et le rendre encore plus vigilant sur lui-même, Dieu permit qu'il fit une faute qui lui fit répandre plus tard bien des larmes. Un marchand de Bruxelles, voyant l'amour qu'il avait pour les pauvres, lui persuada de se mettre dans le commerce, afin d'y gagner de quoi les soulager plus abondamment. Guy, trompé par ce prétexte spécieux, ne fit pas attention que Dieu n'exige pas de ses serviteurs le bien qu'ils ne peuvent faire qu'en quittant un état où sa Providence les a placés. Il écouta la proposition du marchand et se mit en société avec lui ; ce qui surprit tous ceux qui le connaissaient. Dieu, qui n'avait permis cette fausse démarche que pour apprendre à son serviteur que nos propres lumières sont souvent

un mauvais guide, ne voulut pas qu'il demeurât longtemps dans l'illusion faite à sa simplicité. Guy vit périr, au moment d'entrer dans le port, le bâtiment de la cargaison duquel il comptait déjà retirer d'assez fort bénéfices pour soulager les indigents. Il reconnut que cet accident était une punition de sa faute ; et il voulut l'expier par des pèlerinages aux Lieux Saints¹.

Pendant sept ans, le pieux pèlerin parcourut un grand nombre de contrées, édifiant les peuples par sa piété et sa charité, et les remplissant d'admiration à la vue des œuvres de pénitence qu'il accomplissait.

Un jour qu'il se trouvait à Rome, de retour de ses nombreuses pérégrinations, il aperçut le Vénérable Wonedulphe, doyen de Laken, et d'autres compagnons venus avec lui dans cette capitale du monde chrétien. Tous s'étaient bien connus autrefois, quand ils habitaient la même contrée ; mais la figure de Guy était tellement changée depuis son départ, par la fatigue des voyages et des privations de tout genre, sa barbe et ses cheveux étaient si longs qu'aucun d'eux ne put le reconnaître. Guy, qui les avait bien remis, s'approcha de Wonedulphe et de ses amis, et les salua tous par leur nom avec les sentiments d'un profond respect. Puis, comme ils l'interrogeaient pour savoir qui il était, il leur répondit : « Frères très-aimés, je suis ce pécheur appelé Guy, qui habita autrefois en Brabant, dans l'église consacrée à Marie, la sainte Mère de Dieu, au village de Laken, et qui, à cause de l'amour de Dieu, a visité cette Rome, a même été jusqu'à Jérusalem, et qui jusqu'aujourd'hui a parcouru les différentes parties du monde, implorant la protection des Saints. » En entendant ces paroles, les pieux voyageurs reconnurent celui qui les avait autrefois si longtemps édifiés pendant son séjour à Laken ; et tout pénétrés de respect pour son éminente vertu, ils lui dirent : « Père très-saint, ce n'est point le hasard, mais la seule grâce de Jésus-Christ,

¹ La fin de cette vie de saint Guy est empruntée aux vies des Saints des diocèses de Cambray et d'Arras, par M. l'Abbé Destombes, ainsi que la vie du Bienheureux Wonedulphe, qui la suit.

toujours disposé à exercer sa miséricorde, qui vous a dirigé vers nous ; aussi nous prions votre bénignité, que, puisque vous êtes encore disposé à voyager et à souffrir beaucoup pour Dieu, vous daigniez venir avec nous à Jérusalem. Vous connaissez en effet beaucoup mieux que nous les chemins qui doivent nous y conduire, et les langues des peuples au milieu desquels il faut passer. » « Frères très-aimés, répond l'homme de Dieu, non seulement je suis prêt à aller à Jérusalem avec vous ; mais, selon le commandement du Sauveur, je le suis, s'il le faut, à donner ma vie pour vous. » Tous alors s'embrassant fraternellement en Jésus-Christ, prirent leurs dispositions pour accomplir ce lointain pèlerinage.

Le Biographe de saint Guy ne donne pas plus de détail sur ce voyage que sur ceux qui l'avaient précédé ; seulement il rapporte comment, à leur retour, quelques-uns de ces pieux pèlerins moururent et reçurent la sépulture des mains de Gui lui-même. Le Vénérable Wonedulphe fut de ce nombre, et sur son lit de mort, il adressa à son saint ami les plus touchantes paroles. Il lui demanda entre autres choses d'aller annoncer à ses amis de Laken comment il mourait et les derniers vœux qu'il formait pour leur bonheur et leur salut éternel.

Après avoir rendu les derniers devoirs à son vénérable ami, saint Guy se prépara à retourner dans son pays. Il eut alors encore beaucoup à souffrir de la faim, de la soif et des privations de toute espèce. Mais au milieu de ces souffrances il se réjouissait dans la pensée que les tribulations du temps n'ont nulle proportion avec la gloire de l'éternelle vie, et qu'il faut avoir combattu généreusement pour l'obtenir. Le saint homme arriva enfin à Anderlecht, épuisé par les fatigues et par un flux de sang qui avait ajouté encore à toutes ses douleurs. Là, il reçut l'hospitalité dans la maison d'un pauvre à qui il raconta les différentes particularités de son dernier voyage à Jérusalem, et surtout la mort si sainte du Pasteur Wonedulphe, dont le nom était connu et béni dans toute cette contrée.

La nouvelle du retour de saint Guy et du trépas de Wonedulphe parvint promptement à l'oreille de l'ecclésiastique qui

remplissait la charge du Pasteur durant son absence. Aussitôt il se hâta de venir auprès du pèlerin dont les forces étaient épuisées. Celui-ci lui remit alors l'anneau qu'avait détaché de son doigt le vertueux Wonedulphe dans ses derniers moments pour qu'il le rapportât à ses amis du Brabant comme un témoignage de sa mort et de l'affection sincère qu'il leur conservait. Le vice-doyen reçut avec respect et en versant des larmes abondantes ce pieux souvenir : en même temps voulut que Guy vint partager sa demeure jusqu'à la fin de ses jours. Le Saint fut donc transporté dans ce lieu ; mais la mort ne tarda pas à mettre un terme à ses souffrances et à lui ouvrir cette patrie céleste après laquelle il soupirait depuis si longtemps. Son nom était déjà connu et vénéré avant le commencement de ses voyages ; mais il le devint bien plus encore quand on vit à quelle vertu sublime il était arrivé au milieu de ces souffrances et de ces privations qu'il s'était imposées volontairement pour Jésus-Christ. Bientôt de nombreuses guérisons opérées à son tombeau augmentèrent encore la dévotion et la confiance des peuples envers ce nouveau patron que le Ciel leur avait donné. On compte, en effet, une multitude de malades, d'infirmes et de malheureux qui trouvèrent auprès de ses restes sacrés la guérison de leurs maux. Cinquante ans environ après la mort de saint Guy, on éleva sur son tombeau une chapelle en l'honneur de la très-sainte Vierge, dans laquelle un grand nombre de pèlerins venaient se recommander à sa puissante protection. Plus tard, Gérard II, évêque de Cambrai et d'Arras ordonna que ses os fussent transportés dans l'église du lieu, et cette cérémonie se fit avec une grande pompe et au milieu d'un immense concours de peuple.

Enfin en 1112, Odon, évêque de Cambrai, leva de nouveau de terre le corps du Saint et plaça cette dépouille précieuse dans une châsse, pour être exposée à la vénération des fidèles.

Saint Guy est invoqué pour la conservation des bestiaux. On le représente d'ordinaire avec le costume d'un pèlerin, le bouclier dans la main droite et deux palmes dans la main gauche. Auprès de lui sont couchés un cheval et un bœuf. Au-dessus

de sa tête plane l'Esprit-Saint, et des rayons se répandent à l'entour de l'homme de Dieu, dont les yeux sont fixés vers le Ciel comme pour implorer les miséricordes du Seigneur. Les habitants de Laken mettent aussi quelquefois des clefs entre les mains de saint Guy pour signifier qu'il fut chargé du soin de leur église.

LE VÉNÉRABLE WONEDULPHE,

DOYEN D'ANDERLECHT.

Raissius, dans l'ouvrage qu'il a composé pour compléter celui de Molanus sur les Saints de Belgique, rapporte une notice sur Wonedulphe, à qui il donne le titre de Saint. Ce vénérable personnage remplissait les fonctions de doyen de la Collégiale d'Anderlecht. Il était rempli pour les pauvres et les malheureux d'une charitable compassion, qui le portait à leur procurer tous les secours en son pouvoir. On rapporte que, plus d'une fois, Dieu multiplia les provisions qu'il leur destinait afin qu'il pût suivre plus facilement les mouvements de son cœur généreux. Ayant entrepris le pèlerinage de Rome avec plusieurs Compagnons, il arriva qu'étant dans cette ville, ils firent la rencontre de saint Guy, ce pieux pénitent dont il avait été parlé un peu plus haut. Wonedulphe et ses amis ne l'avaient point reconnu d'abord, tant il était changé ; mais quand il leur eut dit qui il était et ce qu'il avait fait depuis son départ du Brabant, ils l'embrassèrent tous avec joie et remercièrent la Providence qui leur présentait en la personne de Gui un homme si propre à les seconder dans le dessein qu'ils avaient formé de se rendre à Jérusalem. « Ce n'est point le hasard, Père très-saint, lui dit alors Wonedulphe, mais la seule grâce de Jésus-Christ toujours disposé à exercer sa miséricorde, qui vous a dirigé vers nous. Aussi nous prions votre bonté que puisque vous êtes encore disposé à voyager et à souffrir beaucoup pour Dieu, vous daigniez venir avec nous à Jérusalem ; vous connaissez en effet beaucoup mieux que nous les

chemins qui doivent nous y conduire et les langues des peuples au milieu desquels il faut passer.

Ce fut pendant le retour de ce voyage que ce vénérable Wonedulphe mourut entre les bras de saint Gui lui-même. Lorsqu'il sentit les premières atteintes de la fièvre qui l'emporta, il comprit par une lumière surnaturelle que Dieu allait l'appeler à lui. « Père très-aimé, dit-il alors à saint Guy, je rends grâces de bouche et de cœur au Dieu tout-puissant qui remplit les vœux de ceux qui espèrent en lui. Bien plus, il a exaucé mes vœux au-delà de toute espérance : qu'il vous rende dans l'éternelle vie la récompense due aux œuvres de charité et de miséricorde que vous avez exercées envers nous. Lui-même m'a daigné me révéler, à moi son indigne et pauvre serviteur, que l'heure approche où je paierai le tribut à la mort et rendrai à mon Créateur l'âme qu'il m'a donnée. Quant à vous, sachez que vous retournerez dans le Brabant, au lieu où le Seigneur veut que reposent vos os. C'est pourquoi, au nom de cette foi et de cette charité que Dieu a mises en vous, je vous prie d'annoncer, à mes amis et à ceux qui attendent mon retour, ma mort dont vous allez être bientôt le témoin. Vous leur porterez en même temps cet anneau d'or, comme témoignage de la vérité, et afin que ne pouvant plus me voir au milieu d'eux ils ne cessent jamais d'espérer dans la bonté miséricordieuse du Seigneur. » Après avoir achevé ces paroles, le vénérable prêtre se recueillit un instant ; puis, levant vers le Ciel les yeux et les mains, il se recommanda de nouveau à Dieu et remit paisiblement son âme entre ses mains. Le Seigneur manifesta promptement, par des témoignages éclatants, la sainteté de son serviteur. Trois boiteux et deux aveugles furent guéris presque en même temps à son tombeau, ainsi que les yeux de saint Guy et de plusieurs autres personnes. Tous y reconnurent une récompense de la tendre compassion que le saint prêtre avait témoignée toute sa vie aux pauvres et aux malheureux dont il était le père.

SAINT MACÉDONE, SAINT THÉODULE ET SAINT TATIEN,
MARTYRS EN PHRYGIE.

L'empereur Julien l'apostat ayant entrepris de rétablir dans tout l'empire le paganisme que ses successeurs Constantin et Constance avaient presque aboli, voulut prendre d'autres mesures que n'avaient prises les Néron, les Déce et les Dioclétien pour détruire le nom chrétien de dessus la terre. Il résolut de persécuter les fidèles de telle sorte qu'il ne parût pas être altéré de leur sang ni chercher à le répandre pour la cause de Jésus-Christ, s'étudiant surtout à les priver de la gloire du martyre. Les ordres qu'il donna pour le rétablissement de l'idolâtrie mirent le trouble dans la plupart des villes. Les païens couraient par les rues comme s'ils eussent été agités des démons qu'ils adoraient, se moquant des Chrétiens et leur insultant avec la dernière insolence. Il était du devoir de ceux-ci de pratiquer en ces rencontres les conseils de douceur et d'humilité, de patience et de modération qu'ils ont reçus de Jésus-Christ leur Maître ; et plusieurs se montrèrent ses vrais disciples en ce point. Mais il y en eut d'autres, qui étant encore imparfaits et qui ne pouvant souffrir les blasphèmes et les outrages des idolâtres leur répondirent par des injures, et leur reprochèrent en même temps l'absurdité de leur religion avec autant de liberté, que s'ils eussent vécu encore sous quelque empereur chrétien. Les Gentils fiers de la protection de Julien ne tardèrent pas à en venir aux coups ; et leurs violences demeuraient impunies. Car l'empereur qui n'osait les ordonner publiquement était ravi de pouvoir les dissimuler ; il donnait même les charges civiles et militaires à ceux qui paraissaient les plus animés contre les Chrétiens qui cherchaient à leur nuire par toutes sortes de moyens, et qui leur faisaient tous les maux imaginables, excepté qu'ils ne les contraignaient point ouvertement de sacrifier. Plusieurs Chrétiens croyant que c'était assez qu'ils pardonnassent les injures personnelles qui leur étaient faites, s'imaginaient qu'il leur

était permis de venger celles que l'on faisait à Jésus-Christ leur Maître. De sorte qu'on leur vit attaquer en plusieurs endroits, non pas la personne des idolâtres, mais les autels et les simulacres des démons et des fausses divinités. A Mère ou Myre¹ qui était une ville de la Phrygie que l'on appelait salutaire, le gouverneur de la province, Amaque, mal nommé dans les Martyrologes Almaque, commanda d'ouvrir le temple, d'en ôter les ordures, et de nettoyer les idoles. Les Chrétiens du lieu en furent sensiblement affligés. Trois d'entre eux Macédone, Théodule et Tatien transportés de zèle de leur religion se jetèrent de nuit dans le temple, et en brisèrent toutes les idoles. Le gouverneur extrêmement irrité, était prêt à faire mourir plusieurs personnes de la ville qui en étaient innocentes; mais ceux qui étaient les auteurs de l'action allèrent se présenter d'eux-mêmes, ne croyant pas qu'il fût juste que d'autres mourussent pour eux. Le gouverneur les condamna d'abord à perdre la vie; mais il leur offrit leur grâce, s'ils voulaient sacrifier. Ils lui déclarèrent qu'ils n'avaient point à délibérer sur leur choix; et qu'ils aimaient mieux mourir que de souiller leur âme par des sacrifices impurs. Le juge leur fit souffrir toutes sortes de tourments, jusqu'à ce que voyant qu'il ne pouvait les ébranler il ordonna qu'on les mît sur des grils pour y être brûlés à petit feu. Cette dernière épreuve de leur constance fournit un grand sujet d'admiration aux spectateurs. Car après avoir été ainsi quelque temps sur le feu, ils eurent encore le courage de dire au gouverneur: « Si vous avez envie de manger de la chair bien rôtie, faites-nous tourner de l'autre côté; autrement, vous ne nous trouverez qu'à demi cuits. »

Ils consommèrent ainsi leur martyre.

SAINT ALBÉE,

ÉVÊQUE EN IRLANDE.

Saint Albée que la province de Munster honore comme son

¹ Autrement Comopolis.

principal patron, fut converti par des missionnaires bretons. Il avait fait un voyage à Rome, lorsque saint Patrice vint en Irlande. S'étant attaché à ce célèbre Apôtre de son pays, il fut sacré archevêque de Munster, et fixa son siège à Émely. Il prêchait l'Évangile avec tant d'onction, ses miracles étaient si éclatants et sa vie si sainte, qu'il convertit une multitude incroyable d'infidèles, et qu'il en engagea un grand nombre à marcher dans les voies de la perfection. Le roi Engus lui ayant donné l'île d'Arran, il y fonda un monastère nombreux. Cette maison devint depuis si célèbre par la sainteté de ceux qui l'habitaient qu'on l'appela longtemps l'*Arran des Saints*. Ussérius assure que la règle que l'on y suivait existe encore en vieil Irlandais.

Quoique saint Albée fût retenu dans le monde par son zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes, il n'en désirait pas moins la solitude et la retraite. Il suppléait à l'impossibilité où il était de suivre son goût, par le recueillement, par de fréquents retours sur lui-même, et par la méditation des vérités célestes. Inutilement il voulut se décharger du fardeau de l'épiscopat, pour ne plus penser qu'à la mort. Le roi fit garder les ports pour l'empêcher d'exécuter le projet qu'il avait formé de prendre la fuite ; ce saint homme mourut en 525.

SAINT SERDOT,

ÉVÊQUE DE LYON.

Saint Sacerdos, qu'on appelle ordinairement saint Serdot ou Sardot, fut élevé sur le siège épiscopal de Lyon en 544. Il succédait à Léonce et il était le vingt-huitième évêque de cette ville. Il assista en 549 au cinquième Concile d'Orléans. Il paraît même qu'il le présida. On fit là vingt-quatre canons, dont le premier assurait la pureté et l'intégrité de la foi en France contre les hérésies de Nestorius et d'Eutychès. Les autres pourvoyaient au bon ordre et à l'exactitude de la discipline dans l'Église.

Deux ans après, saint Serdot vint à Paris et y tomba malade. Le roi Childebert I^{er} qui le vénérât le visita dans sa maladie. Le Saint pria le roi de lui donner pour successeur son neveu nommé Nicet ou Nizier qu'il avait élevé et qui le remplaça dignement.

Saint Sacerdos mourut à Paris en 532.

SAINTE ÉANSWIDE,

ABBESSE.

Sainte Éanswide était fille d'Eadbald, second roi de Kent, qui, converti à la foi chrétienne, avait saintement terminé sa carrière. Son illustre naissance reçut un nouvel éclat de l'éminente sainteté de sa vie. Les grandes vérités de la Religion firent sur son cœur une impression si profonde, qu'on la vit dès son enfance, ne trouver de plaisir que dans la prière et les autres exercices de piété. Pleine de mépris pour le monde, elle en méprisait les vanités et les amusements. Elle ne voulut point s'engager par les liens du mariage, parce que cet état, quoique saint en lui-même, lui paraissait peu compatible avec le dessein qu'elle avait de se consacrer à Dieu sans partage. A force de persévérance elle obtint de ses parents la permission de quitter le siècle. Son premier soin, après sa retraite, fut de fonder un monastère de Religieuses, à peu de distance de Folkstone dans le royaume de Kent. Elle y passa le reste de ses jours, occupée nuit et jour de la prière et des pratiques de la pénitence. Elle mourut le dernier jour d'août dans le VII^e siècle.

La mer ayant depuis englouti une partie du monastère, les Religieuses se retirèrent à Folkstone. On y porta aussi les reliques de la Sainte, qui furent déposées dans l'église que le roi Eadbald avait fait bâtir sous l'invocation de saint Pierre. Cette église ne fut plus connue dans la suite que sous le nom de la sainte Abbessse, par l'intercession de laquelle il s'opéra plusieurs miracles.

La principale fête de sainte Éanswide se célébrait le 1^{er}

le 12 septembre, sans doute à cause de quelque translation de ses reliques, ou de la dédicace de quelque église en son honneur.

LE BIENHEUREUX JEAN MICHEL,

ÉVÊQUE D'ANGERS.

Jean Michel, né à Beauvais à la fin du ^{xiv}^e siècle, fut d'abord secrétaire de Louis II, roi de Sicile ; puis il embrassa l'état ecclésiastique, devint Chanoine d'Aix en Provence ; de là il passa à Angers, où il fut élu évêque malgré lui, car il était humble. Il fit des drames saints qu'on appelait des mystères, dont le plus vaillant était le mystère de la Passion de Notre-Seigneur. Ces drames firent beaucoup de bien : on les relit encore avec plaisir. En même temps il gouverna saintement son diocèse, où il mourut en 1447 ; et des miracles signalèrent sa sainteté.

LES BIENHEUREUX THOMAS ZUMARRAGA ET APOLLINAIRE FRANCO, ET LEURS COMPAGNONS,

MARTYRS AU JAPON.

Thomas Zumarraga, nommé aussi du Saint-Esprit, prêtre de l'Ordre des Frères Prêcheurs et vicaire provincial du Japon, naquit à Vittoria dans la Biscaye vers l'an 1575 : ce fut un homme aussi prudent que zélé pour le salut des âmes. Il travaillait depuis un grand nombre d'années à diriger cette chrétienté, à convertir les idolâtres, quand éclata la persécution. Il ne s'en laissa pas effrayer et continua, sous un autre habit et en recourant à toute sorte d'industries, de secourir les Chrétiens dans leurs tribulations. Les persécuteurs finirent enfin par le découvrir. On l'enferma dans la prison de Suzuta dont il supporta héroïquement les souffrances horribles. Deux jeunes choristes du même Ordre, Mancius de Saint-Thomas et Dominique de Fiunga moururent avec lui. Ils étaient tous deux japonais et aidaient les prêtres à la conversion des gen-

tils dans l'emploi des catéchistes. Ils furent brûlés le 12 septembre 1622.

Avec eux périrent trois autres Martyrs qui appartenaien l'Ordre des Frères Mineurs. Le premier fut le Bienheure Père Apollinaire Franco, né en Espagne à Aguilar del Camp Il étudia dans l'université de Salamanque et devint très-f canoniste. Se sentant appelé à la vie religieuse, il prit l'ha de Saint-François et fit profession dans la province de Saint Jacques. Lorsqu'il eut reçu les saints Ordres, il se donna to entier à la prédication et en recueillit les fruits les plus abo dants. Le martyre était l'objet perpétuel de ses vœux. On l permit de passer aux îles Philippines en 1602, et de là au J pon où il travailla pendant plus de vingt ans. Il était venu Nangasaki avec le Bienheureux Père Navarrette, et il y av fondé des œuvres de charité pour secourir les pauvres et l enfants exposés et pour soutenir la ferveur des Chrétiens Nous trouvons dans le procès-verbal de Manille ce témoign sur le Père Apollinaire Franco : « Le Père Appolinaire, com missaire de son Ordre, fut fait prisonnier comme ministre l'Évangile et jeté dans une étroite prison d'Omura où resta cinq ans et plus. Néanmoins le Serviteur de Dieu cessa pas de faire un grand bien aux Chrétiens japonais ; leur écrivait très-souvent de sa prison pour les exhorter à persévérance. Le témoin a reçu lui-même en Espagne pl sieurs lettres du Père Apollinaire, qui lui rendait compte l'état des Religieux emprisonnés avec lui ; son grand cœur s montrait à découvert dans l'expression de sa joie d'être pr sonnier pour Jésus-Christ et dans sa demande au témoin l lui obtenir de Dieu de ne sortir de prison que pour être brû en l'honneur de son souverain Maître. »

On fit périr en même temps dans les flammes, le Frère François de Saint-Bonaventure et le Frère de Sainte-Claire, japonais et catéchistes, reçus tous deux dans l'Ordre de Saint François pendant qu'ils étaient en prison. Ils méritaient bien cette récompense. François naquit à Musaxi dans le Quanto. la première nouvelle de l'arrestation du Père Apollinaire do

Il avait été le fidèle compagnon, Paul prit son habit religieux, demanda audience au gouverneur pour lui parler de choses qui regardaient le salut de son âme. Ce barbare fut si indigné d'une telle audace que peu s'en fallut qu'il ne le fit décapiter sur l'heure. On le conduisit dans la prison du Père Apollinaire.

Paul de Sainte-Claire vint au monde à Saïgo dans le royaume d'Arima. Élevé dès ses premières années par les Frères Mineurs, il travailla avec eux au salut des âmes, et fit profession en prison dans les mains du Père Apollinaire, qu'il accompagna au martyre. Quatre autres Japonais gagnèrent avec eux la couronne ; mais on n'a pu se procurer sur eux d'informations juridiques. (BOÉRO.)

Ces six Martyrs furent béatifiés en 1867.

LA BIENHEUREUSE MARIE-VICTOIRE FORNARI,

FONDATRICE DES ANNONCIADES CÉLESTES.

Victoire Fornari, née à Gènes, l'an 1562, de parents nobles et vertueux, fut une enfant de bénédiction dès l'âge le plus tendre. Les jeux de son enfance étaient la prière, la retraite et l'étude de la loi divine. Elle obtint la guérison de ses frères qui étaient à l'extrémité. A dix-sept ans, elle se sentit de l'attrait pour la vie religieuse. Toutefois, pour obéir à son père, elle épousa un noble génois, Ange Strata, qui loin de la contrarier dans ses œuvres de piété, lui en donnait lui-même l'exemple. Quand quelqu'un lui demandait pourquoi son épouse ne passait point dans les sociétés mondaines, il avait coutume de répondre : « Ma femme n'est bonne qu'à prier Dieu et à prendre soin de sa famille. » Dieu bénit leur union. Marie-Victoire eut six enfants, quatre garçons et deux filles, quelle consacra à la sainte Vierge dès le moment de leur naissance. Tous embrassèrent l'état religieux, et y vécurent dans la plus haute pureté. Un seul, nommé Alexandre, mourut à l'âge de dix ans, après avoir supporté une longue maladie avec une admirable

patience, Marie-Victoire perdit son vertueux époux et resta veuve à l'âge de vingt-cinq ans. Résignée, mais inconsolable, elle eut recours à la Consolatrice des affligés. « Vierge très sainte, lui dit-elle baignée de larmes, Vierge qui fûtes tous les jours pleine de compassion, prenez ces petits enfants que je vous présente ; adoptez-les pour vos enfants, puisqu'ils n'ont plus de père, et qu'à mon égard ils peuvent se regarder comme orphelins, puisque je ne suis pas capable de leur servir de mère. » Cette prière touchante fut sur-le-champ exaucée. La très-sainte Vierge lui apparut, et lui adressa ces paroles, que la pieuse veuve écrivit dans la suite par ordre de son confesseur : « Victoire, ma fille, aie bon courage ! ne crains rien parce que je veux mettre les enfants et la mère sous ma protection. Laisse-moi faire ; c'est moi qui prendrai un soin particulier de ta maison. Vis contente, et n'aie plus d'inquiétude. La seule chose que je demande de toi, c'est que tu te reposes de tout sur ma bonté, et que tu ne t'occupes désormais que du soin d'aimer Dieu par-dessus toutes choses. »

La vision disparut, mais la consolation ne disparut pas avec elle. Marie-Victoire fit dès lors vœu de chasteté, et s'imposa la loi de vivre dans une retraite absolue. Le monde et l'enfer firent leurs efforts pour la détourner de la vie parfaite. Guidée par un Directeur habile, protégée par la sainte Vierge et soutenue par la fréquente Communion, elle rendit vaines et les tentations du démon et les séductions du monde. Elle renonça aux riches habits, aux meubles somptueux et à tout ce qui sentait l'opulence. Ses vêtements furent des plus simples, son lit très-pauvre. Quelques images de piété faisaient tout l'ornement de sa chambre, qui n'avait plus de tapisserie. C'est ainsi qu'elle se préparait à la pauvreté absolue qu'elle devait bientôt pratiquer dans l'état religieux. A ce détachement parfait elle joignait une humilité profonde et une rigoureuse pénitence. Elle jeûnait au pain et à l'eau, non-seulement le carême entier, mais aussi tous les vendredis de l'année et toutes les vigiles d'obligation. Elle avait tellement gravé dans l'esprit le souvenir des souffrances de Jésus-Christ, qu'elle

ne voulait pas vivre un instant sans pratiquer quelque mortification.

Favorisée si merveilleusement par la sainte Vierge, Marie-Victoire conçut un grand désir d'établir un Ordre religieux spécialement consacré à son culte. Quand elle vit tous ses enfants voués à la profession religieuse, elle fit part de son projet à l'Archevêque de Gênes. Il refusa d'abord son approbation : elle n'avait plus rien pour l'exécuter, ayant tout donné aux pauvres, et ne pouvant plus rien attendre de sa famille, qui était mécontente de son genre de vie. Il finit toutefois par acquiescer à ses raisons et à ses instances. Aussitôt la sainte veuve donna la forme de monastère à une maison qu'elle avait achetée dans un quartier isolé de la ville de Gênes, et s'y enferma avec dix compagnes. Tels furent les commencements de l'Ordre des Annonciades célestes, dont la fondation date de l'année 1604, et qui subsiste encore avec édification dans l'Eglise. L'objet de cette institution est de rendre à la sainte Vierge, particulièrement au mystère de son Annonciation, un culte spécial, et d'imiter surtout les vertus de sa vie cachée. C'est pour honorer la retraite de Marie à Nazareth que les Religieuses de cet Ordre observent une clôture très-étroite et n'ouvrent que trois fois l'année les grilles de leurs parloirs, encore n'est-ce qu'en faveur de leurs plus proches parents. Leur habillement consiste en une robe blanche, un scapulaire, une ceinture et un manteau bleus, qui leur rappellent la vie céleste qu'elles doivent mener pour répondre à leur vocation.

Dès que la communauté eut été formée, les nouvelles Religieuses reçurent l'habit des mains de l'Archevêque de Gênes. Le Prélat établit aussitôt pour leur Supérieure la sainte veuve, qui fit tous ses efforts pour éviter cette charge, mais qui y déploya une capacité si grande et des qualités si rares, qu'on vit bien qu'elle avait été instruite à l'école du Saint-Esprit. Sous sa conduite, la nouvelle communauté prospérait, lorsqu'un incident faillit faire échouer entièrement la pieuse entreprise. Un homme de bien qui prenait à cette maison un

intérêt particulier, qui même avait sollicité et obtenu pour le nouvel Institut l'approbation du Pape Paul V, craignit qu'il ne pût se soutenir, et persuada aux Religieuses d'entrer dans un autre Ordre. Tout était prêt pour l'exécution de ce dessein, à l'insu de la Supérieure ; mais la sainte Vierge, à qui Marie Victoire eut recours dès qu'elle en fut instruite, déconcerta ce projet par sa protection, et conserva ainsi une société qui lui est spécialement dévouée. Ce bienfait de Marie a paru depuis si grand aux Annonciades, qu'elles en célèbrent chaque année la mémoire par une fête solennelle fixée au 16 juin.

La sainte fondatrice ne tarda pas à voir ses filles revenir à leurs premiers sentiments, et cette consolation lui était due, car elle leur offrait, dans sa personne, un modèle accompli de toutes les vertus religieuses. Elle leur prêchait beaucoup plus encore par sa conduite que par ses discours, la patience l'humilité, la prudence et l'esprit de pauvreté. Rien ne lui coûtait lorsqu'il s'agissait de rendre service à ses sœurs ; elle se chargeait des travaux les plus pénibles du monastère. Avant que la maison eût une horloge, c'était elle qui prenait le soin d'avertir les converses des devoirs qu'elles avaient à remplir, et, pour ne pas troubler le sommeil des autres Religieuses, elle marchait nu-pieds dans les corridors, même pendant un hiver très-rigoureux, quoiqu'elle nuisît ainsi à sa santé. Elle avait un soin extrême des malades, dont elle était tout à la fois le médecin et l'infirmière. Une charité si parfaite méritait de nouvelles faveurs du Ciel ; Marie-Victoire en obtint de signalées : elle eut le don des miracles, celui de prophétie et la connaissance du secret des cœurs. Son oraison était sublime, et on l'a vue plusieurs fois en extase ; mais ces grâces extraordinaires n'altéraient en rien son humilité, qui fut rudement éprouvée, sans se démentir jamais, par plusieurs grandes contradictions qu'elle eut à supporter. Enfin, après avoir vécu pendant treize ans d'une manière parfaite dans l'état religieux, cette femme admirable rendit paisiblement son âme pure à son Créateur, en prononçant les noms sacrés de Jésus et de Marie, à l'âge de cinquante ans, le 15 décembre 1617. Son

corps fut inhumé dans son monastère et s'y conserve encore sans corruption.

L'opinion qu'on avait de la sainteté de la Mère Marie-Victoire était si bien établie, que plusieurs personnes crurent pouvoir recourir à son intercession et en obtinrent divers grâces. Louis XIII, roi de France, qui à cette époque possédait Gênes, et Anne d'Autriche, son épouse, sollicitèrent dès lors sa canonisation auprès du Saint-Siège; mais elle n'a eu lieu qu'en 1828. Le Pape Léon XII a placé la Vénérable Marie-Victoire au rang des Bienheureuses par son décret du 2 septembre, et fixé sa fête au 12 du même mois.

(ROHRBACHER.)

LES DEUX TOBIE.

Tobie, israélite était de la tribu de Nephtali. Il naquit dans une ville de même nom, située en haute Galilée vers les limites de la tribu de Zabulon du temps d'Ozias roi de Juda et de Manahem roi d'Israël. Il parut formé à la vertu dès le berceau, et l'on ne remarqua rien qui tint de l'enfance dans toutes les actions de son bas âge. Il fut élevé dans la crainte et l'amour du vrai Dieu : et rien ne fut capable de le détourner de son service ni de lui faire oublier ce qu'il devait. Il demeura toujours ferme dans le culte de l'ancienne et véritable religion contre les méchants exemples et les mauvaises suggestions de ceux de son pays. Au lieu de suivre la multitude, qui allait en foule adorer les veaux d'or que Jéroboam premier roi d'Israël avait élevés depuis plus de deux cents ans à Bethel et à Dan, il allait à Jérusalem offrir ses vœux et ses sacrifices au Seigneur le Dieu d'Israël dans le temple de Salomon, qui était l'unique lieu pour lors où il voulut recevoir les victimes et le culte extérieur des hommes. Il était exact et fidèle à y porter les prémices et les dîmes de tous ses biens. Non content de payer celles qui se donnaient aux Lévites, et elles même qui n'étaient point de commandement exprès, mais que la bonne volonté et la dévotion particulière faisaient

donner tous les ans comme de surérogation, il distribuait encore chaque troisième année aux prosélites ¹ et aux étrangers ce qu'il avait mis à part de toute sa dîme, selon que Moïse l'avait recommandé dans le Deutéronome.

Lorsqu'il fut parvenu à l'âge d'homme il épousa une femme de sa tribu nommée Anne, et il en eût un fils auquel il donna son nom. Il prit un soin tout particulier de l'éducation de ce fils qui était unique. Il lui apprit dès son enfance à craindre Dieu, à le servir, à éviter tout ce qui pourrait lui déplaire : il lui inspira une forte aversion pour le vice et beaucoup d'amour pour la vertu.

Le pays d'Israël était alors sujet à de grands troubles excités par Ozée, qui voulait régner à la place de Phacée à qui il avait ôté la vie avec la couronne. On y était déjà tourmenté par diverses calamités, qui avaient suivi la désolation faite par les Assyriens, qui l'étaient venus ravager, et qui avaient pris et pillé les plus belles villes de la Galilée : et leur roi Theglathphalasar avait déjà enlevé une grande partie des habitants de la tribu de Nephtali pour les transporter dans l'Assyrie. Ozée s'étant enfin rendu le maître du royaume d'Israël après neuf ans de troubles et de désordres, ne fit qu'irriter davantage la colère du Seigneur sur Israël par ses déportements. De sorte qu'en la neuvième année de son règne, qui était la sixième de celui d'Ezéchias roi de Juda, il fut livré avec tout le pays à Salmanasar roi des Assyriens, successeur de Theglathphalasar, qui prit la ville de Samarie capitale du royaume après un siège de trois ans. Il fut emmené en captivité avec tous les Israélites des dix tribus, qui furent transportés en Assyrie et dispersés dans le pays des Mèdes et des provinces voisines. L'on vit finir alors le royaume d'Israël qui avait duré 255 ans depuis sa séparation d'avec celui de Juda faite après la mort de Salomon. Ce fut l'exécution des menaces que le Seigneur avait souvent faites par ses Prophètes de punir l'ingratitude, l'idolâtrie et les autres péchés des enfants d'Israël, qui n'avaient cessé de l'of-

¹ Ceux qui de Gentils se faisaient Juifs.

tenser et qui l'avaient même abandonné depuis le règne de leur premier roi Jéroboam.

Tobie fut du nombre des captifs avec toute sa famille, et quoiqu'il n'eût point de part aux péchés des autres, le Seigneur permit qu'on lui fit partager leurs malheurs pour l'éprouver et le sanctifier dans les tribulations. Il fut transporté à Ninive capitale du royaume d'Assyrie sur le Tigre où il établit sa famille : et il vécut parmi les infidèles et les étrangers avec la même innocence et la même intégrité qu'il avait fait au milieu des siens dans son pays. Les autres Israélites captifs et bannis comme lui, ne faisaient guère scrupule de manger des viandes des Gentils, tant de celles qui étaient défendues par la loi de Moïse, que de celles qui étaient immolées aux idoles. Mais Tobie conserva toujours son âme pure, et se montra jusqu'à la fin religieux observateur de toutes les ordonnances du Seigneur. Les rigueurs de la captivité ne furent point capables de lui faire jamais abandonner la voie de la vérité au milieu des plus grandes tentations de la pauvreté où il se trouva réduit. La charité qu'il avait toujours eue pour ses frères et pour les malheureux, lorsqu'il était chez lui, ne le quitta point lorsqu'il fut en un pays étranger : elle parut même avec encore plus d'éclat parmi ses besoins : car la nécessité où il se voyait ne l'empêchait pas de distribuer tous les jours ce qu'il pouvait avoir à ceux de sa nation, à ses frères qui étaient captifs avec lui.

Dieu voulant reconnaître le zèle et la fidélité avec laquelle il le servait, lui fit trouver grâce devant le roi Salmanasar qui lui donna pouvoir d'aller partout où il voudrait et la liberté de faire tout ce qu'il lui plairait. Il paraît même qu'il lui donna un emploi dans sa maison et qu'il l'établit pourvoyeur ou commis pour avoir soin des provisions. Cet office qui ne pouvait manquer de lui rapporter quelque profit le mit en état de faire plus de bien à ses frères. Il allait donc librement trouver ceux de sa nation qui étaient captifs, et leur donnait des avis salutaires pour les retenir dans la crainte du Seigneur et dans l'obéissance qu'ils lui devaient. Il alla un jour à Ragès ville

des Mèdes, qui était à plus de deux cents lieues de Ninive, visiter ceux de sa race qui y avaient été transportés. Parmi le grand nombre de ceux qu'il y trouva, il remarqua que Gabélus qui était de sa tribu était dans une grande pauvreté : c'est ce qui le porta à lui donner sous son seing dix talens¹ d'argent qu'il avait apportés, et qui lui venait des dons qu'il avait reçus du roi d'Assyrie.

Ce prince étant mort quelque temps après, eut pour successeur son fils Sennachérib, qui n'eut pas la même bienveillance pour Tobie, et qui fit paraître dès le commencement de son règne une grande aversion pour toute la nation des Israélites. C'est ce qui donna lieu à tous les mauvais traitements qu'ils reçurent en beaucoup de villes de son royaume, et à divers meurtres qui demeuraient impunis, et dont plusieurs étaient même autorisés par ce prince ou par ses officiers. Cette persécution augmenta encore la charité que Tobie avait pour ses frères. Il les allait visiter avec plus d'assiduité qu'auparavant. Il les consolait et les assistait de toutes manières. Tout ce qu'il avait était pour eux, et il leur distribuait son bien selon ses facultés et les besoins de chacun d'eux en particulier. Il nourrissait ceux qui avaient faim, donnait des habits à ceux qui étaient nus, et avait grand soin d'ensevelir ceux qui mouraient, et surtout ceux qui étaient tués et dont les corps étaient jetés sur le pavé sans recevoir de sépulture.

Le roi Sennachérib avait pendant ce temps-là porté la guerre en Egypte et en Judée, et il était venu mettre le siège devant Jérusalem avec toute son armée. Mais ayant été frappé pour ses blasphèmes par l'Ange du Seigneur qui lui avait tué 185,000 hommes de son armée en une nuit, il revint en son pays couvert de confusion et plein de ressentiments contre les enfants d'Israël. Il en fit tuer plusieurs, comme s'il eût voulu se venger de la perte et de l'affront qu'il avait reçu devant Jérusalem. Il donna ainsi un nouvel exercice à la piété de Tobie, qui allait ramasser tous ces corps pour les ensevelir. La chose

¹ 46271 liv.

fut rapportée au roi, qui entra dans une si grande colère, qu'il envoya un ordre pour le tuer, et commença par lui ôter son bien. Tobie se voyant dépouillé de tout, s'enfuit avec son fils et sa femme : et il trouva aisément à se cacher parce qu'il était aimé de beaucoup de monde. Quarante-cinq jours après, le roi fut tué par deux de ses fils, qui n'osant demeurer dans le pays après ce parricide s'enfuirent en Arménie et laissèrent la couronne à leur puîné Asarhaddon. Tobie revint dans sa maison, et on lui rendit tout son bien sous le nom du nouveau roi, quoique la vexation contre les captifs d'Israël continuât toujours comme sous Sennachérib.

Quelques temps après Tobie ayant fait apprêter un grand repas dans la maison en un jour de fête du Seigneur, qui était celle de la Pentecôte, envoya son fils prier quelques-uns de leurs frères de la même tribu d'entre ceux qui craignaient Dieu de venir manger avec lui. Son fils étant retourné, dit comme on commençait à manger, qu'il avait vu dans la rue le corps d'un Israélite qui avait été tué. Le père se leva aussitôt de table, laissa là le dîner, alla chercher le corps avant que de rien prendre. Il l'emporta secrètement dans la maison, afin de l'ensevelir plus sûrement après que le soleil serait couché. Lorsqu'il eut caché le corps, il revint trouver sa compagnie, et il ne put manger qu'avec larmes et gémissements, se souvenant que le Seigneur avait dit par son prophète Amos, que leurs jours de fête et de réjouissance se changeraient en jours de pleurs et de deuil. Quand le soleil fut couché il alla ensevelir son mort. Tous ses proches s'élevèrent alors contre lui, et le blâmaient, disant qu'on avait déjà donné ordre de le faire mourir pour ce sujet ; qu'on avait eu bien de la peine à lui sauver la vie ; et qu'il ne laissait pas de retourner au péril et d'ensevelir encore des morts. Tobie peu sensible à tous ces reproches fit voir qu'il craignait Dieu plus que le roi, et continua comme auparavant d'emporter le corps de ceux qu'on tuait, sans y apporter d'autre précaution que de les cacher le jour dans le fond de sa maison, et d'employer la nuit à les ensevelir.

Il arriva un jour qu'étant las de la fatigue que ces devoirs de piété lui avaient causée, il se coucha au pied d'un mur de sa maison au lieu de rentrer dans sa chambre, et s'y endormit la tête nue. Pendant qu'il dormait, il tomba d'un nid d'hirondelle de la fiente chaude sur ses yeux : ce qui le rendit aveugle. Le Seigneur permit cette épreuve pour faire à la postérité un exemple de sa patience comme il l'avait fait de celle du saint homme Job. Car comme il avait toujours été entre-tenu dans la crainte de Dieu dès son enfance et dans une soumission parfaite à ses ordres, il n'eut garde de s'affliger d'un si triste accident : et la perte d'un bien aussi cher que la vue ne put le faire murmurer contre sa providence. Il demeura toujours ferme contre l'attaque de la tentation, et il ne parla que pour rendre grâces au Seigneur. Il soutint avec une constance toujours égale les insultes de ses proches et de ses amis, comme avait fait le Bienheureux Job. « Qu'est devenue donc, lui disaient-ils, toute cette espérance qui vous faisait faire tant d'aumônes et qui vous faisait ensevelir les morts ? » Il ne leur répondait que pour leur apprendre à parler plus modestement de la Providence. « Nous sommes enfants des Saints », disait-il, et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise. »

Pendant qu'il demeurait en cet état, Anne sa femme allait tous les jours faire de la toile, et apportait du travail de semaine en semaine ce qu'elle pouvait gagner pour vivre. Un jour qu'elle avait eu un chevreau pour ses journées, elle l'apporta à la maison : et son mari l'ayant entendu crier, lui dit de prendre garde que ce chevreau n'eût été dérobé, et de le rendre à ceux à qui il appartenait. Elle ne put retenir sa colère à ce discours et elle lui dit toute émue : « Il est aisé de voir combien toutes vos espérances étaient vaines : voilà où se sont terminées toutes vos aumônes. » C'est ainsi que sa propre femme lui insultait : et elle lui faisait souvent de semblables reproches.

Tobie ainsi exposé au mépris et aux moqueries des hommes

fit à Dieu une ardente prière dans laquelle en s'humiliant sous sa justice il réclamait sa miséricorde, et il lui demandait la mort, c'est-à-dire la fin de ses maux, si c'était sa volonté. Le même jour il arriva que Sara fille de Raguël, qui demeurait à Ecbatanes ville nouvellement bâtie, devenue capitale du pays des Mèdes, éloignée de Ninive de plus de cent cinquante lieues, fit une prière assez semblable à Dieu pour être délivrée ou de l'opprobre qui l'accablait, ou de la vie même qui lui était à charge. Elle avait déjà épousé sept hommes l'un après l'autre : mais le démon Asmodée les avait tués aussitôt qu'ils s'étaient approchés d'elle. C'était le sujet de son affliction et de sa honte, qui était encore augmentée tout nouvellement par l'insolence d'une des servantes de son père, qui lui en avait fait des reproches en l'appelant meurtrière de ses maris. Elle s'était renfermée pour prier dans une chambre au haut de la maison, où elle demeura trois jours et trois nuits sans boire et sans manger. Le troisième jour elle acheva sa prière en conjurant le Seigneur de considérer qu'elle n'avait jamais désiré un mari ; qu'elle avait conservé son âme pure de tous les mauvais désirs ; qu'elle ne s'était jamais mêlée avec les personnes qui aimaient le jeu et la danse. Que si elle avait consenti à recevoir un mari, elle l'avait fait uniquement dans la crainte du Seigneur, et non pour suivre sa passion. Les deux prières de Tobie et de Sara ayant été présentées au Seigneur dans le même temps, furent exaucées aussi toutes deux à la fois : et le saint Ange du Seigneur, Raphaël, fut envoyé pour les guérir tous deux.

Cependant Tobie croyant que Dieu exaucerait la prière qu'il lui avait faite de pouvoir mourir, appela son fils, lui fit une instruction pleine de maximes très-saintes et d'avis excellents pour sa conduite, tant à l'égard de Dieu, qu'envers les hommes. Il lui recommanda principalement l'aumône : il lui déclara en même temps qu'il avait prêté une somme de dix talents d'argent à Gabélus, qui demeurait à Ragès près de cinquante lieues au-delà d'Ecbatanes. Il le fit résoudre à aller lui-même redemander cet argent pendant qu'il vivait encore,

et il lui dit de chercher un guide qui pût être sûr et fidèle pour l'accompagner dans un si long et si périlleux voyage. Ce fils disposé à obéir sortit pour aller chercher quelqu'un et il se présenta à lui un jeune homme fort bien fait, qui était retroussé jusqu'à la ceinture comme prêt à marcher. Comme c'était alors une chose assez extraordinaire parmi les Israélites écartés dans leur dispersion, de s'aller visiter d'une ville ou d'une province à l'autre. Tobie crut que le jeune homme après lui avoir dit qu'il était des enfants d'Israël entreprenait quelque voyage de cette sorte, et lui demanda s'il savait le chemin qui conduisait au pays des Mèdes. Le jeune homme lui répondit qu'il le savait, qu'il avait souvent fait tous ces chemins, qu'il avait demeuré même chez Gabélus à Ragès dans les montagnes d'Ecbatanes ¹, et il s'offrit de le conduire s'il allait. Tobie sans savoir que ce fût un Ange le mena à son père, qui louant Dieu d'une si heureuse rencontre, lui donna l'obligation de Gabélus pour la lui rendre, lorsqu'il en aurait retiré la somme de dix talens qu'il lui avait prêtés : et le fit partir sous la conduite de ce guide, après lui avoir souhaité l'assistance du Seigneur et la compagnie de son Ange pour rendre leur voyage heureux.

La mère ne put dire adieu à son fils sans verser beaucoup de larmes. Lorsqu'il fut parti, elle dit à son mari : « Vous nous avez ôté le bâton de notre vieillesse. Plût à Dieu que cet argent pour lequel vous l'avez envoyé n'eût jamais été. Un peu que nous avions pouvait nous tenir lieu d'une grande richesse en possédant notre fils auprès de nous ; et content de notre pauvreté nous pouvions préférer la perte de la dette à son absence. » Tobie plein de la confiance qu'il avait en la promesse que le guide lui avait faite de mener et de ramener son fils en santé, consola sa femme sur cette assurance. « Vous reverrez votre fils, lui dit-il, car je crois que le bon Ange de Dieu l'accompagne, qu'il règle ses pas, et qu'il veille sur tout ce qui le regarde. »

¹ Ces montagnes pouvaient avoir plus de 50 lieues.

Le jeune Tobie ayant pris son gîte pour la première nuit de son voyage dans un lieu proche du Tigre, voulut aller à la rivière se laver les pieds. Un poisson monstrueux sortit de l'eau pour le dévorer. La frayeur qu'il en eut, le fit crier et recourir à son guide. L'Ange lui dit de le prendre par les ongles et de le tirer à terre, puis de lui vider les entrailles, d'en prendre le cœur, le fiel et le foie, pour en faire des remèdes. Ils firent ensuite rôtir une partie de la chair du poisson et salèrent le reste qui devait leur suffire pour tout le chemin, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Ragès. Tobie pria son guide de lui dire quels étaient les remèdes que l'on pourrait faire de ce qu'il lui avait fait garder de ce poisson. L'Ange lui répondit qu'en mettant un morceau du cœur ou du foie sur les charbons, la fumée qui en sortirait, chasserait toutes sortes de démons et les empêcherait de jamais approcher; que le fiel était bon pour les yeux où il y aurait quelque taie.

Lorsqu'ils furent arrivés à Ecbatanes, Tobie étant en peine de savoir où ils logeraient, l'Ange lui dit qu'il y avait dans la ville un de ses parents nommé Raguël, qui n'avait d'enfants qu'une fille nommée Sara : et que comme tout son bien devait lui revenir, il était à propos qu'il la demandât à son père et qu'il l'épousât. Tobie lui répondit qu'il craignait qu'il ne lui arrivât ce qu'il avait ouï dire qui était arrivé aux sept maris qu'elle avait déjà eus et qui avaient été tués par un démon. Je veux vous apprendre, lui dit l'Ange, qui sont ceux sur qui le démon a du pouvoir. Il en a sur ceux qui s'engagent dans le mariage, de manière qu'ils bannissent Dieu de leur cœur et de leur esprit, pour ne penser qu'à satisfaire leur brutalité. Mais pour vous, quand vous aurez épousé cette fille, vivez avec elle en continence les trois premiers jours sans penser à autre chose qu'à prier Dieu avec elle. La première nuit vous mettrez dans le feu le foie du poisson, et il fera fuir le démon. La seconde, vous serez associé aux saints Patriarches (pour obtenir la grâce de vivre chastement avec votre épouse comme ils avaient vécu avec leurs femmes). La troisième nuit, vous

recevrez la bénédiction de Dieu, afin qu'il naisse de vous des enfants sans péril. Quand cette troisième nuit sera passée, vous prendrez cette fille dans la crainte du Seigneur, non par le mouvement d'aucune passion déréglée, mais par le désir d'avoir des enfants, afin que vous ayez part à la bénédiction de Dieu, ayant des enfants de la race d'Abraham. »

Raguël marqua beaucoup de joie en les recevant chez lui, avant même que de les connaître. Lorsqu'il sut que c'était le fils de Tobie son cousin germain, il l'embrassa tendrement, répandant sur son cou beaucoup de larmes, et ne pouvant lasser de louer la vertu de son père. Anne femme de Raguël et Sara leur fille ne pleurèrent pas moins. L'on prépara aussi un grand repas. Mais Tobie ne voulut point se mettre à table, que Raguël ne lui eût promis sa fille Sara. La proposition causa quelque peine au père, parce qu'il se souvenait de ce qui était arrivé aux sept maris, qui avaient voulu approcher sa fille, et qu'il craignait qu'il n'en arrivât autant à celui-ci. L'Ange lui dit de ne point appréhender de donner sa fille à ce jeune homme, parce qu'il craignait Dieu, que sa fille était due à Tobie ; que le Seigneur la lui avait destinée pour épouse ; et que c'était pour ce sujet que nul autre n'avait pu l'avoir pour femme. Raguël qui avait souvent prié Dieu de lui découvrir sa volonté sur cela, reconnut que le Seigneur même avait permis cette heureuse rencontre afin que sa fille épousât une personne de sa parenté, selon la loi de Moïse. On fit l'accord sur le champ, et prenant la main droite de sa fille il la mit dans la main droite de Tobie, et les maria, en disant : « Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob soit avec vous ; que lui-même vous unisse et qu'il accomplisse en vous sa bénédiction. » On prit ensuite du papier sur lequel on dressa le contrat de mariage, par lequel il lui donna la moitié de son bien, et déclara que l'autre moitié reviendrait après sa mort. Après le festin qui suivit le contrat et qui fut accompagné de bénédictions et d'actions de grâces à Dieu, Raguël dit à Anne sa femme de préparer pour sa fille une autre chambre que celle où on l'avait fait coucher.

lorsque le démon avait tué ses sept maris. Sara se mit à pleurer en y entrant : mais sa mère la consola en la faisant bien espérer de la miséricorde de Dieu. Après le souper le père et la mère y conduisirent leur nouveau gendre, qui se trouvant seul avec sa femme et se souvenant de ce que l'Ange lui avait dit, tira de son sac une partie du foie du poisson qu'il mit sur de la braise. Alors l'Ange prit le démon et l'alla lier¹ dans le désert de la haute Egypte. Tobie exhorta ensuite son épouse à passer cette nuit et les deux suivantes en prières avec lui.

Cependant Raguël dans l'inquiétude de ce qui devait arriver au nouveau mari de sa fille, alla vers le chant du coq avec quelques-uns de ses serviteurs faire une fosse : et dès qu'elle fut faite, il revint dire à sa femme d'envoyer une servante dans la chambre des mariés pour voir si Tobie était mort, afin qu'il pût l'ensevelir avant le jour. La servante rapporta qu'elle les avait trouvés tous deux en bonne santé, et dormant l'un et l'autre dans une profonde tranquillité. Une si bonne nouvelle leur fit rendre de grandes actions de grâces à Dieu. Raguël transporté de joie fit promptement remplir la fosse avant que le jour parût : il fit de grands préparatifs pour célébrer la noce qu'il fit durer quinze jours de suite, le double de ce que duraient les noces ordinaires, après avoir obtenu de son gendre qu'il demeurerait avec lui au moins pendant deux semaines.

C'est ce qui fit que Tobie pria son guide qu'il prenait toujours pour un homme de vouloir aller seul trouver Gabelus à Ragès pour retirer l'argent qu'il devait à son père, lui rendre son obligation et le convier à ses noces. L'Ange fit toutes choses conformément à ses désirs, et amena Gabelus avec lui. La fête fut grande, et les noces se passèrent avec beaucoup de réjouissances, mais dans la crainte du Seigneur, et sans sortir des bornes de la modestie.

Ces noces que l'on n'avait pu prévoir à Ninive firent durer

¹ A la manière des esprits.

le voyage de Tobie au-delà du terme que son père y avait prescrit. Ce bon vieillard voyant qu'il n'était pas revenu au jour marqué, devint fort inquiet sur ce qui pourrait avoir causé ce retardement, et il se laissa aller à une profonde tristesse. Anne sa femme en était inconsolable : elle ne cessait de pleurer, comme s'il eût été perdu, et comme si tout était perdu avec lui. En vain son mari tout aveugle et tout abattu qu'il était tâchait de la retenir et de la rassurer. Tous les jours elle sortait de la maison : elle regardait de tous côtés, elle allait dans tous les chemins par où elle espérait qu'il pourrait venir. Le jeune Tobie de son côté sentait cette inquiétude qu'il causait à ses parents, et pressait son beau père de le laisser retourner. Raguël sensible à ses raisons lui remit sa fille Sara entre les mains avec la moitié de tout ce qu'il possédait et ses serviteurs et servantes, en troupeaux, vaches et chameaux, en meubles, outre une grande quantité d'argent : il le laissa aller plein de santé et de joie, en lui souhaitant toutes sortes de bénédictions. Sara reçut en partant d'excellents préceptes de son père et de sa mère, qui lui recommandèrent particulièrement d'honorer son beau-père et sa belle-mère, d'aimer son mari, de gouverner sa maison ; de tenir sa famille dans la règle et de se conserver irrépréhensible en toutes choses.

Après onze jours de chemin, l'Ange dit à Tobie de laisser venir doucement sa femme, ses domestiques, ses troupeaux et le reste du bagage ; et de prendre le devant, afin de tirer plutôt son père et sa mère de l'inquiétude où ils étaient. Il lui fit porter le fiel du poisson qu'il lui avait fait garder, disant qu'il en aurait besoin pour frotter les yeux de son père. Anne sa mère qui ne manquait point d'aller tous les jours fort loin pour voir s'il ne venait point, l'aperçut du haut d'une montagne, et courut en porter la nouvelle à son mari. Un moment après elle vit entrer le chien de la maison qui avait suivi le fils de son maître dans son voyage, et qui semblait marquer sa joie par le mouvement de sa queue et par ses caresses. Tobie se leva incontinent, se fit donner la main par un serviteur, et arriva tout aveugle qu'il était au-devant de son fils. La mère le suivit.

et après les embrassements lorsqu'on fut entré dans le logis, et qu'on eut rendu grâces à Dieu, le jeune Tobie prit du fiel du poisson, et en frotta les yeux de son père. Au bout d'une demi-heure il en sortit une taie blanche comme la peau d'un œuf, que son fils lui tira : et il recouvra la vue aussitôt. Sept jours après, Sara arriva heureusement avec sa famille, tous ses troupeaux, l'argent de sa dot, et l'argent qu'on avait retiré de Gabélus. Les parents et les amis vinrent les féliciter, et il y eut sept jours de festins de réjouissances.

Il n'était plus question que de remercier le guide et de lui donner sa récompense. Le père et le fils persuadés que tout leur bien ne suffisait pas pour le payer dignement, le prièrent de vouloir bien accepter la moitié de tout ce qu'on avait apporté du voyage. Ce fut alors que l'Ange leva le voile qui le couvrait, et qu'il leur déclara ce qu'il était : « Bénissez le Dieu du ciel, leur dit-il, et rendez-lui gloire devant les hommes. Sachez que la prière accompagnée du jeûne et de l'aumône vaut mieux que tous les trésors et que tout l'or qu'on peut amasser sur la terre. Car l'aumône délivre de la mort ; c'est elle qui efface les péchés, qui fait trouver la miséricorde et la vie éternelle. Lorsque vous faisiez votre oraison avec larmes, que vous ensevelissiez les morts, que vous quittiez votre diner, que vous cachiez les corps durant le jour dans votre maison pour les ensevelir la nuit, c'était moi qui présentais vos prières au Seigneur. Et parce que vous étiez agréable à Dieu, il a fallu que vous fussiez éprouvé par la tentation. Le Seigneur m'a donc envoyé pour vous guérir, et pour délivrer du démon Sara la femme de votre fils. Car je suis l'Ange Raphaël l'un des sept, qui sommes toujours présents devant le Seigneur. » Ces paroles troublèrent le père et le fils de telle sorte, qu'ils tombèrent le visage contre terre saisis de frayeur. L'Ange les releva, et pour les rassurer il leur dit : « Quand j'étais avec vous je paraissais buvant et mangeant comme vous : mais je me nourris d'un aliment invisible. Il est temps que je retourne vers Celui qui m'a envoyé. Pour vous, bénissez Dieu, publiez toutes ses merveilles, et mettez par écrit tout ce qui vous

est arrivé, afin d'en faire passer la connaissance à la postérité. »

Il disparut en même temps devant eux, et après être demeurés l'un et l'autre trois heures prosternés en terre, le vieil Tobie prononça un cantique prophétique à la gloire du Seigneur. Le reste de sa vie se passa dans la joie et le contentement que lui causait la paix de son âme. Lorsqu'il se vit proche de sa fin, il fit assembler son fils et ses petits-fils qui étaient au nombre de sept, et il leur prédit la ruine de la ville de Ninive, le retour des Juifs dans leur pays longtemps après qu'ils auraient été dispersés, et la soumission des nations au culte du vrai Dieu. Mais comme il prévoyait que la ruine de Ninive était proche ¹, il leur recommanda d'en sortir avec toute leur famille aussitôt après qu'ils auraient enterré sa femme auprès de lui. Il finit en les exhortant à servir toujours le Seigneur dans la vérité et dans la justice, à faire l'aumône de toutes sortes d'œuvres de charité. Il mourut en paix, content de voir les enfants de ses petits fils, âgés de cent deux ans quarante-six ans après avoir perdu la vue, et quarante-deux après l'avoir recouvrée. Il fut enseveli honorablement dans la ville de Ninive. Anne sa femme le suivit quelque temps après et son corps fut renfermé dans le sépulchre du saint homme son mari.

Leur fils Tobie ne demeura pas longtemps dans ce lieu après leur mort. Il quitta la ville de Ninive avec sa femme ses enfants et toute sa famille : et il retourna à Ecbatanes en Médie chez son beau-père et sa belle-mère. Il les trouva encore pleins de santé dans une heureuse vieillesse. Il eut soin d'eux, il leur rendit toutes sortes d'assistances, et leur ferma les yeux. Il recueillit toute la succession de leur maison, et il vit les enfants de ses enfants jusqu'à la cinquième génération. Il mourut dans la crainte du Seigneur comme il y avait toujours vécu, à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans : et tous ses enfans

¹ Prise par Cyaxarès roi des Mèdes, environ 40 ans après, sous la conduite de son fils Astyagès assisté de Nabopolassar, Satrape de Babylone.

² La trad. grecq. dit 158 ans.

lui rendirent les derniers devoirs de la sépulture. Ils persévèrent eux-mêmes avec tant de fidélité dans la bonne voie qu'ils furent aimés de Dieu et des hommes, et fort considérés dans tout le pays.

On ignore à quelle époque les corps des deux Tobie furent transportés à Rome; on sait seulement qu'ils s'y trouvaient dans le vi^e siècle, et qu'ils furent emportés avec celui de Job par les soins de Rotharis, roi des Lombards, pour être déposés à Pavie. On les mit dans une chapelle de l'église de saint Jean-Baptiste dédiée sous le nom de saint Raphaël Archange. Mais ces reliques furent enlevées furtivement de Pavie vers les commencements du pontificat d'Urbain VIII.

L'Eglise ne paraît point avoir décerné de culte particulier pour ces Saints. Les Grecs les comprennent avec les autres Justes de l'Ancien-Testament qu'ils honorent le 19 décembre. Les martyrologes des Latins n'en font aussi aucune mémoire. Le nom de Tobie est marqué au 12 septembre dans un calendrier Julien. Ils sont aussi marqués en ce mois dans le catalogue de Pierre Natal, qui a eu intention d'en parler vers le temps où l'Eglise fait lire leur histoire dans ses Offices.

(BAILLET.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

En 1682, l'Allemagne, divisée contre elle-même, faillit devenir la proie des Turcs, par l'alliance des protestants de Hongrie avec ces infidèles. Le chef des révoltés était le comte protestant Tékéli, qui, pendant la guerre civile, usait des moyens suivants. Un prêtre catholique, dans le voisinage de Presbourg, fut haché en petits morceaux, un autre enterré vivant, le nez et les oreilles coupés aux gens de sa maison. Tékéli faisait égorger sur son passage tous ceux qui demeuraient fidèles à l'empereur et à la religion, sans distinction d'âge ni de sexe : des chiens étaient dressés pour découvrir et déchirer ceux qui se cachaient dans les rochers et dans les montagnes. En vain l'empereur Léopold cherchait-il à l'apaiser

par des concessions; Tékéli, fit alliance avec les Turcs, obtint d'en être reconnu roi tributaire. En vain Léopold de mandait-il au sultan Mahomet IV une prolongation de la trêve de vingt ans conclue en 1664 : plus il faisait d'instances, plus l'ambassadeur français excitait le sultan à lui faire la guerre comme étant hors d'état de se défendre.

En conséquence, vers la fin de 1682, le sultan se rendit de Constantinople à Belgrade, d'où le grand vizir, conduit par le protestant Tékéli, pénétra en Hongrie avec des troupes innombrables de Turcs et de Tartares. Le 1^{er} mai, Léopold fit la revue de son armée, qui se montait à trente-trois mille hommes, et en donna le commandement à son beau-frère, le duc Charles de Lorraine, dépouillé de son pays par Louis XIV. Le grand vizir marcha tout droit sur Vienne, où cependant le duc de Lorraine eut le bonheur de jeter une garnison. Léopold abandonna sa capitale, après en avoir nommé gouverneur le comte de Stahrenberg, qui se montra un vrai héros. Les fortifications étaient dans l'état le plus déplorable; il n'y avait ni palissades, ni artillerie, ni munitions, ni approvisionnements : dans l'espace de cinq jours, Stahrenberg eut remédié à ce qui manquait. L'armée turque, forte de deux cent mille hommes, commença le siège le 14 juillet, et ne cessa pendant six semaines de canonner la ville, de l'attaquer par des mines et des assauts, tandis que la famine et la maladie la ravageaient au-dedans. Les habitants, toutefois, animés par le gouverneur, ne pensèrent jamais à se rendre, mais résolurent de s'ensevelir plutôt sous les ruines de la ville. Le duc de Lorraine, avec des troupes insuffisantes, ne pouvait livrer bataille aux Turcs, mais il battait Tékéli : pour délivrer Vienne, il attendait les secours des princes allemands, mais surtout les secours de la Pologne et de son roi Jean Sobieski, renommé par ses nombreuses victoires contre les Moscovites, les Cosaques, les Tartares et les Turcs, il avait tué à ces derniers vingt mille hommes à la bataille de Choczim, en 1673. Léopold, menacé par la France et la Turquie, l'an 1682, implora donc le secours de la Pologne et de son roi. L'ambassadeur de Louis 2

et le parti français détournèrent la nation polonaise d'aller au secours de l'Allemagne, et projetaient même de détrôner Sobieski. Mais le saint Pape Innocent XI, par son nonce Pallavicini, n'omit rien pour persuader à la Pologne et à son roi de marcher au secours de l'Allemagne et de la Chrétienté; il se rendit garant des stipulations à intervenir entre Léopold et Sobieski, promit des secours en argent, et en avança de considérables pour hâter les premiers armements. Les Polonais écoutèrent le Pape, et, le 12 septembre 1683, ils parurent devant Vienne, en vue des Turcs, avec l'armée impériale commandée par le duc Charles de Lorraine, et les troupes auxiliaires des princes allemands, commandées par le prince de Waldeck. Dans l'armée impériale commandait un jeune Français de dix-neuf ans, qui fut depuis l'illustre prince Eugène. C'était un dimanche : de grand matin, le roi de Pologne, commandant en chef, Sobieski, servit la messe du Père Aviano, puis il arma chevalier son fils et rappela aux Polonais la victoire que dix ans auparavant ils avaient remportée sous sa conduite à Choczin. « A la bataille d'aujourd'hui, ajouta-t-il, il y va non-seulement de la délivrance de Vienne, mais de la conservation de la Pologne et du salut de la Chrétienté entière.

Le duc de Lorraine commença la bataille sur l'aile gauche : comme le centre s'avancait lentement, elle ne devint générale qu'à deux heures après midi; la cavalerie polonaise, s'étant laissé emporter trop avant, faillit être enveloppée par les principales forces du grand vizir; mais elle fut dégagée à temps par les troupes impériales. A six heures, les Allemands pénétrèrent dans le camp ennemi par le côté gauche, et les Polonais, à sept heures, par le côté droit : l'armée turque eût pu être anéantie; mais la nuit et l'empressement des vainqueurs à piller le camp lui donnèrent moyen de faire sa retraite et d'emmener en esclavage bien des milliers de captifs. Dans la première ivresse de la victoire, cette négligence passa inaperçue. Le butin était immense : plus de dix mille Turcs couvraient le champ de bataille, avec trois cents pièces de canon.

Le roi de Pologne entra le premier dans la tente du grand vizir, où il trouva des richesses incroyables, et d'où cette nuit-là même il écrivit une lettre pleine de tendresse à sa femme, sa chère Mariette, L'électeur de Bavière, le prince de Waldeck et beaucoup d'autres princes de l'empire vinrent à lui et l'embrassèrent avec effusion de cœur, les généraux le prenaient par les mains et les pieds, les colonels et les officiers avec les régiments à pied et à cheval s'écriaient : Notre brave roi ! Le lendemain de grand matin vinrent à lui l'électeur de Saxe et le duc de Lorraine, avec lesquels il n'avait pu s'entretenir la veille, à cause qu'ils se trouvaient sur les ailes opposées ; enfin le gouverneur Stahrenberg, avec un grand peuple, sortit à sa rencontre. Tout le monde l'embrassait, le caressait, l'appelait sauveur. Il visita deux églises où la foule s'efforçait également à lui baiser les mains, les pieds et même les habits ; la plupart duraient se contenter de pouvoir toucher son manteau. Partout on criait : Laissez-nous baiser cette vaillante main ! Il pria les officiers allemands d'empêcher des démonstrations ; mais on n'en continua pas moins à crier : Vive le roi ! Arrivé dans la chapelle Notre-Dame de Lorette, en l'église des Augustins, il se prosterna le visage contre terre, puis entonna lui-même le *Te Deum*. Après avoir dîné chez le gouverneur, il s'en retourna à cheval au camp, tout le peuple l'accompagnant jusqu'à la porte de la ville, les mains levées vers le ciel. L'empereur Léopold vint le voir à la tête des troupes : suivant un témoin oculaire, dès que les deux monarques s'aperçurent, ils ôtèrent leurs chapeaux et s'inclinèrent l'un vers l'autre de la manière la plus amicale. Un autre écrit ajoute qu'ils s'embrassèrent cordialement. Peu de jours après, Léopold envoya au prince Jacques, fils de Sobieski, une riche épée avec une lettre où il lui témoignait sa reconnaissance de la part qu'il avait prise, avec son père, à la victoire du 12 septembre.

Le grand vizir Cara-Mustapha, par la prise de Vienne, comptait faire de l'Allemagne un second empire musulman, dont il serait lui-même le Sultan et Vienne la capitale. Il était gendre

du sultan de Constantinople, Mahomet IV : son harem renfermait plus de quinze cents concubines, avec autant de suivantes, et sept cents eunuques noirs. Battu devant Vienne, il s'en prit au gouverneur turc de Bude, et lui fit couper la tête. Mais, le 9 octobre, il perdit encore, contre le roi de Pologne et le duc de Lorraine, la bataille de Parkani et puis la ville de Gran ou Strigonie, que ces deux princes reprirent aux Turcs. Cara-Mustapha fit décapiter les pachas qui avaient rendu la ville par capitulation. Le sultan, son beau-père, lui avait d'abord envoyé un sabre d'honneur avec lettre de remerciement, pour le soin qu'il avait eu de conserver l'armée. Mais à la suite de ces derniers événements, le grand chambellan arriva de Constantinople à Belgrade, le 23 décembre 1683, se rendit auprès du grand visir et lui coupa la tête, suivant l'ordre qu'il en avait reçu. Telle fut la fin de Cara-Mustapha, sultan manqué de l'Occident.

A mesure que la victoire du roi de Pologne et du duc de Lorraine et la délivrance de Vienne se publièrent, ce fut un cri de joie dans toute l'Europe. Partout, non-seulement en Allemagne, mais à Rome, à Madrid, à Venise on célébrait des fêtes de reconnaissance envers Dieu et de réjouissance publique. Le Pape Innocent XI ayant reçu de Sobieski le principal étendard pris sur les Turcs, accompagné de ces mots : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu*, il le fit porter pendant un mois d'une église à une autre. Ce fut en action de grâces de cette mémorable bataille de Vienne qu'il institua la fête du très-saint Nom de Marie.

MARTYROLOGE ROMAIN :

La mémoire ou la fête (*si c'est un dimanche*) du très-saint Nom de la bienheureuse Vierge Marie, instituée par le Pape

PRIDIE IDUS SEPTEMBRIS.

Commemoratio, si autem Dominica infra Octavam Nativitatis inciderit in eundem diem, ejus loco dicatur (Festivitas) sanctissimi Nominis beatæ Virginis Mariæ, quam Innocentius Undecimus Pontifex Maximus ob insignem victo-

Innocent XI, pour remercier Dieu de la victoire signalée qu'il donna aux Chrétiens sur les Turcs, devant Vienne en Autriche par l'intercession de la très-sainte Vierge.

A Alexandrie, les saints Martyrs Hiéronide, Léonce, Sérapion, Selèse, Valérien et Straton, qui, pour la confession du nom de Jésus-Christ, furent jetés dans la mer sous l'empereur Maximien.

En Bithynie, saint Autonome, évêque et martyr, qui, étant sorti d'Italie pour éviter la persécution de Dioclétien, se retira dans ce pays, où il fit beaucoup de conversions; et ayant été massacré par les païens furieux, tandis qu'il célébrait les Saints Mystères, il devint lui-même victime de Jésus-Christ.

A Méré en Phrygie, les saints martyrs Macédone, Théodule et Tatien, qui, après divers tourments que le président Almage leur fit souffrir sous Julien l'Apostat, furent couchés sur des grils ardents, et y accomplirent leur martyre avec allégresse.

A Icone en Lycaonie, saint Curonote, évêque, qui, ayant eu la tête tranchée sous le président Pérénnius, remporta la palme du martyre.

A Pavie, saint Juvence, évêque, dont il est parlé le huitième

riam ipsius Virginis præsidio de Turcis Viennæ in Austria reportatam celebrari jussit. — Alexandriæ natalis sanctorum Martyrum Hieronidis, Leontii Serapionis, Selesii, Valeriani et Stratonis, qui sub Maximino Imperatore ob Christi nominis confessionem in mare sunt demersi. — In Bithynia sancti Autonomi Episcopi et Martyris, qui ex Italia, Diocletiani persecutionem declinans, illuc profectus, cum plurimos convertisset ad fidem, a furentibus Gentilibus, dum sacra Mysteria perageret, ad altare mactatus, hostia Christi effectus est. — Meri in Phrygia passio sanctorum Martyrum Macedonii, Theoduli et Tatiani, qui sub Juliano Apostata ab Almachio Præsidente post alia tormenta super crates ferreas ignitas positi, exultantes martyrium compleverunt. — Iconii in Lycaonia sancti Curonoti Episcopi, qui sub Perennio Præsidente capite truncatus, martyrii palmam accepit. — Apud Ticinium sancti Juventii Episcopi, de quo sexto Idus Februarii. Is a beato Hermagora, Discipulo sancti Marci Evangelistæ, ad eam urbem una cum sancto Syro directus est: et ambo illic Christi Evangelium prædicantes, et magnis virtutibus ac miraculis coruscantes, etiam vicinas urbes divinis operibus illustrarunt, sicque in pontificali honore, glorioso fine quieverunt in pace. — Lugduni depositio sancti Sacerdotis Episcopi. — Veronæ sancti Silvini Episcopi. — Anderlaci sancti Guidonis Confessoris.

jour de février. Envoyé dans cette ville avec saint Syr par le bienheureux Hermagoras, disciple de l'évangéliste saint Marc, ils y prêchèrent tous deux l'Évangile, en éclairant aussi les villes voisines par leurs grandes vertus et leurs œuvres miraculeuses : enfin ils moururent en paix avec l'honneur de l'épiscopat.

A Lyon, saint Serdot, évêque.

A Vérone, saint Silvin, évêque.

A Anderlecht, saint Gui, confesseur.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Evance, septième évêque d'Autun.

Saint Eben, évêque de Bellastre en Aragon.

Sainte Bonne, vierge qui florissait au septième siècle, honorée à Trévise.

Saint Anastase, confesseur honoré à Troja, en Italie,

Saint Siffroi, abbé de Saint-Victor de Marseille.

Sainte Matrone, martyre en Asie, honorée chez les Grecs.

Saint Pierre l'anachorète, qui vivait dans un désert aux confins de l'Égypte et de l'Ethiopie.

Sainte Perpétue, vierge et abbesse de Remiremont.

Saint Silvain, confesseur, honoré dans le diocèse de Bourges.

Saint Révérent, prêtre originaire de Bayeux, honoré en Touraine.

Martyrologe de la dernière persécution.

Pierre-Sulpice-Christophe Faverge, né à Orléans, Frère des Écoles chrétiennes, sous le nom de Frère Roger, Directeur de leur maison de Moulins au diocèse d'Autun, condamné, pour refus du serment schismatique, à la déportation sur des plages lointaines et désertes, mort dans le transport à Rochefort, le 12 septembre 1794 à l'âge de 48 ans.

Charles-Étienne Lefèvre, prêtre de la paroisse de saint Maclon à Rouen, pour refus du même serment, déporté, mort Rochefort ce même jour.

Jean Lemaître, prêtre du diocèse de Nantes et Religieux Bernardin, pour refus du même serment, déporté au désert de Kouanama, mort de la peste à 42 ans, le 12 septembre 1798.

TREIZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Antonin, évêque de Carpentras. — Saint Lidoire, évêque de Tours. — Saint Maurille, évêque d'Angers. — Saint Nectaire, évêque d'Autun. — Saint Euloge, patriarche d'Alexandrie. — Saint Amé ou Aimé, évêque de Sion. — Saint Amet, premier abbé de Remiremont. — Saint Colombin, abbé de Lure. — Sainte Lucie d'Ecosse, vierge. — Saint Frédéric, curé en Flandre. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ANTONIN, ÉVÊQUE DE CARPENTRAS.

Saint Antonin monta, en 463, sur le Siège épiscopal de Carpentras. Venait-il de la vénérable abbaye de Lérins, quelques auteurs l'ont cru ; ou bien, fuyant les splendeurs et le luxe de sa race patricienne, était-il parti de Vienne, la cité romaine, pour imiter Jésus-Christ pauvre et humble, et se livrer aux austères travaux de la vie érémitique dans l'obscurité des forêts qui couvraient alors les cîmes du Mont-Ventoux ? La tradition populaire transmise, à Bedoin, comme un héritage sacré, consignée dans un précieux manuscrit qui nous a été confié, adopte de préférence cette opinion.

Voici ce qu'on y lit :

« Saint Antonin estoit natif de Vienne, en Dauphiné. Il vint à Bedoin, où il demeura quelque temps encore estant jeune et demanda l'aumosne ; et de là s'estant acheminé à Carpentras, après y avoir fait ses études, se rend si capable qu'à la mort de l'Évesque de Carpentras, fut eslu par le peuple à la place du défunt Évesque. En laquelle charge s'estant comporté très-sagement, sur la fin de ses jours il se retira à Saint Andrieu,

proche Flacan, du diocèse de Carpentras, où il décéda et fut enseveli¹. »

« Ses parents estans venus de Vienne sur ce temps, ils furent informés par ceux de Bedoin que saint Antonin estait décédé audit Saint Andrieu, lesquels ayant eslévé ses ossements pour les emporter, à raison de quelque incommodité commune du lieu, à Vienne en Dauphiné, comme ils estaient sur un pont qui est à la bourgade dudit Bedoin, les cloches du lieu sonnèrent d'elles-mesmes, continuèrent longtemps. Eux toutefois continuants leur chemin, estans arrivés sur une colline dictée à présent le *Coulet de Saint Antoine*, ne pouvans passer plus avant, furent aperceus par les soldats qui estaient à l'autour du chasteau dudict Bedoin, lesquels ayant osté les ossements que les susdicts portent, les mirent à une fenestre de l'estable dudict chasteau, là où plus tard s'entendoit une voix et par fois une certaine mélodie, ce qui fist venir en cognoissance de la vérité desdicts ossements à ceux du chasteau qui y firent dresser une chapelle. Après par succession des temps y fust faicte une église entière telle qu'elle est à présent. Il y fust donné aux susdicts parents de saint Antonin et un os de bras, qu'ils portèrent à Vienne. »

« Les susdicts parents vinrent de là en ce pays par le commandement de ceux de Vienne, qui avaient eu cognoissance soit de la sainteté du Saint ou de ses miracles, et que ledit os qui leur feust donné, feust soit pour acquiescer à la dévotion des parents et de ceux de la ville, que pour monstrer avoir faict ce qu'ils avaient pu d'avoir les ossements de l'Évesque natif de leur lieu. Avant que ces saintes reliques fussent brulées par les Huguenots, on les portoit en procession sur la couline dictée *Coulet de Saint Antoine*, qui est proche de la ville, puis on revenait à l'esglise parrochiale, qui fut l'estable du chasteau où furent mis les ossements du Saint. »

Dans la suite des siècles, saint Antonin fut la sauvegarde et l'espoir de Bedoin. Les générations successives rendirent

¹ Vers la fin du ^{vi} siècle.

culte d'honneur et de gloire à ses précieuses reliques, qu'on exposait dans les calamités publiques. Les fidèles aimaient à les entourer de riches témoignages de leur piété et de leur reconnaissance. « La châsse du Saint estoit remplie d'anneaux offerts par les fidèles et autres grandes offrandes, et ladite esglise estait grandement enrichie de très-beaux habits. » Outre la procession qu'on faisait le 13 septembre, jour de la fête du Saint, on en faisait une autre en son honneur la veille de l'Ascension. On se rendait d'abord à *Notre-Dame-de-Moustiers sous le titre de la Consolation*, desservie par les Religieux de Saint-Benoît, dépendants de l'abbaye de Montmajour, près d'Arles. Là, tout le peuple passait dévotement sous le brancard de saint Antonin. La procession s'avancait ensuite vers la *Coulet de Saint Antoine*, autour de la croix placée au sommet. Le diacre chantait l'Évangile *Cum sublevasset oculus Jesus*, en souvenir, dit le manuscrit déjà cité, de ce que les reliques de saint Antonin furent prises en cet endroit à ceux qui les enlevaient. La châsse qui contenait les sacrées reliques, entourée de flambeaux, était protégée par une escorte militaire précédée de quatre buccins.

Cet état de choses dura jusqu'en 1563, année de triste mémoire pour Carpentras et ses environs : le sanguinaire baron des Adrets, qui voulait imposer à notre catholique Comtat la réforme de Calvin, au moyen du pillage, de l'incendie et des plus affreux supplices, envoya à Bedoin son lieutenant Moureaux. Le village fut saccagé, le monastère des Bénédictins usé, le château détruit, l'église ruinée, et les saintes reliques du Confesseur de la foi, du glorieux patron de Bedoin, furent jetées dans un immense brasier. Mais chose étonnante ! au même instant, un vent terrible se déchaîna des hauteurs du Mont-Ventoux, des nuages noirs s'amoncelèrent sur l'horizon comme une menace, des tourbillons furieux déracinaient les arbres. Au milieu de cette tempête, un autre prodige plus surprenant encore vint glacer d'épouvante les sacrilèges incenseurs des saintes reliques : « On jeta par plusieurs fois la crosse de Monsieur Saint Antonin dans le feu, laquelle n'estoit

pas plustost dans le feu, qu'elle sortoit dehors. Cela arriva cinq ou six fois. » Quatre octogénaires, témoins oculaires de l'événement, déposèrent de ce fait devant la commission d'enquête établie en 1624, par M^{re} Cosme Bardi, ainsi que nous l'avons relaté plus haut.

Et ces mêmes protestants, profanateurs sacrilèges des saintes créées reliques qu'animaient durant leur vie l'amour de Dieu et la dilection du prochain, ces mêmes protestants que Dieu en punition de leur orgueil et de leur endurcissement, livra aux honteuses contradictions d'un esprit rebelle, ces mêmes protestants tombent dans le fétichisme le plus dégradant fait de reliques. On sait que le rocher où abordèrent les disciples de Robert Brown, les puritains d'Angleterre, est aujourd'hui, dans les États-Unis, l'objet d'un culte véritable : on emporte des fragments, que l'on conserve religieusement dans le sein des familles. (Voir *de la Démocratie en Amérique*, par M. Alexis de Tocqueville.)

L'ouragan qui vint prouver à ces impies que Dieu venge l'outrage fait aux restes vénérables de son Serviteur, détourna du projet qu'ils avaient formé d'aller détruire la chapelle de la Sainte-Croix, élevée en 1513 sur le point culminant du Mont-Ventoux, par Pierre Valetari, le prédécesseur du grand Cardinal Sadolet sur le Siège épiscopal de Carpentras.

(L'ABBÉ ANDRÉ.)

SAINT LIDOIRE,

ÉVÊQUE DE TOURS.

On sait que l'église de Tours fut fondée par saint Gatien, qui vint prêcher la foi dans les Gaules au premier siècle, et qui honore le 18 décembre. Après la mort de ce Saint, qui la gouverna vingt-neuf ans, elle resta longtemps sans pasteur. Sidoire, né dans la ville de Tours, fut choisi dans le iv^e siècle pour remplir le siège vacant. Il fut, au rapport de saint Lidoire de Tours, un Évêque d'une piété singulière, et vraiment animé de l'esprit des Apôtres. Il bâtit la première église de

sa ville épiscopale. Il mourut en 371, après avoir gagné un peuple nombreux à Jésus-Christ. Son épiscopat fut de trente-trois ans. Baillet et les Bollandistes se sont trompés, en prétendant qu'on l'enterra dans l'église qu'il avait fait bâtir dans sa ville, laquelle porta longtemps son nom, et est présentement une chapelle de la cathédrale. Lebœuf prouve qu'il fut enterré dans une basilique, située hors de la ville, qui avait été la maison d'un sénateur. Mais il n'en est pas moins vrai que ses Reliques furent depuis portées dans la cathédrale. Dans le *vi*^e siècle, les Gaulois n'enterraient point dans les villes; et si on s'écartait quelquefois de cette loi générale, ce n'était qu'en faveur de ceux qui s'étaient distingués par leur sainteté. On ne cessa de l'observer que dans le *v*^e siècle. Saint Pernet, sixième Évêque de Tours, institua des vigiles pour la fête de saint Lidoire, qui est appelé *Lictor* dans les additions faites au Martyrologe de Bède. Notre Saint est nommé sous le 13 de septembre, dans Molan et dans le Martyrologe gallican.

SAINT MAURILLE,

ÉVÊQUE D'ANGERS.

Maurille, né en Italie, fut attiré en France par la réputation de saint Martin. Voulant voir ce grand Évêque, il gagna la Touraine vers l'an 375, et devint un de ses disciples. Il resta attaché à saint Martin jusqu'à son glorieux trépas : il avait eu le bonheur d'être par lui ordonné prêtre. Après sa mort, Maurille se retira dans l'Anjou, où Prosper, évêque d'Angers, le nomma curé de la ville de Chalonne; et à sa mort, en 406, il désigna pour être son successeur. Maurille fut donc élu évêque d'Angers; il gouverna plus de trente ans, dignement et saintement son diocèse, et fut appelé à Dieu le 13 septembre l'an 437.

SAINT NECTAIRE,

ÉVÊQUE D'AUTUN.

Saint Nectaire occupa le siège d'Autun après la mort de saint Agrippin ou de saint Évence. Il illustra son entrée dans l'épiscopat par le choix qu'il fit de saint Germain pour diriger le monastère de Saint-Symphorien. Mais il l'eût déshonoré s'il était vrai que, cédant trop facilement aux plaintes des Religieux qui accusaient ce saint abbé de dissiper les biens du monastère, il eût emprisonné un homme si célèbre par sa sainteté et ses miracles. Il est certain que saint Germain, persuadé que les revenus destinés à la nourriture des moines devaient servir aussi au soulagement des pauvres, faisait ceux-ci de grandes largesses. Mais Dieu lui-même bénissait sa charité, et venait à son secours dans les occasions où le nécessaire paraissait manquer à ses Religieux. Un Pontife aussi prudent que saint Nectaire ne pouvait l'ignorer, et cet acte de rigueur paraît avoir été ajouté à la vie de saint Germain dans des manuscrits infidèles.

Les corps de saint Nazaire et de saint Celse, martyrs de Milan, découverts miraculeusement par saint Ambroise, étaient devenus l'objet d'un célèbre pèlerinage. La cathédrale d'Autun, nouvellement érigée, était placée sous leur invocation. Saint Nectaire entreprit le voyage de Milan pour honorer les précieuses Reliques des patrons de son église. Il désirait en rapporter quelques ossements ; mais l'usage de diviser les corps saints étant alors très-rare, on se contenta de lui donner un linge teint de leur sang.

Pendant son séjour à Milan, saint Nectaire se lia avec un homme pieux nommé *Emanus* et le ramena avec lui à Autun. Ensuite il assista, l'an 549, au cinquième Concile d'Orléans auquel se trouvèrent soixante-onze Archevêques ou Evêques des Gaules. Il y fut accompagné par saint Germain de Paris qui était encore alors abbé de Saint-Symphorien. Ce Concile condamna les trois chapitres, les hérésies de Nestorius et d'E-

tichès, et fit plusieurs canons disciplinaires. Saint Nectaire les souscrivit en ces termes : *In Christi nomine, Nectarius, episcopus Ecclesiæ Augustidunensis, subscripsi*. Il ne survécut pas longtemps à ce Concile et mourut vers l'an 550.

SAINT EULOGE,

PATRIARCHE D'ALEXANDRIE.

Saint Euloge était syrien de naissance. Etant encore jeune, il embrassa la vie monastique dans sa patrie. Les eutychiens, comme il arrive toujours à ceux qui ont abandonné le centre de l'union, se trouvaient alors divisés en plusieurs sectes. La fureur et l'animosité de leurs contestations avaient jeté les Églises de Syrie et d'Égypte dans la plus grande confusion, et la plupart des moines syriens étaient devenus fameux par la corruption de leurs mœurs et par leur attachement à l'hérésie. Euloge apprit de leur chute à veiller sur lui-même, et il ne se distingua pas moins par l'innocence de sa vie, que par la pureté de sa doctrine.

Après avoir acquis une grande connaissance des belles lettres, il se mit à étudier la théologie dans les vraies sources de cette science, dans l'Écriture, dans les Conciles et dans les ouvrages des Pères. Comme il joignait à une application infatigable un esprit pénétrant, une conception vive et un jugement solide, ses progrès furent très-rapides. Il fut bientôt en état de combattre pour la vérité, il mérita d'être compté parmi les Grégoire le Grand et les Eutychius. Il devint, en un mot, une des plus brillantes lumières de l'Église, dans le siècle où il vécut. Sa science reçut un nouvel éclat de son humilité, ainsi que de son amour pour la pénitence et pour la prière.

Les besoins de l'Église le firent tirer de sa solitude ; et il fut fait prêtre par saint Anastase, patriarche d'Antioche qui mourut en 598, et qui fut remplacé par Anastase le Jeune. Tant qu'Euloge demeura dans cette ville, il fut toujours étroitement

lié avec saint Eutychius, patriarche de Constantinople, et il se réunit avec lui contre les ennemis de la vérité.

Tibère-Constantin, prince vertueux, n'eut pas plutôt été élevé à l'empire, qu'il s'occupa des moyens de réparer les maux que Justinien et Justin le Jeune, ses prédécesseurs, avaient faits à l'Église et à l'état. Il ouvrit ses trésors pour assister tous ceux de ses sujets qui étaient dans le besoin. Son zèle pour l'orthodoxie lui faisait chercher de bons Pasteurs pour les églises particulières qui avaient le plus souffert des ravages de l'eutychianisme. Ce fut ce qui le détermina à demander que l'on donnât saint Euloge pour successeur à Jean, patriarche d'Alexandrie. On le sacra sur la fin de l'année 583.

Ayant été obligé de faire un voyage à Constantinople, environ deux ans après son installation, il y trouva saint Grégoire le Grand, et se lia avec lui d'une amitié fort étroite. Ils n'eurent plus tous deux, dans la suite, qu'un cœur et qu'une âme. Parmi les lettres de saint Grégoire, il y en a plusieurs qui sont adressées au saint Patriarche. Celui-ci composa d'excellents ouvrages contre les acéphales et les autres sectes des eutychiens. On connaît aussi de lui onze discours, dont le neuvième est un éloge de la vie monastique, et six livres contre les novatiens d'Alexandrie, dans le premier desquels il est prouvé qu'on doit honorer les Martyrs. Il ne nous reste plus de ces ouvrages, que des fragments qui nous ont été conservés par Photius. Saint Euloge composa encore un autre traité, dont Photius ne parle point. Il s'y proposait de réfuter les agnoètes, secte d'eutychiens, qui soutenaient que Jésus-Christ, comme homme, ignorait plusieurs choses, et notamment le jour du jugement. Saint Grégoire le Grand, que l'auteur avait prié d'examiner cet ouvrage, le lui renvoya, en lui marquant qu'il n'y avait rien trouvé que d'admirable. Le saint Patriarche d'Alexandrie mourut en 606 ou en 608.

SAINT AMÉ OU AIMÉ,

ÉVÊQUE DE SION.

Dieu fit naître saint Amat, vulgairement appelé saint Amé et saint Aimé, dans une famille pieuse et favorisée des biens de la fortune. Formé à la vertu dès sa jeunesse, l'étude des lettres humaines, à laquelle on l'appliqua pendant quelque temps, ne lui fut pas préjudiciable. Il mit des bornes à sa curiosité, de peur qu'elle ne l'égarât, et il pratiqua à la lettre ce que dit saint Jérôme, qu'il ne faut point apprendre ce qu'on ne peut savoir sans danger. Il n'y eut que dans la science des Saints qu'il voulut tout approfondir. S'appliquant à cette étude avec un cœur humble et pur, il en retira un mépris sincère pour le monde et un désir ardent du Ciel. Telles étaient ses dispositions, lorsqu'il entra dans l'état ecclésiastique, non que lui-même s'en jugeât digne (qui pourrait avoir cette présomption?) mais parce qu'il crut qu'il y serait à couvert des dangers que l'on court dans le monde. Il considérait qu'un ecclésiastique peut garder la retraite et se dispenser de suivre les vains usages du siècle, sans qu'on y trouve à redire. Animé du désir d'une haute perfection, il se retira plus tard dans le monastère d'Agaune.

Le clergé et le peuple, témoins de ses progrès et édifiés de son zèle, le placèrent, vers l'an 660, sur le siège épiscopal de Sion, malgré tous les efforts qu'il fit pour en être dispensé. La vocation du Ciel était trop bien marquée; Amé aurait pu craindre de devenir rebelle aux ordres de Dieu, en voulant lui plaire par une humilité excessive, qui dès lors eût cessé d'être une véritable humilité, s'il eût persisté davantage dans son refus. Devenu le chef du troupeau, il le conduisit avec sagesse et le garantit, par ses soins vigilants, contre les vices qui corrompent le cœur et contre l'hérésie qui séduit l'esprit. Il prêcha, il instruisit, il eut soin des malheureux et les soulagea; il fut, en un mot, un saint Pasteur, et il sanctifia tous ceux qui étaient sous sa conduite.

Il y avait près de cinq ans qu'il gouvernait en paix son Église, lorsque de graves tribulations vinrent l'éprouver. L'ennemi qui ne se fatigue jamais suscita contre lui quelques-uns de ces hommes qui ne peuvent souffrir dans les autres le bien qu'ils n'ont pas le courage de faire eux-mêmes. Ils l'accusèrent de torts imaginés auprès de Thierry III, fils de Clovis II, monarque fainéant qui avait Ébroïn pour maire du palais. Le roi n'informa point sur les rapports qu'on lui faisait contre le saint Prélat. Conduit par Ébroïn qui persécutait les Saints, il exila Amé à Péronne, dans le monastère de saint Fursy. Saint Ultan alors en était abbé ; il ne tarda guère à reconnaître le mérite de son prisonnier ; il l'honora comme un serviteur de Dieu qui souffrait persécution pour la justice, et il aurait adouci encore plus les peines de son bannissement, si Amé n'avait voulu faire servir sa disgrâce à la pénitence, dans laquelle il se proposait de passer le reste de ses jours.

Il y avait environ douze ans qu'il était à Péronne, lorsque le roi Thierry l'en fit sortir, non pour le rendre à son peuple (ce prince ne voulait pas éloigner celui qui le gouvernait alors) mais pour l'envoyer au monastère de Breuil ou de Merville au diocèse de Téroüane, en Flandre. Mauron, qui en était le fondateur, et qui avait été abbé de saint Fursy après saint Ultan, fut ravi de posséder encore le saint Prélat ; et, soit qu'il en eût obtenu le consentement du Roi, soit de son propre mouvement, il lui laissa le gouvernement de ce nouveau monastère. Amé prit grand soin des âmes confiées à sa vigilance et il s'efforça, par son exemple et par ses discours, de les porter à la pratique de l'humilité et de la simplicité évangélique. Quand il avait donné ordre à tout, il se retirait dans une cellule voisine de l'église, et s'y livrait à la contemplation avec une telle ardeur, qu'il semblait n'être plus sur la terre, mais dans le céleste séjour. Il demeura quatre ans parmi ces Religieux et les quitta ensuite pour être dans le Ciel leur intercesseur, comme il avait été leur père et leur médiateur sur la terre.

Il mourut en l'an 690 et fut enterré dans l'église de Breuil.

Thierry, débarrassé d'Ébroïn, reconnut qu'il avait été trompé au sujet du saint Prélat ; pour réparer, en quelque sorte, l'injustice avec laquelle il l'avait traité, il fit plusieurs donations importantes au monastère de Breuil : faible réparation de l'inique traitement qu'il avait fait souffrir à un saint Évêque.

SAINT AMET,

PREMIER ABBÉ DE REMIREMONT.

Saint Amet (Amatus) précéda dans la vie saint Amé. Né dans la seconde moitié du vi^e siècle, il sortait d'une famille distinguée établie près de Grenoble; il se retira, étant encore fort jeune, dans le monastère d'Agaune, dont il fut l'exemple par la pratique des plus sublimes vertus. Il alla depuis à Luxeuil avec saint Romaric. On l'en tira en 620, pour le faire abbé de Remiremont, dignité qu'il n'accepta que par obéissance. Sa fidélité à la grâce et son zèle pour la perfection avaient quelque chose d'admirable. L'uniformité de la vie religieuse ne devenait point pour lui un principe de relâchement ; sa ferveur, au contraire, croissait de jour en jour, ce qui donnait un nouveau degré de mérite à tous ses exercices. Il alla mourir de l'éternité bienheureuse vers l'an 627. On garde ses reliques à Remiremont, dans le diocèse de Toul.

SAINT COLOMBIN,

ABBÉ DE LURE.

Saint Colombin, enfant de l'Irlande, fut un des douze religieux que saint Colomban amena en France aux dernières années du vi^e siècle, et qui fondèrent chez nous plusieurs monastères. Saint Colombin était le filleul de saint Déicole, qu'on appelait aussi par abréviation saint Déil. Saint Déil emmena avec lui Colombin lorsqu'il s'en alla former une maison de prières dans la Franche-Comté. Elle s'appela Lure, et elle est devenue une ville du département de la Haute-Saône. Saint Déil ou Déicole établit en 610 l'abbaye de Lure ; mais dix ans

après, en 620, il en remit la direction à Colombin, son élève, et on ne sait pas exactement combien d'années il la gouverna. Ce saint abbé est fêté le 13 septembre.

SAINTE LUCIE D'ÉCOSSE,

VIERGE.

On dit que cette Sainte était fille d'un roi des Écossais, et qu'elle passa en France pour y servir Dieu, dans l'obscurité de la retraite. Elle fixa sa demeure dans un lieu solitaire du village de Sampigny, sur la rive septentrionale de la Meuse, au diocèse de Verdun. Elle y vécut dans la pratique des plus sublimes vertus, jusqu'à l'an 1090, qu'elle alla dans le Ciel jouir de la bienheureuse immortalité. On l'enterra dans une église qu'elle avait elle-même fondée, sur le haut d'une montagne, auprès de sa cellule.

Henri, dit de Blois, ou de Winchester, frère d'Étienne, roi d'Angleterre, et neveu de l'impératrice Mathilde, ayant été élevé sur le Siège épiscopal de Verdun, mit la servante de Dieu au nombre des Saintes. On gardait ses reliques dans l'église du mont Sainte-Lucie pendant l'été, et dans l'église paroissiale de Sampigny pendant l'hiver. Elle est patronne titulaire des deux églises. La première, qui appartenait aux Minimes, fut fondée sous l'invocation de la Sainte, en 1625, par le prince de Phalsbourg, de la maison de Guise, et par sa femme, qui était sœur de Charles IV, duc de Lorraine. La chasse de sainte Lucie attire beaucoup de pèlerins du voisinage. Elle fut visitée, en 1609, par la duchesse de Lorraine, de la maison de Mantoue, et, en 1632, par Louis XIII, roi de France, qui était alors occupé au siège de Saint-Mihiel en Lorraine.

SAINT FRÉDÉRIC,

CURÉ EN FLANDRE.

Saint Frédéric ou Flédéric, comme l'écrivent plusieurs hagiographes, naquit dans les environs de la ville de Paris.

C'est du moins l'opinion la plus généralement adoptée. Dès ses premières années, il fut appliqué à l'étude des lettres dans lesquelles il fit de rapides progrès. Son avancement dans la vertu n'était pas moins admirable, et à voir l'ardeur avec laquelle il se portait aux œuvres de piété et de religion, on pouvait juger qu'il serait un jour un grand serviteur de Dieu.

Des circonstances inconnues amenèrent plus tard le vertueux Frédéric dans ces contrées, où on le voit desservir la paroisse de Vlinderze, près d'Alost, dans l'ancien diocèse de Cambrai¹. Il déploya, dans l'accomplissement des devoirs de sa charge, toutes les qualités d'un bon et saint pasteur. Attentif à instruire son troupeau des importantes vérités de la religion et des obligations qu'elle impose, il ne l'était pas moins à retracer dans sa conduite toutes les vertus de Jésus-Christ, le Pasteur des pasteurs. Comme lui il travaillait à répandre partout l'esprit de charité, de concorde et de bienveillance mutuelle. Il ne pouvait, sans une vive douleur, apprendre que des haines et des divisions avaient éclaté entre quelques-uns de ses enfants spirituels, et il faisait pour les réconcilier tout ce qu'on peut attendre d'un digne Ministre de Jésus-Christ. Toute la vie de ce saint prêtre se consuma dans les obscures et pénibles fonctions de son ministère pastoral, que Dieu daigna combler de ses bénédictions. Le vénérable Frédéric était parvenu à une extrême vieillesse, lorsque, « déjà illustre par ses vertus et ses miracles, il rendit, plein de joie, à son Dieu, une vie qu'il avait consumée au service de l'église et de son troupeau. » C'était au xi^e siècle.

Un grand nombre de malades, et de sourds surtout, ont recouvré leur guérison par son intercession. Ces prodiges multipliés ont attiré de tout temps les populations voisines auprès de son tombeau, particulièrement le jour de septembre où l'on honore sa mémoire.

L'an 1545, Martin Cuper, évêque suffragant de Cambrai

¹ Cette paroisse appartient aujourd'hui au diocèse de Malines.

sous l'administration de Monseigneur Robert de Croy, fut prié de consacrer un autel dédié à saint Frédéric, et de lui assigner un jour de fête, et une procession annuelle le dimanche qui suit la solennité des Apôtres saint Pierre et saint Paul. Quant à l'autel, il fut consacré la veille de l'exaltation de la sainte Croix, 13 septembre, et ce jour fut désigné pour la célébration de la fête du Saint dans la paroisse.

Saint Frédéric est représenté partout, sur l'autel, sur la châsse qui renferme son corps, et sur les petits étendards ou images des pèlerins, avec le cortume sacerdotal, et tenant en main un calice et une hostie.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le 13 septembre on faisait dans la cathédrale de Tournai l'autel de la très-sainte Vierge, une offrande solennelle qu'un ancien historien rapporte ainsi : « Tous les ans à Tournai, le jour après Vêpres, la confrérie des jeunes Domicelles, les jeunes Bourgeois, et les trente-six doyens ou syndics, avec les sous-syndics des corps de métier de cette ville, partent de la maison de ville et vont en grand ordre et en grande pompe à la cathédrale; toutes sortes d'instruments de musique marchent à leur tête. Étant arrivés à la cathédrale, il font chacun leur offrande à la chapelle de la très-sainte Vierge. Cette confrérie des jeunes bourgeois de Tournai a été établie l'an 1240. »

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

A Alexandrie, fête de saint Philippe, père de sainte Eugénie vierge. Ce Saint, abandonnant la dignité de préfet de l'Égypte

1^o IDIBUS SEPTEMBRIS.

Alexandriæ natalis beati Philippi, patris sanctæ Eugeniæ Virginis. Hic dignitatem Præfecturæ Ægypti deserens, Baptismi gratiam assecutus est : qui in oratione constitutum jussit Terentius Præfectus ejus successor gladio judicari. — Item sanctorum Martyrum Macrobii et Juliani, qui sub Licinio p.

reçut la grâce du Baptême. Son successeur, le préfet Térrence, lui fit percer la gorge d'un coup d'épée pendant qu'il était en prières.

En la même ville, saint Macrobe et saint Julien, martyrs, qui souffrirent sous Licinius.

Le même jour, saint Ligoire, martyr, qui, demeurant dans un ermitage, fut tué par les païens pour la foi de Jésus-Christ.

A Alexandrie, saint Euloge, évêque, célèbre par sa doctrine et sa sainteté.

A Angers en France, saint Maurille évêque, qui brilla par des miracles innombrables.

A Sens, saint Amé, évêque et confesseur.

Le même jour, saint Vénère, confesseur, homme d'une sainteté admirable, qui mena la vie érémitique dans l'île de Palmaria.

Au monastère de Remiremont en France, saint Amet, prêtre et abbé, illustre par son abstinence et le don des miracles.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Théodule, évêque et martyr à Alexandrie.

Saint Barsenoré, abbé de la Croix en Normandie. Ses reliques sont honorées à Fécamp.

Saint Dagan, évêque irlandais au VII^e siècle.

Saint Secondin et saint Félicissime, martyrs dans la Pouille.

Sainte Héraclie, honorée en Egypte.

La Bienheureuse Marguerite Fontacra, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique.

sancti. — Eodem die sancti Ligorii Martyris, qui in eremo degens, a Gentilibus ob Christi fidem necatus est. — Alexandriæ sancti Eulogii Episcopi, doctrina et sanctitate celebris. — Andegavi in Gallia sancti Maurilii Episcopi, qui innumeris miraculis claruit. — Apud Senonas sancti Amati Episcopi et Confessoris — Ipso die sancti Venerii Confessoris, admirandæ sanctitatis viri, qui in insula Palmaria vitam eremiticam duxit. — In monasterio Romarico in Gallia sancti Amati Presbyteri et Abbatis, abstinencia et miraculorum gratia illustris.

Saint Maur, évêque de Plaisance au v^e siècle, dont le corps est honoré à Saint-Savin dans la même ville.

Le Bienheureux Teuton, abbé de Saint-Maur près Paris illustre par sa grande sainteté.

Saint Lucas, moine de l'Ordre de saint Basile, dans la Basilicate.

Martyrologe de la dernière persécution.

Hubert-Jean-Laurent de la Rocherie, chanoine à Dorat dans le diocèse de Limoges, refusa le serment schismatique condamné à la déportation, il fut conduit à Rochefort, là embarqué au printemps de 1794, mort dans le navire-prison, le 13 septembre 1794.

Joseph Lemoine, prêtre et religieux du Tiers-Ordre de Saint François au diocèse de Toul, repoussa le serment schismatique, fut déporté, et mourut à Rochefort le même jour, à 53 ans.

QUATORZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

L'Exaltation de la sainte Croix. — Les Bienheureuses Colombe, Materne et Périne, vierges et martyres. — Saint Évergile, évêque de Cologne. — Saint Austrulfe, abbé. — Saint Odilard, évêque de Nantes. — Le Bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, instituteur de l'Ordre des Carmes, martyr. — Sainte Nothburge, vierge. — Les Bienheureux Herman, Othon et Dégenhard, solitaires en Bavière. — Le Vénérable Père Pierre d'Alcala, vicaire apostolique en Chine. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX.

On a fêté le 3 mai la découverte de la sainte Croix par sainte Hélène : on fête le 14 septembre son exaltation, dont nous devons donner ici l'histoire.

Au commencement du vi^e siècle Phocas assassina l'empereur Maurice, et se mit sur son trône. Il régna huit ans, chargé de crimes odieux. Mais à son tour, il fut massacré avec ses enfants, lorsqu'en 610 Héraclius fut élevé à l'empire. Chosroès, roi de Perse, qui avait fait amitié avec l'empereur Maurice, et qui voulait venger sa mort, dévastait diverses provinces de l'Empire. Il avait saccagé la Mésopotamie et une partie de la Syrie. Héraclius lui envoya demander la paix en offrant de lui payer un tribut. Chosroès ne voulut pas même recevoir ses ambassadeurs ; il prit successivement les villes d'Édesse, d'Apamée, de Césarée en Cappadoce, de Damas et de Jérusalem.

On ne peut se figurer, dit Godescard, toutes les horreurs qu'il commit dans cette dernière ville. Une grande multitude de clercs, de moines, de religieuses et de vierges furent cruellement massacrés. La plupart des Chrétiens furent vendus comme esclaves aux Juifs, et plusieurs d'entre eux périrent.

au milieu des supplices. Les Perses brûlèrent les églises même celle du Sépulcre, et enlevèrent les richesses, qui consistaient surtout en vases précieux et en reliques. Parmi ces reliques était la partie de la vraie Croix, que sainte Hélène avait laissée à Jérusalem. Le patrice Nicéas sauva, par le moyen d'un des amis de Sarbazara, général des Perses, l'éponge avec laquelle on avait présenté du vinaigre au Sauveur, et la lance avec laquelle on avait percé son côté. Ces deux reliques furent envoyées à Constantinople. Le 14 septembre de la même année 614, on exposa la sainte éponge dans la grande église de cette ville. La sainte Lance y fut déposée le samedi 26 octobre; les hommes et les femmes vinrent la vénérer séparément pendant quatre jours : deux pour les uns, deux pour les autres. Le patriarche Zacharie fut emmené captif en Perse avec un grand nombre d'autres Chrétiens. Durant son absence l'Abbé Modeste prit soin de ce qui restait de fidèles à Jérusalem; il rebâtit plusieurs des églises et des monastères qui avaient été détruits. Les Perses continuèrent leurs conquêtes ils prirent Alexandrie, ravagèrent toute l'Égypte et se rendirent maîtres de Carthage.

Tant de pertes engagèrent Héraclius à faire de nouvelles démarches pour obtenir la paix. Elles ne réussirent pas mieux que les premières. Chosroès répondit : « que les Romains n'avaient point de paix à attendre tant qu'ils regarderaient « comme Dieu un homme crucifié par d'autres hommes, et « qu'ils refuseraient d'adorer le soleil. » Héraclius mit toute son espérance en Jésus-Christ, dont la gloire était si indignement outragée; il emprunta l'or et l'argent que l'on pouvait trouver dans les églises, et leva une armée pour défendre ses sujets. Saës, lieutenant-général du roi de Perse, prit Ancyre, pillla la Galatie, puis s'étant avancé jusqu'à Chalcédoine, il offrit la paix. Héraclius accepta la négociation qui lui était proposée; mais le perfide Saës se saisit de ceux qu'on lui avait envoyés, les chargea de fers, et les emmena en Perse. A peine fut-il arrivé, que le roi son maître le fit écorcher vif, sous prétexte qu'il ne lui avait point amené Héraclius lui-même.

qu'il avait vu une fois, et par les présents duquel il s'était laissé gagner.

Héraclius, pour arracher les Perses du cœur de l'empire, résolut de porter la guerre dans leur pays. Il commença ses opérations par faire la paix avec le kan des Turcs-Avares, qui l'avaient attaqué du côté de la Thrace. Il marcha vers la Perse en 622, immédiatement après Pâques. En se mettant à la tête de son armée, il prit une image de Jésus-Christ, et promit à ses soldats de ne les point abandonner jusqu'à la mort. Il leur rappela que les Perses avaient dévasté les campagnes, désolé les villes, brûlé les églises, renversé les autels, et profané les lieux saints par des débauches horribles. La même année, il attaqua les Perses dans l'Arménie, et remporta la victoire. L'été suivant, il se rendit maître de la ville de Gazac, où il réduisit en cendres un temple magnifique, et le palais de Chosroès. Dans ce palais était une statue du roi, assis sous un dôme où étaient représentés le ciel, le soleil, la lune et les étoiles. Il y avait autour des Anges qui tenaient des sceptres à la main, et des machines dont le jeu imitait le bruit du tonnerre. L'empereur laissa son armée hiverner dans l'Albanie. La compassion lui fit rendre la liberté à cinquante mille prisonniers persans; il pourvut encore à leurs besoins. Cet acte d'humanité disposa les ennemis en sa faveur; ils faisaient des prières pour le succès de ses armes, afin qu'il pût délivrer la Perse d'un tyran que sa cruauté et ses exactions rendaient le fléau du genre humain. La victoire continua de marcher sous les drapeaux d'Héraclius dans les années 624 et 625.

Cependant Sarbazara, général des Perses, vint devant Chalcédoine, à la tête d'une armée nombreuse. Il était secondé par le perfide kan des Avares, qui, au mépris du traité de paix fait avec lui, attaqua Constantinople du côté de l'Europe. Les Chrétiens les repoussèrent au mois de juillet de l'année 626, et les tuèrent même l'un et l'autre pendant le désordre que la fuite avait mis dans leur armée. Cette délivrance, selon la chronique pascalle, Théophane, et surtout Cédrenus, fut regardée comme un miracle obtenu par l'intercession de la sainte Vierge.

Le 12 décembre de l'année suivante, Héraclius attaqua ses ennemis auprès des ruines de l'ancienne ville de Ninive, remporta sur eux une victoire complète, presque sans aucune perte de son côté. Rézastes, commandant des Perses, fut trouvé parmi les morts, ainsi qu'un grand nombre d'autres officiers de marque. Quoique Chosroès fût obligé de fuir de la ville, il refusait toujours d'entendre à aucune proposition de paix. Héraclius, le poursuivant sans cesse, brûla tous ses charioteaux. Souvent il renvoyait les prisonniers sans rançon, quoique le roi vaincu eût violé le droit des gens en se saisissant de la personne des ambassadeurs. Cette opiniâtreté de Chosroès à rejeter tous les moyens de paix, dans le temps même où Héraclius était maître de la plus grande partie de la Perse, aigrit extrêmement ses sujets, et Sarbazara ayant appris, auprès de Chalcédoine où il était, que sa mort avait été résolue, se révolta ouvertement, et se déclara pour les Romains. Chosroès, qui ne trouvait plus nulle part de sûreté, alla se renfermer avec ses femmes et ses enfants dans la ville de Séleucie sur le Tigre. Ayant été attaqué d'une dysenterie, il nomma pour lui succéder, Mardésanès ou Medarsès, qu'il avait eu d'une Sirem, celle de ses concubines qu'il aimait le plus. Mais pendant qu'il faisait les préparatifs nécessaires pour la cérémonie du couronnement. Siroès, son fils aîné, en appela de l'injustice qu'on lui faisait, au jugement de la noblesse. Il prit ensuite les armes, mit en liberté les prisonniers romains, et les renvoya à Héraclius. S'étant saisi de la personne de son père, il le chargea de fers, et le renferma dans une place qui avait été fortifiée depuis peu, afin qu'on pût y déposer avec sûreté les trésors du roi de Perse. Irrité de plus en plus de la fierté intraitable de son père, Siroès ne mit plus de bornes à la fureur dont il était animé; il ne lui faisait donner, pour sa subsistance, qu'une petite quantité de pain et d'eau, et lui disait qu'il n'avait qu'à manger l'or qu'il avait amassé par ses rapines. Il fit massacrer à ses yeux Mardésanès, qu'il avait eu dessein de se donner pour successeur, ainsi que ses autres enfants. Ce vieux roi termina sa misérable vie au bout de cin-

jours, pendant lesquels il souffrit tout ce qu'on peut imaginer de plus affreux. Ce fut ainsi que, par un juste jugement de Dieu, Chosroès II périt par les mains d'un fils barbare et dénature. Il avait lui-même trempé ses mains dans le sang d'Hormisdas, son père, et avait rempli de carnage, non-seulement la Perse, mais encore tout l'Orient, durant un règne de trente-cinq ans¹.

Siroès conclut une paix solide avec Héraclius, et mit en liberté tous les prisonniers romains, parmi lesquels était Zacharie, patriarche de Jérusalem. Il restitua les provinces enlevées aux Chrétiens, et rendit entr'autres dépouilles, la vraie Croix que Sarbazara avait portée en Perse quatorze ans auparavant, quand il prit Jérusalem. L'empereur emporta cette précieuse relique avec lui à Constantinople, où il fit son entrée avec la plus grande magnificence. Au commencement du printemps de l'année suivante, 629, il s'embarqua pour la Palestine, dans le dessein d'aller déposer la même relique à Jérusalem, et d'y rendre grâces à Dieu de ses victoires.

Il voulut porter la vraie Croix sur ses épaules en entrant dans la ville, et accompagner cette cérémonie de la pompe la plus éclatante ; mais il se sentit arrêté tout à coup, et dans l'impossibilité d'avancer. Le patriarche Zacharie, qui marchait à ses côtés, lui représenta que cette pompe ne s'accordait point avec l'état d'humiliation où était le Fils de Dieu, lorsqu'il porta sa Croix dans les rues de Jérusalem. « Vous portez, lui dit-il, vos ornements impériaux, et Jésus-Christ était pauvrement

¹ La Perse fut tellement affaiblie par les victoires d'Héraclius, qu'elle ne s'en releva jamais. En 632, les Sarrasins en firent la conquête, sous le calife Osman, après avoir vaincu et tué Hormisdas II, fils de Siroès, et le dernier roi de Perse de la famille des Artaxercides. Héraclius se fit admirer par sa valeur et sa piété, pendant les six années qu'il fit la guerre aux Perses ; mais il se laissa depuis amollir par la prospérité, et ternit l'éclat de sa gloire. Il n'eut point la force de s'opposer aux Sarrasins qui conquièrent toute l'Arabie, et firent des incursions dans la Syrie. En un mot, il devint un prince faible et digne de mépris. Il se déclara aussi en faveur de l'hérésie des monothélites. Dieu châtia souvent les peuples de l'Orient dans sa miséricorde ; après quoi, il les rétablissait dans leur premier état. Mais sa patience était lassée : il ne laissa plus agir que sa justice.

vêtu; votre tête est ceinte d'un diadème, et il était couronné d'épines; vous êtes chaussé, et il marchait nu-pieds.» Aussitôt l'empereur quitta ses vêtements précieux, sa couronne, sa chaussure, et suivit la procession avec un extérieur qui annonçait la pauvreté. On remit la Croix dans le lieu où elle avait été précédemment. Les Perses n'avaient point ouvert l'étui d'argent dans lequel elle était renfermée, comme on s'en assura par l'inspection des sceaux qui étaient entiers. On l'ouvrit alors, on vénéra la sainte relique, et on la fit voir au peuple assemblé. Nous apprenons des anciens auteurs que cette portion de la vraie Croix était composée de différents morceaux; et c'est pour cela qu'ils n'en parlent qu'au nombre pluriel. La cérémonie dont nous parlons se fit avec la plus grande piété, et il s'y opéra plusieurs guérisons miraculeuses. L'usage d'exposer cette sainte relique à la vénération des fidèles, longtemps avant qu'on l'eût retirée des mains des Perses, s'observait avec beaucoup de dévotion. On exposait de la même manière, la portion de la vraie Croix qui se gardait à Constantinople. On lit dans Constantin Porphyrogénète la description du pieux cérémonial que l'empereur, la cour, le clergé et le peuple observaient à la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, et en d'autres jours.

LES BIENHEUREUSES COLOMBE, MATERNE ET PÉRINE.

VIERGES ET MARTYRES.

On révere dans le diocèse de Poitiers trois saintes vierges connues sous les noms de Colombe, Materne et Périne. On sait qu'elles confessèrent glorieusement le nom de Jésus-Christ et que leur constance fut récompensée par la couronne du martyre. Mais on a très-peu de détails sur l'histoire de leur vie.

SAINT EVERGILE,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

S. Evergile (*Ebrigisilus*), fut élevé dans la science et dans la piété par saint Séverin, évêque de Cologne, qui l'ordonna prêtre et trouva en lui un puissant auxiliaire dans le gouvernement de son vaste diocèse. Aussi saint Séverin ayant quitté la terre en 403, Evergile fut aussitôt élu son successeur. Le clergé, comme le peuple se félicitaient de voir revivre en lui le Saint qu'il remplaçait. Il continua, comme son prédécesseur, les luttes entamées contre les invasions de l'arianisme et des autres hérésies. Il siégea avec la sagesse d'un père et le zèle d'un apôtre, visitant les paroisses, les hopitaux, les couvents et les prisons, béni et vénéré partout. Les abus disparaissaient; le clergé donnait des saints exemples. Il n'entreprenait rien et ne faisait rien sans s'être éclairé par la prière.

Un jour qu'après avoir visité un monastère de Tongres, il s'était retiré seul dans l'église où il sollicitait de Dieu la lumière sur un pieux projet qu'il méditait, il fut tout à coup cerné par des hérétiques, qui l'assassinèrent le 14 septembre de l'an 418. — Son corps est gardé dans une église de Cologne, où il a toujours été vénéré. On croit que ces meurtriers étaient des Ariens.

SAINT AUSTRULFE,

ABBÉ.

Austrulfe, fils d'une opulente et noble famille des environs de Courtray, eut le bonheur d'avoir des parents chrétiens qui le consacrèrent à Dieu dès qu'il vit le jour. Son père le fit élever dans la célèbre abbaye de Fontenelle, qu'il ne voulut pas quitter. Il y fit profession, et sa piété croissant en lui avec son amour de la paix, il devint Sous-Prieur, puis Abbé de Fontenelle. Il eut dans sa vieillesse le désir d'aller en pèlerin visiter à Rome les tombeaux des saints Apôtres. Il eut ce

bonheur. Mais comme il revenait de ce voyage, il tomba malade à quelques pas du monastère de saint Maurice, auprès d'Agaune. Il y mourut saintement le 14 septembre de l'an 755.

SAINT ODILARD,

ÉVÊQUE DE NANTES.

Le pieux Déomare, vingt-sixième évêque de Nantes, étant mort en 776, saint Odilard fut élu pour lui succéder. Il était aimé de Charlemagne, qui le chargea de plusieurs missions où il montra autant de lumières que de vertus. Il avait la surveillance des domaines que le souverain possédait dans la Bretagne, et il obtint de lui des dons importants pour le couvent de Prumières et à d'autres maisons de prières. Il occupa vingt-huit ans le siège de Nantes, et mourut en l'an 804, illustré par sa science, sa justice et sa sainteté.

LE BIENHEUREUX ALBERT,

PATRIARCHE DE JÉRUSALEM, INSTITUTEUR DE L'ORDRE DES CARMES, MARTYR.

Au commencement du ^{xiii}e siècle, les pauvres Chrétiens de l'Égypte étaient unis de communion avec l'Église romaine. Outre les Chrétiens du pays, il y avait dans Alexandrie et au Caire beaucoup de Chrétiens captifs tombés entre les mains des infidèles pendant les guerres saintes. Ils étaient traités plus durement que les esclaves ordinaires dont ils enviaient le sort. Ils n'avaient qu'un vieux prêtre pour leur administrer les secours de la Religion, ils prièrent le Patriarche d'Alexandrie d'ordonner diacre l'un d'entre eux, afin d'aider le prêtre infirme. Le Patriarche n'osa le faire sans la permission du Pape. Il écrivit donc, ainsi que les captifs, à Innocent III, pour lui exposer leur situation affligeante, le péril où plusieurs étaient exposés de perdre la foi, et ils le prièrent d'écrire aux rois, aux princes et aux chevaliers d'Orient, de procurer leur délivrance, soit par échange, soit autrement.

Le Pape leur répondit, au Patriarche et aux captifs, pendant le mois de janvier 1212. Il compatit vivement à leurs souffrances ; car nous pouvons dire avec l'Apôtre : Qui est celui qui devient infirme sans que je le devienne ? qui est celui qui est scandalisé sans que je brûle ? Mais j'espère aussi du Père des miséricordes, qui nous console dans toutes nos tribulations, que cette autre parole s'accomplira en vous : Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume du Ciel est à eux. Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Il les avertit toutefois, avec douleur et confusion, avoir entendu dire que quelques-uns d'entre eux commettaient des crimes capables non-seulement de détourner d'eux la miséricorde de Dieu et d'empêcher leur délivrance, mais de décrier la religion chrétienne parmi les infidèles. Il les adjure, par le jour du terrible jugement, de s'en abstenir de toute manière, afin que le saint nom du Seigneur ne soit point blasphémé parmi les nations. Du reste, il loue et félicite le Patriarche de sa charité paternelle ; non-seulement il lui permet, mais il le prie de leur ordonner un Diacre qui puisse les instruire et les consoler. Enfin il leur apprend les mesures que, de concert avec ses frères les Cardinaux, il vient de prendre pour procurer leur délivrance¹.

Le Pape écrivit effectivement à saint Albert, patriarche de Jérusalem, son Légat, et lui représenta surtout le péril d'apostasie où étaient ces captifs, par les tourments qu'on leur faisait endurer depuis longtemps pour cet effet, quoiqu'ils ne demandassent qu'à être traités comme les captifs infidèles, en rendant les mêmes services. Le Pape ordonna au Patriarche d'agir puissamment auprès des chevaliers du Temple et de l'Hôpital, des rois et des princes, pour travailler à cette bonne œuvre et obtenir la délivrance des Chrétiens captifs, par échange ou autrement, d'autant plus que c'était pour la foi chrétienne qu'ils avaient encouru la captivité, et qu'ils étaient comme les prisonniers du Christ, qui dira à ses fidèles au jour

¹ Innoc., l. XIV, *epist.* 146 et 148.

du jugement : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde, parce que j'étais en prison, et vous êtes venus à moi ; car chaque fois que vous l'avez fait à un des moindres de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. Au contraire, il dira aux réprouvés : Retirez-vous, maudits, allez au feu éternel, qui a été préparé au diable et à ses anges. Comme s'il disait manifestement : Quiconque aura délivré de prison l'un de mes fidèles, moi jé l'arracherai de l'enfer, pour qu'il ne soit pas éternellement tourmenté en enfer avec le diable et ses anges, mais qu'il se glorifie éternellement avec les Anges saints dans le royaume de Dieu. Le Pape rappelle au Patriarche que d'après les constitutions canoniques, on doit, pour racheter les captifs, vendre les biens de l'Église même, qu'il n'est pas permis d'aliéner dans d'autres cas. Combien donc ne seraient point coupables et inhumains ceux qui n'y contribueraient pas selon leur pouvoir. Il lui recommande de lui faire connaître ceux des chevaliers et des princes qui montreraient le plus de zèle à exécuter ses prières, afin qu'il pût à son tour les écouter plus favorablement dans leurs demandes¹.

Le Patriarche d'Alexandrie, dont on ne sait pas le nom, écrivit plusieurs fois à Innocent, témoignant dans ses lettres et par d'autres indices une grande dévotion pour l'Église romaine et pour la personne même du Pontife. Innocent lui répondit par une lettre pleine d'affection, où il le console et le félicite même, par les motifs les plus élevés, des maux qu'il endurait sous la domination des infidèles ; il l'invite à venir ou du moins à envoyer un député au Concile qui allait s'assembler à Rome, pour aviser au secours de la Terre-Sainte et à la réformation de l'Église ; enfin il se recommande instamment à ses prières².

Le bienheureux Patriarche de Jérusalem Albert était né d'une famille noble, dans le diocèse de Parme. Ayant été dès l'enfance destiné aux lettres, il fit de grands progrès dans la

¹ Innoc., l. XIV, *epist.* 147. — ² L. XVI, *epist.* 34.

arts libéraux et dans l'étude des lois ; mais il n'en faisait pas de moindres dans la piété. Jeune encore, il entra dans le monastère de Sainte-Croix de Mortare, chef d'une Congrégation de Chanoines réguliers ; où il s'instruisit dans la loi divine. A peine eut-il fait profession, qu'il fut élu Prieur de la communauté. Trois ans après, en 1183, il fut choisi pour occuper le Siège épiscopal de Bobio ; mais sa modestie lui fit imaginer mille difficultés qui servirent à prolonger la résistance qu'il apportait à son élection. Pendant ce temps, l'évêché de Vercell vint à vaquer, et comme il n'avait point encore été sacré évêque de Bobio, il fut contraint de l'accepter. Il gouverna cette église pendant vingt ans, avec une vigilance et une capacité extraordinaires. Il instruisit son peuple, autant par les exemples de sa vie que par ses discours. Il réforma les mœurs de son clergé et des autres diocésains ; plusieurs eurent honte de demeurer dans le désordre, voyant leur pasteur si humble, si sobre, si chaste, si sévère à lui-même, si charitable, si libéral, si compatissant envers tout le monde, particulièrement envers les pauvres, si assidu à tous les Offices divins, si appliqué à la prédication. Quoique sa principale sollicitude fût pour le bien spirituel de son Église, il ne laissa point de travailler aussi à lui procurer divers avantages temporels. Il la débarrassa de ses dettes, qui étaient grandes et fort onéreuses ; il augmenta ses revenus ; il l'orna de nouveaux édifices ; il défendit et affermit ses droits, et, comme il n'était pas moins habile jurisconsulte et canoniste que bon théologien, il ne poursuivit aucune cause dont il ne connût parfaitement la justice, et ses poursuites furent toujours couronnées de succès.

L'opinion que le public avait de sa prudence, de sa pénétration, de sa droiture et de son habileté dans les affaires, le fit choisir par le Pape Clément III et l'empereur Frédéric Barberousse, pour être l'arbitre de leurs différends. L'on ajoute même qu'il fut honoré du titre de prince de l'empire par Henri VI, successeur de Frédéric, qui, en sa considération, accorda aussi diverses faveurs à l'église de Vercell. Le Pape Clément III le combla aussi de bienfaits, et Innocent III l'em-

ploya dans plusieurs négociations importantes, notamment pour ménager une réconciliation entre les peuples de Parme et ceux de Plaisance, qui avaient pris les armes pour se détruire mutuellement. Telles étaient la science, les vertus et la réputation du saint Évêque de Vercell, lorsqu'il fut élu patriarche de Jérusalem, soit qu'on l'y connût uniquement par la renommée ou qu'il y eût été précédemment en pèlerinage.

Le patriarche Monaco, Florentin de naissance, homme savant et vertueux, auparavant archevêque de Césarée, étant mort au commencement de l'an 1203, le cardinal Soffred, qui venait d'arriver en Palestine comme Légat du Saint-Siège, fut élu patriarche de Jérusalem par le Clergé et le peuple, avec le consentement du roi et l'approbation des Évêques suffragants. On envoya des députés à Rome pour obtenir la confirmation du Pape et le pallium. Le Pape, en ayant délibéré, manda qu'on persuadât au Cardinal d'accepter, si l'on pouvait, mais qu'on ne l'y contraignît pas. Lui-même l'engagea par ses lettres à ne pas refuser le gouvernement d'une Église où le Seigneur lui-même a tant souffert. Le Cardinal, qui avait refusé d'abord, accepta sur les instances du Pape, et on a de lui une charte du 7 mai 1203, où il s'intitule humble patriarche de Jérusalem et indigne Légat du Siège apostolique ; mais il abdiqua bientôt après et obtint que l'on fit une nouvelle élection. Tous convinrent alors d'élire le Bienheureux Albert, évêque de Vercell.

Pour l'emmener d'Europe, on envoya des députés, dont le chef était Rainier, Florentin de naissance, qui avait été prieur du Saint-Sépulcre et qui l'était alors de Joppé. Il obtint le consentement du Pape, avec une lettre pour Albert, du 18 février 1204, où il dit : Le Prieur et les Chanoines du Saint-Sépulcre sont venus devant nous et nous ont représenté que notre bien-aimé Frère Soffred n'ayant pu être persuadé de consentir à son élection, ils se sont assemblés et vous ont élu unanimement pour patriarche. A quoi le roi de Jérusalem et les Archevêques ont consenti et nous ont supplié par leurs

lettres, non-seulement de vous induire, mais de vous contraindre à consentir à cette élection. Les deux Cardinaux-Légats, Soffred et Pierre, nous ont écrit la même chose. Enfin les Evêques suffragants de Jérusalem, qui prétendent avoir voix dans l'élection, ce qui leur est contesté par le Prieur et les Chanoines du Saint-Sépulcre, sont convenus, ainsi que le patriarche d'Antioche et les Evêques de sa province, pour leur part, de remettre leurs droits à deux personnes, lesquelles vous ont encore nommé pasteur de la même Eglise.

Dans le reste de la lettre, le Pape s'applique à persuader au Bienheureux Albert d'accepter cette dignité, nonobstant tous les travaux, les difficultés et les périls qui y étaient alors attachés, ou plutôt à cause de cela même. Il lui rappelle que, pour préparer la chute du genre humain, Jésus-Christ, tout Dieu qu'il était, s'est anéanti lui-même, a pris la forme de serviteur, a choisi Jérusalem pour y souffrir, obéissant à Dieu son Père jusqu'à la mort de la croix. Le serviteur ne serait-il donc pas bien ingrat et bien coupable, s'il refusait de souffrir pour son maître ce que son maître a souffert pour lui ? Innocent développe cette pensée avec une profonde pitié, comme un Saint. Ne dites pas, ajoute-t-il, que l'on vous appelle au gouvernement d'un diocèse dont vous ne pouvez maintenant prendre possession, parce que les ennemis en occupent presque toute l'étendue. Rappelez-vous comment Jacques, le frère du Seigneur, a reçu à gouverner cette même Jérusalem, non pas soumise, mais rebelle étant encore sous la puissance de ceux qui avaient crucifié le Seigneur hors de la ville, et qui depuis ont tué Jacques même près du temple.

D'ailleurs, vous en avez une partie, et vous avez proprement cette église ; car elle ne consiste point dans les lieux, mais dans les personnes, et ces personnes vous demandent, afin que vous travailliez à recouvrer les Saints Lieux. Or, quoique vous nous soyez fort nécessaire en Lombardie, comme un Prélat à qui nous confions avec sécurité nos pouvoirs dans les affaires difficiles, toutefois, la pressante nécessité, non-seulement de l'Eglise de Jérusalem, mais de tout l'Orient, nous

oblige à nous faire une espèce de violence, pour vous exhorter et vous conjurer d'accepter cette élection. Craignez de résister à la volonté de Dieu ; craignez que si, à votre refus, on mettait à cette place une personne indigne, il n'y eût sujet de vous l'imputer ; et ne craignez point de ne pas réussir. Dieu récompense le travail, plutôt que le succès. Ne vous obligez pas à user d'une plus grande sévérité pour vous faire obéir à nos ordres. Ce n'est pas à un honneur qu'on vous élève, mais à une charge pesante ; car aujourd'hui cette Eglise a plus de charge que d'honneurs. Et ne prétendez pas vous exercer sur l'exemple du cardinal Soffred ; peut-être a-t-il refusé, de peur qu'étant sur les lieux, il ne parût avoir procuré lui-même sa promotion et avoir agi par intérêt, en s'opposant comme il a fait à la nomination d'un sujet indigne.

Le Bienheureux Albert acquiesça humblement aux instances du Pape. Il vint à Rome, fut transféré au Siège patriarcal de Jérusalem, reçut non-seulement le pallium, mais encore l'autorité de Légat apostolique en Palestine pour quatre ans, comme le Pape le témoigne aux Prelats et à tous les fidèles du pays par une lettre du 16^me de juin de l'année suivante 1205. Albert retourna régler les affaires de l'Eglise de Verceil et pourvoir à un successeur, puis s'embarqua sur un vaisseau génois pour la Terre-Sainte, où il aborda l'an 1206.

Pendant que les révolutions politiques bouleversaient des empires, que les tremblements de terre renversaient des cités, que la peste et la famine décimaient des nations et des royaumes, de pauvres ermites vivaient tranquilles sur le mont Carmel. Cette montagne ou cette chaîne de montagnes, qui joint la Phénicie à la Palestine, offre naturellement des solitudes favorables à la contemplation. Elevé au-dessus de la terre et de la mer, au milieu d'empires, de royaumes, de nations et de peuples qui ne sont plus, inaccessible aux tempêtes des guerres humaines, le solitaire, du haut de ses rochers, du fond de ses grottes, contemple en sécurité les tempêtes fréquentes qui bouleversent la mer dans le lointain. C'est là que le Prophète Elie, avant d'être ravi au Ciel dans un char de feu, ai-

mait à se retirer pour échapper à la persécution d'Achab et de Jézabel, et s'entretenir avec Dieu seul. C'est là que son disciple, le Prophète Élisée, demeurait habituellement avec les enfants ou les disciples des Prophètes, véritables Cénobites de l'ancienne alliance.

Nous ne doutons pas que, dans d'autres temps, comme sous la persécution d'Antiochus, où les fidèles Israélites se sauvèrent dans les déserts et les montagnes en si grand nombre, le Carmel, déjà consacré par le souvenir d'Élie et d'Élisée, ne fût peuplé par de pieux anachorètes. Les assidéens, les esséniens, les thérapeutes et autres Religieux et Cénobites de l'Ancien Testament durent affectionner un lieu si propre à la vie contemplative. Comme ces diverses Congrégations juives disparaissent, du moins quant au nom, dès que paraît le Christianisme, on conclut avec raison qu'elles l'embrassèrent généralement toutes. Elles ont pu se perpétuer sous les noms chrétiens d'ascètes, de moines de solitaires et autres. Sous les persécutions des empereurs idolâtres, qui n'ont guère cessé pendant trois siècles, le Carmel dut servir d'asile aux Chrétiens fidèles, comme autrefois aux fidèles Israélites sous la persécution de Jézabel et d'Achab. Il dut en être de même à l'invasion du mahométisme, comme nous le voyons en grand dans les montagnes du Liban, où les Chrétiens réfugiés ont formé la nation des Maronites. Il est donc tout-à-fait vraisemblable que, depuis le Prophète Élie, la montagne du Carmel servit habituellement de retraite à de pieux solitaires.

Jean Phocas, Moine grec de l'île de Patmos, qui visita les Saints Lieux l'année 1185, finit ainsi la relation de son voyage : Sur le mont Carmel est la caverne d'Elie, où était autrefois un grand monastère, comme on le voit par les restes des bâtimens ; mais il a été ruiné par le temps et par les incursions des ennemis. Il y a quelques années qu'un Moine, prêtre et portant des cheveux blancs, vint de Calabre et s'établit en ce lieu par révélation du Prophète Élie. Il fit une petite clôture parmi les ruines du monastère, y bâtit une tour et une petite église, et assembla environ dix Frères, avec lesquels il habite

maintenant ce saint lieu¹. Ainsi parle Jean Phocas, témoin oculaire. Outre ces ermites qui habitaient la même caverne que le Prophète Elie, et qui prirent le nom de Carmélites ou de Carmes, il y avait en 1204, sur la même montagne du Carmel, mais en des endroits fertiles, trois monastères de Cénobites, qui avaient de grandes possessions, comme nous l'apprend le Moine Gunther, dans la relation du voyage de Martin abbé de Pairis, près de Bâle².

Le Bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem étant arrivé en Palestine, les ermites du mont Carmel, dont le nombre s'était sans doute augmenté depuis 1185, lui demandèrent une règle écrite adaptée au but de leur institution. Il la leur donna vers l'an 1209. Elle est en seize articles. Ils auront un Prieur choisi d'entre eux, par le consentement unanime de tous, ou du moins de la plus grande et de la plus saine partie. Chacun lui promettra obéissance et s'appliquera fidèlement à remplir sa promesse. Les Frères auront chacun des cellules séparées les unes des autres, que leur assignera le Prieur avec l'assentiment des autres Frères ou de la plus saine partie. Aucun ne pourra changer de cellule sans la permission du Prieur. La cellule du Prieur doit être à l'entrée de la clôture, afin qu'il aborde le premier ceux qui arrivent, et qu'il dispose à son gré de ce qui ensuite est à faire. Chacun demeurera dans sa cellule ou auprès, méditant jour et nuit la loi du Seigneur, et vaquant à leurs prières, à moins qu'ils ne soient légitimement occupés. Ceux qui savent lire diront les heures canoniales comme elles sont réglées par l'institution des saints Pères et l'usage approuvé de l'Eglise; les autres diront vingt-cinq *Pater* pour les nocturnes, cinquante les dimanches et jours de fêtes solennelles; sept pour les laudes, autant pour chaque heure, excepté pour les vêpres, où ils en diront quinze. Nul des Frères ne dira que quelque chose est à lui, mais tout sera commun entre vous. De ce que le Seigneur vous donnera, le Prieur fera distribuer à chacun ce qui lui est nécessaire, eu égard à l'âge et

¹ Leo Allat, *opusc.*, c. xxxi. — ² Canis, t. V, p. 387, in-4°.

aux besoins ; de sorte néanmoins que chacun restera dans sa cellule et y vivra isolément de ce qui lui aura été distribué. On construira un oratoire au milieu des cellules, où vous vous assemblerez chaque matin pour entendre la messe, autant qu'il se peut commodément. Les dimanches, ou même d'autres jours quand cela est nécessaire, vous traiterez de l'observation de la règle ; et si quelque Frère y est trouvé en faute, on le corrigera charitablement. Excepté les dimanches, vous jeûnerez tous les jours, depuis l'Exaltation de la sainte Croix, à moins que l'infirmité ou la faiblesse du corps, ou toute autre cause juste, ne vous persuade de rompre le jeûne ; car la nécessité n'a point de loi. Vous ne mangerez jamais de viande ; si ce n'est comme remède en cas de maladie.

Le douzième article exhorte les Frères à se revêtir des armes spirituelles qui leur sont proposées ; le treizième leur recommande le travail continuel ; le quatorzième leur impose un silence absolu, depuis les vêpres jusqu'à tierce du lendemain ; le quinzième exhorte le Prieur, qui s'appelait Brocard, à se rappeler toujours, lui et ses successeurs, ce que le Seigneur dit dans l'Evangile : Quiconque voudra être le plus grand parmi vous, sera votre ministre ; et quiconque voudra être le premier d'entre vous sera votre serviteur. Le seizième exhorte les Frères à honorer Jésus-Christ dans leur Prieur, et à se rappeler cette parole : Qui vous écoute m'écoute ; qui vous méprise me méprise. Le Bienheureux Albert ajoute en finissant : Si quelqu'un fait encore plus que cela, le Seigneur lui en donnera récompense ; mais cependant qu'il en use avec discrétion, car la discrétion doit modérer les vertus.

Telle fut l'origine de l'Ordre des Carmes, qui se répandit ensuite dans toute l'Eglise latine, qui produira Sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, et enverra au Ciel des vierges martyres pendant la révolution française.

Le Bienheureux Albert, dont les Carmes font la fête le 8 février, mourut le 14 septembre 1214. Il se disposait à venir au concile de Rome, mais il s'était vu obligé de reprendre de ses désordres un homme d'Ivrée en Lombardie. Au lieu de pro-

fléter de sa paternelle remontrance, le misérable le tua d'un coup de couteau, le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, au milieu d'une procession à Saint-Jean-d'Acre.

ROHRBACHER.

SAINTE NOTHBURGE,

VIERGE.

Dans le treizième et le quatorzième siècle, l'Allemagne vit une pauvre servante donner l'exemple des plus hautes vertus. Sainte Nothburge naquit au village de Rothembourg dans le Tyrol, l'an 1295, d'un pieux cultivateur. Elle avait à peine six ans, que déjà elle rompait avec les pauvres le pain que ses parents lui donnaient. A l'âge de dix-huit ans, elle entra au château de Rothembourg, en qualité de fille de cuisine, et mérita l'estime du comte Henri par ses belles qualités. Contente de peu, elle partageait avec les pauvres la nourriture qu'on lui faisait pour elle-même, et s'acquittait avec un soin religieux de son emploi. Après la mort de la mère du comte Henri, elle fut renvoyée du service, parce que l'épouse de ce jeune seigneur, femme avare et intéressée, prétendait qu'elle dissipait son bien. Cette dame tomba malade quelque temps après, et Nothburge, sans songer aux mauvais traitements qu'elle en avait reçus autrefois, alla la voir et lui prodigua tous les secours qui dépendaient d'elle. Elle l'assista au moment de la mort, et regagna ensuite ses travaux. Le comte Henri, revenu sur le compte de Nothburge, la fit rentrer au château et lui confia le soin de toute sa maison. La pieuse fille resta ainsi jusqu'à sa mort un modèle constant de toutes les vertus, alliant surtout deux choses si difficiles, le travail extérieur avec la contemplation des choses célestes. Elle reçut du Ciel des faveurs extraordinaires. Une cruelle maladie vint lui apprendre que sa dernière heure approchait ; alors, rassemblant ses forces, elle adressa au comte et à ses enfants une touchante allocution, en leur recommandant surtout le soin des pauvres. Elle s'endormit bientôt après dans la paix du Seigneur, le 14

14 SEPTEMBRE. — LES B. HERMAN, OTTON DÉGENHARD, ETC. 561

septembre 1313, jour de l'Exaltation de la sainte Croix, à l'âge de quarante-sept ans. Plusieurs miracles attestèrent sa sainteté. L'Eglise honore cette sainte fille le 14 et le 15 de septembre. Elle est une des patronnes du Tyrol, où on lui a dédié une magnifique église.

LES BIENHEUREUX HERMAN, OTTON ET DÉGENHARD,

SOLITAIRES EN BAVIÈRE.

Les Bienheureux Herman et Otton étaient frères. Ils prirent ensemble l'habit religieux au couvent de Niéder Altach, dans le diocèse de Cologne, en 1320. Mais ils n'y trouvèrent pas toute la ferveur qu'ils auraient désirée, et ils se décidèrent à quitter ce monastère, pour mener une vie entièrement solitaire. Herman se retira dans les environs de Zwischel, où il pratiqua toute sorte d'austérités et de pénitences. Bientôt usé par ses pieux excès, il mourut vers l'an 1326 ou 1327, et fut enterré devant la porte de l'église de Richnach, où l'on construisit dans la suite une chapelle en son honneur. Son frère Otton, qui s'était enfoncé dans d'épaisses forêts, fut rejoint là par un autre Saint qui avait pris le monde en horreur. C'était Dégenhard. Otton mourut en 1344. Dégenhard, resté seul lui survécut trente ans, et sortit de ce monde auprès de Pristenau, dans un âge très-avancé.

LE VÉNÉRABLE PÈRE PIERRE D'ALCALA,

VICAIRE APOSTOLIQUE EN CHINE.

Pierre d'Alcala, issu d'une ancienne famille de Grenade, naquit dans la capitale du royaume de ce nom, l'an 1641, sous le règne de Philippe IV. Il eût l'avantage de trouver plusieurs beaux exemples à imiter, dans l'histoire de ses ancêtres, dont quelques-uns s'étaient particulièrement distingués, par leur zèle pour la Religion, lorsque les Maures d'Afrique, devenus les maîtres d'une grande partie des provinces d'Espagne, s'efforçaient d'établir partout, avec leur injuste domination, les

erreurs de leur secte. Le père et la mère de notre Religieux vivaient aussi dans leur état, selon les règles de l'Évangile, et de la plus exacte probité. De plusieurs enfants, dont leur mariage avait été béni, l'un fut élevé à l'épiscopat; et un autre ayant précédé celui dont nous parlons, dans l'Ordre de Saint-Dominique, s'y était déjà rendu recommandable, autant par son érudition, que par sa piété.

L'éducation chrétienne, que Pierre d'Alcala reçut dans la maison paternelle, et ses inclinations naturelles faisaient espérer qu'il ne dégénérerait pas de la vertu de tant d'illustres parents : et on eut bientôt le plaisir de voir qu'il commençait à remplir toutes ces espérances. Ses premières années furent mises à profit ; il n'en perdit aucune partie dans de vains amusements : et les leçons de sagesse, qu'on se hâta de lui donner dès son enfance, devinrent pour lui autant de règles de conduite, dont il ne s'écarta jamais. Il était fort jeune, quand, pour se consacrer à Jésus-Christ, il prit l'habit de saint Dominique, dans le couvent de Grenade. Sa complexion paraissait extrêmement faible : et néanmoins le désir de la perfection lui donna assez de courage, pour ne pas craindre de s'engager dans une profession austère, et assez de forces pour remplir tous les devoirs d'un homme apostolique.

Particulièrement appelé aux fonctions du saint ministère, ce fut aussi vers cet objet qu'il dirigea d'abord ses vues. Ses premières pratiques de piété dans la retraite, et toutes ses études n'eurent point un autre but. Il ne lisait rien avec plus de satisfaction, que la sainte vie de ces fervents Religieux, qui, dans les derniers siècles, avaient porté la lumière de l'Évangile aux Gentils, dans les vastes régions de l'Orient. Les grands succès que la divine bonté avait souvent accordés à leur foi, le remplissaient de joie : mais il n'admirait pas moins leurs travaux, leurs combats, leurs souffrances, et leur zèle, toujours persévérant parmi les périls, et les persécutions. Il ne désirait rien avec plus d'ardeur, que de pouvoir marcher sur leurs traces, et de finir comme eux sa vie, ou par le martyre, ou du moins dans l'exercice de l'apostolat.

Ses vœux furent remplis. A peine ordonné prêtre, mais déjà rempli de l'esprit du Sacerdoce, il demanda avec humilité d'être mis au nombre des ministres de la parole, qu'on envoyait aux Philippines ; et il l'obtint. Il s'embarqua dans un port d'Espagne, avec trente-huit autres Religieux de son Ordre, destinés comme lui à travailler à la vigne du Seigneur, parmi les infidèles. Le trajet fut heureux : ils arrivèrent tous à Manille avant la fin d'août 1666. La première mission de Pierre d'Alcala lui ayant été assignée dans les mêmes îles, il n'y employa pas moins de quatorze années, à prêcher, instruire, catéchiser les Indiens ; appelant les infidèles à la connaissance de Jésus-Christ, et confirmant dans la foi ceux qui l'avaient déjà embrassée. Il parut que la main du Seigneur était avec lui, pour répandre l'Onction sur ses lèvres ; et toucher puissamment les cœurs, qu'il voulait faire entrer dans les voies du salut. Parmi tant de différents peuples, à qui le zèle missionnaire avait entrepris d'annoncer le royaume de Dieu, il eut toujours une admirable facilité à entendre, ou à parler lui-même leur langage ; et à se concilier leur affection.

C'était déjà beaucoup pour le succès de sa mission. Mais cela n'empêchait point qu'un aussi grand travail, qui l'obligeait de faire bien de pénibles voyages, par terre, et sur l'eau ne parût au-dessus de ses forces naturelles. Sa santé était peu affermie ; et sa vie fut exposée à différents dangers. Dans une occasion, il se vit au moment d'être englouti par un crocodile monstrueux qui courait sur lui. Les naturels du pays savent combien il est difficile de se dérober à la vitesse et à la voracité de cet animal amphibie, quand on a le malheur de le trouver sur ses pas. Mais Dieu réservait son serviteur à d'autres travaux, et il le conserva par un miracle de protection. Les plus grandes fatigues n'avaient pu ralentir la vivacité de son zèle. Le péril dont il avait été délivré, ne servit qu'à exciter dans son cœur de nouveaux sentiments de reconnaissance, en l'affermissant dans la pieuse résolution de travailler jusqu'à la mort.

La charité de Jésus-Christ, qui le pressait, lui faisait désirer de pénétrer dans la Chine, où une abondante moisson l'attendait. Il en avait souvent demandé la permission, sans avoir pu l'obtenir, parce que les îles, où il faisait toujours de grands fruits, paraissaient avoir besoin de la continuation de son ministère. Cependant les Supérieurs, qui pouvaient employer d'autres ouvriers évangéliques dans les Philippines, et qui craignaient de s'opposer peut-être à la volonté de Dieu, par un plus long refus, accordèrent enfin vers l'an 1689, la permission, que Pierre d'Alcala sollicitait depuis tant d'années. Le Père Jean de Polanco, profès de notre couvent de Valladolid, le même qui quatorze ans auparavant avait conduit les trente-neuf missionnaires à Manille, après avoir travaillé avec succès dans la Chine, était retourné en Espagne ; et ayant fait une seconde assemblée de plusieurs bons prédicateurs, il les avait encore amenés dans les Philippines. Entre ces nouveaux missionnaires, étaient les Pères Arcade du Rosaire, Pierre d'Alarçon, et Alphonse de Cordoue. Ce fut avec ces trois Religieux, que Pierre d'Alcala s'embarqua pour entrer dans l'empire de la Chine, par l'île Formose, qui n'est qu'à trente-quatre lieues de la province de Fokien, dont il faisait autrefois une partie. Les vents furent presque toujours contraires ; en sorte que le trajet qu'on fait ordinairement en moins de huit jours, ils ne purent le faire que dans vingt-quatre.

Le gouverneur de l'île les reçut d'abord avec quelque humanité. Quoiqu'il ne parût guère disposé à ouvrir son cœur aux vérités de l'Évangile, il ne laissait pas d'admirer la vie pénitente, et le désintéressement de ces étrangers, qui venaient de si loin, et s'exposaient à tant de fatigues, par le seul désir de faire connaître le vrai Dieu, et les voyages du salut. La curiosité attira bientôt les insulaires autour de nos missionnaires, qui commençaient à faire du fruit, lorsque les prêtres des idoles, ayant persuadé au gouvernement que ces Religieux n'étaient que des sorciers, qui par leurs discours enchanteurs, obligeaient les hommes de se faire Chrétiens, on leur laissa beaucoup moins de liberté qu'auparavant. On leur donna des

gardes, qui ne les perdaient point de vue ; mais on n'empêchait point les gens du pays de continuer à venir les voir, et les entendre. Quelques Chinois Chrétiens leur amenaient journellement des infidèles, dont plusieurs crurent en Jésus-Christ, et reçurent le Baptême.

La Providence ménagea aussi un événement, qui contribua à l'instruction, et au salut de plusieurs. Le vice-roi de Fokien ayant ordonné au gouverneur de l'île Formose de se rendre dans sa province, avec toutes les troupes qu'il pourrait amener, pour l'aider à secouer le joug des Tartares, les soldats qu'on avait donnés pour gardes à nos missionnaires, furent de ce nombre. Cela procura un peu plus de liberté, et aux prédicateurs pour exercer les fonctions apostoliques, et aux peuples, pour profiter de leurs instructions : le nombre de fidèles s'accrut considérablement. On rapporte que le Père Pierre d'Alcala, allant de village en village annoncer la parole de Dieu, rencontra sur un grand chemin, un échafaud fort élevé, où trois chinois condamnés comme criminels, et attachés avec plusieurs gros clous qui leur perçaient les pieds, les mains, et les bras, jetaient des cris affreux, au milieu d'un supplice qui, sans leur ôter la vie, leur faisait souffrir toutes les douleurs de la mort. Ils vivaient ainsi depuis plusieurs jours ; et les infidèles, qui environnaient l'échafaud, ne semblaient s'assembler en ce lieu, que pour insulter au désespoir de ces malheureux. Le zélé Missionnaire, sans prendre conseil que de la charité même, qui embrase son cœur, monte hardiment sur l'échafaud, mêle ses larmes avec celles de ces trois suppliciés ; et ayant un peu modéré leur impatience par ces témoignages d'une tendre compassion, il leur fait connaître Dieu, et son Fils Jésus-Christ, leur promet le pardon de leurs crimes et une vie éternellement heureuse, si, repentants de leurs péchés, ils se soumettent aux ordres de la Providence, et deviennent Chrétiens. La Grâce le faisait parler, la même Grâce prépara les cœurs des Chinois : ils demandèrent humblement le Baptême, et le reçurent avant que d'expirer.

Le retour du gouverneur dans l'île Formose ne permit pas

à nos Prédicateurs d'y continuer leur mission avec la même tranquillité. Pent-être y avaient-ils fait, dans l'espace de six mois, tout ce que le Seigneur voulait y opérer par leur ministère. Quoi qu'il en soit, ils poursuivirent leur route, et arrivèrent selon leur premier dessein dans le royaume de la Chine. Pierre d'Alcala se retira d'abord auprès des Religieux de son Ordre, dans la province de Fokien : où il vit avec plaisir les bénédictions que Dieu avait données à leurs travaux, dans le nombre, et la ferveur de ces nouveaux Chrétiens, à qui on avait enseigné toutes les vérités de notre sainte Religion, et qui en suivaient fidèlement les maximes dans la pratique. Il ne s'arrêta cependant auprès de quelques anciens Missionnaires, qu'autant de temps qu'il fallut pour s'instruire plus parfaitement de la langue Chinoise, des lois, des mœurs, des coutumes du pays, et de tout ce qui pouvait le mettre en état de travailler avec fruit. Après quoi, il passa seul dans la province de Chekiang, et, pendant les vingt-six années qu'il vécut encore, il ne cessa d'exercer les fonctions Apostoliques, dans différentes parties de ce grand Empire.

La vie très-exemplaire du serviteur de Dieu, ses prédications continuelles et ses vertus, surtout sa douceur, sa patience, sa charité toujours bienfaisante, lui concilièrent bientôt l'amour et la confiance des Chinois : et par ses infatigables travaux, il acquit en peu de temps un grand peuple à Jésus-Christ. La Chrétienté (ou la nouvelle Église) qu'il forma dans la province de Chekiang, et en particulier dans la ville de Lanki, où il faisait sa résidence ordinaire, ne fut guère moins nombreuse, ni moins florissante, que celle qu'on voyait depuis plusieurs années dans la province de Fokien. Tous ceux qu'il avait engendrés en Jésus-Christ par le Baptême, l'aimaient et l'honoraient comme leur père ; l'écoutaient comme leur Docteur, et le révéraient comme un Saint. Cette confiance augmenta encore beaucoup à l'occasion dont nous allons parler.

Une inondation extraordinaire et imprévue étant survenue à Lanki, plusieurs personnes y périrent, et un grand nombre de maisons furent entraînées par les torrents. Celle où se trou-

vait le Père d'Alcala, était exposée au même danger. Néanmoins plusieurs Chrétiens, les plus voisins, se hâtèrent de s'y retirer, croyant trouver leur sûreté auprès du Disciple de Jésus-Christ. Tout le bas étant déjà rempli d'eau, le Père et les Chinois qui étaient avec lui, montèrent au plus haut de la maison ; mais quelques précautions qu'ils prissent, la perte des uns et des autres paraissait inévitable, puisque la maison n'était ni plus élevée, ni plus solide, que celles qu'on voyait couler à droite et à gauche, et que l'impétuosité des torrents y était égale. Mais le serviteur de Dieu ne cessait de prier ; et ce fut à la vertu de sa prière qu'on attribua la conservation de la maison, et de tous ceux qui s'y étaient retirés, comme dans un asile.

La grande réputation du Père d'Alcala fit qu'on le choisit peu de temps après, pour Supérieur de tous les Religieux de son Ordre qui se trouvaient dans la Chine. Ce choix lui fut très-sensible, tant à cause de l'éloignement qu'il avait toujours eu, et des chargés, et de tout ce qui pouvait lui attirer quelque honneur, que parce que le soin de son troupeau lui tenait uniquement à cœur. Il fallut cependant se soumettre et s'éloigner pour un temps d'une mission qui lui était si chère, pour aller à Fokien, demeure ordinaire du Supérieur. Il continua dans cette province, les mêmes exercices de missionnaire que dans l'autre. Il n'y fut ni moins vigilant, ni moins utile aux progrès de l'Évangile, et il remplit les devoirs de sa charge, à la satisfaction de tous les Religieux. Mais à peine eut-il fini le temps de sa supériorité qu'il retourna voir ses enfants spirituels dans la province de Chekiang. La joie fut grande de part et d'autre. Les Chinois se réjouissaient de ce qu'ils recouvraient un Père qui leur avait fait connaître Jésus-Christ, et qui était toujours leur consolateur dans toutes leurs peines. Et le Père d'Alcala, voyant que ces nouveaux Chrétiens, par les soins du Religieux à qui il les avait confiés, s'étaient conservés dans la même ferveur, ne cessait de bénir Dieu, de ce qu'il répandait tant de bénédictions sur cette Église.

Mais le démon troubla bientôt une joie si pure, par la nou-

velle persécution, suscitée en 687, et contre les Ministres de l'Évangile, et contre tous ceux qui faisaient profession du Christianisme dans la Chine. Le prétexte de cette persécution, n'est pas rapporté de la même manière, par les auteurs. Selon les uns, le vice-roi de *Chekiang* crut avoir trouvé cette occasion, dans l'achat d'une maison, que le Père d'Alcala avait achetée d'un Chinois, pour y loger les missionnaires, et leurs catéchistes, dans la ville de *Chieu-Keu* ; quoiqu'il n'eût acheté cette maison, qu'avec les permissions requises ; et qu'il l'eût bien payée ; ainsi qu'il fut prouvé devant tous les tribunaux de la province, et même devant celui du vice-roi.

D'autres écrivains reprennent ceci de plus haut, et remarquent que l'empereur de la Chine ayant proposé seize Articles pour l'instruction de ses peuples, le seizième ordonnait de ne point donner dans les fausses religions, et de ne se pas laisser séduire par leurs pernicieuses maximes. Le Mandarin de *Linggan*, dans un discours, qu'il composa sur cet article, fit le dénombrement de ces fausses Religions : parmi lesquelles il mit le Christianisme, ajoutant que *la Religion chrétienne est une secte, qui tend à la révolte, autant que la secte la plus décriée de la Chine*. Il est vrai qu'un Missionnaire accrédité à la cour, obtint peu après un édit de l'empereur, pour faire effacer ces mots partout où on les trouverait : ce qui fut exécuté. C'est le Père *Verbieft* jésuite, qui rendit ce service à la Religion. Le mal était réparé, si on s'en fût tenu là. Mais le zèle trop ardent d'un autre missionnaire poussa les choses plus loin, en intentant un procès criminel contre le mandarin de *Linggan*. Le gouverneur de *Haut-Keout*, à qui on présenta une accusation dans les formes, contre ce mandarin, pria le missionnaire de lui abandonner cette affaire, sans la poursuivre par les voies de la justice. Il ne put l'obtenir ; et il en fut choqué. Il écrivit donc au Mandarin, et lui envoya par un exprès l'accusation formée contre lui. Celui-ci l'ayant reçue en pleine audience, en conçut un si grand dépit, qu'il résolut de s'en venger. Il porta ses plaintes au vice-roi *Chekiang*, qui prit ses intérêts avec feu, et se déclara contre les Chrétiens.

dont il jura la perte. Tel fut le sujet et le commencement de la nouvelle persécution, qui éclata d'abord dans la même province. On vit paraître plusieurs ordonnances très-injurieuses à la foi : plusieurs églises furent renversées : les infidèles, persuadés qu'ils seraient soutenus par le vice-roi, et qu'ils gagneraient ses bonnes grâces, à proportion qu'ils nuiraient aux Chrétiens, leur firent ressentir tout ce que la haine et la fureur pouvaient leur inspirer.

Pierre d'Alcala n'avait eu aucune part (non plus que ses Frères) au procès intenté contre le mandarin : mais il n'en fut pas moins l'objet de la persécution. Il était trop distingué parmi les plus zélés missionnaires : le nombre des Chinois et des familles, qu'il avait appelées à la foi, était trop grand et la Chrétienté dans la province de *Chekian*g était trop florissante, pour ne point attirer sur lui les premières attentions des persécuteurs. Ce fut alors que le vice-roi s'avisa de l'inquiéter pour la maison dont on vient de parler. Il fit faire aussi des informations sur sa conduite. Mais les Chinois, même infidèles, cités pour déposer contre lui, déclarèrent hautement en présence des commissaires, que depuis qu'ils connaissaient ce Religieux, ils n'avaient jamais remarqué en lui, que des mœurs très-pures, une vie fort exemplaire, avec un désir ardent de servir tout le monde ; et ajoutèrent qu'ils seraient sensiblement mortifiés, si on voulait les forcer de dire le contraire. Cela n'empêcha pas que le Confesseur de Jésus-Christ n'eût beaucoup à souffrir, pour la défense de l'Evangile : il fut exilé à Canton ; et pendant son absence, on essaya de détruire tout le bien qu'il avait fait dans le pays.

L'empereur de la Chine ayant depuis arrêté la persécution qu'il n'avait point ordonnée, Pierre d'Alcala revint de son exil ; et travailla d'abord à rassembler le troupeau qu'on avait dispersé. Si la persévérance de plusieurs de ses nouveaux Chrétiens le consola, il fut en même temps sensiblement affligé de la chute de quelques autres. Une famille entière, qu'il avait baptisée ; après s'être peu à peu ralentie de sa première fer-

veur, venait de renoncer enfin à la foi. Il n'y avait eu qu'une vieille femme, qui, plus fidèle à ses promesses, était demeurée ferme, pendant l'apostasie de ses enfants. Son exemple, ses vertus, sa sainte mort, et les vives exhortations du Père d'Alcala, les rappelèrent enfin à leur devoir ; il eut la consolation de les réconcilier tous à l'Eglise ; et celle de les voir marcher désormais, avec plus de fidélité, dans la pratique des divins commandements.

Un des premiers soins du Serviteur de Dieu, depuis son entrée dans la Chine, avait toujours été de conserver la charité et la paix, avec tout le monde ; d'honorer sincèrement tous les missionnaires de différents Ordres ; de cultiver leur amitié et de vivre avec eux dans la plus parfaite intelligence. Le caractère de son esprit, autant que la religion, et la piété le rendirent invariable dans cette conduite. Toujours ennemi des divisions, des contestations et des disputes, il pouvait dire avec saint Paul : *Si quelqu'un aime à contester, il nous suffit de répondre, que ce n'est point là notre coutume, ni celle de l'Eglise.* Mais en laissant ainsi à chacun la liberté d'abonder dans son sens, le sage ministre n'en était pas moins ferme dans les sentiments, et la pratique de son Ordre, pour ne rien permettre à ses Chrétiens, qui ne s'accordât avec les principes qu'il avait toujours suivis, et qui établissaient la pureté du culte.

Cet esprit de charité, et de zèle, paraît parfaitement dans deux lettres, que nous avons de lui. L'une avait été écrite presque au commencement de sa mission l'an 1680 ; l'autre, du 20 décembre 1691, était une explication de la première ; lorsqu'il sut qu'on en avait mal pris le sens. Le Serviteur de Dieu continua encore pendant quinze ans à remplir toutes les fonctions de l'apostolat, avec la même ferveur, et le même succès, sans qu'un travail si pénible, ni ses infirmités, lui ayant jamais fait rien relâcher des austérités ordinaires de l'Ordre, ou des saintes pratiques de la province des Philippines. Lors même qu'il se trouvait seul, et après les fatigues du jour, il se relevait toujours de nuit, pour vaquer quelque

temps à l'oraison, et à ses exercices de pénitence. C'était sa première, et sa principale préparation, pour annoncer la parole de Dieu. Aussi fructifiait-elle toujours dans sa bouche : il avait le plaisir de voir l'assemblée des fidèles croître tous les jours, en nombre, et en mérite. Par sa vigilance, et son application infatigable au saint ministère, non-seulement il répara en peu d'années, toutes les pertes, que la dernière persécution avait causées à son église ; mais il excita une nouvelle ferveur parmi les Chrétiens ; et la sainteté de leurs exemples engagea bien des infidèles à vouloir les imiter. Un nombre considérable d'ouvriers évangéliques n'aurait pu que difficilement faire les instructions nécessaires, administrer les Sacrements, et donner les autres secours spirituels à un grand peuple, dans un vaste pays. C'était néanmoins ce que faisait sans relâche le Père d'Alcala. N'ayant ordinairement qu'un autre Religieux avec lui, il se trouvait quelquefois sans compagnon, par l'obligation, où il était de l'envoyer de temps en temps dans des lieux fort éloignés, selon les besoins de la mission. Le Père Salvateur de Saint Thomas, dans une lettre à un vicaire apostolique, lui apprenait la véritable raison, pour laquelle les Religieux de son Ordre ne se rendaient pas volontiers dans le royaume de la Chine. Cependant le Pape Innocent XII, informé du mérite de Pierre d'Alcala, et de tout ce qu'il avait fait pour la propagation de la Foi, depuis tant d'années, qu'il travaillait dans la vigne du Seigneur, voulut l'honorer de la qualité de vicaire apostolique, dans la province de *Chekiang*. Cette dignité, qui lui donnait une juridiction spirituelle sur tous les missionnaires, et toutes les églises de la même province, l'obligeait en même temps à veiller avec une nouvelle application à tout ce qui regardait la prédication de l'Évangile, le culte divin, et les mœurs, non-seulement des nouveaux Chrétiens, mais aussi de leurs ministres. Dans des circonstances aussi critiques, l'embarras n'était point petit, surtout pour un homme aussi modeste, que résolu à entretenir toujours la paix avec ceux mêmes qui suivaient des pratiques, qu'il ne pouvait lui-même approuver. Sans se

prévaloir jamais de son autorité, il sut se mettre au-dessus du respect humain, pour n'envisager que la gloire de Dieu, l'honneur de la Religion, et le salut des âmes. Il n'entreprit jamais rien de considérable, sans avoir consulté les autres missionnaires, qui lui étaient cependant inférieurs, en dignité, et en expérience. Par ses manières douces et prévenantes, s'il ne fit pas tout le bien qu'il souhaitait, il fit du moins éviter le scandale, et conserva la paix.

Tandis qu'il cultivait ainsi la vigne du Seigneur, le patriarche d'Antioche, Charles-Thomas Maillard, appelé depuis le Cardinal de Tournon, entra dans la Chine, avec la qualité de Légat apostolique, pour y régler les différends des missionnaires, touchant le culte chinois, et en informer ensuite le Saint-Siège. Ce grand personnage, sur la réputation de notre vicaire apostolique, et avant que de l'avoir vu, conçut une estime particulière de sa personne, et de sa sainteté. Il crut qu'un des plus grands avantages qu'il pût procurer aux Eglises de la Chine, était de le leur donner pour Évêque. Le Légat avait souvent déclaré sa résolution à quelques missionnaires, se réservant de le sacrer lui-même, lorsqu'il serait dans la province de *Chekiang*. Il lui envoya cependant un de ses ecclésiastiques, avec une lettre fort obligeante, et une somme d'argent, lui marquant en particulier que la sacré Congrégation lui donnait une pension, comme à un vicaire apostolique. Le Père d'Alcala reçut toutes ces marques de bonté, avec le respect, qu'il devait au Légat du Pape ; continua la visite de la province, pour être en état d'en rendre un compte fidèle ; et se disposait à aller au-devant du Légat ; mais dans la résolution de ne point accepter de nouveaux honneurs. Il était résolu au contraire de faire tous ses efforts, pour se faire décharger de la qualité de vicaire apostolique ; non par la crainte du travail, mais le seul désir de continuer toujours les fonctions, dans le rang de simple missionnaire. Cet état, plus conforme à son humilité, le délivrait d'ailleurs de plusieurs peines d'esprit ; et lui laissait plus de temps pour travailler à l'instruction, et au salut des nouveaux Chrétiens. C'était ce qui lui tenait uniquement au cœur.

Mais le Seigneur, qui voulait mettre fin à ses travaux, et récompenser une vie si utilement employée, l'avertit de sa dernière heure, par une maladie, dont il fut attaqué durant le cours de ses visites. Le Père d'Alcala reprit aussitôt le chemin de *Lanki*, parce qu'il ne voulait mourir qu'au milieu de son cher troupeau, dans la nouvelle Eglise ou Chrétienté, qu'il avait formé par ses sueurs, et entretenu avec tant de soin. Il ne fut pas plutôt arrivé en cette ville, qu'accablé par la violence du mal, il demanda les derniers Sacrements à un Religieux de son Ordre, compagnon ordinaire de son ministère : il les reçut avec les sentiments d'un homme juste, et d'un véritable Pénitent ; c'est-à-dire avec une foi vive, une sincère contrition, et une pleine confiance en la miséricorde du Seigneur. Ayant ensuite réglé toutes les affaires de la mission, avec beaucoup de présence d'esprit, il ne s'occupa plus que de Dieu, et du désir de lui être uni par la consommation de son sacrifice.

M. Montigni, prêtre du séminaire des missions Étrangères, qui de retour à Paris, a souvent fait l'éloge de ce grand serviteur de Dieu, se trouva auprès de lui dans sa dernière maladie ; et vérifia ainsi ce que notre missionnaire lui avait dit quatre ans auparavant, que Dieu l'avait conduit dans ce pays, afin qu'il l'assistât à la mort. Ce pieux ecclésiastique, qui ne le quitta plus dès qu'il le vit alité, lui ayant demandé dans ces derniers moments, si rien ne lui faisait peine : *Une seule chose m'en donne beaucoup*, répliqua le saint malade, *c'est que je n'ai rien fait pour Dieu*. On n'ignorait pas cependant, que consacré à Dieu dès sa plus tendre enfance, il avait toujours porté sur son corps la mortification de Jésus-Christ ; et que dans la persécution, comme dans la paix, il n'avait cessé de travailler à lui gagner des âmes, en les retirant des ténèbres de l'idolâtrie, ou du borbier de l'iniquité. Plusieurs milliers de Chrétiens, qui lui devaient la connaissance de l'Évangile, et la grâce du Baptême, publiaient assez ce qu'il avait fait, pour étendre l'empire de Jésus-Christ, en détruisant le règne de satan. Mais l'humble Disciple du Sauveur n'oubliait pas ce qui avait été dit aux Apôtres même : *lorsque vous aurez accompli tout ce*

qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles, nous avons fait ce que nous étions obligés de faire.

Ce fut dans les mêmes sentiments d'un amour humble et pénitent, que Pierre d'Alcala rendit son âme à son Créateur, le 14 de septembre 1706, dans la soixante-cinquième année de son âge, et la quarantième de son Apostolat. On vit alors plus que jamais combien il était cher aux Chinois, aux Chrétiens et aux infidèles mêmes ; puisqu'ils donnèrent tous les marques les plus sensibles de leur vénération pour ce saint homme, et de leur douleur de l'avoir perdu.

TOURON.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

L'an 1093, le 14 septembre, Rudbocle II, évêque de Tournai, institue une procession annuelle et solennelle en actions de grâces de la cessation de la maladie des Ardents qui régnait alors et dépeuplait toute la ville. Ces malades ne trouvant aucun remède à leurs maux, eurent recours à la très-sainte Vierge, et allèrent à la cathédrale qui lui est dédiée. Ils y accoururent en si grand nombre, que l'église, quoique grande, ne pouvait les contenir. Ils firent leurs prières avec larmes devant l'image de la très-sainte Vierge, et furent tous guéris. Cette image fut abattue par la fureur des hérétiques, l'an 1566. Car elle était à la porte de l'église cathédrale. Mais Laurent Malcot, doyen et chanoine de cette église, en fit placer une autre au même endroit, devant laquelle était une lanterne de verre qu'on allumait à certaines heures, de la fondation du chevalier Guillaume de Racourt et de son frère Rogon, chanoine de cette église.

MARTYROLOGE ROMAIN.

L'Exaltation de la sainte Croix, lorsque l'empereur Héra-

DECIMOCTAVO KALENDAS SEPTEMBRIS.

Exaltatio sanctæ Crucis, quando Heraclius Imperator, Chosroa Rege devicto, eam de Perside Jerosolymam reportavit. — Romæ via Appia beati Cornelii

clius, après avoir vaincu le roi Chosroès, l'apporta de la Perse à Jérusalem.

A Rome, sur la voie Appienne, saint Corneille, Pape et martyr, qui, dans la persécution de Dèce, après la peine de l'exil, fut meurtri de coups de cordes plombées, et enfin décapité avec vingt et une autres personnes des deux sexes. Le même jour furent aussi décapités le soldat Céréol et son épouse Sallustie, que le même saint Corneille avait instruits dans la foi.

En Afrique, martyr de saint Cyprien, évêque de Carthage, très-célèbre par sa sainteté et son savoir, qui, après un cruel exil, fut décapité, et accomplit ainsi son martyre à la sixième borne milliaire de Carthage, sur les bords de la mer, du temps des empereurs Valérien et Gallien.

Au même lieu, les saints Martyrs Crescentien, Victor, Rosule et Général.

A Rome, saint Crescence, enfant, fils de saint Euthyme, qui mourut sous le tranchant de l'épée, sur la voie Salaria, sous le juge Turpilius dans la persécution de Dioclétien.

A Trèves, saint Materne, évêque, disciple de l'Apôtre saint Pierre, qui convertit à la foi de Jésus-Christ les habitants du

Pape et Martyris, qui in persecutione Decii post exilii relegationem jussus est plumbatis cædi, et sic cum aliis viginti et uno promiscui sexus decollari. Sed et Cærealis miles cum Sallustia uxore sua, quos idem Cornelius in fide instruxerat, eodem die capite plexi sunt. — In Africa passio sancti Cypriani Episcopi Carthaginensis, sanctitate et doctrina clarissimi : qui sub Valeriano et Gallenio Principibus post durum exilium detruncatione capitis martyrium consummavit sexto milliario a Carthagine juxta mare. Eorumdem vero sanctorum Cornelii et Cypriani memoria sextodecimo Kalendas Octobris festive celebratur. — Passi sunt etiam ibidem sancti Martyres Crescentianus, Victor, Rosula, et Generalis. — Romæ sancti Crescentii pueri, filii sancti Euthymii, qui in persecutione Diocletiani sub Turpillio Judice via Salaria gladio percussus occubuit. — Treviris sancti Materni Episcopi, Discipuli beati Petri Apostoli, qui Tungrenses, Colonienses, et Trevirenses, aliosque finitimos populos ad Christi fidem perduxit. — Eodem die natalis sancti Joannis Chrysostomi Episcopi Constantinopolitani, qui inimicorum factione in exilium ejectus, cum Innocentii primi Summi Pontificis decreto inde revocaretur, in itinere a custodientibus militibus multa mala perpessus, animam Deo reddidit : ejus tamen festivitas sexto Kalendas Februarii celebratur, quia die sacrum ipsius corpus a Theodosio Juniore Constantinopolim fuit translatum.

pays de Tongres, de Cologne et de Trèves, et les peuples d'alentour.

Le même jour, fête de saint Jean Chrysostôme, évêque de Constantinople, qui, exilé par la faction de ses ennemis, et étant rappelé par un décret du Pape Innocent I^{er}, ayant souffert bien des maux de la part des soldats qui le gardaient dans le voyage, rendit son âme à Dieu. Cependant sa fête se célèbre le 27 janvier, jour auquel Théodose le Jeune fit transférer son corps à Constantinople.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Cassiodore, martyr en Calabre, avec sainte Domniate, sa mère et ses deux frères, saint Sénateur et saint Viateur.

Saint Ly, berger, honoré en Champagne et dans les Ardennes.

Saint Eudoxe, prêtre en Ethiopie, honoré chez les Grecs.

Saint Félix, martyr en Toscane.

En Egypte, diocèse de Saint-Denys d'Alexandrie, illustre par ses écrits et par sa doctrine.

Martyrologe de la dernière persécution.

Guillaume Dardonneaud, prêtre du diocèse de Limoges, condamné à la déportation comme réfractaire, embarqué sur le navire *Les deux associés*, mort là le 14 septembre 1794, à 44 ans.

Renaudin, prêtre du diocèse de Verdun, embarqué comme réfractaire, mort dans l'entrepont du bâtiment, ce même jour.

Pierre Rousseau de Céron, prêtre du diocèse de Clermont, déporté, mort à Rochefort le 14 septembre 1794 à l'âge de 62 ans.

QUINZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

La fête du très-saint nom de Marie. — Saint Nicomède, prêtre de Rome, martyr. — Sainte Mélitine, martyre. — Saint Porphyre le Comédien, martyr. — Saint Albin, évêque de Lyon. — Sainte Eutrope ou Entropie, veuve. — Saint Evre, évêque de Toul. — Saint Achard, second Abbé de Jumièges. — Le Bienheureux Camille Costanzo, de la Compagnie de Jésus, martyr au Japon. — Le Vénérable Curé Claude Laplace, Confesseur de la Foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologues. — Martyrologe de la dernière persécution.

LA FÊTE DU TRÈS-SAINT NOM DE MARIE.

Entre tous les noms que les Ecritures divines et les saints Pères donnent à la Mère de Dieu, pour marquer son excellence et ses prérogatives, il n'y en a pas de plus auguste, de plus doux, de plus expressif, de plus mystérieux, que celui de Marie, qui renferme toutes ses grandeurs. Ce Nom admirable consacre les lèvres qui le prononcent ; il charme les oreilles qui l'entendent ; il réjouit le cœur de celui qui y pense ; prononçons-le donc avec respect, avec joie, avec amour. Car, comme le dit saint Bernardin de Sienne, « Puisque nous ne pouvons louer Marie selon ses mérites, exaltons au moins son Nom le plus qu'il nous sera possible.

De toute éternité le Nom sacré de Marie fut écrit dans le livre de vie après le Nom de Jésus ; le nom de Jésus était le premier, le Nom de Marie fut le second ; et comme le remarque le cardinal Cusano, jamais ce Nom très-saint n'eut besoin d'être effacé du livre de mort, parce que jamais il n'y fut écrit.

Si l'on en croit l'opinion de graves docteurs, le Nom de Marie fut révélé à Adam, par le même Ange qui, au nom de Dieu, menaça le serpent qu'une femme lui briserait la tête.

Selon les mêmes docteurs, le Nom de Marie fut également révélé à Élie, quand il vit s'élever de la mer cette petite nuée qui était l'image et la figure de la Reine du Ciel, de l'Étoile de la mer. Il paraît aussi que les hommes instruits parmi les Juifs savaient que la Mère du Messie devait s'appeler Marie, comme le prouve Pierre Galatin. Les Gentils eux-mêmes eurent connaissance de ce Nom sacré ; car saint Jean Damascène rapporte, qu'entre les dix sybilles deux prophétisèrent clairement le Nom de Marie, à savoir celle d'Érithrée et celle de Tibur. Cette dernière ajouta qu'elle aurait un époux, nommé Joseph, et que son Fils, né du Saint-Esprit, sans coopération de l'homme, s'appellerait Jésus ; en sorte qu'elle indiqua explicitement ces trois mots : Jésus, Marie, Joseph. L'oracle d'Apollon, que l'on vénérât à Delphes, ayant été consulté par les Argonautes, pour savoir à qui ils dédieraient un temple qu'ils avaient bâti dans une ville du détroit de Gallipoli, l'oracle répondit : « Qu'ils le devaient dédier à Marie, Mère du Verbe éternel ; » mais les Argonautes n'ayant point compris ces paroles, ils consacrèrent le temple à Rhéa, mère de leurs dieux. Depuis, au temps de l'empereur Zénon, le temple fut changé en une église, que l'on mit sous l'invocation de la très-sainte Vierge. Ce fait est rapporté par Cédréus, dans son Histoire.

Le Nom de Marie fut encore révélé à saint Joachim et à sainte Anne, par l'Ange qui leur annonça la naissance de leur fille bénie. Car puisque le nom d'Isaac avait été révélé à Abraham, celui de saint Jean-Baptiste à Zacharie et à sainte Élisabeth, il n'eût pas été juste que Marie, qui devait être la Mère du Messie, ne jouît pas d'un privilège qu'avait eu Isaac, qui n'en était que la figure, et saint Jean, qui était seulement son précurseur. C'est l'opinion de saint Ambroise, qui trouve invraisemblable qu'un privilège accordé à d'autres Saints ait manqué à Marie, qui les surpasse tous dans les grâces qu'elle a reçues de Dieu.

De fait, Dieu seul pouvait donner un nom convenable à cette Vierge glorieuse ; ses parents, ni aucune autre créature,

n'eussent su la nommer selon ses mérites, Dieu seul connaissant l'excellence de cette petite enfant, qui naissait pour porter dans son sein le salut du monde ; et il lui donna le Nom de Marie, qui renferme, comme nous le verrons, tous ces privilèges.

Un docteur remarque qu'elle fut la première femme qui reçut son nom par révélation divine avant sa conception. Selon Pantaléon et quelques autres, l'Archange saint Gabriel, qui avait annoncé à Zacharie la conception et le nom de saint Jean-Baptiste, puis à la très-sainte Vierge la conception et le nom de Jésus, annonça aussi à saint Joachim et à sainte Anne la conception et le nom de Marie ; de sorte que nous pourrions appliquer à la très-sainte Vierge, ce que l'Évangile dit de son Fils : *Vocatum est Nomen ejus Maria, quod vocatum est ab Angelo, priusquam in utero conciperetur* ; elle fut appelée Marie, qui était le nom que lui avait donné l'Ange, avant qu'elle fût conçue.

Ainsi ce Nom ne fut pas trouvé par les hommes, mais donné par Dieu ; il ne naquit pas sur la terre, il descendit du ciel ; il ne lui fut pas imposé par le choix de ses parents, mais par la providence de Celui qui devait être son Fils. Les Anges prononcèrent avant les hommes le nom de Marie, et il était bien juste, car leurs lèvres étaient seules assez pures, pour prononcer dignement ce Nom sacré.

Quand la très-sainte Vierge fut élevée à la dignité de Mère de Dieu, elle ne fut pas obligée de changer son Nom de Marie ; Notre-Seigneur, cependant avait changé le nom de Simon en celui de Céphas ou de Pierre, quand il l'éleva à la dignité de chef de son Eglise ; mais le Nom de Marie était, selon saint Bonaventure, le plus convenable à la Mère de Dieu ; c'est pourquoi, en lui annonçant le mystère de l'Incarnation, l'Ange lui confirma son nom par ces paroles : « Ne craignez pas, Marie, parce que vous avez trouvé grâce devant Dieu. » Et quelle grâce avait trouvée Marie ? La première, fut ce Nom sacré, qui les prophétisait toutes ; car, comme le dit saint Pierre Chrysologue : « Ce nom était prophétique, il annonçait tous les privi-

lèges, toutes les grâces, toutes les prérogatives, que Marie devait recevoir. »

Les saints Pères et les docteurs donnent à ce nom diverses significations, selon leurs différentes langues, et l'application qu'ils en font aux innombrables excellences de Marie, en sorte que l'on peut dire d'elle : *Secundum nomen tuum, sic et laus tua* (Psal. LXVII). En effet, si les noms d'Adam, Eve, Abraham, Sara, Isaac, Israël, Jean, Pierre et Paul, ont une signification mystérieuse, que devons-nous penser de la Mère de Dieu, Reine du ciel et de la terre? Selon saint Ambroise, il peut s'interpréter (encore que nous ne sachions pas de quelle racine il le tire) : *Dieu de ma race*, ce qui veut dire : Dieu naîtra de moi. Et en effet, Dieu se fit homme dans ses chastes entrailles. Mais en se faisant de la race de Marie, il fit sa mère de la race de Dieu, et c'est pourquoi, peut-être, le martyr saint Ignace l'appelait : *Marie de Jésus*.

Selon saint Epiphane, saint Jérôme, saint Jean Damascène et d'autres saints docteurs, en langue syriaque, Marie signifie : *Dame et maîtresse*, et en effet, dit saint Jean Damascène, elle fut constituée dame et maîtresse de toutes les créatures en devenant la Mère de Celui qui les avait créées toutes.

Selon beaucoup de saints Pères, Marie signifie : *Etoile de la mer*, entendant par ces paroles, les uns la lune, les autres l'étoile du matin, d'autres encore l'étoile du nord; ce qui convient parfaitement à Marie. Elle est la lune qui éclaire nos ténèbres; elle est l'étoile du matin qui nous annonce le jour éternel de notre félicité; elle est cette étoile du nord qui guide les navigateurs sur la mer orageuse du siècle. Sans cette étoile de la mer, tout est écueil, tout est tempête. En regardant Marie, nous trouvons la route, nous découvrons les hauteurs, nous savons où diriger la proue, où tendre les voiles, pour arriver sûrement au port de la bienheureuse éternité.

Selon Philon, Marie signifie : *Mère d'amertume*, ce qui se vérifia dans la Passion et la mort de son divin Fils; où des tourments d'amertume inondèrent son âme, où les flots de la tribulation submergèrent son cœur.

Le Nom de Marie, selon saint Epiphane, signifie encore : *Espérance*, parce qu'elle enfanta Jésus-Christ, qui est l'espérance du monde ; parce qu'elle donne aux pécheurs l'espérance du pardon, aux justes l'accroissement de leur gloire, et l'espérance du salut à tous ceux qui vivent dans cette vallée de larmes.

D'autres donnent aussi à ce nom, la signification de *Docteur* ou *Maitresse* ; et elle fut en effet, la Maitresse des Apôtres, la Lumière de tous les docteurs. Marie peut signifier encore : Élevée, Éminente, Illuminatrice, Pluie de la mer, Myrrhe de mer, etc. Nous laissons toutes ces interprétations pour arriver à celle du bienheureux Albert le Grand, qui, remarquant la double signification du mot *Maria*, lequel veut dire à la fois Marie et mers, ajoutait : « Dieu appela la réunion de toutes les eaux *Maria*, mers, et la réunion de toutes les grâces, *Maria*, Marie, » Denys le Chartreux, disait aussi : « *Maria* signifie mers, car de même que l'on ne peut compter les gouttes d'eau qui remplissent la mer, de même aussi, l'on ne saurait expliquer l'excellence de la grâce et la gloire de Marie. » Ce que saint Bonaventure développait plus tard en commentant ces paroles de l'Ecclésiastique : *Omnia flumina intrant in mare.* » Tous les fleuves, disait le docteur Séraphique, entrent dans la mer, lorsque toutes les excellences des Saints entrent en Marie. Le fleuve de la grâce des Anges coule en Marie, le fleuve de la grâce des Patriarches et des Prophètes coule en Marie, le fleuve de la grâce des Apôtres coule en Marie, le fleuve de la grâce des Martyrs coule en Marie, le fleuve de la grâce des Confesseurs coule en Marie, le fleuve de la grâce des Vierges coule en Marie. Enfin, tous les fleuves entrent dans la mer, c'est-à-dire, toutes les grâces entrent à Marie. D'où nous voyons combien ce nom de mer convient à Marie ; puisqu'elle est une mer de grâce, en laquelle sont réunies toutes les grâces des Anges et des saints, avec cette différence, toutefois, que la mer ne rend pas ses eaux fleuves, et que Marie, au contraire, répand sur nous toutes les grâces qu'elle reçoit.

Enfin, saint Bernardin de Sienne disait : « Que si un seul nom ne pouvait expliquer toutes les grandeurs de Dieu, de même aussi, nous étions obligés, quoique à un moindre degré, de recourir à plusieurs appellations, pour exprimer les grandeurs de Marie.

Il y a diverses opinions sur l'époque où la très-sainte Vierge reçut le nom sacré de Marie. Pour les garçons, il est certain que les Juifs les nommaient le jour de leur circoncision, qui était le huitième après la naissance; mais pour les filles, les uns pensent que c'était le huitième jour, les autres, le neuvième, d'autres le quinzième, quelques-uns mêmes, le quatre-vingtième, lorsque les mères portaient leurs filles au temple. Mais Nicéphore dit que Marie fut nommée peu après sa naissance, pour indiquer, comme en abrégé, toutes les grâces que cette petite enfant avait reçues de Dieu.

Rapportons encore ce que disait un Père du Nom si doux dont nous célébrons la fête : « O Vierge Marie, s'écriait-il, la très-sainte Trinité vous a donné un nom qui, après celui de votre Fils béni, est au-dessus de tout nom; en l'entendant prononcer, toute créature s'agenouille au Ciel, sur la terre et dans les enfers, et toute langue confesse la grâce, la gloire, la vertu de ce Nom sacré. Car après celui de Jésus, il n'y en a pas qui soit aussi puissant, et qui porte aux hommes tant de secours : il soulage ceux qui sont accablés, il guérit les infirmes, il éclaire les aveugles, il amollit les cœurs durs, il rend la joie à ceux qui sont tristes, il donne la force à ceux qui combattent, il nous délivre tous du joug du démon. La gloire de votre Nom, ô illustre Vierge, ne se répandit qu'à demi pendant que vous étiez encore sur la terre; mais après votre assumption dans les Cieux, elle remplit tout l'univers par la prédication des Apôtres, et éclaira le monde entier. La puissance et l'excellence de votre Nom, ô bienheureuse Vierge Marie, est si grande, qu'à son invocation le Ciel et la terre se réjouissent, les Anges sont heureux, les démons tremblent, et tout l'enfer est troublé dans ses profondeurs. »

On peut en quelque sorte donner au Nom de Marie, mais

avec la différence qu'il y a du Fils à la Mère, toutes les louanges que l'on donne au Nom de Jésus, Notre-Seigneur ayant voulu donner à tous deux une vertu presque semblable. Saint Anselme ajoute même : Que quelquefois, on obtient plus facilement son salut en invoquant le Nom de Marie, que celui de Jésus; non pas que la Mère soit plus puissante que le Fils, mais parce que Notre-Seigneur, à cause de nos péchés, refuse d'écouter nos prières, tandis qu'il ne refuse jamais rien aux mérites de sa Mère, et qu'il exauce tous ses vœux.

Il n'est pas, au reste, étonnant que Dieu accorde plus de faveurs à ceux qui l'invoquent par le nom de Marie, que par le sien propre : n'a-t-il pas voulu, en effet, faire de plus grands miracles par ses serviteurs que par lui-même ? Et autrefois, ne répondit-il pas plus volontiers à ceux qui l'invoquaient en l'appelant le Dieu d'Abraham, d'Israël et de Jacob ? De plus, quand nous invoquons le Nom de Jésus, ce n'est pas seulement le Père, mais aussi le juge que nous implorons, et la justice impose quelquefois silence à la miséricorde. Mais quand nous invoquons Marie, c'est à la Mère que nous nous adressons, et à la Mère de miséricorde : il n'y a rien en elle qui l'empêche d'intercéder pour nous, et ses mérites couvrent amplement nos infirmités.

Les docteurs attribuent une grande puissance au Nom de Marie, prononcé avec respect; quelques-uns même, lui donnent une vertu égale à celle du signe de la Croix. Saint Germain affirme que le Nom de Marie éloigne toute terreur; saint Bonaventure, que ceux qui l'invoquent ne craindront rien au moment de la mort, car il donne la paix et met en fuite les démons. Sainte Brigitte dit que les Anges vénèrent ce Nom sacré autant que le redoutent les démons, et qu'il apporte le salut aux hommes qui le prononcent, avec un ferme propos de ne plus pécher. Le Bienheureux Albert le Grand, ajoute que le Nom de Marie éteint les flammes impures, et répand en nous l'esprit de chasteté. Saint Anselme le proclame un secours assuré contre tous les périls. Saint Antoine de Padoue dit qu'il chasse toute tristesse, qu'il est pour les oreilles une musique

harmonieuse, un miel dans la bouche, et la joie du cœur. En un mot, ce Nom sacré est pour ceux qui l'invoquent avec foi un rempart contre les assauts du démon, une consolation dans nos peines, et un soulagement dans toutes nos misères.

Notre-Seigneur a daigné faire un grand nombre de miracles pour exalter la gloire de ce Nom sacré. Surius rapporte que saint Albert, de l'Ordre des Carmes, guérissait les malades en l'invoquant. Saint Eustache, de l'Ordre des Cîteaux, ne passait jamais devant une image de la très-sainte Vierge, sans la saluer par ces paroles : *Ave Maria*. A sa mort, on trouva sur sa langue, écrit en lettres d'or : *Ave Maria*. C'étaient les deux seuls mots latins que le Bienheureux Guillaume, du même Ordre, avait pu apprendre en toute sa vie ; mais il les répétait avec tant d'amour, qu'il mérita que Dieu fît pour lui, à sa mort, le même prodige que pour saint Eustache. On raconte le même fait du Bienheureux François de Sienne, de l'Ordre des Servites. Vincent de Beauvais rapporte, en son Miroir historial, qu'un religieux très-dévôt au nom de Marie avait coutume de réciter, chaque jour après matines, cinq psaumes dont la première lettre forme ce Nom sacré, à savoir : *Magnificat* ; *Ad Dominum cum tribularer* ; *Retribuere servo tuo* ; *Convertendo* ; *Ad te levavi oculos meos*. Il mourut subitement mais toutefois après avoir été averti de Dieu. Quand l'Abbé se rendit avec les moines à sa cellule, ils trouvèrent son visage brillant comme celui d'un Ange ; de ses yeux sortaient deux roses magnifiques, deux autres de ses oreilles, et la cinquième de sa bouche. Sur les feuilles de cette rose était écrit le Nom de Marie, et sur chacune des cinq roses, le commencement des cinq psaumes qu'il avait récités si souvent pendant sa vie. Son corps fut exposé pendant sept jours, et une grande foule de peuple accourut pour voir cette merveille, par laquelle Notre-Seigneur avait voulu montrer combien lui est agréable la dévotion envers le doux Nom de sa Mère.

Invoquons donc le Nom de Marie ; qu'il donne sa vertu

toutes les prières que nous adresserons à son Fils. Notre-Seigneur disait que tout ce que nous demanderons à son Père en son Nom, il nous l'accordera, et nous aussi, nous croyons que le Fils ne nous refusera rien de ce que nous lui demanderons au Nom de sa Mère. Saint Gérard, évêque et martyr, et beaucoup d'autres dévôts serviteurs de la très-sainte Vierge, accordaient tout ce qu'on leur demandait au Nom de Marie ; or, qui peut penser que le Fils refuse à sa Mère l'honneur que ses serviteurs lui rendaient. Invoquons, dans toutes nos nécessités, dans tous nos dangers, dans toutes nos peines, le Nom de Jésus ; mais après lui, invoquons le Nom de Marie, car on peut dire de l'un, quoique à un moindre degré, ce que saint Paul disait de l'autre, *que c'est un Nom qui est au-dessus de tout nom, et qu'il n'y a pas d'autre nom sous le ciel en qui réside le salut.*

Aussi le Bienheureux Père saint Bernard, après avoir dit que le Nom de Marie signifie *étoile de la mer*, ajoutait-il : « O vous, qui flottez sur la mer agitée du siècle, battus de ses vagues, roulés par ses tempêtes, ne quittez point des yeux cette étoile, si vous ne voulez être submergés dans les ondes. Les vents de la tentation s'élèvent-ils ; craignez-vous d'échouer sur les écueils de la tribulation, regardez cette étoile, invoquez Marie. Vous sentez-vous entraînés par les vagues de l'orgueil, de la jalousie, de l'ambition, regardez l'étoile, invoquez Marie. Si les flots de la colère, de l'avarice, de l'impureté, menacent d'engloutir la nacelle de votre âme, regardez Marie. La grandeur de vos fautes, les remords de votre conscience, l'appréhension des terribles jugements de Dieu menacent-ils de vous jeter dans l'abîme du désespoir, pensez à Marie. Dans tous vos périls, dans toutes vos angoisses, dans toutes vos peines, recourez à Marie, invoquez Marie. Que ce nom soit toujours sur vos lèvres ; qu'il ne sorte jamais de votre cœur. Si vous voulez éprouver la puissance de ses prières, imitez les saints exemples de sa vie. En suivant Marie, vous ne vous égarerez jamais ; en priant Marie, vous ne désespérerez jamais ; en pensant à Marie, vous ne vous tromperez jamais ; en vous appuyant sur

Marie, vous ne pouvez pas tomber ; si Marie vous défend, vous n'avez rien à craindre ; que Marie soit votre guide, et vous ne vous fatiguerez pas des longueurs du chemin ; que Marie vous soit propice, et vous arriverez enfin au bienheureux port de l'éternité. C'est ainsi que vous éprouverez par vous-mêmes avec quelle juste raison cette glorieuse Vierge est appelée Marie. »

L'Église a toujours eu la plus grande vénération pour le nom de Marie. On rapporte que, dès le temps des Apôtres, la reine Candace fit bâtir dans la ville d'Auxim, en Ethiopie, une église sous l'invocation de Marie, laquelle était très-célèbre et très-fréquentée des pèlerins de ce pays. L'Apôtre saint Jacques éleva aussi une église en son honneur, par les ordres de la très-sainte Vierge elle-même, et pendant qu'elle était encore sur la terre : c'est l'illustre église de Notre-Dame del Pilar, à Saragosse, dans le royaume d'Aragon, en Espagne. Au reste, saint Antonin de Florence remarque qu'il n'y a pas de ville, ni de bourg, si petit qu'il soit, dans toute la Chrétienté, où l'on ne voie quelque église, quelque chapelle, ou au moins quelque autel consacrés sous le Nom de Marie.

On compte beaucoup d'Ordres religieux qui lui sont aussi dédiés, tels que Notre-Dame du Mont-Carmel, Notre-Dame de la Merci, et l'Ordre des Servites ou serviteurs de Marie. Parmi les Ordres militaires, on remarquait Sainte-Marie des Teutons, en Allemagne ; Sainte-Marie de Calatrava, en Castille ; Sainte-Marie de Montosa, en Aragon, et Sainte-Marie la Glorieuse, en Italie.

Il serait impossible de rapporter toutes les confréries qui ont été fondées en son honneur. Le Bienheureux Simon Royas, de l'Ordre de la très-sainte Trinité, en avait établi une sous le titre spécial de l'*Ave Maria*, qui fit beaucoup de bien en Espagne, en Flandre, en Italie, en France, et jusque dans les Indes. Ce vénérable Religieux était très-dévôt à cette invocation de l'*Ave Maria* ; il la répétait fréquemment, et s'en servait pour guérir les malades, chasser les démons ; et son historien affirme qu'il ne demanda jamais rien à Dieu, par le nom de Marie, qu'il ne l'obtint aussitôt,

On avait en Pologne un respect si profond pour ce Nom sacré, qu'il était défendu aux femmes de le porter, de même qu'il est défendu aux hommes de prendre celui de Notre-Seigneur. On croit que cette coutume vient de Casimir, premier roi de Pologne, qui ayant épousé une princesse russe, nommée Marie, exigea qu'elle prît un autre nom : « Une reine, disait-il, n'étant pas digne de porter celui de la Reine du ciel. » Cet usage ne s'est pas répandu dans le reste de la Chrétienté ; mais on voit avec quelle pureté doivent vivre celles qui ont l'honneur de porter un nom si sublime, duquel saint Pierre Chrysologue disait : qu'il est l'insigne de la virginité, l'indice de la chasteté, la beauté d'une âme pure, l'emblème de toutes les vertus.

La fête du très-saint Nom de Marie fut établie d'abord dans l'Église de Cuença en Espagne, au commencement du xvi^e siècle, en vertu d'un Bref apostolique qui la fixa à l'octave de la Nativité de Notre-Dame. Elle fut adoptée ensuite dans le diocèse de Tolède, et, en 1671, le Pape Clément X l'autorisa par tous les États du roi d'Espagne. Douze ans après, en reconnaissance de la délivrance de Vienne assiégée par les Turcs, le Pape Innocent XI étendit cette fête à toute la Chrétienté, et ordonna qu'elle serait célébrée le dimanche dans l'octave de la Nativité.

(E. DARAS.)

SAINT NICOMÈDE,

PRÊTRE DE ROME, MARTYR.

Nicomède tient le premier rang des Saints du quinzième jour de septembre dans les Martyrologes. Son culte est d'un établissement très-ancien dans l'Église Romaine, et l'on voit que son nom était fort célèbre à Rome, entre ceux des Martyrs de cette ville. Mais on ne peut point dire que l'histoire que nous avons de sa vie et de son martyre, soit fort assurée dans la plupart des circonstances qu'on en rapporte. On prétend qu'il servait les fidèles de l'Église de Rome, lorsque l'empereur Domitien excita contre les Chrétiens une persécution, qui

fit beaucoup de Martyrs en moins de deux années qu'elle dura. Après leur avoir procuré de leur vivant toute l'assistance que son ministère et sa charité pouvaient lui suggérer, il ne les abandonnait pas à la mort, et leur rendait encore les derniers devoirs de la sépulture, malgré la vigilance des persécuteurs, qui empêchaient que l'on distinguât les corps des Martyrs de ceux des scélérats qui souffraient pour leurs crimes.

On sut qu'il avait retiré des cloaques celui de la vierge sainte Felicule, dont nous avons parlé au 13 juin, et qu'il l'avait enterré dans une petite terre qu'il avait à deux ou trois lieues de Rome. On le fit prendre, et on donna ordre de le battre jusqu'à ce qu'il expirât sous les coups. Son corps fut enterré sur le chemin de Nomento ; et l'on croit communément que son martyre arriva sous Trajan, comme le disent les Actes de saint Nerée et de saint Achillée.

SAINTE MÉLITINE,

MARTYRE.

Dans la persécution de l'empereur Antonin le Pieux, un président ou préfet, qui se nommait Antiochus et qui fonctionnait en Thrace, fit arrêter une Chrétienne qui méprisait, sans bruit pourtant, les êtres imaginaires qu'on appelait les dieux de l'empire. Il la fit conduire deux fois dans un temple païen pour y sacrifier ; mais deux fois sa présence et sa prière firent tomber à terre les idoles, qui ne surent ni se maintenir ni se relever. Les dieux montraient là leur impuissance. Ils attendaient qu'on les remplaçât. Mais Antiochus voulut venger ses dieux, qui étaient incapables de le faire. Il fit suspendre en l'air la pieuse Chrétienne, et les bourreaux mirent ses chairs en pièces, après quoi l'imbécile président la fit décapiter.

SAINT PORPHYRE LE COMÉDIEN,

MARTYR.

Porphyre était comédien à Andrinople : Julien l'apostat, passant dans cette ville, voulut le voir. On joua devant lui les Chrétiens ; ce qui le réjouit. Dans l'espèce de comédie qu'on représentait, un des acteurs habillé en prêtre donnait le Baptême à un néophyte qui était Porphyre. On le baptisa donc avec les cérémonies et les paroles saintes de l'Eglise. Porphyre aussitôt se déclara chrétien ; on crut qu'il continuait son rôle. Mais la grâce de Dieu l'avait touché. Il affirma sa foi, ce qu'on prit encore pour une plaisanterie. Enfin voyant qu'il était converti, Julien lui fit couper la tête avec une hache.

SAINT ALBIN,

ÉVÊQUE DE LYON.

Saint Albin succéda en 382 à saint Just, évêque de Lyon, dont on a lu la vie le 2 septembre. Il éleva une église sous le patronage de ce saint Prélat, et il y plaça avec honneur ses reliques qu'on rapportait de l'Égypte où il était allé mourir. Après avoir siégé sept ans, il eut une mort sainte le 15 septembre de l'an 389. On l'enterra auprès de saint Just.

SAINTE EUTROPE OU EUTROPIE,

VEUVE.

Sainte Eutropie, issue d'une famille distinguée d'Auvergne, florissait du temps de saint Sidoine Apollinaire, dans le v^e siècle. Après la mort de son mari, elle ne voulut plus vivre que pour Dieu, et se consacra sans réserve à la pratique de la pénitence et de toutes sortes de bonnes œuvres. Dieu l'éprouva par différentes tribulations et surtout par la perte de son fils et de son petit-fils. Elle les supporta avec une grande patience, ainsi que la méchanceté des hommes qui par des procès in-

justes, tâchèrent de lui ravir son bien. Il ne faut point la confondre avec une autre Sainte du même nom, qui fut martyrisée à Reims sous les Huns, du temps d'Attila, et dont on célèbre la fête le 14 décembre, avec celle de saint Nicaise.

SAINT ÈVRE,

ÉVÊQUE DE TOUL.

Saint Aper, vulgairement appelé saint Èvre, évêque de Toul, que nous ne croyons pas devoir distinguer d'Aper, ami de saint Paulin de Nole, s'était rendu considérable dans le monde dès sa jeunesse, non-seulement par sa naissance et ses richesses; mais encore par son esprit, son éloquence, son savoir, et par l'habileté qu'il avait pour les affaires. Il épousa une femme nommée Amande, dont il eut plusieurs fils et une fille, et après avoir paru dans le barreau avec une grande réputation, il exerça diverses magistratures, comme assesseur et comme juge, avec beaucoup de talent et d'intégrité. Ce fut sans doute ce qui lui donna occasion de connaître saint Paulin lorsqu'il était encore dans les charges et les dignités de l'empire. L'amitié qu'il contracta avec ce Saint ne lui fut pas seulement honorable; on peut juger par les monuments qui nous en restent, qu'elle lui fut aussi très-avantageuse, et que Dieu la fit servir même à sa conversion après qu'il eut entièrement détaché saint Paulin des liens du siècle. C'est à quoi il semble que contribua principalement le commerce de lettres qu'ils entretenaient ensemble. Èvre préparé peu à peu par la grâce dont il plût à Dieu de l'éclairer, et touché autant des exemples que des instructions de son illustre ami, reconnut enfin la vanité de tout ce que le monde peut promettre, ou renferme de plus grand. Il passa de la prudence du siècle, qu'il avait fait valoir avec beaucoup de faste à la sagesse céleste, dont il se rendit l'humble sectateur. Le changement de son cœur produisit bientôt celui de sa vie. Il en écrivit à saint Paulin, et lui marqua que Dieu avait enfin dissipé les ténèbres

de son esprit, et que convaincu de la vérité, il croyait par une foi ferme et invariable, que Jésus-Christ est le fils de Dieu, et qui a été attaché à la Croix pour le salut des hommes. Ce qui nous fait juger qu'Èvre avait été jusque-là engagé dans le paganisme, ou au moins dans quelque hérésie, qui pouvait lui avoir corrompu l'esprit, comme l'amour des créatures et des choses périssables lui avait gâté le cœur dans la vie toute séculière qu'il avait menée. Saint Paulin lui écrivit aussitôt, tant pour se réjouir avec lui d'une conversion qui ne pouvait pas manquer de causer beaucoup de joie aux Anges, que pour l'affermir dans ses saintes résolutions, et traiter avec lui des vrais moyens de servir Dieu. Sa femme Amande le suivit ou le devança plutôt dans ce nouveau chemin; et loin de lui être une occasion de mollesse ou d'avarice, elle lui inspira le courage dont elle était animée, pour se détacher généreusement des plaisirs et des richesses. Ils firent profession d'une continence perpétuelle par un consentement réciproque; et la séparation de leurs corps ayant formé en eux une union des cœurs et des esprits encore plus étroite qu'auparavant, ils ne demeurèrent ensemble que pour s'entre secourir dans les exercices de la piété chrétienne, et pour vaquer aux besoins de leurs enfants. C'est ce qui les empêcha de se dépouiller entièrement de leurs biens, comme avaient fait saint Paulin et la bienheureuse Thérasie sa femme, et comme ils s'étaient même proposé de faire d'abord, afin de pouvoir embrasser la pauvreté évangélique dans sa perfection.

Les progrès que fit Èvre dans les vertus chrétiennes depuis sa conversion, furent si prompts et si grands, qu'on le jugea digne d'être élevé au sacerdoce, presque en même temps qu'on le vit chrétien. C'était alors un zèle fort ordinaire aux peuples, surtout dans les Gaules où vivait Èvre, que dès qu'ils voyaient des personnes considérables dans le monde se retirer pour servir Dieu, ils les contraignaient de recevoir la prêtrise. Ils y employaient souvent les dernières violences, et se souciaient peu de ce que les règles ordinaires de l'Eglise prescrivaient sur cela, principalement lorsque les personnes qu'ils procla-

maient, avaient été dans les offices de la robe plutôt que dans ceux de l'épée, persuadés que des magistrats qui avaient dignement rendu la justice, devaient avoir plus de dispositions que les autres pour les fonctions du ministère ecclésiastique. La prêtrise d'Èvre semble avoir suivi de si près sa conversion, qu'on ne lui donna guère le loisir de goûter la douceur de la retraite qu'il s'était procurée dans une de ses terres, après s'être démis de ses emplois publics. Après y avoir passé près d'un an il en fut tiré, malgré la résolution qu'il avait faite d'y employer le reste de sa vie à prier, à étudier les Saintes-Écritures, et à cultiver sa terre de ses mains, pour travailler au champ du Seigneur. Sa femme qui était d'accord avec lui pour toute autre chose, se rangea du côté de ceux qui le déroberent ainsi à sa solitude pour l'attacher au service de l'Église. Afin qu'il pût travailler au salut des autres avec plus de liberté, elle voulut le débarrasser entièrement des soins de leur famille commune et les prendre sur elle-même. De son côté elle sut si heureusement allier les exercices de la piété avec ses occupations domestiques et les affaires séculières, que l'on vit bien que ce n'était pas le siècle qu'elle voulait préférer à Jésus-Christ, mais qu'elle préférerait seulement son mari à elle-même pour la gloire de Jésus-Christ et pour l'utilité qu'en devaient retirer les fidèles.

Les gens du siècle avec lesquels Èvre avait eu des habitudes avant sa conversion, ne manquèrent point de blâmer sa conduite. Ils regardèrent son changement comme un trait de folie; et non contents de mépriser en lui cette humilité qui condamnait leur orgueil, ils eurent recours à diverses calomnies, pour tâcher de noircir sa réputation. Èvre voulut bien encore la sacrifier pour Jésus-Christ, comme le reste des biens périssables auxquels la vue de ceux du Ciel l'avait fait renoncer. Il commença à se croire heureux, puisqu'on le traitait déjà en serviteur de Jésus-Christ, et qu'on le jugeait digne de la haine du monde. Saint Paulin ayant appris l'état où se trouvait son ami, lui écrivit de Nole où il demeurait, une belle lettre que nous avons encore, pour l'encourager à ré-

sister fortement à ces tentations, et à souffrir en silence des persécutions qui étaient assez semblables à celles qu'on lui avait faites à lui-même, lorsqu'il avait voulu aussi abandonner le monde après sa conversion. Nous avons encore deux autres lettres de Paulin et de Thérasie, adressées à Èvre et à Amande, par où l'on voit qu'ils ne s'écrivaient régulièrement qu'une fois l'an à cause de l'éloignement des lieux, quoiqu'ils fussent toujours présents l'un à l'autre en esprit. Il ne nous est resté aucune marque de leur commerce depuis l'an 406; et l'on juge qu'il pourrait avoir été interrompu par la grande inondation que firent les Alains, les Suèves, les Vandales, et les autres Barbares dans les Gaules, et par la révolte du tyran Constantin, qui mit dans l'empire d'Occident le trouble qui fut depuis continué par les Goths.

On croit que saint Èvre fut quelque temps après élevé sur le siège épiscopal de Toul, dans la première Belgique, sous la métropole de Trèves; mais les assurances qu'on en a ne sont pas entièrement incontestables. Au moins l'on peut dire en faveur de ceux qui mettent notre Saint dans le v^e siècle, qu'il n'y a guère d'apparence qu'il ait vécu sous le règne des petits-fils de Clovis, et beaucoup moins encore qu'il ait paru dès le temps de l'empereur Adrien. Ceux qui distinguent l'Évêque de Toul avec l'ami de saint Paulin, le mettent sur le siège de cette église après Ursus, successeur d'Auspice, au temps duquel on dit que les Français firent la conquête de ce pays. Ils produisent des actes de sa vie, qui sont tous différents de ce que nous avons rapporté, et qui paraissent assez anciens, mais de peu d'autorité. On peut assurer que son culte était publiquement établi dès le vi^e siècle, ou du moins avant le milieu du vii^e, puisque sainte Salaberge, abbesse de Laon, bâtit une église en son honneur dans son abbaye. Longtemps auparavant on en avait dédié une sous son nom à Toul, dont il avait lui-même jeté les fondements; et nous voyons qu'elle servit d'asile du temps de Clotaire II. On y joignit un monastère qui porta aussi son nom, et qui subsiste encore maintenant sous la règle de saint Benoît. Saint Gérard, évêque de Toul, qui

mourut l'an 994, ayant trouvé son corps, en fit la translation solennelle dans son église, et l'on prétend que la cérémonie fut accompagnée de quelques miracles, dont il plût à Dieu de glorifier la mémoire de saint Èvre. Le même Prélat fit venir aussi de Troyes le corps de sainte Apronie, que l'on croit être sa sœur, et que le peuple appelle en divers endroits de la Champagne et de la Lorraine, sainte Aproine, sainte Evroine et sainte Euvronie.

Les Martyrologes de Bède et d'Usuard, ceux de Wandalbert d'Adon, et le Martyrologe Romain, font mention de saint Èvre au 15 septembre.

SAINT ACHART,

SECOND ABBÉ DE JUMIÈGES.

Saint Aicadre, que nous appelons plus communément saint Achart, et que d'autres nomment encore saint Acaire, était fils d'Anscaire et d'Ermène, et issu d'une des meilleures noblesses du Poitou. Lorsqu'il fut en état de commencer ses études, ses parents le mirent en pension dans une abbaye de Saint-Hilaire de Poitiers, sous la discipline d'Ansfride ou Anfroi, Religieux célèbre par sa doctrine et son esprit, mais plus recommandable encore par son éminente piété. Il répondit parfaitement aux soins d'un si excellent maître, et sortit de ses mains également formé aux lettres et à la vertu. A l'âge d'environ dix-huit ans il renonça au siècle, et alla se consacrer au service de Dieu dans l'abbaye de Saint-Jouin, aux extrémités du Poitou, du côté de l'Anjou, entre Thouars et Moncontour. Ses parents, qui étaient riches et vertueux, étant ravis de lui voir prendre un parti si avantageux, lui donnèrent quelques terres. Achart les offrit à l'église de Saint-Pierre de Quinçay, qui venait d'être fondée à une lieue et demie de Poitiers, avec un nouveau monastère, par saint Filbert, abbé de Jumièges, diocèse de Rouen, qui s'était retiré dans le Poitou, près de l'Évêque Ansoald, pour fuir la persécution d'Ebroin, maire du Palais. La réputation de ce saint homme jointe au dé

qu'Achart avait de s'avancer dans la perfection de l'état qu'il avait embrassé, lui fit quitter Saint-Jouin pour aller se mettre sous sa discipline dans sa nouvelle communauté de Quinçay. Saint Filbert remarqua en lui tant de sagesse, de vertu et de capacité qu'il l'en établit le premier Abbé, parce qu'il avait choisi pour sa retraite un monastère qu'il avait bâti à la faveur de l'Évêque de Poitiers, dans l'île de Her, qu'on a depuis appelé Nermoutier. L'odeur de sa piété et de ses autres vertus, attira à lui les personnes les plus spirituelles et les plus religieuses des autres monastères du pays, dont les unes se contentaient de conférer avec lui, et de le consulter sur les moyens les plus assurés du salut, les autres cherchaient à demeurer sous sa discipline, pour prendre sur lui-même le véritable esprit de religion.

Saint Filbert retourna dans l'abbaye de Jumièges, en Normandie, après la mort d'Ébroïn; et n'ayant plus rien à craindre de la part de ses persécutions et de ses adversaires, il semblait devoir y finir ses jours, surtout après s'être parfaitement réconcilié avec saint Ouen, évêque de Rouen, qui s'était laissé prévenir contre lui. Mais l'amour de la solitude qu'il avait goûtée à Noirmoutier durant son exil, le rappela en Poitou; et lorsqu'il fut arrivé à Poitiers, il pria l'évêque Ansoald d'agréer qu'Achart allât gouverner en sa place la grande abbaye de Jumièges, qui semblait être le chef-d'œuvre de ses établissements. Ansoald y consentit sans s'arrêter à l'intérêt qu'il avait de conserver dans son diocèse un homme qui faisait tant d'honneur à son Église. Achart de son côté se fit un devoir d'obéir à son Evêque et à saint Filbert son supérieur, quoiqu'il dût lui être fâcheux de quitter un climat où il était né, et une maison dont il était en quelque sorte le fondateur. Il trouva à Jumièges une communauté beaucoup plus nombreuse qu'à Quinçay; car on prétend qu'elle était composée de neuf cents religieux, et de quinze cents serviteurs et domestiques. Le gouvernement d'une si nombreuse famille demandait toute l'application d'un maître aussi expérimenté, qu'il était déjà dans l'art de conduire les autres. Il s'en acquitta avec tant de

prudence, de zèle, de vigilance, d'exactitude et d'équité, qu'il honora son ministère beaucoup plus par sa sagesse et sa vertu, que par son autorité. Il donnait à tous ses disciples l'exemple de tout ce qu'il leur prescrivait; il se faisait tout à tous, il accommodait sa règle à leurs forces pour les fortifier davantage, et les faire toujours avancer dans la perfection; et usant du don de discernement qu'il avait reçu de Dieu, il diversifiait sa conduite selon les besoins différents de ses Religieux, pour les conduire tous à Jésus-Christ. Il mourut de la mort des justes, vers l'an 687, âgé d'environ 64 ans.

Les anciens Martyrologues, je veux dire ceux du ix^e siècle, ne parlent point de lui; le Martyrologe romain en fit mention au 15 septembre, qui passe pour le jour de sa mort. Cependant on ne peut nier que son culte ne soit d'une institution fort ancienne, puisqu'il y avait une église consacrée en son honneur à Jumièges, avant l'établissement des Normands dans la Neustrie. Son corps avait déjà été enlevé par la crainte des Barbares, et transporté avec celui du Bienheureux Hugues, évêque de Rouen, à Hâpres, entre Cambrai et Valenciennes, qui depuis ce temps devint un prieuré dépendant de l'abbaye de Jumièges, dont l'on eut soin d'y envoyer des Religieux pour faire faire le service autour du tombeau du Saint. Mais l'éloignement des lieux étant fort incommode pour l'entretien de cette correspondance, il se fit entre les abbayes de Saint-Vast, d'Arras et de Jumièges, l'an 1024, un échange de la terre de Hâpres, contre celle d'Anglicourt en Beauvaisis, par lequel les reliques de saint Achart demeurèrent à la disposition des moines de saint Vast.

LE BIENHEUREUX CAMILLE COSTANZO,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, MARTYR AU JAPON.

Le 15 septembre de l'an 1622, dans le royaume de Firando eut lieu le mémorable et glorieux triomphe du Bienheureux Père Camille Costanzo, prêtre de la Compagnie de Jésus. Il avait parcouru sans relâche depuis trois mois l'île d'Ikitzuki;

laissant partout des preuves de son zèle, quant il dit à son hôte qu'il devait aussi visiter les fidèles de Noxima, petite île du royaume de Firando, éloignée d'une douzaine de lieues. Celui-ci le confirma dans sa résolution et voulut même l'accompagner. Ils montèrent sur une barque conduite par deux rameurs, en compagnie de Gaspard Cotenda, catéchiste du Père, et Augustin Ota, et ils s'avancèrent vers Noxima.

A peine avaient-ils pris la mer qu'une Chrétienne, plus zélée que prudente, les livra tous, sans s'en douter, aux mains des persécuteurs et à la mort. Elle s'était confessée un peu auparavant au Père Camille ; et toute pleine de ferveur elle voulut convertir Monamie Soiemon, son mari, païen et officier de justice dans l'île d'Ikitzuki. Elle lui parle donc de l'arrivée du saint Religieux, lui dit qu'il ne retrouvera jamais une occasion aussi favorable de s'instruire de la Religion, et que s'il a le désir de recevoir le Baptême, elle le conduira jusqu'à lui. Le malveillant idolâtre laisse croire à sa femme qu'il désire en effet prendre les conseils du missionnaire, et par ses adroites questions il en tire peu à peu tout ce qu'elle sait : qui avait amené le Religieux dans l'île, chez qui il avait trouvé un logement, qui le conduisait, qui l'aidait dans son ministère ; enfin il apprend par elle que le Père venait de partir pour Noxima, et que sous peu il serait de retour à Ikitzuki. Ce traître fait alors parvenir toutes ces minutieuses informations aux gouverneurs de Firando, qui lui envoient trois navires armés pour courir à la poursuite du Père et s'emparer plus sûrement de sa personne. Umanoco, président de la justice dans l'île, et lui-même s'y embarquent et se rendent à Noxima. Mais le Père Camille avait déjà passé outre, il était dans l'île d'Ucu à une demi-lieue. Les persécuteurs s'y rendent en toute hâte et le trouvent dans le port le 24 avril. Ucu dépendait du royaume de Soto ; les autorités de Firando n'avaient pas le droit d'y arrêter le Père Costanzo ; mais Sansi, receveur des douanes et le premier dignitaire de l'île, le leur livra. Ceux-ci, enchantés de leur capture revinrent à Noscima ; et en interrogeant leurs prisonniers chacun à part, ils apprirent qu'ils tenaient le Père

Camille Costanzo de la Compagnie de Jésus. La joie fit place alors au regret, car ils le connaissaient déjà par le bruit public. Ils garottèrent très-étroitement tous les autres, bateliers ou compagnons du Père Camille, mais pour lui ils n'osèrent pas le toucher. Bien plus, comme ils débarquaient de nuit à Noxima, ils le firent inviter à leur table qu'on avait servie somptueusement en son honneur. Le Père refusa d'une manière gracieuse, mais pour ne pas paraître affligé de son emprisonnement, ou impoli, il ajouta qu'il agréerait leur demande s'il ne s'agissait que d'accepter quelque boisson d'usage. L'envoyé revint aussitôt le prier de descendre à terre, et de recevoir de ses maîtres cette marque de considération. Le Père Camille fut accueilli avec un respect profond et placé au lieu le plus honorable ; après avoir conversé quelque temps d'une manière très-bienveillante, il prit congé d'eux et vint retrouver ses compagnons en mer. Dès l'aube du jour, on mit la main aux rames et la proue sur Ikizuki qu'on atteignit au lever du soleil. Là les prisonniers furent séparés ; on laissa, dans ce lieu, Jean et les autres qui en étaient natifs, et on conduisit à Firando, cinq lieues plus loin, le Père Camille, Augustin et Gaspard, son catéchiste.

Le Père Camille fut présenté, dès son arrivée, à deux juges de la cour. « Ils me demandèrent qui j'étais, dit-il, dans une lettre au recteur de Nangasaki. Je répondis que j'étais Religieux de la Compagnie de Jésus et que je me nommais Camille Costanzo. Ils ajoutèrent : Qu'êtes-vous venu faire au Japon ? Je ne répondis pas, mais tirant de mon sein une apologie écrite, je la leur présentai. Ils reprirent ; Et pourquoi n'obéissez-vous pas à Xongun, empereur du Japon ? — Ma loi, répliquai-je, m'oblige d'obéir aux princes, excepté quand ils commandent des choses opposées à la volonté de Dieu. Or telle est la défense que fait Xongun de ne pas prêcher l'Évangile dans ses royaumes. Cela dit, un d'eux déclara que je méritais la mort, et on me jeta une corde au cou. Je fus conduit la nuit même dans l'île d'Ikinoxima, où je suis en prison avec deux Religieux, l'un de Saint-Augustin, l'autre de Saint-Domi-

nique. Nous sommes au régime du carême : du riz, des herbes, et quelquefois un peu de poisson. La prison n'est pas entourée de palissades ; elle a beaucoup de gardiens. Je leur prêche les vérités de la foi, ils se rendent à tout, et disent que si le Xongun ne le défend pas, ils se feront chrétiens. J'attends la réponse d'Iendo, et, avec elle, la mort d'heure en heure. *Fiat voluntas Domini*. Je suis prêt à tout. » C'est ainsi qu'il parle de sa condamnation, mais trop succinctement. Nous savons d'ailleurs que quand on lui mit la corde au cou, la joie la plus vive brilla sur son visage ; il se tourna vers les juges et leur dit : « Voilà un bien grand nombre d'années que je désirais être lié pour avoir prêché la loi du vrai Dieu. » Un des juges lui ayant répondu avec moquerie qu'un tel désir ne pouvait naître que dans le cœur d'un fou, le Père lui parla avec cette force de raisonnement et cette noblesse de langage qui lui étaient propres et ajouta qu'il se glorifierait et se réjouirait bien davantage quand il se verrait, pour le même motif, ou crucifié, ou brûlé vif, ou mis à mort de quelque manière qu'il leur plairait. Nous ne savons rien sur son séjour dans la prison d'Ikinoxima ; cette île, qui est à douze lieues de Firando et en haute mer, n'étant fréquentée que par des navires qui y attendent un vent favorable pour passer du Japon en Corée. Seulement, nous le voyons, dans quelques-unes de ses lettres, appeler heureuse la vie qu'il mène dans cet exil, dans ce désert ; prier les Pères de ne pas s'inquiéter de sa personne, et de remercier Dieu qui lui a déjà accordé une récompense plus grande qu'il n'aurait su désirer. Il nous apprend que lorsqu'il passait près de la prison de Suzuta où le Père Spinola et tant d'autres Religieux attendaient la mort, il s'inclinait profondément ; que le voisinage de cette bienheureuse prison faisait tressaillir son cœur de joie et donnait à son âme une nouvelle vigueur. La plus tendre amitié le liait au Père Pierre Paul Navarro. Quand il leur arrivait de se rencontrer, c'était une grande consolation pour eux de parler du bonheur du martyre, de la gloire qu'il procure et de se communiquer mutuellement leurs saintes pensées. Dans les lettres qu'ils s'écri-

vaient de leur prison, ils se rappelaient ces anciennes conversations et le peu de temps qui les séparait encore du terme de leurs souhaits. Le Père Navarro, incarcéré quatre mois plus tôt que son ami, le lui fit savoir de suite, ajoutant qu'il l'attendait au Ciel ou martyr ou confesseur. Et le Père Camille, lorsqu'il fut arrêté, lui en donna tout joyeux la nouvelle et lui rappela son invitation. Me voici donc, dit-il, où vous m'attendez et où j'ai tant désiré de me trouver. J'ai déjà confessé Jésus-Christ et sa sainte loi devant les juges, et peut-être mourrai-je avant vous. Ce qui arriva en effet. Comme sa sentence devait venir de Iendo, éloigné de Firando de presque toute la longueur du Japon, ceux avec qui on l'avait arrêté furent couronnés avant lui en divers lieux et en divers temps.

Il suivit de bien près toutefois ses heureux devanciers Gonrocu ayant reçu sans retard de la cour de Iendo l'ordre de le faire brûler vif. A cette nouvelle, le saint homme donna les premières marques de cette joie qu'il allait montrer au milieu des flammes et dont on n'a jamais vu d'autre exemple. En signe de fête, et selon l'usage des Japonais, il envoya un cadeau au Père Pacheco, provincial; c'était son reliquaire où il avait placé sa profession solennelle des quatre vœux, faite à Macao, en 1616. Cette pièce était singulièrement digne d'être gardée avec respect, aussi le Père Pacheco en fit-il le patrimoine de la province.

Le Père Camille Costanzo fut conduit de sa prison à Firando et de Firando à Nangiozake, lieu désigné pour son exécution. Une petite barque vint de suite pour le prendre. Elle portait six serviteurs du prince qu'il accueillit d'un air plein de joie et avec les plus affectueux remerciements; il en fut de même pour un officier envoyé de Nangasaki et qui devait présider au supplice en place de Gonrocu. Un des serviteurs du roi de Firando lui demanda qui il était, d'où il venait, quel âge il avait, et depuis combien d'années il habitait le Japon. Ses réponses furent écrites pour être envoyées à la cour de Iendo. Le lieu de l'exécution n'était pas dans l'intérieur de l'île de Firando, mais vis-à-vis et comme en face de la ville, à Tabira.

sur la côte opposée qui appartient au Ximo et qu'un canal sépare de l'île. Là, sur une plage proche de la mer, on avait planté une colone de bois et dressé tout autour un grand bûcher qu'environnait une haie de bambous entrelacés. Une foule immense composée de toute espèce de gens attendait sur terre et sur mer la venue du Confesseur de la foi; il y avait des fidèles et des païens, et jusqu'aux hérétiques hollandais et anglais qui étaient venus de Cavaci, un des deux ports principaux de l'île où treize de leurs navires étaient mouillés. Le saint homme, en s'avancant vers le bûcher, éloigné seulement d'une centaine de pas, marchait si vite qu'il paraissait comme poussé par une force supérieure; les Chrétiens qui connaissaient sa démarche, disaient tout émerveillés qu'ils ne lui avaient jamais vu une telle prestesse. Il s'arrêta sur le seuil de l'enceinte et d'après les usages du Japon en pareille circonstance, il dit à haute voix : Je suis Camille Costanzo, italien et religieux de la Compagnie de Jésus; si des Chrétiens m'entendent, qu'ils le sachent; puis il entra au milieu du bûcher, alla tout droit se placer au pied du poteau et y fut lié très-étroitement selon l'ancienne manière. Les liens étaient faits de joncs foulés et tordus qu'on avait couverts de boue pour qu'ils résistassent davantage à l'action du feu. Alors il se tourna vers l'endroit où la foule était plus compacte et d'une voix haute et intelligible, comme s'il eût parlé d'un lieu élevé, il déclara que la cause de sa mort était d'avoir prêché la loi du vrai Dieu dans ces royaumes.

Partant de ces paroles de saint Mathieu : *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent tuer l'âme*, il raisonna en très-bon japonais sur l'immortalité de l'âme, sur l'éternité heureuse qui suit la vie présente ! comment les douleurs de la mort, quelque affreuses qu'elles soient ici-bas, ont une fin, mais qu'il n'y en aura jamais pour cette vie ou cette mort qui attend l'âme, selon son mérite, dans l'éternité. Il parla sur ce sujet tant qu'il voulut, les bourreaux mirent ensuite le feu tout autour aux broussailles et sortirent du cercle. Alors le Père Camille se remit à prêcher en même temps qu'il brûlait ;

« Sachez-le-tous, disait-il, il n'y a pas d'autre moyen de sauver son âme que d'embrasser la foi et la sainte loi de Jésus-Christ ; toutes les sectes des bonzes sont vaines, sont impies, sont trompeuses, toutes mènent l'âme à sa perte éternelle... » Pendant qu'il parlait, les flammes s'élevèrent à une telle hauteur qu'on ne le vit plus ; et cependant on entendit toujours sa voix si ferme et si retentissante qu'on l'aurait cru prêchant du haut d'une chaire et non au milieu d'un feu ardent. Puis il se tut, la fumée s'éclaircit, les flammes tombèrent et on le revit. Il paraissait plongé dans une contemplation profonde, le visage et les yeux tournés vers le Ciel, immobile, tout rayonnant de joie. Après quelques instants, il chanta le psaume : *Laudate Dominum omnes gentes* avec le *Gloria Patri* et rentra dans le silence. On croyait qu'il avait expiré en terminant ce chant sacré, quand il recommença tout à coup à prêcher avec force ; mais, comme son discours était entremêlé de beaucoup de paroles latines, les fidèles n'en purent rendre compte. Ce qui excita davantage l'étonnement et fit croire que les consolations divines dont son cœur abondait, l'avaient rendu insensible aux atteintes du feu, ce fut de l'entendre répéter, par trois fois en japonais, certaines paroles qui expriment qu'on éprouve une vive satisfaction, comme lorsque nous disons : Oh bien ! oh quel plaisir ! et cela précisément quand les flammes, devenues plus intenses et plus voisines, l'enveloppaient tout entier, qu'elles brûlaient l'habit de la Compagnie dont il était revêtu, et que lui-même, comme on l'a écrit de là-bas dans ces mêmes termes, paraissait blanc comme neige. Peu à peu, sous l'action du feu, son corps devint couleur de bronze et ensuite noir. On s'attendait à le voir tomber mort au pied du poteau. Ce qui ne tarda pas en effet, mais toutefois cette âme, si enflammée de l'amour de Dieu, ne devait s'envoler vers lui qu'en le louant par les paroles que chantent dans le Paradis ses plus fervents serviteurs. Il fit donc un dernier effort et cria de manière à être entendu de loin : *Sanctus, sanctus* ; après la cinquième fois, il baissa la tête et expira. Une immense multitude a été témoin de toutes les

particularités qu'on vient de lire. Et bien longtemps les fidèles et les infidèles, émerveillés de cette mort, en parlèrent avec admiration.

Ce glorieux triomphe de la foi arriva le 15 septembre 1622. Le Père Camille était âgé de cinquante ans ; il en avait passé trente dans la Compagnie et dix-sept dans la mission du Japon. Son corps fut jeté à la mer dans un courant rapide qui va vers Firando et qui le porta Dieu seul sait où ; car le Père Jean-Baptiste Baeza, recteur de Nangasaki, le fit chercher sur tous les points du littoral sans qu'on ait jamais pu le retrouver.

Camille Costanzo naquit d'une très-noble famille à la Motta Bovalina, en Calabre, à douze lieues de la ville de Gerace. Après y avoir achevé son cours d'humanités, il alla étudier le droit civil à Naples. Il porta ensuite les armes pendant quelques années. Enfin, ennuyé du monde, il y renonça et se dévoua au service de Dieu, dans la Compagnie de Jésus, à l'âge de vingt ans. Il demanda et obtint la mission de Chine, afin de travailler et de souffrir pour Jésus-Christ. Il partit de l'Italie en mars 1602, et de Goa pour Malacca et Macao dans le même mois de 1604. N'ayant pu, je ne sais pour quel motif, entrer en Chine, il fut envoyé au Japon, échappa heureusement à une formidable tempête et aborda à Nangasaki le 17 août 1605. On lui assigna, après avoir étudié une année la langue du pays, le royaume de Bugen pour champ de ses travaux, puis la ville de Sacai où, pendant six années, il exerça le saint ministère, et baptisa plus de huit cents idolâtres dont le plus grand nombre mourut pour la foi. Obligé de sortir du Japon en 1614, il consacra les sept années de son exil à écrire en Japonais des réfutations de leurs erreurs et des apologies de notre foi. Il rentra déguisé en 1621, malgré la persécution, en gagna enfin la couronne.

(BOÉRO.)

LE VÉNÉRABLE CURÉ CLAUDE LAPLACE,

CONFESSEUR DE LA FOI.

Le Vénérable Claude Laplace, curé de Saint-Jean-de-Moulins au diocèse d'Autun, fut déporté à l'île citoyenne, âgé de 69 ans. C'était un homme intérieur, très aumônier, versé dans toutes les sciences ecclésiastiques, et qui avait un grand talent pour la conduite des âmes et pour la prédication. Il avait rempli, durant très-longtemps, ce double ministère à Moulins, avec un zèle infatigable et une réputation surprenante. Ce n'était pas seulement parmi les prêtres de son département, que l'abbé de Laplace était en vénération ; ce sentiment, dû à ses vertus autant qu'à ses lumières, s'était répandu rapidement parmi nous tous. Il avait été déporté contre la loi, étant presque septuagénaire ; mais quoique si âgé, et d'une santé naturellement délicate, il se soutint longtemps, avant d'être atteint de la contagion, qui l'enleva le 15 septembre 1764.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE,

NOTRE-DAME DES ANGES.

Un des pèlerinages les plus fréquentés des environs de Paris est celui de la chapelle de Notre-Dame-des-Anges, situé dans la forêt de Bondy, et dont la fondation remonte à l'an 1212, sous le règne de Philippe-Auguste. Cette fondation est ainsi expliquée dans l'antique légende pieusement conservée pendant des siècles, qu'on voit dans la chapelle, écrite en lettres d'or sur une toile bleue :

« Trois marchands angevins passant dans ce bois furent pris des voleurs et attachés en ce lieu à des arbres où ils demeurèrent un jour et une nuit. Se voyans en tel danger, se vouèrent à la sainte Vierge. Incontinent un Ange les délivra et, en reconnaissance du bienfait reçu, dressèrent un petit autel, et y mirent cette image de leur bienfaitrice ; depuis les miracles et guérisons y ont esté si fréquens et si grands, que l'on a

basti cette chapelle, qui s'augmente de plus en plus par les pieuses libéralités des affectionnés pèlerins. »

Cette légende ne fait pas mention de la fontaine qui jaillit à l'apparition de l'Ange pour désaltérer les marchands angevins ; mais la tradition n'a jamais cessé de regarder l'existence de cette fontaine comme liée au miracle même, dont elle a toujours fait partie dans la croyance populaire. On lit, en effet, dans le *Gallia Christiana* : Il y a près de l'abbaye de Livry une chapelle de la glorieuse Vierge Marie, située dans un bois, avec une fontaine où ceux qui souffrent de la fièvre viennent boire pour se guérir. »

La petite chapelle construite d'abord par les marchands angevins fit place à une église élevée sous le règne de saint Louis en 1260, et qui pouvait contenir cinq ou six cents personnes. Le maître-autel était regardé comme un chef-d'œuvre. A la route était suspendu un petit vaisseau en bois, *ex-voto* de plusieurs marins qui, sous l'invocation de Marie, échappèrent, il y a trois cents ans, au danger d'un naufrage. Les murailles étaient tapissées d'une foule de tableaux et d'offrandes de toutes sortes. Mais la relique la plus précieuse que l'on conserve encore, c'est la statue en bois de la sainte Vierge, dont la surface vermoulue et mutilée porte l'empreinte des siècles.

Il paraît probable que la chapelle de Notre-Dame-des-Anges fut desservie, dès l'origine, par les Moines de l'abbaye de Livry, fondée en 1189 ; ce qui est certain, c'est que, sous les règnes de Louis XII et de Louis XIV, ils firent restaurer et embellir l'ancienne chapelle. En 1655, les Chanoines entreprirent de renouveler magnifiquement l'antique église. La première pierre fut posée par M. de Nesmond, président au parlement de Paris.

L'édifice achevé fut consacré solennellement le 8 septembre 1663, au milieu d'un immense concours de pèlerins. Détruit pendant la période révolutionnaire, il n'eut plus pour marquer le souvenir de son emplacement que trois croix de bois plantées par de pieuses mains. Le 8 septembre 1808, tout le clergé des paroisses environnantes vint processionnellement inaugurer la

nouvelle chapelle, réduite à sa simplicité primitive, et remplaça la statue de la très-sainte Vierge, en présence d'une grande affluence de fidèles. Enfin, au mois de mai 1844, on procéda avec la même pompe au renouvellement des trois croix altérées par le temps, et à la réintégration de la légende originale dans l'intérieur de la chapelle.

Depuis cette époque, le nombre des pèlerins qui se rendent chaque année à la chapelle Notre-Dame-Des-Anges a été sans cesse en augmentant durant toute l'octave de Notre-Dame.

MARTYROLOGE ROMAIN¹.

Octave de la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu.

A Rome, sur la voie de Nomente, fête de saint Nicomède, prêtre et martyr, qui, disant à ceux qui voulaient l'obliger à sacrifier aux faux dieux : « Pour moi, je ne sacrifie qu'au Dieu tout-puissant, qui règne dans les Cieux, » fut pendant long-

1

DECIMOSEPTIMO KALENDAS SEPTEMBRIS.

Octava Nativitatis beatæ Mariæ Virginis. — Romæ via Nomentana natalis beati Nicomedis Presbyteri et Martyris; qui cum diceret compellentibus se sacrificare : Ego non sacrifico nisi Deo omnipotenti, qui regnat in cœlis : plumbatis diutissime cæsus migravit ad Dominum. — In territorio Cabilonensi sancti Valeriani Martyris, quem Priscus Præses suspensum, et gravi ungularum laceratione cruciatum, cum in Christi confessione videret immobilem, ac læto animo in ejus laudibus permanentem, gladio animadverti præcepit. — Marçianopoli in Thracia sanctæ Melitinæ Martyris, quæ sub Antonino Imperatore et Antiocho Præsede ad Gentilium fana semel et iterum ducta, cum idola semper corruerent, suspensa et laniata, ac demum capite plexa est. Hadrianopoli sanctorum Martyrum Maximi, Theodori et Asclepiodoti, qui sub Maximiano Imperatore coronati sunt. — Item sancti Porphyrii mimi, qui coram Juliano Apostata per jocum baptismum suscipiens, Dei virtute derepente mutatus, Christianum se esse professus est; ac mox, jubente eo, securi percussus, martyrio coronatur. — Eodem die sancti Nicetæ Gothi, qui ab Athanarico Rege ob catholicam fidem jussus est igne comburi. — Cordubæ sanctorum Martyrum Emilæ Diaconi et Jeremiæ, qui in persecutione Arabica post longam carceris macerationem, cervicibus pro Christo abscissis, martyrium compleverunt. — Tulli in Gallia sancti Apri Episcopi. — Item sancti Leobini Episcopi Carnutensis. — Lugduni sancti Albini Episcopi. — Eodem die depositio sancti Aichardi Abbatis. — In Gallia sanctæ Eutropiæ Viduæ,

temps déchiré de coups de cordes plombées, et rendit son âme à Dieu.

Au territoire de Châlons, saint Valérien, martyr, que le président Prisque fit suspendre en l'air et déchirer cruellement avec des ongles de fer ; et le voyant inébranlable dans la confession de Jésus-Christ, continuant avec joie à le louer de sa constance, il le fit percer du glaive.

A Murcianople, dans la Thrace, sainte Mélitine, martyre, qui sous l'empereur Antonin et le président Antiochus, conduite deux fois aux temples des païens, et faisant toujours tomber les idoles par sa présence, fut suspendue en l'air et déchirée en lambeaux, et à la fin décapitée.

A Andrinople, saint Maxime, saint Théodore et saint Asclépiodote, martyrs, qui reçurent leur couronne sous l'empereur Maximien.

En la même ville, saint Porphyre ; comédien, qui, recevant le Baptême par moquerie, devant l'empereur Julien l'Apostat, changé tout-à-coup par la grâce de Dieu, déclara qu'il était chrétien. Bientôt après il reçut la couronne du martyr, l'empereur l'ayant fait frapper de la hache.

Le même jour, saint Nicétas, Goth de nation, que le roi Athanaric fit brûler pour la foi catholique.

A Cordoue, saint Emile, diacre, et saint Jérémie, martyrs, qui, dans la persécution des Arabes, après les souffrances d'une longue prison, consommèrent leur martyre après avoir été décapités pour la foi de Jésus-Christ.

A Toul en France, saint Evre, évêque.

Au même lieu, saint Lubin, évêque de Chartres.

A Lyon, saint Albin, évêque.

Le même jour, mort de saint Achart, abbé.

En France, sainte Eutropie, veuve.

Additions des autres Martyrologes.

Sainte Apronie, sœur de sainte Evre.

Saint Alfred ou Alfrid, évêque d'Hildesheim, au neuvième siècle.

Saint Léonce, martyr à Alexandrie, avec saint Syrin et saint Serapion, ses frères.

Saint Anorée, confesseur en Ethiopie.

Saint Bravy, abbé en Anvergne au viii^e siècle.

Saint Jacques l'Ascète, honoré en ce jour en Ethiopie.

Saint Luthard, honoré ce jour à Trèves.

Saint Séleuque et sainte Valère, martyrs à Ancyre.

Saint Ribert, chorévêque anglais, qui vint prêcher la foi en Normandie et en Flandre au moyen-âge.

Saint Philotée, solitaire dans la Myrmique en Dalmatie.

Le Bienheureux Orland de Médicis (Rutulandus), mort en grande sainteté dans le diocèse de Parme en 1086. Ses reliques dans le diocèse de Crémone, ont été illustrées de miracles.

Martyrologe de la dernière persécution.

Etienne Duplain, vicaire dans le diocèse du Mans, pour refus du serment schismatique, condamné à la déportation, mort à Rochefort le 15 septembre 1794, à l'âge de 45 ans.

Claude de Laplace, curé à Moulins, condamné pour la même cause, mort à Rochefort le 15 septembre 1794 à 69 ans.

FIN DU TOME DIX-SEPTIÈME.

APPENDICE

AU PREMIER JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINTE RUSTICULE,

VIERGE¹.

« Voici une douce et noble figure qu'il faut contempler un peu plus longuement, » dit l'immortel auteur des *Moines d'Occident*, à la première ligne du chapitre qu'il consacre à sainte Radegonde, reine de France et fondatrice du monastère de Sainte-Croix, de Poitiers². Nous pouvons en dire autant en commençant le récit de la sainte vie et des œuvres merveilleuses de Rusticule, quatrième Abbesse du monastère de Saint-Césaire d'Arles. Sans doute Rusticule n'a pas, comme Radegonde, porté la couronne royale : à l'éclat du diadème des rois elle eut de beaucoup préféré la couronne virgine qui orne son front; mais comme Radegonde Rusticule a goûté la souffrance et l'exil dès ses premières années, comme Radegonde elle a renoncé à toutes les espérances mondaines pour ensevelir sa vie au fond d'un cloître; elle a connu et admiré Radegonde à Saint-Césaire d'Arles, et, peut-être, l'influence de la vertu de cette illustre fille des rois de Thuringe n'a-t-elle pas été pour peu de chose dans l'héroïque et douce vertu qui fait le caractère propre de la fille des patriciens romains. Dans l'une comme dans l'autre de ces deux vies qui se touchent de si près, nous voyons la vertu de la femme chrétienne, aux premiers temps de la conquête

¹ Ayant reçu trop tard cette intéressante vie de sainte Rusticule, nous avons été obligé de la mettre en appendice, ainsi que les deux suivantes.

² Les *Moines d'occident*, tom. II, liv. VII, ch. vi.

franque, triomphant de la barbarie native des sauvages vainqueurs, et préparant la Gaule à devenir la France de Charlemagne et de Saint-Louis. Enfin si Radegonde a eu pour premier biographe son contemporain Fortunat de Poitiers, Florent de Trois-Châteaux, contemporain de Rusticule, nous a transmis le récit le plus authentique de sa vie merveilleuse. Nous ne poussons pas plus loin cette comparaison, car le lecteur ne tardera pas à s'apercevoir que si les traits augustes de la reine de France ont été, de nos jours, remis en lumière par la plume d'un Montalembert, l'écrivain novice qui veut faire revivre les traits de Rusticule ne songe pas à se poser comme le rival d'un tel maître qui, seul, eut pu ajouter ce chapitre à son œuvre immortelle.

A une lieue de l'antique cité de Vaison ¹, la rivière de l'Ouvèze, faisant un détour assez brusque pour s'enfuir dans la direction du Midi, arrose une riche vallée qui, s'étendant au pied des derniers contreforts du mont Ventoux, aboutit bientôt à la belle plaine qui formait jadis la majeure partie de la principauté d'Orange. C'est à la naissance de cette vallée que s'élève sur une hauteur le village actuel de Seguret. Des restes d'anciennes constructions de l'époque Gallo-Romaine, qu'on retrouve fréquemment en creusant le sol, indiquent que ces lieux attirèrent de bonne heure l'attention des conquérants du monde, et virent s'élever de somptueuses *villas*. Un des grands côteaux qui enserrent la vallée, porte encore le nom de montagne de Mars. Au siècle dernier on voyait au pied de cette montagne des débris d'anciennes murailles fort épaisses, des restes d'aqueducs, un vaste réservoir ou bassin pavé en mosaïque. Les uns ont voulu voir dans ces vestiges les restes d'un temple de Mars, qui aurait laissé son nom au quartier; d'autres ont cru y reconnaître les ruines de la maison de la famille *Marcia*, à laquelle appartenait la Sainte dont nous allons retracer l'histoire. Plus communément on croit que c'est de l'autre côté de l'Ouvèze, au lieu nommé *Boisserette* et anciennement d'*Herbous*, *Herbousset* qu'il faut chercher l'*ager Hebocasiacus*, où demeurerait cette illustre famille.

¹ Ville épiscopale jusqu'au Concordat de 1801 : actuellement chef-lieu de canton (Vaucluse), à 25 kilomètres N.-O. d'Orange, 3,279 habitants; très-riche en antiquités de l'époque Gallo-Romaine.

Quoiqu'il en soit, c'est incontestablement près de Vaison, au lieu nommé alors *Hebocasiacum*, que notre Sainte naquit peu après le milieu du VI^e siècle (553 ou 556). Valérien son père et Clémence sa mère, appartenaient l'un et l'autre à ces vieilles familles romaines que les révolutions avaient chassées de l'Italie, ou que la douceur du climat avaient attirées dans la plus ancienne des provinces romaines des Gaules. Valérien était issu de la famille *Marcia*, plusieurs fois honorée du Consulat et des plus importantes charges de la République : Clémence paraît avoir appartenue à la famille *Rustica*. On croit que Rusticus, évêque de Narbonne, qui vivait au milieu du V^e siècle, était de cette famille, aussi bien qu'un moine du même nom et un noble personnage, époux d'Artémia, qui nous sont connus par les lettres de saint Jérôme¹.

L'union de Valérien et de Clémence avait été bénie d'abord par la naissance d'un fils. Quelques années s'écoulèrent, au bout desquelles Clémence eut la joie d'être mère pour la seconde fois : mais les deux époux ne devaient pas jouir longtemps du bonheur de ce monde : le jour même où notre Sainte naissait à la vie du temps, Valérien naissait à la vie de l'éternité, et peu de jours après mourait également le fils aîné de Clémence, et la pauvre mère ne trouvait d'autre consolation au milieu de ce double deuil que dans les espérances qui se rattachaient au frêle berceau de sa fille. Sur les fonts du baptême on donna à celle-ci le nom de Rustique, transformé bientôt, par l'usage, en son diminutif si gracieux de Rusticule : dans sa maison on la désignait plus ordinairement sous son nom patronymique de *Abarcia* : c'est ainsi qu'elle est nommée par divers auteurs.

Dieu qui avait de grands desseins sur la jeune Rusticule ne voulut pas les cacher longtemps à sa pieuse mère. Dans un songe mys-

¹ Le souvenir de ces deux illustres familles s'est conservé ailleurs que dans les historiens contemporains. On sait que la ville de Vaison est une des plus riches du Midi en antiquités romaines. Or les fouilles ont amené de tout temps de précieuses découvertes qui jettent une certaine lumière sur les anciennes familles fixées dans ses environs, et plusieurs fois on a pu lire des noms qui sont peut-être ceux des aïeux de notre Sainte. — D.-M. *Valerius Pompeius Demetrius filius karissimus*. — D.-M. *M. Valeri, Licinia vera mater filio karissimo*. — *Rusticus voto suo fecit. Moritur bonæ memoriæ mater mea Stepha-*

térieur saint Hilaire ¹ archevêque d'Arles, lui apparut, et la pria de vouloir bien lui donner, comme souvenir de l'hospitalité qu'il réclamait d'elle, une tourterelle blanche qu'elle élevait avec le plus grand soin : Clémence obéit avec joie à l'invitation du Saint. A son réveil elle réfléchit longtemps pour pénétrer le sens que pouvait offrir la vision mystérieuse : elle ne devait pas tarder à le comprendre.

Rusticule n'était âgée que de cinq ans, lorsque dans une course que firent dans le Midi les troupes de Gontran, roi de Bourgogne, elle fut enlevée par un jeune officier nommé Cheraonius, qui la traita avec respect, et la confia à sa propre mère pour l'élever, dans le dessein d'en faire son épouse lorsqu'elle aurait atteint l'âge nubile. Mais Dieu révéla à Liliola, abbesse du monastère de Saint-Césaire d'Arles ², le péril où se trouvait la jeune Rusticule. L'abbesse s'adressa à Syagrius, évêque d'Autun, qui réclama la protection du monarque. En vain Cheraonius supplia-t-il qu'on lui laissât celle dont il voulait faire son épouse : l'ordre du roi était sans appel : la jeune fille fut confiée à un Abbé de grande réputation qui devait la remettre lui-même entre les mains de Liliola.

Le saint Abbé et ses compagnons se mettent donc en route. Arrivés sur les bords du Rhône les voyageurs se trouvent sans provisions : mais le Seigneur qui se charge de pourvoir à la subsistance de ses serviteurs, voulut manifester la vertu de la jeune Sainte. Pendant qu'avec une de ses suivantes Rusticule se promenait sur les bords du fleuve, elle aperçoit un poisson d'une grosseur extraordinaire : tout aussitôt la jeune vierge détache le manteau qu'elle portait et le jette sur le poisson en forme de filet. L'animal se débat et semble sur le point d'entraîner la jeune fille : mais le Sei-

nia sub die xiv KL Novembris. — D.-M. Valeri Mazimi fil defunci, ann. XLII, præfec. vigintivirorum pagi Deobensis, Valeria mater et Cass. Eras maritus eius. La pierre votive portant cette dernière inscription a été trouvée à un kilomètre, au couchant de Seguret, le 24 février 1869.

¹ Boyer de Sainte-Marthe et d'autres auteurs, disent Saint-Césaire.

² Ce monastère, célèbre pendant plusieurs siècles, avait été fondé par l'illustre Archevêque Saint-Césaire, qui en avait établi comme première Abbesse sa sœur sainte Césarie l'ancienne. A celle-ci avait succédé Césarie la jeune, que Liliola remplaça à son tour.

gneur donna de la force à sa servante qui retira lestement sa proie hors de l'eau. Il y en eut suffisamment pour rassasier tous les voyageurs, et dans l'admiration que leur causa cet événement ils se disaient : « Il y a toute apparence que cette jeune fille est destinée à prendre beaucoup d'âmes dans les filets de la parole de Dieu, pour les consacrer au Seigneur. »

Les voyageurs arrivèrent enfin à Arles, où était évêque Sapaudus, et conduisirent Rusticule à la Bienheureuse Liliola : celle-ci toute joyeuse se hâta de l'introduire dans l'enceinte du monastère et de la compter au nombre des vierges de Jésus-Christ. Rusticule pouvait avoir pour lors de six à sept ans¹, car la règle de saint Césaire qui défendait d'admettre les jeunes filles dans le monastère avant cet âge permettait de les y recevoir à une époque où elles pouvaient commencer à apprendre les premiers éléments des saintes lettres et se former à la pratique de l'obéissance².

Mais Clémence qui n'avait cessé de pleurer depuis que sa fille lui avait été enlevée, apprenant qu'elle était au monastère d'Arles, et inconsolable encore, alla redemander son unique enfant. Elle disait au bienheureux Pontife : « Ayez pitié de moi, Père saint, et rendez-moi mon unique. Je considère toutes mes richesses, mes nombreux serviteurs, et je ne sais à qui laisser tout cela. Qui aura soin de mes vieux ans si je perds mon unique ? Je cherche ma fille et ne la trouve plus. Au nom de Dieu, ayez pitié de ma douleur et rendez une fille unique à une pauvre veuve désolée. »

Et le Pontife plein de l'Esprit de Dieu lui répondit : « Que ne puis-je satisfaire tous vos désirs, noble femme ? Mais je n'ose aller contre les volontés de Dieu. Ces richesses que vous voudriez laisser à votre fille, elles passent en un moment, tandis qu'ils n'ont point de fin les trésors que lui promet Jésus-Christ. Consolez-vous donc, ma fille, et ne pleurez pas, comme si elle était perdue, l'enfant qui est destinée à régner avec le Christ. »

Mais ces paroles même, ne pouvaient consoler la pauvre mère dans sa douleur. Elle envoya donc ses serviteurs portant des pré-

¹ Boyer de Sainte-Marthe dit que Rusticule était pour lors âgé de 13 à 14 ans, ce qui paraît peu possible.

² Mabillon. — Bollandistes, *Acta sanctorum Augusti die xvii*.

sents et ces mille ornements de la vanité dont se revêtent les filles du siècle; elle espérait ainsi ramener à elle la jeune vierge de Jésus-Christ : mais celle-ci, qui avait déjà établi les fondements de sa foi sur la pierre ferme, méprisant comme du fumier toutes les séductions de l'orgueil demeura constante dans son généreux dessein. L'histoire ne nous dit pas ce que devint Clémence : il y a lieu de croire que les prières et l'exemple de sa pieuse fille lui obtinrent enfin la grâce de mépriser à son tour tous les biens de ce monde, auxquels le sentiment de l'amour maternel l'avait d'abord tant attachée.

Or, Dieu fit à la jeune Rusticule une telle grâce et lui accorda une si heureuse mémoire, qu'en peu de temps elle en vint à posséder parfaitement tout le psautier et même tous les livres de la Sainte-Écriture. Car on raconte qu'un jour, pendant qu'elle étudiait les psaumes, le sommeil la surprit, comme il est ordinaire aux enfants, sur les genoux d'une des sœurs qui murmurait le psaume à son oreille. Peu après la jeune vierge s'étant réveillée récita le psaume aussi exactement que si elle avait suivi la leçon, accomplissant ainsi cette parole de l'Écriture : « Je dors, mais mon cœur veille. » De plus elle se montrait si charitable et si humble au milieu de cette pieuse réunion de vierges, que toutes conçurent pour elle une affection mêlée de respect. Elle était, en effet, prête à toute bonne œuvre, prudente dans ses paroles, pure dans ses mœurs, belle de visage, gracieuse pour son âge, affable envers tout le monde, digne en un mot d'entendre déjà la voix du céleste Époux lui dire : « Vous êtes belle comme la lune. »

En ce même temps (570), le monastère de Saint-Césaire d'Arles reçut un grand exemple d'édification. Quelques années auparavant la France avait vu pour la première fois, avec admiration, une reine qui descendait volontairement du trône pour venir s'ensevelir dans un cloître. C'était Radegonde, l'épouse de Clotaire, qui, âgée de vingt-quatre ans à peine, était venue se réfugier à l'ombre du tombeau de saint Hilaire et avait fondé le célèbre monastère de Sainte-Croix, de Poitiers. Tel était le mérite universellement reconnu de la règle de Saint-Césaire, que Radegonde avait d'abord soumis sa communauté à un règlement extrait en partie des constitutions du

grand Archevêque d'Arles. Bientôt après les Evêques du Concile de Tours engagèrent la sainte fondatrice à en adopter intégralement toutes les dispositions. La sainte reine obtint de la pieuse Abbessse Césaire un exemplaire de la règle composée par le saint Archevêque : mais voulant se rendre compte par elle-même des moindres détails de la vie monastique et étudier ces sages réglemens, non-seulement dans une lettre morte, mais sur le fait même de leur application ; elle n'hésita pas à entreprendre le voyage d'Arles, et elle y arriva dans le courant de l'année 570, avec Agnès, l'abbessse de son couvent de Poitiers, la plus illustre de ses compagnes¹. Ainsi Rusticule qui, incontestablement se trouvait à Saint-Césaire à la même époque, et était âgée de quatorze ou quinze ans, a pu profiter des grands exemples d'édification qu'une Sainte telle que Radegonde, arrivée à toute la maturité de sa vertu (elle avait pour lors cinquante ans) donna aux pieuses filles qui vivaient sous la houlette de Liliola. De retour à son monastère de Poitiers, Radegonde lui communiqua la forte sève religieuse qu'elle avait elle-même puisée au monastère d'Arles, et quand elle mourut (13 août 587) deux cents Religieuses qui appartenaient, pour la plupart, aux plus illustres familles gauloises ou franques pleuraient sur son cercueil.

Rusticule cependant, faisait de jour en jour de merveilleux progrès dans le chemin de la vertu. Aussi quand la Bienheureuse Liliola eut passé de cette vie à une vie meilleure (574) les religieuses de Saint-Césaire ne trouvèrent personne qui leur parut plus digne que Rusticule de devenir leur mère. Mais la jeune vierge refusait absolument cette charge dont elle se croyait indigne : il lui fallut enfin, autant par dévouement que par obéissance, se courber sous le fardeau, et désormais veiller avec la sollicitude du bon pasteur sur le troupeau qui lui était confié. Elle était âgée de dix-huit ans environ : dès ce moment la pieuse Abbessse s'adonna aux jeûnes et aux veilles avec tant d'ardeur qu'elle ne prenait de nourriture qu'une fois tous les trois jours, se couvrant ce jour-là du cilice pour accomplir le précepte de l'Apôtre². Aux heures de la nuit, pendant

¹ *Les Moines d'occident*, tom. II, pag. 346.

² ... In laboribus, in vigiliis, in jejunis etc. (II. *Corinth.* vi, 4-10). La règle

que ses Sœurs se livraient au repos, elle passait tout son temps dans l'église du monastère, chantant des psaumes et des hymnes, et priant avec grande abondance de larmes, pour le troupeau qui lui était confié ou pour tout le peuple chrétien.

Rusticule était Abbessse du monastère de Saint-Césaire depuis deux ans à peine, quand la reine Théodegilde, veuve de Caribert, roi de Paris, femme tirée d'une basse extraction, qui avait eu l'audace d'aller s'offrir elle-même en mariage à Sigebert, roi de Metz, frère de son époux, fut reléguée par ce prince dans le monastère d'Arles. L'ambitieuse Théodegilde trouva moyen de nouer une intrigue avec un gentilhomme goth qui devait l'enlever du monastère et la conduire en Espagne : mais la jeune Abbessse sut déjouer ce dessein de Théodegilde, et montra ainsi qu'elle savait unir la prudence à la jeunesse et à la vertu.

Nous devons, à regret, abréger le récit de cette merveilleuse et sainte vie dont nous empruntons les principaux traits à la relation du prêtre Florent. Contentons-nous de dire que dans l'enceinte de son monastère Rusticule fit élever deux églises : l'une qu'elle dédia d'abord à la sainte Croix, et plus tard à l'Archange saint Michel ; l'autre, plus magnifique élevée en vertu d'une révélation divine et qui fut dédiée à la sainte Croix. Il est impossible de ne pas reconnaître dans ce titulaire de la sainte Croix, donné à ces deux églises, l'influence de sainte Radegonde.

Dieu rendit Rusticule célèbre par les nombreuses conversions qu'il voulut opérer par son moyen. De tout côté la renommée de sa vertu attirait à son monastère de jeunes vierges qui, pour la suivre, renonçaient à toutes les espérances du monde : bien des veuves, également, se laissèrent prendre par les filets de sa parole et embrassèrent la règle de Saint-Césaire. Aussi était-ce principalement en faveur des pieuses filles ou même des servantes du mo-

de saint Césaire prescrivait l'habit blanc et les pieds nus. Venance Fortunat dit de sainte Radegonde :

Regia lactineo mutavit pallia cultu
 Vilior ancillæ vestis amata tegit
 Splendida senaco quondam subvecta superbo
 Nunc terit obsequio plaute modesta lutum.

nastère que Dieu voulut lui accorder le don des miracles. Comme plus tard, sainte Rose de Lima et tant d'autres Saints, Rusticule vivait dans la familiarité des Anges et des Saints. Elle reçut de la bouche de sainte Lucie et de sainte Mélanie l'assurance de son salut éternel. Une autre fois l'Archange saint Michel, lui apparaissant dans une vision mystérieuse, lui apprit à triompher des embûches visibles de l'antique ennemi des âmes.

Cependant le parfum des vertus qu'on pratiquait dans le monastère de Saint-Césaire s'était répandu au loin. Le diocèse de Vaison, surtout, se rappelait avec orgueil qu'il avait donné naissance à la pieuse Abbesse d'Arles, et désirait posséder des Religieuses animées de son esprit. Cette grâce fut accordée enfin aux prières de l'Évêque Arthemius : ce ne fut pas néanmoins la ruche de Saint-Césaire qui devait fournir directement l'essaim des pieuses ouvrières du Seigneur qui vinrent peupler les solitudes du diocèse de Vaison. Nous avons vu plus haut que sainte Radegonde avait soumis à la règle de Saint-Césaire son monastère de Poitiers. Malheureusement après sa mort (587) et celle de l'Abbesse Agnès, qui la suivit de près, deux princesses de famille Mérovingienne, Chrodielde et Basine, introduisirent le désordre dans le monastère de Sainte-Croix. Il fallut bien du temps pour réparer les scandales dont furent cause ces malheureuses, dans les veines desquelles le Christianisme et la profession religieuse n'avaient pu éteindre encore l'impétuosité du sang barbare¹. Enfin quelques années plus tard, trois pieuses filles de Radegonde : Meltride, Ormélie et Germilie, obéissant à un souhait jadis exprimé par leur sainte fondatrice, se mirent à la tête de colonies monastiques qui se dispersèrent en divers lieux. Germilie appelée par une inspiration surnaturelle à venir sanctifier les lieux qui avaient vu naître Rusticule, fonda (511) dans l'austère solitude de Prébayon un monastère qui trois ans plus tard comptait déjà dix-huit Religieuses, édifia longtemps la contrée et fut transféré sur la fin du ^x^e siècle à Saint-André-des-Ramières, sur les bords moins malsains de l'Ouvèze. Dans la suite les Religieuses de Saint-André adoptèrent des premières la règle de la Chartreuse, et c'est dans l'enceinte de ce monastère que prit l'habit de Saint-

¹ Les Moines d'Occident, tom. II, p. 346.

Bruno, la douce et belle Roseline de Villeneuve, une des plus gracieuses figures de Sainte que nous offre le moyen-âge.

Revenons à Rusticule qui n'eut qu'une part très-indirecte dans cette fondation. Comme tous les Saints elle devait subir les coups de l'épreuve. Dieu permit que saint Maxime, évêque d'Avignon, prévenu par la calomnie, de concert avec Riccimer, noble personnage, l'accusât auprès du roi Clotaire II d'avoir nourri secrètement Childebart, fils de Thierry, roi de Bourgogne, que Clotaire voulait faire mourir comme il avait fait mourir ses frères. On sait combien les grands sont susceptibles dès qu'on invoque la raison d'Etat. Clotaire envoya un de ses officiers nommé Paraulfus avec ordre d'emmener à sa cour la pieuse Abbesse. Fidèle à la règle de saint Césaire, qui prescrivait une clôture inviolable, Rusticule déclara qu'elle préférerait mourir plutôt que de sortir de sa bergerie : mais l'envoyé du roi la fit arracher de vive force de son monastère, au milieu des larmes de ses filles, et jeter en prison.

Enfin sept jours après, on se mit en marche pour se rendre auprès du roi : mais le Seigneur qui veillait sur sa servante révéla à saint Domnole, évêque de Vienne, le péril où elle se trouvait, et lui ordonna d'aller trouver le roi et de lui dire que son propre fils mourrait en punition du sacrilège dont il se rendait coupable. Epouvanté, le roi envoie deux des principaux seigneurs de sa cour à la rencontre de Rusticule, avec ordre de la traiter avec les plus grands honneurs (618).

A partir de ce moment, le voyage de la prisonnière devint un vrai triomphe. Déjà le Seigneur avait manifesté par plusieurs prodiges la sainteté de sa servante. Plusieurs jours avant qu'elle entrât dans une ville, les possédés du démon annonçaient son arrivée en s'écriant : « Voici venir une servante de Dieu qui vient nous tourmenter et nous chasser du lieu que nous habitons. » Et allant à sa rencontre jusqu'à la distance de deux ou trois stades, ils se prosternaient humblement devant elle en lui disant : « Servante de Dieu, pourquoi venez-vous nous tourmenter et nous chasser de notre demeure ? » La Sainte demandait aux démons à quelle occasion ils étaient entrés dans les corps de ces malheureux, question à laquelle ils répondaient de mauvaise grâce, la suppliant en même temps,

par la vertu de la Croix et des clous du Seigneur, de ne pas les chasser de leurs demeures¹. Mais la Bienheureuse ne cédant en rien à l'orgueil des malins esprits imposait sur la tête des malheureux possédés la croix qu'elle portait toujours sur elle, priait, et aussitôt ils étaient délivrés.

Enfin Rusticule arriva à la cour ; la renommée de sa sainteté l'y avait précédée : aussi le roi, la reine et les seigneurs de la cour la reçurent-ils avec de grands honneurs. Le roi voulut l'interroger lui-même au sujet du crime qui lui était reproché : la pieuse Abbesse attesta par serment que non-seulement elle n'en était pas coupable, mais qu'elle n'en avait pas même eu la pensée. Cette affirmation d'une Sainte eut dû suffire à Clotaire, mais l'ombrageux monarque se permit d'avoir encore des doutes, et, pour le punir de ces soupçons injurieux aussi bien que des mauvais traitements qu'il avait fait subir à sa servante, Dieu exécuta la menace qu'il lui avait faite peu auparavant : le fils qu'il aimait tant tomba gravement malade et ne tarda pas à mourir². Le roi, dans sa douleur, ne savait quel parti prendre au sujet de la sainte Abbesse ; mais ses courtisans lui conseillèrent de renvoyer chez elle, en la comblant d'honneurs, cette amie de Dieu envers laquelle il s'était rendu coupable d'une si grande injustice. Le roi accéda à ce conseil de la prudence, et la Bienheureuse obtint l'autorisation de retourner à son monastère.

Les miracles qui avaient signalé la première partie de ce voyage signalèrent également le retour de la Sainte : mais rien n'est comparable à la réception que lui fit la ville d'Arles. A peine eut-on appris qu'elle approchait de la cité, que tous accoururent à sa rencon-

¹ Et obtestabantur eam per crucem et clavos Domini ut non eos juberet egredi de domicilliis suis (*Vita a Florentio*, cap. III, n° 21). Cette vertu des sacrés instruments de la Passion, pour le soulagement des possédés, a été constatée de tout temps. Le saint Clou que possède l'église de Carpentras a servi, pendant bien des siècles, aux exorcismes, et, de nos jours encore, on recommande à sa vertu les personnes affligées des obsessions du malin esprit.

² Aucun historien ne parle de ce fils de Clotaire. Peut-être s'agit-il de Mérovée, fils de Thierry, à qui Clotaire avait servi de parrain, et qu'à ce titre il épargna dans le massacre qu'il fit de Sigebert et de Corbo, autres enfants de Thierry. C'est la solution de Mabillon, qui renvoie à Frédegair (Chron., cap. XIII).

tre, hommes et femmes, religieux et laïques, riches et pauvres, citadins et étrangers, tous se félicitant et remerciant Dieu qui leur rendait cette femme de prière qu'ils croyaient à jamais perdue pour eux. Rentrée dans son monastère, Rusticule est reçue par ses filles au chant du *Gloria in excelsis* : s'étant assise à sa place et unissant sa voix à leurs voix, la sainte Mère confessait qu'elle ne devait son retour qu'à la prière de ses filles, et empruntant les paroles du Psalmiste : « Bénissez le Seigneur avec moi, mes chères filles, disait-elle, exaltons son Nom à l'envi. J'ai cherché le Seigneur et il m'a exaucée; il m'a délivrée de toutes les tribulations, et il a de nouveau fait habiter dans sa maison et comblé de joie la mère auparavant stérile. »

Peu de temps après ceux qui l'avaient calomniée auprès du roi vinrent humblement lui demander pardon. La sainte Abbesse les traita comme elle aurait à peine traité ses plus insignes bienfaiteurs, leur parla avec douceur et pria Dieu pour eux : c'est ainsi que se vengent les Saints.

A partir de ce moment et pendant les quatorze années qu'elle vécut encore, la vie de Rusticule fut partagée entre les saints exercices de la vie monastique, les œuvres de miséricorde et les miracles dont Dieu favorisa fréquemment ses prières. Accablée, sur la fin de sa vie, d'infirmités continuelles, la Bienheureuse Mère ne s'accordait jamais aucun repos à elle-même. Aussi ses filles qui, par leur origine, appartenaient à tout pays, s'unissaient-elles toutes pour l'aimer et lui donner les noms de maîtresse et de bonne mère. Qui pourrait dire avec quelle douceur et quelle charité elle les réprimandait et les reprenait de leurs défauts? Dans ces circonstances délicates, où échouent tant de supérieures de communauté, Rusticule agissait, non comme une maîtresse, mais avec tout le cœur et tout le tact d'une mère compatissante.

Un jour de vendredi, ayant, selon l'usage, chanté avec ses filles l'office de Vêpres, et y ayant ajouté celui de Complies¹, la sainte Abbesse se sentit plus fatiguée que de coutume; mais habituée

¹ Le docte Mabillon entend par les mots *adjecta duodena* du biographe, l'office connu actuellement sous le nom de Complies (*Acta sanctorum Augusti, die xvi, p. 663.*)

qu'elle était à vaincre la nature, elle voulut néanmoins faire les lectures ordinaires, car elle comprenait que l'heure de s'en aller au Seigneur était proche. A l'aurore du lendemain, le froid commença à s'emparer de ses membres : bientôt la fièvre devint plus violente. Mais, tandis que ses membres étaient étendus sur son lit, les lèvres de la Sainte ne cessaient de louer Dieu, ses yeux étaient fixés au Ciel, et elle priait dans son cœur, recommandant au Seigneur ses filles éplorées qu'elle consolait elle-même. Le dimanche, le mal ne fit qu'aller en augmentant. Pendant qu'elle était en santé, elle n'avait jamais permis qu'on remuât qu'une fois l'an l'humble grabat qui lui servait de couche. Ses filles, désirant la soulager, lui demandèrent comme une faveur de leur permettre de remuer un peu cette couche si dure; mais Rusticule ne voulut pas y consentir. Le samedi suivant qui était le jour de la fête de saint Laurent, martyr, ses forces s'affaiblirent encore, et le râle de la mort commença à résonner dans sa poitrine; ce que voyant, les vierges de Jésus-Christ éclatèrent en sanglots. Sur la troisième heure du jour (huit à neuf heures du matin) la communauté, à cause de sa douleur, récitait à demi-voix l'Office divin. La sainte Mère inquiète : « Pourquoi, dit-elle, n'entends-je plus le chant des psaumes ? » — Mère, lui répondirent ses filles, nous ne le pouvons pas, la douleur nous ôte la voix. — Ah ! chantez à haute voix, mes filles, reprit la Bienheureuse Abbesse, vous me ferez du bien : votre chant est doux à mon cœur¹. »

Le jour suivant son corps n'offrait presque plus aucun mouvement de vie, mais ses yeux conservaient toujours leur éclat et brillaient comme des astres étincelants²; elle regardait de tout côté, et ne pouvant plus parler, elle faisait signe de la main à ses Sœurs en larmes de garder le silence et leur insinuait de se consoler. Une des Sœurs voulant lui toucher les pieds pour voir s'ils étaient chauds ou froids : « Ce n'est pas l'heure encore, » dit-elle; peu après, vers

¹ *Contristato mater sancta inquit cur voces pallentium minime audiret. Respondent moerore se non posse. Clarius inquit, psallant, ut et ego confortationem capiam, quia vere satis mihi dulce est (Vita a Florentio).*

² *Oculi tamen ejus in vigore quo fuerant persistebant tanquam stellæ micantes.*

la sixième heure (midi), le visage tranquille, les yeux brillants et les lèvres souriantes, son âme glorieuse s'envola vers les Cieux : c'était le 11 août de l'an de l'Incarnation, 632; la Sainte était âgée pour lors de 77 ans : elle avait gouverné le monastère de Saint-Césaire pendant 58 ans.

Il n'est pas difficile de comprendre quelle fut la douleur des pieuses filles de Rusticule à la mort de leur sainte Mère; on aurait cru, dit l'ancien auteur de sa vie, que les voûtes de la cellule où elle expira allaient s'écrouler, si haut retentirent les gémissements de toutes.

Le lendemain l'Archevêque Théodose, accompagné de tout son Clergé et de toutes les classes du peuple, au milieu desquelles on remarqua la présence des Juifs eux-mêmes, présida la cérémonie des funérailles, qui furent dignes de la Sainte et de la foi de ce bon peuple. Mais Dieu se chargea de glorifier lui-même sa servante. Un vieux serviteur du monastère, qui était devenu aveugle, demanda avec instance d'être placé sous le cercueil; en même temps, il pria en toute confiance le Maître de toutes choses de lui rendre la lumière, et aussitôt sa prière fut exaucée.

Le corps de Rusticule fut porté dans la basilique de Sainte-Marie, une des trois églises que saint Césaire avait fait construire à l'usage de ses Religieuses. Après la célébration du service, les restes mortels de la Sainte furent déposés dans un tombeau à droite de l'autel. Les nombreux miracles qui ne tardèrent pas à s'y opérer confirmèrent la vénération publique des Arlésiens pour la pieuse Abbesse. Plus tard ses reliques furent transférées dans l'église métropolitaine, la tête exceptée, qui resta dans l'église de Sainte-Marie, nommée plus tard Saint-Césaire, du nom de son fondateur.

La vie de sainte Rusticule a été écrite peu de temps après sa mort, par Florent, prêtre de l'église de Saint-Paul-Trois-Châteaux, qui avait pu la connaître lui-même, et qui, du moins, avoue dans la préface de son livre avoir composé sa relation d'une manière fidèle, d'après les témoignages de l'Abbesse Celsa et des personnes qui avaient été témoins oculaires des vertus de Rusticule¹. Les

¹ Mabillon a inséré cette vie au tome II des Actes de l'Ordre de Saint-Benoît, et les Bollandistes au tome II d'août *die xia*. On la trouve aussi dans les col-

termes dont le pieux historien se sert pour parler de Rusticule laissent supposer que son culte ne tarda pas à être autorisé dans l'église d'Arles : toutefois son nom ne se trouve pas dans la plupart des anciens Martyrologes.

La fête de sainte Rusticule a été célébrée à Arles, d'abord le 16 août, et plus tard le 11 du même mois : ce jour-là on faisait également sa fête dans l'église de Carpentras pendant le xiii^e siècle. L'église de Vaison n'a pas tardé à vénérer la sainte mémoire de la plus illustre de ses filles : aujourd'hui encore dans la vieille cité de saint Quenin une Congrégation de jeunes filles porte le nom de sainte Rusticule, et chaque année, au jour de sa fête, on célèbre le souvenir de sa vertu. Dans le diocèse d'Avignon la fête de notre Sainte a été fixée au 1^{er} septembre.

L'Abbé PAUL TERRIS.

lections de Duchesne, Le Cointe, et dans les auteurs qui ont écrit les histoires du Comté-Venaissin ou de l'église de Vaison.

APPENDICE

AU TROISIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

SAINTE PROCULE,

VIERGE ET MARTYRE.

Les auteurs qui ont écrit la vie de sainte Procule sont : 1° un docteur de Sorbonne, natif de Gannat, appelé Aرسال, qui vivait il y a environ 400 ans; son œuvre ne nous est pas parvenue; mais elle a été reproduite et résumée par les suivants; 2° un auteur anonyme dont il existe un vieux manuscrit qui paraît remonter à plusieurs siècles; 3° le Frère Constantin, Capucin de Gannat, qui écrivait son ouvrage en 1714; nous avons trouvé de lui trois manuscrits pareils. Enfin, les mémoires de la société des lettres de l'Aveyron reproduisent en partie la légende de la Sainte.

L'époque de l'existence de sainte Procule est difficile à déterminer. L'historien Bosc et les mémoires de la société la font vivre au VI^e siècle, sous saint Dalmas, nous ne savons sur quel fondement. Les auteurs de sa vie signalent une tradition d'après laquelle la Sainte serait issue des comtes de Rodez; or, ceux-ci n'ont commencé d'exister qu'au XII^e siècle. Mais cette tradition a pu facilement errer sur la qualification de la noblesse de sainte Procule; peut-être voulait-elle désigner les comtes de Rouergue, dont on trouve la trace dès le IX^e siècle; sans doute elle devait désigner simplement la noblesse illustre de l'origine de sainte Procule.

Le Frère Constantin voulant fixer une date à la vie de sainte Procule, et ne trouvant aucun document pour s'éclairer à ce sujet, ouvrit la chasse d'argent qui renfermait le corps de cette Sainte,

espérant y découvrir quelque indice de l'époque où elle vivait ; mais ce fut en vain ; il n'y trouva que les procès-verbaux des diverses translations dont nous parlerons plus tard.

Sainte Procule, d'après un auteur, aurait été ainsi nommée par les habitants de Gannat, chez lesquels elle s'était réfugiée en s'échappant de la maison de ses parents ; ce nom lui aurait été donné pour désigner une étrangère qui venait de loin (*procul*, loin). Son nom véritable aurait été Prisca ; et c'est ainsi qu'elle serait vulgairement appelée dans certains pays.

Sainte Procule (*Procula*) naquit à Rodez ; elle était la fille unique d'une des plus illustres familles du Rouergue. Dès sa plus tendre enfance, avant même qu'elle jouit de l'usage de la raison, Dieu sembla la prédestiner visiblement à une haute sainteté ; car, semblable en cela à quelques autres Saints, le mardi et le jeudi de chaque semaine, elle ne suçait le lait de sa mère qu'une seule fois le jour. Ainsi, dans un âge où les enfants ne suivent que l'instinct de la nature, elle obéissait déjà aux mouvements de la grâce.

Prévenue de si bonne heure des bénédictions du Ciel, à peine put-elle connaître son Dieu qu'elle se consacra entièrement à son service. Quoique née et élevée au milieu du luxe et des grandeurs, elle n'y attacha point son cœur ; elle ne montra que du dégoût pour tout ce qui est l'objet des recherches et des sollicitudes du monde. Elle détestait les amusements frivoles et fuyait les fêtes profanes ; mais elle visitait souvent les églises ; rarement on la voyait en public ; elle se plaisait dans la solitude de son appartement ; et, lorsque la nécessité ou la bienséance l'obligeaient de paraître, elle montrait une modestie si aimable, un tact si délicat, une urbanité si chrétienne, que tous en étaient saisis d'admiration.

Elle était douée de tous les dons qui pouvaient la rendre agréable aux hommes. Son esprit vif et pénétrant, son naturel doux, affable et bienfaisant, sa piété surtout qui donnait une forme si aimable à ces qualités naturelles, et enfin sa beauté remarquable, qui n'était que le reflet de son âme, faisaient de la jeune Procule un objet d'estime et d'admiration pour tous ceux qui la voyaient.

Mais Dieu avait formé ce cœur pour se le réserver à lui seul; le monde n'en était pas digne, et Procule, poussé par la grâce de l'Esprit-Saint, avait de bonne heure consacré et voué sa virginité à l'Époux céleste, à l'Agneau sans tache; elle lui avait donné son cœur tout entier.

Ses parents, chrétiens d'ailleurs, mais imbus des maximes du monde, avaient d'autres vues sur elle; ils ne possédaient que cette fille pour héritière de leur nom illustre et de leurs grands biens; elle était l'unique objet de leurs espérances mondaines. Aussi suivirent-ils d'un œil inquiet ses progrès dans la sainteté; ils avaient déjà quelque pressentiments; mais ils se rassuraient à cause de la grande jeunesse de leur fille et de sa parfaite obéissance à leurs moindres volontés. Ils ne connaissaient pas encore la généreuse fermeté de son cœur.

Dès qu'elle eut atteint l'âge de seize ou de dix-sept ans, ils songèrent à lui chercher un époux qui fût digne d'elle et des grands biens dont elle devait être l'unique héritière. Ils crurent avoir trouvé ce qu'ils désiraient dans la personne d'un jeune et riche seigneur nommé Géraud, qui, charmé des qualités de Procule, aspirait à devenir son époux.

Les parents de la Sainte s'empressèrent de faire connaître à leur fille ce désir et ce choix de leur cœur. Ils lui représentèrent qu'elle était déjà parvenue à un âge où elle devait songer à leur servir d'appui et à leur donner un successeur qui pût dignement soutenir la grandeur de la maison paternelle, et que tel était l'unique sujet de leur consolation et de leurs espérances avant leur mort. Ils lui nommèrent alors celui qui leur proposait son illustre alliance, et ils espéraient bien que les qualités et la noblesse de ce jeune seigneur faciliteraient l'obéissance qu'elle devait leur témoigner dans cette rencontre.

Procule leur répondit avec beaucoup de respect et de douceur, mais avec une fermeté qu'on ne lui connaissait pas, qu'elle avait déjà disposé de ses affections, qu'elle avait porté son choix plus haut que sur la terre, et que Jésus-Christ seul était le Roi de son cœur et seul serait son Époux pour l'éternité.

Ses parents, fort surpris d'une réponse si peu attendue, employè-

rent tout ce que leur amour leur suggéra de plus propre à ébranler la constance de la jeune Sainte : ils n'épargnèrent ni les larmes, ni les caresses, ni même les menaces. pour la faire changer de dessein ; mais tous leurs efforts furent inutiles. Tout ce qu'ils obtinrent d'elle fut un silence respectueux, mais ferme.

Quand la Sainte se fut retirée dans son appartement, elle s'empressa de se jeter à genoux pour renouveler à son divin Époux l'engagement qu'elle avait déjà pris, et pour lui demander la force de surmonter les obstacles qui menaçaient de la séparer de lui. Jésus-Christ, qui aime tant le don des cœurs purs et qui veut bien être l'Époux des âmes chastes, fut touché de tant d'amour et de générosité. Il voulut à son tour honorer la Sainte de ses faveurs et lui accorder un témoignage sensible de l'acceptation de son cœur. Il lui envoya donc, par le ministère de l'Ange Gabriel, une bague d'or pour gage de son amour et de la sainte alliance qu'il contractait avec elle. Sainte Procule fut tellement fortifiée par cette glorieuse marque de l'amour de son céleste Époux, qu'elle ne craignit plus de soutenir les plus rudes combats pour lui garder sa fidélité.

L'occasion ne tarda pas à s'en présenter. Les parents de la Sainte, obstinés dans leur dessein, après avoir passé quelque temps sans lui parler de mariage, résolurent de briser sa résistance en lui faisant une violence subite. Ils la fiancèrent malgré elle à Géraud, et fixèrent l'époque de la cérémonie des noces. Procule, ferme dans sa résolution et confiante dans son fidèle Époux, attendait sans crainte le jour redoutable.

Il arriva, et, dès le matin, tout était disposé pour la fête avec la pompe et la magnificence qui convenait à une famille de ce rang. Les amis de la maison étaient venus assister à cette brillante cérémonie, et le fiancé Géraud était déjà arrivé, suivi d'un train magnifique : il attendait, avec tous les invités, Procule sa fiancée, qui seule manquait, pour commencer la cérémonie.

Pendant ce temps, Procule, retirée seule dans son appartement, se jeta aux pieds de son Divin Jésus, et le pria instamment de la protéger dans une conjoncture si périlleuse, et de lui faire connaître ce qu'elle devait faire. Elle entendit alors une voix qui lui adressa

les mêmes paroles que Dieu avait adressées à Abraham : « Sortez de votre famille et de votre pays, et venez dans la terre que je vous montrerai. »

Aussitôt elle se relève, pleine de force et de courage, quitte les vêtements somptueux dont on l'avait parée, et se revêt de méchants habits pour mieux cacher sa fuite, et pour se rendre plus conforme à la pauvreté de son céleste Époux. Sous ce déguisement, elle sort furtivement de la maison de ses parents, et s'enfuit dans les bois et dans les montagnes, dirigée par la volonté de son Divin Maître.

Elle traverse ainsi tout le pays très-montagneux qui sépare le Rouergue de l'Auvergne; rien ne l'arrête, ni les rochers, ni les précipices, ni les forêts sombres. Elle traverse encore l'Auvergne entière, échappe à tous les dangers, surmonte toutes les fatigues auxquelles elle était si peu accoutumée; mais l'amour de son Dieu lui donne de la force et des ailes, et la protège contre tous les périls.

Elle arriva jusque dans le Bourbonnais, à un quart de lieue de la petite ville de Gannat. Là elle s'arrêta devant ce site pittoresque et désert : au fond, le ruisseau limpide d'Anelot, dominé par deux collines gracieuses, et à leur pied, un rocher dans lequel elle découvrit une petite caverne. La Sainte, fatiguée de son voyage, s'établit dans cette caverne pour se reposer, et pour s'entretenir dans la solitude avec son céleste Époux, en attendant qu'il disposât d'elle comme il voudrait.

Géraud et toute l'assistance étaient dans une impatience extrême de voir commencer la solennité des noces; on n'attendait plus que la fiancée. Enfin, on envoya une servante de la maison pour amener la reine de la fête; elle trouva l'appartement désert et la robe de noce jetée à terre. Elle revint aussitôt pour faire part de cette triste nouvelle, et, à la vue des habits de fête que Procule avait laissés, on ne douta plus de son déguisement et de sa fuite.

Toute la maison fut alors remplie de confusion, de bruit et de trouble; les préparatifs de la fête brillante accrurent encore la déception universelle. Le père de Procule, consterné tout d'abord, entra bientôt dans une violente colère; il fit quelques excuses à Géraud, lui permit, le pria même de chercher la fugitive, non plus

pour lui offrir une alliance dont elle s'était rendue indigne, mais pour la châtier, comme elle méritait; et, dans l'emportement de sa fureur, il lui céda tous ses droits de père et lui recommanda même de ne pas épargner la vie de Procule, si, après l'avoir trouvée, il ne pouvait la ramener.

C'était jeter de l'huile sur le feu. Géraud, plus irrité qu'aucun autre, et de son amour méprisé, et de son orgueil blessé, se jeta avec ardeur à la poursuite de la fugitive.

Il erra quelque temps, comme au hasard, mais il finit par découvrir les traces de celle qu'il recherchait, et, d'indications en indications, il réussit à suivre lentement, mais sûrement, celle qui ne pouvait plus désormais lui échapper. Il traversa ainsi l'Auvergne et vint dans le Bourbonnais, jusque près de la retraite de sainte Procule, qui se croyait en sûreté.

Non loin de là, il rencontra des bergers qui gardaient leurs troupeaux, et il leur demanda s'ils n'avaient point vu une étrangère dont il leur dépeignit le portrait. Les bergers répondirent qu'ils l'avaient vue; mais soupçonnant quelque mauvais dessein de la part de ce jeune seigneur, ils refusèrent de trahir la retraite de celle qu'ils vénéraient déjà comme une Sainte. Géraud fit alors briller à leurs yeux l'appât d'une riche récompense, en les assurant que son dessein était de la ramener chez ses parents, d'où elle s'était échappée. Les bergers, éblouis et vaincus, livrèrent leur secret et découvrirent la retraite de la Sainte.

Géraud s'avança vers elle; à sa vue, il retrouva toute la vivacité de sa passion, et entreprit de la ramener par les moyens de la douceur et de la persuasion. Celle-ci, après le premier moment de surprise, demeura inflexible dans sa résolution et ne fit à toutes les instances de Géraud que cette ferme réponse : « Je ne reconnaitrai jamais que Jésus-Christ pour mon époux, et je lui serai fidèle jusqu'à l'effusion de mon sang s'il le faut. »

Ce refus changea la modération de Géraud en une rage violente et une haine insensée; il se rapproche vivement de sa victime, afin d'exercer sur elle l'autorité dont le père l'avait investi, et de l'emmener de force ou de la faire mourir. Procule prend aussitôt la fuite, et, pour éviter son persécuteur qui lui ferme le chemin, elle

passé à travers des rochers inaccessibles, qui, semblant vouloir lui livrer passage, se ramollissent sous son poids, et gardent encore l'empreinte de ses doigts et de ses genoux.

Son bourreau, plus insensible et plus dur que les rochers eux-mêmes, se jette à sa poursuite et l'atteint à cent pas de la ville de Gannat. Là, il lui réitère ses ordres; la Sainte persiste dans sa résolution, et Géraud, exaspéré par une telle résistance, tire son épée et lui dit : « Procule, vous n'êtes pas moins indigne de la vie que de mon alliance; vous n'avez pas voulu de moi pour époux, vous m'aurez pour bourreau. »

La Sainte, à ces mots, tombe à genoux, fait le signe de la croix, prononce le nom de Jésus, son divin Époux, en lui offrant son cœur et sa vie; et sa tête roule sous le glaive du meurtrier.

Mais, ô prodige ! la vierge se relève comme si elle eût été pleine de vie; elle prend sa tête entre ses bras, et marche d'un pas assuré vers la ville de Gannat, qui était toute voisine. A la vue d'un miracle si étonnant, Géraud, éclairé par la grâce, fut touché du repentir de son crime, et il se prosterna aux pieds de la Sainte pour implorer son pardon. Les bergers qui s'étaient rapprochés pendant ce temps, et qui avaient été témoins de toutes ces scènes, demandèrent aussi le pardon de la funeste indiscretion qu'ils avaient commise.

La Sainte, s'arrêtant alors, se tourna vers son bourreau tout baigné des larmes du repentir, et, par un nouveau miracle, l'assura en quelques paroles de son pardon le plus généreux; elle en fit autant aux bergers; puis elle reprit sa marche vers la ville.

Géraud persévéra dans sa conversion; afin d'expier son crime, il passa le reste de ses jours dans une solitude, menant la vie d'anachorète, et, après avoir pratiqué les vertus les plus admirables, il mourut en odeur de sainteté, et fut même honoré comme saint.

Sainte Procule, arrivée à Gannat, traversa plusieurs rues, à la stupéfaction des habitants. Plusieurs d'entre eux lui jetèrent mille insultes, la traitant de sorcière, et attribuant à l'action du démon un prodige si surprenant. Ils portèrent la peine de leur impiété; les uns furent affligés de maladies incurables; les autres, réduits à

une extrême indigence, après avoir possédé de grands biens; les autres furent privés de sépulture après une mort violente ou honteuse.

Sainte Procule arriva ainsi jusqu'à l'église de Sainte-Croix, et alla se prosterner au pied d'un autel, où un prêtre, nommé Paul, célébrait le saint Sacrifice. On la vit à genoux, tenant entre ses mains sa tête tranchée et sanglante, et l'offrant à Jésus-Christ, comme un témoignage suprême de sa fidélité et une preuve éclatante de son amour.

Quand elle eut déposé sa tête et se fut reposée pour ne plus se relever, les prêtres s'assemblèrent pour délibérer au sujet de la sépulture dont il fallait honorer de si saintes reliques; ils députèrent deux des plus anciens d'entre eux à Clermont, pour donner avis à l'Évêque de ce qui s'était passé.

A cette nouvelle, le Prélat, accompagné de son archidiacre et des principaux de son Clergé, se rendit à Gannat, pour célébrer en personne les obsèques de la sainte Martyre. Le bruit de ces prodiges si extraordinaires se répandit promptement dans le pays, et une prodigieuse affluence de peuple se pressa pour assister à la cérémonie, et pour vénérer le corps de la sainte Martyre. Ce saint corps fut inhumé près du grand autel de l'église de Sainte-Croix.

Le tombeau de sainte Procule devint bientôt célèbre; il fut le but du pèlerinage d'une multitude de fidèles qui venaient le vénérer et lui demander de nombreuses guérisons. Les miracles qui s'y opérèrent y attirèrent encore plus d'affluence, et l'Évêque de Clermont se vit obligé de faire la translation de ces saintes reliques. Il se rendit donc à Gannat accompagné d'un nombreux Clergé, enferma le corps de la Sainte dans une châsse de bois enveloppée d'une étoffe rouge, et la plaça sur l'autel.

Les miracles s'y multiplièrent encore tellement, et les habitants de Gannat en reçurent des bienfaits si signalés, que la reconnaissance les obligea d'opérer une seconde translation de ces reliques si précieuses dans une magnifique châsse d'argent, afin qu'elles fussent mieux honorées. Cette cérémonie, dont on a transcrit le procès-verbal, se fit sous Louis XIII, en 1624, et sous l'épiscopat de Joachim d'Estaing, évêque de Clermont.

Le bruit des miracles nombreux opérés par sainte Proculé se répandit jusqu'à Rodez, qui avait été sa patrie. Les habitants de cette ville, désireux de rendre à leur sainte compatriote un culte plus particulier, et de s'attirer ses faveurs spéciales, conçurent le dessein d'acquérir une relique insigne de cette sainte Martyre. Les Religieux et les prêtres de la Fraternité de Saint-Amans, présidés par Antoine Monmaton, curé de cette église, députèrent, le 17 juillet 1673, deux prêtres de leur société, Majorel et Serres, pour présenter au Curé et aux prêtres de Sainte-Croix de Gannat une pétition leur demandant une relique insigne de leur glorieuse patronne, et leur offrant en échange une relique de saint Naamas, l'os du fémur. Les deux députés se rendirent à Gannat, le 7 août, et présentèrent leur requête qui fut agréée du Clergé.

Mais le peuple ayant appris qu'on voulait lui enlever une portion de son trésor, témoigna hautement son mécontentement, et le lendemain, dès l'aube, une foule compacte envahit l'église, malgré les gardes qu'on avait placés aux portes; et, soit par curiosité, soit par dessein de protester, de nombreux fidèles se pressèrent sur les balustrades en pierre qui se prolongeaient des deux côtés de l'autel. Tout à coup, ces balustrades s'écroulent sous le poids de la foule; mais personne n'éprouva le moindre mal de cet accident, et on attribua cette préservation miraculeuse à la bienveillante intercession de la Sainte.

Alors un Religieux, du haut de la chaire, harangua la multitude; il démontra que cette translation augmentait la gloire de la Sainte, et que le don qu'on allait faire serait compensé par l'acquisition de la relique précieuse de saint Naamas, et le peuple se calma peu à peu. On procéda donc à l'ouverture de la chasse d'argent; on en retira un os du bras, le cubitus, qu'on mit dans une boîte scellée, et tout le peuple avec le Clergé accompagna processionnellement la relique jusque hors de la ville, avec les témoignages du respect dû à une Sainte si illustre.

Lorsqu'on fut prévenu, à Rodez, de l'arrivée de cette relique, une foule de peuple, précédée du Clergé, de tous les corps Religieux et de toutes les corporations civiles, ainsi que de toutes les musiques, s'avança à plus d'une lieue hors de la ville, pour recevoir avec hon-

neur un trésor si vénérable et si précieux. Jamais, dit l'auteur, on n'avait déployé autant de pompe et de solennité que dans cette procession; ce fut un triomphe pour la sainte Martyre. Le procès-verbal en est reproduit par l'historien.

A de tels récits, on se trouve partagé entre l'admiration pour la foi si vive de nos pères, et pour le culte si éclatant dont ils honoraient les Saints, et entre la douleur de voir cette foi aujourd'hui si affaiblie et ce culte si délaissé.

Une partie de cette relique se perdit pendant la Révolution; ce qu'on put en sauver a été partagé depuis avec l'église cathédrale.

Les habitants de Gannat, pleins de vénération et de complaisance pour leur bienfaisante patronne, élevèrent une chapelle à l'endroit où sainte Procule s'était arrêtée, à son arrivée dans le pays; elle fut nommée le Pas-de-Sainte-Procule; ils en construisirent une autre au lieu où elle avait subi le martyre. De plus, ils établirent en l'honneur de leur Sainte, deux confréries, qui furent longtemps florissantes, et ne contribuèrent pas peu à entretenir la ferveur de la piété dans les âmes.

L'église de Saint-Amans a une chapelle ornée d'un vitrail dédiée à sainte Procule; cette Sainte est l'une des principales patronnes de la congrégation des jeunes personnes, et sa fête se célèbre chaque année avec une solennité particulière. Le diocèse de Rodez célèbre son martyre le 3 septembre; la ville de Gannat, le 13 octobre, et la translation de ses reliques, le 9 juillet.

Les miracles que sainte Procule a opérés sont innombrables; ils ont attiré à Gannat un grand concours de pèlerins. La relation n'en est pas parvenue jusqu'à nous, du moins assez précise ni assez authentique. Voici quelques miracles plus récents; ils datent de deux siècles; ils nous ont été transmis par le Frère Constantin qui a été témoin de la plupart d'entre eux et qui a recueilli des preuves authentiques des autres.

L'an 1612, le 9 juillet, on célébrait à Gannat la translation des reliques de sainte Procule, au milieu d'un concours de plus de trois mille fidèles, et on se disposait à sortir de l'église en procession avec la châsse de la Sainte, lorsqu'un orage effroyable se déclina

sur la ville, accompagné d'éclairs et de tonnerres; on craignait beaucoup que la grêle ne détruisit toutes les récoltes. Dans cette conjecture, les fidèles, confiants dans la protection de leur Sainte, s'obstinèrent à sortir de l'église, et, dès que la chasse eut dépassé le seuil de la porte, les nuages se déchirèrent subitement, déchargèrent une effroyable grêle dans les marais voisins, respectèrent les récoltes environnantes, et le Ciel, redevenu serein, permit à la procession d'accomplir son parcours ordinaire. Cet effet, attribué par tous à la protection de la Sainte, ranima l'ardeur de la foi et de la piété dans tous les cœurs.

L'an 1643, le feu prit pendant la nuit à la maison de la Fauconnière, située au milieu de la ville de Gannat. L'incendie eut bientôt atteint des proportions effrayantes; tous les moyens dont on usa pour l'éteindre, ne réussirent pas même à le modérer; la maison était fort élevée et menaçait la ville d'un embrasement général. On résolut donc d'abattre les maisons voisines, pour circonscire le foyer de l'incendie et sauver ainsi le reste de la ville. Avant d'en venir à cette extrémité, on eut la pensée de recourir à l'intercession de sainte Proculé. On apporta ses reliques, et on les présenta devant l'incendie. Aussitôt le feu se calme, diminue sensiblement, et s'éteint dans peu de temps, sans avoir étendu plus loin ses ravages; ce que tout le monde s'accorda à regarder comme miraculeux.

L'an 1688, le ruisseau d'Andelot, qui baigne les murs de la ville, déborda avec une telle violence, que les moulins établis sur son passage furent emportés, plusieurs personnes y périrent, et les eaux s'élevèrent jusqu'au-dessus des ponts qui avaient une hauteur de dix à douze pieds. La ville fut en partie inondée, et les eaux montèrent jusqu'au premier étage des maisons. On craignait d'autres désastres encore; mais le peuple courut à son refuge ordinaire; la chasse de sainte Proculé fut apportée, comme une arche d'alliance, devant les eaux menaçantes, et aussitôt on vit celles-ci reculer sensiblement, s'écouler avec promptitude, et le ruisseau ne tarda pas à rentrer dans son lit sans causer d'autres dommages.

La ville de Gannat attribua à l'intercession de sa sainte patronne d'être protégée contre des fléaux qui désolèrent plusieurs fois tout

le reste de la contrée. En 1694, une cruelle famine s'étendait dans presque toute la France; la disette était affreuse et générale : la ville de Gannat n'en ressentit presque point les atteintes, et elle put fournir des grains à tout le voisinage.

En 1709, l'hiver fut si rigoureux; que la plupart des arbres périrent et que les récoltes furent perdues. Le pays de Gannat fut sensiblement préservé et conserva la plus grande partie de ses récoltes. Plusieurs fois la peste ou la fièvre maligne ont désolé la France et fait un grand nombre de victimes : les habitants de Gannat ont toujours, dans ces circonstances, été préservés d'une manière visible; et ces fléaux ont à peine touché la ville. Aussi on invoque spécialement sainte Procule contre la fièvre et la peste.

L'an 1635, le curé de Sainte-Croix de Gannat, nommé Conches, étant tombé dangereusement malade et se voyant réduit à l'extrémité et abandonné des médecins, fit un vœu à sainte Procule : aussitôt il se trouva soulagé et recouvra rapidement ses forces et sa première santé. En reconnaissance de ce bienfait, il fit peindre un tableau que l'on conservait dans l'église, et dans lequel il était représenté à genoux devant sa bienfaitrice.

L'an 1706, Françoise Couchonnat, mariée à François Burin, procureur de la sénéchaussée du Bourbonnais, fut attequée d'un mal que tous les médecins s'accordèrent à regarder comme incurable et mortel. Cette pieuse dame se voyant perdue fit un vœu à sainte Procule; et aussitôt elle se sentit guérie et recouvra toute sa santé, au grand étonnement de tout le monde. Elle fit peindre un tableau où elle était représentée priant la sainte Martyre; et elle en fit don à l'église de Sainte-Croix.

L'an 1708, dame Grimaud, religieuse de Notre-Dame au couvent de Gannat, fut attequée d'une paralysie qui lui ôta absolument l'usage du bras droit. N'espérant pas de guérir au moyen des remèdes ordinaires, elle fit une neuvaine de prières à sainte Procule, qu'elle termina le 9 juillet : c'était le jour de la translation des reliques de la Sainte, et on était dans l'usage, dans le parcours de la procession, d'entrer avec la chässe dans l'église de ce couvent. Lorsque les vénérables reliques y furent portées, la Religieuse malade fit approcher la chässe de son bras paralysé; aussitôt elle sentit la

chaleur revenir à ce bras, et, dès ce moment, elle put s'en servir comme auparavant.

L'an 1712, Marguerite Frady, habitante de la petite ville d'Ebreuil, fut affligée d'une longue et cruelle maladie, à la suite de laquelle elle éprouva une grave fluxion à la jambe droite; et elle devint affreusement boiteuse. Pendant un an elle put à peine se mouvoir, même avec l'aide de deux béquilles. Elle résolut, dans cette situation, de se rendre à Gannat, pour implorer l'intercession de sainte Proculé. Elle s'y transporta donc comme elle put, ou plutôt elle fut portée pendant la plus grande partie du chemin; elle fit une neuvaine de prières à la Sainte, et le neuvième jour, s'étant rendue dans la chapelle du Pas-de-Sainte-Proculé, elle y fut subitement guérie, de sorte qu'elle y laissa ses béquilles, et qu'elle put se rendre à Gannat d'un pas ferme. Dès lors elle put marcher avec autant de facilité que si elle n'eût jamais été malade.

L. SERVIÈRES.

APPENDICE

AU SIXIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

SAINT MARTIAN,

ABBÉ ¹.

Quel est l'habitant d'Apt ou de Saignon qui ne sache par cœur les traits principaux de la gracieuse légende de saint Martias ? Quel est l'étranger qui, s'étant trouvé dans les murs de la cité Aptésienne la veille de la grande fête de sainte Anne, à la nuit tombante, au moment où la procession des enfants descend les flancs de la colline où s'élève l'oratoire de saint Martian, portant la statue du Saint, entourée de son cortège traditionnel de torches allumées, de chants joyeux et de rires enfantins, n'ait voulu savoir ce qu'était ce Saint des temps passés, si cher encore à la jeunesse en plein XIX^e siècle ?

Ce que sait l'Aptésien nous voulons le lui redire, ce, qu'ignore l'étranger nous aimons à le lui apprendre, non dans un travail qui affecte aucune prétention à la science, mais en nous bornant au rôle bien modeste de simple traducteur. Il existe, en effet, dans la vieille langue de l'Église une vie de saint Martian qu'on a trop oubliée pour la remplacer par des abrégés qui ont le tort, commun à tous les abrégés possibles, de défigurer complètement l'ouvrage primitif. Cette vie de notre Saint se lit insérée en forme de leçons dans l'Office du saint Abbé que l'on trouve dans le rarissime et précieux bréviaire à l'usage de l'église d'Apt imprimé à Lyon en 1532, par

¹ Ce travail a été lu à la Société littéraire et scientifique d'Apt, séance du 14 septembre 1873.

les soins de l'illustre Evêque Jean de Nicolaï. L'auteur de l'Office est-il le même que celui de la légende? A quelle date faut-il assigner la composition de ces deux ouvrages qui sont bien deux ouvrages distincts, quoique fondus et entremêlés l'un dans l'autre? Tout autant de questions auxquelles il n'est pas facile de répondre.

Dans les nombreuses recherches que nous avons faites jadis à travers la volumineuse collection des missels et bréviaires du temps passé que renferment les archives de l'église d'Apt¹, nous n'avons jamais trouvé dans son entier l'Office de saint Martien : il est constant, néanmoins, que ce Saint dont les reliques reposaient dans l'église cathédrale, y était honoré comme patron secondaire, à la suite de saint Auspice et de saint Castor, comme le prouvent les *Mémoires communes* usitées dans l'église d'Apt au XIV^e siècle. Mais cet Office se trouve en entier dans le bréviaire de 1532, écrit dans cette belle langue liturgique du moyen-âge, dont la tradition semble perdue sans retour depuis les funestes innovations liturgiques du siècle dernier.

Mais dans cet Office, ainsi que nous l'avons dit, se trouve insérée, en forme de leçons, la vie de notre Saint. Quel est l'auteur de cet ouvrage? Nous devons avouer qu'il nous est complètement inconnu. Il doit pourtant être antérieur au reste de l'Office lui-même, c'est-à-dire au XII^e ou au XIII^e siècle, sinon dans sa forme actuelle au moins dans les mémoires qui ont servi à le composer, car on trouve çà et là des traces indiquant que l'auteur a écrit d'après des mémoires ou au moins sur des traditions soigneusement conservées. Ces traditions, qui ne sont autres que celles des moines de Saint-Eusèbe et des habitants d'Apt ou de Saignon, remontent sans doute au temps même de la vie du saint Abbé : mais dans sa forme actuelle le récit doit dater du XII^e ou du XIII^e siècle, en exceptant néanmoins le prologue qui le précède. La mention qui est faite dans ce morceau de la canonisation de saint Elzéar l'indique clairement, et surtout la tournure recherchée du style et des idées qui

¹ Voir *Recherches historiques et littéraires sur l'ancienne liturgie de l'église d'Apt* : un vol. in-8°, Avignon, Seguin, 1874. Mémoire couronné par la Société littéraire et scientifique d'Apt.

le compose tranche tellement sur la simplicité du récit qu'il faut lui assigner une date de beaucoup postérieure. Il est probable que ce morceau a eu pour auteur le Dominicain Jean de Roma, qui aida beaucoup l'Évêque Nicolaï dans la rédaction de son bréviaire.

L'auteur du récit lui-même ne serait-il pas l'Évêque Raymond Bat (1285-1307), qui s'était occupé d'une manière spéciale de recueillir ou d'écrire la vie des Saints de son Église, et dont la famille, qui possédait la seigneurie de Saignon, était alliée, dit la tradition, à la famille de saint Martian? ou bien est-ce un humble moine de Saint-Eusèbe? Discuter cette alternative serait peine inutile. Écoutons plutôt cette voix pieuse qui, à travers le lointain des siècles, nous redit la vie d'un Saint aimé, et cherche à faire louer Dieu sans s'occuper de s'attirer parmi les hommes le renom d'une vaine gloire¹.

« Qu'elle se réjouisse la ville d'Apt : pour elle, désormais la roue de la foi et de la fortune est trainée par quatre chevaux très-vigoureux. Ces chevaux vigoureux et variés qui conduisent le char du saint Évangile, ce sont Auspice, d'abord, et Castor : ils ont répandu leur sang précieux pour la défense de la foi et le salut de leurs ouailles; comme de vrais pasteurs ils ont donné leur propre vie². Conduisant le char merveilleux du Seigneur, eux, les plus forts, ils se sont attelés le plus près de nous, et ils ont conduit ce char des ténèbres de l'ignorance jusqu'à la lumière de la vérité. A ces deux coursiers Martian et Elzéar ont été joints enfin, et ils ont ramené dans le droit chemin des vertus ce char qui se trouvait en grand danger au milieu du borbier des vices dans lequel il se trouvait plongé et enveloppé³.

« Martian, religieux Bénédictin, fut homme d'une sainteté remarquable. Issu du château de Saignon, qui est dans le diocèse

¹ Cette vie a été insérée par Mabillon dans ses *Acta SS. Ord. Benedict.*, et par les Bollandistes, tom. viii. Julii, p. 270, 272. Voir également Saussaye. *Gallia Christiana*, etc.

² Comment l'auteur de ce morceau a-t-il pu faire de saint Castor un martyr? Pas d'autre explication possible que le besoin de rendre moins choquante la comparaison qu'il établit entre ce saint Évêque et saint Auspice.

³ Ni Mabillon ni les Bollandistes ne reproduisent ce prologue assez original.

d'Apt et le royaume d'Arles (c'est-à-dire dans la province de Provence ¹). Ses parents, dit-on ², possédaient de grandes richesses et des vertus plus grandes encore.

« Or Saignon est un château ³, autrefois très-fort et inexpugnable, éloigné d'environ deux stades de la ville d'Apt. Les parents du Bienheureux Martian n'avaient point d'enfants : riches de vertus, convenablement dotés des biens de la fortune, ils demandaient au Seigneur, dans des prières incessantes, un enfant qui héritât de leurs vertus et de leurs biens spirituels plutôt que de leurs possessions temporelles. Ils ne furent pas privés de l'effet de leur désir. Car, ce fils si longtemps désiré et tel qu'il convenait à la sainteté de leur vie, tel que leurs œuvres le méritaient, leurs vœux l'obtinrent enfin du Seigneur : ils l'engendrèrent et le nommèrent Martian. Or, le petit Martian était beau de visage, d'aspect aimable et agréable à voir, discret dans ses paroles et retenu dans sa conduite. Il convenait, en effet, que la grâce céleste qui avait prévenu cet enfant l'embellît au-dedans et au dehors. Peut-on cacher une lumière placée sur la montagne, et allume-t-on le chandelier pour le mettre sous le boisseau ⁴ ? Telle était la grâce qui ornait le jeune Martian que nul ne pouvait se défendre de l'aimer.

« Lorsque fut passée l'époque de l'allaitement maternel, après que se furent écoulées dans l'innocence les années de la première enfance, Martian appliqua à son Dieu toutes les facultés de son âme. Personne n'était plus assidu que lui à visiter le seuil des églises et des lieux consacrés : personne qui, plus que lui, apportât tous ses soins à suivre les traces des Saints; personne qui fût plus recueilli pendant les saints Offices et la prédication de la parole divine. Ce

¹ Il n'était plus question du royaume d'Arles depuis longtemps au ^{xvi}^e siècle. Cette expression est un indice non équivoque de la haute ancienneté du récit primitif : l'explication entre parenthèse *province de Provence* est au contraire postérieure.

² *Dicitur* : le premier récit a été composé d'après une tradition antérieure. Ce n'est que plus tard qu'on a voulu assigner pour origine à notre saint l'illustre famille de Bat.

³ *Castrum*. expression qui, au moyen-âge, désigne un château-fort avec le village renfermé dans ses murailles ou y attenant.

⁴ Allusion à un texte bien connu de l'Évangile : inutile de signaler toutes les réminiscences bibliques que renferme ce récit.

que voyant, ses parents, dans leur prévoyance, bénirent Dieu dans leur enfant, et ils se résolurent à livrer, par degré, à la discipline salutaire de l'éducation cette petite plante toute baignée déjà de la céleste rosée ¹.

« Or, quand le jeune Martian eut été suffisamment instruit dans les sciences libérales, il pensa qu'il était temps de rendre compte au Seigneur du bon emploi qu'il avait fait du double talent confié à ses soins, les dons de la nature et les dons de la grâce. De disciple devenu maître, il ne tarda pas, en effet, à dépasser ses maîtres eux-mêmes, et, bien que jeune encore, il se montra pour tous un exemple vivant de perfection. Sous l'influence de la grâce divine, il disposa dans son cœur d'admirables ascensions ². Mais, le prudent jeune homme, guidé qu'il était par les influences de la grâce, pensa qu'il n'est pas sûr d'habiter au milieu des scorpions et de dormir dans le voisinage d'un serpent. Ayant donc en vue un avenir meilleur, et se conformant à la doctrine de l'Apôtre, il considéra comme de la boue les biens de la terre, caducs et périssables comme ils sont. En conséquence il rejette et méprise tout et se résout à servir Dieu seul.

« Afin de pouvoir accomplir plus librement son pieux dessein sans en être détourné par personne, semblable à un Nazaréen ou à un nouveau Jean-Baptiste, il ne se donne souci ni d'élever une maison, ni de planter des vignes, ni de semer des champs, ni d'orner sa chevelure, ni de posséder aucun des biens de la terre, mais fuyant la société des hommes, Martian se retire dans des lieux déserts et y établit sa demeure. Il laisse donc ses parents, bien qu'ils fussent riches, et de peur de souiller sa vie de la tache la plus légère, pauvre et dépouillé lui-même de tout, il se met à suivre les traces du Christ, pauvre et dépouillé. Mais pour que l'oisiveté, mère de tous les vices, ne vint pas à se rendre maîtresse de son âme, Martian commença à élever et à construire de ses propres mains un monastère qui peut suffire à un commencement de la vie régulière.

¹ *Plantulam celesti rore irrigatam, amplexibus paulatim salutaribus disciplinis decreverunt tradere imbuendam.* Notons que de mille ans encore il ne sera pas question d'instruction obligatoire.

² *Ascensiones in corde suo disposuit* (Ps. LXXXIII, 6).

A la fin ayant distribué et disposé entre les mains des pauvres tous les biens qu'il tenait de son père et de sa mère, il prit avec lui six moines recommandables par la régularité et la sainteté de leur vie. Tous ensemble ils se résolurent à servir Dieu et la Bienheureuse Vierge Marie tous les jours de leur vie et à combattre le bon combat sous la règle de saint Benoît.

« Mais la divine miséricorde qui veillait sur les bons Frères leur donna un père excellent en permettant que le saint homme Martian devint abbé de ce même monastère. Or celui qui brillait auparavant au milieu des bons et des parfaits comme plus parfait et meilleur, se montra désormais d'une manière affective en œuvres et en paroles au milieu des très-bons et des très-parfaits le meilleur et le plus parfait de tous. Et parce que l'homme de bien tire du trésor de son cœur des richesses nouvelles et des richesses anciennes, ainsi ce Bienheureux montra-t-il au monde entier les œuvres de la plus excellente vertu. On le voyait compatir aux peines des affligés, et, comme le Bienheureux Job, il aurait pu dire : *La miséricorde a crié avec moi depuis mon enfance, elle est sortie avec moi du sein de ma mère*¹. Dans les angoisses de la pauvreté il faisait abonder la libéralité la plus généreuse : au milieu des ardeurs de la jeunesse florissait en lui la chasteté ; et dépouillé qu'il était de tous les biens de ce monde, au-dessus de toutes ses autres vertus dominait la pauvreté volontaire. En lui la virginité répandait son parfum, la miséricorde laissait épanouir sa fleur, la pauvreté brillait du plus vif éclat.

« Or ce saint Abbé se contentait d'un seul Frère, qui était pour lui non un serviteur mais un compagnon et pour dire plus vrai un maître. Ici ajouterons-nous foi à tout ceci ? Chaque semaine, dit-on, quand le cycle des jours s'était écoulé, il prenait cet unique compagnon ou parfois un autre, et descendant à la ville d'Apt, à travers ces champs qui autrefois lui appartenaient, il mendiait de porte en porte, implorant humblement de la charité des âmes pieuses ce qui était nécessaire pour soutenir sa vie et celle de ses confrères. Car il redoutait deux écueils, ce Bienheureux père et Dieu ; ou bien que les délices du siècle et le poison de la vaine gloire

¹ Job. xxxi, 18.

ne vinssent à amollir la sévérité de l'observance régulière si ses Frères vivaient avec trop de délicatesse en tirant leur subsistance d'une autre source que l'aumône ou le travail de leurs mains; ou tout au moins, si ses Frères se trouvaient trop au milieu des mondains, il redoutait qu'une familiarité trop grande avec le monde, en attirant à l'affection des choses de la terre des cœurs voués à Dieu seul les détournât de la carrière monastique dans laquelle ils étaient entrés, et du mépris de toutes choses mondaines.

« Pour ce motif, ce père prudent et vigilant comme le mieux affermi de tous conversait seul au milieu des séculiers, et, quoique de corps il fût le plus faible de tous, il portait la besace qui contenait le viatique de ses Frères. Fréquemment aussi, lorsqu'il venait dans la ville d'Apt, il visitait avec grande dévotion la basilique des saints pasteurs Auspice et Castor, jusqu'au jour où enfin inscrit au catalogue des Saints il mérita d'être joint à leur bienheureuse société.

« Les vénérables Chanoines d'Apt, religieux de saint Augustin, recevaient le saint Abbé et ses frères avec une affection toute pieuse et l'honoraient comme un père : avec joie et charité ils le faisaient asseoir à leur table et en se saluant ils se souhaitaient mutuellement mille bénédictions. C'est pour ce motif qu'ils ont mérité d'avoir après sa mort, comme le plus bel ornement de leur monastère, celui qu'ils avaient prévenu pendant sa vie de tant d'honneurs et de si pieuses largesses. C'est là que, jusqu'à maintenant, il est honoré par les prières des fidèles.

« Pendant que le saint Abbé Martian était encore sur la terre, il arriva qu'une femme de la cité d'Apt, laquelle possédait une maison située hors la ville, au lieu nommé vulgairement *Blancherie*, près de Sainte-Marthe, eut un fils aussi distingué par ses manières que par sa vertu. Le Bienheureux Père Abbé demande à sa mère de le lui confier afin que l'ayant revêtu de la coule monacale il orne son âme de vertus plus précieuses, et l'instruise dans la pratique d'une sainte vie. Mais cette femme, ayant plus souci pour son enfant des biens temporels que des biens spirituels, ne craignit pas de prévenir les jugements de Dieu : oublieuse de la vie future, elle refusa au Bienheureux Père ce que celui-ci lui demandait, alléguant sur-

tout pour raison que ce fils était son unique enfant, et qu'elle-même, pauvre mère, était veuve.

« Or, peu de jours s'étant écoulés, le jeune homme unique, espoir de sa mère, fut attaqué d'une maladie violente et mourut. De gémissements et de sanglots se fend le cœur de la pauvre veuve : au loin elle exhale ses cris et sa douleur. Mais bientôt elle laisse là cet enfant trop aimé, qui maintenant, hélas ! n'est plus qu'un froid cadavre. On la voit qui parcourt les rues de la cité, les faisant retentir de ses larmes et de ses sanglots : elle cherche Martian le saint homme de Dieu, le trouve enfin et se jette à ses pieds. Ses accents lugubres, ses cris mêlés à ses larmes redoublent, et de la voix la plus touchante qui lui est possible, elle implore la miséricorde divine sinon du serviteur, au moins par l'intercession du serviteur de Dieu : « Pitié pour moi qui ne suis qu'une pécheresse, s'écrie-t-elle à Martian, saint serviteur de Dieu ; mon enfant, celui que vous aimez est mort. » Emu de compassion sur la pauvre veuve (car tout son cœur était bouleversé) le saint Abbé, à l'exemple de Jésus-Christ, calme d'abord par de douces paroles la douleur de cette mère désolée : « Ne pleurez pas votre enfant mort, dit-il, « mais espérez en Dieu. Donnez-moi, maintenant qu'il est mort, « cet enfant que vous m'avez refusé vivant. Que je le voie, au « moins, montrez-moi le lieu où vous l'avez déposé. S'il est à « votre maison, allons-y ensemble, parce que je l'aime encore mort, « celui que j'aimais vivant. »

« Le Saint homme entre dans la triste demeure : il aperçoit gisant le frère cadavre du jeune homme. Ce père compatissant pousse un soupir, car il y avait en lui un cœur porté à la pitié et à la compassion. A ses gémissements il ajoute une profonde et fervente prière : « Seigneur, dit-il, je vous en prie, que l'âme de cet enfant « revienne dans son corps. Exercez envers cette pauvre veuve la « même miséricorde que vous avez exercée autrefois à la porte de « la ville de Naïm. » Ensuite, il signe le défunt du signe de la croix et rend l'enfant vivant à sa mère. Les accents du deuil font place aux accents joyeux de l'allégresse. La mère ne se montre pas oublieuse de la grâce divine ; elle loue Dieu dans son Saint et dans ses mérites.

« Le Bienheureux Père retourne à son monastère. La femme se met à crier derrière lui : « J'ai reconnu en ceci que vous êtes un homme de Dieu et que, par votre moyen la vertu de Dieu opère des merveilles ; car c'est vous qui, par vos prières, avez mérité que la vie fût rendue à mon enfant mort. » Cependant l'homme de Dieu fuyant soigneusement la vaine gloire humaine lui commanda, à cette femme, de retourner chez elle et de rendre grâces au Dieu tout-puissant¹.

« Après un long espace de temps le Dieu tout-puissant voulut accorder à son serviteur la récompense éternelle réservée depuis longtemps à ses mérites. Un jour, avec son compagnon, le saint Abbé retournait de la ville d'Apt : il n'avait qu'un bâton à la main, une foi vive au cœur, et il marchait chargé de la lourde besace qui contenait le vivre de ses Frères, humble occupation dans laquelle il avait voulu persévérer sans redouter aucune fatigue ; arrivé vers le milieu du chemin, les forces lui manquèrent, et peu après il expira heureusement dans ce lieu qui, maintenant encore, est appelé la Pierre de saint Martian.

« Les secours humains, les pompes mondaines qu'il détestait, tout lui manqua à l'heure du trépas, mais le secours divin ne lui fit pas défaut. Cette Âme bienheureuse escortée d'une troupe d'Ange et de son Ange gardien monta vers le Ciel. Vivement troublé à cette vue, son compagnon court annoncer aux moines ce déplorable évènement. Mais de peur que cette perle précieuse si longtemps enveloppée dans un linceuil ne restât inconnue et enfouie dans la terre, les créatures insensibles se hâtèrent de dévoiler ce trésor ; car, les cloches elles-mêmes, à trois milles environ de distance, se mirent à sonner sans aucun secours humain, mais mises en branle par la seule puissance divine.

« Chose merveilleuse ! prodige étonnant ! Les Frères accourent les premiers : citoyens et hommes du peuple, les Aptésiens accourent de leur côté. Le cadavre demeure immobile : je dis immobile, car il ne put être remué par personne jusqu'à ce que l'Évêque d'Apt

¹ La tradition ajoute que le jeune ressuscité devint moine dans le monastère du saint Abbé. C'est le sujet d'une gracieuse composition due au pinceau de M. Grivoles, et qui se trouve dans l'église paroissiale de Saignon.

arrivât et, avec son Clergé déposât le saint corps dans la basilique des saints Auspice et Castor. De nombreux miracles signalèrent cette sainte mort, car, un grand nombre de fiévreux et d'autres atteints de diverses maladies accoururent auprès du corps du saint Confesseur et furent guéris et complètement délivrés de leurs maux. Et nous aussi, nous nous confions en ses mérites, et nous en espérons aide efficace par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Amen. »

Ce récit, dans son éloquente simplicité se passe de toute réflexion ; il porte en lui-même un cachet de vérité qui ne permet pas de mettre en doute la substance, au moins des faits qu'il relate. Qu'il nous suffise d'ajouter que le monastère fondé par saint Martien, et connu sous le nom de Saint-Eusèbe, en l'honneur d'un saint Evêque d'Apt de ce nom, a subsisté jusqu'à la Révolution : l'*Histoire de l'église d'Apt*, par Renneville, et l'abrégé qu'en a donné l'Abbé Boze, contiennent la chronologie des Abbés de Saint-Eusèbe, et des détails intéressants sur l'histoire de ce monastère. Cette demeure des Saints, maintenant changée en maison de campagne, garde encore quelques beaux restes de son antique splendeur. Sur l'emplacement où la tradition rapporte que mourut le saint Abbé (3 kilomètres sud de la ville d'Apt), une chapelle rurale a été construite, but de pèlerinage une ou deux fois dans l'année. Les reliques de saint Martien ont été honorées de tout temps dans l'église d'Apt : par un prodige bien rare sinon unique dans les annales de la sainteté *l'humide radical* du saint Abbé est conservé sans altération depuis dix siècles dans une fiole en verre, ainsi que peuvent le constater tous les jours les pèlerins ou les curieux qui visitent le trésor des reliques de l'église d'Apt.

Le document que nous venons de citer ne dit rien de l'époque où vécut saint Martien. Contrairement aux conclusions, d'ailleurs faiblement appuyées des Bollandistes, nous croyons mieux fondée l'opinion commune qui veut que Martien soit mort vers le milieu du VIII^e siècle.

L'Abbé PAUL TERRIS.

FIN DES APPENDICES.

TABLE

PAR ORDRE DES MATIÈRES

1^{er} — 15 SEPTEMBRE

PREMIER JOUR DE SEPTEMBRE.

	Pages.
S. Loup ou S. Leu, archevêque de Sens	4
S. Gilles, abbé	5
S. Josué, chef des Israélites	6
S. Gédéon, juge des Israélites	20
S. Sixte et S. Sinice, premiers évêques de Reims et de Soissons . .	25
S. Firmin le Confès, troisième évêque d'Amiens	26
S ^{te} Véréne, vierge	26
Les quarante vierges d'Héraclée, martyres	27
S. Victeur ou Victur, évêque du Mans	28
S. Secondin et S. Prisque, évêques	29
S. Prisque, premier évêque de Capoue, martyr	29
S. Nivard, évêque de Reims	29
La B ^{se} Julienne, abbesse	31
La B ^{se} Jeanne Soderini, vierge du Tiers-Ordre des Servites	31
V. François Idiaques, de la Compagnie de Jésus	33
V. Crétenet, fondateur des missionnaires de S. Joseph	34
Caleb	47
La prophétesse Débora, juge des Israélites	48
Barach, juge des Israélites	50
S ^{te} Anne la prophétesse	50
Mémoire de la très-sainte Vierge	51
Martyrologe romain	51
Additions des autres Martyrologues	53
Martyrologe de la dernière persécution	54

II^e JOUR.

S. Étienne, premier roi de Hongrie	33
S. Antonin, martyr	74
S. Just, évêque de Lyon	75
S. Nonnose, abbé	77
S. Landelin, solitaire	78
S. Agricol, évêque et patron d'Avignon	78
S. Guillaume, évêque de Roschild, en Zélande	88
S. Maws	89
S. Pierre de Chavanon, chanoine régulier	89
La B ^e Marguerite de Louvain, vierge et martyre	90
Rachel et Lia, femmes de Jacob	92
V. Père Guérin du Rocher, Confesseur de la foi	96
V. Curé Vincent Abraam, Confesseur de la foi	97
Mémoire de la très-sainte Vierge	97
Martyrologe romain	98
Additions des autres Martyrologues	100
Martyrologe de la dernière persécution	100

III^e JOUR.

S ^{te} Sérapie et S ^{te} Sabine, vierges et martyres	409
S ^{te} Phébé, diaconnesse	414
S. Mansuy ou Mansu, premier évêque de Toul	415
S ^{te} Basillisse, jeune martyre	415
S. Ambroise, évêque de Sens	416
S. Théoctiste, abbé en Palestine	416
S. Godegrand, évêque de Séz	417
S. Siméon Stylite le jeune	417
S. Hadouin, évêque du Mans	441
S. Rémacle, évêque de Maëstricht	445
S. Ayoul, abbé de Lérins, martyr	446
Les BB. Jean de Pérouse et Pierre de Sasso-Ferrato, Frères-Mineurs, martyrs	448
Le B. André Dotti, servite	449
V. Père Charles Lenfant, Confesseur de la foi	451
V. Chanoine Pierre de Bets, Confesseur de la foi	453
V. Alexandre Gérard, Confesseur de la foi	453
Les six Martyrs du Japon	454
Mémoire de la très-sainte Vierge	464
Martyrologe romain	465
Additions des autres Martyrologues	467
Martyrologe de la dernière persécution	467

IV^e JOUR.

S. Moïse, législateur et prophète	173
S. Marcel et S. Valérien, martyrs.	214
S. Morin, diacre de Rimini	218
S ^{te} Candide de Naples	221
S ^{te} Candide, vierge et martyr	221
S. Cagnoald, évêque de Laon.	222
S ^{te} Ide.	222
S ^{te} Érentrude, abbesse.	224
S ^{te} Rosalie, vierge.	224
S ^{te} Iringrade, vierge.	225
S ^{te} Rose de Viterbe, vierge du Tiers-Ordre de saint François.	225
V. Guillaume Tappers, Frère-Mineur, Confesseur de la foi.	227
V. Mère Marie de Lumagne, fondatrice des filles de la Providence	229
Mémoire de la très-sainte Vierge	230
Martyrologe romain.	231
Additions des autres Martyrologues.	232
Martyrologe de la dernière persécution	232

V^e JOUR.

S. Laurent Justinien, premier patriarche de Venise.	234
Les quatre-vingt Martyrs de Constantinople.	248
S. Gênebaud, premier évêque de Laon.	249
S. Anséric, évêque de Soissons.	249
S. Bertin, abbé.	250
S ^{te} Grimonie, vierge et martyr, et S ^{te} Preuve, vierge	258
S. Alton, abbé.	259
Le B. Gentil de Matélica, Frère-Mineur, martyr	259
La B ^{te} Marguerite de Sulmone	260
La B ^{te} Catherine de Raconi, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique.	261
V. Chanoine Dumontet de Cardaillac, Confesseur de la foi.	262
Mémoire de la très-sainte Vierge	263
Martyrologe romain.	264
Additions des autres Martyrologues.	265
Martyrologe de la dernière persécution	266

VI^e JOUR.

S. Zacharie, prophète	268
S. Onésiphore, disciple de S. Paul	269

S ^{te} Ève, martyre à Carthage.	270
S. Donatien, S. Préside, S. Mansuet, S. Germain, S. Fuscule, évêques, S. Létus, évêque et martyr.	271
S. Eleuthère, abbé.	273
S. Thégonec, évêque.	275
S. Ciférien et S. OEdmal, évêques.	276
S ^{te} Béga, abbesse.	277
Le B. Pierre Acotanto.	277
Le B. Hubert de Mirabello, évêque de Valence.	278
Mémoire de la très-sainte Vierge.	279
Martyrologe romain.	280
Additions des autres martyrologes.	281
Martyrologe de la dernière persécution.	282

VII^e JOUR.

S ^{te} Reine, vierge et martyre.	284
S. Jean, martyr à Nicomédie.	290
S. Euverte, évêque d'Orléans.	292
S. Mesmin et ses Compagnons, martyrs.	295
S. Alpin, évêque de Châlons-sur-Marne.	297
S. Cloud ou Clodoald.	298
S. Théon, évêque.	300
S ^{te} Madelberte, abbesse.	301
S. Alemond et S. Thilbert, évêques d'Hexam.	304
S. Gauzelin, évêque de Toul.	304
S. Dierry, évêque de Metz.	306
S. Jean de Lodi, évêque de Gubio.	306
S. Étienne, évêque.	307
S ^{te} Agathoclie, vierge et martyre.	310
Le B. Thomas Tzugi et ses Compagnons, martyrs au Japon.	310
V. Chanoine Laurens de Masclou, Confesseur de la foi.	313
V. Chanoine François Oudinot de la Boissière, Confesseur de la foi.	313
Mémoire de la très-sainte Vierge.	314
Martyrologe romain.	314
Additions des autres Martyrologes.	316
Martyrologe de la dernière persécution.	317

VIII^e JOUR.

La Nativité de la très-sainte Vierge.	319
S. Eusèbe, S. Nestabe et S. Zénon, frères et martyrs.	328
S. Sidronius, martyr à Rome.	331
S. Anastase II, pape.	331

TABLE DES MATIÈRES.

651

S. Disibod ou S. Disen, abbé de Disenberg et évêque régional	332
S. Corbinien, évêque de Frisingue	334
La B ^{te} Contessa, vierge.	340
Le B. Dominique Castellet, Frère-Prêcheur, et ses Compagnons, martyrs au Japon	340
V. Charles Caraffa, fondateur de la congrégation des ouvriers pieux.	343
Mémoire de la très-sainte Vierge	351
Martyrologe romain	353
Additions des autres Martyrologues.	355
Martyrologe de la dernière persécution.	355

IX^e JOUR.

S. Omer, évêque	357
S. Gorgonius, S. Dorothee et leurs Compagnons, martyrs	367
S. Serge I ^{er} , pape.	368
S. Vêran, évêque de Vence.	369
S. Kiaran le jeune, abbé.	370
S ^{te} Osmanne, vierge.	370
S ^{te} Wulfhilde, abbesse.	371
La B ^{te} Séraphine, abbesse Clarisse.	372
Le B. Pierre Claver, de la Compagnie de Jésus	373
V. Joly, chanoine, de Dijon, fondateur des Hospitalières.	408
Mémoire de la très-sainte Vierge	416
Martyrologe romain	417
Additions des autres Martyrologues.	418
Martyrologe de la dernière persécution	418

X^e JOUR.

S. Nicolas de Tolentino	420
S. Hilaire, pape.	422
S. Némésien et ses Compagnons, évêques et martyrs en Numidie.	423
S. Finien ou Winnien, évêque en Irlande	426
S ^{te} Pulchérie, vierge et impératrice	426
S. Sauve ou Salvi, évêque d'Albi	434
S. Théodard, évêque de Maëstricht	434
S. Oger ou Otger, missionnaire.	435
S ^{te} Edelburge, reine des Northumbres.	435
S. Aubert, évêque d'Avranches	436
Les cinquante-deux Martyrs du Japon.	437
Mémoire de la très-sainte Vierge	459
Martyrologe romain	460
Additions des autres Martyrologues.	461
Martyrologe de la dernière persécution	462

XI^e JOUR.

S. Paphnuce le Grand, évêque en Thébaïde	463
S. Prote et S. Hyacinthe, martyrs.	464
S. Patient, évêque de Lyon.	465
S. Vincent, abbé de Saint-Claude, martyr	466
S. Emilien, évêque de Verceil	466
S. Vénère, abbé.	467
S. Adelphe, abbé de Saint-Mont.	467
S. Bodon, évêque de Toul	468
La B ^{se} Marie Torribia	469
Le B. Gaspard Cotenda et ses Compagnons, martyrs au Japon . . .	469
V. Mère Jeanne-Marie Chezard de Matel, fondatrice de la Congrèga- tion du Verbe Incarné	474
Mémoire de la très-sainte Vierge	485
Martyrologe romain	486
Additions des autres Martyrologes.	487
Martyrologe de la dernière persécution	487

XII^e JOUR.

S. Guy d'Anderlecht.	488
V. Wonedulphe, doyen d'Anderlecht	493
S. Macédone, S. Théodule et S. Talien, martyrs en Phrygie . . .	495
S. Albée, évêque en Irlande	496
S. Serdot, évêque de Lyon.	497
S ^{te} Eanswide, abbesse	498
Le B. Jean Michel, évêque d'Angers.	499
Les B. Thomas Zumarraga et Apollinaire Franco et leurs Compa- gnons, martyrs au Japon	499
La B ^{se} Marie-Victoire Fornari, fondatrice des Annonciades Célestes.	501
Les deux Tobie.	505
Mémoire de la très-sainte Vierge	519
Martyrologe romain	523
Additions des autres Martyrologes.	525
Martyrologe de la dernière persécution	525

XIII^e JOUR.

S. Antonin, évêque de Carpentras.	527
S. Lidoire, évêque de Tours	530
S. Maurille, évêque d'Angers.	531

TABLE DES MATIÈRES.

653

S. Nectaire, évêque d'Autun	532
S. Euloge, patriarche d'Alexandrie	533
S. Amé ou Aimé, évêque de Sion.	535
S. Amet, premier abbé de Remiremont	537
S. Colombin, abbé de Lure.	537
S ^{te} Lucie d'Écosse, vierge.	538
S. Frédéric, curé en Flandre.	538
Mémoire de la très-sainte Vierge	540
Martyrologe romain.	540
Additions des autres Martyrologes.	541
Martyrologe de la dernière persécution	542

XIV^e JOUR.

L'Exaltation de la sainte Croix	543
Les B ^{es} Colombe, Materne et Péline, vierges et martyres	548
S. Evergile, évêque et martyr.	549
S. Austrulfe, abbé.	549
S. Odilard, évêque de Nantes.	550
Le B. Albert, patriarche de Jérusalem, instituteur de l'Ordre des Carmes, martyr	550
S ^{te} Nothburge, vierge	560
Les B. Herman, Othon et Dégenhard, solitaires en Bavière.	561
V. Père Pierre d'Alcala, vicaire apostolique en Chine	561
Mémoire de la très-sainte Vierge	574
Martyrologe romain.	574
Additions des autres Martyrologes.	576
Martyrologe de la dernière persécution	576

XV^e JOUR.

Le très-saint Nom de Marie	577
S. Nicodème, prêtre de Rome, martyr.	587
S ^{te} Mélitine, martyre.	588
S. Porphyre le Comédien, martyr.	589
S. Albin, évêque de Lyon	589
S ^{te} Eutrope ou Eutropie, veuve	589
S. Èvre, évêque de Toul.	590
S. Achard, second abbé de Jumièges	594
Le B. Camille Costanzo, de la Compagnie de Jésus, martyr au Japon	596
V. Curé Claude Laplace, Confesseur de la foi.	604
Mémoire de la très-sainte Vierge. — Notre-Dame des Anges	604

Martyrologe romain	606
Additions des autres Martyrologes	607
Martyrologe de la dernière persécution	608

APPENDICES.

S^{te} Rusticule, vierge	609
S^{te} Procule, vierge et martyre	624
S. Martian, abbé	637

TABLE ALPHABÉTIQUE

A

	Pages.
S. Achard, second abbé de Jumièges. — 15 sept	594
S. Adelphe, abbé de Saint-Mont. — 44 sept	467
S ^{te} Agathoclie, vierge et martyre. — 7 sept.	340
S. Agricol, évêque et patron d'Avignon. — 2 sept.	78
S. Albée, évêque en Irlande. — 42 sept	496
S. Albert, patriarche de Jérusalem, instituteur de l'Ordre des Car- mes, martyr. — 44 sept.	550
S. Albin, évêque de Lyon. — 45 sept	589
S. Alemond et S. Thilbert, évêques d'Hexam. — 7 sept	304
V. Alexandre Gérard, Confesseur de la foi. — 3 sept	453
S. Alpin, évêque de Châlons-sur-Marne. — 7 sept	297
S. Alton, abbé. — 5 sept.	259
S. Ambroise, évêque de Sens. — 3 sept	446
S. Amé ou Aimé, évêque de Sion. — 43 sept.	535
S. Amet, premier abbé de Remiremont. — 43 sept	537
S. Anastase II, pape. — 8 sept	334
B. André Dotti, servite. — 3 sept	449
S ^{te} Anne, prophétesse. — 4 ^{er} sept	50
S. Anséric, évêque de Soissons. — 5 sept	249
S. Antonin, évêque de Carpentras. — 43 sept.	527
S. Antonin, martyr. — 2 sept	74
Les B. Apollinaire Franco, Thomas Zumarraga et leurs Compagnons, martyrs au Japon. — 42 sept	499
S. Aubert, évêque d'Avranches. — 40 sept.	436
S. Austrulphe, abbé. — 44 sept.	549
S. Ayoul, abbé de Lérins, martyr. — 3 sept	446

B

Barach, juge des Israélites. — 1 ^{er} sept	50
S ^{te} Basillisse, jeune martyre. — 3 sept	445
S. Baudon, évêque de Toul. — 11 sept.	472
S ^{te} Bega, abbesse. — 6 sept.	277
S. Bertin, abbé. — 5 sept	259

C

S. Cagnoald, évêque de Laon. — 4 sept	222
Caleb. — 1 ^{er} sept.	47
Le B. Camille Costanzo, de la Compagnie de Jésus, martyr au Japon. — 13 sept.	596
S ^{te} Candide, de Naples. — 4 sept	221
S ^{te} Candide, vierge et martyre. — 4 sept.	221
La B ^{se} Catherine de Raconi, vierge du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. — 5 sept	261
V. Charles Caraffa, fondateur de la Congrégation des Ouvriers pieux. — 8 sept.	343
V. Charles Lenfant, Confesseur de la foi. — 3 sept	451
S. Ciphérien et S. OEdmald. — 6 sept	275
V. Claude Laplace, curé, Confesseur de la foi. — 13 sept	604
S. Cloud ou Clodoald. — 7 sept.	298
Les B ^{es} Colombe, Materne et Péline, vierges et martyres. — 14 sept.	348
S. Colombin, abbé de Lure. — 13 sept.	537
La B ^{se} Contessa, vierge. — 8 sept	340
S. Corbinien, évêque de Frisingue. — 8 sept.	334
V. Crétenet, fondateur des Missionnaires de Saint-Joseph. — 4 ^{er} sept.	34

D

Débora, prophétesse, juge des Israélites. — 1 ^{er} sept.	48
Le B. Degenhard, Herman et Othon, solitaires en Bavière. — 14 sept.	561
S. Disibod ou S. Disen, abbé de Disenberg et évêque régional. — 8 sept	322
Le B. Dominique Castellet, Frère-Prêcheur, et ses Compagnons, martyrs au Japon. — 8 sept.	340
S. Donatien, S. Préside, S. Mansuet, S. Germain, S. Fuscule, évêques, et S. Létus, martyr. — 6 sept.	271
S. Dorothee, S. Gorgonius et leurs Compagnons, martyrs. — 8 sept.	367

E

S ^{te} Eanswide, abbesse. — 12 sept.	498
S ^{te} Edelburge, reine des Northumbres. — 10 sept.	435
S. Eleuthère, abbé. — 6 sept.	273
S. Emilien, évêque de Verceil. — 11 sept.	466
S ^{te} Erentrude, abbesse. — 4 sept.	224
S. Étienne, évêque. — 7 sept.	307
S. Étienne, premier roi de Hongrie. — 2 sept.	55
S. Euloge, patriarche d'Alexandrie. — 13 sept.	533
S. Eusèbe, S. Nestabe et S. Zénon, frères et martyrs. — 8 sept. . .	328
S ^{te} Eutrope ou Eutropie, veuve, 15 sept.	589
S. Euverte, évêque d'Orléans. — 7 sept.	292
S ^{te} Ève, martyre à Carthage. — 6 sept.	270
S. Evergile, évêque et martyr. — 14 sept.	549
S. Èvre, évêque de Toul. — 15 sept.	590
Exaltation de la sainte Croix. — 14 sept.	543

F

S. Finien, ou Winnien, évêque en Irlande. — 10 sept.	426
S. Firmin le Confès, troisième évêque d'Amiens. — 1 ^{er} sept. . . .	26
V. François Idiaques, de la Compagnie de Jésus. — 1 ^{er} sept. . . .	33
V. François Oudinot de la Boissière, chanoine, Confesseur de la foi.	343
S. Frédéric, curé en Flandre. — 13 sept.	538
S. Fuscule, S. Donatien, S. Préside, S. Mansuet, S. Germain, évê- ques, et S. Létus, martyr. — 6 sept.	274

G

B. Gaspard Cotenda et ses Compagnons, martyrs au Japon. — 11 sept.	469
S. Gauzelin, évêque de Toul. — 7 sept.	304
S. Gédéon, juge des Israélites. — 1 ^{er} sept.	20
S. Gènebaud, premier évêque de Laon. — 5 sept.	249
Le B. Gentil de Matelica, Frère-Mineur, martyr. — 5 sept.	259
S. Germain, S. Donatien, S. Préside, S. Mansuet, S. Fuscule, évê- ques et S. Létus, martyr. — 6 sept.	274
S. Gilles, abbé. — 1 ^{er} sept.	5
S. Godegrand, évêque de Séz. — 3 sept.	417
S. Gorgonius, S. Dorothee et leurs Compagnons, martyrs. — 9 sept.	367
S ^{te} Grimonie, vierge et martyre, et S ^{te} Preuve, vierge. — 5 sept. . .	258
V. Père Guérin du Rocher, Confesseur de la foi. — 2 sept.	96

S. Guillaume, évêque de Roschild en Zélande. — 2 sept.	88
V. Guillaume Tappers, Frère-Mineur, Confesseur de la foi. — 4 sept.	227
S. Guy d'Anderlecht. — 12 sept.	488

H

S. Hadouin, évêque du Mans. — 3 sept.	144
Les B. Herman, Othon et Dégenhard, solitaires en Bavière. — 14 sept.	561
S. Hilaire, pape. — 10 sept.	422
Le B. Hubert de Mirabello, évêque de Valence. — 6 sept.	278
S. Hyacinthe et S. Prote, martyrs. — 11 sept.	464

I

S ^{te} Ida. — 4 sept.	222
S ^{te} Irengade, vierge. — 4 sept.	225

J

S. Jean, martyr à Nicomédie. — 7 sept.	290
S. Jean de Lodi, évêque de Gubio. — 7 sept.	306
Le B. Jean Michel, évêque d'Angers. — 12 sept.	499
Le B. Jean de Pérouse et Pierre de Sasso-Ferrato, Frères-Mineurs, martyrs. — 3 sept.	448
V. Jeanne-Marie Chezard de Matel, fondatrice de Congrégation du Verbe Incarné. — 11 sept.	471
La B ^{se} Jeanne Soderini, vierge du Tiers-Ordre des Servites. — 1 ^{er} sept.	34
V. Joly, chanoine de Dijon, fondateur des Hospitalières. — 9 sept.	408
S. Josué, chef des Israélites. — 1 ^{er} sept.	6
La B ^{se} Julienne, abbesse. — 1 ^{er} sept.	31
S. Just, évêque de Lyon. — 2 sept.	75

K

S. Kiaran le jeune, abbé. — 9 sept.	370
---	-----

L

S. Landelin, solitaire. — 2 sept.	78
V. Laurens de Masclou, chanoine, Confesseur de la foi. — 7 sept.	313
S. Laurent Justinien, premier patriarche de Venise. — 5 sept.	234
S. Létus, martyr, S. Donatien, S. Préside, S. Mansuet, S. Germain et S. Fuscule, évêques. — 6 sept.	271

S. Lidoire, évêque de Tours. — 13 sept.	530
S. Loup ou S. Leu, archevêque de Sens. — 1 ^{er} sept.	4
S ^{te} Lucie d'Écosse, vierge. — 13 sept.	538

M

S. Macédone, S. Théodule et S. Tatien, martyrs en Phrygie. — 12 sept.	495
S ^{te} Madelberte, abbesse. — 7 sept.	304
S. Mansuet, S. Donatien, S. Fuscule, S. Germain, S. Préside, évêques et S. Létus, martyr. — 6 sept.	274
S. Mansuy ou Mansu, premier évêque de Toul. — 3 sept.	415
S. Marcel et S. Valérien, martyrs. — 4 sept.	214
B ^{se} Marguerite de Louvain, vierge et martyre. — 2 sept.	90
B ^{se} Marguerite de Sulmone. — 5 sept.	260
V. Marie de Lumagne, fondatrice des filles de la Providence. — 4 sept.	229
B ^{se} Marie Torribia. — 14 sept.	469
B ^{se} Marie-Victoire Fornari, fondatrice des Annonciades Célestes. — 12 sept.	504
S. Marin, diacre de Rimini. — 4 sept.	218
S. Martian, abbé (Appendice). — 6 sept.	637
Les 80 Martyrs de Constantinople. — 5 sept.	248
Les 6 Martyrs du Japon. — 3 sept.	454
Les 52 Martyrs du Japon. — 10 sept.	437
B ^{ses} Materne, Colombe et Périne, vierges et martyres. — 14 sept.	548
S. Maurille, évêque d'Angers. — 13 sept.	534
S. Maws. — 2 sept.	89
S ^{te} Mélitine, martyre. — 15 sept.	588
S. Mesmin et ses Compagnons, martyrs. — 7 sept.	295
S. Moïse, législateur et prophète. — 4 sept.	473

N

La Nativité de la très-sainte Vierge. — 8 sept.	318
S. Némésien et ses Compagnons, évêques et martyrs en Numidie. — 10 sept.	423
S. Nestabe, S. Eusèbe et S. Zénon, frères et martyrs. — 8 sept.	328
S. Nicolas de Tolentino. — 10 sept.	421
S. Nicomède, prêtre de Rome, martyr. — 15 sept.	587
S. Nivard, évêque de Reims. — 1 ^{er} sept.	29
S. Nom de Marie. — 15 sept.	577
S. Nonnose, abbé. — 2 sept.	77
S ^{te} Nothburge, vierge. — 14 sept.	560

O

S. Odilard, évêque de Nantes. — 14 sept.	530
S. Oger ou Otger, missionnaire. — 10 sept.	435
S. Omer, évêque. — 9 sept.	357
S. Onésiphore, disciple de S. Paul. — 6 sept.	269
S ^{te} Osmanne, vierge. — 9 sept.	370
Les B. Othon, Herman et Dégenhard, solitaires en Bavière. — 14 sept.	561

P

S. Paphnuce le Grand, évêque en Thébaïde. — 11 sept.	463
S. Patient, évêque de Lyon. — 11 sept.	465
B ^{ss} Périne, Colombe et Materne, vierges et martyres. — 14 sept.	548
S ^{te} Phébé, diaconesse. — 8 sept.	414
B. Pierre Acotanto. — 6 sept.	277
V. Pierre de Bets, chanoine, Confesseur de la foi. — 3 sept.	453
S. Pierre de Chavanon, chanoine régulier. — 2 sept.	89
B. Pierre Claver, de la Compagnie de Jésus. — 9 sept.	373
B. Pierre de Sasso-Ferrato, et Jean de Pérouse, Frères-Mineurs, martyrs. — 3 sept.	448
S. Porphyre le Comédien, martyr. — 15 sept.	589
S. Préside, S. Donatien, S. Fuscule, S. Germain, S. Mansuet, évêques, et S. Létus, martyr. — 6 sept.	271
S ^{te} Preuve, vierge, et S ^{te} Grimonie, vierge et martyre. — 5 sept.	258
S. Prisque, premier évêque de Capoue, martyr. — 1 ^{er} sept.	29
S. Prisque et S. Secondin, évêques. — 1 ^{er} sept.	29
S ^{te} Proculé, vierge et martyre (Appendice). — 3 sept.	624
S. Prote et S. Hyacinthe, martyrs. — 11 sept.	464
S ^{te} Pulchérie, vierge et impératrice. — 10 sept.	426

R

Rachel et Lia, femmes de Jacob. — 2 sept.	92
S ^{te} Reine, vierge et martyre. — 7 sept.	284
S. Rémacle, évêque de Maëstricht. — 3 sept.	445
S ^{te} Rosalie, vierge. — 4 sept.	224
S ^{te} Rose de Viterbe, vierge du Tiers-Ordre de St-François. — 4 sept.	225
S ^{te} Rusticule, vierge (Appendice). — 1 ^{er} sept.	609

S

S ^{te} Sabine, vierge et martyre, et S ^{te} Sérapie. — 3 sept.	108
S. Sauve ou Salvi, évêque d'Albi. — 10 sept.	434
S. Secondin et S. Prisque, évêques. — 1 ^{er} sept.	29
B ^{te} Séraphine, abbesse clarisse. — 9 sept.	372
S ^{te} Sérapie et S ^{te} Sabine, vierge et martyre. — 3 sept.	108
S. Serdot, évêque de Lyon. — 12 sept.	497
S. Serge I ^{er} , pape. — 9 sept.	368
S. Sidronius, martyr à Rome. — 8 sept.	334
S. Siméon Stylite, le jeune. — 3 sept.	417
S. Sixte et S. Sinice, premiers évêques de Reims et de Soissons. — 1 ^{er} sept.	23

T

S. Tatien, S. Macédone et S. Théodule, martyrs en Phrygie. — 12 sept.	493
S. Thégonec, évêque. — 6 sept.	273
S. Théoctice, abbé en Palestine. — 3 sept.	416
S. Théodard, évêque de Maëstricht. — 10 sept.	434
S. Théodule, S. Macédone et S. Tatien, martyrs en Phrygie. — 12 sept.	493
S. Théon, évêque. — 7 sept.	300
S. Thilbert et S. Almond, évêques d'Hexam. — 7 sept.	304
B. Thomas Tzugi et ses Compagnons, martyrs au Japon. — 7 sept.	340
B. Thomas Zumarraga, Apollinaire Franco et leurs Compagnons, martyrs au Japon. — 12 sept.	499
Les deux Tobie. — 12 sept.	303

V

S. Valérien et S. Marcel, martyrs. — 4 sept.	214
S. Vénère, abbé. — 11 sept.	467
S. Véran, évêque de Vence. — 9 sept.	369
S ^{te} Véréne, vierge. — 4 ^{er} sept.	26
Les 40 Vierges d'Héraclée, martyres. — 1 ^{er} sept.	27
S. Victeur ou Victor, évêque du Mans. — 1 ^{er} sept.	28
V. Vincent Abraam, curé, Confesseur de la foi. — 2 sept.	97
S. Vincent, abbé de Saint-Claude, martyr. — 11 sept.	466

Z

S. Zacharie, prophète. — 6 sept.	268
S. Zénon, S. Eusèbe et S. Nestabe, frères et martyrs. — 8 sept.	328

W

V. Wonedulphe, doyen d'Anderlecht. — 12 sept.	493
S ^{te} Wulfhilde, abbesse. — 9 sept.	374

OE

S. OEdmald et S. Ciphérien, évêques. — 6 sept.	276
--	-----

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA

922 C69G C001 v.17

Grande vie des saints : comprenant la vi



3 0112 089239781